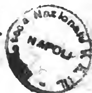
HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME TROISIEME.





A PARIS,

Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire rue Saint Jaques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu.

MDCCXL.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT
de l'Auteur.

JE m'étois flaté de conduire ce troisiéme Volume jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnése, & de le terminer par quelques réflexions sur les mœurs, le caractère, le gouvernement des peuples de la Gréce les plus connus. Je me suis trouvé hors d'état de tenir ma parole. Les additions que j'ai faites dans le cours de l'impression pour tâcher de ne rien omettre d'intéressant, ont fait croitre le Livre plus que je ne l'avois prévû. J'ai donc été obligé de m'arréter à la déroute de l'armée des Athéniens devant Syracuse, & à la mort de Nicias, qui arrivent la dix-neuviéme année de la guerre du Péloponnése. J'aurois même souhaité pouvoir finir plutôt ce Volume : mais c'est ce qu'il ne m'a pas été possible de faire, quelqu'envie que j'en eusse. L'entreprise des Athéniens contre Syracuse étant la plus grande que cette République ait jamais faite, & étant devenue la principale cause de sa chute, je n'ai pas cru devoir couper

la narration d'un événement ſi grand & ſi lié ; & il me ſemble que c'auroit été tromper l'attente du Lecteur, ſi, après l'avoir introduit dans une ſcéne pleine d'actions & de mouvemens, je lui en avois dérobé la cataſtrophe.

J'ai retranché tout le reſte, & l'ai renvoié au Volume ſuivant. Malgré tous ces retranchemens, celui-ci eſt demeuré encore très incommode, pour les Lecteurs qu'il charge d'un trop grand poids ; pour les Ouvriers, qui ne peuvent le relier qu'avec peine ; & ſur tout pour le Libraire, dont la dépenſe eſt augmentée conſidérablement par le ſurcroit de cinq ou ſix feuilles de plus que dans les deux premiers Volumes, c'eſt-à-dire de 150 ou de 200 pages. Il m'a paru que le Public, par raport à l'impreſſion de ce Livre, n'étoit pas mécontent ni du papier, ni des caractères, ni de l'exactitude & de la correction, & j'ai veillé à ce qu'on y apportât tous les ſoins poſſibles. Sur la repréſentation que m'a fait la Veuve du Libraire, (car Dieu a appellé à lui depuis peu ſon mari) que ce

troisiéme Volume surpassoit de beaucoup les deux autres, je n'ai pu lui refuser la grace qu'elle m'a demandée, & que je regarde comme une justice, qui est d'ajouter dix sols au prix ordinaire, mais pour ce Volume seulement. Je l'ai priée de continuer d'avoir égard aux personnes qui s'adresseront à elle avec un témoignage de ma part. Je prendrai de meilleures mesures dans la suite, & ne tomberai plus dans le même inconvénient

Dès que l'impression de ce troisiéme Volume a été achevée, on a commencé à réimprimer les deux premiers. J'y ai fait quelques corrections & quelques légers changemens sur les avis que des amis m'ont donnés. Je les aurois marqués à la fin de ce Volume, si je n'avois craint de le trop charger: je le ferai dans les Volumes suivans, afin que ceux qui ont la premiére édition puissent en faire usage. Ce petit recueil de corrections, c'est-à-dire de fautes, ramassées ensemble, & mises sous les yeux du Lecteur, ne peut pas être fort agréable à l'a-

mour propre, mais il peut être utile au public en rendant le livre moins défectueux, & cela doit me suffire. D'ailleurs, en matiére de litérature, comme dans la morale, les fautes reconnues & avouées sincèrement, sont oubliées, ou, pour mieux dire, ne subsistent plus.

Je prie les Lecteurs, qui auront remarqué dans ces trois Volumes des endroits qui leur paroitront demander quelque changement nécessaire, soit pour la justesse de l'expression, soit pour la vérité des faits, soit pour l'exactitude des dates, soit même pour quelques circonstances essentielles que j'aurai omises, de vouloir m'en donner avis, en adressant leurs lettres chez le Libraire. On me permettra de n'y faire d'autre réponse que celle que je fais ici par avance, en témoignant dès à présent une très sincère & très vive reconnoissance à toutes les personnes qui voudront bien m'aider de leurs lumiéres.

J'aurois dû, dès le commencement de cet Ouvrage indiquer l'édition des principaux Auteurs grecs que j'y cite. Je le ferai ici.

HERO-

HERODOTUS. *Francof.* An. 1608.

THUCYDIDES. *Apud Henricum Stephanum*, an. 1588.

XENOPHON. *Lutetiæ Parisiorum, apud Societatem Græcarum Editionum*, an. 1625.

POLYBIUS. *Parisiis*, an. 1609.

DIODORUS SICULUS. *Hanoviæ Typis VVechelianis*, an. 1604.

PLUTARCHUS. *Lutetiæ Parisiorum apud Societatem Græcarum Editionum*, an. 1624.

STRABO. *Lutetiæ Parisiorum, Typis regiis*, an. 1620.

ATHENÆUS. *Lugduni*, an. 1612.

PAUSANIAS. *Hanoviæ, Typis VVechelianis*, an. 1613.

APPIANUS ALEXANDER. *Apud Henric. Stephan.* an. 1592.

PLATO. *Ex nova Joannis Serrani interpretatione. Apud Henricum Stephanum*, an. 1578.

ARISTOTELES. *Lutetiæ Parisiorum, apud Societatem Græcarum Editionum*, an. 1619.

ISOCRATES. *Apud Paulum Stephanum*, an. 1604.

DIOGENES LAERTIUS. *Apud Henricum Stephanum*, an. 1594.

APPRO-



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le troisiéme Volume de l'*Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Médes & des Perses, des Macédoniens, & des Grecs*, par M. Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empécher l'impression. Ce premier Juin 1731.

SECOUSSE.

HISTOIRE



HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES ET DES GRECS.



AVANT-PROPOS.

AVANT que de commencer l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, je placerai ici premiérement quelques obſervations préliminaires qui y préparent; enſuite le plan & la diviſion de ce troiſiéme Volume; enfin une eſpéce d'abrégé de l'hiſtoire des Lacédémoniens depuis l'établiſſement de leurs Rois juſqu'au régne de Darius, où commence ce troiſiéme Volume.

plusieurs années & avec une si grande vivacité, des armées de terre & de mer innombrables, des flotes, ausquelles la mer peut à peine suffire ; de l'autre, deux foibles villes, Athénes & Lacédémone, abandonnées de tous leurs alliés, & réduites presque à elles seules : on auroit lieu de croire que ces deux petites villes vont être détruites & absorbées par une puissance si formidable, & qu'il n'en restera pas même de vestiges. Cependant ce seront elles qui demeureront victorieuses, & qui par leur courage invincible, & par plusieurs combats qu'elles gagneront sur terre & sur mer, feront perdre pour toujours à l'Empire Persan le dessein de revenir attaquer la Gréce.

Le récit de la guerre entre les Perses & les Grecs, rendra sensible la vérité de cette maxime, que ce n'est point le nombre mais la valeur des troupes, & la conduite des Chefs, qui décident dans les batailles. On admirera la fermeté d'ame & de courage des grands hommes qui étoient à la tête des affaires de la Gréce, que l'ébranlement de l'univers ne fut pas capable d'abattre, que les plus grands mal-

heurs ne purent déconcerter, qui entreprirent de tenir tête avec une poignée d'hommes aux armées innombrables des Perſes, qui osérent malgré une ſi prodigieuſe inégalité eſpérer un heureux ſuccès, qui forcérent la victiore à ſe ranger du côté du mérite & de la vertu, & qui apprirent à tous les ſiécles quelles reſſources on trouve dans la prudence, dans la valeur, dans l'expérience, dans le zèle pour la patrie & pour la liberté, dans l'amour du devoir, & dans tous les ſentimens d'une ame noble & généreuſe.

A CETTE guerre des Perſes contre les Grecs en ſuccédera une autre entre les Grecs mêmes, mais d'un caractére tout différent. Il n'y aura guéres ici que des actions peu importantes en apparence, & peu capables ce ſemble de ſatisfaire un Lecteur avide de grands événemens: des diſputes particuliéres entre quelques villes, ou quelques petites Républiques; des ſiéges de places pour l'ordinaire peu conſidérables, (j'en excepte le ſiége de Syracuſe, l'un des plus importans de l'antiquité:) mais qui ne laiſſeront pas de traîner ſouvent en longueur; des combats entre des armées peu

peu nombreuſes, & où quelquefois il y a peu de ſang répandu. Qui a donc pu rendre ces guerres ſi célébres ? „ Salluſte nous l'apprend. “ *a* Les ex-„ ploits des Athéniens, dit-il, peu-„ vent être conſidérés en eux-mêmes „ comme grands & magnifiques : on „ peut dire pourtant qu'ils ſont en „ quelque ſorte au deſſous de leur ré-„ putation. Mais parce qu'il y a eu „ dans la Gréce une foule de beaux „ eſprits & d'excellens écrivains, ces „ exploits ſont vantés dans tout l'uni-„ vers, comme grands & merveilleux. „ Ainſi les actions des Athéniens pa-„ roiſſent grandes à proportion de l'eſ-„ prit & de l'habileté des écrivains qui „ les ont célébrées. “

Salluſte, aſſez jaloux d'ailleurs de la gloire qu'avoient acquis aux Romains les actions éclatantes dont leur hiſtoire eſt pleine, rend ici juſtice à celles des

a Athenienſium res geſtæ, ſicuti ego exiſtimo, ſatis amplæ magnificæque fuerunt : verum aliquanto minores tamen, quàm famâ feruntur. Sed quia provenere ibi ſcriptorum magna ingenia, per terrarum orbem Athenienſium facta pro maximis celebrantur. Ita eorum quæ fecere virtus tanta habetur, quantum eam verbis potuere extollere præclara ingenia. *Salluſt. in bello Catilin.*

Grecs, en reconnoiſſant qu'elles ont une vraie grandeur & une vraie magnificence, quoiqu'inférieures ſelon lui à leur réputation. Qu'eſt-ce donc que cet éclat étranger & emprunté que les hiſtoriens y ont ajouté par leur éloquence? C'eſt que par toute la terre on vante de concert les actions des Athéniens comme tout ce qui s'eſt jamais fait de plus grand: *Per terrarum orbem Athenienſium facta* PRO MAXIMIS CELEBRANTUR. Toutes les nations, ſéduites & comme enchantées par les charmes des écrivains Grecs, mettent les exploits de ce peuple au deſſus de tout ce qui s'eſt fait ailleurs de plus beau. Voila, ſelon Salluſte, le ſervice qu'a rendu aux actions des Athéniens l'hiſtoire écrite comme elle l'eſt par les Grecs: & il eſt bien fâcheux que la nôtre, faute d'un pareil ſecours, ait laiſſé périr une infinité de belles actions & de belles paroles, auſquelles l'antiquité eût bien ſu donner du relief, & qui feroient beaucoup d'honneur à la nation.

Mais, quoi qu'il en ſoit, on doit convenir qu'il ne faut pas toujours juger du prix d'une action, ni du mérite de ceux qui y ont eu part, par l'im-

l'importance de l'événement. C'eſt dans les ſiéges & dans les combats, tels que ceux dont il eſt parlé dans la guerre du Péloponnéſe, que paroit véritablement toute l'habileté d'un Général. Auſſi remarque-t-on que ce n'eſt qu'à la tète de petites armées, & dans des pays aſſez peu étendus, que nos plus grands Capitaines du ſiécle paſſé ont fait paroitre leur grande capacité, & ont égalé les plus fameux Capitaines de l'antiquité. Dans ces ſortes d'actions le hazard n'a part à rien, & ne couvre point les fautes ſi l'on en fait. La prudence du Chef régle & conduit tout. Il eſt véritablement l'ame de ſes troupes, qui n'agiſſent & ne ſe remuent qu'au ſignal qu'il en donne. Il voit tout, & eſt par tout. Rien n'échape à ſon attention ni à ſa vigilance. Les ordres ſont donnés à propos, & exécutés de même. Ruſes, ſtratagémes, fauſſes marches, attaques vraies ou ſimulées, campemens, décampemens, tout en un mot part & dépend de lui ſeul.

Et c'eſt en quoi la lecture des hiſtoriens Grecs, tels que Thucydide, Xénophon, Polybe, peut être infiniment utile aux jeunes Officiers, parce

que ces hiſtoriens, qui étoient en même tems excellens Capitaines, entrent dans un grand détail, & conduiſent les lecteurs comme par la main dans les ſiéges & dans les combats qu'ils décrivent, leur apprenant ainſi par l'exemple des plus grands Généraux de l'antiquité, & par une ſorte d'expérience anticipée, comment il faut faire la guerre.

CE N'EST PAS ſeulement pour les actions guerriéres que l'hiſtoire de la Gréce nous fournira de grands modéles. Nous y verrons de fameux Légiſlateurs, de très-habiles Politiques, des Magiſtrats nés pour le gouvernement, des hommes qui ont excellé dans tous les arts, & dans toutes les ſciences, des Philoſophes qui ont pouſſé leurs récherches auſſi loin qu'on le pouvoit dans ces tems reculés, & qui nous ont laiſſé des maximes de morale capables de faire rougir des Chrétiens.

Il eſt vrai que ces mêmes Philoſophes, ſi éclairés ſur de certains points, ont été entiérement aveugles ſur d'autres, juſqu'à ignorer & à combatre les principes les plus clairs de la loi naturelle; & que ſouvent leur conduite

duite a démenti leur doctrine, s'étant prostitués aux déréglemens les plus grossiers. La divine Providence l'a permis ainsi, & les a livrés à un sens réprouvé, pour punir leur orgueil, & pour nous instruire par leur exemple, en nous montrant de quoi sont capables les hommes, même les plus habiles & les plus éclairés, quand ils sont abandonnés à leur propre foiblesse & à leur corruption naturelle, & de quels abymes la grace du divin Médiateur nous a tirés. Mais les déréglemens où ils sont tombés & du côté de l'esprit, & du côté du cœur, quoique nous devions les détester, n'empechent pas qu'il n'y ait dans leurs livres d'excellentes maximes, que nous devons, selon la pensée de S. Augustin, revendiquer comme un bien qui nous appartient, de même que les Israélites, en sortant de l'Egypte, s'enrichirent de ses dépouilles; & c'est ainsi qu'en ont usé tous les saints: *Ipsi gentiles si quid divinum & rectum in doctrinis suis habere potuerunt, non improbaverunt sancti nostri.*

S. Augu. de Doctrin. Christ. lib. 2. cap. 40.

De bapt. contr. Donat. lib. 6. cap. 87.

J'en dis autant des actions vertueuses qui se rencontrent chez les payens, telles que l'histoire des Grecs nous en fournira un grand nombre.

Saint Auguſtin a nous avertit, *que ſelon la régle de la juſtice*, SECUNDUM JUSTITIÆ REGULAM, *non ſeulement nous ne pouvons point blâmer & condanner ces actions, mais que nous avons raiſon de les louer & de les relever.* Ce n'eſt pas que ces actions ſoient bonnes & louables en tout; ſaint Auguſtin étoit bien éloigné de le penſer. b Il les trouvoit telles en elles-mêmes, & du côté du devoir: mais du côté de la fin il les trouvoit très-condannables, parce qu'elles n'étoient point raportées à Dieu. Ce n'eſt pas au vrai Dieu, qui leur étoit inconnu, qu'ils demandoient la ſageſſe des bons conſeils, le ſuccès des entrepriſes, les talens, la vertu. Ce n'eſt pas au vrai Dieu qu'ils en ren-

a Habendi ſunt in eorum numero, quorum etiam impiorum, nec Deum verum veraciter juſteque colentium, quædam tamen facta vel legimus, vel novimus, vel audimus, QUÆ SECUNDUM JUSTITIÆ REGULAM NON SOLUM VITUPERARE NON POSSUMUS, VERUM ETIAM MERITO RECTEQUE LAUDAMUS. *S. Auguſt. lib. de Spir. & lit. n.* 48.

b Noveris itaque, non officiis, ſed finibus à vitiis diſcernendas eſſe virtutes. Officium autem eſt, quod faciendum eſt: finis verò, propter quod faciendum eſt. *Id. contra Julian. lib.* 4. *cap.* 3. *n.* 21.

Non erat in eis vera juſtitia, quia non actibus ſed finibus penſantur officia. *Ibid. n.* 26.

doient graces, & qu'ils en raportoient la gloire par une humble reconnoissance. Ils ne le regardoient ni comme la source & le principe, ni comme le terme de tout ce qu'ils faisoient de bien. Leurs meilleures actions étoient corrompues ou par l'amour propre, ou par l'ingratitude. Elles n'ont pu leur être utiles pour le salut, qui ne s'obtient point sans la foi en Jesus-Christ.

Mais cela n'empéche pas, selon le même saint Augustin, qu'il ne soit très-utile pour l'instruction deschr étiens, & pour la régle des mœurs, de raporter & de mettre dans tout leur jour les actions des payens, pourvû qu'on ne les fasse valoir que leur juste prix : car je puis bien ici appliquer aux Grecs, ce que ce Pere dit des Romains. Il emploie un chapitre entier, qui est assez long, à en indiquer les actions & les vertus les plus éclatantes : amour du bien public, dévouement pour la patrie, constance à souffrir les tourmens les plus cruels & la mort même, desintéressement noble & généreux, estime & pratique de la pauvreté, profond respect pour les dieux & pour la religion. Il fait sur ce sujet quelques réflexions, qui mé-

S. August. de Civ. D. lib. 5. cap. 18.

ritent bien de trouver ici leur place.

Premiérement, il reconnoit que c'eſt pour récompenſer toutes ces vertus des Romains, qui n'en avoient pourtant que le nom & l'apparence, que Dieu leur a accordé l'Empire de l'univers, récompenſe proportionnée à leurs mérites, & dont ils ont été aſſez aveugles pour ſe contenter. a C'eſt par la même raiſon qu'il a voulu que leur nom fût ſi glorieux & ſi honoré chez toutes les nations & dans tous les ſiécles, afin que tant de belles actions ne demeuraſſent pas abſolument ſans récompenſe.

En ſecond lieu, il remarque que ces vertus, toutes fauſſes qu'elles ſont, ne laiſſent pas de devenir fort utiles au genre humain, & qu'elles entrent dans les vûes ſecrétes que Dieu a ſur les peuples, ſoit pour les récompenſer, ſoit pour les punir. En effet l'amour de la gloire, qui eſt un vice, en étoufe d'autres beaucoup plus nuiſibles, & plus funeſtes, comme ſont l'in-

a Si Romanis Deus neque hanc terrenam gloriam excellentiſſimi imperii concederet, non redderetur merces bonis artibus eorum, id eſt virtutibus, quibus ad tantam gloriam pervenire nitebantur. At non eſt quòd de ſummi & veri Dei juſtitia conquerantur: Perceperunt mercedem ſuam. *Ibid. cap.* 15.

justice, la violence, la cruauté. a Et qui doute qu'un Magistrat, qu'un Gouverneur de province, qu'un Roi, qui ne sera doux, pâtient, juste, chaste, bienfaisant, que par des vûes humaines de gloire ou d'intérêt, ne soit infiniment plus utile à la République, que s'il n'avoit pas cette ombre & ces dehors de vertu, & que des hommes de ce caractère ne soient un présent du ciel bien précieux? On en peut juger par la comparaison de Magistrats & de Princes d'un caractère opposé, qui renonçant à tout honneur & à toute probité, comptant pour rien la réputation, foulant aux piés les loix les plus saintes, n'en reconnoissent d'autres que leurs passions & leurs brutalité: tels enfin que Dieu en donne dans sa colére aux peuples qu'il veut punir, & qu'il juge dignes de tels maîtres. *Et talibus quidem dominandi potestas non datur nisi summi Dei providentia, quando res humanas judicat talibus dominis dignas.* *Ibid. cap.* 19.

La troisiéme & derniere réflexion, &

a Constat eos, qui cives non sint civitatis æternæ, utiliores esse terrenæ civitati, quando habent virtutem vel ipsam, quàm si nec ipsam. *Ibid. cap.* 19.

& la plus propre à mon ſujet & au but que je me propoſe en écrivant l'hiſtoire ancienne, regarde l'uſage qu'il faut faire des louanges qu'on donne aux payens. Elle montre le fruit qu'un ſage Lecteur doit tirer du récit des belles & vertueuſes actions des Grecs, dont ce volume & les ſuivans ſeront remplis. Quand on les verra ſacrifier leurs biens au ſoulagement de leurs concitoiens, leur vie au ſalut de l'Etat, leur gloire même à l'utilité publique; quand on leur verra pratiquer les vertus les plus difficiles, & cela par de purs motifs humains pour acquerir une réputation paſſagére : a quels reproches ne doit-on pas ſe faire, & combien ne doit on pas rougir, ſi dans une religion qui nous promet des récompenſes éternelles, & qui nous préſente de ſi puiſſans motifs d'amour & de reconnoiſſance, nous n'avons pas le courage de pratiquer les mêmes vertus ? Que ſi nous avons le bonheur d'être fidéles à nos engage-

a Ideo nobis propoſita ſunt neceſſariæ commonitionis exempla, ut, ſi virtutes, quarum iſtæ utcumque ſunt ſimiles, quas iſti pro civitatis terrenæ gloria tenuerunt, pro Dei glorioſiſſima civitate non tenuerimus, pudore pungamur; ſi tenuerimus, ſuperbia non extollamur. *Idid. cap.* 18.

mens, pouvons-nous en tirer vanité, en comparant le peu que nous faisons avec ce que la gloire seule faisoit entreprendre à des hommes qui ne connoissoient point Dieu, & qui bornoient tous leurs desirs aux biens de la vie présente ?

Voila donc, selon saint Augustin, la principale utilité que l'on doit tirer de l'étude & de la lecture de l'histoire profane, & Dieu a n'a rendu les Grecs & les Romains si illustres & si puissans, que pour donner plus de poids aux exemples de vertus que leur histoire nous fournit, afin que les étudiant avec une attention sérieuse, nous comprenions par l'amour qu'ils ont eu pour une patrie terrestre & pour une gloire de peu de durée, quel zèle nous devons avoir pour la patrie céleste, où une félicité éternelle nous attend.

SI LES VERTUS de ceux dont il est parlé dans l'histoire, peuvent nous servir de modéles dans la conduite de la vie, leurs défauts & leurs vices ne sont

a Ut cives æternæ illius civitatis, quamdiu hic peregrinantur, diligenter & sobrie illa intueantur exempla, & videant quanta dilectio debeatur supernæ patriæ propter vitam æternam, si tantùm à suis civibus terrena delicta est propter hominum gloriam. *Ibid. cap.* 16.

ſont pas moins propres à nous inſtruire, & le reſpect qu'un hiſtorien doit à la vérité ne lui permet pas de les diſſimuler dans la crainte d'obſcurcir leur réputation. Ce que je dis ici n'eſt point contraire à une régle que Plutarque êtablit ſur ce ſujet dans la préface qui eſt à la tête de la vie de Cimon.

In Cim. pag. 479. 480.

Il exige qu'on faſſe valoir & qu'on mette dans tout leur jour les belles actions des grands hommes: mais pour les fautes qui leur échapent quelquefois dans le trouble de la paſſion, ou que la néceſſité des affaires leur arrache, [a] les regardant plutôt comme quelque degré de perfection qui manque à leur vertu, que comme des vices & des crimes qui partent d'un mauvais fonds, il veut que par compaſſion pour la foibleſſe de la nature humaine qui ne produit rien d'abſolument parfait, on ſe contente de les montrer légérement: de même qu'un peintre habile, s'il a un beau viſage à peindre, & qu'il s'y rencontre quelque tache, quelque petit défaut, ne les ſupprime pas entiérement, mais auſſi ne ſe croit pas obligé de les ren-

a Ἐλλείματα μᾶλλον ἀρετῆς τινος. ἢ κακίας πονηρεύματα.

dre avec une exactitude rigoureuſe, parce que l'un gâteroit la beauté du portrait, & que l'autre détruiroit la vérité de la reſſemblance. La comparaiſon même qu'il emploie fait voir qu'il ne parle que des défauts légers & pardonnables. Mais pour les actions d'injuſtice, de violence, de brutalité, nul prétexte ne doit les faire diſſimuler, & je ne crois pas qu'on voulût accorder à l'hiſtoire le même privilège qu'à la peinture, a qui a inventé l'art du profil pour repréſenter de côté un Prince qui avoit perdu un œil, & pour couvrir par cet innocent & ingénieux artifice une difformité ſi frapante. L'hiſtoire, dont la loi la plus eſſentielle eſt la ſincérité, ne ſouffre point ces ſortes de ménagemens, qui lui feroient perdre un grand avantage.

Le blâme, la honte, l'infamie, la haine, & ſouvent l'éxécration publique, toujours attachées aux actions criminelles & brutales, ne ſont pas moins propres à inſpirer de l'horreur pour le vice, que la gloire, qui ſuit toujours les belles actions, eſt propre

a Habet in pictura ſpeciem tota facies. Apelles tamen imaginem Antigoni latere tantùm altero oſtendit, ut amiſſi oculi deformitas lateret. *Quintil. lib.* 2. *cap.* 13.

à faire aimer la vertu. Et a c'eſt là, ſelon Tacite le double but que tout hiſtorien doit ſe propoſer, en faiſant un choix de ce qu'il y a de plus frapant en bien & en mal, pour rendre au ſolide mérite par un hommage public de louanges la juſtice qui lui eſt dûe, & pour faire abhorrer les vices par la crainte d'une infamie éternelle.

L'hiſtoire que je traite ne fournira que trop de ces derniers exemples. Du côté des Perſes, on verra par ce qui eſt dit de leurs Rois, que les Princes qui peuvent tout, ſont ſouvent livrés à toutes leurs paſſions: Que rien n'eſt plus difficile que de réſiſter à l'illuſion de ſa propre grandeur, & aux flateries de tous ceux dont on eſt environné: Que la liberté de contenter tous ſes deſirs, & de faire le mal impunément, eſt une dangereuſe tentation: Que les meilleurs naturels ont bien de la peine à s'en défendre: Qu'après avoir eu d'aſſez heureux commencemens, ils ſe laiſſent gâter

a Exequi ſententias haud inſtitui, niſi inſignes per honeſtum, aut notabili dedecore: quod præcipuum munus annalium reor, ne virtutes ſileantur, utque pravis dictis factiſque ex poſteritate & infamia metus ſit. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 65.*

insensiblement par la mollesse, par l'orgueil, par la haine des conseils sincéres; & qu'il est rare qu'ils comprennent que c'est quand on se voit au dessus de tout, qu'on a un plus grand besoin de modération & de sagesse, & pour soi, & pour les autres; & qu'il faut être alors doublement sage & doublement fort, pour borner au dedans par sa raison une puissance, que rien ne borne au dehors.

Du côté des Grecs, la guerre du Péloponnese fera connoitre les tristes effets de leurs divisions intestines, & les excès funestes où la jalousie de la domination les porta : l'injustice, l'ingratitude, la perfidie, le violement ouvert des traités, ou de petites finesses & indignes ruses pour en éluder l'exécution. Elle montrera comment les Lacédémoniens & les Athéniens s'avilissent honteusement devant des barbares, pour en mendier quelque secours d'argent : comment les libérateurs de la Gréce renoncent à la gloire de tous leurs travaux passés & de tous leurs exploits, pour aller faire leur cour à des Satrapes fiers & dedaigneux, & pour aller implorer successivement & à l'envi la protection de leur

leur ennemi commun tant de fois vaincu, comment ils se servent des secours qu'il en tirent, pour opprimer leurs anciens alliés, & pour étendre leur propre domaine par des voies injustes & violentes.

De part & d'autre, & quelquefois dans un même homme, on verra un mélange étonnant de bien & de mal, de vertus & de vices, de nobles actions & de bas sentimens, & l'on se demandera peutêtre souvent à soi-même si ce sont donc les mêmes personnes & les mêmes peuples dont on raporte des choses si différentes, & s'il est possible que d'un même fonds sortent tantôt une lumiére si brillante, tantôt une fumée & une noirceur si ténébreuse. Je raporte les choses comme je les trouve dans les Auteurs, & les portraits que je présente au Lecteur sont toujours peints d'après ce que l'histoire ancienne nous apprend de ceux dont je parle, & je pourrois dire aussi d'après la nature du cœur humain. Mais il me semble que ce mélange même de bien & de mal, quoique bizare en soi, peut devenir pour nous d'une grande utilité, & nous servir de préservatif contre un dan-

danger assez ordinaire & assez naturel.

Car si, nous trouvions, soit chez les peuples, soit dans les particuliers, une probité & une noblesse de sentimens qui se soutinssent toujours également, & qui parussent sans tache & sans foiblesse, nous serions tentés de croire que le paganisme est capable de produire de véritables & de parfaites vertus, quoique la religion nous enseigne que celles que nous y admirons le plus n'en ont que l'ombre & le nom. Mais la vûe des défauts, des imperfections, des vices, des crimes même quelquefois les plus noirs, qui se trouvent mêlés & qui succédent assez souvent de fort près aux actions les plus vertueuses, nous apprend à modérer notre estime & notre admiration, & en même tems que nous louons ce qui nous paroit d'honnête, de beau, de grand chez les payens, à ne pas prodiguer au fantôme de la vertu un hommage entier & sans réserve, qui n'est dû qu'à la vertu même.

Voila les bornes que je desire qu'on mette aux louanges que je donne aux grands hommes de l'antiquité, & à leurs

leurs belles actions, & si, contre mon intention, il m'échape quelques termes qui ne paroissent pas assez mesurés, je prie le Lecteur de les interpréter favorablement, & de les reduire à leur juste valeur.

ARTICLE SECOND.

Plan & division de ce troisiéme Volume.

L'HISTOIRE renfermée dans ce troisiéme Volume, comprend l'espace de cent dix-sept ans, sous les régnes de six Rois de Perse, savoir Darius premier de ce nom, fils d'Hystaspe, Xerxès I, Artaxerxe, surnommé *Longue-main*; Xerxès II, Sogdien; (ces deux derniers régnérent très-peu de tems) & Darius II, appellé ordinairement Darius Nothus. Cette histoire s'étend depuis l'an du monde 3483. jusqu'à l'an 3600.

Tout cet espace se divise naturellement en deux parties, & je le diviserai aussi en deux Livres.

PREMIERE PARTIE.

LA PREMIERE partie, qui est de quatre-vingts-dix ans, s'étend depuis

puis le commencement du régne de Darius I. jusqu'à la quarante-deuxiéme année de celui d'Artaxerxe, où commence la guerre du Péloponnése, c'est-à-dire depuis l'an du monde 3483. jusqu'à l'an 3573. Elle contient principalement les différentes entreprises & expéditions des Perses contre la Gréce qui ne fut jamais plus féconde en grands hommes ni en grands événemens, & qui ne fit jamais éclater de plus grandes ni de plus solides vertus. On y verra les célébres journées de Marathon, des Termopyles, d'Artémise, de Salamine, de Platée, de Mycale, d'Eurymédon, &c. Les plus grands Capitaines de la Gréce y signaleront leur courage, Miltiade, Léonide, Thémistocle, Aristide, Cimon, Pausanias, Périclès, Thucydide, &c.

Pour mettre le Lecteur en état de se rappeller plus facilement dans l'esprit ce qui se passoit, dans l'espace de tems dont je parle ici, chez les Juifs, & même chez les Romains, dont l'histoire alors est entiérement étrangére à celle des Perses & des Grecs, j'en marquerai ici en peu de mots les principales époques.

Epoques de l'Histoire des Juifs.

Les Juifs étoient pour lors retournés de Babylone à Jérusalem sous la conduite de Zorobabel. Ussérius croit que c'est sous le régne de Darius qu'il faut placer l'histoire d'Esther. Le peuple de Dieu, à l'ombre de la protection de ce Prince, animé par les vives exhortations des Prophetes Aggée & Zacharie, acheva enfin le bâtiment du temple, que les cabales de ses ennemis l'avoient obligé d'interrompre pendant plusieurs années. Artaxerxe longue-main ne fut pas moins favorable aux Juifs. Il envoia d'abord Esdras à Jérusalem, qui y rétablit le culte public & l'observation de la loi; puis Néhémie, qui environna cette ville de murs, & la mit en sureté contre les attaques des voisins, jaloux de sa grandeur renaissante. On croit que Malachie, le dernier des Prophétes, étoit contemporain de Néhémie, ou qu'il a prophétisé peu de tems après.

Cet intervalle de l'Histoire sainte s'étend depuis le regne de Darius I. jusqu'au commencement du regne de Darius Nothus: c'est-à-dire, depuis l'an du Monde 3485. jusqu'à l'an 3581.

3581. Pendant l'intervalle qui suit, l'Ecriture sainte garde un profond silence jusqu'à l'histoire des Maccabées.

Epoques de l'histoire Romaine.

LA PREMIERE année de Darius I. étoit la 233e de l'établissement de Rome. Tarquin le superbe y régnoit alors. Environ dix ans après il en fut chassé. Au gouvernement des Rois on substitua celui des Consuls. Dans l'espace qui suit, arrivent la guerre contre Porsenna; l'établissement des Tribuns du peuple; la retraite de Coriolan chez les Volsques, & la guerre qui en fut la suite; les guerres des Romains contre les Latins, les Veiens, les Volsques, & autres peuples voisins; la mort de Virginie sous les Décemvirs; les disputes entre le peuple & le sénat au sujet des mariages & du Consulat, ce qui donna lieu à la création des Tribuns militaires à la place des Consuls. Cet espace se termine à la 323e année depuis que Rome fut bâtie.

SECONDE PARTIE.

LA SECONDE partie de ce volume, qui est de vint-sept ans, s'étend depuis la 42e année d'Artaxerxe Lon-

gue-main, juſqu'à la mort de Darius Nothus; c'eſt-à-dire depuis l'an du monde 3573 juſqu'à l'an 3600. Elle renferme les dix-neuf premiéres années de la guerre du Péloponnéſe qui en dura vingt-ſept, dont la Gréce & la Sicile furent le théatre, & dans laquelle les Grecs, vainqueurs des barbares, tournérent leurs armes les uns contre les autres. Du côté des Athéniens, Périclès, Nicias, Alcibiade; de celui des Lacédémoniens, Braſidas, Gylippe, Lyſandre, s'y diſtinguérent d'une maniére particuliére.

Rome continue d'être agitée par différentes diſputes entre le ſénat & le peuple. Vers la fin de cet intervalle, & à peu près la 350e année de Rome, on forme le ſiége de Veies, qui dura dix ans.

ARTICLE TROISIE'ME.

Abrégé de l'hiſtoire des Lacédémoniens depuis l'établiſſement de leurs Rois juſqu'au régne de Darius. I.

AN. M. 2900. A. J. C. 1104. J'AI DEJA remarqué ailleurs que quatre-vingts ans après la priſe de Troie, les Héraclides c'eſt-à-dire les deſcendans d'Hercule, rentrérent dans le Péloponnéſe, & ſe ſaiſirent de Lacé-

cédémone, où deux freres, Eurifthéne & Proclès; fils d'Ariftodéme, régnérent enfemble. Hérodote remarque que ces deux freres, pendant leur vie, furent toujours en difcorde, & que prefque tous leurs defcendans héritérent d'eux cette difpofition d'antipathie & de haine: tant il eft vrai que le pouvoir fouverain ne peut fouffrir de partage, & que ce fera toujours trop que deux rois pour un roiaume! Depuis eux, le fceptre demeura toujours conjointement dans ces deux familles. Il eft très-remarquable que ces deux branches ont fubfifté près de neuf cens ans, depuis le retour des Héraclides dans le Péloponnéfe jufqu'à la mort de Cléoméne, & qu'elles ont fourni fans interruption des Rois à Sparte, prefque toujours de pere en fils, fur-tout pour la premiére branche. *Lib. 6. cap. 52.*

§. I. *Origine & condition des Ilotes.*

QUAND les Lacédémoniens commencérent à s'établir dans le Péloponnéfe, ils trouvérent beaucoup d'oppofition de la part des habitans du pays, qu'il falut domter par les armes les uns après les autres, ou les

recevoir dans leur alliance à des conditions douces & équitables, en leur imposant un léger tribut. Strabon parle d'une ville, nommée *Elos*, située assez près de Sparte, qui après avoir subi le joug comme les autres, se revolta ouvertement, & refusa de paier le tribut. *Agis*, fil d'Euristhéne, nouvellement établi sur le trône, sentit toutes les conséquences de cette premiére revolte, & se mit aussitôt en campagne avec *Soüs* son collégue. La ville fut assiégé, & après une assez longue résistance, forcée de se rendre à discrétion. Il crut devoir faire un exemple qui intimidât tous les voisins par la sévérité du châtiment, mais qui cependant n'aliénat pas les esprits par une cruauté inhumaine. Il ne versa point de sang. Il laissa la vie à tous les habitans de la ville, mais il leur ôta la liberté, & les réduisit tous à la dure condition d'esclaves. Ils furent emploiés aux ministéres les plus vils & les plus pénibles, & traités avec une extrême rigueur. C'est ce qu'on appelloit *Ilotes*. Le nombre s'en accrut extraordinairement dans la suite, les Lacédémoniens sans doute donnant ce nom à tous

Strab. lib. 8. pag. 365.

Plut. in Lyc. pag. 40.

tous ceux qu'ils réduiſoient en ſervitude. Comme ils étoient accoutumés à un grand loiſir, & ne reſpiroient que la guerre, ils confiérent la culture de leurs champs à ces eſclaves, leur aſſignant à chacun une certaine portion de terres dont ils devoient rendre le fruit tous les ans à leurs maîtres qui s'attachoient à appeſantir leur joug par toutes ſortes de mauvais traitemens. C'étoit une mauvaiſe politique, qui ne ſervoit qu'à nourrir dans le cœur de l'état un grand nombre d'ennemis dangereux, toujours prêts à prendre les armes, & à ſe revolter. Les Romains en uſérent avec bien plus de ſageſſe, en incorporant à l'Etat les peuples qu'ils ſubjugoient, en les aſſociant au droit de bourgeoiſie, & par là d'ennemis qu'ils avoient été, les rendoient leurs concitoiens & leurs freres.

§. II. *Lycurgue Législateur des Lacédémoniens.*

Eurytion, d'autres le nomment *Eurypon*, ſuccéda à *Soüs*. Pour gagner l'amitié du peuple, & faire mieux goûter ſon gouvernement, il jugea à propos de relâcher quelque choſe de la

Plut. in Lyc. pag. 40.

la puissance absolue des Rois : ce qui le fit tellement aimer du peuple, qu'on donnna son nom à tous ses descendans, qui furent appellés *Eurytionides*. Ce relâchement produisit dans Sparte une horrible confusion & une licence effrénée, qui y causérent des maux infinis pendant un assez lontems. Le peuple devint si insolent, que rien ne pouvoit l'arréter. Si les Rois, qui succédérent à Eurytion, vouloient emploier la force pour recouvrer leur autorité; ils se faisoient haïr, & si, par complaisance ou par foiblesse, ils prenoient le parti de dissimuler, leur bonté ne servoit qu'à leur attirer le mépris de la part de ces rebelles: de maniére que tout étoit en desordre, & qu'on n'écoutoit plus les loix. Ces troubles avancérent la mort du pere de Lycurgue. Il se nommoit *Eunomus*, & fut tué dans une émeute populaire. *Polydecte*, son fils aîné, qui lui succéda, étant mort bientôt après sans enfans, tout le monde crut que Lycurgue alloit être roi. Il le fut en effet pendant que la grossesse de sa belle-sœur fut inconnue : mais sitôt qu'elle parut, il déclara que la roiauté appartenoit à l'en-

l'enfant qui en naîtroit, si c'étoit un fils; & dés ce moment il administra le roiaume comme son tuteur, sous le titre de *Prodicos*, que les Lacédémoniens donnent aux tuteurs des Rois. Quand l'enfant fut venu au monde, Lycurgue le prenant entre ses bras, & adressant la parole à ceux qui étoient présens, *Voici*, dit-il, *le Roi qui nous vient de naître, Seigneurs Spartiates*, & en même tems, il le mit dans la place du Roi, & le nomma *Charilaüs*, à cause de la joie que tout le peuple témoigna de sa naissance. On peut voir, à la fin du second volume, tout ce qui regarde l'histoire de Lycurgue, la réforme qu'il fit dans Sparte, & les loix qu'il y établit. *Agésilas* régnoit pours lors dans la branche aînée.

AN. M. 3120. Av. J. C. 884.

§. III. *Guerre entre les Argiens & les Lacédémoniens.*

QUELQUE tems après, sous le régne de Théopompe, il s'éleva une guerre entre les Argiens & les Lacédémoniens, au sujet d'un petit pays appellé *Thyrea*, qui confinoit aux deux peuples, & qu'ils prétendoient chacun leur appartenir. Les deux armées étant près d'en venir aux mains, on

Herod. lib. 1. cap. 82.

convint, pour épargner le ſang, de vuider la querelle par trois cens des plus braves qu'on choiſiroit de chaque côté, à condition que la terre en litige demeureroit au parti vainqueur. Pour laiſſer aux combattans plus de liberté, les troupes ſe retirérent. Alors ces généreux champions, qui avoient tout le courage de deux grandes armées, s'avancérent fiérement les uns contre les autres, & combatirent avec tant d'acharnement, qu'ils reſtérent tous ſur la place, excepté trois, deux du côté des Argiens, & l'autre de celui des Lacédémoniens : encore fut-ce la nuit qui les ſépara. Les deux Argiens, ſe comptant pour vainqueurs, coururent en porter la nouvelle à Argos : le Lacédémonien, il s'appelloit Othryade, aiant dépouillé les corps morts des Argiens, & porté leurs armes dans le camp des ſiens, demeura dans ſon poſte. Le lendemain, les troupes revinrent de part & d'autre. Chacun prétendoit avoir la victoire de ſon côté: les Argiens, parce qu'il étoit reſté plus de ſoldats de leur part que de l'autre ; les Lacédémoniens, parce que le peu d'Argiens qui étoient reſtés avoient pris la fuite, au lieu que leur uni-

unique soldat étoit demeuré maître du champ de bataille, & avoit dépouillé les corps morts des ennemis. Il falut en venir aux mains, pour décider la question. Le sort se déclara pour les Lacédémoniens, & le champ Tyreate leur demeura. Othryade, ne pouvant se résoudre à survivre à ses braves compagnons, ni soutenir après leur mort la vûe de Sparte, se tua lui-même sur le champ de bataille, & voulut avoir avec eux un sort & un tombeau commun.

§.IV. *Guerres entre les Messéniens & les Lacédémoniens.*

ON COMPTE jusqu'à trois guerres entre les Messéniens & les Lacédémoniens, toutes très-vives & très-sanglantes. La Messénie étoit une région du Péloponnése, au couchant & assez près de Sparte, qui étoit puissante, & qui avoit ses rois particuliers. A N. M. 3261. Av. J. C. 743.

Premiére guerre de Messénie.

LA PREMIERE guerre de Messénie dura vingt ans entiers, & commença la seconde année de la IX Olympiade. Les Lacédémoniens prétendoient avoir plusieurs griefs considérables *Pausan. lib. 4 pag. 216-242. Justin. lib. 3. cap. 4.*

contre les Messéniens, entre autres l'injure faite à leurs filles qui furent deshonorées par les habitans de la Messénie, lorsqu'elles alloient selon la coutume à un temple limitrophe des deux peuples, & le meurtre de Télécle leur roi qui en fut la suite. Peutêtre l'envie d'étendre leur domination; & de s'emparer d'un terrain qui étoit si fort à leur bienséance, fut-elle la véritable cause de cette guerre. Quoiqu'il en soit, elle éclata sous le régne de Polydore & de Théopompe rois de Sparte, dans le tems qu'à Athénes les Archontes étoient encore dix ans en charge.

Pausan. pag. 225. 226. Euphaès, 13e descendant d'Hercule, étoit pour lors roi de Messénie. Il confia le commandement de son armée à Cléonnis. Les Lacédémoniens commencérent la campagne par le siége d'Amphée, petite ville & peu condérable, mais qui leur parut fort propre à en faire leur place d'armes. Elle fut emportée d'emblée, & tous les habitans furent passés au fil de l'épée. Ce premier échec ne servit qu'à animer les Messéniens, en leur faisant voir ce qu'ils avoient à craindre s'ils ne se défendoient courageusement. Les Lacé-

Lacédémoniens de leur côté s'engagérent par ferment à ne point mettre bas les armes, & à ne point retourner à Sparte, qu'ils ne se fussent rendu maîtres de toutes les villes & de toutes les terres des Messéniens, tant ils comptoient sur leurs forces & sur leur courage.

Il se donna deux combats, où la perte fut à peu près égale de part & d'autre. Après le second, les Messéniens furent affligés de maux extrêmes par la disette de vivres, qui donna lieu à une grande désertion dans leurs troupes, & ensuite y causa la peste. *Ibid. pag. 227-234.*

Ils consultérent l'oracle de Delphes, qui leur ordonna, pour appaiser la colére des dieux, de leur immoler une vierge du sang roial. Aristoméne, qui étoit de la race des Epytides, offrit sa fille. Alors les Messéniens, voiant bien que s'ils laissoient des garnisons dans toutes leurs places, ils affoibliroient extrêmement leurs forces, abandonnérent toutes les autres villes, & allérent se camper près d'Ithome, petite ville située sur le haut d'une montagne de même nom, & s'y fortifiérent. Il se passa sept années entiéres, où il n'y eut que de légéres es-

carmouches de part & d'autre, sans que les Lacédémoniens osassent présenter bataille à l'ennemi.

Ils désesperoient presque de pouvoir le vaincre, & il n'y avoit que la religion du serment qui les contraignit à continuer une guerre qui leur étoit devenue si onéreuse. Ce qui les inquiétoit le plus, étoit la crainte que leur absence qui les tenoit éloignés de leurs femmes depuis plusieurs années, & qui pouvoit encore durer lontems, ne fit périr leurs familles, & ne laissât Sparte destituée de citoiens. Pour obvier à ce malheur, ils y envoiérent ceux des soldats qui étoient venus à l'armée depuis qu'on avoit prété le serment raporté cidessus, & ne firent point difficulté de leur prostituer leurs femmes. Ceux qui naquirent de ces conjonctions illégitimes, furent appellés *Parthéniens*, nom qui désignoit la honte de leur naissance. Quand ils furent dans un âge avancé, ne pouvant souffrir cet opprobre, ils se bannirent eux-mêmes de Sparte, & sous la conduite de Phalante ils allérent s'établir en Italie à Tarente, après en avoir chassé les anciens habitans.

Diod. lib. 15. *pag.* 378.

Etregnata petam Laconi rura Phalento. *Horat. Od.* 6. *lib.* 2.

En-

Enfin la huitiéme année de la guerre, qui étoit la treisiéme du régne d'Euphaès, se donna le sanglant combat près d'Ithome. Euphaès enfonça les bataillons de Théopompe avec trop d'ardeur & de précipitation pour un roi. Il y fut percé de coups, dont plusieurs étoient mortels. Il tomba, & sembloit rendre l'ame. Alors on fit de part & d'autres des efforts extraordinaires de courage, les uns pour enlever le Roi, les autres pour le sauver. Cléonnis tua huit Spartiates qui l'entraînoient, & les aiant dépouillés, mit leurs armes en garde entre les mains de ses soldats. Il avoit reçu plusieurs blessures, & elles étoient toutes par devant, preuve certaine qu'aucun des ennemis ne lui avoit fait lâcher le pié. Aristoméne, combattant dans la même occasion & pour le même sujet, tua cinq Lacédémoniens, dont il emporta aussi les dépouilles, & il ne reçut aucune blessure. Le Roi fut emporté par les Messéniens, & tout sanglant & percé de coups, il témoigna sa joie de ce qu'ils n'avoient pas eu du dessous. Aristoméne après la bataille, rencontra Cléonnis, qui ne pouvoit, à cause de ses blessures, marcher ni de

Pausan. 234. 235. *Diodor in Fragm.*

de lui-même, ni avec le ſecours de ceux qui lui donnoit la main. Il le chargea ſur ſes épaules ſans quitter ſes armes, & le porta au camp.

Après qu'on eut mis le premier appareil aux plaies du Roi de Meſſénie & des Officiers, il s'éleva parmi les Meſſéniens un nouveau combat, non moins vif que le premier, mais d'une eſpèce bien différente, & qui en étoit la ſuite. Il s'agiſſoit d'adjuger le prix de la gloire à celui qui s'y étoit le plus diſtingué par ſa bravoure. C'étoit pour lors un uſage, déja aſſez ancien, de faire proclamer publiquement le plus brave de la journée après chaque bataille. Rien n'étoit plus propre à animer le courage des Officiers & des ſoldats, à leur inſpirer une audace intrépide, à étoufer en eux toute crainte des dangers & de la mort. Deux illuſtres champions entrérent en lice, ſavoir Cléonnis & Ariſtoméne.

Le Roi, tout bleſſé qu'il étoit, préſida avec les principaux Officiers de l'armée au Conſeil où cette importante diſpute devoit être décidée. Chacun des contendans plaida ſa cauſe. Cléonnis appuioit ſa prétention ſur le plus grand nombre d'ennemis qu'il

qu'il avoit tués, & ſur les plaies qu'il avoit reçues dans le combat, témoins non douteux du courage avec lequel il avoit affronté la mort; au lieu que l'état dans lequel Ariſtoméne étoit ſorti du combat ſans y avoir reçu aucune bleſſure, laiſſoit entrevoit qu'il avoit été fort attentif à conſerver ſa perſonne, où prouvoit tout au plus qu'il avoit été plus heureux mais non pas plus brave que lui. Quant à ce qu'il l'avoit tranſporté ſur ſes épaules dans le camp, c'étoit une action qui pouvoit montrer la force de ſon corps, mais rien de plus: & ici, diſoit-il, il s'agit de bravoure.

Le ſeul reproche qu'on faiſoit à Ariſtoméne, étoit de ce qu'il n'avoit point été bleſſé; & c'eſt à quoi il s'attacha. „ On m'apelle heureux, dit-„ il, parce que je n'ai point reçu de „ bleſſures. Si j'en étois redevable à „ ma lâcheté, je ne mériterois point „ ce nom; & au lieu d'être admis à „ diſputer le prix, je devrois ſubir la „ rigueur des loix qui puniſſent les „ lâches. Mais ce qu'on m'objecte „ comme un crime, c'eſt ce qui fait „ ma gloire. Car, ſoit que les enne-„ mis étonnés de ma valeur n'aient

„ oſé

„ osé me résister, ce m'est une grande
„ louange de m'être fait craindre
„ d'eux. Soit, quand ils ont combattu,
„ que j'aie eu tout ensemble & la force
„ de les tailler en piéces, & la sage
„ précaution de me préserver de leurs
„ coups, j'aurai été tout à la fois &
„ vaillant & prudent. Car quiconque
„ dans la chaleur même du combat
„ s'expose aux hazards avec sagesse &
„ retenue, montre qu'il posséde en
„ même tems les vertus & du corps &
„ de l'esprit. On ne peut pas certai-
„ nement reprocher à Cléonnis qu'il
„ ait manqué de courage: *mais je*
„ suis fâché, pour son honneur, qu'il
„ paroisse manquer de reconnoissance.

Après ces discours on alla aux suffrages. Tout le monde demeure suspendu dans l'attente du jugement. Nulle dispute n'égale celle-ci en vivacité. Il ne s'agit point d'or ou d'argent. L'honneur est ici tout pur. La gloire desintéressée est le vrai salaire de la vertu. Ici les Juges ne sont point suspects. Les actions parlent encore. C'est le Roi, environné de ses Officiers, qui préside & qui prononce. C'est toute une armée qui est témoin. Le champ de bataille est un tribunal

sans

ſans faveur & ſans cabale. Toutes les voix ſe réunirent en faveur d'Ariſtoméne, & lui adjugérent le prix.

Euphaès ne ſurvécut pas lontems à ce jugement, & mourut quelques jours après. Il avoit régné treize ans, & fait la guerre pendant preſque tout ce tems contre les Lacédémoniens. Comme il mouroit ſans enfans, il laiſſa au peuple Meſſénien le ſoin de lui choiſir un ſucceſſeur. Cléonnis & Damis le diſputérent à Ariſtoméne: mais celui-ci fut élu préférablement aux autres. Quand il fut roi, il honora des plus grandes charges ſes deux rivaux. Vifs amateurs du bien public encore plus que de la gloire, concurrens mais non ennemis, ces grands hommes brûloient de zèle pour la patrie, & ils n'étoient ni jaloux ni amis que pour la ſauver. *Pauſan. lib. 4. pag. 235-241.*

J'ai ſuivi dans le récit que je viens de faire le ſentiment de feu M. Boivin l'ainé, & ai profité de ſa ſavante * diſſertation ſur un fragment de Diodore de Sicile qui étoit peu connu. Il y ſuppoſe & y prouve que le Roi dont il eſt parlé dans le fragment eſt Euphaès, & qu'Ariſtoméne eſt celui que Pauſanias appelle Ariſtodéme, ſelon la

* *Mémoires de l'Academ. des Inſcript. Tome. 2. pag. 84. 113.*

la coutume des anciens qui souvent avoient deux noms.

Aristoméne, nommé autrement Aristodéme, régna près de sept ans, & fut également aimé & estimé de ses sujets. La guerre continua toujours pendant ce tems-là. Vers la fin de son régne il battit les Lacédémoniens, prit leur roi Théopompe, & égorgea en l'honneur de Jupiter d'Ithome trois cens hommes, parmi lesquels le Roi étoit la principale victime. Lui-même s'immola peu de tems après sur le tombeau de sa fille, pour satisfaire à la réponse d'un oracle. Damis lui succéda, mais sans porter la qualité de roi.

Clem. Alex. in Protrept. p. 20. Euseb. in Præpar. lib. 4. cap. 16.

Depuis sa mort, les affaires des Messéniens allérent toujours fort mal, & ils se trouvérent sans ressource & sans espérance. Réduits à la derniére extrémité, & manquant absolument de vivres, ils abandonnérent Ithome, & se retirérent chez ceux de leurs alliés qui étoient les plus voisins. La ville aussitôt fut rasée, & tout le reste du pays se soumit. On obligea les Messéniens de s'engager par serment à ne jamais abandonner le parti des Lacédémoniens, & à ne se point re-

Pausan. pa. 241. 242.

vol-

volter contre eux: précaution bien inutile, & qui ne devoit servir qu'à leur faire ajouter le parjure à la revolte. On ne leur imposa point de tributs, & on se contenta d'éxiger d'eux qu'ils portassent à Sparte la moitié des grains qu'ils auroient recueillis dans la moisson. Enfin il fut stipulé que tant hommes que femmes ils assisteroient en habits de deuil aux funerailles des Rois & des principaux citoiens de Sparte; ce qu'on regardoit apparemment comme une marque de dépendance, & comme une sorte d'hommage rendu à la nation. Ainsi fut terminée la premiére guerre de Messéne, après avoir duré vingt ans. AN. M. 3281. Av. J. C. 703.

Seconde guerre de Messénie.

LA DOUCEUR que les Lacédémoniens avoient montrée d'abord à l'égard des peuples de Messénie, ne fut pas de longue durée. Quand ils virent tout le pays soumis, & qu'ils le crurent hors d'état de leur susciter de nouvelles affaires, ils s'abandonnérent à leur caractére naturel, qui étoit un caractére de fierté & de hauteur, qui dégénéroit souvent en dureté, & quelquefois même en férocité. Au lieu

Pausan. lib. 4. pag. 242. 261. Justin. lib. 3. cap. 5.

lieu de traiter les vaincus avec bonté comme des alliés & des amis, & de s'attacher à gagner par la douceur ceux qu'ils avoient domtés par la force; ils ne sembloient attentifs qu'à appesantir de jour en jour leur joug, & à leur en faire sentir tout le poids. Ils les chargeoient de tributs, les livroient à l'avarice de ceux qui étoient commis pour en faire la levée, n'écoutoient point leurs plaintes, ne leur rendoient aucune justice, les traitoient avec mépris comme de vils esclaves, & emploioient contre eux les violences les plus criantes.

L'homme, né pour la liberté, ne s'apprivoise point avec la servitude: la plus douce l'irrite & le revolte. Que faloit-il donc attendre d'un esclavage aussi dur qu'étoit celui des Messéniens? [a] Après l'avoir supporté avec peine pendant près de quarante ans, ils songérent à secouer le joug, & à se rétablir dans leur ancien état. Cette année étoit la quatriéme de la

AN. M. 3320. Av. J. C. 684. XXIII[e]. Olympiade: la charge d'Ar-

a Cùm per complures annos gravia servitutis verbera, plerumque & vincula, ceteraque captivitatis mala perpessi essent, post longam pœnarum patientiam bellum instaurant. *Justin lib. 3. cap. 5.*

chonte à Athénes étoit pour lors réduite à l'espace d'un an: Anaxandre & Anaxidame régnoient à Sparte.

Leur premier soin fut de se fortifier du secours des peuples voisins. Ils les trouvérent fort disposés à entrer dans leurs vûes. Leur propre intérêt les y portoit. Ce n'étoit point sans crainte & sans jalousie qu'ils voioient s'élever au milieu d'eux une ville puissante, qui paroissoit manifestement vouloir étendre sa domination sur toutes les autres. Les peuples de l'Elide, ceux d'Argos, ceux de Sicyon se déclarérent en leur faveur. Avant qu'ils fussent assemblés, il se donna un combat.* Aristomène, second de ce nom, étoit à la tête des Messéniens. C'étoit un Chef d'un courage intrépide, & d'une extrême habileté dans le métier de la guerre. Les Lacédémoniens furent battus. Aristoméne, qui vouloit donner d'abord aux ennemis une idée avantageuse de lui-même, sachant qu'elle influe sur tout le reste des entreprises eut la hardiesse d'entrer de nuit à Sparte, & d'attacher à la porte

* *Selon plusieurs Historiens, il y avoit eu un autre Aristomène dans la première guerre de Messénie.* Diod. lib. 15. p. 378.

du temple de Minerve surnommée *Chalcioecos* un bouclier, dont l'Inscription marquoit que c'étoit un présent qu'Aristoméne offroit à la déesse des dépouilles des Lacédémoniens.

Cette bravade en effet étonna les Lacédémoniens. Mais ils furent encore plus allarmés de la puissante ligue qui se formoit contre eux. L'oracle de Delphes qu'ils consultérent sur les moiens de réussir dans cette guerre, leur ordonna de faire venir d'Athènes un Chef pour leur donner conseil, & les conduire. La démarche étoit humiliante pour une ville aussi fiére que Sparte. Mais la crainte de s'attirer le couroux du dieu par une desobéissance si marquée, l'emporta sur tout autre motif. On députa donc vers les Athéniens. Cette demande les embarrassa. Ils n'étoient pas fâchés de voir ceux de Lacédémone aux mains avec leurs voisins, & n'avoient pas envie de leur fournir un bon Général: d'un autre côté ils craignoient aussi de desobéir au dieu. Pour se tirer d'embarras, ils leur présentérent Tyrtée. Il étoit poéte de profession, avoit quelque chose d'original dans l'esprit, & de choquant dans le corps, car il étoit

étoit boiteux. Malgré ces défauts, les Lacédémoniens le reçurent comme un chef que le ciel même leur envoioit. Le ſuccés ne répondit pas d'abord à leur attente. Ils furent battus trois fois conſécutivement.

Les Rois de Sparte, abbatus par tant de défaites, & n'eſpérant pas un meilleur ſuccès pour l'avenir, vouloient abſolument retourner à Sparte, & y remener les troupes. Tyrtée s'oppoſa fortement à ce deſſein, & les fit revenir à ſon avis. Il parla aux troupes, & prononça des vers qu'il avoit préparés dans cette vûe, & travaillés avec un ſoin extrême. Il les conſoloit de leurs pertes paſſées, qu'il attribuoit, non à aucune faute de leur part, mais à un malheur & à un deſtin que nulle ſageſſe humaine ne peut ſurmonter. Il leur repréſentoit la honte qu'il y auroit pour des Spartiates à fuir devant l'ennemi, & combien il leur ſeroit glorieux de périr même, s'il le faloit, les armes à la main en combattant pour la patrie. Comme ſi tout danger fût diſparu, & que les dieux, ſatisfaits pleinement & appaiſés par les défaites précédentes, ſe fuſſent tournés entiérement de

leur

leur côté, il leur faisoit envisager la victoire comme certaine & comme déja présente, & comme si elle-même les invitoit au combat. Tous les anciens qui ont parlé du caractère de la poésie de Tyrtée, remarquent qu'elle étoit pleine d'un feu, d'une ardeur, d'un enthousiasme, qui enflammoit les esprits, qui les élevoit au dessus d'eux-mêmes, qui a leur inspiroit je ne sai quoi de généreux & de martial, qui étoufoit en eux tout sentiment de crainte des dangers ou de la mort, & qui les rendoit uniquement attentifs au salut de la patrie, & à leur propre gloire.

Plat. lib. 1. de leg. p. 629. Plut. in Agid. & Cleom. pag. 805.

Ce fut véritablement l'effet que les vers de Tyrtée produisirent dans cette occasion sur les soldats. Ils demandérent tous d'une voix commune qu'on les conduisît contre l'ennemi. Devenus indifférens pour la vie, ils ne songeoient qu'à s'assurer l'honneur de la sépulture. Ils attachérent tous à leur bras droit des bandelettes, où ils avoient inscrit leur nom & celui de leurs peres, afin que s'ils périssoient dans le combat, & que les traits

a Tyrtæusque mares animos in Martia bella Versibus exacuit. *Horat. in Art. poet.*

traits de leurs viſages vinſſent à ſe confondre par la longueur du tems, on pût certainement les reconnoitre à ces marques. Des ſoldats déterminés à mourir, ſont bien forts. Cela parut dans la bataille qui ſe donna. Elle fut très-ſanglante, & la victoire lontems diſputée: mais enfin les Meſſéniens cédérent. Quand Tyrtée dans la ſuite paſſa à Sparte, il y fut reçu avec de grandes marques de diſtinction, & aggrégé au nombre des citoiens.

Le gain de cette bataille ne termina pas la guerre: elle avoit déja duré trois ans. Ariſtoméne aiant ramaſſé les débris de ſon armée, ſe retira ſur une montagne qui étoit d'un difficile accès, appellée Ira. Les vainqueurs avoient compté l'emporter d'emblée: mais il s'y défendit pendant onze ans, & y fit des actions de bravoure extraordinaires. Ce ne fut même que par ſurpriſe & par trahiſon qu'il fut obligé d'en ſortir, après avoir combattu comme un lion. Ceux des Meſſéniens qui tombérent entre les mains des Lacédémoniens, furent réduits au ſort & à l'état des Ilotes: les autres, voiant leur patrie ruinée, allérent s'établir à Zancle ville de Sicile, qui depuis fut appel-

lée de leur nom Meſſane : & elle eſt encore aujourd'hui nommée Meſſine. Ariſtoméne, après avoir conduit une de ſes filles à Rhode, dont le tyran l'avoit épouſée, ſongeoit à paſſer ou à Sardes chez Ardys, roi des Lydiens, ou à Ecbatane chez Phraorte roi des Médes, mais la mort le prévint.

An. M. 3334. Av. J. C. 670.

La ſeconde guerre des Meſſéniens avoit duré quatorze ans. Elle finit la premiére année de la XXVIIIe Olympiade.

Il y en eut encore une troiſiéme qui commença du tems & à l'occaſion d'un grand tremblement de terre arrivé à Sparte. Il en ſera parlé dans la ſuite.





LIVRE SIXIE'ME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

CE LIVRE comprend l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, ſous les règnes de Darius I & de Xerxès I, pendant l'eſpace de quarante-huit ans, depuis l'an du Monde 3483 juſqu'à l'an 3531.

CHAPITRE PREMIER.

Hiſtoire de Darius, jointe à celle des Grecs.

DARIUS s'appelloit auparavant Ochus. Il prit le nom de Darius, qui, ſelon Hérodote, ſignifie en langue Perſane un vengeur, un homme qui s'oppoſe aux entrepriſes de quelqu'un, peutêtre parce qu'il avoit ar- DARIUS. *Herod. lib. 6. cap. 98. Val. Max. lib. 9. cap. 2.*

 rété

DARIUS. rété & puni l'insolence du Mage. Il règna trente-six ans.

§. I. *Mariage de Darius. Imposition de tributs. Insolence & punition d'Intapherne. Mort d'Orétes. Histoire de Démocéde médecin. Permission donnée aux Juifs de continuer le bâtiment du temple. Générosité de Syloson récompensée.*

AVANT que Darius fût nommé roi, il avoit épousé une fille de Gobryas, dont le nom n'est point connu. Artabazane, l'aîné des trois fils qu'il en eut, est celui qui dans la suite disputera l'Empire à Xerxès.

AN. M. 3483. AV. J.C. 521. *Herod. lib. 3. cap. 88.*

QUAND Darius fut monté sur le trône, il épousa, pour s'y affermir davantage, deux filles de Cyrus, Atosse & Artistone. La premiére avoit été d'abord femme de Cambyse son propre frere, & ensuite du Mage Smerdis, tandis qu'il occupa le trône. Artistone étoit encore fille lorsqu'il l'épousa, & ce fut de toutes ses femmes celle qu'il aima le plus. Il épousa aussi Parmys, fille du véritable Smerdis frere de Cambyse, & Phédyme fille d'Otane, par l'adresse de la quelle l'imposture du Mage avoit été découverte. Il eut de

ces femmes un grand nombre d'enfans de l'un & de l'autre sexe.

On a vû que les sept Conjurés qui avoient fait mourir le Mage, étoient convenus que celui d'entreux dont le cheval, en un certain jour marqué, hanniroit le premier au lever du soleil, seroit déclaré Roi, & que celui de Darius, par l'industrie & l'ingénieuse précaution de son Ecuier, lui avoit procuré cet honneur. Il voulut transmettre aux siécles futurs sa reconnoissance pour cet insigne bienfait, & se fit ériger une statue équestre avec cette inscription: *Darius fils d'Hystaspe a acquis le roiaume de Perse par le moïen de son cheval*, (le nom en étoit marqué,) *& d'Oebarès son Ecuier*. Il y a dans cette Inscription, où l'on ne rougit point de devoir à un cheval & à un Ecuier un bienfait tel que la roiauté, que l'on auroit ce semble intérêt de faire regarder comme le fruit d'un mérite extraordinaire, il y a, dis-je, dans cette Inscription une simplicité & une sincérité qui ressent tout-à-fait le caractère des tems anciens, & qui est fort éloignée du faste des nôtres.

Ibid.

Herod. lib. 3. cap. 89-97.

UN des prémiers soins de Darius, quand il se vit établi sur le trône, fut de

Darius. de régler l'état des provinces, & de mettre de l'ordre dans ses finances. Avant lui, Cyrus & Cambyse se contentoient de recevoir des peuples conquis, des dons gratuits qu'on sembloit offrir volontairement, & d'exiger d'eux certain nombre de troupes dans le besoin. Darius comprit qu'il ne lui étoit pas possible de maintenir dans la paix & dans la sûreté toutes les nations qui lui étoient soumises, sans avoir sur pié des troupes réglées, ni d'entretenir ces troupes sans les soudoier, ni de paier exactement cette solde sans mettre des impositions sur les peuples.

Pour mettre donc plus d'ordre dans l'administration de ses finances, il divisa tout l'Empire en vingt départemens ou gouvernemens, dont chacun devoit paier tous les ans une certaine somme au Satrape commis pour cet effet. Les sujets naturels, c'est-à-dire les Perses, étoient exemts de toute imposition. Herodote fait un dénombrement exact de ces provinces, qui peut beaucoup servir pour connoitre l'étendue de l'empire des Perses.

Voici à peu prés l'idée que l'on s'en peut former. Ils possédoient en Asie, tout ce qu'y possédent aujour-

d'hui les Perses & les Turcs; en Afrique, l'Egypte, & partie de la Nubie, & de plus les côtes de la Méditerranée jusqu'au roiaume de Barça en Europe, partie de la Thrace, & la Macédoine. Mais il est bon de remarquer que dans cette vaste étendue de pays il y avoit plusieurs peuples, qui étoient plutôt tributaires que sujets: ce qui a lieu aussi maintenant par raport à l'Empire des Turcs.

DARIUS.

L'histoire observe que Darius, en imposant ces tributs, montra une grande sagesse & une grande modération. Il fit venir les principaux de chaque province, qui en pouvoient le mieux connoitre le fort & le foible, & qui avoient intérêt de parler avec sincérité. Il leur demanda si une certaine somme, qu'il proposoit à chacun d'eux pour leurs provinces, ne montoit point trop haut, & n'excédoit point leurs forces; son intention, leur disoit-il, n'étant pas d'accabler ses sujets, mais de tirer d'eux des secours proportionnés à leurs revenus, & qui étoient absolument nécessaires pour la défense de l'Etat. Ils répondirent tous que cette somme leur paroissoit fort raisonnable, & qu'elle ne seroit point à cha-

Plut. in Apophtegm. pag. 172.

DARIUS. charge aux peuples. Il en rabatit pourtant encore la moitié, aimant mieux demeurer beaucoup en deça des justes bornes, que de s'exposer peutêtre à passer au dela.

Malgré une si étonnante modération, comme les impots ont toujours quelque chose d'odieux, les Perses, qui avoient donné à Cyrus le surnom de Pere, à Cambyse celui de maître, n'en trouvérent point d'autre pour caractériser Darius que celui de * marchand.

Les sommes que Darius tiroit par l'imposition des tributs, montoient à peu près, autant qu'on le peut conjecturer par le calcul d'Hérodote qui souffre de grandes difficultés, à quarante quatre millions.

Herod. lib 3. cap. 118. 119.

APRE'S la mort du Mage on étoit convenu que les Seigneurs Persans qui avoient conspiré contre lui, outre plusieurs autres marques de distinction, auroient les entrées libres chez le Roi en tout tems, excepté lorsqu'il seroit seul avec la Reine. Intapherne, l'un de ces Seigneurs, à qui l'on avoit re-

* Κάπηλος *porte une idée plus basse & plus méprisable mais je n'ai su comment l'exprimer. Il peut signifier* un courtier, un revendeur, *un homme qui achete pour revendre.*

refusé pour cette raison de l'admettre dans l'apartement du Prince, transporté de colére contre les Officiers du palais, les maltraita d'une maniére étrange, leur aiant balafré tout le visage à coups de sabre. Darius sentit vivement une telle injure. Il craignit d'abord que ce ne fût un complot entre les Seigneurs. Mais aiant été assuré du contraire, il fit arrêter Intapherne avec ses enfans, & tous ceux de sa famille, & les fit condanner à mort; confondant, par un excès aveugle de sévérité, les innocens avec le coupable. La femme du criminel venoit tous les jours aux portes du palais, se lamentant, versant des larmes en abondance, jettant des cris, poussant des sanglots, & ne cessant d'implorer la clémence du Roi. Il ne put résister à un spectacle si touchant, & lui accorda la grace de celui de sa famille qu'elle lui désigneroit. Ce fut un grand embarras pour cette femme infortunée, qui auroit souhaité les pouvoir tous sauver. Enfin, après une longue délibération, elle se détermina en faveur de son frere. Ce choix, où il paroissoit qu'on avoit peu consulté les sentimens que la nature doit

DARIUS.

prenoit la Phrygie, la Lydie, & l'Ionie. Il s'y prit donc d'une maniére sourde & cachée, pour se défaire d'un ennemi si dangereux. Il chargea de l'exécution de cet ordre l'un de ses Officiers les plus fidéles & les plus affectionnés à sa personne. Cet Officier, sous un autre prétexte, se rendit à Sardes. Il pressentit habilement les esprits. Il commença par présenter aux principaux Officiers de la Garde des lettres du Roi qui ne renfermoient que des ordres généraux. Bientôt après il en produisit de secondes, qui étoient plus précises. Et quand il se fut parfaitement assuré de la disposition des troupes, il leur fit la lecture d'une derniére lettre, par laquelle le Roi leur ordonnoit de mettre à mort le Satrape; & cet ordre fut exécuté sur le champ. Tous ses biens furent confisqués au profit du trésor roial, & tous ceux qui se trouvérent dans sa maison furent transportés à Suse. De ce nombre étoit un célébre médecin de Crotone, nommé Démocéde. L'histoire de ce médecin est fort singuliére & elle donna lieu à de grands événemens.

DARIUS.

AN. M. 3483.
Herod. lib. 3. cap. 129. 139.

IL ARRIVA quelque tems après que Darius étant tombé de son cheval à la

DARIUS. chasse, se donna une violente entorse au pié, & que son talon se déboita. Les Egyptiens passoient alors pour les plus habiles dans la médecine, & le Roi en avoit plusieurs auprès de lui. Ils entreprirent de le traiter, & déploiérent tout leur art dans une occasion si importante: mais ils s'y prirent si mal adroitement & si durement en lui maniant le pié, qu'ils lui causérent des douleurs incroiables; & il fut sept jours & sept nuits sans dormir. Quelqu'un pour lors indiqua Démocéde, dont il avoit entendu parler à Sardes, comme d'un médecin très habile. Il étoit actuellement en prison. On le fit venir sur le champ dans l'état où on le trouva, c'est-à-dire avec ses chaînes, & avec un habit fort mal propre. Le Roi lui demanda s'il avoit quelque connoissance de la médecine. Il le nia d'abord par la crainte qu'il avoit que, s'il faisoit preuve de son art, on ne le retînt en Perse, & qu'il ne fût privé pour toujours de la vûe de sa patrie, pour laquelle il avoit une extrême passion. Darius, mécontent de sa réponse, ordonna qu'on le mît à la question. Il falut avouer la vérité. Voila donc Démocéde reconnu pour médecin.

Anciennement les mêmes exerçoient la médecine & la chirurgie.

cin. Il commence par appliquer des fomentations douces sur la partie malade. L'effet du remède fut promt. Le sommeil revint au Roi, & en peu de jours il fut parfaitement guéri & le talon fut remis à sa place. Darius lui fit présent de deux paires de chaînes d'or. Démocéde lui demanda s'il prétendoit le bien récompenser de l'heureux succès de sa cure, en doublant son mal. Ce mot fit rire le Roi : il le fit conduire par les Eunuques chez ses femmes, pour leur montrer celui à qui il étoit redevable de sa santé. Elles le comblerent toutes de présens magnifiques, & ce jour seul l'enrichit extrêmement.

Ce Démocéde étoit de Crotone, ville de la Grande Gréce en Italie dans la Calabre ultérieure, d'où les mauvais traitemens de son pere l'avoient obligé de sortir. Il avoit passé en Egine, où il commença à se faire connoitre par plusieurs cures fort heureuses : les habitans lui assurérent par an un talent. Le talent avoit soixante mines, & revenoit à trois mille livres de notre monnoie. Quelque tems après il fut appellé à Athénes, où l'on fit monter ses appointemens à cinq mille livres

Herod. lib. 3. cap. 131.

Ile entre le Péloponnése & l'Attique.

Cent mines.

par

DARIUS. par an. Enfin il s'établit chez Polycrate Tyran de Samos, qui lui donna deux mille écus. Il est honorable aux Villes & aux Princes, de s'attacher par des établissemens honnètes & par des pensions considérables des personnes utiles au public, en les attirant même des pays étrangers. Les Crotoniates depuis ce tems-là passérent pour les plus habiles des médecins, & après eux ceux de Cyréne dans l'Afrique. Les Argiens, dans le même tems, avoient la réputation d'exceller dans la musique.

Deux talens.

Herod. lib. 3. cap. 132.

Démocéde, depuis la guérison du Roi, devint fort puissant à Suse, & il avoit l'honneur de manger à sa table. Il obtint la grace des médecins d'Egypte, qui avoient tous été condannés à être pendus pour avoir été moins habiles que le médecin de Gréce, comme s'ils eussent été tenus de répondre du succès, & que ce fût un crime de ne pouvoir guérir un Prince. Etrange abus & effet assez ordinaire d'une puissance sans bornes, qui n'est point conduite par la raison ni par l'équité, qui est accoutumée à voir tout plier sous ses ordres, & qui prétend que ses volontés, quelles qu'elles soient,

soient, ne doivent jamais demeurer sans exécution? On a vû quelque chose de pareil dans l'histoire de Nabucodonosor, qui prononça un arrêt de mort généralement contre tous les Mages, parce qu'ils n'avoient pu déviner le songe qu'il avoit eu pendant la nuit, & qu'il avoit lui-même oublié. Démocéde tira aussi de la prison plusieurs de ceux qu'on y avoit mis avec lui. Il étoit dans une abondance universelle, & avoit un crédit extrême auprès du Roi. Mais il étoit éloigné de sa patrie, & il tournoit sans cesse ses regards & ses desirs vers la Gréce.

Une autre cure contribua encore beaucoup à augmenter la réputation & le crédit de Démocéde. Atosse, fille de Cyrus, & l'une des femmes du Roi, fut attaquée d'un cancer au sein. Tant que la douleur fut médiocre, elle la supporta avec patience, ne pouvant se résoudre, par pudeur, à découvrir son mal. Mais enfin elle y fut forcée, & elle fit venir Démocéde, qui lui promit de la guérir, & la pria en même tems de vouloir bien de son côté lui promettre de lui accorder une grace qu'il lui demanderoit, laquelle ne préjudicieroit en rien à son honneur.

Cap. 135-137.

Elle

DARIUS. Elle s'y engagea, & fut guérie. Cette grace étoit de lui procurer un voiage dans sa patrie. La Reine n'oublia pas sa promesse. Il [a] n'est pas inutile de se rendre attentif à ces sortes d'événemens, peu considérables en eux mêmes, mais qui souvent donnent occasion aux plus grandes entreprises des Princes, & qui en sont le mobile secret & la cause éloignée.

Un jour qu'Atosse s'entretenoit avec Darius, elle lui représenta qu'étant à la fleur de l'âge, d'une complexion forte & capable de soutenir les fatigues de la guerre, & aiant à sa disposition des armées nombreuses, il étoit de son honneur de former quelque grand projet, & de montrer aux Perses qu'ils avoient pour roi un homme de courage. Vous avez déviné ma pensée, repliqua Darius, & je roulois dans mon esprit le dessein d'aller attaquer les Scythes. J'aimerois bien mieux, dit Atosse, que vous tournassiez d'abord vos vûes du côté de la Gréce. J'entends fort parler des femmes de Lacédémone, d'Argos, d'Athénes,

a Non sine usu fuerit introspicere illa primo aspectu levia, ex queis magnarum sæpe rerum motus oriuntur. *Tacit. lib.* 4. *cap.* 32.

thénes, de Corinthe, je souhaiterois fort en avoir pour me servir. D'ailleurs vous avez un homme qui pourroit vous être d'un grand secours pour cette entreprise, & vous donner une parfaite connoissance du pays : c'est Démocéde, qui nous a guéri vous & moi. Il n'en falut pas davantage, l'affaire fut conclue sur le champ. Le Roi chargea quinze des principaux des Perses de suivre Démocéde en Gréce, & d'en examiner avec lui le plus exactement qu'il leur seroit possible les places maritimes, & il leur commanda surtout de ne point perdre de vûe ce médecin de peur qu'il ne s'échapât, & de le ramener avec eux.

Ce Prince, en donnant un tel ordre, faisoit voir qu'il ignoroit comment il faloit s'y prendre pour attirer dans ses Etats, & pour arrêter auprès de sa personne des gens d'esprit & de mérite. Prétendre emploier pour cela l'autorité & la contrainte ; c'est un moien sûr d'étoufer dans un roiaume toute industrie, & d'en écarter les beaux arts, qui sont libres comme l'esprit dont ils partent. Pour un homme habile qu'on retient de force, on en éloigne des milliers, que la liberté & les bons traitemens auroient attirés.

DARIUS.

Quand Darius eut formé le dessein d'envoier en Gréce, il fit venir Démocéde. Il lui exposa ses vûes, & le besoin qu'il avoit qu'il conduisit les Seigneurs Persans dans la Gréce, & principalement dans les villes maritimes, pour en connoitre la situation & les forces, & le pria instamment, quand cela seroit fait, de revenir avec eux. Il lui permit d'emporter avec lui tous ses meubles, pour les donner à son pere & à ses freres, lui promettant de lui en rendre à son retour de plus magnifiques; & il ajouta qu'il feroit charger la galére dans laquelle il partiroit des présens les plus précieux, pour en faire part à sa famille. L'intention du Roi, en parlant ainsi, paroissoit simple & sans artifice: mais Démocéde craignit que ce ne fût un piége qu'il lui tendit, pour connoitre s'il avoit dessein de revenir ou non; & pour écarter tout soupçon, il laissa ses meubles à Suse, & accepta seulement les présens qui étoient destinés pour ses freres.

Les Députés arrivérent d'abord à Sidon en Phénicie, où ils équipérent deux grands vaisseaux, & transportérent dans un vaisseau de charge tout ce

ce qu'ils avoient apporté. Après avoir parcouru & examiné avec soin les principales villes de la Gréce, ils passérent à Tarente en Italie. Les Seigneurs Persans y furent arrétés comme espions : Démocéde, profitant de ce mouvement, leur échapa, & s'enfuit à Crotone. Les Persans aiant recouvré leur liberté, l'y poursuivirent: mais ils ne purent persuader aux Crotoniates de leur livrer leur concitoien. Ceux-ci se saisirent même du vaisseau de charge ; & les Députés, n'aiant plus leur guide, ne songérent pas davantage à parcourir le reste de la Gréce, & prirent la route de leur pays. Démocéde leur fit dire, à leur départ, qu'il épousoit la fille de Milon, célébre Athléte de Crotone, dont le nom étoit fort connu du Roi, & dont il sera parlé dans la suite. Le voiage des Seigneurs Persans en Gréce n'eut pas de suite alors, parce qu'à leur retour ils trouvérent le Roi occupé d'autres soins.

DARIUS.

LA TROISIE'ME année du régne de ce Prince, qui n'étoit que la seconde selon le calcul des Juifs, les Samaritains suscitérent de nouvelles affaires aux Juifs. Ils avoient obtenu contre eux sous les régnes précédens, & leur avoient

A N. M. 3485. Av. J. C. 519. *Esdr. cap.* 5.

DARIUS. avoient fait signifier une défense de passer outre à la construction du temple de Jérusalem. Mais sur les vives exhortations des Prophétes, & sur l'ordre exprès de Dieu, les Israélites avoient depuis peu recommencé l'ouvrage interrompu pendant plusieurs années, & le poussoient avec beaucoup d'ardeur. Les Samaritains eurent recours à leurs anciennes intrigues pour y mettre obstacle. Ils s'adressérent à Thatanai, à qui Darius avoit donné le gouvernement des provinces de Syrie & de Palestine. Ils se plaignirent à lui de l'audace des Juifs, qui de leur propre autorité & malgré les défenses qui leur en avoient été faites, relevoient le temple, ce qui ne pouvoit qu'être préjudiciable aux intérêts du Roi. Sur leurs plaintes, ce Gouverneur se rendit à Jérusalem. Comme il étoit modéré & équitable, après qu'il eut pris connoissance de l'ouvrage, il ne crut pas devoir l'arrêter brusquement & avec violence; & il s'informa des anciens des Juifs qui leur avoient permis de l'entreprendre. Les Juifs lui aiant produit l'Edit de Cyrus, il ne voulut rien ordonner de lui-même qui y fût contraire; mais il en

en écrivit au Roi, pour ſavoir quelle ſeroit ſa volonté ſur ce ſujet. Il lui expoſa le fait de bonne foi : il lui marqua que les Juifs alléguoient en leur faveur l'Edit de Cyrus, & le pria d'ordonner qu'on conſultât les régiſtres pour ſavoir ſi en effet Cyrus avoit donné un tel Edit, & qu'il lui plût lui preſcrire ce qu'il avoit à faire dans cette rencontre. Darius aiant fait faire cette recherche, l'Edit fut trouvé à Ecbatane dans la Médie, où Cyrus étoit lorſqu'il le donna. Comme il étoit plein de reſpect pour la mémoire de ce Prince, il le confirma, & en fit dreſſer un, où celui de Cyrus étoit rappellé. Ce motif, quand il auroit été ſeul, ſeroit fort louable : mais l'Ecriture nous apprend que ce fut Dieu lui-même qui agit ſur l'eſprit & le cœur du Roi, & qui le rendit favorable aux Juifs : *Converterat Dominus cor Regis Aſſur ad eos, ut adjuvaret manus eorum in opere domûs Domini Dei Iſrael.* La teneur de l'Edit le fait aſſez connoitre. Premiérement il ordonne qu'on fourniſſe abondamment toutes les victimes, les oblations, & les autres dépenſes du temple ſelon que les Prêtres le demanderont. En ſecond lieu,

DARIUS.

Eſdr. cap. 6.

DARIUS. lieu, il exige que les Prêtres de Jérusalem, en offrant ces sacrifices au Dieu du ciel, prient pour la conservation de la vie du Roi & des Princes ses enfans. Enfin il va jusqu'à faire des imprécations contre les Rois & les peuples qui troubleront le travail du bâtiment du temple, ou qui entreprendront de le détruire: par où il reconnoit clairement que le Dieu d'Israel est le maître de renverser les roiaumes de la terre & de détroner les plus grands Rois.

En vertu de cet Edit, non-seulement ce peuple fut autorisé à poursuivre le bâtiment du temple, mais encore les frais lui en furent fournis des impôts de la province. Que seroient devenus les Juifs accusés de désobéissance & de revolte, si dans cette occasion on n'avoit écouté que leurs ennemis, & qu'on ne leur eût point donné lieu de se justifier?

Le même Prince, quelque tems après, donna une preuve bien plus éclatante de son amour pour la justice, de l'horreur qu'il avoit des délateurs, ces hommes détestables, ennemis par état de tout mérite & de toute vertu. On sent bien que je veux parler du célébre Edit qu'il publia contre Aman, en

en faveur des Juifs à la sollicitation d'Esther, qui avoit été substituée à Vasthi épouse du Roi. Selon Usserius cette Vasthi est la même que celle qui est appellée Atosse par les historiens profanes, & l'Assuérus de l'Ecriture Sainte le même que Darius. D'autres croient que c'est Artaxerxe. Le fait est connu de tout le monde, & appartient à l'Histoire Sacrée: je l'ai raporté ailleurs en abregé.

DARIUS.

Tom. 2. pag. 367. 372.

CES ACTIONS de justice rendent la mémoire d'un Prince respectable. Darius fit paroitre de la reconnoissance dans une occasion qui lui fait aussi beaucoup d'honneur. Syloson, frere de Polycrate tyran de Samos, avoit fait autrefois présent à Darius d'un habit de couleur rouge, dont il témoignoit beaucoup d'envie, & n'avoit jamais voulu en recevoir le prix. Darius étoit pour lors simple particulier, Officier dans les gardes de Cambyse, qu'il avoit suivi à Memphis en Egypte. Quand il fut monté sur le trône, Syloson alla à Suse, se présenta à la porte du palais, & se fit annoncer comme un Grec à qui le Roi avoit obligation. Darius, surpris de cette annonce & curieux d'en approfondir

Herod. lib. 3. cap. 139-149.

la

DARIUS. la vérité, le fit entrer. Il reconnut en effet que c'étoit ſon bienfaiteur, & loin de rougir d'une avanture qui paroiſſoit ne lui être pas fort honorable, il loua avec admiration une générosité qui n'avoit eu d'autre motif que celui de faire plaiſir à un homme de qui il n'avoit rien à attendre, & lui promit de lui donner beaucoup d'or & d'argent. Ce n'étoit point ce que Syloſon deſiroit : l'amour de la patrie étoit ſa paſſion. Il demanda au Roi de vouloir l'y rétablir, mais ſans répandre le ſang des citoiens, & en chaſſant ſeulement de Samos celui qui en avoit uſurpé la domination depuis la mort de ſon frere. Darius chargea de cette expédition Otane l'un des premiers ſeigneurs de ſa Cour qui s'en acquitta avec joie & avec ſuccès.

§. II. *Revolte & réduction de Babylone.*

AN. M. 3488. Av. J. C. 516. *Herod. lib. 3. cap. 150-160.*

AU COMMENCEMENT de la cinquiéme année de Darius arriva la revolte de Babylone, dont la réduction lui couta vingt mois de ſiége. Cette ville autrefois la maitreſſe de l'Orient, ne pouvoit ſupporter le joug des Perſes, ſur-tout depuis que le ſiége de l'Empire avoit été transféré à Suſe, ce qui lui

lui avoit fait beaucoup perdre de sa grandeur & de son opulence. Les Babyloniens, profitant de la révolution qui arriva en Perse, premiérement à la mort de Cambyse, & ensuite après le massacre des Mages, firent secrettement pendant quatre ans toute sorte de préparatifs de guerre. Lorsqu'ils crurent leur ville suffisamment pourvue de provisions pour plusieurs années, ils levérent l'étendart de la rébellion : ce qui obligea Darius à les assiéger avec toutes ses forces. Dieu continuoit d'accomplir les terribles menaces qu'il avoit faites contre Babylone, qui consistoient, non seulement à dégrader & à humilier cette ville superbe & impie, mais à la dépeupler, à la mettre à feu & à sang, à l'exterminer, à la réduire en une solitude éternelle. Pour accomplir ces prédictions, Dieu permit que les Babyloniens se revoltassent contre Darius, & attirassent contre eux toutes les forces de l'empire ; & ils furent les premiers à mettre ces prophéties à exécution, en égorgeant eux-mêmes une partie des habitans, comme on le verra dans un moment. Il y a apparence que les Juifs qui étoient restés à

DARIUS.

DARIUS. à Babylone en assez grand nombre, en sortirent avant que le siége fût formé, comme Isaïe & Jérémie lontems auparavant, & Zacharie tout récemment, les y avoient exhortés. Voici les paroles du dernier: *Sion, qui demeures avec la fille de Babylone, sauve-toi, & fui du pays.*

Isai. 48. 20. *Jerem.* 50. 8. & 51. 6. 9. 45. *Zachar.* 2. 6. 9.

Les Babyloniens, pour faire durer plus lontems les provisions, & soutenir plus vigoureusement le siége, prirent la résolution la plus desespérée & la plus barbare dont on eût jamais oui parler: ce fut d'exterminer toutes les bouches inutiles. Ils rassemblérent donc toutes les femmes & tous les enfans, & les étranglérent. Tout ce qui ne pouvoit servir à la guerre fut mis à mort. Il fut seulement permis à chaque homme de conserver celle de ses femmes qu'il aimoit le plus, & une servante pour faire l'ouvrage de la maison.

Après cette cruelle exécution, ces malheureux habitans se croiant entiérement en sureté, & par leurs fortifications qui paroissoient imprenables, & par l'abondance des vivres qu'ils avoient amassés, insultoient du haut des murs aux assiégans, & les ac-

accabloient d'injures Les Perſes, pendant dix-huit mois, mirent en uſage tout ce que la ruſe & la force peuvent dans les ſiéges, & n'oubliérent pas le moien qui avoit ſi heureuſement réuſſi à Cyrus quelques années auparavant, c'étoit de détourner le cours du fleuve. Tous leurs efforts furent inutiles, & Darius commençoit preſque à deſeſpérer de pouvoir ſe rendre maître de la place, lorſqu'un ſtratagéme, inoui juſques-là, lui en ouvrit les portes. Il fut fort ſurpris un jour de voir arriver devant lui Zopyre, l'un des plus grands Seigneurs de ſa Cour, fils de Mégabyſe, l'un des ſept qui avoient conſpiré contre les Mages, de le voir, dis-je, tout couvert de ſang, le nez & les oreilles coupées, & tout le corps déchiré de plaies. Se levant de ſon trône, il s'écria : Hé qui a donc pu vous traiter ainſi ? Vous même, Seigneur, reprit Zopyre. Le deſir de vous rendre ſervice m'a réduit en cet état. Perſuadé que vous ne voudriez jamais y conſentir, je n'ai pris conſeil que de mon zèle. Il lui expoſa enſuite le deſſein qu'il avoit de paſſer chez les ennemis, & convint avec lui de tout ce qu'il faudroit fai-

DARIUS.

DARIUS. re. Ce ne fut point ſans une extrème douleur que le Roi le vit partir. Zopyre s'approcha de la ville, & aiant dit qui il étoit, il y fut admis. On le conduiſit chez le Commandant. Là il expoſa ſon malheur, & la cruauté que Darius avoit exercée à ſon égard, parce qu'il lui conſeilloit de ne pas demeurer davantage devant une ville qu'il lui ſeroit impoſſible de prendre. Il fit offre de ſes ſervices, qui pourroient n'ètre pas inutiles aux aſſiégés, parce qu'il étoit inſtruit de tous les deſſeins des Perſes; & que le deſir de la vengeance lui inſpireroit un nouveau courage & de nouvelles lumiéres. Le nom & le viſage de Zopyre étoient fort connus à Babylone. L'état où il paroiſſoit, ſon ſang, ſes plaies, faiſoient foi pour lui, & atteſtoient par des preuves non ſuſpectes la vérité de tout ce qu'il avançoit. On ſe fia donc pleinement à lui, & on lui donna autant de troupes qu'il en demanda. Dans une premiére ſortie, il fit périr mille hommes des aſſiégeans. Quelques jours après il en tua le double. Une troiſiéme fois, quatre mille demeurérent ſur la place. Tout cela ſe faiſoit de concert. Chez les Babyloniens on ne

ne parloit que de Zopyre: c'étoit à qui l'exalteroit le plus, & les termes manquoient pour exprimer le cas qu'on en faisoit, & le bonheur qu'on avoit de posseder un si grand homme. Il fut déclaré Généralissime des troupes, & on lui confia la garde des murailles. Darius aiant fait approcher son armée dans le tems & vers les portes dont on étoit convenu, il les lui ouvrit, & le rendit ainsi maître d'une ville qu'il n'auroit jamais pu prendre ni par assaut, ni par famine. DARIUS.

Quelque puissant que fût ce Prince, il se trouva hors d'état de pouvoir récompenser dignement un tel bienfait, & il répétoit souvent qu'il auroit sacrifié de bon cœur cent Babylones s'il les avoit, pour épargner à Zopyre le cruel traittement qu'il s'étoit fait lui-même. Il lui laissa pendant sa vie le revenu entier de cette ville opulente dont lui-seul l'avoit rendu maître, & le combla de tous les honneurs qu'un Roi peut accorder à un sujet. Mégabyze, qui commanda l'armée des Perses en Egypte contre les Athéniens, étoit son fils; & Zopyre, qui passa chez les Athéniens en qualité de transfuge, son petit fils.

DARIUS.

Dès que Darius se vit en possession de Babylone, il fit enlever les cent portes, & abbattre les murailles de cette superbe ville, pour la mettre hors d'etat de pouvoir encore se revolter dans la suite. Il pouvoit, usant des droits de vainqueur, exterminer tous les citoiens. Il se contenta d'en faire pendre trois mille de ceux qui avoient eu le plus de part à la revolte & pardonna à tout le reste. Et pour empêcher que la ville ne fût bientôt sans habitans, il y envoia de toutes les provinces de l'Empire cinquante mille femmes, pour remplacer celles dont ils s'étoient si cruellement défait au commencement du siège. Voila quel fut le sort de Babylone, & la maniére dont Dieu vengea sur cette ville impie le cruel traitement qu'elle avoit fait aux Juifs, en attaquant sans raison un peuple libre; en détruisant son gouvernement, ses loix, son culte; en l'arrachant à sa patrie pour le transporter dans un pays étranger; en le chargeant des travaux les plus humilians de la servitude, & emploiant tout son pouvoir pour accabler un peuple malheureux, mais chéri de Dieu, & qui avoit l'honneur d'en porter le nom.

§. III. *Darius se prépare à marcher contre les Scythes. Digression sur les mœurs de ce peuple.*

APRE'S la réduction de Babylone, Darius s'appliqua à faire de grands préparatifs de guerre contre les Scythes, qui habitoient cette étendue de pays qui est entre le Danube & le Tanaïs. Le prétexte de cette guerre étoit de punir ces peuples de * l'invasion que leurs ancêtres avoient faite autrefois dans l'Asie : prétexte également frivole & ridicule, qui reveilloit une vieille querelle, passée il y avoit environ six vingts ans. Pendant cette irruption, dont la durée fut assez longue, les femmes des Scythes avoient épousé leurs esclaves. Quand leurs maitres voulurent revenir dans leurs pays, ces esclaves allérent au devant d'eux avec de nombreuses troupes pour leur en disputer l'entrée, & il se donna quelques batailles où l'avantage fut à peu près égal de part & d'autre. Les Scythes, faisant réflexion que c'étoit faire trop d'honneur à leurs esclaves que de les traiter comme des soldats, marchérent contre eux le fouet à la main pour les faire ressouvenir de

AN. M. 3490. Av. J. C. 514.

Herod. lib. 4. cap. 1. Justin. lib. 2. cap. 5.

* *Il en est parlé Tom. 2. pag. 103. &c.* 28. *ans.*

DARIUS. leur condition. En effet, ils ne purent soutenir cette vûe, & prirent tous la fuite.

J'IMITERAI ici Hérodote, qui prend occasion de cette guerre pour décrire ce qui regarde les Scythes : mais j'abrégerai de beucoup ce qu'il en dit.

Digression sur les Scythes.

IL Y AVOIT anciennement des Scythes en Europe & en Asie, situés pour la plûpart vers le septentrion. Il s'agit ici principalement des premiers, c'est-à-dire de ceux d'Europe.

Les Historiens, dans les relations qu'ils nous ont laissées des mœurs & du caractère des Scythes, en disent des choses tout-à-fait opposées, & qui semblent absolument se contredire. D'un côté ils les réprésentent comme les peuples du monde les plus justes & les plus modérés : de l'autre ils en font une nation féroce & barbare, qui porte la cruauté à des excès qui font horreur à la nature. Cette contrarieté est une preuve évidente qu'il faut appliquer des traits si différens à differens peuples répandus dans ces

ces contrées si étendues & si vastes;&, quoiqu'ils soient tous compris sous un même nom, ne les pas confondre sous une même idée. DARIUS.

Des Auteurs cités par Strabon parlent des Scythes qui habitoient sur les bords du Pont Euxin, lesquels égorgeoient tous les étrangers qui arrivoient chez eux, se nourissoient de leur chair, & après avoir fait dessécher leurs cranes s'en servoient comme de pots & de vases pour boire. Hérodote, en décrivant les sacrifices que les Scythes offroient au dieu Mars, dit qu'ils lui immoloient des victimes humaines. Il raporte une coutume assez bizarre de faire les traités, usitée parmi ces * peuples. Ils versoient du vin dans un grand vase de terre, & les deux parties contractantes, après s'être découpé les bras avec un couteau, y faisoient couler de leur sang, y teignoient leurs armes, & bûvoient de cette liqueur eux & tous les assistans, en faisant de grandes imprécations contre celui qui violeroit le traité.

Strab. lib. 7. pag. 298.

Herod. lib. 4. cap. 62.

Ibid. cap. 70.

D 5 des

* *Cette coutume subsistoit encore parmi les Ibériens, peuple Scythe d'origine du tems de Tacite, qui en fait mention.* Ann. lib. 12. cap. 47.

DARIUS. Ce que le même historien raconte des cérémonies observées dans les obséques des Rois, est bien plus extraordinaire. Je ne raporte que celles qui font connoitre la cruauté de ces peuples. Après avoir embaumé le corps mort du Roi, & l'avoir enduit de cire, ils le promènent sur un charoit de ville en ville, & le montrent à tous les peuples qui étoient de sa dépendance. Quand cette course est achevée, ils le déposent dans le lieu destiné à sa sépulture, où ils font une large fosse, dans laquelle ils enterrent le Roi, & avec lui une de ses femmes, son grand Echanson, son Maitre d'Hôtel, son Grand Ecuier, son Chancellier, son Secretaire d'Etat, après les avoir tous égorgés : ils y mettent aussi plusieurs chevaux, grand nombre de coupes d'or, & quelque partie de chacun des meubles du défunt : après quoi ils ferment la fosse, & la couvrent de terre. Ce n'est pas tout. Quand le jour de l'anniversaire est arrivé, ils égorgent encore cinquante des Officiers du Roi défunt, & autant de chevaux, dont ils prépatent les corps, en leur nettoiant le ventre, & le remplissant de paille, & ensuite il placent ces Officiers sur les

Ibid. cap. 71. 72.

les chevaux au tour du tombeau apparemment pour lui servir de gardes. Il paroit que l'esprit de ces cérémonies étoit de regarder le Roi comme vivant encore,& dans cette vûe de laisser toujours auprès de lui sa Cour & ses Officiers ordinaires. Je ne sai pas si des charges, qui aboutissoient à une telle fin, étoient fort briguées. DARIUS.

Il est tems de passer à des mœurs plus douces & plus humaines : peut-être que, dans un autre sens, elles ne paroitront pas moins sauvages. C'est Justin sur-tout qui fait la description que je vais raporter. Les Scythes, selon cet Auteur, vivoient dans une grande innocence & une grande simplicité. Tous les arts leur étoient inconnus: mais il ne connoissoient point non plus les vices. Ils n'ont point partagé entre eux les terres, dit Justin: inutilement l'auroient-ils fait, puisqu'ils ne les cultivent point. Horace, dans une Ode dont je raporterai bientôt une partie, nous marque que quelques-uns d'entre eux cultivoient une certaine portion de terre, mais pour un an seulement, après quoi ils étoient relevés par d'autres, qui leur succédoient aux mêmes conditions. Ils

Justin. lib. 2. cap. 2.

DARIUS. n'ont point de maison, point de demeure fixe. Ils errent sans cesse de campagne en campagne avec leurs troupaux. Ils transportent avec eux leurs femmes & leurs enfans dans des chariots couverts de peaux, qui leur tiennent lieu de maisons. [a] La justice y est observée & maintenue par le caractère propre & le goût de la nation, non par la contrainte des loix qu'ils ignorent. Aucun crime parmi eux n'est puni plus sévérement que le vol, & cela avec raison. Car leurs troupeaux, qui sont toutes leurs richesses, n'étant jamais renfermés, comment pourroient-ils subsister si le vol n'étoit rigoureusement interdit? Ils ne desirent point l'or & l'argent comme le reste des hommes. Le lait & le miel est leur principale nourriture. Ils ne connoissent point l'usage de la laine & des étofes, & pour se défendre des froids violens & continuels de leur climat, ils n'emploient que des peaux de bêtes.

J'ai dit que ces mœurs des Scythes pourroient paroitre à plusieurs grossiéres & sauvages. En effet, pourroit-on dire, ils ont des terres; & ne les culti-

a Justitia gentis ingeniis culta, non legibus.

cultivent point. Ils ont des troupeaux; ils ſe contentent d'en tirer le lait,& en négligent la chair. La laine de leurs moutons leur pourroit fournir des habillemens commodes; & ils n'ont d'autres vétemens que des peaux de bêtes. Mais ce qui, dans l'eſprit du plus grand nombre des hommes, eſt le plus capable de les convaincre de groſſiéreté & d'ignorance, c'eſt qu'ils n'eſtiment point l'or & l'argent, qui ont toujours été en ſi grand honneur parmi tous les peuples policés.

DARIUS.

Heureuſe ignorance, groſſiéreté infiniment préférable à notre prétendue politeſſe! a Ce mépris de toutes les commodités de la vie, continue Juſtin, leur a donné une droiture de mœurs, qui les empêche de jamais rien deſirer du bien d'autrui. Auſſi la paſſion des richeſſes n'a lieu, que lorſqu'on en peut faire uſage. Et plût à Dieu, dit le même Auteur, que l'on

a Hæc continentia illis morum quoque juſtitiam indidit, nihil alienum concupiſcentibus. Quippe ibidem divitiarum cupido eſt, ubi & uſus. Atque utinam reliquis mortalibus ſimilis moderatio & abſtinentia alieni foret! profecto non tantum bellorum per omnia ſecula terris omnibus continuaretur; neque plus hominum ferrum & arma, quàm naturalis fatorum conditio raperet.

DARIUS. vît régner parmi le reste des hommes une pareille modération, & un pareil éloignement de tout desir du bien d'autrui? L'on n'auroit pas vû les guerres se succéder sans cesse les unes aux autres dans tous les siécles & dans tous les pays; & le nombre de ceux qui périssent par le fer & par les armes ne seroit pas plus grand que celui des hommes qui sont enlevés par la nécessité inévitable de la nature.

Justin termine le portrait des Scythes par une réflexion bien sensée. a C'est une chose bien surprenante, dit-il; qu'un naturel heureux, destitué du secours de l'éducation, ait donné aux Scythes une modération & une sagesse, où les Grecs n'ont pu parvenir ni par les établissemens de leurs Législateurs, ni par les préceptes de leurs Philosophes; & que les mœurs d'une nation barbare soient préférables à celles de ces peuples cultivés & polis par les arts & par les sciences. Tant l'ignorance du vice a de plus heureux

a Prorsus ut admirabile videatur, hoc illis naturam dare. quod Græci longâ sapientium doctrinâ præceptisque philosophorum consequi nequeunt, cultosque mores incultæ barbariæ collatione superari. Tanto plus in illis proficit vitiorum ignoratio, quàm in his cognitio virtutis!

effets dans les uns, que dans les autres la connoiffance de la vertu! DARIUS.

Les peres croient avec raifon laiffer à leurs enfans une précieufe fucceffion, en leur laiffant la paix & l'union entre eux. Un de leurs rois, il s'appelloit Scylure, fe voiant près de mourir, fit venir fes enfans, & leur préfentant à tous fucceffivement un faifceau de dards liés fortement enfemble, les exhorta à les rompre. Quelque effort qu'ils fiffent, ils n'en purent venir à bout. Quand le faifceau fut délié, ils rompirent tous les dards fans peine. Voila, leur dit-il, l'image de ce que pourra parmi vous la concorde & l'union. Pour fortifier & étendre ces avantages domeftiques, ils y joignoient le fecours des amis. L'amitié, chez eux, étoit regardée comme une alliance facrée & inviolable, qui approchoit beaucoup de celle que la nature a mife entre les freres, & à laquelle on ne pouvoit donner atteinte fans fe rendre coupable d'un grand crime.

Plut. de garul. pag. 511.

Lucian. in Tox. pag. 51.

Il femble que les Auteurs anciens fe foient efforcés à l'envi de relever l'innocence des mœurs qui régnoit parmi les Scythes, par de mangifiques éloges. Je tranfcrirai ici en entier celui

DARIUS. lui qu'on en lit dans Horace. Il affocie aux Scythes les Gétes, qui en étoient fort voisins. C'eſt dans la belle Ode où ce Poéte s'élève contre le luxe & les defordres de fon fiécle. Après avoir dit que ni les plus immenſes richeſſes ni les plus ſuperbes bâtimens ne peuvent procurer le repos & la tranquillité de l'eſprit, il ajoute : „ [a] Plus heureux cent fois les „ Scythes, qui roulent ſur des chariots „ leurs maiſons errantes : plus heu„ reux les Gétes, qui habitent des ter„ res glacées par les frimats ? Chez

Horat. lib. 3. Od. 24.

a Campeſtres melius Scythæ,
Quorum plauſtra vagas rite trahunt domos
Vivunt, & rigidi Getæ;
Immetata quibus jugera liberas
Fruges & Cererem ferunt !
Nec cultura placet longior annuâ,
Defunctumque laboribus
Æquali recreat ſorte vicarius.
Illic matre carentibus
Privignis mulier temperat innocens :
Nec dotata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero.
Dos eſt magna parentium
Virtus, & metuens alterius viri
Certo fœdere caſtitas ;
Et peccare nefas, aut pretium eſt mori.

„ eux la terre, ſans être partagée par „ des bornes, produit des grains & „ des fruits qui ſe recueillent en com- „ mun. Les travaux de la campagne „ ne durent qu'un an pour chacun „ d'eux ; & celui qui vient d'achever „ ſon année, ne manque point d'être „ relevé par un ſucceſſeur qui prend ſa „ place aux mêmes conditions. Là les „ belles-meres, loin de faire tort aux „ enfans du premier lit, les ménagent „ avec bonté, & ne ſe permettent „ point d'attenter ſur la vie des enfans „ d'un premier lit. Les femmes ſont „ en garde contre les diſcours ſédui- „ ſans de ceux qui cherchent à les cor- „ rompre, & ne tirent point de leur „ dot le droit de maitriſer leurs maris. „ La plus grande dot d'une fille, c'eſt „ la vertu de ſes pere & mere ; c'eſt „ ſon inviolable attachement pour „ ſon époux, & l'éloignement qu'elle „ a pour tout autre ; c'eſt enfin la per- „ ſuaſion où elle eſt que l'infidélité „ eſt un crime, & que la mort en „ eſt le ſalaire.

Quand on examine ſans prévention le caractère & les mœurs des Scythes, eſt-il poſſible de refuſer à ces peuples ſon eſtime & ſon admiration ? Leur ma-

DARIUS. maniére de vivre, pour l'extérieur, eſt-elle fort éloignée de celle des Patriarches, qui n'avoient point de demeure fixe, qui ne cultivoient point la terre, qui ne s'appliquoient qu'à la nourriture des troupeaux, & qui habitoient ſous des tentes? Croit-on ce peuple fort à plaindre d'avoir ignoré, & même mépriſé l'uſage de l'or & de l'argent? [a] Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'ils fuſſent toujours demeurés dans les entrailles de la terre, & qu'ils n'en euſſent jamais été arrachés pour devenir la cauſe & l'inſtrument de tous les crimes? Quel uſage les Scythes en pouvoient-ils faire, eux qui n'eſtimoient que ce qui ſert véritablement aux beſoins de l'homme, & qui mettoient à ces beſoins des bornes ſi étroites? Il n'eſt point étonnant que vivant ſans maiſons ils ne fiſſent nul cas des arts ſi vantés ailleurs, tels que ſont l'architecture, la ſculpture, la peinture, non plus que de la ſomptuoſité des vétemens & des meubles,

Horat. lib. 3. Od. 3.

a Aurum irrepertum, & ſic meliùs ſitum
Cùm terra celat, ſpernere fortior,
Quàm cogere humanos in uſûs
Omne ſacrum rapiente dextra.

bles, trouvant dans les dépouilles des bêtes de quoi se défendre des injures du tems. Après tout, peut-on dire que ces avantages prétendus contribuent au bonheur réel de la vie? Les peuples qui les avoient en partage, étoient-ils plus sains & plus robustes que les Scythes? Vivoient-ils plus lontems? Menoient-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus exemte de soins & de chagrins? Avouons-le, à la honte de l'ancienne philosophie. Les Scythes, qui ne faisoient point une étude particuliére de la sagesse, l'avoient portée plus loin que ni les Egyptiens, ni les Grecs, ni les autres peuples policés. Ils ne donnoient le nom de biens & de richesses qu'à ce qui le mérite véritablement en parlant selon le langage humain, je veux dire à la santé, à la force, au courage, à l'amour du travail & de la liberté, à l'innocence des mœurs, à la bonne foi, à l'horreur pour tout mensonge & toute dissimulation, en un mot à toutes les qualités qui rendent l'homme meilleur & plus estimable. Ajoûtez à ces heureuses dispositions la connoissance & l'amour du vrai Dieu & du Médiateur, sans quoi elles leur

DARIUS. leur étoient inutiles, ils deviennent un peuple parfait.

En comparant les mœurs des Scythes avec celles du ſiécle préſent, on eſt tenté de croire qu'un ſi beau portrait eſt flaté, & que Juſtin, auſſi bien qu'Horace, leur prête des vertus qu'ils n'avoient point. Toute l'antiquité leur rend le même témoignage ; & Homère, dont le ſuffrage doit être d'un grand poids, les appelle *les plus juſtes des hommes.*

Mais, (qui le croiroit) le luxe, qui ſembleroit ne pouvoir ſubſiſter que dans un pays agréable & délicieux, pénétra dans cette région apre & inculte ; & forçant les barriéres que lui avoit oppoſé juſques-là un uſage conſtant de pluſieurs ſiécles, fondé dans la nature du climat & dans le génie des habitans, il vint à bout enfin de corrompre auſſi les mœurs des Scythes, & de les égaler en ce point aux autres peuples dont il s'étoit rendu maître. C'eſt Strabon qui nous apprend cette particularité très-digne de remarque : il vivoit du tems d'Auguſte & de Tibère. Aprés avoir beaucoup loué la ſimplicité, la frugalité, l'innocence des anciens Scythes, &

Strab. lib. 7. pag. 301.

leur

leur extrême éloignement de toute fourberie, & même de toute diſſimulation ; il avoue que le commerce qu'ils avoient eu dans les derniers tems avec les autres peuples avoit ſubſtitué à ces vertus des vices tout contraires. Il ſembleroit, dit-il, que l'effet naturel d'un tel commerce avec des nations polies & civiliſées, n'auroit dû être que de les humaniſer & de les apprivoiſer, en leur faiſant perdre cet air ſauvage & farouche qu'ils avoient : & cependant il cauſa la ruine entiére de leurs mœurs, & les transforma en d'autres hommes. C'eſt ſans doute par raport à ce changement qu'Athénée dit que les Scythes ſe livrérent à la volupté & aux délices, en même tems qu'ils ſe livrérent à l'amour du gain & des richeſſes.

DARIUS.

Athen. lib. 12. pag. 524

Strabon, en faiſant la remarque que je viens de raporter, ne diſſimule pas que c'eſt aux Romains & aux Grecs que les Scythes dûrent ce funeſte changement. Notre exemple, dit-il, a perverti preſque tous les peuples de la terre, en y portant avec le luxe l'amour des plaiſirs & des délices, la mauvaiſe foi, & mille ſortes de fourberies honteuſes pour amaſſer de

DARIUS. de l'argent. C'est une triste distinction & un malheureux talent pour un peuple, que de devenir par son habileté à inventer des modes & à rafiner sur tout ce qui nourrit & entretient le luxe, le corrupteur de tous ses voisins, & leur maître pour le déréglement & le vice.

Ce fut contre ces Scythes, mais encore entiers & dans leur plus grande vigueur, que Darius tourna ses armes. C'est ce que je dois maintenant exposer.

§. IV. *Expédition de Darius contre les Scythes.*

Herod. lib. 4. *c.* 82-96.

J'AI DEJA fait observer que le prétexte dont se servit Darius pour entreprendre la guerre contre les Scythes, étoit l'irruption qu'ils avoient faite anciennement dans l'Asie: mais il n'avoit d'autre but réellement que de satisfaire son ambition, & d'étendre ses conquêtes.

Son frere Artabane, pour qui il avoit un grand respect, & qui de son côté n'avoit pas moins de zèle pour les véritables intérêts du Roi, se crût obligé dans cette occasion de lui découvrir ses sentimens avec toute la liberté

liberté que demandoit l'importance de l'affaire. „ Grand Prince, lui dit-il, „ ceux qui forment quelque graude „ entreprife, doivent confidérer avec „ foin fi elle fera utile ou préjudicia- „ ble à l'Etat, fi l'exécution en fera „ aifée ou difficile, fi elle pourra con- „ tribuer ou nuire à leur gloire, enfin „ fi elle eft conforme ou contraire „ aux régles de la juftice. Je ne voi „ point, Seigneur, quand même vous „ feriez affuré du fuccès quel avan- „ tage vous pouvez attendre de la „ guerre que vous entreprenez contre „ les Scythes. Ce font des peuples fé- „ parés de votre empire par de longs „ efpaces de terre & de mer, qui ha- „ bitent de vaftes deferts, qui font „ fans villes, fans maifons, fans éta- „ bliffemens, fans richeffes. Qu'y a-t-il „ à gagner pour vos troupes dans une „ telle expédition, ou plutôt que n'y „ a-t-il point à perdre ? Accoutumés „ comme ils font à paffer d'une con- „ trée dans une autre, s'ils s'avifent „ de prendre la fuite devant vous, „ non par crainte ou par lâcheté, car „ ils font très-courageux & très-aguer- „ ris, mais dans le deffein de haraffer „ & de ruiner votre armée par de con-

DARIUS.

tinuelles

DARIUS. „ tinuelles & de pénibles courſes, „ que deviendrons-nous dans un pays „ inculte, ſtérile, & dénué de tout, „ où nous ne trouverons ni fourages „ pour nos chevaux, ni nourriture „ pour nos ſoldats? Je crains, Sei- „ gneur, qu'une fauſſe idée de gloire, „ & des conſeils flateurs, ne vous „ précipitent dans une guerre qui „ pourra tourner à la honte de la na- „ tion. Vous jouiſſez d'une paix tran- „ quille au milieu de vos peuples, „ dont vous faites l'admiration & le „ bonheur. Vous ſavez que les dieux „ ne vous ont placé ſur le trône que „ pour être le coadjuteur, ou plutôt „ le miniſtre de leur bonté encore „ plus que de leur puiſſance. Vous „ vous piquez d'être le protecteur, „ le tuteur, le pere de vos ſujets; & „ vous nous répétez ſouvent, parce „ que vous le penſez ainſi, que vous „ ne vous croiez roi que pour les „ rendre heureux. Quelle joie pour „ vous, grand Prince, d'être la ſour- „ ce de tant de biens, & de faire vivre „ à l'ombre de votre nom tant de „ peuples dans un ſi aimable repos! „ La gloire d'un Roi qui aime ſon „ peuple, & qui en eſt aimé; qui, loin

„ de faire la guerre aux nations voi-
„ ſines ou éloignées, les empéche de
„ l'avoir entre elles, n'eſt-elle pas in-
„ finiment plus touchante que celle
„ de ravager la terre, en répandant
„ par tout le carnage, le trouble,
„ l'horreur, la conſternation, le de-
„ ſeſpoir? Mais un dernier motif doit
„ encore faire plus d'impreſſion ſur
„ votre eſprit que tous les autres,
„ c'eſt celui de la juſtice. Vous n'ètes
„ point, graces aux dieux, de ces
„ Princes, a qui ne reconnoiſſent
„ d'autre loi que celle du plus fort, &
„ qui regardent comme un privilége
„ attaché à la roiauté, à l'excluſion
„ des ſimples particuliers, d'envahir
„ le bien d'autrui. b Vous ne faites
„ point conſiſter votre grandeur à
„ pouvoir tout ce que vous voulez,
„ *mais* à ne vouloir que ce que vous
„ pouvez ſelon les loix, & ce que
„ vous devez. En effet ſera-t-on
„ injuſte & raviſſeur quand on ne

a Id in ſumma fortuna æquius, quod validius: & ſua retinere, privatæ domus; de alienis certare, regiam laudem eſſe. *Tacit. Annal. lib.* 15. *c.* 1.

b Ut felicitatis eſt quantum velis poſſe, ſic magnitudinis velle quantum poſſis. *Plin. in paneg. Traj.*

DARIUS. „ prend que quelque arpent de terre „ à son voisin ? & sera-t-on juste, sera-t-on héros, quand on usurpe & „ qu'on envahit des provinces entiéres ? Or j'ose vous demander, „ Seigneur, quel titre avez-vous sur „ la Scythie ? Quel tort vous ont fait „ les Scythes ? Quelle raison pouvez-vous alléguer pour leur déclarer la „ guerre ? Celle que vous avez portée „ contre les Babyloniens, étoit en „ même-tems & nécessaire & juste : „ aussi les dieux l'ont-ils favorisée „ d'un heureux succès. C'est à vous, „ Seigneur de juger si celle que vous „ entreprenez maintenant a les mêmes caractères.

Il n'y avoit que le zèle généreux d'un frére uniquement occupé de la gloire de son Prince & du bien public, qui pût inspirer une telle liberté: mais aussi il n'y avoit du côté du Prince qu'une parfaite modération capable de la souffrir. Darius, [a] comme Tacite le remarque d'un grand Empereur, avoit su joindre deux choses, qui pour l'ordinaire sont inalliables, la souveraineté & la li-

a Nerva Cæsar res olim dissociabiles miscuit, principatum ac libertatem. *Tacit. in vit. Agric. cap. 3.*

berté. Loin de se choquer de celle que son frere avoit prise, il le remercia de son conseil, mais n'en profita pas. L'engagement étoit pris. Il partit de Suse à la tête d'une armée de sept cens mille hommes : sa flote étoit de six cens vaisseaux, composée principalement d'Ioniens, & d'autres nations Grecques qui habitoient les côtes de l'Asie mineure & de l'Hellespont. Il marcha vers le bosphore de Thrace, qu'il passa sur un pont de bateaux, après quoi, s'étant rendu maître de toute la Thrace, il arriva sur les bords du Danube, appellé autrement Ister, où il avoit ordonné à sa flote de le venir joindre. Il érigea en plusieurs endroits de son passage des colonnes avec des inscriptions magnifiques, dans l'une desquelles ils s'appelloit LE MEILLEUR EL LE PLUS BEAU DE TOUS LES HOMMES. Quelle vanité, quelle petitesse ! DARIUS.

Encore, si les défauts de ce Prince se fussent terminés à des sentimens d'orgueil & de vanité, ils paroitroient peut être plus pardonnables : du moins n'auroient-ils pas été si funestes pour ses sujets. Mais comment concilier avec le caractère de Darius, qui *Herod. lib. 4. cap. 84.*

DARIUS.

Sene. de Ira, lib. cap. 16.

qui paroissoit plein de bonté & de douceur, la cruauté barbare qu'il exerça à l'égard d'Oebazus, vieillard respectable par sa qualité & par son mérite ? Il avoit trois enfans qui se préparoient à suivre le Prince dans son expédition contre les Scythes. A son départ de Suse, ce pere lui demanda par grace de vouloir bien lui laisser un de ses enfans, pour être la consolation de sa vieillesse. Un seul ne suffit pas, répliqua Darius; je veux vous les laisser tous trois: & sur le champ il les fit mourir.

Herod. lib. 4. cap. 97. - 101.

Après avoir passé le Danube sur un pont de bateaux, il avoit dessein de le rompre; afin de ne point affoiblir son armée par le gros détachement des troupes qu'il seroit obligé de laisser à sa garde. Un de ses Officiers lui représenta qu'il étoit bon de se réserver cette ressource en cas de quelque accident fâcheux dans la guerre qu'il entreprenoit. Il le crut, & confia la garde du pont aux Ioniens qui l'avoient construit, avec permission de s'en retourner chez eux s'il ne revenoit dans l'espace de deux mois : puis il s'avança dans la Scythie.

Dès que les Scythes eurent appris que

que Darius marchoit contre eux, ils déliberérent ensemble sur les mesures qu'ils devoient prendre. Ils sentirent bien qu'ils n'étoient pas en état de resister seuls à un ennemi si formidable. Ils députérent vers tous les peuples voisins, pour leur demander du secours, en leur remontrant que le danger étoit commun, & qu'ils avoient tous un égal intérêt à repousser un ennemi qui en vouloit à tous. Quelques-uns répondirent favorablement à leur demande: d'autres refusérent absolument d'entrer dans une guerre qui ne les regardoit point, & ils eurent bientôt lieu de s'en repentir.

DARIUS.

Herod. lib. 4. cap. 102. & 118. 119.

Les Scythes avoient pris la sage précaution de mettre en sûreté leurs femmes & leurs enfans, en les faisant passer sur des chariots vers les parties les plus septentrionales avec tous leurs troupeaux, ne se réservant que ce qui étoit necessaire à l'armée pour les vivres. Ils avoient eu soin aussi de boucher tous les puits & toutes les fontaines, & de consumer tous les fourages dans les lieux où les Perses devoient passer. Ils allérent donc à leur rencontre avec leurs alliés, non pour leur

Herod. lib 4. cap. 120 - 125.

DARIUS. leur livrer combat, ils avoient bien resolu de l'éviter, mais pour les attirer dans les lieux où ils avoient intérêt qu'ils vinssent. En effet dès que les Perses paroissoient vouloir les attaquer, ils se retiroient toujours devant eux, en avançant dans le pays; & ils les conduisirent ainsi de contrée en contrée chez tous les peuples qui avoient refusé d'entrer dans leur alliance, dont les terres furent entiérement ravagées par la double armée des Perses & des Scythes.

Herod. lib.4. cap. 126.127. Darius, fatigué par ces longues courses qui ruinoient son armée, envoia un héraut au Roi des Scythes, appellé Indatyrse, & lui dit par sa bouche : „ Prince des Scythes, „ pourquoi fuis-tu continuellement „ devant moi? Que ne t'arrétes-tu „ enfin, ou pour me donner bataille; „ si tu te crois en état de me resister; „ ou, si tu te sens trop foible, pour „ reconnoitre ton Maître, en lui pré„ sentant la terre & l'eau? „ Les Scythes étoient fiers, extrêmement jaloux de leur liberté, & ennemis déclarés de tout esclavage. Indathyrse répondit ainsi : „ Si je fuis devant toi, „ Prince des Perses, ce n'est pas que

„ je

„ je te craigne : je ne fais autre „ chose maintenant, que ce que j'ai „ coutume de faire en tems de paix. „ Nous n'avons, nous autres Scy- „ thes, ni villes ni terres à défendre : „ si tu veux nous forcer au combat, „ viens attaquer les tombeaux de nos „ peres : & tu sentiras qui nous som- „ mes. Pour la qualité de Maître que „ tu prend, garde-la pour d'autres „ que pour les Scythes. Je ne recon- „ nois pour Maîtres que le grand Ju- „ piter l'un de mes ayeux, & la déesse „ Vesta.

Plus Darius s'avançoit dans le pays, plus son armée avoit à souffrir. Elle étoit réduite à une fort grande extrémité, lorsqu'il arriva de la part des Scythes un héraut, chargé d'offrir pour présens à Darius, un oiseau, une souris, une grenouille, & cinq fléches. Il demanda ce que signifioient ces présens. L'Officier répondit qu'il avoit ordre simplement de les lui offrir, & rien de plus ; que c'étoit à lui d'en pénétrer la signification. Ce Prince conclud d'abord que les Scythes lui livroient la terre & l'eau, marquées par la souris & la grenouille ; leur cavalerie, qui avoit la légé-

Herod. lib. 4. cap. 128-132.

DARIUS. reté des oiſeaux ; leurs propres perſonnes & leurs armes, déſignées par les fléches. Gobryas, l'un des ſept qui avoient conjuré contre le Mage, donna un autre ſens à l'énigme. „ Sachez, „ dit-il aux Perſes, que ſi vous ne „ vous envolez dans l'air comme les „ oiſeaux, ou ſi vous ne vous cachez „ dans la terre comme les ſouris, ou „ ſi vous ne vous enfoncez dans l'eau „ comme les grenouilles, vous ne „ pourrez échaper aux fléches des „ Scythes.

Strab. lib. 7. pag. 305. & lib. 16. pag. 737.

En effet l'armée entiére, conduite dans une région vaſte, inculte, déſerte, & abſolument deſtituée d'eau, ſe trouva expoſée à un danger preſque inévitable de périr ; & Darius lui-même ne fut pas exemt de ce péril. Il dut ſon ſalut à un chameau, qui, chargé d'eau le ſuivit avec beaucoup de peine dans cet affreux deſert. Le Prince n'oublia pas ſon bienfaiteur. Pour le récompenſer du ſervice qu'il lui avoit rendu, & des fatigues qu'il avoit eſſuiées, à ſon retour en Aſie il lui aſſigna pour ſa nourriture un certain endroit qu'il poſſédoit en propre, & qu'on nomma par cette raiſon *Gaugamele*, c'eſt-à-dire en langue Per-

Persanne, *Maison du chameau.* C'est auprès de cette petite ville que Darius Codoman fut vaincu pour la seconde fois par Alexandre le Grand. DARIUS.

Darius ne délibéra pas davantage, & il se vit forcé malgré lui de renoncer à sa folle entreprise. On songea donc sérieusement au retour, & l'on jugea bien qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Quand la nuit fut venue, pour tromper l'ennemi, les Perses allumérent beaucoup de feux à l'ordinaire, & aiant laissé dans le camp les vieillards & les malades avec tous les ânes qui faisoient beaucoup de bruit, ils se mirent en marche pour regagner le Danube. Les Scythes ne s'en aperçurent que le lendemain matin. Ils firent sur le champ un gros détachement pour aller vers le Danube; & comme ils connoissoient parfaitement les chemins, ils arrivérent au pont beaucoup de tems avant les Perses. Ils y avoient déja envoié auparavant pour exhorter les Ioniens à rompre le pont, & à s'en retourner. On leur en avoit donné parole, mais sans dessein de l'exécuter. Ici ils les pressérent bien plus vivement, en leur représentant que le tems que

Herod. lib. 4. cap. 134-140.

DARIUS. Darius leur avoit prescrit pour l'attendre étoit passé; qu'ils pouvoient sans manquer à leur parole ni à leur devoir, retourner chez eux; qu'il ne dépendoit que d'eux de secouer pour toujours le joug de la servitude, & de se rétablir dans une entiére liberté; q &ue les Scythes metroient Darius hors d'état de former aucune entreprise contre qui que ce fût.

On mit l'affaire en délibération. Miltiade Athénien, Prince, ou, comme les Grecs l'appellent, Tyran de la Chersonnése de Thrace à l'embouchure de l'Hellespont, étoit du nombre de ceux qui avoient accompagné Darius, & fourni des vaisseaux pour favoriser cette entreprise. a Plus sensible à l'intérèt public, qu'à son avantage particulier, il fut d'avis de donner satisfaction aux Scythes, & de profiter d'une si favorable occasion pour remettre l'Ionie en liberté: tous les autres Chefs pensérent comme lui, à l'exception d'Hystiée Tyran de Milet. Quand son rang de parler fut venu, il représenta aux Chefs des Ioniens que leur fortune étoit liée à celle de Da-

a Amicior omnium libertati quam suæ dominationi fuit. *Corn. Nep.*

Darius; que c'étoit ſous la protection de ce Prince qu'ils étoient maîtres chacun dans leur ville; que ſi la puiſſance des Perſes venoit à tomber ou à s'affoiblir, les villes d'Ionie ne manqueroient pas de chaſſer leurs tyrans, & de ſe rétablir en liberté. Ce dernier avis fut goûté de tous les autres Chefs; &, comme c'eſt l'ordinaire, l'intérêt particulier l'emporta ſur le bien public. Il fut réſolu qu'on attendroit Darius. Mais, pour tromper les Scythes, & leur empécher de faire eux-mêmes quelque entrepriſe, ils leur déclarérent qu'ils avoient pris le parti de ſe retirer comme ils le ſouhaitoient, & ils firent mine effectivement de rompre le commencement du pont, après avoir exhorté les Scythes à faire auſſi de leur côté leur devoir, & à retourner promtement contre l'ennemi commun pour l'attaquer & le défaire. Les Scythes trop crédules ſe retirérent, & furent encore trompés une ſeconde fois.

DARIUS.

Ils manquérent Darius qui avoit pris un autre chemin que celui où ils avoient compté l'atteindre. Ce Prince arriva de nuit au pont du Danube, & le trouvant rompu, il ne douta point

Herod. lib. 4. *cap.* 141. 144.

DARIUS. que les Ioniens ne se fussent retirés, & pour lors il se crut perdu. On appella à haute voix Hystiée le Milésien, qui répondit enfin, & tira le Roi d'inquiétude. Le pont fut entiérement rétabli. Darius repassa le Danube, & vint dans la Thrace. Il y laissa Mégabyse, un de ses prémiers Généraux, avec une partie de son armée, pour achever la conquête de ce pays-là, & le soumettre entiérement à son obéissance. Après quoi il repassa le Bosphore avec le reste de ses troupes, & se retira à Sardes, où il passa tout l'hiver, & la plus grande partie de l'année suivante, pour rafraîchir ses troupes qui avoient extrémement souffert dans cette expédition, aussi malheureuse que mal concertée.

Herod. lib. 5. cap. 1. 11.

Mégabyse demeura quelque tems dans la Thrace. Les peuples qui l'habitoient, auroient, selon Hérodote, été invincibles, s'ils avoient su réunir leurs forces, & se donner un seul Chef. Quelques-uns d'eux avoient des coutumes fort particuliéres. Dans un certain canton, quand un enfant venoit au monde, tous ses proches s'abandonnoient à la douleur, répandoient des larmes en abondance dans la vûe des maux

maux auxquels il alloit être exposé : ce n'étoit que joie au contraire à la mort de leurs proches, parce que ce n'étoit que de ce moment qu'ils les croioient heureux, les voiant délivrés pour toujours des misères de la vie. Dans un autre canton, où la polygamie étoit d'usage, lorsque le mari étoit mort, c'étoit une grande dispute entre ses femmes pour savoir laquelle étoit la plus aimée. Celle à qui cet avantage étoit ajugé, avoit privilège d'être immolée par son plus proche parent sur le tombeau de son mari, & d'y être ensevelie avec lui ; & toutes les autres portoient envie à son bonheur, & se croioient en quelque sorte deshonorées.

Darius, à son retour à Sardes après sa malheureuse expédition contre les Scythes, aiant été pleinement informé qu'il devoit son salut & celui de toute son armée à Hystiée, qui avoit persuadé aux Ioniens de ne point rompre le pont sur le Danube, le fit venir à sa Cour, & lui dit de demander hardiment la récompense qu'il souhaitoit. Hystiée lui demanda Mircine d'Edonie, territoire sur la riviére de Strymon en Thrace, avec la liberté d'y bâtir une ville. Il n'eut pas de peine à obtenir sa demande, & il

Herod. lib. 5. cap. 11. & 23.

DARIUS. il s'en retourna à Milet, d'où il partit pout la Thrace après avoir fait équiper une flote. Aiant pris possession du territoire qui lui avoit été accordé, il s'appliqua sur le champ à exécuter l'entreprise qu'il avoit projettée d'y bâtir une ville.

Ibid. cap. 23-25. Mégabyse, qui étoit alors Gouverneur de la Thrace de la part de Darius, s'aperçut bientôt du préjudice que cette entreprise pourroit apporter aux affaires du Roi dans ces quartiers-là. Il considéroit que cette nouvelle ville étoit sur une riviére navigable: que le pays des environs abondoit en bois de charpente, propre à construire des vaisseaux: qu'il étoit habité par diverses nations tant grecques que barbares, qui pouvoient fournir un grand nombre de gens propres à servir sur terre & sur mer: que si une fois ces peuples avoient à leur tête un Chef aussi adroit & aussi entreprenant qu'Hystiée, ils pourroient devenir si puissans sur terre & sur mer, qu'il seroit ensuite impossible au Roi de les contenir dans le devoir; sur-tout étant maîtres de plusieurs mines d'or & d'argent qui étoient dans ce pays-là, & qui pouvoient leur don-

donner les moiens de faire réuſſir toutes les entrepriſes qu'ils voudroient former. A ſon retour à Sardes, il repréſenta toutes ces choſes au Roi, qui goûta fort toutes ſes raiſons, & manda à Hyſtiée de le venir trouver à Sardes ſous prétexte qu'aiant de grands deſſeins en vûe, il avoit beſoin de ſes conſeils. L'aiant ainſi attiré à ſa Cour, il l'emmena avec lui à Suſe, lui faiſant entendre qu'il ſavoit faire tout le cas qu'il devoit d'un ami auſſi fidéle & auſſi intelligent que lui, deux qualités qui le lui rendoient bien précieux, & dont il lui avoit donné d'éclatantes preuves dans ſon voyage en Scythie, qu'au reſte il trouveroit en Perſe de quoi ſe dédommager avantageuſement de tout ce qu'il pourroit quitter. Hyſtiée, flaté agréablement d'une diſtinction ſi honorable, & d'ailleurs ſe voiant dans la néceſſité d'obéir, accompagna Darius à Suſe, & établit Ariſtagore pour gouverner à Milet en ſa place.

DARIUS.

Pendant que Mégabyſe étoit encore en Thrace, il avoit député pluſieurs Seigneurs de Perſe vers Amyntas roi de Macédoine, pour lui demander qu'il donnât la terre & l'eau à Darius

Herod. lib. 5. cap. 17-21.

DARIUS. Darius ſon maître : c'étoit la formule ordinaire de ſoumiſſion. Amyntas accorda ſans peine ce qu'on déſiroit de lui, & fit à ces envoiés tout l'honneur poſſible. Dans un repas qu'il leur donna, ils demandérent vers la fin qu'on fit venir les Dames, ce qui étoit contre l'uſage du pays : cependant le Roi n'oſa le leur refuſer. Echaufés par le vin, & ſe croiant tout permis comme dans leur pays, ils gardérent peu de meſures à l'égard de ces Princeſſes. Le fils du Roi, nommé Alexandre, n'avoit pu voir ſans une extrême indignation la maniére dont on avoit traité ſa mere & ſes ſœurs. Il les fit ſortir de la ſalle ſous quelque prétexte, comme pour y revenir bientôt après, & eut auſſi la précaution de faire retirer le Roi ſon pere. Dans l'intervalle il fit habiller en femmes de jeunes gens, qu'il arma de poignards ſous leurs habits. Quand les prétendues Dames furent rentrées, & que les Députés ſe mirent en état de les traiter comme ils avoient déja fait auparavant, alors les poignards furent tirés, & l'on fit main baſſe ſur les Seigneurs Perſans & ſur toute leur ſuite, ſans qu'un ſeul de leurs

leurs gens fût épargné. On n'ignora pas cette exécution à Suse, & l'on y nomma des Commissaires pour en informer: mais Alexandre, à force de présens, étoufa l'affaire, & elle n'eut point de suites. DARIUS.

Les Scythes, pour se venger de l'invasion que Darius avoit faite dans leurs pays, passérent le Danube, & ravagérent toute cette partie de la Thrace qui s'étoit soumise aux Perses jusqu'à l'Hellespont. Miltiade, pour éviter leur fureur, abandonna la Chersonnése: mais après la retraite des ennemis il y retourna, & fut rétabli dans le même pouvoir qu'il avoit auparavant sur les habitans du pays. *Herod. lib. 6. cap. 40.*

§. V. *Darius fait la conquête de l'Inde.*

VERS le même tems, (c'étoit la treiziéme année du régne de Darius) ce Prince voulant étendre sa domination du côté de l'orient, pour se faciliter la conquête de ces pays-là, forma le dessein d'en faire auparavant la découverte. Pour cet effet il fit construire & équiper une flote à Caspatyre, ville située sur l'Inde & en plusieurs autres endroits sur le même fleuve, jus- A N. M. 3496. A v. J.C. 508. *Herod. lib. 3. cap. 44.*

DARIUS.

jusques aux frontiéres de * Scythie Il en donna le commandement à Scylax, Grec de Caryandie ville de Carie, qui entend·it parfaitement bien la marine. Il lui donna ordre de descendre ce fleuve, & de découvrir, autant qu'il lui feroit possible, tous les pays qui étoient le long de ses bords d'un & d'autre côté, jusqu'à son embouchure; de passer de là dans l'océan Méridional, & de prendre ensuite sa route vers l'occident, pour retourner par là dans son pays. Scylax * aiant exactement exécuté ses ordres, & parcouru le fleuve de l'Inde, entra par le détroit de Babelmandel dans la mer rouge, & après un voiage de trente mois depuis son départ de Caspatyre, il aborda en Egypte dans le même port, d'où autrefois Néchao roi d'Egypte avoit fait partir les Phéniciens qui étoient à son service, pour faire le tour des côtes d'Afrique. Il y a beaucoup d'apparence que ce port est le même que celui où est aujourd'hui située la ville de Suez au fond de la

Il entend la Scythie Asiatique.

Herod. lib. 3. cap. 42.

* *Nous avons un ouvrage de géographie, intitulé* περὶ πλȣς, *&* *composé par un Scylax de Caryandie, qu'on croit être le même que celui dont il est parlé ici. Cette opinion souffre pourtant quelques difficultés, qui ont donné lieu à plusieurs savantes dissertations.*

mer rouge. De là il se transporta à Suse, où il rendit compte à Darius de ses découvertes. Après cela Darius entra dans les Indes avec une armée & réduisit tout ce grand pays sous sa domination. On s'attendroit naturellement à connoitre les circonstances d'une guerre si importante. Hérodote n'en dit pas un mot. Il nous apprend seulement que le pays des Indes faisoit le vingtiéme des gouvernemens de l'empire de ce Prince, & qu'il lui raportoit tous les ans trois cens soixante talens d'or, ce qui monte à près d'onze millions.

DARIUS.

Lib. 3. cap.

§. VI. *Revolte des Ioniens.*

DEPUIS que Darius fut revenu à Suse après son expédition de Scythie, il avoit donné le gouvernement de Sardes à Artapherne un de ses freres, & à Otane le commandement en chef de la Thrace, & des pays voisins le long de la mer, à la place de Mégabyse.

AN. M. 3500. Av. J. C. 504.

Herod. lib. 5. cap. 25.

Une légére étincelle formée par une sédition qui s'éleva à Naxe, alluma un grand incendie, & donna lieu à une guerre considérable. Naxe étoit la plus puissante île des Cyclades dans

Herod. lib. 5. cap. 28-34.

DARIUS. dans la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel. Les principaux habitans aiant été accablés par le plus grand nombre, plusieurs des riches furent chassés de l'ile, & exilés. Ils se réfugiérent à Milet, où ils implorérent l'assistance d'Aristagore, pour les faire rétablir dans leur patrie. Il gouvernoit alors cette ville comme Lieutenant d'Hystiée, dont il étoit neveu & gendre, & que Darius avoit emmené avec lui à Suse. Aristagore promit aux exilés tous les secours qu'il demandoient.

Mais n'étant pas assez puissant de lui-même pour exécuter ce qu'il avoit projetté, il se rendit à Sardes, & communiqua l'affaire à Artapherne. Il lui représenta que c'étoit là une occasion très favorable pour réduire Naxe sous la puissance du Roi : que si une fois il en étoit maître, toutes les autres Cyclades tomberoient d'elles-mêmes l'une après l'autre sous sa domination : qu'ensuite l'Ile d'Eubée, (Négrepont) qui étoit aussi grande que celle de Cypre, en étant tout près, seroit fort facile à conquérir, ce qui donneroit au Roi un libre passage en Gréce, & les moiens de soumettre tout ce pays à son obéissance : qu'au

qu'au reste cette entreprise ne demandoit qu'une centaine de vaisseaux pour être exécutée avec succès. Cette proposition plut si fort à Artapherne, qu'au lieu de cent vaisseaux qu'Aristagore lui demandoit, il lui en promit deux cens, pourvû qu'il obtînt le consentement du Roi. DARIUS.

Le Roi, ébloui par les grandes espérances dont on le flatoit, ne manqua pas d'approuver extrêmement cette entreprise, qui pourtant n'étoit qu'injustice, qu'Ambition démesurée, que perfidie de la part d'Aristagore & d'Artapherne. Aucune considération ne l'arrête un moment. Le projet le plus criant est formé & accepté sans la moindre hésitation. L'utilité, la convenance, décident seules. Cette île est à la bienséance des Perses : c'est un titre suffisant pour y porter la guerre. Et il faut juger à peu prés de même de presque toutes les autres expéditions de ce Prince. AN. M. 3501. A. J. C. 503.

Dès qu'Artapherne eut obtenu le consentement du Roi pour cette entreprise, il se mit en devoir de l'exécuter. Afin de cacher son dessein, & de surprendre ceux de Naxe, il fit courrir le bruit que la flote alloit vers l'Hellespont,

DARIUS. pont, & il envoia au printems ſuivant à Milet nombre de vaiſſeaux dont il étoit convenu, ſous le commandement de Mégabate, noble Perſan de la famille roiale d'Achéméne. Mais ſa commiſſion portant qu'il obéiroit aux ordres d'Ariſtagore, ce fier Perſan ne put ſupporter d'être ſous le commandement d'un Ionien, qui d'ailleurs agiſſoit à ſon égard avec hauteur & empire. Cette pique fit naître entre ces deux Généraux une diviſion, qui alla ſi loin, que Mégabate, pour ſe venger d'Ariſtagore, fit ſavoir ſous main aux Naxiens que c'étoit à eux qu'on en vouloit. Sur cet avis, ils pourvurent ſi bien à leur défenſe, que les Perſes, après avoir emploié quatre mois au ſiége de la capitale de l'île, & conſumé toutes leurs proviſions, furent obligés de ſe retirer.

Herod. lib. 5. cap. 35-36. AN. M. 3502. Av. J. C. 502.

Cette entrepriſe aiant ainſi échoué, Mégabate en rejetta toute la faute ſur Ariſtagore, & le décria abſolument auprès d'Artapherne. L'Ionien ſentit tout d'un coup que l'affaire entraîneroit, non ſeulement la perte de ſon gouvernement, mais ſa ruine entiére. L'extrémité où il ſe voioit reduit, lui fit naître la penſée de ſe revolter contre

tre le Roi, n'envisageant point d'autre moien de se tirer de cet embarras. A peine avoit-il formé ce dessein, qu'il reçut un messager de la part d'Hystiée, qui lui conseilloit la même chose. Hystiée, après avoir demeuré quelques années à la Cour de Perse, dégouté des maniéres Persannes, & désirant ardemment de retourner en son pays, donna ce conseil à Aristagore, comme le moien le plus apparent de parvenir à ses fins. Il se flatoit, qu'en cas qu'il s'excitât quelques troubles en Ionie, il pourroit persuader à Darius de l'envoier en ce pays-là pour les appaiser, comme cela arriva effectivement. Dès qu'Aristagore eût vû ses desseins appuiés des ordres d'Hystiée, il les communiqua aux Chefs des Ioniens, qu'il trouva très-disposés à entrer dans ses vûes. Il ne délibéra donc plus, & déterminé à la revolte il ne songea plus qu'à en préparer les voies. DARIUS.

Les Tyriens, après la prise de leur ville par Nabucodonosor, aiant été réduits dans l'esclavage, avoient gémi sous cette oppression pendant le cours de soixante-dix ans. Mais, ce terme expiré, ils furent rétablis, selon AN. M. 3502. Av. J. C. 502.

DARIUS. a selon la prédiction d'Isaie, dans la jouissance de leurs anciens privilèges, avec la liberté d'avoir leur propre roi; liberté dont ils jouirent jusqu'au tems d'Alexandre le Grand. Il semble que cette grace leur fut accordée par Darius, en considération des services qu'il pouvoit tirer de cette ville, très-puissante sur mer, pour remettre les Ioniens sous son obéissance. C'étoit la dix-neuviéme année de son régne.

AN. M. 3503. Av. J. C. 501. *Herod. lib.* 5. *cap.* 37. 38.

L'année suivante Aristagore, pour engager les Ioniens à se tenir plus fortement attachés à son parti, les rétablit tous dans leurs privilèges & dans leur liberté. Il commença par Milet, où il renonça à son autorité, & la remit entre les mains du peuple. Il parcourut ensuite toute l'Ionie, où il obligea tous les autres tyrans par son exemple, par son crédit, & peutêtre aussi par la crainte d'y être forcés malgré eux, à faire la même chose dans chaque ville. Ils s'y déterminérent avec d'autant plus de facilité, que la puissance Persanne, depuis l'échec reçu en Scythie, étoit moins en état de les

a Et erit post septuaginta annos, visitabit Dominus Tyrum, & reducet eam ad mercedes suas. *Isai.* 23. 17.

les protéger contre les Ioniens, naturellement amateurs de la liberté & de l'indépendance, & ennemis de toute tyrannie. De cette maniére les aiant tous unis dans une commune ligue, & s'étant fait déclarer le Chef, il leva l'étendart de la revolte contre le Roi, & arma puissamment par terre & par mer pour lui faire la guerre. DARIUS.

Aristagore, dans la vûe de pousser plus vigoureusement cette guerre, se rendit à Lacédémone au commencement de l'année suivante, pour engager cette ville à entrer dans ses intérèts, & à lui donner du secours. Cléoméne étoit pour lors sur le trône. Son pere Anaxandride l'avoit eu d'une seconde femme, que les Ephores l'avoient obligé d'épouser, parce que la premiére étoit stérile. Celle-ci, après la naissance de Cléoméne, eut trois fils; savoir Doriée, Léonide, & Cléombrote, dont les deux derniers régnérent dans la suite. Aristagore s'adressa donc à Cléoméne; & après qu'on fut convenu d'un lieu pour l'entrevüe, il s'y rendit, & lui représenta que les Ioniens étoient leurs compatriotes: qu'il étoit digne de Sparte, la plus puissante ville de la Gréce, *Ibid. cap. 38. 41. & 49-51.*

DARIUS. Gréce, de concourir au dessein, qu'il avoit de les rétablir dans leur liberté: que les Perses leurs ennemis communs, étoient une nation peu belliqueuse, & en même tems infiniment riche, dont les Lacédémoniens viendroient aisément à bout: qu'avec les facilités qu'ils trouveroient dans la disposition présente des peuples, il leur seroit aisé de porter leurs armes victorieuses jusqu'à Suse, capitale de l'empire des Perses, où leur Roi faisoit sa résidence; & il lui montra en même tems, sur une petite table d'airain qu'il avoit apportée avec lui, tous les peuples & toutes les villes par où il faloit passer. Cléoméne prit trois jours pour délibérer. Qand ce terme fut expiré, il demanda à l'Ionien combien il y avoit de chemin de la mer d'Ionie à Suse, & combien il faloit de tems pour faire ce voiage. Aristagore, sans faire réflexion à l'effet que produiroit ce qu'il alloit dire, répondit qu'il y avoit pour *

* *Selon le calcul que fait ici Hérodote, qui compte la parasange, mesure de Perse, pour trente stades, (on met ordinairement vingt stades pour une de nos lieues communes) il y a de Sardes à Suse* 450 *parasanges qui font* 13500 *stades, & de nos lieues* 675. *Ainsi en faisant chaque jour* 150 *stades, ce qui monte à*

trois mois de chemin. Cléoméne, effraié d'une telle propofition, lui ordonna de fortir de Sparte avant le coucher du foleil. Cependant il le fuivit jufques dans fa maifon, & emploia une autre voie pour fe le rendre favorable; ce fut celle des préfens. Il commença par lui offrir dix talens, ce qui valoit de notre monnoie trente mille livres; & allant toujours en augmentant, il pouffa fes offres jufqu'à cinquante talens. Gorgo, qui étoit la fille de Cléoméne, âgée de huit ou neuf ans, & que fon pere n'avoit pas voulu faire fortir de la chambre ne craignant rien d'un enfant de cet âge, s'écria, lorfqu'elle entendit toutes ces propofitions: „Fuiez, mon pere, „fuiez; cet étranger vous corrom„pra." Cléoméne fe mit à rire, & fe retira en effet. Ariftagore fortit de Sparte. DARIUS.

Il paffa de là à Athénes, où on lui fit un accueil plus favorable. Il eut le bonheur d'y arriver dans un tems où les Athéniens étoient parfaitement préparés à accepter tout ce qui pou- *Herod. lib. 5. cap. 55. & 96.97.*

 voit

à fept lieues & demie, il y a de Sardes à Süfe pour 90 jours de chemin. Si l'on partoit d'Ephéfe, il faudroit ajouter près de quatre jours: car Ephéfe eft éloignée de Sardes de 540 ftades.

DARIUS.

voit leur être proposé contre les Perses, contre qui ils étoient extrêmement irrités pour le sujet que je vais raporter. Hippias, * fils de Pisistrate tyran d'Athénes, aiant été banni de cette ville environ dix ans auparavant, après avoir essaié inutilement divers moiens pour s'y rétablir, se rendit enfin à Sardes, & s'adressa à Artapherne. Il eut l'adresse de s'insinuer si bien dans son esprit qu'Artapherne écouta favorablement tout ce qu'il lui dit pour lui rendre les Athéniens odieux, & l'irriter contre eux. Les Athéniens en aiant eu avis, lui envoiérent une ambassade à Sardes, pour le prier de ne point écouter ce que leurs proscrits pouvoient dire à leur desavantage. La réponse d'Artapherne fut, que s'ils vouloient vivre en paix, il falloit qu'ils rapellassent Hippias. Quand cette réponse arrogante eut été raportée aux Athéniens, elle mit toute la ville en fureur contre les Perses. Aristagore y étant arrivé dans cette conjoncture, obtint sans peine tout ce qu'il demanda. Il est bien plus aisé, dit Hérodote, d'en imposer à la multitude qu'à un seul. Aussi ce qu'Aristagore n'avoit pû persuader

* *Ce fait a été traité plus au long dans le second Volume pag. 600 &c.*

suader à Cléoméne, il le persuada ici à trente mille Athéniens. Ils résolurent d'abord d'envoier vingt vaisseaux à son secours. On peut dire que cette petite flote fut la premiére cause & l'origine de tous les maux qui arrivérent depuis, tant aux Perses qu'aux Grecs. DARIUS.

La troisiéme année de cette guerre, les Ioniens aiant rassemblé toutes leurs forces, & assistés de vingt vaisseaux d'Athénes & des cinq d'Erétrie ville de l'Isle d'Eubée, firent voile pour Ephése, & y aiant laissé leurs vaisseaux, ils marchérent vers la ville de Sardes, qu'ils trouvérent sans défense, & dont ils se rendirent maîtres, excepté la citadelle, où Artapherne se retira, & où on ne put le forcer. Comme la plûpart des maisons de cette ville étoient construites de roseaux, & par conséquent fort combustibles, un soldat aiant mis le feu à une maison, la flamme se communiqua aux autres, & réduisit toute la ville en cendres. Après cet accident, les Perses & les Lydiens aiant rassemblé leurs forces pour leur défense, les Ioniens comprirent qu'il étoit tems de songer à la retraite. Pour cet

AN. M. 3504. Av. J. C. 500. *Herod. lib.* 5. *cap.* 99. 103.

DARIUS. effet, ils marchérent avec toute la diligence possible pour regagner leurs vaisseaux à Ephése : mais les Perses y étant arrivés presque aussi-tôt qu'eux, les attaquérent fort vivement, & en défirent un grand nombre. Les Athéniens, de retour chez eux, ne voulurent plus prendre de part à cette guerre, quelques instances que leur fit Aristagore pour les y engager de nouveau.

Ibid. cap. 105. Darius aiant appris l'incendie de Sardes, & la part que les Athéniens y avoient eue, résolut dès ce tems-là de faire la guerre à la Gréce ; & afin qu'il ne vint jamais à l'oublier, il ordonna à un des ses Officiers de lui dire à haute voix chaque jour lorsqu'il prendroit son repas : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens.* Il arriva dans l'incendie de Sardes que le temple de Cybele, la déesse du pays, fut consumé avec le reste de la ville. Cet accident servit ensuite de prétexte aux Perses pour mettre le feu à tous les temples qu'ils trouvérent dans la Gréce ; & ils y furent aussi portés par un motif de religion, que j'ai expliqué ailleurs.

Tom. 2. pag. 453.

Comme Aristagore, chef de la revolte,

volte, étoit Lieutenant d'Hyſtiée à Milet, Darius crut que celui-ci pourroit bien avoir conduit toute cette trame; & il eut avec lui une explication, où il lui découvrit ſa penſée, & les juſtes raiſons qu'il avoit de le ſoupçonner. Hyſtiée, qui étoit un ruſé courtiſan, & un maître habile dans l'art de diſſimuler, parut ſurpris & affligé, & prenant un ton qui marquoit en même tems de la douleur & de l'indignation: „Quoi, Seigneur, lui dit-il, avez-vous donc pû concevoir un ſoupçon ſi injurieux contre le plus fidéle & le plus affectionné de vos ſerviteurs? Moi, exciter une revolte contre vous! Hé! quel auroit été mon but? Me manque-t-il ici quelque choſe? Je tiens un des premiers rangs dans votre Cour. J'ai l'honneur d'aſſiſter à tous vos conſeils, & je reſſens tous les jours de nouvelles preuves de votre bonté pour moi par les bienfaits dont vous me comblez. Il ajouta que la revolte d'Ionie ne venoit que de ſon éloignement de ce pays-là; qu'on avoit attendu ſon abſence pour la faire éclater; que s'il fût reſté à Milet ce complot n'auroit

DARIUS.

AN. M. 3505.
AV. J. C. 499.

Herod. lib. 5. cap. 105-107.

DARIUS. jamais eu lieu ; & que le moien le plus sûr de rétablir les affaires du Roi étoit de l'y envoier pour appaiser ces troubles ; qu'il lui promettoit sur sa tête, de lui livrer Aristagore, & s'engageoit outre cela à lui rendre tributaire la grande Isle de * Sardaigne. Les meilleurs Princes sont souvent trop crédules, & quand ils ont donné leur confiance à quelqu'un de leurs sujets, ils ont peine à la retirer, & ne se détrompent pas aisément. Darius, séduit par cet air de bonne foi avec lequel Hystiée lui parloit, le crut sur sa parole, & lui permit de retourner en Ionie, en lui enjoignant de revenir à sa Cour quand il auroit exécuté ses promesses.

AN. M. 3506. AV. J. C. 498. *Herod. lib.* 5. *cap.* 103-104. & 108-122.

Cependant les revoltés, malgré la désertion des Athéniens, & l'échec considérable qu'ils avoient reçû en Ionie, ne perdirent point courage, & poussérent toujours leur pointe. Leur flote fit voile vers l'Hellespont & la Propontide, & réduisit Byzance & la plûpart des autres villes grecques situées de ce côté-là. Après quoi les

* *Cette Isle est bien éloignée de l'Ionie, & n'y a nul raport. Je ne sai si ce ne seroit point une faute dans le texte d'Hérodote.*

les confédérés retournant sur leurs pas, obligérent les Cariens à se joindre à eux dans cette guerre, aussi-bien que ceux de Cypre. Les Généraux Persans, aiant partagé les troupes entr'eux, marcherent par trois différentes routes pour aller attaquer les rebelles, & les défirent en plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Aristagore fut tué. DARIUS.

Quand Hystiée fut arrivé à Sardes, son genie intriguant lui fit former un complot contre le gouvernement, dans lequel il attira un grand nombre de Perses. Mais aiant reconnu par quelques discours qu'il eut avec Artapherne, que ce Gouverneur n'ignoroit pas la part qu'il avoit eue à la revolte d'Ionie, il comprit qu'il n'y avoit point de sureté pour lui à rester plus lontems à Sardes; & s'étant retiré secrettement la nuit suivante, il passa dans l'île de Chio. Dé là il envoia une personne de confiance à Sardes avec des lettres pour ceux des Persans qu'il avoit gagnés. Cette personne le trahit, & remit ses lettres à Artapherne, par où tout le complot fut découvert, tous ses complices mis à mort, & son projet absolument *Herod. lib. 6. cap. 1. 5.*

 décon-

déconcerté. S'imaginant néanmoins qu'il pourroit encore executer quelques entreprises d'importance s'il étoit une fois à la tête de la ligue Ionienne, il fit quelques tentatives pour entrer à Milet, & y être admis par les citoiens, mais elles ne lui réussirent pas. Il fut donc obligé de retourner à Chio.

Ibid. cap. 3. Là, comme on lui eut demandé pourquoi il avoit si fortement pressé Aristagore de se revolter, & avoit attiré ainsi de si grands malheurs à l'Ionie, il répondit que c'étoit parce que le Roi avoit résolu de transférer les Ioniens en Phénicie, & les Phéniciens en Ionie. C'étoit une pure supposition de sa part & une imposture qu'il avoit fabriquée, un semblable dessein n'étant jamais venu dans l'esprit de Darius. Cet artifice néanmoins servit merveilleusement, tant à le justifier dans l'esprit des Ioniens, qu'à les animer à poursuivre la guerre avec vigueur. Car, allarmés de cette transmigration, ils prirent une ferme résolution de se défendre jusqu'à l'extrémité.

AN. M. 3507. AV. J. C. 497. Artapherne & Otane, avec les autres Généraux de Perse, voiant que Milet

Milet étoit le centre de la confédération Ionienne, résolurent d'y conduire toutes leurs forces, comptant que s'ils pouvoient emporter cette ville, toutes les autres tomberoient d'elles-mêmes. Les Ioniens en aiant eu avis, convinrent dans leur assemblée générale de ne point mettre d'armée en campagne, mais de fortifier Milet, & de la pourvoir autant qu'il leur seroit possible, de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siége; & de rassembler toutes leurs forces pour combattre les Perses sur mer; leur habileté dans la marine leur faisant croire qu'ils auroient l'avantage dans un combat naval. Leur rendez-vous fut à Lade, petite île vis-à-vis de Milet, où ils se trouvérent avec 353. vaisseaux. A la vûe de cette flote, les Perses, quoique plus forts de la moitié pour le nombre des vaisseaux, craignirent l'événement du combat, & l'évitérent, jusqu'à ce que par le moien de leurs émissaires ils eurent débauchés la plus grande partie des confédérés, & les eurent engagés à se retirer: de sorte que, quand on en vint aux mains; ceux de Samos, de Lesbos, & plusieurs autres, firent

Herod. lib. 6. cap. 6. 10. & 31. 33.

DARIUS. voile pour retourner en leurs pays; & la flote confédérée ne se trouva forte que d'une centaine de vaisseaux. Aussi fut-elle bientôt accablée par le nombre, & presque absolument détruite. Ensuite la ville de Milet aiant été assiégée, devint la proie des vainqueurs, qui la ruinérent entiérement: ce qui arriva six ans après la revolte d'Aristagore. Toutes les villes, tant celles du continent, que celles qui étoient sur le bord de la mer & dans les îles, rentrérent bientôt après dans le devoir, soit volontairement, soit par force. On traita ceux qui firent quelque résistance, comme on les en avoit menacés. Les jeunes gens les mieux faits furent déstinés à servir dans le Palais du Roi, toutes les filles furent envoiées en Perse: les villes de même que les temples, furent réduits en cendres. Voila ce que leur attira la revolte, où ils furent entrainés par les desseins ambitieux d'Aristagore & d'Hystiée.

Herod. lib. 6. cap. 29. 30. Ce dernier eut aussi sa part dans le malheur général. Car, cette même année, aiant été pris par les Perses, il fut conduit à Sardes, ou Artapherne le fit pendre sur le champ, sans en deman-

demander la permission à Darius, de peur que l'affection de ce Prince pour Hystiée ne le portât à lui accorder son pardon, & qu'il ne laissât en vie un dangereux ennemi, qui pourroit susciter de nouvelles affaires aux Perses. La suite fit voir que cette conjecture étoit bien fondée. Car, dès que la tête d'Hystiée eut été apportée à Darius, il témoigna beaucoup de mécontentement contre les auteurs de sa mort, & fit enterrer honorablement cette tête, comme les restes d'un homme à qui il avoit des obligations infinies, dont le souvenir gravé profondement dans son esprit, n'avoit pû être effacé par la grandeur des fautes qu'il avoit commises depuis. Hystiée étoit de ces hommes inquiets, hardis, entreprenans; qui joignent à beaucoup de grandes qualités des vices encore plus grands; à qui tous moiens sont bons pour parvenir à leur but; qui regardent la justice, la probité, la bonne foi, comme des noms sans réalité; qui ne se font aucun scrupule d'emploier le mensonge, la fourberie, la perfidie même & le parjure, quand tout cela peut leur être de quelque utilité; & qui ne comptent

tent

DARIUS. tent pour rien la ruine des peuples & de leur propre patrie, si elle est nécessaire à leur élévation. Il eut une fin digne de ses sentimens, & assez ordinaire à ces politiques irréligieux, qui sacrifient tout à leur ambition, & qui ne connoissent d'autre régle, ni presque d'autre dieu, que leur intérêt & leur fortune.

§. VII. *Expédition des armées de Darius contre la Gréce.*

AN. M. 3510. Av. J. C. 494. *Herod. lib.* 6. *cap.* 43-45.

DARIUS, aiant rappellé tous ses autres Généraux, dans la vingt-huitiéme année de son régne, envoia Mardonius fils de Gobryas, jeune Seigneur d'une illustre famille de Perse qui venoit d'épouser une de ses filles, pour commander en chef dans toutes les parties maritimes de l'Asie, avec ordre de faire une invasion dans la Gréce & de le vanger des Athéniens & des Erétriens pour l'incendie de Sardes. Le Prince montroit peu de sagesse dans ce choix, où il préféroit un jeune homme de faveur à ses plus vieux & plus expérimentés Généraux, sur-tout dans une guerre très-difficile, dont le succès lui tenoit fort à cœur, & qui intéressoit infiniment la

la gloire de ſon régne. La qualité de gendre du Roi pouvoit augmenter ſon crédit, mais n'ajoutoit rien à ſon mérite, & ne le rendoit pas excellent Général. DARIUS.

A ſon arrivée dans la Macédoine, où il étoit paſſé avec l'armée de terre après avoir traverſé la Thrace, tout le pays effraié de ſa puiſſance ſe ſoumit. Mais ſa flote, aiant voulu doubler le mont Athos, (nommé préſentement Capo-Santo) pour gagner les côtes de la Macédoine, fut accueillie d'une ſi violente tempête, que plus de trois cens vaiſſeaux, avec plus de vingt mille hommes y périrent. Dans le même tems, l'armée de terre reçut un échec non moins conſidérable. Car, comme elle campoit dans un lieu mal ſûr, les Thraces tombérent de nuit ſur le camp des Perſes, en firent un grand carnage, & bleſſérent Mardonius lui-même. Tous ces mauvais ſuccès l'obligérent bientôt après de retourner en Aſie, avec la honte & la douleur d'avoir mal réuſſi dans cette expédition, tant par terre que par mer.

Darius s'apercevant trop tard que la jeuneſſe & le peu d'expérience de Mardonius, étoient la cauſe de l'echec qu'a-

DARIUS, qu'avoient reçû ses troupes, le rappella, & mit dans la suite à sa place deux autres Généraux, Datis, Méde de nation, & Artapherne fils d'Artapherne son frere, qui avoit été Gouverneur de Sardes. Ce Prince songeoit sérieusement à mettre en exécution le grand dessein qu'il rouloit depuis lontems dans son esprit ; c'étoit dattaquer la Gréce avec toutes ses forces, & surtout de tirer une illustre vengeance des Athéniens & de ceux d'Erétrie, dont l'entreprise contre Sardes lui étoit toujours présente.

I. *Etat d'Athénes. Caractère de Miltiade, de Thémistocle, & d'Aristide.*

IL FAUT nous rapeller dans l'esprit l'état où étoit pour lors Athénes, qui seule soutint le premier choc des Perses à Marathon, & nous former par avance quelque idée des grands hommes qui eurent part à cette célébre victoire.

Athénes, délivrée tout récemment du joug de la servitude, qu'elle s'étoit vû contrainte de porter pendant plus de trente ans sous Pisistrate & sous ses enfans, goûtoit en paix les avantages de la liberté, dont cette courte privation

vation n'avoit servi qu'à lui faire mieux sentir & le prix & la douceur. Lacédémone, qui dominoit pour lors dans la Gréce, & qui d'abord avoit beaucoup contribué à cet heureux changement, sembla dans la suite s'en repentir, & jalouse du tranquille repos qu'elle-même avoit procuré à ses voisins, elle entreprit de le troubler en essaiant de faire remonter sur le trône Hippias fils de Pisistrate. Ses efforts furent inutiles, & ne servirent qu'à marquer sa mauvaise volonté, & la douleur qu'elle avoit de voir qu'Athénes voulut se maintenir dans l'indépendance même à son égard. Hippias eut recours aux Perses. Artapherne, Gouverneur de Sardes, fit dire aux Athéniens, comme nous l'avons raporté ci-dessus, qu'ils eussent à le rétablir dans son autorité, s'ils ne vouloient s'attirer sur les bras toute la puissance de Darius. Cette seconde tentative n'aiant pas mieux réussi que la premiére, Hippias attendit une occasion plus favorable. Nous verrons bientôt qu'il servit de guide & de conducteur aux Généraux que le Roi de Perse envoia contre la Gréce.

Athénes, depuis le recouvrement de

DARIUS. de sa liberté, étoit tout autre que sous les tyrans, & montroit un courage tout nouveau. Parmi ses citoiens, Miltiade fut celui qui se distingua le plus dans la guerre contre les Perses, dont nous allons parler. Il étoit fils de Cimon, illustre Athénien. Celui-ci avoit un frere, de mere non de pere, nommé aussi Miltiade, d'une maison fort noble & fort ancienne, originaire d'Egine, qui avoit été reçû depuis peu au nombre des citoiens d'Athénes. Il y étoit fort puissant du tems même de Pisistrate: mais comme il souffroit avec peine son pouvoir despotique, il accepta avec joie l'offre qu'on lui fit d'aller s'établir avec une colonie dans la Chersonnése de Thrace, où il etoit appellé par les Dolonces, habitans du pays pour être leur roi, ou, comme on parloit pour lors, leur tyran. Etant mort sans enfans, il laissa la souveraineté à Stésagore son neveu, fils aîné de son frere Cimon: & celui-ci étant mort aussi sans postérité, les fils de Pisistrate qui gouvernoient alors la ville d'Athénes, avoient envoié dans ce pays-là pour lui succéder, Miltiade son frere, qui est celui dont nous parlons ici. Il y

Herod. lib. 6. cap. 34-41. Cornel. Nep. in Milt. cap. 1. 3.

y arriva & s'y établit l'année même que Darius entreprit la guerre contre les Scythes. Il accompagna ce Prince avec quelques vaisseaux jusqu'au Danube; & ce fut lui qui conseilla aux Ioniens de rompre le pont, & de se retirer sans attendre Darius. Pendant son séjour dans la Chersonnése, il épousa * Hégésipyle, fille d'Olore un roi de Thrace du voisinage, de laquelle il eut Cimon ce fameux Général des Athéniens, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Miltiade aiant renoncé pour plusieurs raisons à son établissement dans la Thrace, s'embarqua avec tout ce qu'il avoit, sur cinq vaisseaux, & fit voile vers Athénes. Il s'y établit de nouveau, & s'y acquit une grande réputation.

DARIUS.

Plut. in Aristid. pag. 319-320. & in Themist. p. 112-113.

Dans le même tems, deux autres citoiens, plus jeunes que Miltiade, commençoient à se faire connoitre à Athénes; savoir Aristide & Thémistocle. Plutarque observe que le premier s'étoit formé sur le modéle de Clisténe, l'un des plus grands hommes de son tems, & zélé defenseur

An seni sit ger. resp. pag. 790-791.

**Après la mort de Miltiade, cette Princesse eut d'un second mari un fils : appellé Olore du nom de son grand-pere, qui fut pere de Thucydide l'historien.* Herod. ibid.

DARIUS. de la liberté, qui avoit beaucoup contribué à la rétablir à Athénes, en chassant de cette ville les Pisistratides. C'étoit une salutaire coutume établie chez les anciens, & qu'il seroit à souhaiter qui le fût aussi parmi nous, que les jeunes gens qui aspiroient aux charges, a s'attachassent particuliérement aux vieillards qui s'y étoient le plus distingués, & qu'ils apprissent par leurs conversations, & encore plus par leurs exemples, l'art de se bien conduire eux-mêmes, & de gouverner sagement les autres. C'est ainsi, dit Plutarque, qu'Aristide s'attacha à Clisthéne, Cimon à Aristide, & il en raporte plusieurs autres, parmi lesquels il met Polybe, dont nous avons parlé si souvent, qui se rendit le disciple assidu & l'imitateur fidéle du célébre Philopémen.

Thémistocle & Aristide étoient d'un caractère très-différent, mais rendirent tous deux de grands services à la République. Thémistocle, qui panchoit naturellement vers le gouvernement populaire, ne négligea rien pour se rendre agréable au peuple, & pour se faire des amis, se montrant

a Discere à peritis, sequi optimos. *Tacit. in Agric.*

affable à tous, complaisant, toujours prêt à rendre service aux citoiens, qu'il connoissoit tous par leurs noms, & n'étoit par fort délicat sur les moiens qu'il emploioit pour leur faire plaisir. Aussi quelqu'un lui disant qu'il gouverneroit parfaitement, s'il conservoit l'égalité parmi les citoiens, & qu'il ne panchât pas plus pour l'un que pour l'autre; „ A Dieu ne „ plaise, répondit-il, que je sois ja- „ mais assis sur le tribunal, où mes „ amis n'aient pas plus de crédit & de „ faveur que les étrangers. „ Cléon, qui parut quelque tems après à Athénes, garda une conduite toute opposée, mais qui n'étoit pas exemte de blâme. En entrant dans le maniement des affaires publiques, il assembla tous ses amis, & leur déclara que dès ce moment il renonçoit à leur amitié, parce qu'elle pouvoit être pour lui une occasion de manquer à son devoir, & de commettre des injustices. C'étoit leur faire peu d'honneur, & juger d'eux peu favorablement. Mais, dit Plutarque, ce n'est pas à ses amis, mais à ses passions qu'il devoit renoncer.

DARIUS.

Cic. de senect. n. 21.

Plut An seni sit gerenda resp. pag. 806. 809.

Aristide sut garder un sage tempé-
rament

DARIUS. rament entre ces deux excès vicieux. Porté pour l'ariſtocratie à l'exemple de Lycurgue dont il étoit grand admirateur; il marcha, pour ainſi dire, ſeul; ne cherchant point à plaire à ſes amis aux dépens de la juſtice, toujours prêt néanmoins à leur rendre ſervice quand il le pouvoit juſtement. Il évitoit avec grand ſoin d'emploier la recommandation de ſes amis pour arriver aux charges, craignant que ce ne fût pour lui un engagement dangereux, & pour eux un prétexte plauſible d'exiger de lui les mèmes ſervices en pareille occaſion. Il avoit coutume de dire que le veritable citoien, l'homme de bien, ne devoit faire conſiſter ſon crédit & ſon pouvoir, qu'à pratiquer lui-même en toute occaſion & à conſeiller aux autres ce qui étoit honnête & juſte.

Avec cette contrariété d'humeurs & de principes, il n'eſt pas étonnant que pendant tout le tems de leur adminiſtration il y ait eu une oppoſition continuelle entr'eux. Thémiſtocle, qui étoit hardi & entreprenant, trouvoit preſque toujours à ſa rencontre Ariſtide, qui ſe croioit obligé de s'oppoſer à ſes deſſeins, quelquefois même

me lorſqu'ils étoient juſtes & utiles, DARIUS.
pour l'empêcher de prendre un aſcendant & une autorité qui ſeroit devenue pernicieuſe à la République. Un jour qu'il l'emporta ſur Thémiſtocle, qui avoit propoſé une choſe fort avantageuſe, il ne pût ſe retenir en ſortant de l'aſſemblée, & dit tout haut, „ Qu'il n'y avoit de ſalut pour les „ Athéniens qu'à les jetter tous deux „ dans le barathre: „ c'étoit le lieu où l'on jettoit les coupables condannés à mort. Mais l'intérêt commun les réuniſſoit: & quand ils étoient prés de partir pour la campagne, ou pour quelque autre expédition, ils convenoient enſemble de dépoſer au ſortir de la ville leurs diſſentions, avec liberté de les reprendre à leur retour, s'il le jugeoient à propos.

Plut. Apopbthegm. pag. 186.

La paſſion dominante de Thémiſtocle étoit l'ambition & l'amour de la gloire, qui parut en lui dès ſes plus tendres années. Apres la bataille de Marathon dont nous parlerons bientôt, comme on célébroit par tout la valeur & la conduite de Miltiade qui l'avoit gagnée, on le voioit le plus ſouvent renfermé en lui-méme tout penſif. Il paſſoit les nuits entiéres ſans fer-

DARIUS. fermer l'œil : il ne ſe trouvoit plus aux feſtins publics comme il avoit coutume. Et lorſque ſes amis, étonnés de ce changement, lui en demandoient la raiſon, il leur répondoit, *que les trophées de Miltiade ne lui laiſſoient point de repos*. Ils furent pour lui comme une eſpece d'éguillon, qui le piquoit & l'animoit ſans ceſſe. Dès-lors la paſſion des armes ſaiſit Thémiſtocle, & s'empara entiérement de lui.

Pour Ariſtide, l'amour du bien public étoit le grand mobile de toutes ſes actions. On admiroit ſur-tout en lui la conſtance & la fermeté dans les changemens imprevûs auſquels ſont expoſés ceux qui ſe mèlent du gouvernement, ne ſe laiſſant ni élever par les honneurs qu'on lui rendoit, ni abbatre par les mépris & les refus qu'il avoit quelquefois à eſſuier. Il conſervoit en tout ſa tranquillité & ſa douceur ordinaire, perſuadé qu'on doit ſe livrer à ſa patrie, & la ſervir avec un parfait déſintéreſſement, encore plus du côté de la gloire que de celui des richeſſes. L'eſtime générale qu'on faiſoit de la droiture de ſes intentions, de la pureté de ſon zèle pour les intérêts de l'Etat, & de la

ſincérité

fincérité de fa vertu, parut un jour où l'on jouoit une piéce d'Efchyle. Car l'Acteur aiant récité ce vers qui contenoit l'éloge d'Amphiaraus. *Il ne veut point paroitre homme de bien & Jufte, mais l'être effectivement*, tout le monde jetta les yeux fur Ariftide, & lui en fit l'application.

Ce qu'on raconte de lui à l'occafion d'une charge qu'il exerça, eft tout-à-fait remarquable. Il ne fut pas plutôt élû Tréforier Général de la République, qu'il fit voir que ceux qui l'avoient précédé dans cette charge, avoient pillé de groffes fommes, & fur-tout Thémiftocle : car celui-ci avec tout fon mérite n'étoit pas fans reproche de ce côté-là. C'eft pourquoi lorfqu'Ariftide voulut rendre fes comptes, Thémiftocle fit une groffe brigue contre lui, le chargea d'avoir volé les deniers publics, & vint à bout de le faire condanner. Mais les principaux de la ville, & les plus gens de bien, s'étant élevés contre un jugement fi inique, non-feulement l'amende lui fut remife, mais on le nomma encore Tréforier pour l'année fuivante. Alors il fit femblant de fe repentir de fa premiére adminiftra-

 tion.

DARIUS. tion. Se montrant donc plus traitable & plus facile, il trouva le ſecret de plaire à tous ceux qui pilloient la République. Car il ne les reprenoit point, & n'épluchoit point exactement leurs comptes : de ſorte que tous ces pillards, engraiſſés de vols & de rapines, combloient de louanges Ariſtide. Il lui étoit facile, comme on voit, de s'enrichir dans un poſte comme celui-là, qui ſemble preſque y inviter par les occaſions qu'il en préſente ; ſur-tout avec des Officiers, qui ne ſongeant de leur côté qu'à piller, étoient tout préparés à diſſimuler les vols de leur Tréſorier à charge de retour.

Ils firent donc eux-mêmes des brigues auprès du peuple pour le faire continuer une troiſiéme année dans la même charge. Mais le jour de l'élection étant venu, comme tous les ſuffrages ſe réuniſſoient pour le nommer, Ariſtide ſe levant, fit une forte réprimande aux Athéniens. „ Quoi, leur „ dit-il, quand j'ai adminiſtré vos „ finances avec toute la fidélité & tou- „ te la vigilance d'un homme de bien, „ j'ai eſſuié de vôtre part les traite- „ mens les plus durs & les plus hu- „ mi-

„ milians : & aujourd'hui que je les „ ai abandonnées à tous ces voleurs „ publics, je suis un homme admirable, & le meilleur des Citoiens ! Je „ vous déclare donc que j'ai plus de „ honte de l'honneur que vous me „ faites en ce jour, que je n'en eus „ l'an passé de la condannation que „ vous prononçates contre moi ; & „ je voi avec douleur qu'il est plus „ glorieux ici d'user de complaisance „ envers les méchans, que de ménager & de conserver les biens de la „ République. „ Par ce discours, il ferma la bouche à tous ces voleurs publics, & s'acquit l'estime de tous les gens de bien.

Tel étoit le caractère de ces deux illustres Athéniens, qui commencérent à faire connoitre toute l'étendue de leur mérite dans le tems, sur-tout, que Darius attaqua la Gréce.

2. *Darius envoie des Hérauts dans la Gréce, pour sonder les peuples, & pour demander qu'ils se soumettent.*

CE PRINCE, avant que de s'engager entiérement dans cette entreprise, jugea à propos de sonder les Grecs, & de savoir qu'elle étoit la dispo-

AN. M. 3511. Av. J. C. 493. *Herod. lib. 6. cap 49-86.*

DARIUS. disposition de ces différens peuples à son égard. Dans cette vûe, il envoia des Hérauts par toute la Gréce, pour demander en son nom la terre & l'eau: c'étoit la maniére dont les Perses avoient coutume d'éxiger la soumission de ceux qu'ils vouloient assujettir. A l'arrivée de ces Hérauts plusieurs villes de la Gréce, redoutant la puissance des Perses, firent ce qui leur étoit commandé. De ce nombre furent les habitans d'Egine, petite île située vis-à-vis, & tout près d'Athénes. Cette conduite des Eginétes fut regardée comme une trahison publique. Les Lacédémoniens, à la priére de ceux d'Athénes, y envoiérent Cléoméne, l'un des deux Rois de Sparte, pour se saisir des coupables. Les Eginétes refusérent de lui obéir, apportant pour prétexte de ce refus de ce qu'il ne venoit point avec son Collégue : c'étoit Démarate, l'autre roi, qui leur avoit lui-même suggéré ce moien. Aussitôt que Cléoméne fut de retour à Sparte, pour se venger de cet affront, il entreprit de chasser du trône Démarate, comme n'étant point de la famille roiale ; & il y réussit par le secours de la Prétresse de Delphes qu'il

qu'il ſuborna pour rendre une répon- DARIUS.
ſe favorable à ſes deſſeins. Démarate ne pouvant ſouffrir une injure ſi ignominieuſe, ſe bannit lui-même de ſa patrie, & ſe retira vers Darius, qui le reçut à bras ouverts, & lui fit un établiſſement conſidérable dans la Perſe. On lui donna pour ſucceſſeur Leutychide. Il ſe joignit à ſon Collégue, & s'étant rendus tous deux de concert à Egine, en enlevérent dix des plus puiſſans citoiens, qu'ils confiérent à la garde des Athéniens, leurs ennemis déclarés. Cléoméne étant mort quelque tems après, & la fraude qu'il avoit faite à Delphes aiant été découverte, les Lacédémoniens voulurent obliger ceux d'Athénes à rendre les Eginétes; mais ils le refuſérent.

Les Hérauts qui allérent à Spárte & à Athénes, n'y furent pas reçus auſſi favorablement que ceux qui avoient été envoiés dans les autres villes. L'un fut jetté dans un puits, & l'autre dans une foſſe profonde, avec ordre de prendre de là de l'eau & de la terre. Je ſerois moins étonné de ce traitement indigne, s'il ne s'agiſſoit que d'Athénes. C'eſt une ſuite & un effet du gouvernement populaire,

Herod. lib. 7. cap. 133-138.

DARIUS. brusque, impétueux, violent; où rarement la raison est écoutée, & où l'on n'agit que par passion. Je ne reconnois point ici l'équité & la gravité Spartaine. Ils pouvoient refuser ce qu'on leur demandoit : mais traiter ainsi des Officiers publics, c'étoit violer ouvertement le droit des gens. Si l'on en croit les historiens, ce crime ne demeura pas impuni. Talthybius, héraut d'Agamemnon, étoit honoré à Sparte comme un dieu, & y avoit un temple. Il vengea l'injure faite aux hérauts du Roi des Perses, & fit sentir sa colére aux Lacédémoniens par plusieurs accidens funestes. Ceux-ci, pour l'appaiser, & pour expier leur faute envoiérent dans la suite en Perse plusieurs de leurs principaux citoiens, qui s'exposérent volontairement à la mort pour leur patrie. On les livra entre les mains de Xerxès : mais ce Prince les renvoia, sans leur avoir fait souffrir aucun mal. Pour les Athéniens, Talthybius fit tomber sa colère sur la famille de Miltiade, qui avoit eu part au mauvais traitement fait aux hérauts de Darius.

Pausan. in Lacon. p. 182. 183.

3. *Défaite des Perses à Marathon par Mil-*

DARIUS fit partir avec empresse- AN. M. 3514.
ment Datis & Artapherne, qu'il avoit
nommés pour Généraux à la place de AV. J. C. 490.
Mardonius. Leurs ordres portoient
de mettre au pillage Erétrie & Athé- *Herod. lib.6. cap.* 94. 101.
nes, d'en brûler toutes les maisons &
tous les temples, d'en faire prison-
niers tous les habitans, & de les lui
envoier : & pour cet effet ils s'étoient
munis d'un grand nombre de chaînes.
Ils mirent à la voile avec une flote de *Plut. in Moral. pag.* 829.
cinq ou six cens vaisseaux, & une ar-
mée de cinq cens mille hommes.
Après s'être rendu maîtres sans peine
des îles de la mer Egée, ils firent route
vers Erétrie ville de l'Eubée, qu'ils
emportérent après un siége de sept
jours par la trahison de quelques-uns
des principaux habitans, la réduisirent
en cendres, mirent aux fers tous ceux
qu'ils y trouvérent, & les envoiérent
en Perse. Darius contre leur attente,
les traita avec bonté, & leur doña pour
habitation un village du pays de Cissie, *Herod. lib. 6. cap.* 119.
qui n'étoit qu'à une journée de Suse,
où Apollone de Tyane trouva encore
de leurs descendans six cens ans après. *Philost. lib.* 1. *cap.* 17.
Après l'expédition d'Erétrie, les

DARIUS. Perses s'avancérent vers l'Attique. Hippias les conduisit à Marathon, petite ville située sur le bord de la mer. Ils firent savoir à Athénes le sort d'Erétrie, & comment aucun de ses citoiens ne leur avoit échapé, espérant que cette nouvelle obligeroit la ville de se rendre sur le champ. Les Athéniens avoient envoié à Lacédémone demander du secours contre l'ennemi commun, qui leur fut accordé promtemēt & sans délibérer, mais qui ne put partir que quelques jours après, à cause d'une coutume ancienne & d'une maxime superstitieuse de religion, qui ne leur permettoit de se mettre en marche qu'après la pleine lune. Aucun des autres alliés ne se mit en état de les secourir, tant l'armée formidable des Perses avoit répandu par tout la terreur. Il n'y eut que ceux de Platée, qui leur amenérent mille soldats. On fut obligé à Athénes dans cette extrémité, de faire prendre les armes aux esclaves, ce qui ne s'étoit point pratiqué jusques-là.

Herod. lib. 6. cap. 102-120. Corn. Nep. in Milt. cap. 4-6. Justin. lib. 2. cap. 3. Plut. in Aristid. pag. 221.

L'armée des Perses commandée par Datis, étoit de cent mille hommes d'infanterie, & de dix mille chevaux. Celle des Athéniens ne montoit en tout qu'à dix mille hommes. Elle étoit con-

conduite par dix Chefs, dont Miltiade étoit le premier, qui devoient commander successivement l'un après l'autre chacun leur jour. Il y eut une grande dispute parmi les Chefs, pour savoir s'il faloit hazarder le combat, ou attendre l'ennemi dans la ville. Ce dernier avis l'emportoit de beaucoup, & paroissoit fort raisonnable. Quelle apparence en effet d'aller avec une petite poignée de soldats à la rencontre d'une armée aussi nombreuse que celle des Perses? Miltiade se déclara pourtant pour l'avis contraire, & fit voir que l'unique moien de relever le courage de leur troupes, & de jetter la terreur parmi celles des ennemis, étoit de s'avancer vers elles avec un air de confiance & d'intrépidité. Aristide appuia fortement cet avis, & y fit revenir quelques autres, ensorte que les suffrages se trouvérent également partagés. Miltiade alors s'adressa à Callimaque, qui étoit * Polémarque, & avoit droit de suffrage comme les dix Chefs. Il lui représenta avec vivacité que le sort de la patrie étoit entre ses mains, que son suffrage alloit déci-

DARIUS.

G 5

* Le Polémarque *à Athènes étoit un Officier, un Magistrat considérable, emploié également à commander dans les troupes, & à rendre la justice. Il en sera parlé ailleurs.*

DARIUS. décider si Athénes seroit libre ou esclave, & qu'un mot sorti de sa bouche l'égaleroit à Harmodius & Aristogiton auteurs de la liberté, dont jouissoient les Athéniens. Il le prononça ce mot, & se joignit au parti de Miltiade. Ainsi la bataille fut résolue.

Aristide, faisant réflexion qu'un commandement qui change tous les jours, est nécessairement foible, inégal, peu suivi, contraire souvent à lui-même, & ne peut avoir ni projet ni exécution uniforme, crut que le danger étoit trop grand & trop pressant pour s'exposer à tous ces inconvéniens. Afin de les prévenir, il jugea nécessaire de réunir tout le pouvoir dans un seul; & pour y porter ses Collégues, il en donna l'exemple le premier. Ainsi, quand le jour d'Aristide fut venu, il remit le commandement à Miltiade, comme plus habile & plus expérimenté que lui. Les autres en firent autant, l'amour du bien public étoufant en eux tout sentiment de jalousie; & l'on vit en ce jour qu'il est presque aussi glorieux de reconnoitre le mérite dans les autres, que de l'avoir soi-même. Miltiade cependant crut devoir attendre que son tour fût arrivé.

Pour

Pour lors, en habile capitaine, il son- DARIUS.
gea à regagner par l'avantage du poste ce qui lui manquoit du côté du nombre. Il rangea son armée au pié d'une montagne, afin que l'ennemi ne pût l'envelopper & la prendre par les derriéres. Il fit jetter sur les deux côtés de grands arbres qu'il avoit fait couper exprès, afin de couvrir ses flancs ; & de rendre inutile la cavalerie des Perses. Datis leur Chef, sentit bien que le lieu ne lui étoit pas favorable : mais comptant sur le nombre de ses troupes, infiniment supérieur à celui des ennemis, & d'ailleurs ne voulant pas attendre que le renfort des Lacédémoniens fût arrivé, il accepta le combat. Les Athéniens n'attendirent pas qu'on vînt les attaquer. Dès qu'on eut donné le signal, ils coururent de toutes leurs forces contre l'ennemi. Les Perses regardoient cette premiére démarche comme une folie pour des gens qui étoient en si petit nombre, & absolument destitués de cavalerie & d'archers, mais ils furent bientôt détrompés. Hérodote remarque que c'est ici la premiére fois que les Grecs allérent ainsi au combat en courant : ce qui peut paroitre étonnant. En effet
n'étoit-

DARIUS. n'étoit-il pas à craindre que la premiére impétuosité & la force de ces troupes ne fussent émoussées & affoiblies par cette course, & que les soldats, aiant rompu leurs rangs, n'arrivassent tout hors d'haleine, épuisés & en desordre, vers un ennemi qui les attendant de pié ferme & sans branler, devoit ce semble être plus en état de soutenir avantageusement leur choc? C'est ce qui engagea Pompée dans la bataille de Pharsale, à tenir ses troupes immobiles, & à leur défendre de faire aucun mouvement jusqu'à ce que l'ennemi vînt les attaquer : [a] mais César blâme sa conduite. La raison qu'il en apporte, c'est que l'impétuosité de la course remplit d'un certain enthousiasme & d'une fureur martiale l'ame

Cæs. in. bello Civil. lib. 3.

Plut. in Pomp. pag. 656. & in Cæs. pag. 719.

a Quod nobis quidem nulla ratione factum à Pompejo videtur : propter ea quod est quædam incitatio atque alacritas naturaliter innata omnibus, quæ studio pugnæ incenditur. Hanc non reprimere, sed augere imperatores debent. *Cæs.*

Καὶσαρ περὶ τοῦτο διαμαρτεῖν φησὶ τὸν Πομπήϊον, ἀγνοήσαντα τὴν μετὰ δρόμου καὶ φοβερὰν ἐν ἀρχῇ γινομένην σύῤῥαξιν, ὡς ἔντε ταῖς πληγαῖς βίαν προστίθησι, καὶ συνεκκαίει τὸν θύμον ἐκ πάντων ἀναῤῥιπιζόμενον. *Plut. in Cæs.*

des combattans, qu'elle donne plus de force & de roideur aux coups qu'ils portent, & qu'elle enflamme le courage, qui eſt, ſi l'on peut parler ainſi, ſoufflé & animé par le mouvement rapide de tant de millers d'hommes, comme la flamme par le vent. Je laiſſe aux gens du métier à décider entre ces deux grands Capitaines, & je reviens à mon ſujet.

Le combat fut rude & opiniâtre. Miltiade avoit extrêmement fortifié ſes deux ailes, mais avoit laiſſé le corps de bataille plus foible & plus dégarni : & la raiſon en paroit aſſez claire. N'aiant que dix mille hommes à oppoſer à une ſi grande multitude d'ennemis, il ne pouvoit ni faire un grand front, ni donner à ſes troupes une égale profondeur. Il faloit donc opter; & il crut que la victoire ne pouvoit venir que des efforts qu'il feroit aux deux ailes pour enfoncer & diſſiper les deux ailes des Perſes : bien perſuadé que quand ſes deux ailes ſeroient victorieuſes, elles prendroient en flanc le corps de bataille des ennemis & acheveroiēt, la victoire ſans grand obſtacle. C'eſt le même plan qu'Annibal ſe propoſa à la bataille de Cannes, qui lui réuſſit ſi parfaite-

DARIUS. faitement, & qui ne peut guéres manquer de réussir. Les barbares attaquérent donc le corps de bataille des Grecs, & donnérent sur-tout de ce côté-là. Ils avoient en tête Aristide & Thémistocle, qui les soutinrent lontems avec un courage intrépide, mais qui furent enfin obligés de plier. Dans ce moment survinrent les deux ailes victorieuses, qui avoient défait & mis en fuite celles des Perses. Ce fut fort à propos pour le corps de bataille qui commencoit à se rompre, & étoit accablé par le nombre des combattans. Alors la déroute des Perses fut entiére. Ils prirent tous la fuite, non vers leur camp, mais vers leurs vaisseaux pour s'y sauver. Les Athéniens les y poursuivirent, & mirent le feu à plusieurs de leurs vaisseaux. C'est dans cette occasion que Cynégire, frere du poéte Eschyle, qui se tenoit à un vaisseau pour y entrer avec les fuiards, aiant * eu la main droite coupée, tomba dans la mer & y périt. Les Athéniens

* *Justin ajoute que Cynégire, aiant eu d'abord la main droite, puis la gauche, coupée à coups de hache, il s'attacha encore au vaisseau avec les dents sans vouloir quitter prise, tant il étoit acharné contre l'ennemi. Récit purement fabuleux, & sans aucune apparence de vrai.*

ſe rendirent maîtres de ſept vaiſſeaux. Il périt de leur côté dans le combat près de deux cens hommes, & du côté des Perſes plus de ſix mille, ſans compter ceux qui tombérent dans la mer en fuiant, ou qui furent conſumés par le feu qu'on mit aux vaiſſeaux. DARIUS.

Hippias fut tué dans le combat. Cet ingrat & perfide citoien, pour recouvrer l'injuſte domination que Piſiſtrate ſon pere avoit uſurpée ſur les Athéniens, avoit eu la lâcheté de ſe rendre ſervilement le courtiſan d'un roi barbare, & d'implorer ſon ſecours contre ſes propres citoiens. Animé de haine & de vengeance, il lui avoit ſuggéré tous les moiens qu'il avoit pû imaginer pour mettre ſa patrie dans les fers; & lui-même s'étoit mis à la tête de ſes ennemis pour réduire en cendres la ville qui lui avoit donné le jour, & à qui il ne pouvoit reprocher de crimes que celui de ne vouloir point le reconnoitre pour ſon tyran. Une mort honteuſe, qui devoit être ſuivie de l'exécration de tous les ſiécles, fut la juſte récompenſe d'une ſi noire perfidie.

Auſſitôt après la bataille, un ſoldat Athénien, encore tout fumant du ſang des ennemis, ſe détacha de l'armée, *Plut. de glor. Athéniens. pag. 347.*

DARIUS. mée, & courut de toutes ses forc
Athénes pour porter à ses concito
l'heureuse nouvelle de la vict
Quand il fut arrivé à la maison
Magistrats, il ne leur dit que
mots, a *Réjouissez-vous, nous son*
vainqueurs, & tomba mort à leur p

Pausan. lib. 1. pag. 62.

Les Perses avoient tellement
pté sur la victoire, qu'ils avoient
porté du marbre à Marathon, po
ériger un trophée. Les Grecs se
rent de ce marbre, & en firent
par Phidias une statue à la déesse
mésis, * qui avoit un temple prè
lieu où se donna le combat.

La flote Persane, au lieu de pre
le chemin des îles pour regagner
sie, doubla le cap de Sunium, da
dessein de surprendre Athénes a
que les Athéniens pussent y être
rivés pour la secourir. Mais ceu
marchérent au secours de leur p
avec neuf Tribus, & ils firent tan
diligence qu'ils y arrivérent le
même. De Marathon à Athénes il
environ quarante mille, c'est-à-
plus de quinze lieues. C'étoit b

a Χαίρετε, χαίρομεν. *Je n'ai pû*
dre en françois la vivacité du Grec.

* *C'étoit la déesse chargée de venger les*
tices.

coup pour une armée qui avoit essuié la fatigue d'un long & rude combat. Ainsi le dessein des Perses avorta. DARIUS.

Aristide, laissé seul à Marathon avec sa Tribu pour garder les prisonniers & le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avoit de lui. Car l'or & l'argent étant semés çà & là dans le camp ennemi,& toutes les tentes aussi bien que toutes les galéres qu'on avoit prises, étant pleines d'habits & de meubles magnifiques, & de toutes sortes de richesses sans nombre, non seulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empécha que les autres n'y touchassent.

Dès que le jour de la pleine lune fut passé, les Lacédémoniens se mirent en chemin avec deux mille hommes, & aiant fait toute la diligence possible, ils arrivérent dans l'Attique après une marche forcée de trois jours, où ils firent 1200. stades de chemin, c'est-à-dire 70 lieues. La bataille avoit été donnée la veille. Ils ne laissérent pas d'aller jusqu'à Marathon, dont ils virent les campagnes couvertes de corps morts & de richesses. Après avoir félicité les Athéniens sur l'heureux succès de la bataille, ils retournérent dans leur pays.

Isocrat. in Panegyr. pag. 113.

Une

DARIUS. Une vaine & ridicule superstition les empêcha d'avoir part à l'action la plus glorieuse, dont il soit parlé dans l'histoire. Car il est presque sans exemple qu'une petite poignée de gens, comme étoient les Athéniens, non seulement ait tenu tête à une armée aussi nombreuse que celle des Perses, mais l'ait entiérement dissipée & mise en fuite. On est étonné de voir une puissance si formidable venir échouer contre une petite ville, & l'on est presque tenté de refuser sa croiance à un événement qui paroit si peu vraisemblable, & qui est cependant très-certain. Cette bataille seule fait voir ce que peut l'habileté d'un Général qui sait prendre ses avantages, l'intrépidité des soldats qui ne craignent point la mort, le zèle pour la patrie, l'amour de la liberté, la haine & la détestation de l'esclavage & de la tyrannie, sentimens naturels aux Athéniens, mais dont la vivacité étoit sans doute beaucoup augmentée en eux par la présence seule d'Hippias, qu'ils redoutoient d'avoir de nouveau pour maître après tout ce qui s'étoit passé.

In Me- Platon, en plus d'un endroit, prend

à tâche de relever la journée de Marathon, & il veut qu'on la regarde comme la source & la premiére cause de toutes les victoires qui ont été remportées depuis. En effet c'est elle qui ôta à la puissance Persanne cette terreur, qui la rendoit si formidable, & qui faisoit tout plier devant elle; qui apprit aux Grecs à connoitre leurs forces, & à ne pas trembler devant un ennemi qui n'avoit de terrible que le nom; qui leur fit comprendre que la victoire ne dépend point du nombre, mais du courage des troupes; qui mit dans tout son jour la gloire qu'il y a à sacrifier sa vie pour le salut de la patrie, & pour la conservation de la liberté; qui les remplit enfin, pendant toute la suite des siécles, d'une noble émulation, & d'un vif desir d'imiter leurs ancêtres, & de ne point dégénérer de leur vertu. Car, dans toutes les occasions importantes, on leur remettoit devant les yeux Miltiade & sa troupe invincible, c'est-à-dire une petite armée de héros, dont le courage intrépide avoit fait tant d'honneur à Athénes.

DARIUS.

nex. pag. 239. 240. *Et lib.* 3. *de leg. pag.* 698. 699.

On rendit aux morts sur le champ tout l'honneur qui leur étoit dû. On leur

Pausan. in Attic. pag. 60. & 61.

DARIUS. leur érigea à tous, dans le lieu même où la bataille s'étoit donnée, d'illuſtres monumens, où leurs noms, & celui de leurs Tribus, étoient marqués. On en conſtruiſit trois ſéparément, l'un pour les Athéniens, l'autre pour les Platéens, & un troiſiéme pour les eſclaves qu'on avoit armés dans cette occaſion. Dans la ſuite on y ajouta le tombeau de Miltiade.

Corn. Nep. in Milt. c. 6. Je ne dois pas omettre ici la réflexion de Cornélius Népos l'hiſtorien, ſur ce que firent les Athéniens pour honorer la mémoire de leur Général. Autrefois, dit-il en parlant des Romains, nos ancètres récompenſoient la vertu par des marques de diſtinction peu faſtueuſes, mais qu'ils accordoient rarement, & qui, par cette raiſon-là même, étoient d'un grand prix, au lieu que maintenant qu'elles ſont prodiguées, on n'en fait nul cas. Il en a été ainſi, ajoute-t-il, parmi les Athéniens. Tout l'honneur qu'on rendit à Miltiade, le libérateur d'Athénes & de toute la Gréce, fut que dans le tableau où les Athéniens firent peindre la bataille de Marathon, on le repréſente à la tête des dix Chefs, exhortant les ſoldats, & leur donnant

nant l'exemple. Mais ce même peuple, dans les ſiécles poſtérieurs devenu plus puiſſant, & corrompu par les flateries de ſes Orateurs, decerna trois cens ſtatues à Démétre de Phalére.

Plutarque fait la même réflexion, & il remarque ſagement que a l'honneur qu'on rend aux grands hommes, ne doit pas être regardé comme la récompenſe de leurs belles actions, mais ſimplement comme la marque de l'eſtime qu'on en fait, dont on veut par là perpétuer le ſouvenir. Ce n'eſt donc pas la richeſſe ni la magnificence des monumens publics qui en fait le prix, ni qui les rend durables, mais la ſincére reconnoiſſance de ceux qui les érigent. Les trois cens ſtatues de Démétre de Phalére furent toutes renverſées de ſon vivant même, & le tableau où le courage de Miltiade étoit repréſenté, ſubſiſta pluſieurs ſiécles après lui. *In praec. de rep. ger. pag. 820.*

Ce

a Οὐ γὰρ μισθὸν εἶναι δεῖ τῆς πράξεως, ἀλλὰ σύμβολον, τὴν τιμὴν, ἵνα καὶ διαμένῃ πολὺν χρόνον.

DARIUS.

Plin. lib. 35. cap. 9.

Ποικίλη.

Herod. lib. 6. cap. 132-136.

Corn. Nep. in Milt. cap. 7. 8.

Ce tableau étoit placé à Athénes, dans une galerie, qui étoit ornée & enrichie de différentes peintures, toutes excellentes, & de la main des meilleurs maîtres, & qui, pour cette raison, fut appellée *Pécile*, d'un mot grec, qui signifie *variée*. Le célébre Polygnote, qui étoit de l'île de Thasos, l'un des premiers peintres de son tems, avoit peint ce tableau, du moins pour la plus grande partie; & comme il se piquoit d'honneur, & étoit plus sensible à la gloire qu'à l'intérèt, il l'avoit fait gratuitement, & sans vouloir en tirer aucune récompense. Athénes le paia en une monnoie qui étoit de son goût, en lui décernant, par l'ordre des Amphictyons, un logement public dans la ville, où il pouroit demeurer tant qu'il lui plairoit.

La reconnoissance des Athéniens à l'égard de Miltiade ne fut pas de longue durée. Après la bataille de Marathon, il avoit demandé & obtenu une flote de soixante & dix vaisseaux; pour aller punir & soumettre les îles qui avoient favorisé les barbares. Il en subjugua plusieurs: mais aiant mal réussi dans l'île de Paros, & sur un faux bruit de l'arrivée de la flote ennemie

nemie, s'étant cru obligé de lever le siége qu'il avoit mis devant la principale ville, où il avoit reçu une blessure fort dangereuse, il revint à Athénes avec sa flote; & il fut appellé en jugement par un citoien nommé Xanthippe, qui l'accusa d'avoir levé ce siége par trahison, & après avoir reçu de grandes sommes du Roi des Perses. Quelque peu de vraisemblance qu'eût cette accusation, elle prévalut contre le mérite & l'innocence de Miltiade. Il fut condanné à perdre la vie, & à être jetté dans le barathre, qui étoit le lieu où l'on précipitoit les coupables convaincus des plus grands crimes. Le Magistrat s'opposa à l'exécution d'un jugement si inique. Toute la grace qu'on fit au Libérateur de la patrie, fut de commuer la sentence de mort, en une amende de cinquante mille écus, qui étoit la somme où montoient les frais de la flote qu'on avoit équipée sur ses remontrances & ses avis. Comme il étoit hors d'état de la paier, il fut mis en prison, & y mourut de la blessure qu'il avoit reçue à Paros. Cimon son fils, qui étoit alors fort jeune, signala en cette occasion sa pieté, comme

DARIUS.

Plat. in Georg. pag. 519.

50. *talent.*

DARIUS. me nous verrons dans la ſuite qu'il ſignalera ſon courage. Il acheta la permiſſion d'enſevelir le corps de ſon pere; en paiant pour lui les cinquante mille écus auſquels il avoit été condanné; ſomme qu'il ramaſſa du mieux qu'il put dans la bourſe de ſes parens & de ſes amis.

Cornélius Népos remarque que ce qui engagea principalement les Athéniens à en uſer ainſi à l'égard de Miltiade, fut ſon mérite même & ſa grande réputation, qui fit craindre au peuple, délivré aſſez récemment du joug de la ſervitude ſous Piſiſtrate, que celui-ci, qui avoit été autrefois tyran dans la Cherſonnéſe, ne voulût le devenir à Athénes. a Ainſi il aima mieux punir un innocent, que d'avoir toujours devant les yeux un tel ſujet de crainte. C'eſt ce même principe qui établit l'Oſtraciſme à Athénes. J'ai raporté ailleurs les raiſons les plus plauſibles, ſur leſquelles pouvoit être fondé l'Oſtraciſme. Mais il eſt difficile d'excuſer pleinement une ſi étrange politique, à qui tout mérite devient

Maniére d'étudier, Tome 3. pag. 407.

a Hæc populus reſpiciens, maluit eum innoxium plecti, quàm ſe diutius eſſe in timore.

devient ſuſpect, & qui convertit la vertu même en crime. DARIUS.

On le vit bien clairement dans l'exil d'Ariſtide. Son attachement inviolable à la juſtice l'obligea en pluſieurs occaſions de s'oppoſer à Thémiſtocle, qui ne ſe piquoit pas de délicateſſe ſur ce point, & qui mit en uſage toutes ſortes d'intrigues & de cabales, pour écarter par les ſuffrages du peuple un rival qu'il trouvoit toujours contraire à ſes deſſeins ambitieux. Il [a] parut bien dans cette occaſion qu'on peut être ſupérieur en mérite & en vertu, ſans l'être en crédit. L'éloquence impétueuſe de Thémiſtocle l'emporta ſur la juſtice d'Ariſtide, & il vint à bout de le faire bannir. Dans cette ſorte de jugement les citoiens donnoient leurs ſuffrages en écrivant le nom de l'accuſé ſur une coquille, appellée en grec ὄϛρακον, d'où eſt venu le nom d'Oſtraciſme. Ici un payſan, qui ne ſavoit pas écrire, *Plut. in Ariſt. pag. 322. 323.*

a In his cognitum eſt, quanto antiſtaret eloquentia innocentiæ. Quanquam enim adeo excellebat Ariſtides abſtinentia, ut unus poſt hominum memoriam, quod quidem nos audierimus, cognomine Juſtus ſit appellatus; tamen à Themiſtocle collabefactus teſtulâ illâ exilio decem annorum multatus eſt. *Cornel. Nep. in Ariſt.*

DARIUS. & qui ne connoissoit pas Aristide, s'adressa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. „ Cet homme vous a-t-il fait quelque „ mal, lui dit Aristide, pour le condan- „ ner ainsi? Non, répliqua l'autre; je „ ne le connois pas même: mais je suis „ fatigué & blessé de l'entendre par „ tout appeller *le Juste*. Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, & la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui le fit regretter. Le [a] grand Camille, en un cas tout semblable, n'imita point sa générosité & fit une priére toute contraire, en demandant aux dieux de forcer sa ville ingrate par quelque malheur à avoir besoin de lui, & à le rappeller au plutôt.

Val. Max. lib. 5. cap. 3. Heureuse République s'écrie Valére Maxime en parlant de l'exil d'Aristide, qui a pu après un si indigne traitement fait au plus homme de bien qu'elle ait jamais eu, trouver encore des citoiens attachés avec zèle & fidélité à son service!.

a In exilium abiit, precatus ab diis immortalibus, si exilio sibi ea injuria fieret, primo quoque tempore desiderium sui civitati ingratæ facerent. *Liv. lib. 5. n. 32.*

vice! *Felices Athenas, quæ post illius exilium invenire aliquem aut virum bonum, aut amantem sui civem potuerint, cum quo tunc ipsa sanctitas migravit!* DARIUS.

§. VIII. *Darius songe à porter la guerre contre l'Egypte & contre la Gréce. Il est prévenu par la mort. Dispute entre deux de ses fils pour la roiauté. Xerxès est élu Roi.*

Quand Darius apprit la défaite de son armée à Marathon, il entra dans une grande colère; & ce mauvais succès, loin de le décourager, & de le détourner de laguerre contre la Gréce, ne fit que l'animer à la poursuivre & à la pousser avec plus de vigueur, pour se venger en même tems & de l'incendie de Sardes, & de la honte reçue à Marathon. Ainsi, résolu de marcher en personne avec toutes ses forces, il envoia ordre à tous ses sujets dans toutes les provinces de son empire de s'armer pour cette expédition. *Herod. lib. 7. cap. 1.*

Après avoir emploié trois ans à ces préparatifs, il eut à soutenir une nouvelle guerre par la revolte de l'Egypte. Il paroitroit, par ce qu'on lit dans Diodore de Sicile, que Darius y alla, lui même pour l'appaiser, & en vint AN. M. 3517. AV. J.C. 487. *Diod. lib. 1. p. 54. & 85.*

DARIUS. à bout. Cet Hiſtorien raconte que ce Prince voulant y faire mettre ſa ſtatue avant celle de Séſoſtris, le Grand Prêtre des Egyptiens lui repréſenta qu'il n'avoit pas encore égalé la gloire de ce Conquérant, & que le Roi, loin d'être choqué de la liberté de l'Egyptien, répondit qu'il travailleroit à la ſurpaſſer. Diodore ajoute que Darius, déteſtant la cruauté impie dont Cambyſe ſon prédéceſſeur avoit uſé en Egypte, témoigna beaucoup de reſpect pour les dieux & pour leurs temples, qu'il eut pluſieurs entretiens avec les Prétres Egyptiens ſur ce qui regarde la religion & le gouvernement, & qu'aiant appris d'eux avec quelle douceur leurs anciens Rois traitoient leurs ſujets, il s'étoit appliqué, après ſon retour en Perſe, à ſe former ſur leur modéle. Mais Hérodote, plus digne de foi en cela que Diodore, marque ſeulement que ce Prince, réſolu de punir tout à la fois ſes ſujets revoltés & de ſe venger de ſes anciens ennemis, ſe détermina à leur faire la guerre en même tems, & à tomber lui-même en perſonne ſur la Gréce avec le gros de ſes troupes, pendant qu'il en emploieroit une autre partie pour réduire l'Egypte.

Herod. lib.6. cap. 2.

Selon un ancien uſage des Perſes, il n'étoit point permis à leur Roi d'aller à la guerre, ſans avoir nommé celui qui devoit monter ſur le trône après lui; coutume ſagement établie pour ne point expoſer l'Etat aux troubles qui accompagnent ordinairement l'incertitude du ſucceſſeur, les inconvéniens de l'anarchie, & les cabales des divers prétendans. Darius, avant que de s'engager dans l'expédition contre la Gréce; ſe crut obligé de ſatisfaire à cette loi, d'autant plus qu'il étoit avancé en âge, & qu'il y avoit une diſpute entre deux de ſes enfans au ſujet de la ſucceſſion à l'empire, qui pourroit exciter une guerre civile après ſa mort, s'il laiſſoit ce différent indécis. Darius avoit trois fils de ſa premiére femme fille de Gobryas, tous trois nés avant qu'il fût parvenu à la couronne; quatre autres d'Atoſſe, fille de Cyrus, qui étoient nés depuis qu'on l'avoit choiſi pour roi. Artabazane, appellé par Juſtin Arteméne, étoit l'aîné des premiers; & Xerxès, des ſeconds. Artabazane alléguoit en ſa faveur, qu'étant l'aîné de tous ſes freres, la coutume & l'uſage de toutes les nations lui adjugeoit la

DARIUS.

AN. M. 3519. Av. J. C. 485.

Ibid. cap. 2. & 3.

DARIUS. succession préférablement à tout autre. Xerxès répliquoit, qu'il étoit fils de Darius par Atosse fille de Cyrus, qui avoit fondé l'Empire des Perses; & qu'il étoit plus juste que la couronne de Cyrus tombât à un de ses descendans, qu'à un autre qui ne l'étoit pas. Démarate, roi de Lacédémone, qui après avoir été déposé injustement par ses sujets vivoit alors en exil à la Cour de Perse, lui suggéra secrettement une autre raison : c'est qu'Artabazane étoit à la vérité le fils aîné de Darius, mais que lui Xerxès étoit le fils aîné du Roi, qu'ainsi Artabazane étant né lorsque son pére n'étoit encore qu'homme privé, il ne pouvoit prétendre par son droit d'aînesse qu'à ses biens propres : mais que pour lui, étant le fils aîné du Roi, le droit de succéder à la couronne lui appartenoit. Il appuia cette raison de l'exemple des Lacédémoniens, qui n'appelloient à la succession du roiaume que les enfans qui étoient nés depuis que leur pére étoit Roi. La succession fut adjugée à Xerxès.

Justin. lib. 2. cap. 10. Plut. de frat. amore, p. 488.

Justin aussi bien que Plutarque, place cette dispute après la mort de Darius. L'un & l'autre font remarquer la sage conduite de ces deux fre-

res dans une conjoncture si délicate. Selon cette autre maniére de raporter le même fait, Artabazane étoit absent quand le Roi mourut. Xerxès prit aussitôt toutes les marques de la roiauté, & en exerça la fonction. Dès que son frere fut arrivé, il quitta le diadéme & la tiare qu'il portoit dune maniére qui ne convenoit qu'au Roi, alla au devant lui, & le combla d'honnêtetés. Ils convinrent de prendre pour arbitre de leur différent Artabane leur oncle, & de s'en raporter sans appel à son jugement. a Pendant tout le tems que dura cette dispute, les deux freres se donnérent réciproquement toutes les marques d'une amitié véritablement fraternelle, se faisant des présens, & se donnant même des repas, d'où l'estime & la confiance mutuelle écartoient de part & d'autre toute crainte & tout soupçon, & y faisoit regner une joie pure

DARIUS.

a Adeo fraterna contentio fuit, ut nec victor insultaverit, nec victus doluerit; ipsoque litis tempore invicem munera miserint; jucunda quoque inter se non solum, sed credula convivia habuerint, judicium quoque ipsum sine arbitriis, sine convicio fuerit. Tanto moderatiùs tum fratres inter se regna maxima dividebant, quàm nunc exigua patrimonia partiuntur. *Justin.*

DARIUS. pure & une pleine ſécurité. Spectacle bien digne d'admiration, s'écrie Juſtin, de voir que pendant que la plupart des freres ſe diſputent preſque à main armée un médiocre patrimoine, ceux-ci attendoient avec une modération ſi tranquille un jugement qui devoit décider du plus grand empire qui fût dans l'univers. Quand Artabane eut prononcé en faveur de Xerxès, dans le moment même ſon frere ſe proſterna devant lui le reconnoiſſant pour ſon maître, & le plaça de ſa propre main ſur le trône, montrant par cette conduite une grandeur d'ame véritablement roiale, & infiniment ſupérieure à toutes les grandeurs humaines. Ce promt acquieſcement à une ſentence ſi préjudiciable à ſes intérets, n'étoit point l'effet d'une adroite politique, qui ſait diſſimuler dans l'occaſion, & ſe faire honneur de ce qu'elle ne peut empêcher. C'étoit reſpect pour les loix, vraie affection pour un frere, & indifférence pour ce qui pique ſi vivement l'ambition des hommes, & arme ſouvent les plus proches les uns contre les autres. Pour lui, il demeura toujours attaché aux intérêts de Xerxès avec tant d'ardeur, qu'il perdit la vie à ſon ſervice dans la bataille de Salamine.

En quelque tems que cette dispute doive être placée, il est constant que Darius ne put exécuter la double expédition qu'il méditoit, l'une contre l'Egypte, & l'autre contre la Gréce, & qu'il fut prévenu par la mort. Il avoit régné trente-six ans. L'Epitaphe a de ce Prince, où il se vante d'avoir eu le mérite de boire beaucoup, & de bien porter le vin, montre que c'etoit là véritablement une gloire chez les Perses. Nous verrons dans la suite que le jeune Cyrus s'attribuoit cette qualité, comme une perfection qui le rendoit plus digne du sceptre que ne l'étoit son aîné. Qui, de nous, s'aviseroit de mettre un tel mérite parmi les qualités d'un bon Roi ?

DARIUS. *Herod. lib. 6. cap. 4.*

Darius avoit d'excellentes qualités, mais qui étoient mêlées de plusieurs défauts, & l'empire se sentit des unes & des autres. b Car telle est la condition des Rois : ils ne vivent & n'agissent point pour eux seuls. Tout ce qu'ils

H 5

a Ηδυνάμην καὶ οἶνον πίνειν πολυν, καὶ τȣτον φέρειν καλῶς. *Athen. lib.* 10. *pag.* 434.

b Ita nati estis, ut bona malaque vestra ad Remp. pertineant. *Tacit. lib.* 4. *cap.* 8.

DARIUS. qu'ils font, soit en bien soit en mal, ils le font pour leurs sujets; & leurs intérêts sont inséparables. On voioit en lui un fonds de douceur, d'équité, de clémence, de bonté pour les peuples: il aimoit la justice, & respectoit les loix: il estimoit le mérite, & le récompensoit: il n'étoit point jaloux de son rang ni de son autorité, jusqu'à exiger des respects forcés, & à se rendre presque inaccessible: quelque habile qu'il fut par lui-même, il écoutoit les avis, & savoit en profiter; c'est de lui que l'Ecriture Sainte dit qu'il ne faisoit rien sans consulter les sages de sa Cour: *Interrogavit sapientes ... & illorum faciebat cuncta consilio*; il paioit de sa personne dans les combats, où il gardoit toujours son sang froid, & il disoit de lui-même que le danger le plus vif & le plus pressant ne servoit qu'à augmenter son courage & sa prudence: enfin il y a eu peu de Princes plus habiles que lui dans l'art de régner, & plus expérimentés dans la guerre. La gloire de Conquérant, si c'en est une véritable, ne lui manqua pas. Car, non seulement il rétablit & affermit entiérement l'empire de Cyrus, qui avoit été fort ébran-

Esth. 1. 13.

Plut. in apophthegm. pag. 172.

lé

lé par Cambyse & par le Mage : il y ajouta encore plusieurs grandes & riches provinces, & en particulier les Indes, la Thrace, la Macédoine, & les îles qui baignent les côtes de l'Ionie. DARIUS.

Mais quelquefois ces bonnes qualités faisoient place à des défauts tout opposés. Reconnoit-on la bonté & la douceur de Darius dans le traitement qu'il fit à ce pere infortuné, qui de trois fils qu'il avoit, le pria de lui en laisser un pendant que les autres le suivroient dans ses campagnes ? Y eut-il jamais occasion où le conseil fût plus nécessaire que dans le dessein qu'il forma de porter la guerre contre les Scythes? & pouvoit-on lui en suggérer un plus sage que celui que lui donna son frere ? il ne l'écouta pas. Paroit-il dans toute cette expédition aucune marque de sagesse, ou de prudence ? & n'y voit-on pas par tout un Prince ennivré de sa grandeur, qui croit que rien ne lui peut résister, & en qui la folle ambition de se signaler par une conquête extraordinaire étoufe tout ce qu'il avoit montré jusques-là de bon sens, de jugement, d'habileté même dans la guerre ?

Ce qui fait la solide gloire de Darius,

DARIUS. rius, c'eſt d'avoir été choiſi de Dieu même, auſſibien que Cyrus, pour être l'inſtrument de ſes miſéricordes ſur ſon peuple, le protecteur déclaré des Iſraélites, & le reſtaurateur du temple de Jéruſalem. On en peut voir l'hiſtoire dans Eſdras & dans les prophêtes Aggée & Zacharie.

CHAPITRE SECOND.

HISTOIRE DE XERXES, jointe à celle des Grecs.

LE régne de Xerxès n'a été que de douze ans, mais il eſt rempli de grands événemens.

§. I. *Xerxès, après avoir reduit l'Egypte, ſe prépare à porter la guerre contre les Grecs. Il tient conſeil. Sage diſcours d'Artabane. La guerre eſt réſolue.*

XERXES. AN.M. 3519. Av. J. C. 485. *Herod. lib. 7. cap. 5. Joſeph. Antiq. lib. 11. cap. 5.*

Xerxès étant monté ſur le trône, emploia la première année de ſon régne à continuer les préparatifs que ſon pere avoit commencés pour la réduction de l'Egypte. Il confirma aux Juifs de Jéruſalem tous les priviléges qui leur avoient été accordés par ſon pere, & particuliérement celui qui leur aſſignoit

assignoit le tribut de Samarie pour se fournir de victimes dans le culte qu'ils rendoient à Dieu dans son temple. XERXES.

La seconde année de son régne, il marcha contre les Egyptiens; & après avoir vaincu & subjugué ces rebelles, il appesantit le joug de leur servitude: & aiant donné le gouvernement de cette province à son frere Achéméne, il revint vers la fin de l'année à Suse. AN. M. 3520. Av. J. C. 484. *Herodot. lib. 7. cap. 7.*

Le fameux historien Hérodote naquit cette année à Halicarnasse en Carie. Car il avoit 53. ans lorsque la guerre du Péloponnése commença. *Aul. Gel. lib. 15. cap. 23.*

Xerxès, enflé du succès qu'il avoit eu contre les Egyptiens, résolut de faire la guerre aux Grecs. (Il ne prétendoit plus, disoit-il, qu'on achetât pour lui des figues de l'Attique qui étoient excellentes, & ne vouloit en manger que lorsque le pays lui appartiendroit.) Avant que de s'engager dans une entreprise de cette importance, il crut devoir assembler son Conseil, & prendre les avis de tout ce qu'il y avoit de plus grands & de plus illustres personnages à sa Cour. Il leur proposa le dessein qu'il avoit de porter la guerre contre la Gréce. Ses motifs étoient, le desir d'imiter ses prédécesseurs, AN. M. 3521. Av. J. C. 483. *Herod. lib. 7. cap. 8. 18.* *Plut. in Apophth. pag. 173.*

XERXES. ceſſeurs, qui tous avoient illuſtré leur nom & leur régne par de nobles entrepriſes, l'obligation où il étoit de venger l'inſolence des Athéniens, qui avoient oſé attaquer Sardes, & l'avoient réduite en cendres; la néceſſité de réparer l'affront reçu à la bataille de Marathon, l'eſpérance des grands avantages qu'on pourroit tirer de cette guerre, qui entraîneroit après elle la conquête de l'Europe, le plus riche & le plus fertile pays qui fut dans l'univers. Il ajoutoit que cette guerre avoit déja été réſolue par ſon pere Darius, dont il ne faiſoit que ſuivre & exécuter les intentions; & il finit en promettant de grandes récompenſes à ceux qui s'y diſtingueroient par leur valeur.

Mardonius, le même qui ſous Darius avoit ſi mal réuſſi, mais que ſes mauvais ſuccès n'avoient pas rendu plus ſage ni moins ambitieux, & qui déſiroit extrêmement d'avoir le commandement des troupes, parla le premier. Il commença par élever Xerxès au-deſſus de tous les Rois qui l'avoient précédé, & de tous ceux qui devoient le ſuivre. Il montra l'indiſpenſable néceſſité de venger l'injure faite au nom Per-

Perſan. Il décria les Grecs, comme des peuples lâches & timides, ſans courage, ſans force, ſans expérience de la guerre. Il en apporta pour preuve la conquête que lui-même avoit faite de la Macédoine, qu'il exagéra avec des termes pleins de faſte & de vanité, montrant qu'il n'avoit trouvé aucune réſiſtance. Il ne craignoit pas d'aſſurer qu'aucun peuple de la Gréce n'oſeroit venir à la rencontre de Xerxès, qui marchoit avec toutes les forces de l'Aſie; & que s'ils avoient la témérité de ſe préſenter devant lui, ils apprendroient à leurs dépens que les Perſes étoient les peuples de la terre les plus courageux. XERXES.

Comme on s'aperçut que ce diſcours flateur plaiſoit extrêmement au Roi, perſonne, dans le Conſeil, n'oſoit le contredire, & tous gardoient le ſilence. C'étoit une ſuite preſque inévitable de la maniére dont Xerxès s'étoit expliqué. Un Prince ſage, quand il propoſe une affaire dans ſon Conſeil, & qu'il deſire ſincérement qu'on lui diſe la vérité, a une extrême attention à cacher ſes propres ſentimens, pour ne point gêner ceux des autres, & pour leur laiſſer une entiére liber-

XERXES liberté. Xerxès au contraire avoit marqué ouvertement ſon penchant ou plutôt ſa détermination pour la guerre. Quand cela eſt ainſi, les flateurs, qui ſont artificieux, empreſſés à s'inſinuer & à plaire, toujours prêts à entrer dans les paſſions de celui qui conſulte, ne manquent pas d'appuier ſon ſentiment par des raiſons ſpécieuſes & plauſibles; pendant que ceux qui ſeroient capables de donner de bons conſeils, ſont retenus par la crainte, y aiant peu de courtiſans qui aiment aſſez le Prince, & qui ſoient aſſez courageux, pour oſer lui déplaire en combattant ſon gout.

Les louanges exceſſives que Mardonius donnoit à Xerxès, langage ordinaire des flateurs, auroient dû le lui rendre ſuſpect, & lui faire craindre que ce Seigneur, ſous une apparence de zèle pour ſa gloire, ne cachât ſon ambition, & le deſir violent qu'il avoit de commander l'armée. Mais ces paroles douces & flateuſes, qui ſe gliſſent comme un ſerpent ſous les fleurs, loin de déplaire aux Princes, les charment & les entraînent. Ils ne ſavent pas qu'on ne les loue que parce qu'on les croit foibles, & aſſez vains pour ſe laiſſer tromper par des louanges diſpro-

proportionnées à leurs mérites & à leurs actions. XERXES

Voila ce qui ferma la bouche à tous ceux qui étoient dans le Conseil. Dans ce silence général, Artabane, oncle de Xerxès, Prince recommandable par son âge& par sa prudence, eut le courage de prendre la parole. „ Grand „ Roi, dit-il en s'adressant à Xerxès, „ souffrez que je vous dise ici mon sen- „ timent avec la liberté qui convient à „ mon âge & à vos intérêts. Quand „ Darius, votre pére & mon frere, son- „ gea à porter la guerre contre les Scy- „ thes, je fis tout mon possible pour „ l'en détourner. Vous savez ce que lui „ couta cette entreprise,& quel en fut le „ succès. Les peuples que vous allez at- „ taquer, sont infiniment plus à crain- „ dre que les Scythes. Les Grecs passent „ pour être & sur mer & sur terre les „ meilleures troupes qu'il y ait. Si les „ Athéniens seuls ont pu défaire l'ar- „ mée nombreuse commandée par Da- „ tis & par Artapherne, que faut-il at- „ tendre de tous les peuples de la Gré- „ ce réunis ensemble ? Vous songez à „ passer d'Asie en Europe en jettant un „ pont sur la mer. Et que deviendrons- „ nous, si les Athéniens vainqueurs „ sont

XERXES „ font avancer leur flote vers ce pont,
„ & le rompent? Je tremble encore,
„ quand je pense que dans l'expédi-
„ tion de Scythie on fit dépendre la
„ vie du Roi votre pere & le salut de
„ toute l'armée de la bonne foi d'un
„ seul homme, & que si Hystiée le
„ Milésien eût, comme on l'y exhorta
„ fortement, rompu le pont qu'on
„ avoit jetté sur le Danube, c'en étoit
„ fait de l'empire Persan. Ne vous ex-
„ posez point, Seigneur, à un pareil
„ danger, d'autant plus que rien ne
„ vous y oblige. Prenez du tems pour
„ y réfléchir. Quand on a délibéré mû-
„ rement sur une affaire, quel qu'en
„ soit le succès, on n'a rien à se repro-
„ cher. La précipitation, outre qu'elle
„ est imprudente, est presque toujours
„ malheureuse, & suivie de funestes ef-
„ fets. Sur-tout, Grand Prince, ne
„ vous laissez point éblouir ni par le
„ vain éclat d'une gloire imaginaire,
„ ni par le pompeux appareil de vos
„ troupes. Ce sont les arbres les plus
„ élevés qui ont les plus à craindre de
„ la foudre. [a] Comme Dieu seul est
grand,

[a] Φιλεῖ ὁ θεὸς τὰ ὑπερέχοντα πάντα κολούειν· οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν ἄλλον μέγα ὁ θεὸς, ἢ ἑωϋτόν.

„ grand, il eſt ennemi de l'orgueil, & Xerxès
„ il ſe plait à abaiſſer tout ce qui s'é-
„ lève; & ſouvent les plus nombreu-
„ ſes armées fuient devant une poi-
„ gnée d'hommes; parce qu'il remplit
„ ceux-ci de courage, & jette la ter-
„ reur parmi les autres.

Après qu'Artabane eut ainſi parlé au Roi, il ſe tourna vers Mardonius, & lui reprocha le peu de ſincérité ou de jugement qu'il avoit fait paroitre, en donnant au Roi une idée des Grecs entiérement contraire à la vérité, & le tort extrême qu'il avoit de vouloir engager témérairement les Perſes dans une guerre, qu'il ne ſouhaitoit que par des vûes d'ambition & d'intérêt. „ Au
„ reſte, ajouta-t-il, ſi l'on conclud
„ pour la guerre, que le Roi, dont la
„ vie nous eſt chére, demeure en Per-
„ ſe: & pour vous, puiſque vous le de-
„ ſirez ſi fortement, marchez à la tête
„ des armées les plus nombreuſes que
„ vous aurez pu amaſſer. Cependant
„ qu'on mette quelque part en dépôt
„ vos enfans & les miens, pour répon-
„ dre du ſuccès de la guerre. S'il eſt fa-
„ vorable, je conſens que mes * en-
fans

* *Pourquoi faloit-il que les enfans fuſſent punis de la faute de leurs péres ?*

XERXES„ fans foient mis à mort: mais s'il eft
„ tel que je le prévoi, je demande que
„ vos enfans, & vous-même à votre
„ retour, foiez traités comme le mé-
„ rite le téméraire confeil que vous
„ donnez à votre Maître. “

Xerxès qui n'étoit pas accoutumé à fe voir contredire de la forte entra en fureur. „ Remerciez les dieux, dit-il „ à Artabane, de ce que vous êtes le „ frere de mon pere, fans quoi vous „ porteriez dans le moment même la „ jufte peine de votre audace. Mais je „ vous en punirai autrement, en vous „ laiffant ici parmi les femmes à qui „ vous reffemblez par votre lâche timi- „ dité, pendant qu'à la tête de mes „ troupes je marcherai où mon devoir „ & la gloire m'appellent. “

Le difcours d'Artabane étoit très mefuré & très refpectueux: cependant Xerxès en fut extrêmement choqué. a C'eft le malheur des Princes gâtés par la flaterie, de trouver fec & auftére tout ce qui eft fincère & ingénu, & de traiter de hardieffe féditieufe tout confeil libre & généreux. Il ne font

a Ita formatis Principum auribus, ut afpera quæ utilia, nec quicquam nifi jocundum & lætum accipiant. *Tacit. Hift. lib.3. cap.56.*

font pas reflexion qu'un homme de bien même n'ose jamais leur dire tout ce qu'il pense, ni leur découvrir la vérité toute entiére, sur-tout dans les choses qui peuvent leur être désagréables; & que le plus pressant besoin qu'ils aient c'est de trouver un ami sincére & fidéle qui ne leur cache rien. Un Prince se doit croire trop heureux, quand il naît un seul homme sous son régne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'Etat, & s'il étoit permis de s'exprimer ainsi, a l'instrument de la roiauté le plus néceſſaire & le plus rare. XERXES

Xerxès le reconnut dans l'occasion dont il s'agit. Quand son premier emportement de colère fut passé, & que la nuit lui eut laissé le loisir de faire réflexion sur les deux différens avis qu'on lui avoit donnés, il reconnut qu'il avoit eu tort de maltraiter de paroles son oncle, & il ne rougit pas de réparer sa faute le lendemain en plein Conseil, avouant nettement que le feu de la jeunesse & son peu d'expérience l'avoient fait manquer à ce qu'il devoit à un Prince aussi respectable qu'étoit Artabane

a Nullum majus boni imperii instrumentum, quàm bonos amicos *Tacit. Hist. l. 4. c. 7.*

XERXES bane & par son âge, & par sa sagesse : qu'il se rangeoit de son avis malgré un songe qu'il avoit eu la nuit, où un phantôme l'avoit vivement exhorté à entreprendre cette guerre. Tous ceux qui composoient le Conseil furent ravis d'entendre ce discours, & témoignérent leur joie en se prosternant tous devant le Roi, & relevant à l'envie la gloire de cette démarche, sans que de telles louanges pussent être suspectes. a Car on discerne aisément si celles qu'on donne aux Princes partent du cœur & naissent de la vérité, ou si elles ne sont que sur les levres, & un pur effet de la flaterie. Cet aveu, si sincére, & si humiliant, loin de leur paroitre une foiblesse dans Xerxès, fut regardé comme l'effort d'une grande ame, qui s'élève au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Ils admirérent d'autant plus la noblesse de cette démarche, qu'ils savoient que les Princes, élevés comme Xerxès dans une vaine hauteur & une fausse gloire ne veulent jamais avoir tort, & n'emploient pour l'ordinaire leur autorité qu'à soutenir

a Nec occultum est quando ex veritate, quando adumbrata lætitia, facta imperatorum celebrentur. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 41.*

avec fierté les fautes qu'ils ont faites XERXES
par ignorance, ou par imprudence.
On peut dire qu'il eſt plus glorieux de ſe relever ainſi, que de nêtre jamais tombé. En effet rien n'eſt plus grand, ni en même tems plus rare, que de voir un Roi puiſſant, & dans le tems de ſa plus grande proſpérité, reconnoitre ſes fautes quand il lui arive d'en faire, ſans chercher ni prétextes ni excuſes pour les couvrir; rendre hommage à la vérité, lors même qu'elle le condanne; & laiſſer à des Princes, fauſſement délicats ſur la grandeur, la honte d'être toujours pleins de défauts, & de n'en jamais convenir.

La nuit ſuivante, le même phantôme, ſi l'on en croit Hérodote, ſe montra encore au Roi, ajoutant au premier diſcours qu'il avoit tenu de nouvelles menaces. Xerxès en fit part à ſon oncle, &, pour réconnoitre ſi ce ſonge venoit des dieux ou non, il le preſſa vivement de ſe revétir des habits roiaux, de monter ſur le trône, & de paſſer enſuite la nuit dans ſon lit à ſa place. Artabane lui parla très ſenſément ſur la vanité des ſonges, puis venant à ce qui le regardoit perſonnellement: „* J'eſtime preſque éga-
„ le-

XERXES„ lement, dit-il, de bien penser par
„ soi-même, & de se rendre docile aux
„ bons avis d'un autre. Vous avez ces
„ deux qualités, Grand Prince; & si
„ vous suiviez votre naturel vous ne
„ vous porteriez qu'à des sentimens de
„ sagesse & de modération. Il n'y a que
„ les discours empoisonnés des flateurs
„ qui vous poussent à des partis vio-
„ lens, ** comme la mer, tranquille
„ par elle-même, n'est troublée que
„ par une impression étrangére. Au
„ reste ce qui m'a affligé dans le dis-
„ cours que vous avez tenu à mon
„ égard, n'a pas été mon injure per-
„ sonnelle, mais le tort que vous vous
„ faisiez à vous-même par votre mau-
„ vais choix entre deux conseils qu'on
„ vous donnoit, rejettant celui qui vous
„ portoit à des sentimens de modérati-
„ on & déquité, & embrassant l'autre,
„ qui ne tendoit au contraire qu'à
„ nourrir l'orgueil & irriter l'ambition.
Artabane,

* *Cette pensée est dans Hésiode*, Opera & dies, *v.*293. *Cic. pour Cluent. n.*84. & *Tit. Liv. lib.* 22. *n.*29. Sæpe ego audivi, milites, eum primum esse virum, qui ipse consulat quid in rem sit; secundum eum, qui bene monenti obediat: qui nec ipse consulere, nec alteri parere sciat, eum extremi ingenii esse.

** *Cette pensée est aussi dans Tite. Liv. Lib.* 28. *n.* 27.

Artabane, par complaisance, passa la nuit dans le lit du Roi, & y eut la même vision qu'avoit eu Xerxès, c'est-à-dire qu'en dormant il vit un homme qui lui faisoit de violens reproches, & qui le menaçoit des plus grands malheurs s'il continuoit de s'opposer au dessein du Roi. Il céda pour lors, & se rendit croiant qu'il y avoit en cela quelque chose de divin, & la guerre contre les Grecs fut résolue. Je raporte les choses telles que je les trouve dans Hérodote. XERXES.

Xerxès soutint mal cette gloire dans la suite. Nous ne verrons en lui que de courtes lueurs de sagesse & de raison, qui brillent un moment, & font place aux excès les plus condannables. On peut juger par là qu'il avoit un bon fonds & un naturel heureux. Mais les qualités les plus excellentes sont bientôt gâtées & corrompues par le poison de la flaterie, & par celui d'une puissance souveraine & sans bornes : *vi dominationis convulsus*. *Tacit.*

C'est un beau sentiment dans un Ministre, d'être moins touché de l'affront qu'on lui fait, que du tort qu'on faisoit à son Maître en lui donnant un funeste conseil.

Le conseil de Mardonius étoit fu-

 neste,

XERXES. neste,en ce que,comme le remarque Artabane,il n'étoit propre qu'à nourrir & à augmenter dans le Prince une pente à la hauteur & à la violence,qui ne lui étoit déja que trop naturelle, ὕβριν αὐξοῦσης; & [a] en ce qu'il accoutumoit son esprit à porter toujours ses desirs au dela de sa fortune présente,à vouloir toujours aller en avant, & à ne mettre aucunes bornes à son ambition. [b] C'est la passion de ceux qu'on appelle Conquérans,& qu'on nommeroit à plus juste titre, avec l'Ecriture Sainte, brigans des nations. Parcourez, dit Sénéque toute la suite des Rois de Perse,en trouverez vous quelqu'un qui se soit arrêté de lui-même dans sa course, qui ait été content de ses premiéres conquètes, &

Prædones gentium. Jerem. 4. 7.

[a] Ὡς κακὸν εἴη διδάσκειν τὴν ψυχὴν πλέον τι δίζεσθαι αἰεὶ ἔχειν τοῦ παρέοντος.

[b] Nec hoc Alexandri tantùm vitium fuit, quem per Liberi Herculisque vestigia felix temeritas egit: sed omnium, quos fortuna irritavit implendo Totum regni Persici stemma percense: quem invenies,cui modum imperii satietas fecerit? qui non vitam in aliqua ulteriùs procedendi cogitatione finierit? Nec id mirum est. Quicquid cupiditati contigit, penitus hauritur & conditur: nec interest quantum eò, quod inexplebile est, congeras. *Senec. lib. 7. de Benef. cap. 3.*

& que la mort n'ait pas surpris formant encore quelque nouveau projet? Et cette disposition ne doit pas étonner, ajoute-t-il : car l'ambition est un goufre & un abyme sans fond, où tout se perd, & où l'on entasse en vain des provinces & des roiaumes, sans en pouvoir remplir le vuide. XERXES.

§. II. *Xerxès se met en marche, & passe d'Asie en Europe en traversant le détroit de l'Hellespont sur un pont de bateaux.*

La guerre étant résolue, Xerxès, pour ne rien omettre de ce qui pouvoit faire réussir son dessein, entra en confédération avec les Carthaginois, le plus puissant peuple qui fût alors en Occident, & convint avec eux que pendant que les Perses attaqueroient la Gréce, les Carthaginois tomberoient sur les nations Grecques qui étoient en Sicile & en Italie, pour les empécher de venir au secours des autres Grecs. Les Carthaginois élurent pour Général Amilcar, qui ne se contenta pas de lever autant de troupes qu'il put en Afrique, mais, avec l'argent que Xerxès lui avoit envoié, engagea à son service un grand nombre de soldats tirés d'Espagne, de Gaule, & d'Italie; de sorte qu'il

AN. M. 3523. AV. J. C. 431. *Diod. lib.* 11. *pag.* 1. & 2.

XERXES. assembla une armée de trois cens mille hommes, & des vaisseaux à proportion, pour exécuter les projets de la Ligue.

Ainsi Xerxès, conformément à la prédiction de Daniel, a *aiant par sa puissance & par ses grandes richesses soulevé contre le roiaume de la Gréce tous les peuples* du monde alors connu, c'est-à-dire, tout l'occident sous le commandement d'Amilcar, & tout l'orient sous le sien propre, partit de Suse pour commencer la guerre l'an cinquiéme de son régne, qui étoit le dixiéme depuis la bataille de Marathon, & marcha vers Sardes, où étoit le rendez-vous de l'armée de terre, pendant que celle de mer s'avançoit aussi le long des côtes de l'Asie Mineure vers l'Hellespont.

Herod. lib. 7. c. 26.

AN. M. 3524. Av. J. C. 480.

Il avoit donné ordre qu'on perçât le mont Athos. C'est une montagne de Macédoine, province de la Turquie en Europe, qui s'avance dans l'Archipel en forme de presqu'ile. Elle ne tient à la terre que par un isthme d'une de-

Ibid. cap. 21. 24.

a Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside ; & quartus (id est Xerxès) ditabitur opibus nimiis super omnes : & cùm invaluerit divitiis suis, concitabit omnes adversum regnum Græciæ. *Dan. cap. 11. v. 2.*

demie lieue. Nous avons déja vû que la mer en cet endroit étoit fort orageuse, & que les naufrages y étoient fréquens. Ce fut là le prétexte de l'ordre qu'avoit donné Xerxès de couper cette montagne : mais la véritable raison étoit de se signaler par une entreprise extraordinaire, & d'une exécution difficile, comme Tacite le dit de Néron : *erat incredibilium cupitor.* Aussi Hérodote remarque-t-il que ce travail étoit plus fastueux que nécessaire, puisqu'il auroit pu, à moins de frais, faire transporter ses vaisseaux par dessus l'isthme, comme c'étoit l'usage de ce tems-là. La fosse qu'il y fit creuser, étoit de largeur à y faire passer deux trirémes de front, c'est-à-dire deux vaisseaux à trois rangs de rames. Ce Prince, qui avoit la folie de croire qu'il étoit le maître des élémens & de toute la nature, avoit en conséquence écrit une lettre au mont Athos en ces termes, pour lui intimer ses ordres : *Superbe Athos, qui portes ta tête jusqu'au ciel, ne sois pas si hardi que d'opposer à mes travailleurs des pierres & des roches qu'il ne puissent couper. Autrement, je te couperai toi-même en entier, & te précipiterai dans la mer.* Il contraignoit en même tems

Plut. de Ira, cohib. p. 455.

Plut. de anim. tranq. p. 470.

XERXES. tems ses travailleurs à force de coups de fouets à avancer l'ouvrage.

Bellou sin-gul. rer. observ. p. 78. Un voiageur, qui vivoit du tems de François premier, & qui a composé en latin un livre touchant les faits singuliers, révoque celui-ci en doute, & marque qu'en passant auprès du mont Athos, il n'y a vû aucune trace du travail dont il est parlé ici.

Nous avons déja dit que Xerxès s'avançoit vers Sardes. Au sortir de la Cappadoce, aiant passé le fleuve Halys, il vint à Céléne, ville de la Phrygie, près de laquelle le Méandre prend sa source. Pythius, Lydien, faisoit sa residence dans cette ville: c'étoit le Prince le plus opulent qui fut alors, après Xerxès. Il le reçut, & toute son armée, avec une magnificence incroiable, & lui ofrit tous ses biens pour fournir aux frais de son expédition. Xerxès surpris, & en même tems charmé d'une ofre si généreuse, eut la curiosité d'apprendre à quoi montoient donc ses richesses. Ce Prince lui répondit que dans la vûe de les lui ofrir il en avoit fait un compte exact, & qu'elles montoient, pour l'argent à deux mille talens, (c'est-à-dire six millions:) & pour

Herod. lib. 7. c. 26. 29.

l'or

l'or à quatre millions de Dariques moins sept mille; (c'est-à-dire à quarante milions moins soixante & dix mille livres, en comptant le Darique sur le pié de dix livres.) Il lui ofrit toutes ces sommes, ajoutant que ses revenus lui suffisoient pour l'entretien de sa maison. Xerxès lui marqua une vive reconnoissance, fit une amitié particuliére avec lui, &, pour ne pas se laisser vaincre en générosité, au lieu d'accepter ses offres, il l'obligea de recevoir les sept mille Dariques qui manquoient à sa somme pour faire un compte rond.

XERXES.

Après un trait comme celui que je viens de raporter, qui ne croiroit que la vertu particuliere & le caractère personel de * Pythius auroit été la générosité, & le mépris des biens? Cependant c'étoit le Prince du monde le plus ménager, & qui à une sordide avarice pour lui-même joignoit une dureté inhumaine à l'égard de ses sujets, qu'il occupoit sans cesse à des travaux pénibles & infructueux, en les obligeant de creuser pour lui des mines d'or & d'argent qui se trouvoient dans son domaine. Pendant son absence, fondant tous en larmes, il por-

* *Il est apellé Pythis dans Plutarque.*

Plut. de virt. mulier. pag. 262.

XERXES. térent leurs plaintes devant la Princesse épouse de Pythius, & implorérent son secours. Elle emploia un moien fort extraordinaire pour faire sentir à son mari, & lui faire toucher au doit l'injustice & le ridicule de sa conduite. A son retour, elle lui fit servir un repas, magnifique en aparence, mais qui n'étoit rien moins que repas. Entrée, service, roti, entremets, tout étoit d'or ou d'argent, & le Prince au milieu de ces riches mêts & de ces viandes en peinture, demeura affamé. Il devina facilement le sens de l'énigme, & comprit que la destination de l'or & de l'argent n'étoit pas le simple spectacle, mais l'usage ; & que négliger, comme il faisoit la culture des terres en occupant tous ses sujets au travail des mines, c'étoit réduire le pays & se réduire lui-même à la famine. Il se contenta donc dans la suite d'y en faire travailler seulement la cinquiéme partie. C'est Plutarque qui nous a conservé ce fait dans un traité, où il en ramasse beaucoup d'autres pour prouver l'habileté & l'industrie des Dames. La fable a voulu marquer le même caractère dans ce qu'elle raconte d'un Prince qui avoit regné dans le même pays,

Midas, Roi de Phrygie.

pays, pour qui tout ce qu'il touchoit se changeoit sur le champ en or selon la demande qu'il en avoit faite aux dieux, & qui par là courut risque de périr de faim. XERXES.

Ce même Seigneur qui avoit fait des offres si obligeantes à Xerxès, lui aiant demandé en grace quelque tems après, que de cinq de ses fils qui servoient dans l'armée, il voulut bien lui laisser l'aîné pour être l'appui & la consolation de sa vieillesse; le Roi, outré jusqu'à la fureur d'une proposition si raisonnable, fit égorger ce fils aîné sous les yeux de son pere, lui faisant entendre que c'étoit par grace qu'il lui laissoit la vie à lui & au reste de ses enfans; & aiant fait couper le corps mort en deux parts qu'on plaça à droite & à gauche, il fit passer au milieu toute son armée, comme pour l'expier par un tel sacrifice. Quel monstre dans la nature qu'un Prince de cette sorte! Quel fonds est-il possible de faire sur l'amitié des Grands, & sur les protestations les plus vives de services & de reconnoissance? *Herod. lib. 1. cap. 38. 39. Senec. de Ira. lib. 3. cap. 17.*

De Phrygie Xerxès arriva à Sardes, où il passa l'hiver. De là il envoia des Hérauts à toutes les villes de la Gréce, *Herod. lib. 7. c. 39. 32.*

XERXES. excepté à Athénes & à Lacédémone, pour demander qu'on lui donnât l'eau & la terre, ce qui étoit la marque de soumission.

Ibid. cap. 44. 46. Dès que le printems fut venu, il partit de Sardes, & tourna sa marche vers l'Hellespont. Quand il y fut arrivé, il voulut se donner le plaisir de voir un combat naval. On lui avoit préparé un trône sur une hauteur. Voiant de là toute la mer chargée de ses vaisseaux, & toute la terre couverte de ses troupes, il sentit d'abord un mouvement secret de joie en mesurant ainsi de ses propres yeux toute l'étendue de sa puissance, & se regardant comme le plus fortuné de tous les mortels: mais faisant reflexion que de tant de milliers d'hommes il n'en resteroit pas un seul dans cent ans, il ne put refuser des larmes à l'instabilité des choses humaines. Un aùtre objet auroit mérité plus justement ses larmes, & il auroit dû se faire des reproches d'abréger lui-même ce terme fatal à des milions d'hommes, que sa cruelle ambition alloit faire périr dans une guerre entreprise sans justice & sans nécessité.

Artabane; qui ne perdoit aucune oca-

occaſion de ſe rendre utile au jeune Prince, & de lui inſpirer des ſentimens de bonté pour ſon peuple, profitant de ce moment où il le trouvoit touché & attendri, lui fit faire une autre réflexion ſur les miſéres qui accompagnent la vie de la plûplart des hommes, & qui la leur rendent ſi ttiſte & ſi ennuieuſe; & il lui fit ſentir en même tems l'obligation d'un Prince, qui ne pouvant prolonger la vie à ſes ſujets, devoit au moins emploier tous ſes ſoins à leur en adoucir les peines & les amertumes. XERXES.

Dans la même converſation, Xerxès demanda à ſon oncle, s'il perſévéreroit encore dans ſon premier ſentiment, qui étoit de ne point porter la guerre contre la Gréce, ſuppoſé qu'il n'eût pas vû les ſonges qui le lui avoient fait quitter. Celui-ci avoua qu'il n'étoit point ſans crainte, & que deux choſes l'efraioient. Hé quoi donc, reprit Xerxès? La terre & la mer, dit Artabane. La terre, car il n'y a point de pays qui puiſſe nourrir une ſi nombreuſe armée: la mer, car il n'y a point de ports capables de contenir un ſi grand nombre de vaiſſeaux. Le Roi ſentit bien la force de ce

Herod. lib. 7. c. 47. 52.

XERXES. ce raisonnement, mais ne pouvant plus reculer, il dit que dans les grandes entreprises il ne faloit pas examiner de si près tous les inconvéniens: qu'autrement on n'entreprendroit jamais rien, & que si ses prédécesseurs avoient suivi une politique si scrupuleuse & si timide, l'empire de Perse ne seroit pas parvenu à ce point de grandeur où on le voioit.

Artabane lui donna encore un autre avis fort sage, mais qui ne fut pas plus suivi: c'étoit de ne point emploier les Ioniens contre les Grecs dont ils tiroient leur origine, ce qui devoit les lui rendre suspects. Xerxès, après ces discours, lui fit beaucoup d'amitié, le combla de marques d'honneur, & le renvoia à Suse pour veiller en son absence à la garde de l'empire, en le rendant dépositaire de toute son autorité.

Herod. lib. 7. c. 33. 36. Xerxès avoit fait construire à grand frais un pont de bateaux sur la mer, pour faire passer les troupes d'Asie en Europe. L'espace qui sépare les deux continens, appellé autrefois l'Hellespont, & maintenant le détroit des Dardanelles ou de Gallipoli, depuis Abyde jusqu'à l'autre côté est de sept stades, c'est-à-dire de plus d'un

d'un quart de lieue. Une violente tempête survint tout à coup, & rompit le pont. Xerxès aiant appris à son arrivée cette nouvelle, fut transporté de colére; &, pour se venger d'un si cruel affront, il commanda qu'on jettât dans la mer deux paires de chaînes, comme pour la mettre aux fers, & qu'on lui donnât trois cens coups de fouet, en l'apostrophant ainsi: „ O „ amer & malheureux élément, ton „ Maître te punit ainsi pour l'avoir „ outragé sans raison. Xerxès saura „ bien, soit que tu le veuilles ou non, „ passer à travers tes flots. „ Il ne s'en tint pas là, & rendant les entrepreneurs responsables des événemens qui dépendent le moins de la puissance des hommes, il fit couper la tête à tous ceux qui avoient eu la conduite de l'ouvrage.

XERXES.

On construisit de nouveau deux ponts, l'un pour les troupes, l'autre pour le bagage & les bêtes de charge. Xerxès choisit des ouvriers plus habiles que les premiers, & voici comme ils s'y prirent. Ils mirent en travers trois cens soixante vaisseaux, les uns à trois rangs de rames, les autres à cinquante rames, dont les flancs regar-

Herod. lib. 7. c. 36.

XERXES. gardoient le Pont Euxin; & du côté qui regarde la mer Egée, ils en mirent trois cens quatorze. Ensuite ils jettérent dans l'eau de grosses ancres de part & d'autre, pour affermir tous ces vaisseaux contre la violence des vents, & contre le * courant de l'eau. Ils laissérent, du côté de l'orient, trois passages entre les vaisseaux, par où de petites barques pussent aller au Pont Euxin, & en revenir facilement. Après cela ils plantérent des pieux en terre ferme avec de gros anneaux, & y attachérent de part & d'autre six gros cables sur chacun des ponts, deux faits de chanvre, & quatre faits d'une sorte de roseaux, appellés βιβλος, dont on se servoit pour faire des cordages. Il faloit que ceux de chanvre fussent d'une force extraordinaire, puisque chaque coudée pesoit un talent. ** Les cables, placés sur la longueur des vaisseaux, alloient d'un côté de la mer

* *Polybe remarque qu'il y a un courant d'eau du Lac Meotis & du Pont Euxin dans la mer Egée, causé par les fleuves qui vont se rendre dans ces deux mers.* Polyb. lib. 4. pag. 307 308.

** *Le talent pour le poids étoit de 60. mines, c'est-à-dire de 42. livres de notre poids; & la mine de cent-dragmes.*

mer à l'autre. Cet ouvrage étant achevé, ils rangérent en travers ſur la largeur des vaiſſeaux, & ſur les cables dont il a été parlé, des troncs d'arbres coupés exprès pour cet uſage, & mirent deſſus des planches liées & jointes enſemble, pour tenir lieu de ſol & de plancher: puis ils couvrirent le tout de terre, & ajoutérent de côté & d'autre des barriéres, (c'eſt ce que nous appellons *des gardes-fous*,) afin que les bêtes & les chevaux ne s'épouvantaſſent point en voiant la mer. Telle fut la conſtruction du fameux pont de Xerxès. XERXES.

Quand l'ouvrage fut achevé, on marqua le jour du paſſage. Dès que les premiers raions du ſoleil commencérent à paroitre, on répandit ſur l'un & l'autre pont des odeurs de toutes ſortes, & l'on joncha les chemins de myrte. Xerxès en même tems verſa des libations ſur la mer, & ſe tournant vers le ſoleil, la principale divinité de l'Empire, il implora ſon ſecours pour l'entrepriſe qu'il commençoit, & le pria de lui continuer ſa protection juſqu'à ce qu'il eût fait la conquête entiére de l'Europe, & qu'il l'eût toute ſoumiſe à ſon empire: après quoi il jetta dans la mer le vaſe

qui

XERXES. qui avoit servi aux libations, une autre coupe d'or & un cimetére Persan. L'armée emploia septs jours & sept nuits à passer le détroit, ceux qui étoient préposés pour cela faisant avancer les soldats à grands coups de fouets, selon l'usage de la nation, qui n'étoit à proprement parler qu'un assemblage d'esclaves.

§. III. *Dénombrement de l'armée de Xerxès. Démarate marque librement sa pensée sur l'entreprise de ce Prince.*

Herod. lib. 7. *c.* 56. 99. & 184. 187. Xerxès, prenant sa marche au travers de la Chersonnése de Thrace, arriva à Dorisque, ville située à l'embouchure de l'Hébre dans la Thrace; où aiant fait camper son armée, & ordonné à la flote de le suivre le long du rivage, il fit la revûe de l'une & de l'autre.

Il trouva son armée de terre qu'il avoit amenée d'Asie, forte de dix-sept cens mille hommes de pié, & de quatre-vingts mille chevaux, qui joints à vingt mille hommes qu'il faloit au moins pour la garde & la conduite des chariots, & des chameaux, faisoient en tout dix-huit cens mille hommes. Quand il eut passé l'Helespont,

pont, les nations qui se soumirent à Xerxès lui fortifiérent son armée de trois cens mille hommes. Ce qui fait en tout pour l'armée de terre deux millions cent mille hommes.

Sa flote, telle qu'elle étoit partie d'Asie, consistoit en douze cens sept vaisseaux de combat appellés triremes, c'est-à-dire à trois rangs de rames. Chaque vaisseau portoit deux cens hommes originaires du pays qui les avoit fournis, & outre cela trente Perses, ou Médes, ou Saces : ce qui faisoit en tout deux cens soixante & dix sept mille six cens dix hommes. Les peuples d'Europe augmentérent sa flote de six-vingts vaisseaux, dont chacun portoit deux cens hommes, ce qui en fait vingt-quatre mille; & le tout ensemble trois cens un mille six cens dix hommes.

Outre la flote composée de grands vaisseaux, les petites galéres de trente & de cinquante rames, les vaisseaux de transport, ceux qui portoient les vivres, & autres sortes de bâtimens, montoient à trois mille. En mettant dans chacun, l'un portant l'autre, quatre-vingts hommes, cela en faisoit en tout deux cens quarante mille.

Ainsi, quand Xerxès arriva aux Ther-

XERXES Thermopyles, ses forces de terre & de mer faisoient ensemble le nombre de deux millions six cens quarante & un mille six cens & dix hommes, sans compter les valets, les eunuques, les femmes, les vivandiers, & ces autres sortes de gens qui suivent l'armée, & qui montoient à un nombre égal. De sorte que le total des personnes qui suivirent Xerxès dans cette expédition, étoit de cinq millions deux cens quatre-vingts trois mille deux cens vingt personnes. C'est le calcul que nous en donne Hérodote: Plutarque & Isocrate s'accordent avec lui. Diodore de Sicile, Pline, Elien, & d'autres, rabatent beaucoup de ce nombre: en quoi ils paroissent moins croiables qu'Hérodote, qui a vécu dans le siécle même où se fit cette expédition, & qui raporte une inscription mise par l'ordre des Amphictyons, sur le tombeau de ces Grecs qui furent tués aux Thermopyles, laquelle marque qu'ils combattirent contre trois millions d'hommes.

Diod. lib. 11. pag. 3. Plin. lib. 33. c. 10. Aelian. lib. 13. c. 3.

Herod. lib. 7. c. 187.

Pour nourrir toutes ces personnes, il faloit chaque jour, selon la supputation qu'en fait Hérodote, plus de cent dix mille trois cens quarante medim-

dimnes, mesure qui selon Budé vaut six de nos boisseaux, en comptant pour chaque tête un chœnix, qui étoit la portion journaliére que les maîtres donnoient à leurs esclaves chez les Grecs. L'histoire ne fait mention d'aucune autre armée aussi nombreuse que celle-ci. De tant de millions d'hommes nul ne le disputoit à Xerxès pour la beauté du visage, ni pour la grandeur de la taille : foible louange pour un Prince, quand elle est seule. Aussi Justin, après le dénombrement de ces troupes, ajoute-t-il qu'une si grande armée manquoit de Chef : *Huic tanto agmini dux defuit.* XERXES

On auroit peine à comprendre comment il étoit possible de trouver des vivres suffisamment pour un si grand nombre de personnes, si l'Historien ne nous avoit avertis que Xerxès avoit emploié quatre années entiéres à faire les préparatifs de cette guerre. Nous avons vû combien il y avoit de vaisseaux de charge, qui cotoioient toujours l'armée de terre ; & il en arrivoit sans doute tous les jours de nouveaux, qui mettoient l'abondance dans le camp. *Herod. lib. 7. c. 20.*

Hérodote marque la maniére dont se *Ibid. cap. 60.*

XERXES. se fit le calcul de ces troupes, qui étoient presque innombrables. On assembla dix mille hommes, que l'on serra le plus qu'il fut possible; après quoi l'on décrivit un cercle autour d'eux, & on éleva sur ce cercle un petit mur à hauteur de la moitié du corps d'un homme; on fit passer dans ce même intervalle toute l'armée, & l'on connut par là à quel nombre elle montoit.

Ibid. cap. 61. 88. Le même Hérodote marque en détail les différentes armures de toutes les nations qui composoient cette armée. Outre les Chefs de chaque nation, qui commandoient chacun les troupes de leur pays, l'armée de terre avoit six Généraux Persans: savoir, Mardonius fils de Gobryas; Tirintatéchme fils d'Artabane, & Smerdone fils d'Otane, tous deux proches parens du Roi; Masiste fils de Darius & d'Atosse; Gergis fils d'Ariaze; & Mégabyze fils de Zopyre. Les dix mille Perses qu'on appelloit les Immortels, étoient commandés par Hydarne. La cavalerie avoit ses Commandans particuliers.

Herod. lib. 7. c. 89. 99. La flote avoit aussi quatre Généraux Persans. On peut voir dans Hérodote le détail des nations qui la fournirent.

* Ar-

*. Artémise, Reine d'Halicarnasse, qui depuis la mort de son mari gouvernoit pour son fils encore pupille, n'amena avec elle que cinq vaisseaux, mais c'étoient les mieux équipés & les plus lestes de toute la flote, après ceux des Sidoniens. Elle se distingua dans cette guerre par son courage, & encore plus par sa prudence. Hérodote remarque qu'entre tous les Officiers de Xerxès, aucun ne lui donna des conseils si sages que cette Reine: mais il ne sut pas en profiter. XERXES

Xerxès aiant fait le dénombrement de ses troupes de terre & de mer, demanda à Démarate s'il croioit que les Grecs osassent l'attendre. J'ai déja dit que ce Démarate étoit un des deux Rois de Lacédémone, qui aiant été exilé par la faction de ses ennemis s'étoit réfugié en Perse, où il avoit été comblé de biens & d'honneurs. Comme on s'étonnoit un jour qu'un Roi se fût laissé exiler, & qu'on lui en demandoit la cause: *C'est*, dit-il, *qu'à Sparte la loi est plus forte que les rois.* Il fut fort considéré en Perse. Mais ni l'injustice de ses ci-

Plut. in Apoph. Lacon. pag. 220.

Amicior patriæ post fugam, quàm Regi post beneficia. *Just.*

* *Il ne faut pas confondre cette Princesse avec Artemise femme de Mausole, Roi de Carie, qui vivoit plus de quatre-vingts-dix ans après cette bataille.*

XERXES citoiens, ni les bons traitemens du Roi, ne purent lui faire oublier sa patrie. Dès qu'il sut que Xerxès travailloit aux préparatifs de la guerre, il en avoit donné avis aux Grecs par une voie secrette. Obligé dans cette occasion de s'expliquer; il le fit avec une noblesse & une liberté dignes d'un Spartain, & d'un Roi de Sparte.

Herod. lib. 7. 101. 105. Démarate, avant que de répondre à la question du Roi, lui avoit demandé si son intention étoit qu'il lui parlât selon la vérité, ou avec flaterie; & Xerxès aiant exigé de lui une grande sincérité: „ Puisque vous me „ l'ordonnez, Grand Prince, reprit „ Démarate, la vérité va vous parler „ par ma bouche. Il est vrai que de „ tout tems la Gréce a été nourrie „ dans la pauvreté: mais on a intro- „ duit chez elle la vertu, que la sa- „ gesse cultive, & que la vigueur des „ loix maintient. C'est par l'usage que „ la Gréce sait faire de cette vertu, „ qu'elle se défend également des in- „ commodités de la pauvreté, & du „ joug de la domination. Mais pour „ ne vous parler que de mes Lacédé- „ moniens, soiez sûr que nés & „ nourris dans la liberté, ils ne préte-

„ ront

„ ront jamais l'oreille à aucune pro- XERXES
„ position qui tende à la servitude.
„ Fussent-ils abandonnés par tous les
„ autres Grecs, & réduits à une troupe
„ de mille soldats, ou à un nombre
„ encore moindre, ils viendront au de-
„ vant de vous, & ne refuseront point
„ le combat. „ Le Roi, entendant un
tel discours, se mit à rire; & comme
il ne pouvoit comprendre que des
hommes libres & indépendans, tels
qu'on lui dépeignoit les Lacédémo-
niens, qui n'avoient point de maître
qui pût les contraindre, fussent capa-
bles de s'exposer ainsi aux dangers & à
la mort: « Ils sont libres & indé-
„ pendans de tout homme, répliqua
„ Démarate; mais ils ont au-dessus
„ d'eux la loi qui les domine, & ils la
„ craignent plus que vous-même n'ê-
„ tes craint de vos sujets. Or cette Loi
„ leur défend de fuir jamais dans le
„ combat, quelque grand que soit le
„ nombre des ennemis; & elle leur
„ commande, en demeurant fermes
„ dans leur poste, ou de vaincre, ou
„ de mourir.

Xerxès ne fut point choqué de la liberté avec laquelle Démarate lui avoit parlé, & il continua sa marche.

§. IV.

XERXES §. IV. *Les Lacédémoniens & les Athéniens députent inutilement vers les alliés pour demander du secours. Commandement de la flote accordé aux Lacédémoniens.*

Herod. lib. 7. c. 145. 146. Lacédémone & Athénes, qui étoient les deux plus puissantes villes de la Gréce, & celles à qui Xerxès en vouloit le plus, ne s'étoient pas endormies à l'approche d'un ennemi si redoutable. Averties depuis lontems des mouvemens de ce Prince, elles avoient envoié des espions à Sardes, pour s'informer plus exactement du nombre & de la qualité de ses troupes. Ils furent arrétés, & comme on étoit près de les faire mourir, Xerxès commanda au contraire qu'on les menât au travers de l'armée, & qu'on les renvoiât sans leur faire aucun mal. Leur retour apprit aux Grecs ce qu'ils avoient à craindre.

On envoia en même tems des Députés à Argos, en Sicile vers Gélon tyran de Syracuse, aux îles de Corcyre & de Créte, pour demander du secours, & faire une ligue contre l'ennemi commun.

Les

Les Argiens offrirent un secours considérable, à condition qu'ils partageroient par moitié l'autorité & le commandement avec les Lacédémoniens. Ceux-ci consentirent que le Roi d'Argos eût la même autorité que chacun des deux Rois de Lacédémone. C'étoit leur accorder beaucoup : mais que ne peut pas un point d'honneur mal entendu, & une vaine jalousie de commandement ! Les Argiens ne se contentérent point de cette offre, & refusérent de secourir les Grecs ligués, sans penser que s'ils les laissoient périr, la perte de la Gréce entraîneroit infailliblement la leur. XERXES. *Ibid. c.* 148-152.

Les Députés passérent d'Argos en Sicile, & s'adressérent à Gélon : c'étoit le plus puissant Prince qui fût alors parmi les Grecs. Il promit de fournir deux cens vaisseaux à trois rangs de rames, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille de cavalerie, outre deux mille soldats armés à la légére, autant d'archers & de frondeurs, & d'entretenir de vivres l'armée des Grecs pendant tout le tems de la guerre, à condition qu'on l'éliroit Généralissime des troupes de terre & de mer. Les Lacédémoniens *Cap.* 153-162.

XERXES. se récriérent à une telle proposition. Il se rabatit à demander qu'au moins il eût le commandement, ou de la flote, ou de l'armée de terre. Les Athéniens s'y opposérent fortement, en répondant que le commandement de la flote leur appartenoit de droit, si les Lacédémoniens y renonçoient. Gélon avoit une raison bien plus forte de ne pas dégarnir la Sicile de troupes, qui étoit l'approche de la formidable armée des Carthaginois, commandée par Amilcar, & qui montoit à trois cens mille hommes.

Herod. lib. 7. cap. 168. Ceux de Corcyre, appellée aujourd'hui Corfou, firent aux Députés une réponse favorable, & se mirent aussitôt en mer avec une flote de soixante vaisseaux. Mais ils ne s'avancérent pas au dela des côtes de la Laconie, apportant pour prétexte les vents contraires, mais en effet attendant quel seroit le succès du combat, pour se ranger ensuite du côté du vainqueur.

Ibid. c. 169. 171. Les Crétois, aiant consulté l'oracle de Delphes sur le parti qu'ils avoient à prendre, refusérent absolument d'entrer dans la ligue.

Herod. lib. 7. cap. 132. Ainsi les Lacédémoniens & les Athéniens se trouvérent réduits presque

que à eux ſeuls, tous les autres peuples s'étant ſoumis aux hérauts que Xerxès avoit envoiés pour demander l'eau & la terre, excepté ceux de Theſpie & de Platée. Dans un danger ſi preſſant, on ſongea avant tout à faire ceſſer toute diſcorde & toute diviſion, & les Athéniens firent la paix avec les Eginétes, contre qui ils étoient actuellement en guerre. XERXES. Cap. 145.

Un de leur premiers ſoins fut de nommer un Général. Jamais il n'avoit été plus néceſſaire d'en choiſir un qui pût dignement remplir cette place, que dans la conjoncture préſente, où toute l'Aſie étoit prête à fondre ſur la Gréce. Les plus expérimentés & les plus habiles, éffraiés de la grandeur du danger, avoient pris le parti de ne point ſe préſenter. Il y avoit à Athénes un citoien nommé Epicyde, qui avoit quelque talent pour la parole, mais d'ailleurs homme ſans mérite, décrié pour ſon peu de courage, & encore plus pour ſon avarice. Cependant on appréhendoit que dans l'aſſemblée les ſuffrages ne lui fuſſent favorables. Thémiſtocle, qui ſavoit *a* que dans un grand calme tout mari- *Plut. in Themiſt. pag.* 114.

 nier

a Quilibet nautarum vectorumque tran-

nier presque est propre à conduire un vaisseau, mais que dans un tems d'orage & de tempête les pilotes les plus habiles ne le sont pas encore assez, comprit que la République étoit perdue si l'on nommoit pour Général Epicyde, dont l'ame vénale donnoit tout lieu de craindre qu'il ne fût point à l'épreuve de l'or des Perses. Il y a des occasions, où, pour agir sagement, & je dirois presque réguliérement, il faut s'élever au-dessus des régles. Thémistocle, qui sentoit bien que dans l'état où étoient les affaires, il étoit le seul capable de commander, ne fit point difficulté d'écarter son compétiteur à force de présens & de libéralités, & [a] aiant ainsi trouvé moien de dédommager l'ambition d'Epicyde en satisfaisant son avarice, il se fit élire en sa place. Il me semble qu'on peut appliquer ici bien justement à Thémistocle ce que Tite-Live dit de Fabius dans une occasion toute pareille. Ce grand homme, voiant

quillo mari gubernare potest: ubi orta sæva tempestas est, ac turbato mari rapitur vento navis, tum viro & gubernatore opus est. *Liv. lib.* 24. *n.* 8.

[a] Χρήμασι τὴν Φιλοτιμίαν ἐξωνήσατο παρὰ τοῦ Ἐπικύδου.

que dans le tems qu'Annibal étoit dans le cœur de l'Italie, on songeoit à nommer pour Consul un homme sans mérite, emploia tout son crédit, & celui de ses amis, pour se faire continuer dans le Consulat, sans se mettre en peine de tout ce qu'on pouvoit dire contre lui, & il en vint à bout. L'Historien ajoute : [a] „ La „ conjoncture du tems, & l'extrême „ danger où se trouvoit la Républi- „ que, firent que personne ne fut „ blessé d'une conduite qui pouvoit „ paroitre contraire aux régles, & „ écartérent des esprits tout soupçon, „ qu'en cela Fabius eût agi par aucun „ motif d'intérêt ou d'ambition. On „ admiroit au contraire sa grandeur „ d'ame, en ce que sachant que la Ré- „ publique avoit besoin d'un Général „ accompli, & ne pouvant se dissimu- „ ler à lui-même qu'il étoit ce Géné-

a Tempus ac necessitas belli, ac discrimen summæ rerum, faciebant ne quis aut in exemplum exquireret, aut suspectum cupiditatis imperii Consulem haberet. Quin laudabant potiùs magnitudinem animi, quòd, cum summo imperatore esse opus reip. sciret, seque eum haud dubiè esse : minoris invidiam suam, si qua ex re oriretur, quàm utilitatem reip. fecisset. *Liv. lib.* 24. *n.* 9.

XERXES. „ ral, il avoit mieux aimé hazarder „ en quelque ſorte ſa réputation, & „ s'expoſer peut-être aux traits de „ l'envie, que de manquer à ce qu'il „ devoit à ſa patrie.

Les Athéniens firent auſſi un Décret, qui rappelloit tous les bannis. Ils craignirent qu'Ariſtide ne ſe joignît à leurs ennemis, & n'en entraînât avec lui beaucoup d'autres dans le parti des barbares. Ils connoiſſoient bien peu leur citoien, qui étoit infiniment éloigné d'une telle perfidie. Quoiqu'il en ſoit, ils ſongérent à le rappeller. Thémiſtocle, loin de s'oppoſer à ce Décret, l'appuia de tout ſon crédit. La haine & la diviſion de ces grands hommes n'avoient rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains des derniers tems de la République. Le ſalut de l'Etat les réconcilioit, ſans qu'ils gardaſſent de jalouſie, ni de rancune : nous verrons bientôt qu'Ariſtide, loin de traverſer ſecrettement ſon ancien rival, concourut avec zèle au ſuccès de ſes entrepriſes, & à ſa gloire.

L'allarme augmentoit dans la Gréce à meſure qu'on apprenoit que l'armée des ennemis étoit plus près. Si les Athéniens & les Lacédémoniens n'avoient eu que leurs troupes de terre à

lui oppofer, c'en étoit fait de la Gréce. XERXES.
On fentit pour lors tout le prix de la fage prévoiance de Thémiftocle, qui, fous un autre prétexte, avoit fait bâtir cent galéres. Au lieu que le refte des Athéniens avoit regardé la journée de Marathon comme la fin de la guerre, lui au contraire la regarda comme le commencement & le fignal de plus grands combats, auxquels il devoit préparer fon peuple; dès lors il fongea à rendre fa patrie fupérieure à Lacédémone, qui depuis lontems dominoit fur toute la Gréce. Dans cette vûe il crut devoir tourner toutes les forces d'Athénes du côté de la mer, voiant bien que foible par terre comme elle étoit, elle n'avoit que ce feul moien de fe rendre néceffaire aux alliés, & formidable aux ennemis. Son avis paffa malgré les efforts de Miltiade, arrété fans doute par le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un peuple tout neuf aux combats de mer, & qui n'étoit en état d'armer que de petits vaiffeaux, pût réfifter à une puiffance auffi formidable que celle des Perfes, qui avec une flote de plus de mille vaiffeaux, avoient encore une nombreufe armée de terre.

Les Athéniens avoient accoutumé

XERXES. de diſtribuer entr'eux tous les revenus qu'ils tiroient des mines d'argent, qui étoient dans un lieu de l'Attique, appellé Laurium. Thémiſtocle eut le courage de propoſer au peuple d'abolir ces diſtributions, & d'emploier cet argent à bâtir des vaiſſeaux à trois rangs de rames pour faire la guerre aux Eginétes, contre leſquels, il réveilla leur ancienne jalouſie. Le peuple ne ſacrifie pas volontiers ſes intérêts particuliers à l'utilité publique, & n'aime pas à acheter le bien de l'Etat par ſes propres pertes. Il le fit pourtant en cette occaſion, & touché par les vives remontrances de Thémiſtocle, il conſentit que l'argent qui revenoit des mines fût emploié à bâtir cent galéres. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès, & ce fut cette flote qui ſauva la Gréce.

Plut. in Themiſt. pag. 113.

Quand il fut queſtion de nommer un Généraliſſime pour commander la flote, les Athéniens, qui ſeuls en avoient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenoit, & rien n'étoit plus juſte que leur prétention. Cependant tous les ſuffrages des alliés ſe réunirent en faveur d'Eurybiade Lacédémonien. Thémiſtocle,

Herod. lib. 8. cap. 213.

ſtocle, quoique fort avide de gloire, crut que dans cette occaſion il devoit oublier ſes propres intérêts pour le bien commun de la patrie; & aiant fait entendre aux Athéniens, que pouvû qu'ils ſe conduiſiſſent en gens de courage, bientôt tous les Grecs leur déféreroient d'eux-mêmes le commandement, il leur perſuada de céder, auſſibien que lui, aux Lacédémoniens. On peut dire encore que cette ſage modération de Thémiſtocle ſauva l'Etat. Car les alliés menaçoient de ſe ſéparer ſi l'on prenoit un autre parti, & c'en étoit fait de la Gréce ſi cela fût arrivé.

XERXES.

§. *V. Combat des Thermopyles. Mort de Léonide.*

IL NE s'agiſſoit plus que de ſavoir où l'on attendroit les Perſes, pour leur diſputer l'entrée de la Gréce. Les Theſſaliens repréſentérent qu'étant les premiers expoſés à l'attaque des ennemis, il étoit juſte qu'on pourvût à leur ſureté, qui faiſoit auſſi celle de la Gréce; ſans quoi ils ſeroient obligés de prendre d'autres meſures, qui ſeroient contre leur inclination, mais qu'un tel abandon rendroit abſolument

AN. M. 3524. Av. J. C. 480.

Herod. lib. 7. cap. 172. 173.

XERXES. ment nécessaires. Il fut résolu qu'on envoieroit dix mille hommes pour garder le passage qui sépare la Macédoine de la Thessalie, près du fleuve Pénée, entre les monts Olympe & Ossa. Mais Alexandre, fils d'Amyntas roi de Macédoine, leur aiant fait savoir que s'ils attendoient en cet endroit les Perses, ils seroient infailliblement accablés par leur nombre, ils se retirérent vers les Thermopyles. Les Thessaliens, se voiant ainsi abandonnés ne delibérérent plus, & se soumirent aux Perses.

Ibid. cap. 175-177. Les Thermopyles sont un défilé ou passage du mont Oeta entre la Thessalie & la Phocide, qui n'a que vingt-cinq piés de largeur, qu'un petit nombre de troupes pouvoit défendre, & qui étoit l'unique endroit par où l'armée de terre des Perses pouvoit entrer en Achaïe, & venir assiéger Athénes. Ce fut donc là que l'armée des Grecs s'arréta. Elle avoit pour Chef Léonide, l'un des deux Rois de Sparte.

Herod. lib. 7. cap. 108. 132. Xerxès cependant étoit en marche. Il avoit ordonné à sa flote de le suivre le long de la côte, & de régler ses mouvemens sur ceux de l'armée

de

de terre. Par tout il trouvoit des vivres & des rafraîchissemens qu'on avoit préparés de loin selon les ordres qu'il avoit envoiés, & chaque ville à son arrivée lui donnoit un magnifique soupé, qui coutoit des sommes immenses. C'est ce qui donna lieu à un assez bon mot d'un citoien d'Abdére ville de Thrace, qui, après qu'il fut parti, dit qu'il faloit rendre graces aux dieux de ce que Xerxès ne faisoit qu'un repas. XERXES.

Il y eut, dans le même pays de Thrace, un Prince qui témoigna une grandeur d'ame extraordinaire : c'étoit le Roi des Bisaltes. Pendant que tous les autres couroient à la servitude, & se soumettoient bassement à Xerxès, il refusa fiérement de subir le joug, & d'obéir. Il n'étoit pas en état de résister à force ouverte : il se retira sur le haut du mont Rhodope, dans un lieu inaccessible, & défendit à ses enfans de porter les armes contre la Gréce : ils étoient au nombre de six. Soit crainte de Xerxès, soit curiosité de voir une telle guerre, ils le suivirent. A leur retour, leur pere, oubliant cette qualité, punit d'une maniére bien cruelle la désobéissance de

Herod. lib. 8. cap. 116.

XERXES.

de ses fils, en leur faisant crever les yeux à tous. Xerxès continua sa marche à travers la Thrace, la Macédoine, & la Thessalie. Tout plia devant lui jusqu'au défilé des Thermopyles.

Pausan. lib. 10. pag. 645.

On ne peut voir sans étonnement combien étoit petit le nombre des troupes que la Gréce opposa à l'armée innombrable de Xerxès. On en trouve le dénombrement dans Pausanias. Toutes ces troupes, jointes ensemble, ne faisoient qu'onze mille deux cens hommes. On n'en plaça que quatre mille aux Thermopyles pour en défendre le passage. Mais tous ces soldats, ajoute l'Historien, étoient déterminés à vaincre, ou à mourir. Que ne peut point une telle armée.

Herod. lib. 7. cap. 207-231. Diod. lib. 11. pag. 5-10.

Lorsque Xerxès fut arrivé près des Thermopyles, il fut étrangement surpris d'apprendre qu'on se préparoit à lui disputer le passage. Il s'étoit toujours flaté qu'au premier bruit de son arrivée les Grecs prendroient la fuite, & il n'avoit pu se mettre dans l'esprit ce que Démarate, dès le commencement de la guerre, lui avoit dit, qu'une poignée d'hommes arréteroit tout court son armée au premier passage. Il envoia un espion pour reconnoitre

les

les ennemis. Cet eſpion raporta qu'il avoit trouvé les Lacédémoniens hors des retranchemens qui ſe divertiſſoient aux exercices militaires, & qui peignoient leur chevelure : c'étoit leur maniére de ſe préparer au combat. XERXES.

Le Roi, ne perdant pas encore toute eſpérance, attendit quatre jours pour leur donner le tems de ſe retirer. Il eſſaia pendant cet intervalle, de gagner Léonide par de magnifiques promeſſes, en le faiſant aſſurer qu'il le rendroit maître de toute la Gréce, s'il vouloit embraſſer ſon parti : une telle propoſition fut rejettée avec hauteur & indignation. Puis Xerxès lui aiant écrit qu'il eût à lui livrer ſes armes : Léonide lui répondit en deux mots, d'un ſtyle & d'une fierté véritablement Laconique : *Vien les prendre*. Il ne fut plus queſtion que de ſe préparer au combat contre les Lacédémoniens. Le Roi fit marcher d'abord contr'eux les Médes, avec ordre de les ſaiſir tous vivans, & de les lui amener. Les Médes ne purent ſoutenir l'effort des Grecs, & aiant été honteuſement mis en fuite, a ils

Plut in Lacon. Apophț. pag. 225.

Ἀντέγραψε, Μολὼν λάβε.

Herod lib. 7. cap. 210-239.

[a] Ὅτι πολλοὶ μὲν ἄνθρωποι εἶεν, ὀλίγοι δὲ ἄνδρες.
Quod multi homines eſſent, pauci autem viri.

XERXES. montrérent, dit Hérodote, que Xerxès avoit beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. Ils furent relevés par les Perses surnommés les Immortels, qui formoient un corps de dix mille hommes : c'étoient les meilleures troupes de l'armée. Elles n'eurent pas un meilleur succès que les premiéres.

Xerxès, desespérant de pouvoir forcer des troupes si déterminées à vaincre ou à mourir, étoit dans un grand embarras, & ne savoit quel parti prendre : lorsqu'un habitant du pays vint lui découvrir un * sentier détourné vers une éminence qui étoit au dessus des ennemis, & qui les commandoit. On y envoia un détachement, qui aiant marché toute la nuit, y arriva à la pointe du jour, & s'en empara.

Les Grecs en furent bientôt avertis. Léonide, voiant qu'il étoit impossible de résister aux ennemis, obligea le reste des alliés de se retirer, & demeura avec ses trois cens Lacédémo-

* *Quand les Gaulois, deux cens ans après vinrent attaquer la Gréce, ils s'emparérent du défilé des Thermopyles par le même sentier, que les Grecs avoient encore négligé de garder.* Pausan. lib. 1. pag. 7. & 8.

moniens, résolus de mourir tous à l'exemple de leur Chef, qui aiant appris de l'oracle, qu'il faloit que Lacédémone ou son Roi périt, n'hésita pas à se sacrifier pour sa patrie. Ils étoient donc sans espérance de vaincre, ni de se sauver, ils regardoient les Thermopyles comme leur tombeau. Le Roi les aiant exhortés à prendre de la nourriture, en ajoutant qu'ils souperoient ensemble chez Pluton, ils jettérent tous des cris de joie, comme si on les eût invités à un festin. Il les mena ensuite au combat pleins d'ardeur. Le choc fut très-rude, & très-sanglant. Léonide tomba mort des premiers. Les Lacédémoniens firent des efforts incroiables de courage pour défendre son corps mort. Enfin, accablés par le nombre plutôt que vaincus, il périrent tous, excepté un seul, qui se sauva à Lacédémone, où il fut traité comme un lâche & comme un traitre à sa patrie; sans que personne voulût avoir commerce avec lui, ni lui parler. Mais peu de tems après il répara avantageusement sa faute dans la bataille de Platée, où il se distingua d'une maniére particuliére. Xerxès, outré de dépit cõtre

XERXES.

Senec. Epist. 82.

Ibid. cap. 238.

XERXES tre Léonide qui avoit osé lui tenir tête, fit attacher son cadavre à une potence, & se couvrit lui-même de honte en voulant deshonorer son ennemi.

On éleva dans la suite par l'ordre des Amphictyons un superbe monument tout près des Thermopyles à ces braves défenseurs de la Gréce avec deux inscriptions dont l'une regardoit en général tous ceux qui étoient morts aux Thermopyles, & portoit que les Grecs du Péloponnése, au nombre seulement de quatre mille, avoient tenu tête à l'armée des Perses, composée de trois millions d'hommes. L'autre inscription étoit particuliére aux Spartiates, la simplicité en est remarquable : elle étoit du poéte Simonide. La voici.

[a] Ω ξεῖν', ἄγγειλον Λακεδαιμονίοις, ὅτι τῇδε
Κείμεθα, τοῖς κείνων πειθόμενοι νομίμοις.

c'est-à-dire : *Passant, va annoncer à*

[a] Pari animo Lacedemonii in Thermopylis occiderunt, in quos Simonides :
Dic, hospes, Spartæ nos te hîc vidisse jacentes.
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.
Cic. Tusc. Quæst. lib. 1. *n.* 101.

Lacédémone que nous sommes morts ici, pour obéir à ses loix. Quarante ans après, Pausanias qui remporta la victoire de Platée, fit transporter des Thermopyles à Sparte les ossemens de Léonide, & lui érigea un magnifique tombeau. Le sien fut placé aussi tout près. On y prononçoit tous les ans une oraison funébre à leur honneur, & l'on y célébroit des Jeux, auxquels les Lacédémoniens seuls avoient droit d'assister, pour marquer qu'eux seuls avoient eu part à la gloire remportée aux Thermopyles.

XERXÈS.

Pausan. lib. 3. pag. 185.

Xerxès y avoit perdu plus de vingt mille hommes, du nombre desquels se trouvérent deux freres du Roi. Il sentit bien qu'une si grande perte, qui étoit une preuve sensible du courage des ennemis, étoit capable de jetter l'allarme & le découragement dans ses troupes. Pour leur en dérober la connoissance, il fit enterrer dans de grandes fosses, que l'on couvrit après de terre & d'herbe, tous ceux de son parti qui avoient été tués dans le combat, excepté mille, dont il laissa les corps dans la campagne. Cette ruse lui réussit mal ; & lorsque dans la suite ceux de la flote, curieux de voir le

Herod. lib. 8. cap. 24. 25.

XERXES. le champ de bataille, eurent obtenu la permiſſion d'y venir, elle ne ſervit qu'à découvrir la petiteſſe de ſon eſprit, & non à cacher le nombre des morts.

Herod. lib. 7. cap. 134. 137. Effraié d'une victoire qui lui avoit couté ſi cher, il demanda à Démarate ſi les Lacédémoniens avoient encore beaucoup de pareils ſoldats. Celui-ci lui répondit que la République de Lacédémone avoit un aſſez grand nombre de villes, dont tous les habitans étoient fort braves : mais que ceux de Lacédémone, qu'on appelloit proprement Spartiates, & qui montoient à peu près à huit mille, ſurpaſſoient tous les autres en bravoure, & étoient tels que ceux qui avoient combattu avec Léonide.

Je reviens encore un moment au combat des Thermopyles, dont l'iſſue, funeſte en apparence, pourroit laiſſer dans les eſprits une idée peu favorable aux Lacédémoniens, & faire regarder leur courage comme l'effet d'une témérité préſomptueuſe, & d'une hardieſſe déſeſpérée.

L'action de Léonide avec ſes trois cens Spartiates n'étoit pas un coup de deſeſpoir, mais une conduite ſage

&

& généreuse, comme Diodore de Sicile a soin de le faire remarquer, en relevant par un éloge magnifique la gloire de cette fameuse journée, & lui attribuant le succès de toutes les campagnes suivantes. Sachant que Xerxès marchoit à la tête de toutes les forces de l'Orient pour accabler un petit pays par le nombre, il comprit par une supériorité de lumiére, que si l'on faisoit consister le succès de cette guerre à opposer la force à la force, & le nombre au nombre, jamais tous les Grecs rassemblés ne pourroient égaler les Perses, ni leur disputer la victoire. Qu'il étoit donc nécessaire d'ouvrir à la Gréce allarmée, une autre voie de salut. Qu'il faloit montrer à tout l'univers attentif, ce que peut la grandeur d'ame contre la force du corps, le véritable courage contre une impétuosité aveugle, l'amour de la liberté contre une oppression tyrannique, une troupe aguerrie & disciplinée contre une multitude confuse. Ces braves Lacédémoniens crurent qu'il convenoit à l'élite du premier peuple de la Gréce de se dévouer à une mort certaine, pour faire sentir aux Perses ce qu'il en

XERXES.

Diod. lib. 11. pag. 9.

XERXES. en coute pour réduire des hommes libres en servitude, & pour apprendre aux Grecs à vaincre ou à perir comme eux.

Ce ne sont point ici des sentimens que je tire de mon propre fonds, & que je préte à Léonide: ils sont renfermés dans la courte réponse que fit ce digne Roi de Sparte à un Lacédémonien, lequel effraié de la généreuse résolution où il le voioit, lui dit: „ Quoi donc, Seigneur, est-ce que „ vous songez à marcher avec une petite poignée de gens contre une armée innombrable? S'il s'agit du nombre, répliqua Léonide, la Gréce entiére n'y suffiroit pas, puisqu'elle n'égale qu'une petite partie de l'armée Persane: mais s'il s'agit de courage; ma petite troupe est plus que suffisante. „

Plut. in Lacon. Apopht. pag. 225.

La suite fit voir combien il pensoit juste. Cet exemple de courage étonna les Perses, & r'anima les Grecs. La mort de ces braves soldats & de leur Chef fut utilement emploiée, & produisit un double effet, plus grand & plus durable qu'ils ne l'avoient espéré. D'un côté elle fut comme le premier germe des victoires suivantes, qui

qui firent perdre aux Perses pour toujours la pensée de venir attaquer la Gréce ; & pendant les sept ou huit régnes suivans il ne se trouva aucun Prince qui osât en former le dessein, ni aucun flateur qui osât en donner le conseil. D'un autre côté cette hardiesse intrépide laissa une persuasion profondément gravée dans le cœur de tous les Grecs, qu'ils pouvoient vaincre les Perses, & détruire leur vaste monarchie. Cimon en fit d'abord avec succès le premier essai. Agésilas poussa plus loin ce projet, & le porta jusqu'à faire trembler dans Suse le Grand Roi. Et Alexandre enfin l'exécuta avec une facilité incroiable. Il ne douta jamais, non plus que les Macédoniens qui le suivoient, ni que toute la Gréce qui l'avoit nommé son Chef pour cette expédition, qu'il ne pût avec trente mille hommes renverser l'empire des Perses, après que trois cens Spartiates avoient suffi pour en arrêter toutes les forces réunies.

§. VI. *Combat naval près d'Artémise.*

Herod. lib. 8. *cap.* 1-18. *Diod. lib.* 11. *pag.* 10. 11.

LE JOUR même de l'action des Thermopyles, il se donna aussi un grand combat sur mer. La flote des Grecs,

XERXES. Grecs, sans compter les petites galéres & les barques, étoit composée de 271 vaisseaux. Elle s'étoit arrétée à Artémise, promontoire de l'Eubée sur la côte septentrionale, vers le détroit. Celle des ennemis, beaucoup plus nombreuse, étoit tout près de là : mais elle venoit d'essuier une rude tempête, qui avoit fait périr plus de quatre cens vaisseaux. Cependant comme elle étoit encore infiniment supérieure à celle des Grecs qu'ils se préparoient à attaquer, ils détachérent deux cens vaisseaux avec ordre de se tenir vers l'Eubée, afin qu'aucun des vaisseaux ennemis ne pût leur échaper. Les Grecs en aiant eu avis, mirent à la voile de nuit pour attaquer ce détachement à la pointe du jour. Ne l'aiant point rencontré, ils allérent vers le soir attaquer le gros de la flote ennemie. Elle fut fort maltraitée. La nuit étant survenue, il falut se séparer, & chacun se retira à son poste. Mais cette nuit même fut encore plus rude pour les Perses que le combat qui l'avoit précédé, à cause d'une violente tempête, accompagnée de pluies & de tonnéres, qui les tint dans le mouvement & l'agitation jus-

jusqu'à la pointe du jour : & les deux cens vaisseaux qui avoient été détachés se brisérent presque tous sur les côtes de l'Eubée ; les dieux, dit Hérodote, voulant que les deux flotes devinssent à peu près égales.

XERXES.

Un renfort de cinquante-trois vaisseaux étant survenu ce jour-là même aux Athéniens, & les Grecs aiant eu avis du débri d'une partie de la flote ennemie, ils attaquérent encore à la même heure que la veille les vaisseaux des Ciliciens, & en coulérent à fond un grand nombre. Les Perses, honteux de se voir ainsi insulter par un ennemi beaucoup inférieur en nombre, se mirent le lendemain les premiers en mer. Le combat fut fort opiniatre, & le succès à peu près égal des deux côtés, si ce n'est que les Perses se trouvant embarrassés par la grandeur & le nombre de leurs vaisseaux, firent une bien plus grande perte. On se retira en bon ordre de part & d'autre.

Toutes ces actions, qui se passérent auprès d'Artémise, ne furent pas absolument décisives, mais elles servirent beaucoup à animer les Athéniens, en les convainquant par leur propre expé-

Plut. in Themist. pag. 115-117. Herod. lib. 8. cap. 21-31.

XERXES expérience que ni le grand nombre & les magnifiques décorations des vaisseaux, ni les cris insolens & les chants de victoire des barbares, n'ont rien de formidable pour des hommes qui savent en venir aux mains, & qui ont le courage de combattre de pié ferme; & en leur faisant voir qu'il ne faut que mépriser toute cette vaine montre, aller droit à l'ennemi, & l'attaquer vivement sans jamais lâcher prise.

Les Grecs, aiant pour lors appris ce qui s'étoit passé aux Thermopyles, ne délibérérent plus sur le parti qu'ils avoient à prendre. Il partirent d'Artémise, & s'avançant vers l'intérieur de la Gréce, ils s'arrêtérent à Salamine, petite île tout prés & vis-à-vis de l'Attique. Dans cette retraite, Thémistocle passant par les lieux où il faloit nécessairement que les ennemis abordassent pour s'y rafraîchir, & pour y faire de l'eau, grava en grosses lettres sur des pierres & des rochers ces mots qu'il adressoit aux Joniens: *Peuples d'Ionie, rangez-vous de notre côté; reprenez le parti de vos peres, qui n'exposent leur vie que pour le maintien de votre liberté: ou, si cela vous*

vous est impossible, au moins faites aux Perses dans la mêlée le plus de mal que vous pourrez, & jettez le desordre dans leur armée. Par là il espéroit, ou attirer les Ioniens, ou les rendre suspects aux barbares. On voit que Thémistocle, toujours attentif à son but, ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer au succès de ses entreprises.

Herod. lib. 8. c. 40. 41.

§. VII. *Les Athéniens abandonnent leur ville. Xerxès la prend & la brûle.*

Cependant Xerxès étoit entré dans la Phocide par le haut de la Doride, brûlant & saccageant les villes des Phociens. Les peuples du Péloponnése, ne songeant qu'à sauver leur pays, avoient résolu d'abandonner tout le reste, & d'assembler toutes les forces de la Gréce au dedans de l'Isthme, qu'on prétendoit fermer d'une grosse muraille depuis une mer jusqu'à l'autre : cet espace étoit de près de deux lieues. Les Athéniens, irrités d'une si lâche désertion, se voioient tout près de tomber entre les mains des Perses, & de porter tout le poids de leur colére & de leur vengeance. Ils avoient consulté quelque tems auparavant l'oracle de Delphes, qui leur avoit répon-

Herod. lib. 7. cap. 139. 143.

XERXES du que la ville ne trouveroit son salut que dans des murs de bois. Cette expression ambigue partagea les esprits. Quelques-uns l'interprétoient de la citadelle, parce qu'autrefois elle avoit été environnée de palissade de bois. Thémistocle lui donnoit un autre sens bien plus naturel, l'entendant des vaisseaux, & montroit que le seul parti qu'ils eussent à prendre étoit d'abandonner leur ville, & de s'embarquer. Mais c'est à quoi le peuple ne vouloit nullement entendre, comme ne se souciant plus de vaincre, & ne voiant aucun moien de se sauver après avoir abandonné les temples de leurs dieux, & les tombeaux de leurs ancètres. Thémistocle eut ici besoin de toute son adresse & de toute son éloquence pour ébranler le peuple. Après leur avoir représenté qu'Athénes ne consistoit ni dans les murs, ni dans les maisons, mais dans les citoiens, & que conserver ceux-ci c'étoit sauver la ville, il chercha à les toucher par le motif qui étoit le plus capable de faire impression sur eux dans l'état de malheur, d'affliction, & de danger où ils se trouvoient, je veux dire par le motif de l'autorité divine, leur faisant enten-

entendre par les paroles mêmes de l'oracle, & par les prodiges qui étoient arrivés, que la volonté des dieux étoit qu'ils s'éloignassent d'Athénes pour un tems. XERXES

On fit donc un Décret, par lequel, pour adoucir ce qu'il y avoit de dur dans la résolution d'abandonner la ville, il étoit ordonné, „Qu'on mettroit Athénes en dépôt entre les „mains & sous la sauvegarde de Minerve patrone des Athéniens; que „tous ceux qui étoient en état de „porter les armes, monteroient sur les „vaisseaux, & que chacun pourvoiroit comme il pourroit au salut & à „la sûreté de sa femme, de ses enfans, „& de ses esclaves. *Herod. lib. 8. cap. 51-54. Plut. in Themist. pag. 117.*

Une démarche singuliére de Cimon, encore jeune pour lors, fut d'un grand poids dans cette occasion. On le vit, suivi de ses camarades, & avec un visage gai, monter le long de la rue du Céramique à la citadelle, pour y consacrer dans le temple de Minerve un mords de bride qu'il portoit à la main, voulant faire entendre par cette cérémonie religieuse mais frapante, qu'il n'étoit plus question de troupes de terre, & qu'il faloit se tourner du *Plut. in Cim. pag. 481.*

XERXES. côté de la mer. Après avoir fait l'offrande de ce mords, il prit un des boucliers qui étoient appendus aux parois du temple, fit ses priéres à la déesse, descendit sur le rivage, & fut le premier qui par son exemple inspira la confiance à la plupart des autres, & leur donna le courage de s'embarquer.

La plupart firent passer leurs peres & leurs meres qui étoient âgés, avec leurs femmes & leurs enfans, dans la ville de * Trézéne, dont les habitans les reçurent avec beaucoup de générosité & d'humanité. Car ils firent ordonner qu'ils seroient nourris aux dépens du public, & leur assignérent à chacun deux oboles par jour, qui valoient à peu près trois sols & demi de notre monnoie. Ils permirent outre cela aux enfans de prendre des fruits par tout; & établirent encore un fonds pour le paiement des Maîtres qui les instruiroient. Il est beau de voir une ville, exposée comme celle-ci aux plus grands maux, étendre son attention & sa libéralité, au milieu de telles allarmes, jusqu'à l'éducation des enfans d'autrui!

* *C'est une petite ville située sur le bord de la mer dans la partie du Péloponnèse appellée l'Argolide.*

Quand toute la ville vint à s'embarquer, ce ſpectacle, le plus triſte & le plus touchant qui fut jamais, tiroit les larmes des yeux de tous les aſſiſtans, & excitoit en même tems des ſentimens d'admiration pour la fermeté & le courage de ces hommes, qui envoioient ailleurs leurs péres & leurs méres, & qui, ſans être ébranlés par leurs gémiſſemens, ni par les tendres embraſſemens de leurs enfans & de leurs femmes, paſſoient avec tant de réſolution à Salamine. Mais ce qui augmentoit infiniment la compaſſion, c'étoit un grand nombre de vieillards qu'on étoit forcé de laiſſer dans la ville à cauſe de leur âge & de leur foibleſſe, & dont pluſieurs même voulurent y reſter par un motif de religion, entendant de la citadelle ce que l'oracle avoit dit des murailles de bois. Il n'y eut pas, (car l'hiſtoire à jugé cette circonſtance digne d'être raportée) il n'y eut pas juſqu'aux animaux domeſtiques qui ne priſſent part à ce deuil public, & l'on ne pouvoit s'empécher d'être touché & attendri en les voiant courir avec des hurlemens après leurs maîtres qui s'embarquoient. Entre tous les autres, on remarque le chien de XERXES

XERXES Xanthippe, pere de Périclès, qui ne pouvant ſupporter de ſe voir abandonné de ſon maître, ſe jetta à la mer, & nagea toujours près de ſon vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il aborda preſque ſans force à Salamine, & mourut incontinent ſur le rivage. On montroit encore dans le même lieu, du tems de Plutarque, l'endroit où l'on prétend qu'il fut enterré, & que l'on appelloit *la ſépulture du Chien.*

Herod. lib. 8. *cap.* 26.

Pendant que Xerxès continuoit ſa marche, quelques transfuges d'Arcadie vinrent ſe rendre dans ſon armée. Leur aiant demandé ce que faiſoient alors les Grecs, il fut bien ſurpris d'apprendre qu'ils étoient occupés à regarder les jeux & les combats qui ſe célébroient à Olympie; & il le fut encore plus, quand on lui eut dit que la récompenſe du vainqueur n'étoit autre qu'une couronne d'oliviers. Quels hommes, s'écria par admiration l'un des Seigneurs Perſans, qui ne ſont ſenſibles qu'à l'honneur, & point à l'argent?

Herod. lib. 8. *cap.* 35-39. *Diod. lib.* 11. *p.* 12.

Xerxès avoit fait un détachement aſſez conſidérable de ſon armée pour aller piller le temple de Delphes, où il ſavoit qu'il y avoit des richeſſes immen-

mensés, n'aiant pas intention de traiter Apollon plus favorablement que les autres dieux, dont il avoit saccagé les temples. Si l'on en croit Hérodote & Diodore de Sicile, à peine ce détachement s'étoit-il avancé jusqu'au temple de Minerve, surnommée *la Prévoiante*, que l'air s'obscurcit tout-à-coup, & qu'il s'éleva une furieuse tempête accompagnée de vents impétueux, de tonnéres, d'éclairs, & de foudres; & deux gros rochers s'étant détachés de la montagne, écrasérent la plupart de ces troupes.

XERXES.

Le reste de l'armée marcha vers la ville d'Athénes, que ses habitans avoient abandonnée, excepté un petit nombre de citoiens qui s'étoient retirés dans la citadelle, où ils se défendirent jusqu'à la mort avec un courage incroiable, sans vouloir entendre à aucun accommodement : Xerxès aiant forcé la citadelle y mit le feu, & la brûla. Il dépécha aussitôt un courrier à Suse pour porter cette agréable nouvelle à Artabane son oncle; & il lui envoia en même tems un grand nombre de tableaux & de statues. Celles d'Harmodius & d'Aristogiton, libérateurs d'Athénes, en faisoient partie.

Herod. lib. 8. cap. 50-54.

Pausan. lib. 1. pag. 14.

XERXES Un Antiochus, Roi de Syrie, (je ne ſai pas lequel, ni en quel tems) les renvoia aux Athéniens, ne croiant pas leur pouvoir faire un préſent plus agréable.

§. VIII. *Bataille de Salamine. Retour précipité de Xerxès dans l'Aſie. Eloge de Thémiſtocle & d'Ariſtide. Défaite des Carthaginois en Sicile.*

Herod. lib. 8. *cap.* 56-65. *Plut. in Themiſt. pag.* 117.

Alors la diviſion ſe mit dans la flote des Grecs ; & les alliés, dans un Conſeil de guerre qui ſe tint, ſe trouvérent fort partagés pour déterminer l'endroit où ſe devoit donner le combat. Les uns, & c'étoit le plus grand nombre, qui avoient pour eux Eurybiade Généraliſſime de la flote, vouloient qu'on s'approchât de l'Iſthme de Corinthe : pour être plus près de l'armée de terre qui gardoit cette entrée ſous la conduite de Cléombrote frere de Léonide, & plus à portée de défendre le Péloponnéſe. D'autres, & ils avoient Thémiſtocle à leur tête, prétendoient que c'étoit trahir la patrie que d'abandonner un poſte auſſi avantageux que celui de Salamine. Et comme celui-ci ſoutenoit ſon ſentiment avec beaucoup de chaleur, Eurybiade leva la canne

canne sur lui. L'Athénien, sans s'émouvoir : *Frappe*, dit-il, *mais écoute* ; & continuant de parler, il montra de quelle importance il étoit pour la flote des Grecs, dont les vaisseaux étoient plus légers & beaucoup moins nombreux que ceux des Perses, de donner la bataille dans un détroit comme celui de Salamine, qui mettroit l'ennemi hors d'état de faire usage d'une grande partie de ses forces. Eurybiade, qui n'avoit pu voir sans surprise la modération de Thémistocle, se rendit à ses raisons, & sans doute encore plus à la crainte qu'il eut que les Athéniens, dont les vaisseaux faisoient plus de la moitié de la flote, ne se séparassent des alliés, comme leur Général l'avoit laissé entrevoir.

Du côté des Perses on avoit tenu aussi un Conseil de guerre, pour savoir s'il faloit hazarder un combat naval : Xerxès étoit venu à la flote pour prendre avis de ses Capitaines. Tous furent pour donner la bataille, parce qu'ils savoient que le Roi panchoit de ce côté-là. Il n'y eut que la Reine Artémise qui s'opposât à ce dessein. Elle représenta qu'il étoit dangereux d'en venir aux mains avec des gens beau-

Herod. lib. 8. c. 67-70.

XERXES coup plus expérimentés & plus habiles dans la marine que les Perses : que la perte d'une bataille sur mer seroit suivie de la ruine de l'armée de terre : qu'en traînant la guerre en longueur, & s'approchant du Péloponnése, ils feroient naître, ou plutôt augmenteroient parmi les ennemis la division qui y étoit déja fort grande : que les alliés ne manqueroient pas de se séparer pour aller défendre chacun son propre pays ; & qu'alors le Roi se rendroit maître sans peine, & presque sans coup férir, de toute la Gréce. Cet avis si sage ne fut point suivi, & l'on résolut de donner la bataille.

Comme Xerxès attribuoit à son absence le mauvais succès des premiers combats qu'on avoit donnés sur mer, il voulut être témoin de celui-ci du haut d'une éminence où il fit placer son trône. Ce pouvoit être un moien d'animer les troupes. Mais il en est un autre plus sûr & plus efficace, je veux dire la présence même & l'exemple du Prince, qui prend part au péril, & qui par là se montre digne d'être l'ame & le chef de tant de gens de cœur prêts à mourir pour lui. Quand un Prince n'a pas cette sorte de fermeté qui ne s'é-

s'étonne de rien, & que le péril même réveille, il peut avoir d'ailleurs de bonnes qualités, mais il n'eſt pas propre à commander une armée. Dans un Général, rien ne peut ſuppléer le courage; a & plus il tâche d'en montrer l'apparence, quand il n'en a pas la réalité, plus il découvre ſa peur. Il y a à la vérité une extrême différence entre un Général & un ſimple ſoldat. Xerxès ne devoit s'expoſer que comme il convient à un Prince : comme la tête, & non comme la main : comme celui qui doit donner les ordres, & non comme ceux qui doivent les exécuter. Mais ſe tenir entiérement écarté du danger, & ſe réduire à la ſimple fonction de ſpectateur, c'eſt renoncer à la qualité de Général.

Thémiſtocle ſachant que dans la flote Grecque on ſongeoit encore à aller vers l'Iſthme : fit donner avis ſous main à Xerxès que les alliés Grecs étant réunis dans le même lieu, il lui ſeroit facile de les vaincre & de les accabler tous enſemble; au lieu que s'ils ſe ſéparoient, comme ils étoient près de le faire, il manqueroit pour tou- *Herod. lib. 8. cap. 74-78.*

a Quanto magis occultare ac abdere pavorem nitebantur, manifeſtiùs pavidi. *Tacit. Hiſtor.*

XERXES jours une si favorable occasion. Le Roi le crut, & par son ordre un grand nombre de vaisseaux environna de nuit Salamine, pour ôter aux Grecs tout moien de sortir de ce poste.

Plut. in Arist. pag. 323. Herod. lib. 8. cap. 78-82.

Personne ne s'aperçut que l'armée fût ainsi envelopée. Aristide vint la nuit même d'Egine où il commandoit quelques troupes, & traversa avec un très-grand danger toute la flote des ennemis. Quand il fut arrivé à la tente de Thémistocle, il le tira à part, & lui parla ainsi : „ Thémistocle, si nous „ sommes sages, nous renoncerons de- „ sormais à cette vaine & puérile dis- „ sension qui nous a divisés jusqu'ici ; „ & par une plus noble & plus salutai- „ re émulation nous combattrons à „ l'envi à qui servira mieux la patrie , „ vous en commandant & en faisant le „ devoir d'un bon & sage capitaine , „ & moi en vous obéissant, & en vous „ aidant de ma personne & de mes con- „ seils. Il lui donna en suite avis que l'armée étoit envelopée par les vaisseaux des Perses, & l'exhorta fort à ne point différer de donner le combat. Thémistocle, étonné jusqu'à l'excès d'une telle grandeur d'ame & d'une si noble franchise, eut quelque honte de

de s'être laissé vaincre par son rival, & ne rougissant point d'en faire l'aveu, promit bien d'imiter sa générosité, & même, s'il le pouvoit, de la surpasser par tout le reste de sa conduite. Puis, après lui avoir fait confidence de la ruse qu'il avoit imaginée pour tromper le Barbare, il le pria d'aller trouver Eurybiade, pour lui représenter qu'il n'y avoit d'autre salut pour eux que de combattre par mer à Salamine: ce qu'il fit avec joie, & avec succès; car il avoit beaucoup de crédit sur l'esprit de ce Général. XERXES

On se prépara donc de part & d'autre au combat. La flote des Grecs étoit composée de trois cens quatre-vingts voiles. Elle suivoit en tout l'impression & les ordres de Thémistocle. Comme rien n'échapoit à sa prévoiance, & qu'en habile capitaine il savoit profiter de tout, il attendit, pour engager l'action, qu'un vent qui se levoit tous les jours réguliérement à une certaine heure, & qui étoit tout-à-fait contraire aux ennemis, commençât à souffler. Alors on donna le signal. Les Perses, qui savoient que le Roi avoit les yeux attentifs sur eux, s'avancérent avec une impétuosité & un courage capables

Herod. lib. 8. c. 84-96.

XERXES pables de répandre par tout la terreur. Mais ce premier feu se rallentit bientôt quand on fut dans la mélée. Tout leur étoit contraire : le vent, qui leur donnoit directement dans le visage ; la hauteur & la pesanteur de leurs vaisseaux, qui se remuoient difficilement ; le grand nombre de ces vaisseaux, qui loin de leur être utile, ne servoit qu'à les embarrasser dans un lieu étroit & serré : au lieu que du côté des Grecs tout se faisoit avec ordre & mesure, sans trouble & sans confusion, parce que tout obéissoit à un seul ordre. Les Ioniens, que Thémistocle avoit avertis par des caractères gravés sur des pierres le long des côtes de l'Eubée de se souvenir d'où ils tiroient leur origine, furent les prémiers qui prirent la fuite : & ils furent bientôt suivis du reste de la flote. Artémise se signala par des efforts incroiables de hardiesse, ensorte que Xerxès la voiant ainsi combattre, s'écria a que dans cette bataille les hommes avoient paru des femmes & que les femmes avoient

a Οἱ μὲν ἄνδρες, γεγόνασί μοι γυναῖκες· αἱ δὲ γυναῖκες, ἄνδρες.

Artemisia inter primos duces bellum acerrimè ciebat. Quippe, ut in viro muliebrem timorem, ita in muliere virilem audaciam cerneres. *Just. lib. 2. cap. 12.*

montré un courage d'hommes. Les Athéniens, indignés de ce qu'une femme avoir osé venir porter les armes contre eux, avoient promis dix mille dragmes de récompense à quiconque la pourroit prendre en vie : mais elle échapa à leur poursuite. S'ils l'eussent prise, elle n'auroit mérité que d'être comblée de louanges & d'honneurs.

XERXES.

Cinq mille livres.

La maniére dont cette * Reine se sauva ne doit pas être omise. Se voiant vivement poursuivie par un vaisseau Athénien, auquel il ne paroissoit pas qu'elle pût échaper, elle arbora le pavillon Grec, & attaqua un vaisseau des Perses monté par Damasithymus Roi de † Calynde, avec qui elle avoit eu

Herod. lib. 8. cap. 87. & 88. Polian. lib. 8. cap. 53.

† *Ville de Lycie.*

* *Il paroît qu'Artémise ne se piquoit pas moins de ruse que de courage, & en même tems qu'elle n'avoit pas beaucoup de délicatesse sur le choix des ruses qu'elle emploioit. On dit que voulant se rendre maitresse de Latmus, petite ville de Carie qui étoit à sa bienséance, elle mit ses troupes en embuscade, & que sous prétexte de célébrer la fête de la Mere des Dieux dans le bois qui lui étoit consacré auprès de la ville, elle s'y rendit avec un grand équipage d'eunuques, de femmes, de trompettes, & de tambours. Les habitans accoururent pour voir cette cérémonie religieuse : & pendant ce tems les troupes d'Artémise s'emparérent de Latmus.* Polian. stratag. lib. 8. cap. 53.

XERXES une querelle, & le coula à fond : ce qui fit croire à ceux qui la poursuivoient que son vaisseau étoit du parti des Grecs, & ils ne songérent plus à l'attaquer.

Tel fut le succès de la bataille de Salamine, l'une des plus mémorables dont il soit parlé dans l'histoire ancienne, & qui a rendu à jamais célébre le nom & le courage des Grecs. Il y eut beaucoup de navires des Perses de pris, un plus grand nombre encore qui furent coulés à fond. Plusieurs des alliés, qui ne craignoient pas moins la cruauté du Roi que l'ennemi, se retirérent dans leur pays.

Herod. lib. 8. cap. 97. 110.

Thémistocle, dans un entretien secret qu'il eut avec Aristide, mit en délibération, pour le sonder & pour connoitre ses véritables sentimens, s'il ne seroit pas utile d'envoier des vaisseaux pour rompre le pont que Xerxès avoit fait bâtir, afin, disoit-il, de prendre l'Asie dans l'Europe : il pensoit tout le contraire. Aristide lui fit de vives remontrances sur un tel projet, & lui exposa combien il étoit dangereux de réduire au desespoir un ennemi si puissant, dont on ne pouvoit être trop tôt délivré. Thémistocle parut céder à ses raisons, & pour hâter le départ du

Roi, il le fit avertir secretement que les Grecs songeoient à faire rompre le pont. Il paroit que le but de Thémistocle, dans cette fausse confidence, étoit de s'autoriser du sentiment d'Aristide, qui étoit d'un grand poids, contre celui des autres Généraux, s'ils songeoient à aller rompre le pont. Peut-être aussi cherchoit-il à se mettre à couvert de la mauvaise volonté de ses ennemis, qui pourroient un jour l'accuser de trahison devant le peuple, s'ils venoient jamais à savoir qu'il eût fait donner cet avis secret à Xerxès. XERXES.

Ce Prince, effraié d'une telle nouvelle, ne perdit point de tems, & partit de nuit, aiant laissé Mardonius avec une armée de trois cens mille hommes pour réduire la Gréce s'il le pouvoit. Les Grecs, qui s'attendoient que Xerxès donneroit le lendemain un nouveau combat, aiant appris sa fuite le poursuivirent, mais inutilement. Ils avoient détruit deux cens vaisseaux ennemis, sans compter ceux qu'ils prirent. Le reste de la flote Persane, après avoir été fort maltraitée en chemin par les vents, se retira vers la côte d'Asie, où elle entra dans le port de Cume ville d'Eolie, & y passa l'hiver, sans oser depuis revenir en Gréce.

Herod. lib. 8. c. 115-120.

Herod. lib. 8. cap. 130.

XERXES Xerxès emmena avec lui le reste de son armée, & prit le chemin de l'Hellespont. Comme il n'y avoit point de vivres préparés, elle souffrit infiniment pendant toute la marche, qui fut de quarante-cinq jours. Après avoir consumé tous les fruits qui se rencontrérent, les soldats furent obligés de se nourrir d'herbes,& même de feuilles & d'écorces d'arbres. La maladie se mit dans l'armée. La dissenterie,& la peste, en firent périr une grande partie.

Le Roi, impatient de se sauver, avoit pris les devans avec peu de monde, afin d'arriver plus promtement : mais il trouva le pont rompu par une rude tempête qui s'étoit élevée, & fut obligé de passer le trajet dans une barque de pècheur. [a] C'étoit un spectacle bien propre à faire connoitre l'instabilité des choses humaines, que de voir dans une petite barque, presque sans suite & sans équipage, un Prince, aux armées & aux vaisseaux duquel, peu de tems auparavant, à pei-

[a] Erat res spectaculo digna, & æstimatione sortis humanæ, rerum varietate miranda, in exiguo latentem videre navigio, quem paulo antè vix æquor omne capiebat; carentem etiam omni servorum ministerio, cujus exercitus, propter multitudinem, terris graves erant. *Just. lib. 2. cap. 13.*

ne la terre & la mer avoient pu suffire. Tel fut le succès de l'expédition de Xerxès contre la Gréce. Xerxes

En raprochant Xerxès de lui même en deux différens tems, on a peine à le reconnoitre. Quand il s'agissoit de délibérer, rien de plus courageux, ni de plus intrépide que ce Prince : il est surpris, & même indigné, qu'on envisage dans l'avenir aucune difficulté, & qu'on ne témoigne aucune allarme. Mais lors que l'heure de l'exécution & du péril est venue, il fuit lâchement, & ne songe qu'à mettre sa vie en sûreté. On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre le véritable courage qui n'est jamais sans prudence, & la témérité qui est toujours aveugle & présomptueuse. Un Prince habile & sage pese tout, examine tout, avant que de s'engager dans [a] une guerre, qu'il ne craint pas, mais qu'il ne souhaite pas aussi ; &, dans le tems de l'action, la vûe du danger ne sert qu'à l'animer. La présomption change cet ordre. [b] Comme elle a mis la bravoure & la

a Non times bella, non provocas *Plin. de Traj.* Fortissimus in ipso discrimine, qui ante discrimen quietissimus. *Tacit. Hist. lib. 1. cap. 84.*

b Ante discrimen feroces, in periculo pavidi. *Ibid. cap. 68.*

XERXES hardiesse où devoit être la sagesse & la circonspection, elle place l'épouvante & le désespoir où devroit être le courage & l'intrépidité.

Herod. lib. 8. c. 122. 125. Le premier soin des Grecs, après la bataille de Salamine, fut d'envoier à Delphes les prémices du riche butin qu'ils avoient fait. *Plut. in Cim. pag. 481.* Cimon, encore tout jeune, se signala particuliérement dans cette journée, & y fit des actions d'une valeur distinguée, qui lui attirérent une grande réputation, & le firent regarder dès lors comme un citoien capable de rendre un jour d'importans services à sa patrie.

Plut. in Themist. pag. 20. Mais Thémistocle eut presque tout l'honneur de cette victoire, la plus signalée que les Grecs aiant jamais remportée contre les Perses. La vérité força ceux qui étoient les plus jaloux de sa gloire à lui rendre ce témoignage. C'étoit une coutume dans la Gréce qu'après un combat les Capitaines déclarassent ceux qui s'y étoient le plus distingués, en marquant sur un billet le nom de celui qui avoit mérité le premier prix, & le nom de celui qui avoit mérité le second. Ici, par un jugement qui marque la bonne opinion qu'il est naturel d'avoir de soi-même, chacun

chacun s'ajugea le premier rang, & accorda le second à Thémistocle ; ce qui étoit le mettre réellement au-dessus de tous les autres. XERXES

Les Lacédémoniens l'aiant mené à Sparte pour lui rendre les honneurs qui lui étoient dûs, décernérent à leur Général Eurybiade le prix de la valeur, & à Thémistocle celui de la sagesse, qui fut une couronne d'olivier pour l'un & pour l'autre. Ils firent aussi present à Thémistocle du plus beau char qui fût dans la ville ; & à son départ, ils le firent accompagner par trois cens jeunes hommes des plus considérables de la ville jusqu'aux frontiéres du pays : honneur que jusques-là ils n'avoient encore rendu à personne.

Mais ce qui lui causa un plaisir encore plus sensible, furent les acclamations publiques qu'il reçut aux premiers Jeux Olympiques qui se célébrérent après la bataille de Salamine, où toute la Gréce étoit assemblée. Dès qu'il parut, tout le monde se leva pour lui faire honneur. Personne n'étoit attentif aux jeux ni aux combats : Thémistocle seul faisoit le spectacle. Tous les yeux étoient tournés vers lui, & chacun s'empressoit de le montrer de

XERXES la main aux étrangers qui ne le connoissoient pas. Il avoua depuis à ses amis qu'il regardoit ce jour comme le plus beau de sa vie; que jamais il n'avoit ressenti une joie si douce ni si vive; & que cette récompense, juste fruit de ses travaux, passoit tous ses desirs.

On a sans doute remarqué dans Thémistocle deux ou trois traits principaux, qui doivent lui donner rang parmi les plus grands hommes. Le dessein qu'il forma & qu'il exécuta, de tourner toutes les forces d'Athénes du côté de la mer, marquoit en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vûes, pénétrant dans l'avenir, & saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athénes, ne possédant qu'un territoire stérile & peu étendu, n'avoit que ce seul moien pour s'enrichir & s'aggrandir. On peut regarder ce projet comme la source & la cause de tous les grands événemens qui rendirent dans la suite la république d'Athénes si florissante.

Mais je mets encore infiniment au-dessus de cette sage prévoiance la rare modération qu'il fit paroitre en deux occasions décisives, où c'en étoit fait de la Gréce, s'ils eût écouté les con-

seils

seils d'une ambition mal entendue, & qu'il se fût piqué d'un faux point d'honneur, comme il est si ordinaire aux personnes de sa profession & de son âge. La prémiére est, lorsque, malgré l'injustice criante qu'on commettoit à l'égard de sa République & de sa propre personne, en nommant pour Généralissime de la flote un Lacédémonien, il porta les Athéniens à se désister de leur prétention quelque juste qu'elle fût, pour prévenir les funestes effets que la division entre les alliés n'auroit pas manqué d'avoir. Et combien est admirable sa présence d'esprit & son sang froid, lorsque ce même Eurybiade, avec un geste menaçant & des paroles piquantes, leva la canne sur lui! Qu'on se souvienne que Thémistocle n'étoit pas alors fort âgé; qu'il étoit plein d'ardeur pour la gloire; qu'il commandoit une flote nombreuse; qu'il avoit pour lui la raison. Que feroient nos jeunes Officiers dans une pareille conjoncture? Celui-ci souffrit, & la victoire de Salamine fut le fruit de sa patience.

XERXES

J'aurai lieu dans la suite de parler avec plus d'étendue du mérite d'Aristide. C'étoit, à proprement parler, l'homme de la République. Pourvû

XERXES qu'elle fût bien servie, il lui importoit peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le blesser, devenoit le sien propre par l'approbation qu'il lui donnoit. Nous l'avons vû traverser la flote ennemie, non sans risque de sa vie, pour aller donner un avis salutaire à Thémistocle; & [a] Plutarque observe que pendant tout le tems du commandement de ce dernier, Aristide l'aida en toute occasion de ses conseils & de son crédit, quoiqu'il pût le regarder comme son rival, & même comme son ennemi. Qu'on compare cette noblesse & cette grandeur d'ame avec la petitesse d'esprit & la bassesse de cœur de ces hommes pointilleux, délicats, & jaloux sur ce qui regarde le commandement; incompatibles avec leurs collégues; uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout; toujours prêts à sacrifier les intérêts publics à leurs intérêts particuliers, & à laisser faire des fautes à leurs rivaux pour en tirer avantage.

LE

[a] Πάντα συνέπραττε καὶ συνεβούλευεν, ἐνδοξότατον ἐπὶ σωτηρίᾳ κοινῇ ποιῶν τὸν ἔχθιστον. *In vit. Arist. pag.* 323.

Le Jour même de l'action des Thermopyles, la formidable armée des Carthaginois, composée de trois cens mille hommes, avoit été entiérement défaite par Gélon tyran de Syracuse. Hérodote place ce combat au jour que se donna celui de Salamine. J'en ai marqué les circonstances dans l'histoire des Carthaginois.

XERXÈS

Herod. lib. 7. *c.* 165. 167. *Diod. lib.* 11. *pag.* 16. 22.

Tom. 1. *pag.* 258.

Après la bataille de Salamine, les Grecs étant revenus de la poursuite des Perses, Thémistocle parcourut les îles qui avoient suivi leur parti, pour y faire des exactions, & pour en tirer de l'argent. Il commença par celle d'Andros, & demanda une somme considérable à ses habitans, leur aiant dit: *Je viens à vous accompagné de deux puissantes divinités, la Persuasion & la Force.* Ils répondirent: *Nous avons aussi de nôtre côté deux autres divinités, qui ne sont pas moins puissantes que les vôtres, & qui ne nous permettent pas de donner l'argent que vous nous demandez, la Pauvreté & l'Impuissance.* Sur ce refus, il fit mine de les assiéger, & les menaça de ruiner entiérement leur ville. Il traita de la même sorte plusieurs autres îles, qui n'osérent pas lui résister comme

Herod. lib. 8. *c.* 111. 112. *Plut. in Themist. pag.* 122.

XERXES Andros, & il en tira de grosses sommes à l'inçû des autres Capitaines: car il passoit pour aimer l'argent, & vouloir s'enrichir.

§. IX. *Bataille de Platée.*

AN. M. 3525. Av. J. C. 479. *Herod. lib.* 8. *c.* 113. 131. 136. & 140. 144. *Plut. in Arist. p.* 324. *Diod. lib.* 11. *pag.* 22. 23. *Plut. de Orat. defec. pag.* 412.

Mardonius, qui étoit resté en Gréce avec un corps d'armée de trois cens mille hommes, fit passer l'hiver à ses troupes dans la Thessalie, & le printems suivant il les mena dans la Béotie. Il y avoit dans le pays un oracle fort célébre, c'étoit celui de Lébadie, qu'il crut devoir consulter pour savoir quel seroit le succès de la guerre. Le Prêtre, dans l'enthousiasme dont il fut saisi, répondit en une langue que personne des assistans n'entendoit, comme pour insinuer que l'oracle ne daignoit pas s'expliquer à un Barbare. Il envoia dans le même tems Alexandre Roi de Macédoine, avec plusieurs Seigneurs Persans à Athénes, & fit faire à ses habitans, de la part de son Maître, des offres très avantageuses, pour les détacher du reste des alliés. Il leur promettoit de rétablir entiérement leur ville qui avoit été brulée, de leur fournir de grandes sommes d'argent, de leur per-

permettre de vivre selon leurs loix, & XERXÈS
de leur donner le commandement sur toute la Gréce. Alexandre les exhorta en son nom, & comme leur ancien ami, à profiter d'une occasion si favorable de rétablir leurs affaires, leur marquant qu'ils étoient hors d'état de tenir tète à une puissance aussi formidable que celle des Perses, & qui étoit infiniment supérieure à celle des Grecs. Les Lacédémoniens, sur le premier bruit de cette ambassade, avoient aussi de leur côté envoié des Députés à Athénes, pour en détourner l'effet. Ils assistoient à l'audience. Après qu'Alexandre se fut tû, ils prirent la parole en s'adressant aux Athéniens, les exhortérent fortement à ne pas abandonner l'intérèt commun de la Gréce, & à ne se point séparer du corps des alliés, leur représentant que l'union, dans la conjoncture où se trouvoit la Gréce, faisoit toute leur force, & les rendoit invincibles. Ils ajoutérent que la république de Sparte étoit fort sensible à la triste situation des Athéniens, qui étoient sans maisons & sans retraite, & dont les moissons avoient été ruinées deux années consécutives: qu'elle s'offroit

XERXES à nourrir & à entretenir pendant tout le tems de la guerre leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, & à pourvoir abondamment à tous leurs besoins. Ils finirent par ce qui regardoit Alexandre, dont ils dirent que le discours avoit été tel qu'on devoit l'attendre d'un tyran qui parloit en faveur d'un tyran: mais qu'il sembloit avoir oublié que le peuple auquel il s'adressoit, s'étoit montré en toute occasion le plus zélé défenseur de la liberté commune.

Aristide étoit pour lors en charge, c'est-à-dire le premier des Archontes. Il répondit qu'il pardonnoit aux Barbares, qui n'estimoient que l'or & l'argent, d'avoir espéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promesses: mais qu'il ne pouvoit voir sans surprise & sans quelque sorte d'indignation que les Lacédémoniens, n'envisageant que la pauvreté & la misére présente des Athéniens, & oubliant leur courage & leur grandeur d'ame, vinssent les exhorter à combattre généreusement pour le salut commun de la Gréce, par la vûe de quelques récompenses & de quelques nourritures qu'ils leur of-

offroient : Qu'ils déclaraſſent à leur République que tout l'or du monde n'étoit pas capable de tenter les Athéniens, ni de leur faire abandonner la défenſe de la liberté commune: Qu'ils étoient ſenſibles, comme ils le devoient, aux offres obligeantes de Lacédémone ; mais qu'ils feroient en ſorte de n'être à charge à aucun de leurs alliés. Puis ſe tournant vers les Députés de Mardonius, & leur montrant de ſa main le ſoleil : „ Sachez, „ leur dit-il, que tant que cet aſtre „ continuera ſa courſe, les Athéniens „ ſeront mortels ennemis des Perſes, „ & qu'ils ne ceſſeront de venger ſur „ eux le ravage de leurs terres, & „ l'incendie de leurs maiſons & de „ leurs temples. „ Il pria le Roi de Macédoine, s'il vouloit être véritablement leur ami, de ne plus ſe rendre auprès d'eux le porteur de telles paroles, qui ne pouvoient que le deſhonorer, ſans produire aucun fruit. XERXES.

Ariſtide, ne ſe contenta pas d'une déclaration ſi forte & ſi préciſe. Pour inſpirer encore plus d'horreur de ſemblables propoſitions, & pour interdire à jamais tout commerce avec les barbares par un motif de religion, il

XERXES. il ordonna que les Prêtres maudiſſent & chargeaſſent d'anathémes quiconque oſeroit propoſer de faire alliance avec les Perſes, ou d'abandonner celle des Grecs.

Herod. lib. 9. *cap.* 1. 13. *Plut. in Ariſt. pag.* 224. *Diod. lib.* 11. *p.* 23.

Quand Mardonius eut appris par la réponſe des Athéniens, que a nul prix, nul avantage, ne pouvoit les porter à vendre leur liberté, il marcha avec toute ſon armée vers l'Attique, détruiſant tout ce qu'il rencontroit dans ſon chemin. Les Athéniens, n'étant pas en état de réſiſter à ce torrent, s'étoient retirés à Salamine, & avoient une ſeconde fois abandonné leur ville. Mardonius, ne perdant pas encore toute eſpérance d'accommodement avec eux, leur envoia un Député pour leur faire les mêmes propoſitions qu'auparavant. Un Athénien, nommé Lycidas, étant d'avis qu'on l'écoutât, fut lapidé ſur le champ; & les femmes Athéniennes, courant en même tems à ſa maiſon, lapidérent auſſi ſa femme & ſes enfans: tant la paix avec le Barbare paroiſſoit un crime déteſtable! On reſpecta néanmoins dans le Député le ca

a Poſteaquam nullo pretio libertatem his videt venalem, &c. *Juſtin. lib.* 2. *cap.* 14.

 XERXES.

caractére dont il étoit revêtu, & on le renvoia sans lui faire aucun mauvais traitement. Mardonius connut alors qu'il n'y avoit point de paix à attendre. Il entra dans Athénes, brula & démolit tout ce qui avoit échapé au saccagement de l'année précédente.

Pausanias nous apprend que dans la suite on laissa exprès quelques temples dans l'état où les Perses les avoient mis, sans les rétablir, afin que ces ruines sacrées fussent des motifs toujours subsistans de la haine irréconciliable qui devoit être entre les Grecs & les Barbares. *Lib. 10. pag. 679.*

Les Lacédémoniens, au lieu de conduire leurs troupes dans l'Attique comme ils s'y étoient engagés, songeoient à se renfermer dans le Péloponnése pour s'y défendre, & dans cette vûe avoient commencé à élever un mur sur l'Isthme pour en fermer l'entrée à l'ennemi, & par là ils comptoient qu'ils seroient en sûreté, & n'auroient plus besoin des Athéniens. Ceux-ci députérent à Sparte, pour se plaindre de la lenteur & de la négligence de leurs alliés. Les Ephores ne parurent pas fort touchés de leurs remontrances; & comme ce jour étoit

la fête * d'Hyacinthe, ils le passérent en festins & en réjouissances, remettant leur réponse au lendemain. Et traînant l'affaire en longueur sous différens prétextes, ils gagnérent dix jours, pendant lesquels la muraille fut achevée. Ils étoient prêts de renvoier honteusement les Députés, lorsqu'un particulier leur aiant représenté quelle indignité il y auroit à traiter ainsi les Athéniens après toutes les pertes volontaires qu'ils avoient souffertes si généreusement pour la défense commune de la liberté, & tous les services importans qu'ils avoient rendus à la Gréce, ils ouvrirent les yeux, & eurent honte d'une si noire perfidie. La nuit même qui suivit, ils firent partir à l'inçû des Athéniens, cinq mille Spartiates, qui avoient avec eux chacun sept Ilotes. Le lendemain matin, les Députés renou-

* *Chez les Lacédémoniens, la fête d'Hyacinthe duroit trois jours. Le premier & le dernier étoient des jours de tristesse & de deuil pour la mort d'Hyacinthe, mais le second étoit un jour de réjouissance : il y avoit des festins, des jeux, des spectacles, & toutes sortes de divertissemens. Cette fête se célébroit toutes les années au mois d'Août, en l'honneur d'Apollon & d'Hyacinthe.*

nouvellant leurs plaintes avec beaucoup de vivacité, furent très surpris d'apprendre que le secours étoit en chemin, & s'approchoit de l'Attique.

XERXES

Mardonius l'avoit quittée, pour reprendre le chemin de la Béotie. Il crut que ce pays étant ouvert & uni, il lui convenoit mieux d'y combattre que dans l'Attique, pays rude & raboteux, plein de hauteurs & de défilés, qui par cette raison ne pourroit lui fournir de terrain propre à ranger en bataille sa nombreuse armée, ni donner lieu d'agir à sa cavalerie. Il campa à son retour sur la riviére d'Asope. Les Grecs l'y suivirent sous le commandement de Pausanias Roi de Lacédémone, & d'Aristide Général des Athéniens. L'armée des Perses étoit selon Hérodote, de trois cens mille hommes; ou, selon Diodore, de cinq cens mille. Celle des Grecs n'étoit que de soixante-six mille hommes. Il n'y avoit que cinq mille Spartiates: mais ils étoient accompagnés de trente cinq mille Ilotes, sept pour chaque Spartiate; ces derniers étoient des troupes armées à la légére: les Athéniens n'étoient qu'au nombre de huit mille. Tout le reste étoit des alliés. Les Spartiates comman-

Herod. lib. 9. cap. 12. 76. Plut. in Arist. p. 325. 330. Diod. lib. 11. pag. 24. 26.

XERXES doient l'aile droite, & les Athéniens la gauche; honneur que les Tégéates leur disputérent, mais inutilement.

Plut. in Aristid. pag. 326. Pendant que la Gréce étoit en suspens dans l'attente d'une bataille qui alloit décider de son sort, un complot secret, formé au milieu du camp des Athéniens par quelques citoiens mécontens, qui songeoient à ruiner le gouvernement populaire, ou à livrer la Gréce aux Perses, jetta Aristide dans un grand embarras. Il eut besoin ici de toute sa prudence. Ne sachant pas au juste le nombre de ceux qui pouvoient avoir trempé dans cette conjuration, il se contenta d'en faire arrêter huit: & de ces huit les deux seuls contre lesquels il fit faire des informations, parcequ'ils étoient les plus chargés, se sauvérent du camp pendant qu'on faisoit leur procès; Aristide sans doute favorisant leur fuite, de peur d'être obligé de les faire punir, & que leur punition ne causât quelque émeute. Pour les autres il les relâcha, leur laissant penser qu'on n'avoit rien trouvé contr'eux, & il leur dit que la bataille seroit le tribunal où ils pourroient se justifier pleinement, & montrer qu'ils étoient bien éloignés d'avoir songé à trahir leur patrie.

trie. Cette sage dissimulation, qui donnoit lieu au repentir, & qui évitoit de pousser au desespoir les coupables, appaisa tout le mouvement. XERXES

Mardonius, pour tâter les Grecs, envoia sa cavalerie escarmoucher contr'eux, en quoi il étoit le plus fort. Les Mégariens, qui étoient campés dans la plaine, en souffrirent beaucoup, & quelque vigoureuse résistance qu'ils fissent, ils étoient prêts de plier, lorsqu'un détachement de trois cens Athéniens, avec quelques gens de trait, s'avança pour les soutenir. Masistius, Général de la cavalerie des Perses, l'un des plus considérables seigneurs de la nation, les voiant venir à lui en bon ordre, tourna bride & poussa contre eux. Les Athéniens l'attendirent de pié ferme. Il y eut là un choc fort rude, les deux partis cherchant également à montrer par le succès de ce combat quel seroit celui de la bataille générale. La victoire fut lontems disputée : mais enfin le cheval de Masistius aiant été blessé, jetta son maître par terre, qui fut tué sur le champ ; & aussitôt les Perses prirent la fuite. Quand on eut appris sa mort chez les

XERXES les barbares, la douleur fut extrême. Ils se coupérent les cheveux coupérent les crins de leurs chevaux & de leurs mulets, & remplirent tout le camp de cris & de gémissemens, comme aiant perdu le plus brave homme de leur armée.

Après ce combat contre la cavalerie des Perses, les deux armées furent lontems sans en venir aux mains, parceque les devins, sur l'inspection des entrailles des victimes, leur prédisoient également aux uns & aux autres la victoire s'ils ne faisoient que se défendre, au lieu qu'ils les menaçoient également d'une défaite entiére s'ils attaquoient.

Ils passérent ainsi dix jours à se regarder. Mardonius, qui étoit d'un caractère vif & bouillant, souffroit avec peine un si long délai. D'ailleurs il ne lui restoit plus de vivres que pour peu de jours, & les Grecs se fortifioient de plus en plus par de nouvelles troupes qui leur arrivoient journellement. Il assembla donc son Conseil, pour délibérer si l'on donneroit la bataille. Artabaze, Seigneur d'un rare mérite & d'une grande expérience, étoit d'avis qu'on ne hazardât point de bataille

taille, mais qu'on se retirât sous les murs de Thébes, où l'on auroit soin d'amasser des vivres & des fourages. Il représentoit que le seul délai étoit capable de rallentir beaucoup l'ardeur des alliés ; qu'on travailleroit à en détacher plusieurs par l'or & l'argent qu'on répandroit parmi les Chefs, & parmi ceux qui avoient le plus de crédit dans chaque ville ; & que par ce moien ils pourroient plus facilement & plus sûrement se rendre maîtres de la Gréce. Cet avis étoit fort sage, mais l'avis contraire l'emporta, parceque c'étoit celui de Mardonius, que personne n'osoit contredire. Il fut résolu qu'on donneroit la bataille le lendemain. Alexandre Roi de Macédoine, qui étoit dans le cœur pour les Grecs, s'approcha secrettement de leur camp sur le minuit, & instruisit Aristide de tout ce qui s'étoit passé.

Aussitôt Pausanias donna ordre aux Officiers de se préparer au combat, & il communiqua à Aristide le dessein qu'il avoit formé de changer son ordre de bataille, en faisant passer les Athéniens de l'aile gauche à l'aile droite pour les opposer aux Perses,

con-

XERXÈS contre lesquels ils étoient accoutumés à combattre. Soit prudence, soit timidité qui lui eut fait proposer ce parti, les Athéniens l'acceptérent avec joie. On n'entendoit parmi eux que des exhortations qu'ils se faisoient les uns aux autres de se montrer gens de cœur : que ni eux, ni leurs ennemis n'étoient point changés depuis la bataille de Marathon, si ce n'est que la victoire avoit augmenté le courage des Athéniens, & abbatu celui des Perses. Nous ne combattons pas, comme eux, disoient-ils, pour un pays & pour une ville seulement, mais pour les trophées érigés à Marathon & à Salamine, afin qu'ils ne paroissent pas l'ouvrage de Miltiade & de la fortune, mais l'ouvrage des Athéniens. En parlant ainsi, ils alloient gaiement changer de poste. Mais Mardonius, sur l'avis qu'il en eut, aiant pareillement changé son ordre de bataille, on remit les choses de part & d'autre dans leur premier état. Ainsi tout ce jour-là se passa sans rien faire.

Le soir on tint un Conseil parmi les Grecs, où il fut résolu qu'on décamperoit, & que l'on iroit chercher un lieu commode pour les eaux. La nuit étant

étant venue, & les Capitaines commençant à s'avançer à la tête de leurs corps, vers le camp qu'on avoit marqué, il y eut beaucoup de confusion parmi les troupes, dont les unes alloient d'un côté, & les autres d'un autre, sans garder d'ordre dans leur marche. On s'arréta près de la petite ville de Platée.

Au premier bruit du départ des Grecs, Mardonius mit toute son armée en bataille, & s'avança contre l'ennemi avec de grands cris & d'horribles heurlemens des Barbares, qui pensoient marcher bien moins pour combattre, que pour dépouiller des fuiards; & leur Général, se tenant sûr de la victoire, insultoit fiérement à la timide & lâche prudence d'Artabaze, & à la fausse idée qu'il avoit conçue des Lacédémoniens, que l'on prétendoit ne prendre jamais la fuite devant l'ennemi; & cependant on voioit ici le contraire. Il sentit bientôt que cette idée n'étoit pas fausse. Il tomba sur les Lacédémoniens qui étoient seuls, & séparés du corps de l'armée, au nombre de cinquante mille hommes, avec trois mille Tégéates. Le choc fut des plus rudes:

de

XERXES de part & d'autre on montra un courage de lions, & les barbares connurent qu'ils avoient affaire à des soldats déterminés à vaincre ou à mourir. Les Athéniens, vers qui Pausanias avoit dépéché un Officier, s'étoient mis en marche pour l'aller secourir : mais les Grecs qui tenoient le parti des Perses, au nombre de cinquante mille hommes, vinrent à leur rencontre, & les empêchérent de passer outre. Aristide, avec sa petite troupe, soutint de pié ferme leur attaque, & leur fit voir que le grand nombre ne peut rien contre le courage & la bravoure.

La bataille étant ainsi partagée en deux endroits, les Lacédémoniens furent les premiers qui rompirent les Perses, & les mirent en déroute. Mardonius leur Chef étant tombé mort d'une blessure qu'il reçut, toute l'armée prit la fuite, & les Grecs qui combattoient contre Aristide, en firent autant, dès qu'ils eurent appris la défaite des Barbares. Ceux-ci s'étoient refugiés dans leur premier camp, & s'y étoient enfermés d'une enceinte de bois. Les Lacédémoniens les y avoient poursuivis, & ils atta-

attaquoient le retranchement, mais avec foiblesse & nonchalance, comme des gens peu accoutumés à faire des siéges, & à forcer des murailles. Les Athéniens, qui en eurent avis, cessant de poursuivre les Grecs, marchérent vers le camp, l'emportérent après plusieurs assauts, & firent un grand carnage. XERXES

Artabaze, qui avoit prévû ce malheur sur la mauvaise manœuvre qu'il voioit faire à Mardonius, après avoir donné dans le combat toutes les marques possibles de courage & d'intrépidité, se sauva de bonne heure avec quarante mille hommes qu'il commandoit, & prévenant par sa promte marche le bruit de sa défaite, arriva en sûreté à Byzance, & passa de là en Asie: de tout le reste de l'armée il n'y en eut pas quatre mille qui échapérent au carnage de cette journée: tous furent tués & taillés en piéces par les Grecs, qui se délivrérent par là une bonne fois des invasions de ces peuples, aucune armée Persane ne s'étant plus fait voir depuis ce tems-là en deça de l'Hellespont. AN. M. 3525. Av. J. C. 479.

Cette bataille fut donnée le quatre du mois * Boédromion, selon la manié-

* Ce jour

XERXES répond au 19. de nôtre mois de Septembre. niére de compter des Athéniens. Aussitôt après, les Alliés, pour marquer leur reconnoissance, firent faire à frais communs une statue de Jupiter qu'ils posérent dans son temple d'Olympie. Les noms de tous les peuples de la Gréce qui s'étoient trouvés au combat, étoient gravés sur le côté droit du piédestal de la statue, les Lacédémoniens à la tête, les Athéniens après eux, & tous les autres de suite.

Pausan. lib. 5. p. 332.

Un des premiers citoiens d'Egine vint trouver Pausanias, & l'exhorta à venger l'affront que Mardonius & Xerxès avoient fait à Léonide, dont le corps mort avoit été attaché par leur ordre à une potence, & le pressa de traiter de la même sorte le corps de Mardonius. Pour l'y porter plus fortement, il ajoutoit que satisfaire ainsi aux mânes de ceux qui avoient été tués aux Thermopyles, c'étoit un moien sûr d'immortaliser son nom parmi tous les Grecs, & pendant la durée de tous les siécles. „ Portez „ ailleurs vos lâches conseils, lui ré- „ pliqua Pausanias. Il faut que vous „ vous entendiez bien mal en vraie „ gloire, de penser que j'en doive „ beaucoup acquerir en me rendant „ sem-

Herod. lib. 9. c. 77. 78.

„ ſemblable aux Barbares. S'il faut „ agir ainſi pour plaire à ceux d'Egi„ ne, j'aime mieux me conſerver l'eſ„ time des Lacédémoniens, chez qui „ l'on ne met point en comparaiſon „ le bas & indigne plaiſir de la ven„ geance, avec celui de montrer de „ la clémence & de la modération à „ l'égard de nos ennemis, & ſur-tout „ après leur mort. Pour ce qui regar„ de les mânes des Spartiates, ils ſont „ ſuffiſamment vengés par la mort „ de tant de milliers de Perſes qui „ ſont demeurés ſur la place dans le „ dernier combat.

XERXES

Une conteſtation qui s'éleva entre les Athéniens & les Lacédémoniens, pour ſavoir auquel des deux peuples on aſſigneroit le prix de la valeur, & lequel poſeroit un trophée, penſa ſouiller la gloire & troubler la joie de la victoire qu'on venoit de remporter. Ils alloient décider ce différent par les armes, & ſe porter aux derniéres extrémités, ſi Ariſtide, par ſes bonnes raiſons, ne leur eût perſuadé de remettre au jugement des Grecs la déciſion de cette affaire. La propoſition fut acceptée. Les Grecs étant donc aſſemblés dans ce lieu-là mê-

Plut. in Ariſt. p. 331.

XERXES même pour juger ce différent, Théogiton de Mégare dit dans son avis, qu'il ne faloit ajuger ce prix de la valeur ni à Athénes, ni à Sparte, mais à une troisiéme ville, s'ils ne vouloient allumer une guerre civile, plus funeste que la guerre qu'ils venoient de terminer. Après lui Cléocrite de Corinthe s'étant levé pour parler, personne ne douta qu'il n'allât demander cet honneur pour sa patrie; car Corinthe étoit la premiére ville de la Gréce en puissance & en dignité après celles d'Athénès & de Sparte. Mais on fut agréablement trompé, quand on vit que son discours étoit tout entier à la louange des Platéens, & qu'il conclut que, pour éteindre cette contention si dangereuse, il faloit leur décerner à eux seuls ce prix, dont ni les uns ni les autres des contendans ne pourroient être jaloux ni fâchés. Ce discours fut reçu de toute l'assemblée avec applaudissement. Aristide se rangea le premier à cet avis pour les Athéniens, & après lui Pausanias pour les Lacédémoniens.

Herod. lib. 9. cap. 79. 80.

Quatre-vingts-mille écus.

Etant ainsi tous d'acord, avant que de partager le butin, ils mirent à part quatre-vingts talens pour les Platéens, qui

qui les emploiérent à bâtir un temple à Minerve, à lui élever une ſtatue, & à enrichir ce Temple de beaux tableaux, qui duroient encore du tems de Plutarque, c'eſt-à-dire plus de ſix cens ans après, & qui étoient auſſi frais que s'ils fuſſent ſortis des mains du peintre. Pour ce qui eſt du trophée, les Lacédémoniens en érigérent un en leur particulier, & les Athéniens un autre. XERXES

Le butin fut immenſe. On trouva dans le camp de Mardonius des ſommes infinies d'or & d'argent monnoiés; des coupes, des vaſes, des lits, des tables, des colliers, des braſſelets d'or & d'argent ſans nombre & ſans prix. Un a hiſtorien remarque que ces dépouilles devinrent funeſtes à la Gréce, & commencérent à y jetter l'amour des richeſſes, & le goût du luxe. On commença, ſelon la religieuſe coutume des Grecs, par mettre à part la dixme de tout le butin pour les dieux: le reſte fut partagé également entre les villes & les peuples qui avoient fourni des troupes; &

a Victo Mardonio, caſtra referta regalis opulentiæ capta; unde primùm Græcos, diviſo inter ſe auro Perſico, divitiarum luxuria cœpit. *Juſtin. lib. 2. cap. 14.*

XERXES & les Chefs qui s'étoient distingués dans le combat, le furent aussi dans cette distribution. On envoia un trépié d'or à Delphes. Pausanias avoit marqué dans l'inscription, *Qu'il avoit défait les Barbares à Platée, & qu'en reconnoissance de cette victoire il avoit fait ce présent à Apollon.* Cette inscription fastueuse, où il s'atribuoit à lui seul & la victoire & l'offrande, blessa les Lacédémoniens; & pour punir son orgueil par l'endroit même par lequel il prétendoit s'élever, & pour rendre en même tems justice aux alliés, ils firent effacer son nom, & mirent à sa place celui des villes qui avoit contribué à la victoire. Un desir de gloire trop ardent lui laissoit ignorer qu'on ne perd rien par une sage modestie qui évite de faire trop valoir les services, & qu'en mettant à couvert de l'envie, [a] elle ne sert qu'à augmenter la réputation.

Cornel. Nep. in Pausan. cap. 1.

Pausanias avoit fait paroitre davantage l'esprit & le goût Spartain dans un double repas qu'il fit préparer peu de jours après le combat, l'un superbe & magnifique, où l'on avoit

Herod. lib. 9. cap. 81.

a Ipsa dissimulatione famæ famam auxit. *Tacit.*

avoit étalé tout ce qui servoit à parer la table de Mardonius; l'autre simple & frugal, à la maniére des Spartiates. Puis, les comparant ensemble, & en faisant remarquer la différence à ses Officiers qu'il avoit mandés exprès : „ Quelle „ folie, leur dit-il, à Mardonius accou„ tumé à de tels repas, de venir atta„ quer des gens qui savent, comme „ nous, se passer de tout. XERXES.

Les Grecs envoiérent en commun à Delphes consulter l'oracle sur le sacrifice qu'ils devoient faire. Le dieu leur répondit, Qu'ils élevassent un autel à Jupiter liberateur, mais qu'ils se gardassent bien d'y offrir aucun sacrifice avant que d'avoir éteint tout le feu qui étoit dans le pays, parcequ'il avoit éré pollué & profané par les barbares, & qu'ils vinssent prendre à Delphes même un feu pur sur l'autel appellé l'autel commun. *Plut. in Arist. p.* 331. 332.

Cet oracle aiant été raporté aux Grecs, les Généraux allérent d'abord dans tout le pays, & firent éteindre tout le feu ; & Euchidas de la ville de Platée, s'étant chargé d'apporter avec toute la diligence possible le feu du dieu, alla à Delphes. Il se purifia d'abord, s'aspergea d'eau sacrée, se cou-

XERXES. couronna de laurier, s'approcha de l'autel, y prit avec révérence le feu ſacré, & reprit le chemin de Platée, où il arriva avant le coucher du Soleil, aiant fait ce jour-là mille ſtades, (cinquante lieues.) En arrivant il ſalua ſes concitoiens, leur remit le feu, tomba à leurs piés, & un moment après il rendit l'eſprit. Les Platéens l'emportérent, & l'enterrérent dans le Temple de Diane ſurnommée *Eucleia* (*de la bonne renommée*) & mirent ſur ſon tombeau cette épitaphe en un ſeul vers: *Ci git Euchidas, qui fit une courſe à Delphes, & revint ici le même jour.*

Dans la premiére aſſemblée générale de la Gréce, qui ſe tint quelque tems après, Ariſtide propoſa ce Decret. Que chaque année toutes les villes de Gréce envoieroient à Platée leurs députés, pour faire des ſacrifices à Jupiter Libérateur & aux dieux de la ville, (cette aſſemblée ſe tenoit encore réguliérement du tems de Plutarque;) que de cinq ans en cinq ans on y célébreroit des jeux, qu'on appelleroit les jeux de la liberté; qu'on leveroit par toute la Gréce dix mille hommes de pié, & mille chevaux; qu'on

qu'on équiperoit une flote de cent vaisseaux, qui seroient entretenus pour faire la guerre aux barbares ; & que les Platéens, dévoués uniquement au service de dieu, seroient regardés comme sacrés & inviolables, n'aiant d'autre fonction que d'offrir des priéres & des sacrifices pour le salut des Grecs. XERXÈS

Tous ces articles étant approuvés & passés, les Platéens se chargérent de faire tous les ans l'anniversaire de ceux qui avoient été tués à cette bataille ; & voici l'ordre & la maniére de ce sacrifice. Le * seiziéme jour du mois de Maimactérion, (qui répond à notre mois de Décembre) on fait à la pointe du jour une procession, précédée par un Trompette qui sonne la charge. Après ce Trompette marchent plusieurs chariots, pleins de couronnes & de branches de myrte. Ces chariots sont suivis d'un taureau noir : après le taureau marchent de jeunes gens, qui portent des cruches pleines de vin & de lait, effusions ordinaires qu'on fait aux morts, & des phioles d'huiles & d'essence. Tous

* *Trois mois après celui où la bataille de Platée s'étoit donnée. Apparemment qu'on ne fit ces funérailles pour la premiére fois, qu'après que les ennemis se furent entiérement retirés, & que le pays fut libre.*

XERXES ces jeunes gens sont de condition libre, car il n'est permis à aucun esclave de se méler dans cette cérémonie qu'on fait pour des hommes qui sont morts pour la liberté. Enfin cette pompe est fermée par l'Archonte, ou le prémier Magistrat des Platéens, à qui, en tout autre tems, il est défendu de toucher seulement le fer, & de porter d'autre vétement qu'un vétement blanc. Mais, ce jour là, revétu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, & tenant dans ses mains une urne qu'il a prise dans le Greffe public, il s'avance au travers de la ville vers le lieu où sont les tombeaux. Dès qu'il y est arrivé, il puise de l'eau avec son urne dans la fontaine, lave lui-même les petites colonnes qui sont à ces tombaux, les frotte d'essence, & égorge ensuite le taureau sur un bucher qu'on a préparé. Après avoir fait des priéres à * Jupiter & à Mercure terrestres, il invite ces vaillans hommes à ce festin funébre & à ces effusions mortuaires, & remplissant de vin une coupe, il la verse, & dit à haute voix: *Je présente cette coupe à ces vail-*

lans

* Jupiter terrestre *n'est autre que Pluton:* & Mercure *étoit aussi appellé* terrestre, *à cause de son emploi de conduire les ombres dans les enfers.*

lans hommes, qui sont morts pour la liberté des Grecs. Voila les cérémonies qui s'obſervoient encore du tems de Plutarque. XERXES

Diodore ajoute que les Athéniens en particulier décorérent avec magnificence les tombeaux de ceux qui étoient morts dans la guerre contre les Perſes, inſtituérent en leur honneur des jeux funébres, & établirent un panégyrique ſolennel qui ſe réiteroit apparemment tous les ans. *Lib.* 11. *p.* 26.

On ſent aſſez, ſans que je ſois obligé de le faire remarquer, combien ces témoignages ſolennels & perpétuels d'honneur, d'eſtime, de reconnoiſſance envers ces ſoldats morts pour la défenſe de la liberté, contribuoient à relever le mérite de la valeur & des ſervices rendus à la patrie, & à inſpirer du courage aux ſpectateurs; & combien tout cela étoit propre à perpétuer la bravoure dans un peuple, & à former des troupes invincibles.

On n'aura pas été moins frapé ſans doute de l'attention merveilleuſe de ces peuples à s'acquiter en tout des devoirs de religion. L'événement que je viens de raporter, c'eſt-à-dire la bataille de Platée, en fournit des preu-

XERXES ves bien éclatantes, dans le sacrifice annuel & perpétuel à Jupiter Libérateur, qui continuoit encore du tems de Plutarque ; dans le soin de consacrer aux dieux la dixme de tout le butin ; dans le décret proposé par Aristide d'établir à perpétuité tous les ans une fète solennelle. Il est beau, ce me semble, de voir des peuples idolâtres protester ainsi publiquement qu'ils attendent tout de la divinité ; qu'ils se croient obligés de lui raporter tout ; qu'ils la regardent comme la source des succès & des victoires, comme l'arbitre souveraine des Etats & des Empire ; comme donnant les conseils salutaires, & inspirant la prudence & le courage ; comme digne, par tous ces titres, d'avoir la premiére part au butin, & méritant une reconnoissance éternelle pour des bienfaits si importans.

§. X. *Combat près de Mycale. Défaite des Perses.*

Herod. lib. 9. *c.* 89-105. *Diod. l.* 11. *p.* 26, 28.

Le même jour que les Grecs combattirent à Platée, leur armée navale remporta en Asie une mémorable victoire sur les restes de la flote des Perses. Car pendant que celle des Grecs étoit

étoit à Egine sous le commandement
de Léotychide roi de Lacédémone, & de Xanthippe l'Athénien, il leur vint des ambassadeurs de la part des Ioniens pour les inviter à venir en Asie délivrer les villes Grecques de la servitude des barbares. Sur cet avis, ils firent voile pour l'Asie, & prirent leur route par Délos. Pendant qu'ils y étoient, d'autres ambassadeurs vinrent de Samos les y trouver, & leur apprirent que la flote des Perses qui avoit passé l'hiver à Cumes, étoit alors à Samos, & pouvoit y être facilement défaite & détruite, les priant instamment de ne point négliger une occasion si favorable. Les Grecs firent donc voile vers Samos. Mais les Perses, aiant eu avis de leur approche, se retirérent à Mycale promontoire du continent d'Asie où campoit leur armée de terre, forte de cent mille hommes, qui étoit le reste de ceux que Xerxès avoit ramenés de Gréce l'année précédente. Ils tirérent là leurs vaisseaux à terre, ce qui étoit ordinaire aux anciens, & les environnérent d'un fort rempart. Les Grecs les aiant suivis jusques-là, défirent, par le secours des Ioniens, leur armée de terre, forcérent leur rem-

 part,

la même précipitation qu'il avoit fait Athénes après la bataille de Salamine, & se retira précipitamment en Perse, pour se mettre le plus loin qu'il étoit possible hors de la portée de ses ennemis victorieux. Mais avant que de partir, il donna ordre de bruler & de démolir tous les temples des villes Grecques d'Asie: ce qui fut exécuté, n'y aiant eu d'épargné que le temple de Diane à Ephése. Il en usa ainsi à l'instigation des Mages, ennemis déclarés des temples & des simulacres. Le second Zoroastre l'avoit instruit à fond de leur religion, & l'en avoit rendu un ardent défenseur. Pline nous apprend qu'Ostane, le Chef des Mages & le Patriarche de cette secte, qui en soutenoit les maximes & les intérêts jusqu'à la fureur, accompagna Xerxès dans son expéditioon contre la Gréce. Ce Prince, passant par Babylone dans son retour à Suse, y détruisit aussi tous les temples, comme il avoit fait dans la Gréce & dans l'Asie Mineure, par le même principe sans doute, & en haine de la secte des Sabéens, qui adoroient Dieu par des images, culte que les Mages détestoient souverainement. Peutêtre aussi

XERXES

Strab. l. 14. p. 634.

Cic. lib. 2. de leg. n. 29.

Plin. lib. 30. c. 1.

Arrian. lib. 7.

XERXES que le desir de se dédommager des frais que lui avoit couté son expédition contre la Gréce le porta à piller & à détruire ces temples, pour profiter de leurs dépouilles : car il y trouva des richesses immenses, que la superstition des peuples & des Princes y avoit amassées pendant une longue suite de siécles.

Herod. lib. 9. c. 113.120. La flote Grecque, après la bataille de Mycale fit voile vers l'Hellespont, pour se saisir des ponts que Xerxès, avoit fait jetter sur ce détroit, les croiant encore dans leur entier. Mais les aiant trouvé rompus par la tempête, Léotychide, & ceux du Péloponnése, reprirent le chemin de leur pays. Pour Xanthippe, il resta avec les Athéniens & les confédérés d'Ionie, & ils se rendirent maîtres de Seste & de la Chersonnése de Thrace, où ils firent un grand butin & un grand nombre de prisonniers. Après quoi, aux approches de l'hiver, ils retournérent chacun dans leurs villes.

Depuis ce tems-là toutes les villes d'Ionie se revoltérent contre les Perses ; & étant entrées en confédération avec les Grecs, elles conservérent la plupart leur liberté pendant tout le

tems,

tems que cet empire subsista. XERXES.

§. XI. *Inhumaine & barbare vengeance d'Amestris, femme de Xerxès.*

Pendant que Xerxès étoit à Sardes, il y avoit conçu une violente passion pour la femme de Masiste son frere, Prince d'un rare mérite, qui l'avoit toujours servi avec zèle, & ne lui avoit jamais donné aucun sujet de mécontentement. La vertu de cette Dame, sa fidélité & sa tendresse pour son mari, l'avoient rendu inébranlable à toutes les sollicitations du Roi. Il espéra la pouvoir gagner en la comblant de bienfaits; & entre autres graces qu'il lui accorda, il fit épouser à Darius son fils aîné, qu'il destinoit pour son successeur, Artaïnte fille de cette Princesse, & dès qu'il fut arrivé à Suse, il voulut que le mariage fut consommé. Mais Xerxès, malgré toutes ces avances, ne la trouvant pas moins inaccessible à ses attaques, changea tout-à-coup d'objet, & devint passionné à l'excès pour la fille, qui n'imita pas la sage & vertueuse fermeté de sa Mere. Pendant toutes ces intrigues, Amestris, femme de Xerxès, lui fit présent d'une riche & magnifique robe qu'elle avoit faite elle-

AN. M. 3525. Av. J. C. 479. Herod. lib. 9. c. 107-112.

XERXES. même. Xerxès trouvant cette robe fort à ſon gré, la prit la premiére fois qu'il rendit viſite à Artaïnte. Dans la converſation il la preſſa de marquer ce qu'elle deſiroit de lui, avec promeſſe, & même ferment, de lui accorder tout ce qu'elle voudroit. Artaïnte lui demanda la robe qu'il portoit. Xerxés, qui prévoioit les malheurs que ce préſent entraîneroit après ſoi, fit tout ce qu'il put pour en détourner l'effet, offrant toute autre choſe en la place. Mais ne pouvant la perſuader, & ſe croiant lié par l'engagement imprudent de ſa promeſſe & de ſon ferment, il lui donna ſa robe. Cette femme ne l'eut pas plûtôt reçue, qu'elle la porta publiquement par maniére de trophée.

Cette action aiant confirmé Ameſtris dans ſes ſoupçons, elle en fut irritée au dernier point. Mais, au lieu de porter ſa vengeance ſur la fille qui étoit la ſeule coupable, elle réſolut de la faire tomber ſur la Mere, à qui elle attribuoit toute cette intrigue, quoiqu'elle en fût entiérement innocente. Elle attendit le tems de la grande Fête, qui ſe célébroit tous les ans le jour de la naiſſance du Roi; & qui n'étoit pas loin; dans laquelle le Roi, ſelon la

la coutume établie, devoit lui accorder tout ce qu'elle demanderoit. Le jour donc étant venu, elle lui demanda que la femme de Masiste lui fut livrée. Xerxès, qui comprit le dessein de la Reine, & qui en frémit d'horreur, tant par considération pour son frere, qu'à cause de l'innocence de cette Dame, contre laquelle il voioit que sa femme étoit violemment irritée, lui refusa d'abord sa demande, & fit tout ce qu'il put pour l'en détourner. Mais n'aiant pu ni la gagner, ni prendre sur soi d'agir avec fermeté, il céda par une complaisance également foible & cruelle, préférant aux devoirs inviolables de la justice & de l'humanité, les droits arbitraires d'une coutume, établie uniquement pour donner lieu à la libéralité & à la bonté. XERXES.

Cette Dame fut donc saisie par les gardes du Roi, & livrée à Amestris, qui lui fit couper les mammelles, la langue, le nez, les oreilles, & les lévres; les fit jetter aux chiens en sa presence; & la renvoia ainsi mutilée en la maison de son mari. Cependant Xerxès l'avoit mandé, pour le préparer à cette triste nouvelle. Il lui témoigna qu'il desiroit qu'il se séparât de sa femme,

&

XERXES & qu'il lui donneroit en la place une de ses filles en mariage. Masiste qui avoit un attachement extrême pour sa femme, ne put se résoudre à l'abandonner; ce qui fit que Xerxès lui dit tout en colère, que puisqu'il refusoit sa fille, il n'auroit ni elle ni sa femme, & qu'il apprendroit à ne pas rejetter les offres de son maître: & il le renvoia avec cette inhumaine réponse.

Un tel procédé aiant jetté Masiste dans un grand trouble, & lui faisant tout craindre, il se hâta de retourner chez lui, pour voir ce qui s'y passoit. Il y trouva sa femme dans le déplorable état que nous venons de marquer. En étant irrité au point que l'on peut s'imaginer, il assembla toute sa famille, ses domestiques, & tous ceux qui étoient dans sa dépendance, & fit toute la diligence possible pour gagner la Bactriane dont il étoit Gouverneur, résolu, dès qu'il y seroit arrivé, de lever une armée, & de faire la guerre au Roi, pour se venger de ce traitement barbare. Mais Xerxès, informé de son départ précipité, & soupçonnant par là ce qu'il avoit dessein de faire, le fit suivre par un parti de cavalerie, qui l'aiant atteint le mit en piéces avec ses

enfans, & tous ceux qui étoient avec lui. XERXES.
Se trouve-t-il un exemple plus tragique de vengeance que celui que je viens de raporter ?

On raporte d'Ameſtris une autre action, non moins cruelle ni moins impie. Elle fit brûler vifs quartorze enfans des meilleures maiſons de Perſe, en ſacrifice aux dieux infernaux, pour obéir à une coutume ſuperſtitieuſe uſitée chez les Perſes. *Herod. lib. 7. c. 114.*

Maſiſte étant mort, Xerxès donna le gouvernement de la Bactriane à Hyſtaſpe ſon ſecond fils, qui ſe trouvant par là obligé de vivre loin de la Cour, fournit à Artaxerxe, ſon plus jeune frere, l'occaſion de monter à ſon préjudice ſur le trône après la mort de leur pere, comme on le verra ci-après. *Diod. l. 11. p. 53.*

Ici finit l'hiſtoire d'Hérodote, c'eſt-à-dire à la bataille de Mycale, & au ſiége de la ville de Seſte par les Athéniens.

§. XII. *Les Athéniens rétabliſſent les murs de leur ville malgré l'oppoſition des Lacédémoniens.*

AN. M. 3526. Av. J. C. 478.

La guerre, appellée vulgairement la guerre de Médie, qui n'avoit duré que *Thucyd. lib.*

XERXES que deux ans, aiant été terminée comme on l'a vû, les Athéniens de retour dans leur patrie y firent revenir leurs femmes & leurs enfans qu'ils avoient mis en dépôt ailleurs pendant la guerre, & ils songérent à rétablir leur ville qui avoit été presque entiérement détruite par les Perses, & à l'environner de bonnes murailles pour la mettre hors d'insulte. Les Lacédémoniens en aiant eu avis, entrérent en jalousie & commencérent à craindre, qu'Athénes, déja trop puissante sur mer, venant à se fortifier de jour en jour, n'entreprît de leur faire la loi, & de leur enlever l'autorité & la prééminence, qu'ils avoient toujours eue jusques-là dans la Gréce. Ils députent donc vers les Athéniens, pour leur représenter que l'intérêt commun de la Gréce demandoit qu'on ne laissât hors du Péloponnése aucune ville fortifiée, de peur, qu'en cas d'une seconde irruption, elle ne servît de place d'armes aux Perses, qui ne manqueroient pas de s'y établir, comme ils avoient fait auparavant à Thébes & qui de là infesteroient tout le pays, & s'en rendroient bientôt maîtres. Thémistocle, qui depuis la bataille de Salami-

11. *p.* 59-62. *Diod. lib.* 11. *p.* 30. 31. *Justin. lib.* 2. *c.* 15.

ne avoit un grand crédit à Athénes, pénétra ſans peine dans le véritable deſſein des Lacédémoniens, caché ſous le faux prétexte du bien public : mais, comme ils étoient en état, en ſe joignant aux alliés, d'empécher par la force l'ouvrage commencé, ſi on leur donnoit une réponſe abſolue & négative, il conſeilla au Sénat d'uſer de ruſe auſſi bien qu'eux. La réponſe fut donc qu'on envoieroit des Députés à Lacédémone, pour ſatisfaire la République ſur les craintes & les ſoupçons qu'elle avoit. Il ſe fit nommer parmi les Députés, & avertit le Sénat de ne pas faire partir ſes Collégues avec lui, ni tous enſemble, afin de gagner du tems, & d'avancer l'ouvrage. La choſe fut ainſi exécutée. Il arriva le premier à Lacédémone, mais laiſſa paſſer pluſieurs jours ſans rendre viſite aux Magiſtrats, & ſans ſe tranſporter au Sénat. Et ſur ce qu'on le preſſoit de le faire, & qu'on lui demandoit les raiſons d'un ſi long délai, il répondit qu'il attendoit que tous ſes Collégues fuſſent arrivés pour ſe rendre conjointement avec eux dans le Sénat, & témoigna beaucoup de ſurpriſe de ce qu'ils étoient ſi lontems à venir. Ils arrivoient ſuc-

XERXES successivement les uns après les autres. Pendant tout ce tems-là on pressoit extrêmement l'ouvrage à Athénes. Les femmes, les enfans, les étrangers, les esclaves, tous en un mot étoient occupés à ce travail, & l'on ne se donnoit de repos ni jour ni nuit. On ne l'ignoroit pas à Lacédémone, & l'on en fit de grandes plaintes à Thémistocle, qui nia absolument le fait & pressa les Lacédémoniens d'envoier à Athénes de nouveaux Députés pour s'assurer par eux-mêmes de ce qui en étoit, & de ne point s'arréter à des bruits vagues & confus, qui étoient sans fondement. Il fit donner avis sous main à Athénes d'y retenir les Députés, jusqu'à leur retour comme autant d'ôtages, craignant avec sujet qu'on ne l'arrétât lui & ses Collégues à Lacédémone. Pour lors, quand tous ses Collégues furent arrivés, il demanda audience, & déclara en plein Sénat qu'il étoit vrai que les Athéniens avoient résolu d'environner & de fortifier leur ville de bonnes murailles, que l'ouvrage étoit presque fini, qu'ils l'avoient jugé d'une nécessité absolue & pour leur propre sureté, & pour le bien commun des alliés, qu'après tout ce

qui

qui s'étoit passé, on ne pouvoit pas les soupçonner de manquer de zèle pour l'intérêt commun ; mais que la condition de tous les alliés devant être égale, il étoit juste que les Athéniens pussent, comme tous les autres, pourvoir à leur propre sûreté par tous les moiens qu'ils jugeroient nécessaires ; qu'ils l'avoient fait, & qu'ils étoient en état de défendre leur ville contre quiconque oseroit l'attaquer: a qu'au reste les Lacédémoniens avoient fort mauvaise grace de vouloir établir leur pouvoir non sur leurs propres forces & leur courage, mais sur la foiblesse de leurs alliés. Ce discours déplut beaucoup aux Lacédémoniens : mais, soit par un sentiment d'estime & de reconnoissance pour les Athéniens qui avoient rendu de si grands services à la patrie, soit par impuissance de s'opposer à leur entreprise, il dissimulérent, & les Députés, renvoiés de part & d'autre avec honneur, retournérent dans leur ville.

XERXES

Thémistocle, toujours attentif à augmenter la puissance & la gloire de la

Thucyd. pag. 62. 63. *Diod. lib.* 11. *p.* 32. 33.

a Graviter castigat eos, quòd, non virtute, sed imbecilitate sociorum, potentiam quærerent. *Justin. lib.* 2. *cap.* 15.

XERXES la République, ne s'en tint pas aux murs de la ville : il s'appliqua avec la même ardeur à achever de bâtir & de fortifier le Pirée, car dès le tems qu'il entra en charge il avoit commencé ce grand ouvrage. Avant lui, Phalére étoit l'unique port d'Athénes, peu spacieux & peu commode, & qui ne convenoit point aux grands desseins qu'avoit Thémistocle. Il tourna donc ses vûes du côté du Pirée, qui sembloit l'inviter par sa situation avantageuse, & par la commodité de ses trois grands ports, où il pouvoit tenir plus de quatre cens vaisseaux. On y travailla avec un empressement & une vivacité qui avança l'ouvrage considérablement en assez peu de tems. Thémistocle fit ordonner aussi que tous les ans on batiroit vingt vaisseaux pour augmenter la flote : & afin d'attirer un grand nombre d'ouvriers & de matelots dans la ville, il leur fit accorder des immunités particuliéres. Son dessein étoit, comme je l'ai déja remarqué ailleurs, de tourner toutes les forces d'Athénes du côté de la mer; en quoi il suivit une politique toute contraire à celle des anciens rois d'Athénes, qui ne cherchant qu'à éloigner de la marine

Pausan. lib. 1. pag. 1.

rine

rine & de la guerre leurs citoiens, & à les emploier uniquement à la culture de la terre, & à la paix, publiérent cette fable: Que Minerve, plaidant un jour contre Neptune pour ſavoir qui d'elle ou de lui ſeroit déclaré patron de l'Attique, & donneroit ſon nom à la ville nouvellement bâtie, gagna ſa cauſe en montrant à ſes Juges le rameau d'olivier qu'elle avoit planté, heureux ſymbole de la paix & de l'abondance, au lieu que Neptune avoit fait ſortir de la terre un cheval fougueux, image du trouble & de la guerre.

§. XIII. *Noir deſſein de Thémiſtocle: rejetté d'un commun accord par le peuple d'Athénes. Condeſcendance d'Ariſtide pour ce peuple.*

Thémiſtocle, qui avoit formé en lui-même le deſſein de ſupplanter les Lacédémoniens, & de ſubſtituer les Athéniens à leur place dans le gouvernement de la Gréce, ne perdoit point de vûe ce grand projet. Peu délicat ſur le choix des moiens il trouvoit bonne & légitime toute voie qui pouvoit le conduire à ce but. Un jour donc il déclara en pleine aſſemblée qu'il

Plut. in Themiſt. pag. 121. 122. In Ariſt. p. 332.

XERXES qu'il avoit conçu un dessein important, mais qu'il ne pouvoit le communiquer au peuple, parce que pour le faire réussir il avoit besoin d'un profond secret ; & il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommérent Aristide, & s'en raportérent entiérement à son avis, tant ils comptoient sur sa probité & sur sa prudence. Thémistocle l'aiant tiré à part, lui dit qu'il songeoit à brûler la flote des Grecs qui étoit dans un port voisin ; & que par là Athénes deviendroit certainement maitresse de toute la Grece. Aristide retourna à l'assemblée, & déclara simplement que rien ne pouvoit ètre plus utile que le projet de Thémistocle, mais qu'en même tems rien nétoit plus injuste. Tout le peuple, d'une commune voix, défendit à Thémistocle de passer outre. On voit par là que ce ne fut point sans quelque fondement qu'on accorda à Aristide, de son vivant même, le surnom de *Juste* : surnom, dit Plutarque, infiniment préférable à tous ceux que les Conquérans recherchent avec tant d'ardeur, & qui approche en quelque sorte l'homme de la divinité.

Au reste je ne sai si dans toute l'histoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui que je viens de raporter. Ce ne sont point des philosophes, à qui il ne coute rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes & de sublimes régles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête. C'est un peuple entier, intéressé dans la proposition qu'on lui fait, qui la regarde comme très importante pour le bien de l'Etat, & qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord par cette unique raison, qu'elle est contraire à la justice. Quelle noirceur au contraire & quelle perfidie dans le dessein que Thémistocle propose, de bruler en pleine paix la flote des Grecs pour accroitre la puissance des Athéniens! Eût-il encore cent fois plus de mérite qu'on ne lui en donne, cette action suffiroit seule pour ternir tout l'éclat de sa gloire. Car c'est le cœur, c'est-à-dire la probité & la droiture, qui décide du vrai mérite.

XERXES.

Je suis fâché que Plutarque, qui pour l'ordinaire juge fort sainement des choses, semble ici ne pas condanner Thémistocle. Après avoir parlé des travaux qu'il fit dans le Pyrée, il passe ainsi à

XERXES. l'action dont il s'agit: *Thémistocle imagina encore quelque chose* DE PLUS GRAND *pour augmenter ses forces de mer.*

μεῖζόν τι διενοήθη.

Plut in Themist. pag. 122.

Les Lacédémoniens aiant proposé dans le conseil des Amphictyons, que toutes les villes qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxès fussent exclues de cette assemblée, Thémistocle qui craignoit que si les Thessaliens, les Argiens, & les Thébains n'y étoient plus reçus, les Lacédémoniens ne fussent les maîtres des suffrages, & ne disposassent de tout à leur gré, parla pour les villes qu'ils vouloient exclure, & fit changer de sentiment aux Députés, en leur remontrant qu'il n'y avoit que trente & une villes qui fussent entrées dans la ligue, dont la plupart étoient fort petites & fort peu considérables. Que ce seroit donc une chose fort étrange, & même très dangereuse, que le reste de la Gréce venant à être banni de cette assemblée, cet auguste Conseil des Amphictyons tombât en la disposition de deux ou trois villes les plus puissantes, qui par cette exclusion donneroient la loi à toutes les autres, & aboliroient l'égalité, que l'on regardoit avec raison comme l'ame de toutes les républiques. L'ouvertu-

verture de cet avis lui attira la haine des Lacédémoniens, qui se déclarérent ouvertement contre lui. XERXES.

Il s'étoit mis mal aussi avec les alliés, par la maniére dure & avare avec laquelle il avoit exigé d'eux des contributions.

Quand la ville d'Athénes fut entiérement rétablie, le peuple, se voiant tranquille & paisible, chercha par toutes sortes de voies à s'emparer du gougernement, & à le rendre absolument populaire. Cette trame, quoique secrette, n'échapa point à la vigilance d'Aristide, & il en vit toutes les suites. Mais faisant réfléxion, d'un côté, que ce peuple méritoit quelque considération à cause de la valeur qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles qu'on venoit de gagner; & de l'autre, qu'il n'étoit pas aisé de réduire & de contenir ce même peuple, qui avoit les armes à la main, & qui étoit devenu plus fier que jamais par ses victoires, il crut devoir le ménager, & user de tempérament. Il fit donc un Décret, qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les citoiens, & que les Archontes, qui étoient les premiers Magistrats de la République, & qu'on ne choisissoit que

Plut. in Arist. p. 332.

XERXES. que parmi les plus riches de la République,& parmi ceux qui tiroient au moins de leurs terres cinq cens médimnes, seroient choisis désormais indifféremment & sans distinction parmi tous les Athéniens. En relâchant ainsi quelque chose au peuple, il prévint de funestes dissensions, qui auroient pu causer la ruine d'Athénes & de toute la Gréce.

§. XIV. *La fierté de Pausanias fait perdre le commandement aux Lacédémoniens.*

AN. M. 3528. Av. J. C. 476. *Thucyd. lib.* I. *p.* 63.& 84. 86.

Les Grecs,animés par l'heureux succès qu'avoient eu par tout leurs armes victorieuses,envoiérent une flote pour délivrer du joug leurs alliés qui étoient encore sous le pouvoir des Perses. Elle étoit commandée pour les Lacédémoniens par Pausanias: Aristide & Cimon fils de Miltiade y commandoient pour les Athéniens. Elle fit d'abord voile vers l'ile de Cypre, & mit toutes ses villes en liberté: puis tournant sa route vers l'Hellespont, elle attaqua & prit la ville de Byzance, où l'on fit un grand nombre de prisonniers, dont plusieurs étoient des plus riches & des plus considérables Seigneurs de Perse.

Pausanias,

Pausanias, qui dès lors songeoit à trahir sa patrie, crut devoir profiter de cette occasion pour gagner les bonnes graces de Xerxès. Il fit courir le bruit dans l'armée que ces Seigneurs Persans, qu'il avoit confiés à la garde d'un de ses Officiers, s'étoient échapés de nuit, & avoient disparu. Il les avoit lui-même renvoiés à ce Prince avec une lettre où il s'engageoit à lui livrer la ville de Sparte & toute la Gréce, à condition qu'il lui donneroit sa fille en mariage. Le Roi ne manqua pas de lui faire une réponse favorable, & il lui fit tenir de grosses sommes d'argent, pour gagner ceux des Grecs qu'il verroit disposés à entrer dans ses vûes. Il chargea Artabaze de toute cette négociation, & afin de le mettre à portée de la suivre plus facilement & plus sûrement, il lui donna le gouvernement des côtes maritimes de l'Asie Mineure.

XERXES.

Pausanias, déja enivré de sa grandeur future, changea dès ce moment de conduite. La vie pauvre, frugale, & modeste de Sparte, & l'assujettissement à des loix dures & austéres, qui n'épargnoient & ne ménageoient personne, & qui étoient également inexorables pour les grands, comme pour

Plut. in Arist. p. 333.

XERXES les petits & les pauvres ; tout cela lui devint insupportable. Il craignit, en retournant à Sparte après les souverains commandemens qu'il avoit eus, de rentrer dans une égalité qui le confondroit avec les derniers des citoiens; & c'est ce qui le porta à traiter avec les Barbares. Il quitta donc absolument les maniéres & les mœurs de son pays, prit l'habillement & la fierté des Perses, imita leur somptuosité & leur magnificence. Il traitoit les alliés avec une dureté insupportable, ne parloit aux Officiers qu'avec hauteur & menaces, se faisoit rendre des honneurs extraordinaires, & par cette conduite rendoit odieux à tous les alliés le gouvernement des Lacédémoniens. Les maniéres douces, honnêtes, & prévenantes d'Aristide & de Cimon; un éloignement infini de tout air impérieux & fier, qui n'est propre qu'à revolter les esprits; une bonté & une affabilité qui ne se démentoit en rien, & par laquelle ils savoient tempérer l'autorité du commandement, & le rendre aimable; l'humanité & la justice qui paroissoient dans toutes leurs actions; l'attention qu'ils avoient à n'offenser personne, & à faire du bien

bien à tout le monde: tout cela nuisoit infiniment à Pausanias par le contraste, & augmentoit le mécontentement. Enfin ce mécontentement éclata, & tous les alliés passérent sous le commandement des Athéniens, & se mirent sous leur protection. Ainsi, dit Plutarque, Aristide en opposant à la dureté & à la hauteur de Pausanias beaucoup de douceur & d'humanité, & inspirant à Cimon son collégue les mêmes sentimens, détacha des Lacédémoniens insensiblement & sans qu'ils s'en aperçussent l'esprit des alliés, & leur enleva enfin le commandement, non de vive force en emploiant des armées & des flotes, & encore moins en usant de ruse & de perfidie; mais en rendant aimable par une conduite sage & douce le gouvernement des Athéniens. XERXES.

Les Lacédémoniens, dans cette occasion, firent paroitre une grandeur d'ame & une modération qu'on ne peut assez admirer. Car s'apercevant que la trop grande autorité rendoit leurs Capitaines fiers & insolens, ils renoncérent de bon cœur à la supériorité qu'ils avoient eue jusques-là sur les autres Grecs, & cessérent d'envoier de leurs Chefs pour avoir le com-

XERXES commandement des armées, aimant mieux, ajoute l'Historien, avoir des citoiens sages, modestes, parfaitement soumis à la discipline & aux loix du pais, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs.

§. XV. *Trame secrette de Pausanias avec les Perses. Sa mort.*

AN. M. 3529. AV. J. C. 475. *Thucyd. lib.* 1. *p.* 86. 89. *Diod. lib.* 11. *p.* 34. 36. *Cor. Nep. in Pausan.*

Cependant, sur les plaintes qu'ils recevoient de tous côtés au sujet de Pausanias, ils le rappellérent à Lacédémone, pour lui faire rendre compte de sa conduite. Ils ne purent encore le convaincre d'entretenir des intelligences avec Xerxès. S'étant tiré avec avantage de ce premier jugement, il retourna de son autorité particuliére, & sans l'aveu de la République, à Byzance; & de là il continuoit ses pratiques secrettes avec Artabaze. Comme il y exerçoit encore beaucoup de violences & d'injustices, les Athéniens l'obligérent d'en sortir. Il se retira à Colone, petite ville de la Troade. Là il reçut ordre des Ephores de se rendre à Sparte, sous peine d'être déclaré, en cas de desobéïssance, ennemi public & traître à sa patrie. Il s'y rendit, dans l'espérance de se tirer encore de ce ju-

jugement à force d'argent. On commença par le mettre en prison: puis il fut produit devant les Juges. On avoit contre lui de violens soupçons, & de forts préjugés. Plusieurs de ses esclaves avouoient que Pausanias leur avoit promis la liberté, s'ils vouloient entrer dans tous ses desseins, & le servir avec zèle dans l'exécution de ses projets. Mais, comme les Ephores étoient accoutumés à ne point prononcer peine de mort contre un Spartiate sans une entiére évidence, ces preuves ne leur paroissoient point suffisantes, sur-tout contre un homme de la famille Roiale, & qui étoit actuellement en charge: car Pausanias remplissoit les fonctions de la roiauté comme tuteur & le plus proche parent de Plistarque, fils de Léonide, encore enfant. Il fut donc élargi.

Pendant que les Ephores étoient dans cette incertitude & dans cet embarras, un esclave, nommé l'Argilien, les vint trouver, & leur remit en main une lettre de Pausanias au Roi des Perses dont il étoit porteur, & qu'il devoit rendre à Artabaze. Celui-ci & le Lacédémonien étoient convenus ensemble de ne laisser survivre à leur message

XXXIII. aucun des couriers qu'ils s'envoieroient réciproquement, pour ôter toute trace de leur commerce. L'Argilien, qui ne voioit revenir aucun de ses camarades, eut quelque soupçon ; & quand son rang fut venu, il ouvrit la lettre dont il étoit chargé, qui marquoit effectivement à Artabaze de le faire mourir dès qu'il la lui auroit rendue. C'est cette lettre qui fut portée aux Ephores. Ils ne se contentérent pas encore de cette preuve, & voulurent la fortifier par le témoignage même de Pausanias. L'esclave de concert avec eux, se retira à Ténare dans le Temple de Neptune, comme dans un asyle où il seroit en sûreté. On y avoit ménagé secrettement deux petites loges, où des Ephores & quelques Spartiates se cachérent. Dès que Pausanias eut appris que l'Argilien s'étoit refugié dans ce temple, il y courut aussitôt pour en savoir la raison. L'esclave avoua qu'il avoit ouvert sa lettre, & que la crainte de la mort dont il y étoit menacé lui avoit fait prendre le parti de se refugier dans ce Temple. Pausanias ne pouvant nier le fait, s'excusa du mieux qu'il put, lui fit de grandes promesses,

&

& tira de lui parole qu'il tiendroit la chose secrette. Ils se séparérent de la sorte. Xxxiij

Le crime de Pausanias n'étoit plus douteux. Dès qu'il fut rentré dans la ville, les Ephores se mirent en devoir de l'arréter. Il reconnut à l'air du visage de l'un d'eux, & à un signe qu'il lui donna, qu'on avoit pris quelque fâcheuse résolution contre lui, & courut de toutes ses forces dans le Temple de Pallas surnommée *Chalcioecos* qui étoit voisin, & où il arriva avant qu'on eût pu l'atteindre. L'entrée en fut fermée sur le champ, avec de grosses pierres, & l'on dit que la mere du coupable fut la premiére à y en porter. On découvrit aussi le toit de la Chapelle. Les Ephores, n'osant pas l'en tirer de force, de peur de violer la sainteté de cet asyle sacré, prirent le parti de l'y laisser mourir de faim & de misére, exposé comme il étoit aux injures de l'air. Ils l'en tirérent pourtant un moment avant sa mort. Son corps fut enterré dans un lieu voisin. Mais l'oracle de Delphes, qu'ils consultérent bientôt après, déclara que pour appaiser la colére de la déesse justement irritée par le violement de son Temple, il faloit

XERXES y ériger deux ſtatues en l'honneur de Pauſanias : ce qui fut exécuté.

Telle fut la fin de Pauſanias, en qui une folle ambition étoufa tous les ſentimens de probité, d'honneur, d'amour de la patrie, de zèle pour la liberté, de haine & d'averſion contre les Barbares : ſentimens naturels en quelque ſorte aux Grecs, & ſur-tout aux Lacédémoniens.

§. XVI. *Thémiſtocle, pourſuivi par les Athéniens & les Lacédémoniens comme complice de la conjuration de Pauſanias, ſe réfugie chez Admète.*

AN. M. 3531. Av. J. C. 473. *Thucyd. lib.* 1. *p.* 89. 90. *Plut. in Themiſt. cap.* 123. 124. *Corn. Nep. in Themiſt. c.* 8.

Themiſtocle ſe trouva auſſi enveloppé dans l'accuſation qu'on forma contre Pauſanias. Il étoit pour lors en exil. Une violente paſſion pour la gloire, accompagnée d'un vif deſir de dominer ſeul, l'avoit rendu fort odieux à ſes citoiens. Il avoit bâti tout près de ſa maiſon un Temple à Diane, ſous le nom de *Diane Ariſtobule*, c'eſt-à-dire *du bon Conſeil*, comme pour avertir les Athéniens qu'il avoit donné de bons conſeils à leur ville & à toute la Gréce ; & il n'avoit pas oublié d'y mettre ſa ſtatue, qu'on y voioit encore du tems de Plutarque.

Elle

Elle montroit, dit-il, qu'il avoit la phyſionomie auſſi héroïque que le courage. Voiant qu'on prétoit volontiers l'oreille à toutes les calomnies que ſes ennemis répandoient contre lui, il ne ceſſoit, pour leur fermer la bouche, de parler dans toutes les aſſemblées des ſervices qu'il avoit rendus à ſa patrie. Et comme on étoit las de l'entendre toujours rebattre les mêmes choſes : *He ? vous laſſez-vous*, leur diſoit-il, *de recevoir ſouvent du bien des mêmes perſonnes ?* Il ne faiſoit pas réflexion que [a] leur remettre ſi ſouvent ſes bienfaits devant les yeux c'étoit preſque leur reprocher qu'ils les avoient oubliés, ce qui n'eſt point obligeant ; & il paroiſſoit ignorer que le moien ſûr d'être loué, c'eſt de laiſſer ce ſoin aux autres, & de ne ſonger qu'à faire des choſes louables ; & qu'une fréquente mention de ſes propres vertus & de ſes grandes actions, loin de calmer l'envie, n'eſt propre qu'à l'irriter.

XERXES

Thémiſtocle, banni d'Athénes par l'Oſtraciſme, ſe retira à Argos. C'eſt pen-

Plut. in Themiſt. p. 112.

a Hoc moleſtum eſt. Nam iſthæc commemoratio quaſi exprobratio eſt immemoris beneficii. *Terent. in Andr.*

XERXES pendant qu'il y demeuroit que Pausanias fut poursuivi comme un traître qui avoit conjuré contre sa patrie. Il avoit d'abord caché sa trame à Thémistocle, quoi qu'il fût un de ses meilleurs amis: mais, dès qu'il le vit chassé, & plein de ressentiment pour cette injure, il lui communiqua ses projets, & le pressa d'y entrer. Pour l'y engager, il lui fit voir les lettres que lui écrivoit le Roi de Perse, & tâcha de l'animer contre les Athéniens en lui exagérant leur injustice & leur ingratitude. Thémistocle rejetta bien loin la proposition de Pausanias, & refusa absolument de prendre aucune part à ses desseins: mais il lui garda le secret, & ne découvrit à personne les discours qu'il lui avoit tenus, ni l'entreprise qu'il avoit fait, soit qu'il espérât qu'il y renonceroit de lui-même, ou qu'il ne doutât pas qu'il ne fût bientôt découvert par quelque autre voie, une entreprise aussi hazardeuse & aussi mal concertée que celle-là ne pouvant jamais avoir une bonne issue.

Pausanias aiant été mis à mort, on trouva parmi ses papiers des lettres & d'autres écrits qui donnoient beaucoup de soupçon contre Thémistocle.

Les

Les Lacédémoniens envoiérent des Députés à Athénes pour l'accuser, & le faire condanner à mort; & les envieux qu'il avoit parmi ses citoiens se joignirent à ces accusateurs. Aristide avoit alors une belle occasion de se venger des mauvais traitemens qu'il avoit reçus de son rival, s'il eût été sensible à ce cruel plaisir. Mais il refusa constamment d'entrer dans un si noir complot, aussi éloigné de jouir avec une secrette joie de l'infortune de son adversaire, qu'il l'avoit été auparavant de s'affliger de ses heureux succès. Thémistocle répondoit par lettres à toutes les calomnies dont il étoit chargé, & représentoit aux Athéniens, qu'aiant toujours cherché à dominer, & n'étant pas d'humeur à se laisser maitriser par d'autres, il n'y avoit aucune apparence qu'il cût voulu se livrer lui-même, & livrer la Gréce entiére à des ennemis & à des barbares.

Cependant le peuple, persuadé par ses accusateurs, envoia des gens pour se saisir de sa personne, & pour l'amener, afin qu'il fût jugé par le Conseil de la Gréce. Thémistocle, qui en fut averti assez à tems, passa dans l'île

XERXES l'île de Corcyre, à laquelle il avoit rendu autrefois quelque service : mais, ne s'y trouvant pas en sûreté, il s'enfuit en Epire ; & se voiant encore poursuivi par les Athéniens & par les Lacédémoniens, il prit, par un coup de desespoir, un parti fort hazardeux, en se réfugiant chez Adméte Roi des Molosses. Ce Prince aiant autrefois demandé quelque secours aux Athéniens, & aiant été honteusement refusé par Thémistocle qui avoit alors la principale autorité, en avoit conservé un vif ressentiment, & témoigné qu'il s'en vengeroit s'il en trouvoit une occasion favorable. Mais Thémistocle, qui jugea que dans l'état où il se trouvoit, l'envie encore toute récente de ses citoiens étoit plus à craindre pour lui que l'ancienne haine de ce Roi, voulut bien en courir le risque. Quand il arriva dans son palais, aiant appris qu'il étoit absent, il s'adressa à la Reine, qui le reçut avec bonté & lui enseigna la maniére dont il devoit faire sa supplique. Au retour d'Adméte, Thémistocle prend entre ses bras le fils Roi, s'assied au milieu de son foier entre ses dieux domestiques, & là, déclarant qui il étoit &

& pour quel ſujet il s'étoit refugié chez lui, il implore ſa clémence, reconnoit que ſa vie & ſa mort ſont entre ſes mains, l'exhorte à oublier le paſſé, & lui repréſente que rien n'eſt plus digne d'un grand Roi que d'uſer de clémence. Adméte, ſurpris & touché de voir à ſes piés, dans une poſture ſi humiliante, le plus grand homme de la Gréce, & le vainqueur de l'Aſie, le releva auſſitôt, & lui promit toute ſa protection. En effet, les Athéniens & les Lacédémoniens étant venus le redemander, il refuſa abſolument de leur livrer un ſuppliant & un hôte, qui s'étoit refugié dans ſon palais dans l'eſpérance d'y trouver un aſyle ſacré & inviolable. XERXES

Pendant qu'il étoit à la Cour de ce Prince, un de ſes amis trouva moien d'enlever d'Athénes ſa femme & ſes enfans, qu'il lui envoia; & pour cet enlevement, il fut traduit en juſtice quelque tems après, & condanné à mort. Pour ce qui eſt de ſes biens, ſes amis en ſauvérent la plus grande partie, qu'ils lui firent tenir dans la ſuite au lieu de ſa retraite : mais tout ce qu'on en put découvrir, qui montoit à cent talens, fut porté au tréſor public. *Cent mille écus.*

II

XERXIS. Il ne possédoit pas la valeur de trois talens, lorsqu'il entra dans le gouvernement de la République. Je laisse quelque tems cet illustre banni chez Admète, pour prendre la suite de l'histoire.

§. XVII. *Desintéressement d'Aristide dans le maniement des deniers publics. Sa mort. Son éloge.*

Plut. in Arist. p. 333. 334. *Diod. lib.* 11. *p.* 36.

J'ai dit auparavant que le commandement de la Gréce avoit passé de Sparte à Athénes. Jusques-là les villes & les peuples de la Gréce avoient bien contribué de quelques sommes d'argent pour fournir aux frais de la guerre contre les Barbares : mais cette répartition avoit toujours causé de grands mécontentemens, parce qu'elle ne se faisoit pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, de placer dans l'île de Délos le trésor public & commun de la Gréce, d'établir un nouvel ordre pour les finances, & de fixer une taxe qui seroit règlée sur le revenu de chaque ville & de chaque peuple, afin que les charges étant également réparties sur tous les membres qui composoient le Corps des alliés, personne n'eût un juste sujet de se plaindre. Il s'agissoit de

de trouver un homme capable de s'acquiter dignement d'une fonction si importante pour le bien public, si délicate, & si pleine de danger & d'inconvéniens. Tous les alliés jettérent les yeux sur Aristide. Ils lui donnérent un plein pouvoir, & s'en raportérent entiérement à sa prudence & à sa justice pour imposer à chacun sa taxe. XXIII.

On n'eut pas lieu de se repentir d'un tel choix. a Il administra les finances avec la fidélité & le desintéressement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui, avec l'attention & l'activité d'un Pere de famille qui gouverne son propre revenu ; avec la réserve & la religion d'une personne qui respecte les deniers publics comme sacrés. Enfin, ce qui est aussi difficile que rare, il vint à bout de se faire aimer dans un emploi, où c'est beaucoup que de ne se pas rendre odieux. C'est le glorieux témoignage que Sénéque rend à une personne chargée à peu prés d'un pareil

a Tu quidem orbis terrarum rationes administras tam abstinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est. *Senec. lib. de brevit. vit. c.* 18.

Xerxès. reil emploi, & le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un Surintendant ou Controlleur Général des Finances. On y reconnoit le portrait d'Aristide. Il montra tant d'équité & de sagesse dans l'exercice de ce Ministére, que personne ne se plaignit: & dans la suite on regarda toujours ce tems comme le siécle d'or, c'est-à-dire comme le bon & l'heureux tems de la Gréce. En effet, la taxe qu'il avoit fixée en tout à quatre cens soixante talens, fut portée par Périclès à six cens, & bientôt après jusqu'à treize cens talens: non que les frais de la guerre montassent plus haut, mais parce qu'on faisoit beaucoup de dépenses inutiles en distributions manuelles au peuple d'Athénes, en célébration de jeux & de fètes, en constructions de Temples & d'édifices publics; & que d'ailleurs les mains de ceux qui touchoient les deniers publics, n'étoient pas toujours si pures ni si nettes que celles d'Aristide. Cette conduite si sage & si équitable lui assura le glorieux surnom de Juste.

Le talent vaut mille écus.

Plutarque néanmoins raporte une action d'Aristide, qui fait voir que les Grecs, & il en faut dire autant des Romains, avoient une idée très limitée &

& très imparfaite de la justice. Ils en bornoient l'usage à l'intérieur de la société civile, & convenoient que de particulier à particulier on étoit tenu d'en garder rigoureusement toutes les régles. Mais quant à la patrie, à la république, qui étoit leur grande Idole à laquelle ils raportoient tout, ils pensoient tout autrement, & croioient par principe, devoir lui sacrifier non seulement leurs biens & leur vie, mais la religion même & les engagemens les plus sacrés, au mépris des sermens les plus solennels. C'est ce qui paroit clairement dans le fait que je vais exposer. XERXES.

Après la répartition des tributs dont je viens de parler, Aristide aiant réglé tous les articles de l'alliance, il fit jurer les alliés qu'ils les observeroient de point en point, & il jura lui-même pour les Athéniens; & en prononçant les malédictions qui accompagnoient les sermens, il jetta dans la mer, selon la coutume, des masses de fer toutes ardentes. Mais dans la suite les affaires forçant les Athéniens à violer quelques uns de ces articles, & à gouverner un peu plus despotiquement, il les exhorta à rejetter sur lui ces malédictions, & à se décharger par là de la peine

Ibid. pag. 333. 334.

XXXII. peine dûe à un parjure, que la nécessité de leurs affaires exigeoit nécessairement. En général, (c'est toujours Plutarque qui parle,) Théophraste écrit que cet homme, qui dans tout ce qui le regardoit en particulier; & dans toutes les affaires de ses citoiens, se piquoit d'une exacte & rigoureuse justice, faisoit dans le gouvernement de la République plusieurs choses selon l'exigence des cas, & selon qu'il étoit expédient à la patrie, qui, selon lui, avoit quelquefois besoin de recourir à l'injustice pour se soutenir; & il en raporte un exemple. Un jour, comme on délibéroit dans le Conseil de faire porter à Athénes, contre le traité, les trésors communs de la Gréce qui étoient en dépôt à Délos, les Samiens en aiant ouvert l'avis; quand ce fut à lui à parler, il dit que cela étoit injuste mais utile, & fit prévaloir l'avis. Ce fait nous montre de quelles ténébres la prétendue sagesse des Payens étoit accompagnée.

Pour ce qui regarde le mépris des richesses, il est difficile de le porter plus loin qu'il le fit. Thémistocle, à qui les louanges d'autrui ne faisoient pas plaisir, voiant qu'on relevoit avec

beaucoup d'admiration le noble désintéressement d'Aristide dans l'administration des finances, ne fit que s'en moquer, faisant entendre que les louanges qu'on lui donnoit sur cela, ne marquoient en lui que le mérite d'un coffre fort, qui garde fidélement l'argent qu'on lui confie sans en rien retenir. Cette froide raillerie étoit une puérile vengeance d'un mot qui l'avoit fort piqué. Car Thémistocle disant un jour qu'il estimoit que la plus grande qualité d'un Général d'armée étoit de savoir pressentir & prévoir les desseins des ennemis: „ Cette qualité est né„ cessaire, repartit Aristide: mais il en „ est une autre véritablement belle & „ digne d'un Général, c'est d'avoir les „ mains nettes, & de ne se laisser pas „ dominer par l'argent. „ Aristide étoit en droit de lui parler ainsi, lui qui après avoir passé par des emplois si lucratifs pour les autres, étoit réellement pauvre. Il paroissoit aimer la pauvreté par goût & par estime; & loin d'en rougir, il n'en tiroit pas moins de gloire que de tous ses trophées, & de toutes les victoires qu'il avoit remportées. L'histoire nous en fournit une preuve très éclatante.

Cal-

XERXES Callias, très proche parent d'Ariſtide, & le plus opulent Citoien d'Athénes, fut appellé en jugement. Son accuſateur, inſiſtant peu ſur le fond de la cauſe, lui faiſoit ſur-tout un crime de ce que riche comme il étoit, il n'avoit pas de honte de laiſſer dans l'indigence Ariſtide, auſſi bien que ſa femme, & ſes enfans. Callias, voiant que ces reproches faiſoient beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des Juges, ſomma Ariſtide de venir déclarer devant eux s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit pluſieurs fois préſenté de groſſes ſommes d'argent, & l'avoit preſſé avec inſtance de vouloir les accepter, & s'il ne les avoit pas toujours conſtamment refuſées, en lui répondant qu'il ſe pouvoit vanter à meilleur titre de ſa pauvreté, que lui de ſon opulence: Que l'on pouvoit trouver aſſez de gens qui uſoient bien de leurs richeſſes, mais qu'on en rencontroit peu qui portaſſent la pauvreté avec courage, & même avec joie; & qu'il n'y avoit que ceux qui étoient pauvres malgré eux, ou par leur faute, pour avoir été pareſſeux, intempérans, prodigues, déréglés, qui puſſent en rougir. Ariſtide avoua que tout ce que ſon parent ve-

noit

noit de dire étoit vrai, il ajouta qu'une disposition d'ame qui retranche tout desir des choses superflues, & qui resserre les besoins de la vie dans les bornes les plus étroites, outre qu'elle délivre de milles soins importuns, & laisse une liberté entière de ne s'occuper que des affaires publiques, approche en quelque sorte l'homme vertueux de la Divinité même, qui est sans soins & sans besoins. Il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'en sortît avec cette pensée & ce sentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être Aristide avec sa pauvreté; que Callias avec toutes ses richesses.

XERXES

Plut. in compar. Arist. & Caton. p. 355.

Plutarque raporte ici en abrégé un témoignage bien glorieux que Platon rend à la vertu d'Aristide, pour laquelle il le préfére infiniment à tous les autres grands hommes qui ont vécu de son tems. Car, dit-il, Thémistocle, Cimon, & Périclès, ont rempli leur ville de superbes bâtimens, de portiques, de statues, de richesses, d'ornemens, & d'autres vaines superfluités de ce genre: mais Aristide à travaillé à la remplir de vertu. Or, pour procurer à une ville un véritable bonheur, il faut la rendre vertueuse, & non pas riche.

Le

XERXES

Pag. 795. 79 7.

Le même Plutarque observe encore un autre trait de la vie d'Aristide, qui, tout simple qu'il est, lui fait beaucoup d'honneur, & peut être d'une grande instruction. C'est dans le beau traité où il examine si les vieillards doivent continuer à se méler du gouvernement, & où il montre d'un maniére admirable les différens services qu'ils peuvent encore rendre à l'Etat, quoique dans un âge avancé. Il ne faut pas s'imaginer, dit-il, que pour rendre service à ses citoiens, il soit nécessaire de se donner beaucoup de mouvemens, de haranguer le peuple, d'occuper les premiéres places, de commander les armées. Un sage vieillard, sans même sortir de sa maison, peut y exercer une sorte de magistrature, obscure & secrette à la vérité, mais qui n'en est pas moins importante, en formant la jeunesse par ses conseils, & lui traçant la route qu'elle doit tenir dans le maniement des affaires. Aristide, ajoute Plutarque, ne fut pas toujours en charge, mais il fut toujours utile à sa patrie. Sa maison étoit une école publique de vertu, de sagesse, de politique. Elle étoit ouverte à tous les jeunes gens d'Athénes qui avoient bonne vo-

volonté, & qui alloient le consulter comme un oracle. Il les recevoit avec bonté, il les écoutoit avec patience, il les instruisoit familiérement, & s'appliquoit sur-tout à leur relever le courage, & à leur inspirer de la confiance. On marque en particulier qu'il rendit cet important service à Cimon, dont le nom depuis devint si célébre. XERXES.

Plutarque * partageoit en trois âges la vie des hommes d'Etat, des hommes destinés à gouverner. Il vouloit que dans le premier ils s'instruisissent des principes du gouvernement, que dans le second, ils les missent en pratique, & que dans le dernier ils en instruisissent les autres.

L'histoire ne nous dit rien de positif ni sur le tems, ni sur le lieu de la mort d'Aristide; mais elle rend à sa mémoire un témoignage bien glorieux, en marquant que ce grand homme, qui avoit eu les premiéres charges de la République, & qui avoit manié les finances avec une autorité absolue, mourut pauvre, & ne laissa pas même

Plut. in Arist. p. 334. 335.

* *Il applique à cette occasion ce qui se pratiquoit à Rome, où les Vestales passoient les dix premiéres années à apprendre leurs fonctions, dans une espece de noviciat, les dix suivantes à les exercer, & les dix autres à les enseigner aux jeunes Novices.*

XERXES de quoi se faire enterrer. Il falut que l'Etat fit les frais de ses funérailles, & se chargeât de faire subsister sa famille. Ses filles furent mariées, & Lysimaque son fils entretenu aux dépens du Prytanée, qui assigna aussi à la fille de ce dernier après sa mort le même entretien qu'on donnoit à ceux qui avoient vaincu aux Jeux Olympiques. Plutarque raporte à cette occasion ce que firent les Athéniens en faveur de la postérité d'Aristogiton leur Libérateur, tombée dans la pauvreté, & il ajoute que de son tems encore, c'est-à-dire près de six cens ans après, ils faisoient paroitre la même bonté & la même libéralité. Grand éloge pour une ville, de s'être conservée si lontems généreuse & reconnoissante; & puissant motif pour enflammer le courage des particuliers, qui se voioient assurés de laisser à leurs enfans les récompenses que la mort les auroit empéché de recevoir eux-mêmes. Il étoit beau de voir les arriéres-neveux des Libérateurs & des défenseurs de la République, qui n'avoient reçu de leurs peres d'autre héritage que la gloire de leurs belles actions, entretenus encore lontems après aux dépens

Voiez Tom. 2. de l'Hist. Anc. pag. 609.

pens du public en considération des services que leur famille avoit rendus à l'Etat. Ils subsistoient de la sorte bien plus honorablement, & rappelloient avec bien plus d'éclat la mémoire de leurs ancêtres, qu'une infinité d'autres citoiens, à qui leurs peres n'avoient songé à laisser que de grandes richesses, lesquelles pour l'ordinaire ne survivent pas de beaucoup à ceux qui les ont acquises, & ne laissent souvent à leur postérité que l'odieuse mémoire des injustices dont elles sont le fruit. XERXES.

Le plus grand honneur que l'antiquité ait fait à Aristide, est de l'avoir surnommé *le Juste*. Ce ne fut point quelque occasion particuliére, mais le gros de sa conduite & le corps de ses actions qui lui valut ce titre illustre. Plutarque fait ici une réflexion bien remarquable, & que je ne crois pas devoir omettre.

De toutes les vertus d'Aristide, dit cet Auteur sensé, la plus connue, & celle qui se fit le plus sentir, fut sa justice, parce que c'est la vertu dont l'usage est le plus continuel, dont les fruits se répandent sur un plus grand nombre de personnes, & qui est

Plut. in vit. Arist. pag. 321. 322.

XERXES. comme le fondement & l'âme de tout emploi & de toute adminiſtration publique. De là vint que quoique pauvre, & du ſimple peuple, il mérita le ſurnom de *Juſte*; ſurnom, dit Plutarque, véritablement roial, ou, pour mieux dire, véritablement divin, mais que les Princes & les grands n'ambitionnent guéres, parce qu'ils n'en connoiſſent pas la beauté & l'excellence. Ils aiment mieux qu'on les appelle des preneurs de villes, des foudres de guerre, des vainqueurs & des conquérans; quelquefois même des aigles, & des lions : préférant ainſi le vain honneur de ces titres faſtueux, qui n'annoncent que violence & ravage, à la ſolide gloire de ceux qui marquent la bonté & la vertu. Ils ignorent, continue toujours Plutarque, que des trois principaux attributs de la Divinité, dont les Rois ſe font honneur d'être l'image, je veux dire l'immortalité, la puiſſance, la juſtice; que de ces trois attributs, dont le premier excite notre admiration & nos deſirs, le ſecond nous remplit de crainte & de fraieur, le troiſiéme nous inſpire l'amour & le reſpect, le dernier eſt le ſeul qui ſoit

Poliorcetes. Ceraunus. Nicator.

véritablement & personnellement XERXES communiqué à l'homme, & le seul qui puisse le conduire aux deux autres, l'homme ne pouvant devenir véritablement immortel & puissant, qu'en devenant juste.

Avant que de reprendre la suite de l'histoire, il n'est pas hors de propos de remarquer, que c'est à-peu-près AN. M. dans le tems dont nous parlons ici, 3532. que la réputation de la Gréce, plus DE ROM. célébre encore par la sagesse de son 302. gouvernement que par l'éclat de ses victoires, porta les Romains à avoir recours à ses lumiéres. Rome, formée sous les Rois, manquoit des loix nécessaires à la bonne constitution d'une République. a Elle envoia des Députés pour rechercher les loix des villes de la Gréce, & sur-tout celles d'Athénes, plus conformes au gouvernement populaire qui avoit été établi depuis l'expulsion des Rois. Sur ce

a Missi legati Athenas, jussique inclitas leges Solonis describere,& aliarum Græciæ civitatum instituta, mores, juraque noscere... Decem tabularum leges perlatæ sunt: (quibus adjectæ postea duæ) qui nunc quoque in hoc immenso aliarum super alias privatarum legum cumulo, fons omnis publici privatique est juris. *Liv. lib.* 3. *n.* 31. & 34.

XERXES ce modéle, dix Magiſtrats qu'on créa ſous le nom de Décemvirs avec une autorité abſolue, rédigérent les loix des XII. Tables, qui ſont le fondement & la ſource du Droit Romain.

§. XVIII. *Mort de Xerxès, tué par Artabane. Son caractère.*

AN. M. 3531. Av. J. C. 473. Cteſ. c. 2. *Diod. lib.* 11. *pag.* 52. *Juſtin. lib.* 3. *c.* 1. *Ariſtot. Politic. l.* 5. *cap.* 10. *pag.* 404.

Les mauvais ſuccès qu'avoit eu Xerxès dans ſon expédition contre la Gréce, & qui avoient continué depuis, lui abbatirent enfin le courage. Renonçant à tout projet de guerre & de conquête, il ſe livra entiérement au luxe & à la moleſſe, & ne penſa plus qu'à ſes plaiſirs. * Artabane, Hyrcanien de naiſſance, Capitaine de ſes gardes, & depuis lontems un de ſes premiers favoris, s'aperçut que cette conduite lui avoit attiré le mépris de ſes ſujets, & crut que c'étoit une occaſion favorable de conſpirer contre ſon Maître, & il porta ſes vûes ambitieuſes juſqu'à ſe flater de remplir ſa place, & de monter ſur ſon trône. Une autre raiſon put bien auſſi le porter à ce crime. Xerxès lui avoit ordonné de faire mourir Darius l'aîné de ſes fils, l'hiſtoire ne nous apprend point pour quelle raiſon. Comme cet ordre avoit été donné au milieu

* *Ce n'eſt pas Artabane oncle de Xerxès.*

milieu d'un repas, & dans la chaleur du vin, il crut que Xerxès l'oublieroit, & il ne se hâta pas de l'exécuter. Mais il se trompa: le Roi se plaignit de n'avoir point été obéi. Artabane craignit donc son ressentiment, & crut devoir le prévenir. Il engagea dans son complot Mithridate l'un des Eunuques du palais, & grand Chambellan du Roi; & par son moien il entra dans la chambre où couchoit le Prince, & le tua pendant qu'il dormoit. De là il alla trouver Artaxerxe troisiéme fils de Xerxès. Il lui apprit le meurtre de son pere, & en chargea Darius son frere aînê, comme si l'impatience de régner l'eût porté à commettre ce parricide. Il ajoutoit que pour se mettre pleinement en sûreté, son dessein étoit de se défaire encore de lui, qu'ainsi il étoit nécessaire qu'il se tînt sur ses gardes. Ces discours aiant fait sur Artaxerxe encore jeune toute l'impression que souhaitoit Artabane, il alla sur le champ dans l'appartement de son frere, & soutenu par Artabane & par ses gardes il l'égorgea. Hystaspe, second fils de Xerxès, étoit celui à qui la couronne appartenoit après Darius, mais com-

XERXES

XERXES me il ſe trouvoit alors dans la Bactriane dont il étoit Gouverneur, Artabane mit Artaxerxe ſur le trône, dans l'intention de ne l'y laiſſer que juſques à ce qu'il eût formé un parti aſſez fort pour l'en chaſſer & y monter lui-même. La grande autorité dont il avoit joui, lui avoit acquis un grand nombre de créatures. Il avoit outre cela ſept fils, tous grands de taille, bienfaits, pleins de force & de courage, & élevés aux plus grandes dignités de l'Empire. Le ſecours qu'il s'en promettoit, étoit principalement ce qui l'avoit porté à ce deſſein ambitieux. Mais, pendant qu'il ſe hâtoit de l'amener à ſa fin, Artaxerxe aiant découvert ce complot par le moien de Mégabyze qui avoit épouſé une de ſes ſœurs, travailla à le prévenir, & le tua avant qu'il eût pu exécuter ſa trahiſon. Par ſa mort ce Prince s'affermit dans la poſſeſſion du roiaume.

Nous venons de voir périr Xerxès, un des Princes les plus puiſſans qui aient jamais été. Je n'ai pas beſoin de prévenir le Lecteur ſur le jugement qu'il en faut porter. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand & de plus éclattant ſelon les hommes:

le

le plus vaste empire qui fût alors sur la terre, des richesses immenses, des armées de terre & de mer dont le nombre paroit incroiable. Tout cela est autour de lui, non en lui, & n'ajoute rien à ses qualités naturelles. Mais, par un aveuglement trop ordinaire aux Grands & aux Princes, né dans l'abondance de tous les biens avec une puissance sans bornes, dans une gloire qui ne lui avoit rien coûté, il s'étoit accoutumé à juger de ses talens & de son mérite personnel par les dehors de sa place & de son rang. Il méprise les sages conseils d'Artabane son oncle & de Démarate, qui seuls ont le courage de lui dire la vérité; & il se livre à des courtisans adorateurs de sa fortune, & uniquement occupés à le flater dans ses passions. Il mesure & prétend régler le succès de ses entreprises sur l'étendue de son pouvoir. La soumission servile de tant de peuples ne pique plus son ambition, & dégouté d'une obéissance trop promte & trop facile, il se plait à exercer sa domination sur les élémens, à percer les montagnes & à les rendre navigables, à châtier la mer pour avoir rompu son pont, à entre-

XERXES.

XERXES prendre follement d'en captiver les flots par des chaînes qu'il y fait jetter. Plein d'une vanité puérile & d'un orgueil ridicule, il se regarde comme le maître de la nature : il croit qu'aucun peuple n'osera attendre son arrivée : il compte avec une présomptueuse & folle assurance sur les millions d'hommes & de vaisseaux qu'il traîne après lui. Mais, quand après la bataille de Salamine il vit les tristes restes & les honteux débris de ses troupes innombrables répandus dans toute la Gréce, a il comprit quelle différence il y avoit entre une armée & une foule d'hommes. En un mot, pour bien juger de Xerxès, il ne faut que le mettre à côté d'un simple bourgeois d'Athénes, d'un Miltiade, d'un Thémistocle, d'un Aristide. D'un côté est tout le bon sens, la prudence, l'habileté dans le métier de la guerre ; le courage, la grandeur d'ame: de l'autre on ne voit que vanité, orgueil, entêtement, une bassesse de sentimens qui fait pitié, & quelquefois même une brutalité & une barbarie qui font horreur.

LIVRE

a Stratusque per totam passim Græciam Xerxès intellexit, quantum ab exercitu turba distaret. *Senec. de benef. lib. 6. cap. 32.*



LIVRE SEPTIE'ME.

CE Livre renferme dans les chapitres I. & III. l'hiſtoire des Perſes & des Grecs pendant quarante-huit ans & quelques mois, qui eſt le tems que dura le régne d'Artaxerxe *Longue-main* : dont les ſix derniéres années concoururent avec les ſix premiéres de la guerre du Péloponnéſe. Cet eſpace s'etand depuis l'an du Monde 3531. juſqu'à l'an 3579. ARTAXERXE. LONGUE-MAIN.

Le II. Chapitre renferme les autres affaires des Grecs arrivées tant en Sicile qu'en Italie pendant l'intervalle marqué ci-deſſus.

CHAPITRE PREMIER.

CE Chapitre renferme l'hiſtoire des Perſes & des Grecs depuis le commencement du régne d'Artaxerxe juſqu'à la guerre du Péloponnéſe, qui commença la 42e. année du régne de ce Prince.

ARTAXERXE

§. I. *Artaxerxe détruit le parti d'Artabane, & celui d'Hystaspe son frere aîné.*

AN. M. 3531. Av. J. C. 473.

Lib. 15. *pag.* 735.

In Artax. pa. 1011.

Les Historiens Grecs donnent à ce Prince le surnom de *Longue-main* : selon Strabon, à cause que ses mains étoient si longues, qu'étant tout droit il en pouvoit toucher ses genoux ; selon Plutarque, parce qu'il avoit la main droite plus longue que l'autre. A cela près, il passoit pour le plus bel homme de son tems : mais on vantoit encore plus sa bonté & sa générosité. Il régna près de quarante neuf ans.

Ctes. cap. 30.

Quoiqu'Artaxerxe se vît délivré, par la mort d'Artabane, d'un dangereux compétiteur, il lui restoit encore deux obstacles à vaincre, avant que d'être paisible possesseur de la couronne : l'un dans son frere Hystaspe Gouverneur de la Bactriane, l'autre dans le parti d'Artabane. Il commença par le dernier.

Artabane avoit laissé sept fils, & un grand nombre de partisans, qui ne tardérent pas à s'assembler pour venger sa mort. Il y eut entr'eux & ceux qui tenoient pour Artaxerxe une sanglante bataille, dans laquelle un grand nombre de nobles Persans perdirent la

la vie. Artaxerxe aiant pris enfin le dessus, il extermina tous ceux qui étoient entrés dans cette conjuration. Il tira sur-tout une vengeance exemplaire de ceux qui avoient eu part au meurtre de son pere, & particuliérement de l'eunuque Mithridate qui l'avoit trahi. Il le fit mourir du supplice des Auges; ce qui se faisoit de cette maniére. On mettoit le criminel à la renverse dans une auge, & après l'avoir fortement attaché aux quatre coins, on le couvroit d'une autre auge, à la réserve de la tête, des piés, & des mains, qui sortoient par des trous faits exprès. Dans cette posture incommode on lui présentoit la nourriture nécessaire, qu'on le forçoit de prendre malgré lui: pour boisson, on lui donnoit du miel détrempé dans du lait, & on lui en frotoit tout le visage, ce qui attiroit sur lui une quantité incroiable de mouches, d'autant plus qu'il étoit toujours exposé aux raions ardens du soleil. Les vers, engendrés de ses excrémens, lui rongeoient les entrailles au-dedans. Ce supplice duroit ordinairement quinze ou vingt jours, pendant lesquels le patient souffroit des tourmens indicibles.

LONGUEMAIN.

Plut in Artax. p. 1019.

Ar-

ARTAXERXE

Ctes. cap. 31.

Artaxerxe aiant dissipé le parti d'Artabane, se trouva en état d'envoier une armée dans la Bactriane qui soutenoit le parti de son frere ; mais il n'y eut pas le même succès. Les deux armées en étant venues aux mains, Hystaspe conserva si bien son terrain, que s'il ne remporta pas la victoire, il n'eut aussi aucun desavantage ; de sorte que les deux armées se séparérent avec un succès égal, & se retirérent chacune de son côté pour se préparer à un second combat. Artaxerxe aiant assemblé une plus grande armée que son frere, & aiant d'ailleurs tout l'Empire pour lui, le défit dans une seconde bataille, & ruina entiérement son parti. Cette victoire le rendit paisible possesseur de l'Empire.

Diod. lib. 11. p. 54.

Pour se maintenir, il déposa tous les Gouverneurs des villes & des provinces qu'il soupçonnoit avoir eu quelque liaison avec l'un ou l'autre des partis qu'il venoit d'exterminer, & il leur en substitua d'autres en qui il avoit une parfaite confiance. Il s'appliqua ensuite à réformer les abus & les desordres qui s'étoient introduits dans le gouvernement. Par une conduite si pleine de sagesse & de zéle pour le bien

pu-

public, il s'acquit bientôt une grande réputation & une grande autorité, & il s'attira l'amour de ses sujets, qui est le principal soutien du pouvoir des Souverains. LONGUE-MAIN.

§. II. *Thémistocle se réfugie vers Artaxerxe.*

Ce fut vers ce Prince, que Thémistocle se réfugia, selon Thucydide, & au commencement de son regne : car d'autres Auteurs, comme Strabon, Plutarque, Diodore placent cet événement sous Xerxès son prédécesseur. M. Prideaux se range de leur côté ; & il croit aussi que l'Artaxerxe dont nous parlons est le Prince que l'Ecriture appelle Assuérus, & dont Esther fut l'épouse : au lieu que nous supposons, avec le savant Usérius, que ce fut Darius fils d'Hystaspe que cette illustre Juive épousa. J'ai déja déclaré bien des fois que je n'entrois point dans ces sortes de disputes. Je m'en tiens donc sur la retraite de Thémistocle en Perse, aussibien que sur l'histoire d'Esther, au sentiment d'Usserius mon guide ordinaire. AN. M. 3531.

Nous avons vû que Thémistocle s'étoit retiré chez Admète Roi des Molos- *Thucyd. lib. I. pag. 90. 91.*

ARTAXERXE

lofles, qui l'avoit fort bien reçu. Les Athéniens & les Lacédémoniens ne l'y laifférent pas en repos, & le redemandérent à ce Prince, avec menaces, s'il le refufoit, de porter la guerre dans fon pays. Adméte, qui ne vouloit point s'attirer fur les bras de fi formidables ennemis, & encore moins trahir fon hôte, l'avertit du danger où il étoit, & favorifa fa fuite. Thémiftocle arriva par terre à Pydne, ville de la Macédoine, & là il s'embarqua fur un vaiffeau marchand qui alloit en Ionie. Il n'étoit point connu des paffagers. Ce vaiffeau aiant été porté par la tempête près de l'ile de Naxe qui étoit alors affiégée par les Athéniens, le preffant danger où il fe vit l'obligea de déclarer qui il étoit au maître du vaiffeau & au pilote, & tant par priéres que par menaces il les força de paffer outre, & de tenir la route d'Afie.

Plut. in Themift. pag. 125. 127. Diod. lib. 11. p. 42-44. Cornel. Nep. in Themift. cap. 8-10.

Thémiftocle put fe fouvenir alors d'un mot que fon pere lui avoit dit lorfqu'il étoit encore fort jeune, pour l'avertir de ne pas compter beaucoup fur la faveur de peuple. Ils fe promenoient enfemble le long du port. En lui montrant de vieilles galéres jettées & abandonnées fur le rivage: *Voiez-vous, mon fils,*

Plut. in Temift. pag. 112.

LONGUEMAIN.

fils, lui dit-il ; *Voila comment le peuple en use à l'égard de ses conducteurs, quand il n'en tire plus aucun service.*

Il arriva donc à Cumes, ville d'Eolie dans l'Asie Mineure. Le Roi de Perse avoit mis sa tête à prix, & promis deux cens talens à qui la lui livreroit. Toute la côte étoit pleine de gens qui l'observoient pour le prendre. Il s'enfuit à Æges, petite ville d'Eolie, où il n'étoit connu de personne que de son hôte Nicogéne, le plus riche du pays, & qui avoit de grandes relations avec tous les Seigneurs de la Cour de Perse. Il demeura quelques jours caché chez lui, jusqu'à ce qu'il le fit conduire en sûreté & avec bonne escorte à Suse dans un de ces chariots coüverts, dans lesquels les Perses, qui étoient fort jaloux, avoient accoutumé de mener leurs femmes ; ceux qui le conduisoient publiant qu'ils menoient à un grand Seigneur de la Cour une jeune Dame Grecque.

Deux cens mille écus.

Quand il fut arrivé à la Cour de Perse, il s'adressa au Capitaine des Gardes, & lui dit qu'il étoit Grec de nation, & qu'il venoit pour parler au Roi d'affaires importantes qui regardoient son service. L'Officier l'avertit d'une cé-

cérémonie, dont il ſavoit que quelques Grecs étoient bleſſés, mais qui étoit abſolument néceſſaire pour parler au Prince en perſonne: c'étoit de ſe proſterner profondément devant lui. „ Car, dit-il, notre loi nous ordonne „ d'honorer ainſi le Roi, & de l'adorer „ comme une image vivante du Dieu „ immortel qui entretient & conſerve „ toutes choſes. „ Thémiſtocle y conſentit. Quand on l'eut admis à l'audience, il ſe proſterna profondément devant le Roi, & l'adora; puis ſe relevant: „ Grand * Roi, dit-il par un „ truchement, je ſuis Thémiſtocle A„ thénien, qui aiant été banni par les „ Grecs, viens ici chercher un aſyle. „ J'ai fait à la vérité beaucoup de „ maux aux Perſes, mais je ne leur ai „ pas moins fait de bien par les ſalutai„ res avis que je leur ai fait donner plus „ d'une fois; & je ſuis en état de leur „ rendre encore de plus grands ſervi„ ces que jamais. Mon ſort eſt entre „ vos mains. Vous pouvez montrer ici „ ou votre clémence, ou votre colére. „ Par l'une vous ſauverez votre ſuppliant,

* *Thucydide lui fait dire à peu près les mêmes choſes, mais dans une lettre qu'il avoit écrite au Roi avant que de lui parler.*

„ pliant, par l'autre vous perdrez le „ plus grand ennemi de la Gréce. LONGUEMAIN.

Le Roi ne lui répondit rien ſur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour ſon grand ſens & pour ſa hardieſſe: mais on dit qu'avec ſes amis il ſe félicita de cette avanture comme d'un très-grand bonheur, qu'il pria ſon dieu Arimanius d'envoier toujours à ſes ennemis de ſemblables penſées, & de les porter à ſe défaire ainſi de leurs plus grands perſonnages. On ajoute que s'étant couché, l'excès de ſa joie fit qu'il s'écria trois fois tout endormi, *J'ai Thémiſtocle l'Athénien.*

Le lendemain, dès la pointe du jour, il manda les plus grands Seigneurs de ſa Cour, & fit appeller Thémiſtocle, qui ne s'attendoit à rien que de triſte, ſur-tout depuis que l'un des Gardes, apres qu'il eut entendu ſon nom, lui eut dit la veille dans la ſalle même du Roi qu'il venoit de quitter: *Serpent de Gréce, plein de ruſe & de malice, la fortune du Roi t'amene ici.* Mais la ſerenité qui paroiſſoit ſur le viſage du Roi, ne lui annonçoit rien que d'heureux. En effet, il lui fit un accueil très favorable, & lui dit qu'il commençoit par lui donner deux cens ta-

Deux cens mille écus.

ARTAXERXE talens, somme qu'il avoit promise à quiconque le lui livreroit, & qui par cette raison lui étoit dûe, puisqu'il avoit apporté lui-même sa tête en se livrant à lui. Il lui ordonna ensuite de lui parler des affaires de la Gréce. Mais Thémistocle ne pouvant s'expliquer que par le moien d'un Interprete, pria le Roi de lui permettre d'apprendre la langue Persanne, espérant qu'alors il pourroit être en état d'expliquer mieux lui même ce qu'il avoit à lui communiquer, qu'il ne le pouvoit faire par le moien d'un autre. Il en est, dit-il, du discours de l'homme, comme d'une tapisserie à personnages, qui a besoin d'être déploiée & dévelopée pour faire voir ce qu'elle renferme. Cette grace lui aiant été accordée, Thémistocle, dans l'espace d'un an, apprit si bien la langue du païs, qu'il parvint à parler le Persan plus élégamment que les Perses mêmes, & il fut en état dans la suite de s'entretenir avec le Roi sans truchement. Ce Prince lui marqua une estime & une considération extraordinaire. Il lui fit épouser une Dame des plus nobles familles de Perse : il lui donna une maison & un équipage convena-

ble

ble, & lui aſſigna les revenus néceſſaires pour s'entretenir honorablement. Il le menoit avec lui à la chaſſe, le mettoit de tous ſes plaiſirs & de tous ſes divertiſſemens, & s'entretenoit ſouvent avec lui en particulier, juſqu'à donner de la jalouſie & de l'inquiétude aux grands Seigneurs de ſa Cour. Il le préſenta même aux Princeſſes, qui l'honorérent de leur affection, & lui donna les entrées chez elles. On raporte comme une marque particuliére de faveur, que par ſon ordre ſpécial il fut admis à entendre les leçons & les diſcours des Mages, & inſtruit par eux dans tous les ſecrets de leur philoſophie.

LONGUE-MAIN.

On cite encore une autre preuve de ſon crédit. Démarate de Sparte, qui étoit dans ce même tems à la Cour, aiant eu ordre du Roi de lui demander un préſent, il le ſupplia de lui permettre de faire ſon entrée à cheval dans la ville de Sardes avec la tiare Roiale ſur la tête. Vanité ridicule, également indigne de la nobleſſe d'un Grec, & de la ſimplicité d'un Lacédémonien! Le Roi, choqué de l'inſolence de cette demande, témoigna ſon mécontentement d'une maniére fort

ARTAXERXE fort vive & parut ne vouloir jamais lui pardonner : mais Thémistocle aiant intercédé pour lui, le remit dans ses bonnes graces.

Enfin, le crédit de Thémistocle fut si grand, que sous les régnes suivans, où les affaires des Perses furent encore plus mélées avec celles des Grecs, lorsque les Rois vouloient attirer quelque Grec à leur service, ils lui écrivoient & lui promettoient en propres termes, qu'il seroit plus grand auprès d'eux, que Thémistocle ne l'avoit été auprés du Roi Artaxerxe.

On dit aussi que Thémistocle, parvenu à ce haut degré de faveur, honoré & recherché de tout le monde qui s'empressoit à lui faire la cour, dit un jour à ses enfans, voiant sa table magnifiquement servie : *Mes enfans, nous périssions, si nous n'eussions péri.*

Mais enfin, comme on crut que l'intérêt du Roi demandoit que Thémistocle fit son séjour dans quelqu'une des villes de l'Asie Mineure, pour y être à portée de lui rendre service dans l'occasion, on l'envoia à Magnésie située sur le Méandre, & on lui assigna pour son entretien, outre tous les revenus de cette ville qui étoient de cin-

cinquante * talens par an, ceux de Myunte & de Lampſaque. L'une de ces villes dévoit lui fournir ſon pain, l'autre ſon vin, la troiſiéme ſa viande. Quelques auteurs en ajoutent deux autres, pour ſes meubles & pour ſes habits. Telle étoit la coutume des anciens Rois d'Orient : au lieu de penſions, ils donnoient à ceux qu'ils vouloient gratifier, des villes & quelquefois même des Provinces, qui ſous le nom de pain, de vin, &c. devoient leur fournir abondamment tout ce qui étoit néceſſaire pour entretenir leur maiſon & leur train avec magnificence. Thémiſtocle paſſa quelques années à Magnéſie dans l'abondance & dans la ſplendeur, juſqu'es à ce qu'il y finit ſes jours de la maniére que l'on verra dans la ſuite.

LONGUE-MAIN.

* *Cinquante mille écus.*

§. III. *Cimon commence à paroitre à Athénes. Ses premiers exploits. Double victoire remportée contre les Perſes près du fleuve Eurymédon. Mort de Thémiſtocle.*

AN. M. 3533. Av. J. C. 471. *Diod. lib.* 11. *p.* 45. *Plut. in Cim. pag.* 482. 483.

Athénes, qui venoit de perdre un de ſes plus conſidérables citoiens & de ſes meilleurs Généraux par la retraite de Thémiſtocle, chercha à réparer cette per-

ARTA-XERXE perte en confiant le commandement des armées à Cimon, qui ne lui étoit point inférieur en mérite.

Plut. in Cim. pag. 480.

Ses premiéres années ne lui avoient pas fait d'honneur, ni donné de lui une grande idée. L'exemple de cet illustre Athénien, dont la jeunesse fut fort décriée, & qui dans la suite se fit un si grand nom, montre que les dérangemens de cet âge ne doivent pas faire desespérer d'un jeune homme, sur-tout lorsqu'on y remarque un fonds d'esprit, un bon cœur, des inclinations droites, & de l'estime pour les personnes de mérite. Or tel étoit le caractère de Cimon. Sa mauvaise réputation aiant indisposé le peuple contre lui, il en fut d'abord très mal reçu; & rebuté d'un si fâcheux accueil, il songeoit à renoncer absolument aux affaires publiques. Aristide, découvrant en lui de grandes qualités à travers ses défauts, le consola, lui rendit l'espérance, le remit dans la voie, s'appliqua particuliérement à le former, & ne contribua pas peu, par les instructions qu'il lui donna, & par l'affection qu'il ne cessa de lui témoigner, à le rendre tel qu'on le vit dans la suite: service des plus importans qu'il pût rendre à sa patrie!

Plu-

Plutarque observe, qu'après ces premiers écarts, il n'y eut rien dans les mœurs de Cimon que de grand & de noble : qu'il ne céda ni à Miltiade en courage & en hardiesse, ni à Thémistocle en prudence & en bon sens, mais qu'il fut plus juste & plus homme de bien que ni l'un ni l'autre ; & que ne leur étant en rien inférieur dans les vertus militaires, il les surpassa de beaucoup tous deux dans les vertus morales. LONGUEMAIN. *Ibid. pag.* 481.

Ce seroit un grand avantage pour un Etat, que ceux qui excellent dans chaque profession se fissent un plaisir & un devoir d'instruire & de former les jeunes gens en qui ils connoissent de bonnes dispositions. Par là ils trouveroient le moien de continuer à la patrie leurs services même aprés leur mort, & d'y perpétuer par leurs Eleves le goût du vrai mérite, & la pratique des bonnes régles.

Peu de tems après la retraite de Thémistocle, les Athéniens aiant mis en mer une flote sous le commandement de Cimon fils de Miltiade, conquirent Eione sur le Strymon, Amphipolis, & d'autres endroits de la Thrace : & comme ce pays étoit très fer-

ARTAXERXE

fertile, Cimon y établit une colonie, & y fit passer dix mille Athéniens.

* Herod. lib. 7. c. 107.
Plut. pag. 482.

Le sort d'Eione est trop singulier, pour n'être pas raporté ici. Bogès* en étoit gouverneur pour le Roi de Perse. Il témoigna à son maître un attachement & une fidélité qui a peu d'exemples. Assiégé par Cimon & par les Athéniens, il pouvoit faire une capitulation honorable, & se retirer en Asie avec tous ses effets & toute sa famille. Il ne crut pas qu'en honneur il le pût faire, & résolut de périr plutôt que de se rendre. Il essuia de rudes attaques, & se défendit toujours avec un courage incroiable. Quand il vit que les vivres lui manquoient absolument, il jetta du haut des murs dans le fleuve Strymon tout l'or & l'argent qui étoit dans la ville; puis il fit allumer un bucher, & aiant égorgé sa femme, ses enfans, & tous ceux qui composoient sa maison, il les fit jetter au milieu des flammes, & s'y précipita lui-même. Le Roi ne cessoit d'admirer & de déplorer en même tems une si merveilleuse générosité.

Les

* *Plutarque l'appelle Butis. Hérodote paroit placer cette histoire sous Xerxès: mais il y a plus d'apparence qu'elle est arrivée sous Artaxerxe son successeur.*

Les Paiens pouvoient l'appeller ainsi : mais c'est plutôt férocité & barbarie. LONGUEMAIN.

Cimon se rendit maître aussi de l'île de Scyros ; où il trouva les os de Thésée fils d'Egée, qui s'enfuiant d'Athénes s'étoit retiré dans cette ville, & y étoit mort. Un oracle avoit ordonné qu'on en fit la recherche. Il les fit charger dans sa galére, les orna magnifiquement, & les porta ainsi dans sa patrie près de huit cens ans depuis que Thésée en étoit parti. Le peuple les reçut avec de grandes marques de joie, & pour conserver la mémoire de cet événement, il établit une dispute de poëtes tragiques, qui fut trés célébre, & qui contribua beaucoup à perfectionner le théatre, par l'émulation extraordinaire qu'elle jetta entre les écrivains dont les tragédies y étoient représentées. Car Sophocle, encore jeune, aiant fait jouer alors sa premiére piéce, l'Archonte qui présidoit à ces Jeux, voiant parmi les spectateurs de grandes brigues & de grandes partialités, engagea Cimon & les autres Généraux ses collégues, qui tous étoient au nombre de dix, un de chaque Tribu, à faire la fonction de Juges. Le prix fut adjugé à Sophocle,

ARTAXERXE. ce qui causa une si grande douleur à Eschyle, qui jusques-là avoit primé sur le théatre, qu'il ne put plus souffrir le séjour d'Athénes. Il en partit, se retira en Sicile, & y mourut.

Plut. in Cim. pag. 484. Les alliés avoient fait quantité de prisonniers sur les barbares dans les villes de Seste & de Bysance, & pour faire honneur à Cimon, ils le priérent de faire le partage du butin. Cimon mit d'un côté les prisonniers tout nuds, & de l'autre tout leurs ornemens & toute leur dépouille. Les alliés se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inégalité: mais Cimon leur donna le choix. Ils prirent sans hésiter les ornemens des Perses, & laissérent les prisonniers aux Athéniens. Cimon partit donc avec le lot qui étoit resté, passant pour un homme fort mal habile & mal entende à faire des partages. Car les alliés emportoient beaucoup de chaines, de colliers, & de bracelets d'or, quantité de riches vétemens & de beaux manteaux de pourpre; & les Athéniens n'avoient pour leur part que des corps tout nuds, & qui étoient peu propres au travail. Mais bientôt après on vit arriver de la Phrygie & de la

Lydie les parens & les amis de ces prisonniers, qui les rachetérent jusqu'au dernier avec de grosses sommes d'argent; de sorte que des deniers provenus de cette rançon, Cimon eut de quoi entretenir sa flote quatre mois, & qu'il y eut encore beaucoup d'or de reste pour le trésor public, sans compter ce qui lui en revint à lui-même. Il prenoit plaisir dans la suite à raconter lui-même cette avanture à ses amis, & il la raportoit toujours avec une sorte de complaisance.

LONGUEMAIN.

Il faisoit de ses biens un usage que le rhéteur Gorgias marque en peu de mots, mais d'une maniére vive & élégante: a *Cimon*, dit-il, *amassoit des richesses pour s'en servir, & il s'en servoit pour se faire estimer & honorer.* On peut voir ici, en passant, quel étoit le but, quelle étoit l'ame des plus belles actions du paganisme, & combien Tertullien avoit raison de définir un paien, quelque parfait qu'il parût, un animal vain & glorieux: *animal gloriæ.* Cimon vouloit que ses vergers & ses jardins fussent ouverts en tout tems aux ci-

Plut. in Cim. pag. 484. Cornel. Nep. in Cim. c. 4. Athen. lib. 12. p. 533.

Q 2 toiens

a Φησὶ τὸν Κίμωνα τὰ χρήματα κτᾶσθαι μὲν ὡς χρῷτο, χρῆσθαι δὲ ὡς τιμῷτο.

ARTAXERXE toiens, afin qu'ils puffent y prendre les fruits qui leur conviendroient. Il avoit tous les jours une table fervie frugalement, mais honnêtement. Elle ne reffembloit en rien à ces tables fomptueufes & délicates, où l'on n'admet que des perfonnes de diftinction & en petit nombre, uniquement pour faire parade de fa magnificence ou de fon bon goût. La fienne étoit fimple, mais abondante, & tous les pauvres bourgeois de la ville y étoient indifféremment reçus. En banniffant ainfi de fes repas tout ce qui fentoit le fafte, le luxe, les délices, il fe ménageoit un fonds inépuifable, non feulement pour les dépenfes néceffaires de fa maifon, mais pour les befoins de fes amis, de fes domeftiques, & d'un très grand nombre de citoiens: montrant par là qu'il connoiffoit bien mieux que la plupart des riches la deftination naturelle des richeffes, & leur véritable ufage.

Il fe faifoit toujours fuivre de quelques domeftiques, qui avoient ordre de gliffer fecrettement quelque piéce d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontroit, & de donner des habits à ceux qui en manquoient. Souvent auffi il pourvut à la fépulture de

ceux qui étoient morts sans avoir laissé de quoi se faire inhumer. Et ce qui est admirable, & que Plutarque ne manque pas d'observer, c'est qu'il ne faisoit point tout cela pour se rendre puissant parmi le peuple, ni pour acheter ses suffrages; puisqu'en toute occasion on le vit toujours déclaré pour la faction contraire, c'est-à-dire pour celle des citoïens les plus considérables par leurs richesses & par leur crédit. LONGUE-MAIN.

Quoiqu'il vît tous les autres Gouverneurs de son tems enrichis par les concussions & par les voleries qu'ils faisoient sur le public, il se maintint pourtant toujours incorruptible, conserva ses mains pures non seulement de toute concussion, mais encore de tout présent, & continua jusqu'à la fin de sa vie de faire & de dire gratuitement & sans aucune vûe d'intérêt tout ce qui étoit utile & expédient pour la République. *Plut. in Cim. pag. 485.*

Cimon joignoit à beaucoup d'autres excellentes qualités un grand sens, une rare prudence, & une profonde connoissance du génie & du caractère des hommes. Outre les sommes d'argent ausquelles chacun des alliés étoit taxé, ils devoient encore fournir un

certain nombre d'hommes & de vaiſſeaux. Pluſieurs d'entr'eux, qui depuis la retraite de Xerxès ne reſpiroient plus que le repos, & ne ſongeoient plus qu'à cultiver leurs terres, pour ſe délivrer des fatigues & des dangers de la guerre aimoient mieux fournir de l'argent que des hommes, & laiſſoient aux Athéniens le ſoin de remplir de ſoldats & de rameurs les vaiſſeaux qu'ils étoient obligés de donner. Les autres Généraux, ſans prévoiance & ſans vûe pour l'avenir, les chagrinérent d'abord, & voulurent les réduire à l'exécution litérale du traité. Cimon, quand il fut en place, garda une conduite toute oppoſée. Il les laiſſa jouir tranquillement de la paix, ſentant bien que les alliés, de braves guerriers qu'ils étoient auparavant, ne ſeroient plus propres qu'au labourage & au trafic; pendant que les Athéniens, qui auroient toujours la rame ou les armes à la main, s'aguerriroient de plus en plus, & deviendroient de jours en jour plus puiſſans. Ce qu'il avoit prévû, ne manqua pas d'arriver, & ce furent ces peuples mêmes qui à leurs propres frais & dépens ſe donnérent des maîtres, & de compagnons & d'alliés qu'ils

qu'ils étoient, devinrent en quelque ſorte ſujets & tributaires des Athéniens.

LONGUEMAIN.

Il n'y eut jamais de Capitaine Grec qui rabaiſſât la fierté & la puiſſance du grand Roi de Perſe, comme le fit Cimon. Après que les barbares eurent été chaſſés de la Gréce, il ne leur laiſſa pas le tems de reſpirer, mais il les pourſuivit vivement avec une flote de plus de deux cens voiles, leur enleva leurs plus fortes places, & leur débaucha tous leurs alliés, en ſorte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le Roi de Perſe dans toute l'Aſie depuis le pays d'Ionie juſqu'en Pamphylie. Pouſſant toujours ſa pointe, il eut la hardieſſe d'aller attaquer la flote ennemie, quoique beaucoup plus nombreuſe que la ſienne. Elle étoit près de l'embouchure du fleuve Eurymédon, compoſée de trois cens cinquante voiles, & ſoutenue de l'armée de terre campée ſur le rivage. Elle fut bientôt miſe en déroute. On prit plus de deux cens vaiſſeaux, ſans compter ceux qui furent coulés à fond. Pluſieurs des Perſes s'étoient jettés hors de leurs vaiſſeaux pour aller joindre leur armée de terre qui étoit ſur le rivage.

AN.M. 3534. Av. J. C. 470. *Plut. in Cim. p.* 485-487. *Thucyd. lib.* 1. *p.* 66. *Diod. lib.* 11. *pag.* 45. 47.

ARTA-XERXE

C'étoit une entreprise très hazardeuse que de tenter une descente en présence de l'ennemi, & de mener des troupes déja fatiguées par un long combat contre des troupes fraîches & supérieures en nombre. mais Cimon, voiant que toute l'armée demandoit d'aller contre les barbares, crut devoir profiter de l'ardeur de ses soldats, que ce premier succès avoit extrémement animés. Il les mit donc à * terre, & il les mena droit contre les barbares, qui les attendirent de pié ferme, & soutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur. Mais enfin, obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand: on fit un nombre infini de prisonniers, & un butin immense. Cimon aiant, dans un seul jour, remporté deux victoires, qui égaloient presque la gloire des deux journées de Salamine & de Platée, alla, pour y mettre le comble, au devant d'un renfort de quatre-vingts vaisseaux Phéniciens qui venoient de Cypre pour joindre la flote des Perses, & ne savoient rien

* *On ne voit pas que les anciens se servissent de Chaloupes pour faire leurs descentes, apparemment parce que leurs galères étant plates, abordoient sans peine.*

rien de ce qui s'étoit passé. Ils furent tous pris ou coulés à fond, & presque tous les soldats tués ou noiés.

LONGUE-MAIN.

Cimon, après ces glorieux exploits, retourna triomphant à Athénes, & emploia une partie des dépouilles à fortifier le port, & à embellir la ville. Digne usage des richesses qu'un Général amasse dans ses campagnes, & qui lui fait sans comparaison beaucoup plus d'honneur que s'il les emploioit à se bâtir à lui-même de magnifiques palais, qui tôt ou tard passeroient à des étrangers, au lieu que ces ouvrages, construits pour l'utilité publique, lui apartiennent en quelque maniére pour toujours, & font passer son nom jusqu'à la postérité la plus reculée. De tels embellissemens dans une ville plaisent infiniment au peuple, toujours sensible, comme on le sait, à ces sortes de décorations; & c'est, comme Plutarque l'observe en parlant de Cimon, un des moiens les plus légitimes, de gagner son amitié, & de s'en faire estimer.

Plut. de ger. rep. p. 818.

L'année suivante, ce Général fit voile vers l'Hellespont, & aiant chassé les Perses de la Chersonnése de Thrace dont ils s'étoient emparés, il soumit aux Athéniens ce pays-là, quoi-

Plut. in Cim. pag. 487. Thucyd. lib. 1. p. 66. 67. Diod. lib. 11. p. 53.

ARTAXERXE. qu'il y eût lui-même plus de droit du chef de Miltiade son pere, qui en avoit eu la souveraineté. Il attaqua ensuite ceux de l'île de Thase, qui s'étoient revoltés contre les Athéniens, & défit leur flote. Ils soutinrent leur revolte avec un acharnement qui a peu d'exemples. Comme s'ils avoient à faire à des ennemis cruels & barbares, dont ils eussent les derniéres extrémités à craindre, ils décernérent peine de mort contre le premier qui parleroit de traiter avec les Athéniens. Le siége dura trois ans, & fit souffrir à ces malheureux citoiens tous les plus cruels maux de la guerre, sans pouvoir vaincre leur opiniatreté. Les femmes secondérent leurs efforts avec la même ardeur; & comme on manquoit de cordes pour les machines, elles coupérent toutes de bon cœur leurs chevelures, & les emploiérent à cet usage. La famine étant devenue extrême dans la ville, enlevoit tous les jours un grand nombre d'habitans. Hégétoride Thasien, voiant avec douleur périr ses concitoiens, n'hésita point à sacrifier sa vie pour le salut de sa ville. Il se mit la corde au cou, & se présentant à l'assemblée, „ Mes compatriotes, dit-il, „ fai-

Polyan. Str. lib. 2.

Polyan. lib. 8.

„ faites de moi ce qu'il vous plaira, & „ ne m'épargnez pas ſi vous le jugez à „ propos : mais ſauvez le reſte du peu- „ ple par ma mort, en aboliſſant la loi „ meurtriére que vous avez publiée „ contre votre propre intérêt. Les Thaſiens touchés de ce diſcours, abolirent la loi, & n'eurent garde de ſouffrir qu'il en coutât la vie à un ſi généreux citoien. Ils ſe rendirent aux Athéniens, qui leur laiſſérent la vie ſauve, & ſe contentérent de démanteler leur ville. LONGUE-MAIN.

Après que Cimon eut débarqué ſes troupes ſur le rivage opposé de la Thrace, il ſe ſaiſit de toutes les mines d'or de ce côté-là, & ſoumit tout ce pays juſques en Macédoine. Il auroit pu en tenter la conquête, & il paroit qu'il ne lui auroit pas été difficile de ſe rendre maître d'une partie de ce roiaume, s'il eût voulu profiter de l'occaſion. Auſſi, pour l'avoir négligée, fut-il, à ſon retour à Athénes, appellé en jugement, comme s'il ſe fût laiſſé corrompre par l'argent des Macédoniens & d'Alexandre leur Roi. Il étoit bien éloigné d'une telle prévarication, & il ſe juſtifia pleinement. AN. M. 3538. Av. J. C. 466.

Les conquêtes de Cimon, & la puiſ-ſan-

ARTAXERXE

Thucyd. l. 1. p. 92. Plut. in Themist. pag. 127.

ſance des Athéniens qui prenoit tous les jours de nouveaux accroiſſemens, donnoient beaucoup d'inquiétude à Artaxerxe. Pour en prévenir les ſuites il ſongea à envoier Thémiſtocle dans l'Attique à la tète d'une nombreuſe armée, & il lui en fit faire la propoſition.

Thémiſtocle ſe trouva dans un grand embarras. D'un côté, la vûe des bienfaits & des faveurs dont le Roi l'avoit comblé, la parole poſitive qu'il lui avoit donnée de le ſervir avec zèle dans l'occaſion, l'ordre preſſant du Roi qui le ſommoit de ſa promeſſe, ne lui laiſſoient pas la liberté de refuſer cette commiſſion. D'un autre côté, l'amour de ſa patrie que les mauvais traitemens & l'injuſtice de ſes citoiens n'avoient pu étoufer en lui, la peine qu'il avoit à flétrir la gloire de ſes grandes actions & de ſes anciens trophées par une ſi honteuſe démarche, peutétre auſſi la crainte de ne pas réuſſir dans une guerre où il auroit en tête d'excellens Généraux, & ſur-tout Cimon, qui juſques-là avoit toujours été auſſi heureux que brave : toutes ces penſées ne lui permettoient pas de ſe déclarer contre ſa patrie dans une entrepriſe, dont le

le succès, quel qu'il fût, ne pouvoit tourner qu'à sa honte.

LONGUE-MAIN.

Pour se délivrer de ce cruel embarras, il résolut de mettre * fin à sa vie, ne trouvant que cet unique moien de ne point manquer à ce qu'il devoit à sa patrie, ni à ce que le Prince avoit droit d'exiger de lui. Il fit donc un sacrifice solennel, auquel il invita tous ses amis; & après les avoir embrassés, & leur avoir dit les derniers adieux, il but du sang de taureau, ou selon d'autres, il avala un poison fort promt, & mourut ainsi à Magnésie, âgé de soixante-cinq ans, dont il avoit passé la plus grande partie dans le gouvernement de la République, & dans le commandement des armées. Le Roi aiant appris la cause & la maniére de sa mort, l'estima & l'admira encore davantage, & continua de traiter favorablement ses amis & ses domestiques. Mais cette mort inopinée mit obstacle au dessein qu'il avoit d'attaquer les Grecs. Les Magnésiens élevérent à Thémistocle dans la place publique un magnifique tombeau, & accordérent à ses descendans des priviléges & des

Cic. de Senect. n. 72.

* *Les plus sages du paganisme ne croioient pas qu'il fût permis de se donner la mort à soi-même.*

ARTAXERXE. des honneurs particuliers. Ils en jouissoient encore du tems de Plutarque, c'est-à-dire depuis près de six cens ans, & le tombeau subsistoit encore.

Brut. n. 42. 43. Atticus, dans le beau dialogue de Ciceron intitulé Brutus, réfute avec esprit & agrément la maniére tragique dont, avec quelques Ecrivains, je viens de raconter la mort de Thémistocle, prétendant que c'étoit une pure fiction, inventée par des Rhéteurs, lesquels sur le simple bruit qui avoit couru que ce grand homme étoit mort de poison, avoient fourni le reste de leur propre fonds pour embellir ce récit, qui sans cela n'auroit eu rien d'intéressant ni de piquant. Il s'en tient au sentiment de Thucydide, Historien sensé, qui étoit d'Athénes même, & presque contemporain. Cet Auteur ne dissimule pas à la vérité le bruit qui avoit couru du poison, mais il croit qu'il mourut simplement de maladie, & que ses amis transportérent secrettement ses os à Athénes, où, du tems de Pausanias, on voioit encore son tombeau près du grand port. Ce récit paroit bien plus vraisemblable. Lib. 1. pag. 1.

Thémistocle a été certainement un des plus grands hommes qui aient paru

ru dans la Gréce. Il avoit l'ame grande; un courage invincible, & que le danger même rendoit plus ferme; une ardeur incroiable pour la gloire, que l'amour du bien public ſut pourtant quelquefois lui faire modérer, mais qui le porta auſſi quelquefois trop loin; a une préſence d'eſprit, qui lui montroit dans l'inſtant même le parti qu'il faloit prendre; enfin une pénétration dans l'avenir, qui lui découvroit clairement les deſſeins les plus cachés des ennemis, qui lui faiſoit prendre de loin des meſures juſtes pour les déconcerter, & qui lui inſpiroit des vûes nobles, grandes, hardies, étendues, pour l'honneur de ſa patrie. Les qualités du cœur, qui ſont les eſſentielles, lui manquoient : je veux dire la probité, la ſincérité, la droiture, la bonne foi. Il ne fut pas auſſi exemt de ſoupçons d'avarice, ce qui eſt une grande tache dans la vie d'un homme d'Etat.

LONGUEMAIN.

On raporte de lui néanmoins une belle action & une belle parole, qui marquent un ſentiment noble & deſin-

Plut. in Themiſt. pag. 121.

a De inſtantibus, ut ait Thucydides veriſſimè judicabat, & de futuris callidiſſimè conjiciebat, *Corn. Nep. in Themiſt. cap. 1.*

ARTAXERXE ... désintéressé. a Sa fille étoit recherchée en mariage, il préféra un honnête homme pauvre à un riche dont la réputation étoit suspecte, & dit que dans le choix d'un gendre, *Il aimoit mieux du mérite sans bien, que du bien sans mérite.*

§. IV. *Revolte de l'Egypte contre les Perses, soutenue par les Athéniens.*

AN. M. 3538. Av. J. C. 460. *Thucyd. lib.* 1. *p.* 68. & 71. 72. *Ctes. cap.* 32. 35. *Diod. lib.* 11. *p.* 54. 59.

Cependant les Egyptiens, pour se délivrer du joug des étrangers qu'ils ne portoient qu'avec une extrême impatience, se revoltérent contre Artaxerxe, & prirent Inare prince des Libyens pour leur Roi. Ils appellérent à leur secours les Athéniens, qui aiant alors une flote de deux cens vaisseaux à l'île de Cypre, répondirent avec plaisir à cette invitation, & firent voile aussitôt vers l'Egypte, jugeant cette occasion très favorable pour affoiblir la puissance des Perses en les chassant d'un si beau Roiaume.

AN. M. 3545. Av. J. C. 459.

A la nouvelle de cette revolte, Arta-

a Themistocles, cùm consuleretur utrum bono viro pauperi, an minus probato diviti filiam collocaret: EGO VERO, inquit, MALO VIRUM QUI PECUNIA EGEAT, QUAM PECUNIAM QUÆ VIRO. *Cic. de Offic. lib.* 2. *c.* 71.

LONGUEMAIN.

taxerxe aſſembla une armée de trois cens mille hommes, réſolu de marcher lui-même contre les rebelles. Ses amis lui aiant conſeillé de ne point hazarder ſa perſonne, il confia le ſoin de cette expédition à Achéménide l'un de ſes freres. Quand celui-ci fut arrivé en Egypte, il campa avec ſa nombreuſe armée ſur les bords du Nil. Dans ces entrefaites, les Athéniens aiant défait en mer la flote des Perſes, & détruit ou pris cinquante de leurs vaiſſeaux, remontérent ce fleuve, mirent leurs troupes à terre ſous le commandement de Charitimis leur Général, & s'étant joints à Inare & à ſes Egyptiens, ils fondirent tous enſemble ſur Achéménide, & le défirent dans un grand combat, où ce Général Perſan & cent mille de ſes ſoldats perdirent la vie. Ceux qui échapérent ſe ſauvérent à Memphis. Les vainqueurs les y pourſuivirent, & ſe rendirent maîtres d'abord des deux parties de la ville. Mais les Perſes s'étant fortifiés dans la troiſiéme appellée la *Muraille blanche*, qui étoit la plus grande & la plus forte des trois, ils y ſoutinrent un ſiége de près de trois ans, pendant lequel ils ſe défendirent vaillamment, juſques

ARTAXERXE. ques à ce qu'ils furent délivrés par ceux qu'on envoia à leur fecours.

AN. M. 3546. Av. J. C. 448. Artaxerxe aiant appris la défaite de fon armée, & la part que les Athéniens y avoient eue, pour faire diverfion de leurs forces, & les empécher d'agir contre lui, envoia des ambaffadeurs aux Lacédémoniens avec une grande fomme d'argent, pour les porter à faire la guerre aux Athéniens. Les Lacédémoniens n'y aiant point voulu entendre, ce refus ne rallentit point fon ardeur. Il chargea Mégabyze & Artabaze du commandement des troupes

AN. M. 3547. Av. J. C. 457. pour la guerre d'Egypte. Ils ne perdirent point de tems & formérent en Cilicie & en Phénicie une armée de trois cens mille hommes. Il falut attendre que la flote fût prête, ce qui traîna jufqu'à l'année fuivante. Alors

AN. M. 3548. Av. J. C. 456. Artabaze en prit le commandement, & fit voile vers le Nil, pendant que Mégabyze, avec l'armée de terre, prit la route de Memphis. Il en fit lever le fiége, & livra bataille enfuite à Inarus. Toutes les troupes de part & d'autre fe trouvérent à cette action. Inarus y fut entiérement défait : le carnage, qui fut grand, tomba principalement fur les Egyptiens revoltés.

Après

Après cette défaite, Inarus, quoique bleſſé par Mégabyze, fit ſa retraite avec les Athéniens & ceux des Egyptiens qui voulurent le joindre; & gagna Byblos, ville ſituée dans l'île de Proſopitis, qui eſt fermée par deux bras du Nil tous deux navigables. Les Athéniens mirent leur flote dans un de ces bras, où elle étoit à couvert des inſultes de l'ennemi, & ſoutinrent dans cette île un ſiége d'un an & demi. LONGUEMAIN.

Après la bataille, tout le reſte de l'Egypte s'étoit ſoumis au vainqueur, & remis ſous l'empire du Roi Artaxerxe, excepté Amyrtée, qui avoit encore un petit parti dans les marais, où il ſe maintint lontems par la difficulté que trouvérent les Perſes à pénétrer juſqu'à lui pour le réduire.

Le ſiége continuoit toujours à Proſopitis. Les Perſes voiant qu'ils n'avançoient rien par la méthode ordinaire, parce qu'ils avoient affaire à des gens qui ne manquoient ni de cœur ni d'adreſſe à ſe bien défendre, eurent recours à un expédient extraordinaire, qui fit bientôt ce que la force n'avoit pu faire. Ils ſaignérent par divers canaux le bras du Nil dans lequel étoit la flote Athénienne, & la mirent à ſec, AN. M. 3550. Av. J. C. 454.

&

ARTAXERXE. & ouvrirent par là un passage à toute leur armée pour entrer dans l'île. Inarus se voiant perdu, composa avec Mégabyse pour lui, pour tous ses Egyptiens, & pour environ cinquante Athéniens : & se rendit à condition qu'on leur laisseroit la vie sauve. Le reste des troupes auxiliaires, qui faisoit un corps de six mille hommes, prit le parti de se défendre encore : & pour cet effet ils mirent le feu à leurs vaisseaux, & se rangérent en bataille, résolus de périr l'épée à la main, & de vendre bien cher leur vie à l'imitation des Lacédémoniens qui s'étoient fait tuer aux Thermopyles. Les Perses, qui virent cette résolution desespérée, ne jugérent pas à propos de les charger. On leur fit offrir la paix, en leur promettant qu'on leur accorderoit de sortir d'Egypte, & qu'on leur laisseroit un passage libre pour retourner dans leur pays, soit par mer soit par terre. Ils acceptérent ces conditions, mirent les vainqueurs en possession de Byblos & de toute l'île, & s'en allérent par terre à Cyréne, où ils s'embarquérent pour la Gréce. Mais la plupart des troupes qui avoient été emploiées dans cette expédition y périrent.

Ce

Ce ne fut pas encore tout ce que les Athéniens y perdirent. Une autre flote de cinquante voiles qu'ils envoioient au secours de leurs gens assiégés, entra dans une des bouches du Nil fort peu de tems après que la place eut été rendue, dans le dessein d'aller les dégager, ne sachant encore rien de ce qui étoit arrivé. A peine y étoit-elle entrée, que la flote de Perse qui tenoit la mer, vint l'y attaquer par derriére, pendant que l'armée lui faisoit des décharges de traits de dessus les bords de la riviére. Il n'en échapa que quelques vaisseaux qui percérent au travers de la flote ennemie, & tout le reste y périt. Ainsi finit la funeste guerre que les Athéniens firent en Egypte, & qui dura six ans. Après cela l'Egypte retourna sous le joug des Perses, & y demeura pendant tout le reste du régne d'Artaxerxe. C'en étoit pour lors la vingtiéme année. Mais le sort des prisonniers qu'on avoit fait dans cette guerre fut bien triste.

LONGUEMAIN.

AN. M. 3550. AV. J. C. 454.

§. V. *Inarus livré à la mere du Roi contre la foi du traité. Douleur de Mégabyze. Sa revolte.*

AN. M. 3556. AV. J. C. 448.

Artaxerxe, après avoir resisté pen-

ARTAXERXE. pendant cinq ans aux vives sollicitations & aux importunités continuelles de sa mere, qui lui demandoit Inarus & les Athéniens qui avoient été pris avec lui en Egypte, pour les sacrifier aux manes de son fils Achéménide, les lui accorda enfin. Aveugle & cruelle foiblesse d'un Prince, qui se rend perfide, pour être complaisant, & qui, malgré les remords de sa conscience, viole son serment & le droit des gens, de peur d'affliger une mere injuste! Cette Princesse inhumaine, sans aucun égard pour la foi donnée, fit crucifier Inarus, & trancher la tête à tout le reste. Mégabyze en fut au desespoir. Comme il leur avoit donné sa parole qu'il ne leur feroit fait aucun mal, l'affront retomboit principalement sur lui. Il quitta la Cour, & se retira en Syrie dont il étoit Gouverneur; & son mécontentement alla jusqu'à lever une armée, & à se revolter ouvertement.

Ctes. cap. 35. 40.

Thucyd. lib. I. p. 72.

Le Roi envoia contre lui Osiris avec une armée de deux cens mille hommes. Cet Osiris étoit un des grands Seigneurs de sa Cour. Mégabyze lui livra bataille, le blessa, le fit prisonnier, & mit en fuite son armée. Artaxerxe le fit redemander; & Mégabyze le lui renvoia

AN. M. 3557. Av. J. C. 447.

voia généreusement dès qu'il fut guéri. LONGUE-MAIN.

L'année suivante le Roi envoia contre lui une autre armée, dont il donna le commandement à Ménostane fils d'Artarius, frere du Roi, & Gouverneur de Babylone. Ce Général ne fut pas plus heureux que l'autre. Il fut aussi battu, & mis en fuite : & cette victoire de Mégabyze ne fut pas moindre que la précédente.

AN. M. 3558. Av. J. C. 446.

Artaxerxe voiant qu'il ne le pouvoit réduire par la force, lui envoia son frere Artarius, & sa sœur Amytis, qui étoit femme de Mégabyse, avec plusieurs autres personnes de la premiére qualité, pour le porter à rentrer dans son devoir. Leur négociation réussit: le Roi lui pardonna, il revint à la Cour.

Un jour qu'il étoit à la chasse, un lion s'étant levé sur ses jambes de derriére prêt à se lancer sur le Roi, Mégabyze effraié du danger où il le voioit, par affection & par zèle pour lui, lança un dard, & tua le lion. Artaxerxe, sous prétexte qu'il avoit manqué de respect pour son Prince en frapant la bête avant lui, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Sa sœur Amytis, & sa mere Amestris, eurent bien de la peine

ARTAXERXE ne à obtenir que cette ſentence fût mitigée, & changée en un éxil perpétuel. Il fut envoié à Cyrta, ville ſituée ſur la mer rouge, & condanné à y finir ſes jours. Mais, au bout de cinq ans, il ſe ſauva déguiſé en lépreux, & revint chez lui à Suſe, où, par le moien de ſa femme & de ſa belle-mere, il rentra encore en grace, & même en faveur. Il s'y conſerva juſqu'à ſa mort, qui arriva quelques années après dans ſa ſoixante & ſeiziéme année. Il fut extrêmement regretté du Roi & de toute la Cour. C'étoit le plus habile homme du Roiaume, auſſibien que le meilleur Capitaine. Artaxerxe lui devoit & la couronne, & la vie: a mais il eſt bien dangerenx à un ſujet que ſon Maître lui ait de trop grandes obligations. Ce fut ce qui cauſa tous les malheurs qui arrivérent à celui-ci.

On eſt ſurpris de voir qu'un Prince d'un eſprit auſſi ſolide qu'étoit Artaxerxe, ait été capable de prendre jalouſie contre un Seigneur de ſa Cour, parce que dans une partie de chaſſe il avoit frapé le premier la bête qu'on pour-

a Beneficia eò uſque læta ſunt, dum videntur exolvi poſſe: ubi multum antevertere, pro gratia odium redditur. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 18.*

pourſuivoit. Y a-t-il une foibleſſe pareille à celle-là, & eſt-ce là placer en Roi le point d'honneur? Cependant l'hiſtoire nous en fournit pluſieurs exemples. Un mot de Plutarque me feroit croire qu'Artaxerxe eut honte de l'excès furieux où cette fauſſe délicateſſe de gloire l'avoit porté, & qu'il en fit une eſpéce de réparation publique. Car, ſelon cet Auteur, il déclara par une Ordonnance qu'il ſeroit permis à quiconque aſſiſteroit à la chaſſe avec le Prince, de lancer le premier un trait contre la bête s'il le pouvoit; & il fut le premier, dit Plutarque, qui donna cette permiſſion.

LONGUEMAIN.

Plut. in Apopbthegm. pag. 173.

§. VI. *Artaxerxe envoie à Jéruſalem d'abord Eſdras, puis Néhémie.*

Avant que de continuer ce qui regarde l'hiſtoire des Perſes & des Grecs, je raporterai en peu de mots ce qui arriva pendant les vingt premiéres années d'Artaxerxe chez le peuple de Dieu: c'eſt une partie eſſentielle de l'hiſtoire de ce Prince.

AN. M. 3537. A. J. C. 467.

La ſeptiéme année d'Artaxerxe, Eſdras obtint du Roi & de ſes ſept Conſeillers une ample commiſſion, pour retourner à Jéruſalem avec tous

Eſdr. 6. 7. &c.

ARTAXERXE. ceux de sa nation qui voudroient l'y suivre, pour y rétablir l'Etat & la Religion des Juifs, & régler l'un & l'autre selon leurs propres loix. Esdras étoit des descendans de Saraia, qui étoit Souverain Pontife lors de la destruction de Jérusalem par Nabucodonosor, & qui fut tué par son ordre. Il n'étoit pas moins savant que pieux. Ce qui le distinguoit particuliérement des autres Juifs, étoit d'être fort versé dans la connoissance des saintes Ecritures : c'est pourquoi il est qualifié de *Docteur bien exercé dans la loi du Dieu du ciel.* Il partit de Babylone avec les dons & les offrandes dont le Roi, & ceux de sa Cour, & tous ceux d'Israel qui étoient restés à Babylone, l'avoient chargé pour le temple, & qu'il remit exactement entre les mains des sacrificateurs, dès qu'il fut arrivé à Jérusalem. Il paroit par la commission que lui donna Artaxerxe, que ce Prince avoit beaucoup de respect pour le Dieu d'Israel, puisqu'en ordonnant à ses Officiers de fournir exactement aux Juifs tout ce qui sera nécessaire pour le culte de leur Dieu, il ajoute, *de peur que sa colère ne s'allume contre le roiaume du Roi & de ses enfans.* Cette com-

Esdr. 1. 23.

commiſſion l'autoriſoit, comme je l'ai déja dit, à régler la Religion & l'Etat des Juifs ſelon la loi de Moyſe, à rétablir des Magiſtrats & des Juges pour punir les réfractaires, non ſeulement par empriſonnement & par confiſcation de biens, mais encore par l'exil, & même par la peine de mort, ſelon la nature des crimes dont ils ſeroient trouvés coupables. Tel fut le pouvoir dont Eſdras fut revêtu, & qu'il exerça fidélement pendant treize ans, juſques à ce que Néhémie arriva de la Cour de Perſe avec une nouvelle commiſſion.

LONGUE-MAIN.

AN. M. 3550. AV. J. C. 454.

Néhémie étoit Juif auſſi, d'une piété & d'un mérite diſtingué, & l'un des Echanſons du roi Artaxerxe. Cette charge étoit très conſidérable à la Cour de Perſe, à cauſe du privilége qu'elle donnoit d'approcher ſouvent de la perſonne du Prince & de lui parler dans les momens les plus favorables. Ni l'éclat de cette charge, ni l'établiſſement fixe de ſa famille dans ce pays de captivité, ne lui firent oublier la patrie de ſes ancètres, ni leur religion : ſon amour pour l'une, & ſon zèle pour l'autre, ne ſe refroidirent point ; & ſon cœur étoit tou-

Nehem. cap. 1. & 2.

ARTAXERXE toujours à Sion. Quelques Juifs, venus de Jérusalem, lui aiant représenté le triste état où se trouvoit cette ville, ses murailles détruites, ses portes consumées par le feu, ses habitans exposés par là aux insultes de leurs ennemis & au mépris de tous leurs voisins: le danger & l'affliction de ses freres firent sur son cœur toute l'impression qu'on pouvoit attendre de sa piété. Un jour, qu'il faisoit les fonctions de sa charge, le Roi lui aiant remarqué un air de tristesse qu'il n'avoit pas accoutumé d'avoir, lui en demanda la cause; ce qui marque dans ce Prince un fonds de bonté, rare dans les personnes de son rang, & néanmoins beaucoup plus estimable que les qualités les plus brillantes. Néhémie saisit cette occasion pour lui parler du triste état où se trouvoit son pays; lui avoua que c'étoit là le sujet de son affliction; & le supplia de lui permettre d'aller à Jérusalem, pour en réparer les fortifications. Les Rois de Perse ses prédecesseurs avoient permis aux Juifs de rebâtir le temple, mais non pas de relever les murs de Jérusalem. Artaxerxe sur le champ fit dresser un Décret,

cret, portant ordre de rebâtir les murailles & les portes de Jérusalem. Néhémie, en qualité de Gouverneur de Judée, étoit chargé du Décret & de l'exécution. Pour lui faire encore plus d'honneur, le Roi lui donna une escorte de cavalerie, commandée par un Officier considérable, pour le mener sûrement. Il écrivit aussi à tous les Gouverneurs des provinces de deçà l'Euphrate, de l'assister de tout leur pouvoir dans l'ouvrage pour lequel il étoit envoié. Ce pieux Juif s'acquitta de sa commission avec un zèle & une activité incroiable. LONGUE-MAIN.

C'est de ce Décret, donné par Artaxerxe la vingtiéme année de son régne pour rebâtir les murs de Jérusalem, que se prend le commencement des soixante-dix semaines d'années de la célébre prophétie de Daniel, après lesquelles le Messie devoit paroitre, & être mis mort. Je la raporterai ici toute entiére, mais sans en donner l'explication, que l'on peut trouver ailleurs, & qui ne fait point partie de l'histoire. *Dan. cap. 9. v. 24. 27.*

„ Soiez attentif à ce que je vais vous „ dire, & comprenez cette vision. „ Dieu a abrégé & fixé le tems à soi- *Dan. cap. 9. v. 23-26.*

ARTAXERXE

„ xante & dix ſemaines en faveur de
„ vôtre peuple & de vôtre ville ſainte,
„ afin que ſes prévarications ſoient
„ abolies; que le péché trouve ſa fin;
„ que l'iniquité ſoit effacée; que la
„ juſtice éternelle vienne ſur la terre;
„ que les viſions & les prophéties
„ ſoient accomplies; & que le Saint
„ des Saints ſoit oint de l'huile ſacrée.
„ Sachez donc ceci, & gravez-le dans
„ votre eſprit: DEPUIS L'ORDRE QUI
„ SERA DONNÉ POUR REBATIR JE-
„ RUSALEM juſqu'au Chriſt chef de
„ mon peuple, il y aura ſept ſemaines
„ & ſoixante & deux ſemaines, & les
„ places & les murailles de la ville ſe-
„ ront bâties de nouveau parmi les
„ tems fâcheux & difficiles. Et après
„ ſoixante & deux ſemaines, le Chriſt
„ ſera mis à mort; & le peuple qui le
„ doit renoncer ne ſera point ſon peu-
„ ple. Un peuple, avec ſon chef qui
„ doit venir, détruira la ville & le ſan-
„ ctuaire; elle finira par une ruine en-
„ tiére, & la déſolation qui lui a été
„ prédite arrivera après la fin de la
„ guerre. Il confirmera ſon alliance
„ avec pluſieurs dans une ſemaine, &
„ à la moitié de la ſemaine les hoſties
„ & les ſacrifices ſeront abolis, l'abomi-
„ nati-

„ nation de la désolation sera dans le „ temple, & la désolation durera jus„ qu'à la consommation & jusqu'à „ la fin.

LONGUEMAIN.

Lors qu'Esdras étoit en autorité, comme son principal but étoit de rétablir la religion dans son ancienne pureté, il mit en ordre les Livres saints, dont il fit une exacte révision, & ramassa les anciens mémoires du peuple de Dieu pour en composer les deux livres de Paralipoménes ou Chroniques, auxquels il ajouta l'histoire de son tems, qui fut achevée par Néhémie. C'est par leurs livres que se termine cette longue histoire que Moÿse avoit commencée, & que les Auteurs suivans continuérent sans interruption jusqu'au rétablissement de Jérusalem. Le reste de l'Histoire sainte n'est pas écrit dans la même suite. Pendant qu'Esdras & Néhémie faisoient la derniére partie de ce grand ouvrage, Hérodote, que les Auteurs profanes appellent le pere de l'histoire, commençoit à écrire. Ainsi les derniers Auteurs de l'histoire sainte se rencontrent avec le premier Auteur de l'histoire Grecque; & quand elle commence, celle du peuple de Dieu, à la prendre seule-

M. Bossuet, Hist. univ.

ARTAXERXE ment depuis Abraham, enfermoit déja quinze siécles. Hérodote n'avoit garde de parler des Juifs dans l'histoire qu'il nous a laissée; & les Grecs n'avoient besoin d'ètre informés que des peuples que la guerre, le commerce, ou un grand éclat leur faisoit connoître. La Judée, qui commençoit à peine à se relever de sa ruine, n'attiroit pas alors les regards.

§. VII. *Caractéres de Périclès. Moiens qu'il emploie pour gagner le peuple.*

Je Reviens à la Gréce. Depuis la retraite de Thémistocle, & la mort d'Aristide dont le tems précis n'est point marqué, deux citoiens partagérent le crédit & l'autorité à Athénes, Cimon & Périclès. Le dernier étoit beaucoup plus jeune que l'autre, & d'un caractère bien différent. Comme il jouera un grand rôle dans l'histoire qui va suivre, il est important de bien connoitre qui il étoit, comment il avoit été élevé, quel plan & quelle route il suivit dans le gouvernement.

Plut. in vit. Pericl. p. 153-156. Périclès, des deux côtés descendoit des premiéres maisons & des plus illustres familles d'Athénes. Son pere Xanthippe, qui battit à Mycale les Lieutenans du Roi de Perse, épousa

Agariste, niéce de Clisthéne, qui chassa les Pisistratides, & établit à Athénes le gouvernement populaire. Périclès s'étoit préparé de loin au dessein qu'il avoit d'entrer dans le maniement des affaires publiques. LONGUEMAIN.

Il eut pour maîtres les plus savans hommes de son tems, & sur tout Anaxagore de Clazoméne, surnommé *l'Intelligence*, parce qu'il fut, dit-on, le premier qui attribua les événemens humains, aussi bien que la formation & le gouvernement de l'univers, non au hazard, comme quelques-uns, ni à une fatale nécessité, mais à une intelligence supérieure qui régloit & conduisoit tout avec sagesse. Ce dogme, ce sentiment, étoit bien plus ancien que lui: peutêtre qu'il le mit dans un plus grand jour que tous les autres, & l'enseigna avec méthode & par principes. Anaxagore instruisit à fond son disciple de cette partie de la philosophie, qui regarde les choses naturelles, & qui pour cette raison est appellée * physique. Cette étude lui

R 5 donna

* *Les anciens, sous ce nom, comprenoient ce que nous appellons Physique & Métaphysique : dont la premiére est la science des corps, l'autre celle des choses spirituelles, de Dieu & des esprits.*

ARTAXERXE donna une force & une grandeur d'ame qui l'éleva au-dessus d'une infinité de préjugés populaires, & de vaines observances généralement établies de son tems, qui, dans les affaires de l'Etat & dans les entreprises de la guerre, rompoient souvent les mesures les plus sages & les plus nécessaires, ou les faisoient échouer par de scrupuleux délais, autorisés & couverts du voile de la religion. Tantôt c'étoit des songes ou des augures; tantôt d'effraians phénoménes, comme des éclipses de soleil ou de lune: d'autres fois des présages & des pressentimens, sans parler des folies de l'astrologie judiciaire. La connoissance des choses naturelles, dégagée des basses & timides superstitions qu'engendre l'ignorance, lui inspira, dit Plutarque, une piété solide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame inébranlable, & d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Quelque attrait qu'eût pour lui cette étude, il ne s'y livra pas en philosophe, mais s'y appliqua en politique; & il sut, chose fort difficile, se prescrire des bornes dans la carriére de la science.

Mais

Mais le talent qu'il cultiva avec le plus de soin, parcequ'il le regardoit comme l'instrument le plus nécessaire à quiconque veut conduire & manier le peuple, fut celui de la parole. En effet, c'est par là que dans une République comme celle d'Athénes, on dominoit dans les assemblées, qu'on entraînoit les suffrages, qu'on se rendoit maître des affaires, & qu'on exerçoit sur les esprits & sur les cœurs un empire absolu. Il tourna donc toutes ses vûes de ce côté-là ; il raporta & fit servir à ce but toutes ses autres connoissances ; & tout ce qu'il avoit appris d'Anaxagore, [a] mettant, pour me servir de l'expression même de Plutarque, l'étude de la philosophie à la teinture de de la rhétorique : c'est-à-dire que pour orner & embellir son discours, il prétoit à la force & à la solidité du raisonnement les couleurs & les graces de l'éloquence. LONGUEMAIN.

Il n'eut pas lieu de se repentir du tems qu'il avoit donné à cette étude : car le succès passa toutes ses espérances. [b] Les poétes de son tems disoient

a Βαφῇ τῇ ῥητορικῇ τὴν φυσιολογίαν ὑποχεόμενοι.

b Ab Aristophane poeta fulgurare, tonare, permiscere Græciam dictus est. *Cic. in Orat. n. 29.*

ARTA-XERXE

de lui qu'il foudroioit, qu'il tonnoit, qu'il mettoit toute la Gréce en mouvement, tant il excelloit dans le talent de la parole. a Il avoit de ces traits vifs & perçans qui touchent & qui pénétrent, & son discours laissoit toujours dans l'esprit des auditeurs comme une pointe & un éguillon. Il savoit joindre l'agrément à la force, & Ciceron remarque que dans le tems même qu'il combattoit avec le plus de fermeté le goût & les desirs des Athéniens, il avoit l'art de rendre populaire la sévérité même & l'espéce de dureté avec laquelle il parloit contre les flateurs du peuple. On ne pouvoit se défendre de la solidité de ses raisonnemens, ni de la douceur de ses paroles; ce qui faisoit dire que la déesse de la persuasion avec toutes ses graces résidoit sur ses levres. Aussi, comme un jour on demandoit à * Thucydide, son adversaire & son rival,

** Ce n'est pas l'historien.*

a Quid Periclès? De cujus dicendi copia sic accepimus, ut, cùm contra voluntatem Atheniensium loqueretur pro salute patriæ, severius tamen id ipsum, quod ille contra populares homines diceret, populare omnibus & jucundum videretur: cujus in labris veteres comici.... leporem habitasse dixerunt: tantamque vim in eo fuisse, ut in eorum mentibus, qui audissent, quasi aculeos quosdam relinqueret. *Cic. lib. 3. de Orat. n. 138.*

rival, qui de lui ou de Périclès lutoit le mieux : „ Quand je l'ai renversé par „ terre en lutant, repliqua-t-il, il assure „ le contraire avec tant de force, qu'il „ persuade en effet à tous les assistans, „ contre le témoignage de leurs pro„ pres yeux, qu'il n'est point tombé. „ Il n'étoit pas moins prudent & réservé dans ses discours, que fort & véhément ; & l'on a remarqué qu'il ne parla jamais en public sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échapât aucune expression qui ne fût propre à son sujet, ou qui pût choquer le peuple. Quand il devoit paroitre dans l'assemblée, avant que de sortir, il se disoit à lui-même : *Songe bien, Périclès que tu vas parler à des hommes libres, à des Grécs, à des Athéniens.*

LONGUIMAIN.

Plut. in Symp. lib. 1. pag. 620.

Ce que les historiens raportent du soin qu'eut Périclès de cultiver son esprit par l'étude des sciences, & de s'exercer dans le talent de la parole, est une grande leçon pour les personnes destinées aux places importantes de l'état ; & une juste condannation de [a] ceux, qui, fai-

[a] Nunc contrà plerique ad honores a dipiscendos, & ad remp. gerendam, nudi veniunt & inermes, nulla cognitione rerum, nulla scientia ornati. *Cic. lib. 3. de Orat. n. 136.*

ARTA-XERXE faisant peu de cas de tout ce qui s'appelle étude & science, ne portent dans ces places, où ils entrent sans lumiéres & sans connoissances comme sans vocation, qu'une folle estime d'eux-mêmes, & une téméraire hardiesse de décider. Plutarque, dans un traité où il montre que c'est aux hommes d'Etat qu'un Philosophe doit s'attacher préférablement à tous les autres, parce qu'en les formant il forme des villes & des republiques entiéres, cite en exemples les plus grands hommes soit de la Gréce, soit de l'Italie, qui ont tiré ce secours de la philosophie : Périclès, dont il s'agit ici, qui fut instruit par Anaxagore ; Dion de Syracuse, par Platon ; plusieurs Princes d'Italie, par Pythagore ; Caton, le célébre Censeur, qui fit exprès un voiage pour aller trouver Athénodore ; enfin le fameux Scipion, destructeur de Carthage, qui eut toujours auprès de lui le philosophe Panétius.

Pag. 777.

Un des premiers soins de Périclès fut aussi d'étudier à fonds le génie des Athéniens, afin de connoitre les ressorts secrets qu'il faloit mettre en mouvement pour les faire agir, & la manière dont il faloit se conduire à

leur

leur égard pour gagner leur confian-ce. a Car c'eſt en cela ſur tout qu'anciennement ces grands hommes faiſoient conſiſter leur habileté & leur politique. Il reconnut, par les réflexions qu'il faiſoit ſur tout ce qui s'étoit paſſé de ſon tems, que ce qui dominoit dans ce peuple, étoit une haine ſouveraine de la tyrannie, & un amour violent de la liberté, qui lui inſpiroient des ſentimens de crainte, de jalouſie, & de défiance à l'égard des citoiens qui étoient trop diſtingués par leur naiſſance, par leur mérite perſonnel, par leur propre crédit, ou par celui de leurs amis. Outre qu'il reſſembloit fort à Piſiſtrate par la douceur de ſa voix, & par ſa grande facilité à parler, il avoit auſſi beaucoup de ſon air & des traits de ſon viſage; & il remarqua que les plus vieux de la ville, qui avoient pu voir le Tyran, étoient extrêmement frapés de cette reſſemblance. D'ailleurs il étoit fort riche, d'une naiſſance illuſtre, & avoit beaucoup d'amis très puiſ-

LONGUE-MAIN.

a Olim noſcenda vulgi natura, & quibus modis, temperanter haberetur; Senatuſque & optimatium ingenia qui maximè perdidicerant, callidi temporum & ſapientes habebantur. *Tacit. Annal. lib. 4. cap.* 33.

ARTA-XERXE puiſſans. Afin donc de ne ſe point rendre ſuſpect au peuple, & pour ne point réveiller ſa jalouſie, il évita d'abord de ſe mêler des affaires publiques qui demandoient une réſidence aſſidue à la ville, & ne ſongea à ſe diſtinguer qu'à la guerre & dans les dangers.

Mais voiant Ariſtide mort, Thémiſtocle chaſſé, & Cimon retenu la plupart du tems hors de la Gréce par des guerres étrangéres, il commença à ſe produire en public avec plus de hardieſſe, & ſe tourna entiérement du côté du peuple, non par goût ni par inclination, car ſon caractère n'étoit nullement populaire, mais pour écarter de ſoi tout ſoupçon qu'il ſongeât à la tyrannie, & encore plus pour ſe faire un ferme rempart contre le crédit & l'autorité de Cimon, qui étoit déclaré pour le parti des Nobles.

En même tems il changea toutes ſes façons de faire, & ſa maniére de vivre, & prit en tout le caractère & la conduite d'un homme d'Etat, tout occupé des affaires, tout conſacré au public. Jamais il ne paroiſſoit dans les rues que pour aller à l'aſſemblée du peuple, ou au Conſeil. Il renonca

tout

tout d'un coup à tous les festins, aux assemblées, & aux autres plaisirs de cette nature, auxquels il étoit accoutumé; & pendant tout le tems qu'il gouverna la République, qui fut assez long, on ne le vit jamais aller souper chez ses amis, qu'une seule fois aux noces d'un de ses plus proches parens. LONGUEMAIN.

Il a savoit que le peuple, naturellement léger & inconstant, se dégoute ordinairement de ceux qui sont toujours sous ses yeux, & qu'un trop grand empressement à lui plaire le lasse & l'importune : & l'on remarque que cette conduite nuisit beaucoup à Thémistocle. Pour éviter cet inconvénient, il alloit rarement aux assemblées, & ne se présentoit devant le peuple que par intervalles, afin de s'en faire désirer, & de conserver auprès de lui un crédit toujours nouveau, & qui ne fût point usé & comme flétri par une trop grande assiduité; se réservant avec prudence pour les grandes & importantes *Plut. de sui laude. p. 441.*

a Ista nostra assiduitas, Servi, nescis quantum interdum afferat hominibus fastidii, quantum satietatis... Utrique nostrûm desiderium nihil obfuisset. *Cic. pro Mur. n. 21.*

ARTAXERXE

tantes occasions. C'est ce qui fit dire qu'il imitoit Jupiter, lequel, selon le sentiment de quelques philosophes, ne s'occupoit dans le gouvernement du monde que des grands événemens, & laissoit le soin du détail à des divinités subalternes. En effet, pour ce qui regardoit toutes les affaires de peu d'importance, Periclès les faisoit par l'entremise de ses amis, & par quelques orateurs qu'il avoit en sa disposition, du nombre desquels étoit Ephialte.

Plut. de ger. rep. pag. 811.

Il mit toute son application & toute son industrie à se concilier la faveur du peuple, pour contrebalancer le crédit & la gloire de Cimon. Mais il ne pouvoit égaler la magnifique & généreuse libéralité de son rival, qui par ses richesses immenses se trouvoit en état de faire des largesses, qui à peine nous paroissent croiables, tant elles sont éloignées de nos mœurs. Ne pouvant l'égaler de ce côté-là, il emploia un autre moien, non moins efficace peutêtre, mais certainement moins légitime & moins honorable, pour gagner la populace. Il fut le premier qui fit partager aux citoiens les terres conquises, qui leur fit distribuer pour leurs jeux & pour leurs specta-

Plut. in Pericl. pag. 156.

ſpectacles les deniers publics, & qui leur attribua des ſalaires pour toutes leurs fonctions publiques; de ſorte qu'on leur donnoit réguliérement de certaines ſommes, tant pour leur place aux jeux, que pour leur aſſiſtance aux Tribunaux & au jugement des affaires. On ne peut dire combien cette malheureuſe politique devint funeſte à la Republique & combien elle entraîna de maux après elle. Car ces nouveaux établiſſemens, outre qu'ils épuiſoient le tréſor public, rendirent le peuple ſomptueux & diſſolu, au lieu qu'auparavant il étoit ſobre & modeſte & ſe contentoit de gagner par ſon travail & à la ſueur de ſon corps de quoi ſubſiſter.

LONGUEMAIN.

C'eſt [a] par ces moiens que Periclès s'étoit acquis un tel crédit ſur l'eſprit du peuple, qu'on pourroit dire que ſous un gouvernement républicain il s'étoit fait un pouvoir monarchique, don-

[a] Periclès feliciſſimis naturæ incrementis, ſub Anaxagora præceptore ſummo ſtudio perpolitus & inſtructus, liberis Athenarum cervicibus jugum ſervitutis impoſuit: egit enim ille urbem & verſavit arbitrio ſuo... Quid inter Piſiſtratum & Periclem interfuit, niſi quod ille armatus, hic ſine armis, tyrannidem exercuit. *Val. Max. lib. 8. cap. 9.*

ARTAXERXE donnant à la Ville tel mouvement qu'il lui plaisoit, & dominant avec une autorité absolue dans les assemblées. Aussi Valére Maxime ne met-il presque point d'autre différence entre Pisistrate & lui, sinon que l'un exerçoit la tyrannie par la force des armes, & l'autre par le talent de la parole, dans lequel il s'étoit heureusement éxercé sous Anaxagore.

Ce crédit quelque enorme qu'il fût n'empéchoit point la Comédie de lancer contre lui en plein théatre plusieurs traits de satyre des plus piquans; & l'on ne voit point qu'aucun des Poétes qui le maltraitoient avec une telle hardiesse, ait été jamais puni, ni même repris par le peuple. Peutêtre étoit-ce prudence & politique à Périclès, de ne point entreprendre de réprimer cette licence du theatre, ni de fermer la bouche au Poétes, pour amuser & contenter le peuple par ce vain phantôme de liberté, & pour l'empécher de s'apercevoir qu'en effet il étoit dominé & asservi.

Plut. in Pericl. p. 157. In Cim. pag. 488. Périclès pour mieux affermir son crédit, forma un dessein bien hardi & bien périlleux. Il entreprit d'affoiblir & d'abaisser le Tribunal de l'A-

réopa-

LONGUEMAIN.

réopage, dont il nétoit pas, parce que le ſort ne lui étoit jamais échu d'étre ni * Archonte, ni Theſmothéte, ni Roi des ſacrifices, ni Polémarque. C'étoient différentes charges de la République, qui de toute ancienneté ſe donnoient par ſort, & il n'y avoit que ceux qui y avoient bien ſervi qui puſſent monter à l'Aréopage. Périclès profitant de l'abſence de Cimon, fit agir ſous main Ephialte, qui lui étoit entiérement dévoué, & vint à bout d'humilier cette illuſtre Compagnie, qui faiſoit la principale force des Nobles. Le peuple, enhardi & ſoutenu par une puiſſante faction, bouleverſa tout l'ancien ordre du gouvernement, renverſa toutes les loix fondamentales & les anciennes coutumes, ôta au Sénat de l'Aréopage la connoiſſance de la plupart des cauſes qui alloient de-

* *Après quelques changemens dans la forme du gouvernement d'Athénes, on confia enfin l'autorité à neuf Magiſtrats, appellés Archontes; & elle ne duroit qu'un an. L'un s'appelloit Roi; un autre Polémarque; un troiſiéme, Archonte, & c'étoit lui proprement qui étoit à la tête des autres, & qui donnoit ſon nom à l'année; & ſix Theſmothétes, qui avoient une intendance particuliére ſur les loix & ſur les décrets.*

ARTAXERXE devant lui, ne lui laiſſant que les plus communes & en très petit nombre, & ſe rendit maître abſolu de tous les tribunaux.

Quand Cimon fut de retour à Athénes, il vit avec douleur la dignité du Sénat foulée aux piés, & tacha par toutes ſortes de moiens de le faire rentrer en poſſeſſion de ſon autorité, & de remettre ſur pié l'Ariſtocratie, telle qu'elle avoit été établie du tems de Cliſthéne. Mais ſes ennemis ſe mirent à crier, & à exciter contre lui le peuple, en lui reprochant, outre beaucoup d'autres choſes, le grand attachement qu'il avoit pour les Lacédémoniens. Il avoit donné lieu en quelque ſorte à ce reproche, en ne ménageant pas aſſez la délicateſſe des Athéniens. Car, en leur parlant, il ne ceſſoit à tout propos d'exalter Lacédémone; & lorſqu'il blamoit en quelque choſe leur conduite, il avoit toujours coutume de leur dire, *Ce n'eſt pas là ce que font les Spartiates.* De tels diſcours lui attirérent l'envie & la haine de ſes citoiens. Mais un événement, auquel pourtant il n'avoit point eu de part, y mit le comble.

§. VIII.

LONGUE-MAIN.

§. VIII. *Tremblement de terre à Sparte. Sédition des Ilotes. Semences de division entre Athénes & Sparte. Cimon est banni.*

AN. M. 3534. Av. J. C. 470. *Plut. in Cim. p. 488. 489.*

La quatriéme année du régne d'Archidamus, il y eut à Sparte le plus terrible tremblement de terre dont on eût jamais oui parler. En plusieurs endroits le pays fut englouti dans les abymes, le Taygéte & les autres monts furent ébranlés jusques dans leurs fondemens, plusieurs de leurs sommets détachés de leur place s'écroulérent, toute la ville fut bouleversée, excepté cinq maisons qui restérent seules au milieu de cette désolation épouvantable. Pour comble de malheur, les Ilotes, qui étoient les esclaves des Lacédémoniens, jugeant que c'étoit une occasion favorable de se remettre en liberté, accoururent de toutes parts pour exterminer ceux que le tremblement de terre avoit épargnés. Mais les aiant trouvé armés & en bataille par la sage prévoiance d'Archidamus qui les avoit assemblés autour de lui, ils se retirérent dans les villes voisines, & commencérent dès ce jour là à leur faire une

ARTAXERXE une guerre ouverte, aiant attiré dans leur ligue plusieurs de leurs voisins, & se sentant fortifiés par les* Messéniens, qui étoient alors actuellement en guerre avec les Spartiates.

Dans cette extrémité, les Lacédémoniens envoiérent à Athénes demander du secours. Ephialte s'y opposoit, & protestoit qu'on ne devoit point les secourir, ni relever une ville rivale d'Athénes mais qu'il faloit la laisser ensevelir dans ses abymes, & tenir ainsi l'orgueil de Sparte humilié. Une telle politique fit horreur à Cimon. Il n'hésita pas un moment à préférer l'utilité des Lacédémoniens à l'aggrandissement de sa patrie,& représentant avec vivacité qu'il ne convenoit pas *de laisser la Gréce boiteuse, ni Athénes sans contrepoids.*, il entraina le peuple dans son sentiment, & fit ordonner du secours. Sparte & Athènes pouvoient être regardées en effet comme les deux soutiens, les deux appuis de la Gréce: ainsi, l'une venant à périr, la Gréce demeuroit comme boiteuse. Il est certain encore que le peuple d'Athénes, enflé de sa grandeur, étoit devenu si fier & si entreprenant, qu'il avoit besoin d'un

d'un frein pour modérer sa fougue, & il n'y en avoit pas de meilleur que Sparte, seule capable de servir de contrepoids à l'emportement des Athéniens. Cimon marcha donc au secours des Lacédémoniens avec quatre mille hommes.

LONGUEMAIN.

On voit ici ce que peut dans une République, dans un Etat, un homme de tête & de bon conseil, quand il joint à un grand fonds de mérite une réputation bien établie de probité, de desintéressement, d'amour du bien public. Cimon vient à bout, sans beaucoup de peine, d'inspirer aux Athéniens des sentimens nobles & magnanimes contre leurs intérêts apparens, & malgré les sollicitations d'une jalousie secrette, qui ne manque pas de se faire sentir vivement dans de telles occasions. Par le crédit & l'ascendant que sa vertu lui donne, il les élève au dessus d'une politique lâche & injuste, mais assez ordinaire, qui fait regarder les malheurs des voisins comme un avantage, dont l'intérêt de l'Etat permet & ordonne même de profiter. Les conseils de Cimon étoient pleins de sagesse & d'équité; mais il est étonnant qu'il ait pu les faire gouter à tout

ARTAXERXE. un peuple: c'est tout ce que l'on pourroit espérer d'une assemblée de sages & de graves Sénateurs.

'Plut. in Cimon. Thucyd. lib. 1. p. 67. & 68.

Quelque tems après les Lacédémoniens appellérent encore les Athéniens à leur secours contre les Messéniens & les Ilotes, qui s'étoient emparés d'Ithome. Mais quand ces troupes furent arrivées sous la conduite de Cimon, ils commencérent à craindre leur audace, leur puissance, & leur grande réputation ; & leur firent l'affront de les renvoier comme suspects de mauvais desseins, & capables de tourner leurs armes contre eux.

Les Athéniens s'en étant retournés pleins de colére & de ressentiment, se déclarérent, dès ce jour-là, ennemis de tous ceux qui prenoient les intérêts de Lacédémone ; & à la premiére occasion qu'ils en trouvérent, ils bannirent Cimon par la voie de l'Ostracisme. Voila la premiére occasion où parut d'une maniére fort marquée la mesintelligence entre ces deux peuples, qui s'entretint & se fortifia depuis par divers mécontentemens réciproques. Elle fut néanmoins suspendue pendant quelques années par des traités & des tréves qui en arrétoient

les

les ſuites; mais elle éclata enfin ſans ménagement par la guerre du Péloponnéſe. LONGUEMAIN.

Ceux qui étoient enfermés dans Ithome, après s'y être défendus pendant dix ans, ſe rendirent aux Lacédémoniens, qui leur laiſſérent la vie ſauve, à condition qu'ils ne rentreroient jamais dans le Péloponnéſe. Les Athéniens, en haine de Lacédémone, les reçurent avec leurs femmes & leurs enfans, & les établirent à Naupacte dont ils venoient de ſe rendre maîtres. Les Mégariens en même tems quittérent le parti de Sparte, pour embraſſer celui des Athéniens. Il ſe forma ainſi pluſieurs ligues des deux côtés: il ſe donna pluſieurs combats, dont le plus célébre fut celui de Tanagre en Béotie, que Diodore égale à ceux de Marathon & de Platée, & où Myronide Chef des Athéniens vainquit les Spartiates qui étoient venus au ſecours des Thébains.

Thucyd. lib. 1. p. 69-71. Diod. lib. 11. p. 59-65.

AN. M. 3548. Av. J. C. 456.

C'eſt dans cette occaſion que Cimon, ſe croiant diſpenſé de garder ſon ban, ſe rendit avec ſes armes dans ſa tribu pour ſervir ſa patrie, & pour combattre avec ſes compatriotes contre les Lacédémoniens. Ses ennemis

Plut. in Cim. p. 489.

 lui

ARTAXERXE lui firent donner un ordre de se retirer. Avant que de se retiter, il exhorta ses compagnons, qu'on soupçonnoit aussi bien que lui d'être favorables à Lacédémone, de combattre de toutes leurs forces & sans se ménager, afin que cette journée servît de preuve à leur innocence, & effaçât de l'esprit de leurs citoiens un soupçon qui leur étoit à tous si injurieux. Ces braves soldats, qui étoient au nombre de cent, animés par ces paroles, lui demandérent son armure complette, qu'ils placérent au milieu de leur petit bataillon, afin de l'avoir comme présent & sous leurs yeux. Ils combattirent avec tant de valeur & d'acharnement, qu'ils se firent tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte, & un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

Je passe sous silence plusieurs évènemens qui sont peu considérables.

§. IX. *Cimon est rappellé. Il rétablit la paix entre les deux villes. Il remporte plusieurs victoires qui obligent Artaxerxe de conclure un traité fort glorieux pour les Grecs, Mort de Cimon.*

Plut. in Cim. pag. 490.

Les Atheniens, qui sentoient le be-

besoin qu'ils avoient de Cimon, le rappellérent de son bannissement, où il avoit passé cinq ans. Ce fut Périclès même qui en proposa & en dressa le Décret, tant, dit Plutarque, les querelles & les animosités étoient alors modérées, & prêtes à s'appaiser dès que l'utilité publique le demandoit; & tant l'ambition, qui est une des plus vives & des plus fortes passions, cédoit aux tems, & se conformoit aux besoins de la patrie!

LONGUEMAIN.

Dès que Cimon fut de retour, il étoufa promtement la guerre qui commençoit à s'allumer entre les Grecs, réconcilia les deux villes, & leur fit conclure une tréve de cinq ans. Et pour ôter aux Athéniens, enflés par tant d'heureux succès, l'envie & l'occasion d'attaquer leurs voisins & leurs alliés, il jugea nécessaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même tems & à enrichir ses citoiens. Il mit donc en mer une flote de deux cens vaisseaux. Il en envoia soixante en Egypte au secours d'Amyrtée, & alla avec le reste contre l'île de Cypre. Artabaze étoit alors dans ces mers-là avec une flote de trois cens voiles; &

AN. M. 3554. Av. J. C. 450. *Plut. ibid. Diod. lib.* 12. *p.* 73. 74.

ARTA-XERXE. Mégabyze, l'autre Général d'Artaxerxe, avec une armée de trois cens mille hommes sur les côtes de la Cilicie. Dès que l'escadre que Cimon avoit envoiée en Egypte eut rejoint sa flote, il alla attaquer Artabaze, & lui prit cent de ses vaisseaux. Il en coula à fond plusieurs autres, & poursuivit le reste jusques sur les côtes de Phénicie. Comme si cette premiére victoire n'eût été qu'une préparation à une seconde, il fit en revenant une descente en Cilicie, chargea Mégabyze, le défit, & lui tua un nombre prodigieux d'hommes. Après cela il retourna en Cypre avec ce double triomphe, & forma le siége de Citium, qui étoit une place très forte & très importante. Son dessein étoit, après qu'il auroit achevé la conquête de cette île, de passer en Egypte, & d'y susciter de nouvelles affaires aux Barbares. Car il n'avoit point de médiocres vûes, & il ne pensoit à rien moins qu'à ruiner & détruire absolument l'empire du grand Roi de Perse. Le bruit qui couroit que Thémistocle devoit commander son armée, ajoutoit un nouvel éguillon à son courage, & presque sûr du succès il étoit ravi de mesurer ses forces avec lui.

lui. Mais nous avons déja vû que dans ce tems-là même Thémiſtocle ſe donna la mort. LONGUEMAIN.

Artaxerxe, las d'une guerre où il venoit de faire de ſi grandes pertes; réſolut, de l'avis de ſon Conſeil, d'y mettre fin par un accommodement. Il envoia ordre à ſes Généraux de faire la paix avec les Athéniens, & d'en tirer les meilleures conditions qu'ils pourroient. Mégabyze & Artabaze envoiérent des ambaſſadeurs en faire l'ouverture à Athénes. On choiſit de part & d'autre des Plénipotentiaires: Callias étoit à la tête de ceux d'Athénes. Voici quelles furent les conditions du traité. 1. Que toutes les villes Grecques d'Aſie auroient la liberté, & le choix des loix & du gouvernement ſous lequel elles voudroient vivre. 2. Qu'aucun vaiſſeau de guerre Perſan n'entreroit dans les mers qui ſont depuis les îles Cyanées juſqu'aux Chélidoniennes; c'eſt-à-dire depuis le Pont Euxin juſques aux côtes de la Pamphylie. 3. Qu'aucun Commandant Perſan n'approcheroit de ces mers avec des troupes à la diſtance de trois jours de marche. 4. Que les Athéniens n'attaqueroient plus aucune des

Diod. p. 74. 75.

ARTAXERXE terres des Etats du Roi. Ces articles furent ratifiés & jurés de part & d'autre, & la paix proclamée.

An. M. 3555. Av. J. C. 449. Ainsi finit cette guerre, qui depuis que les Athéniens eurent brûlé Sardes, avoit duré cinquante & un an entiers, & qui avoit couté la vie à une infinité d'hommes tant du côté des Perses, que de celui des Grecs.

Pendant qu'on travailloit à la conclusion du traité, Cimon mourut, soit de maladie, soit d'une blessure qu'il avoit reçue au siége de Citium. Se voiant près de mourir, il commanda à ses Officiers de remener promtement la flote à Athénes en cachant soigneusement sa mort. Ce qui fut exécuté avec tant de secret, que ni les ennemis, ni même les alliés, n'en eurent aucune connoissance: & ils retournérent chez eux en toute sûreté sous la conduite encore & sous les auspices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours. *Plut. in Cim. pag. 491.*

Cimon fut généralement regretté, [a] ce qui n'est pas étonnant à l'égard d'un homme qui réunissoit en lui seul tant

a Sic se gerendo, minimè est mirandum, si & vita ejus fuit secura, & mors acerba. *Cornel. Nep. in Cim. cap. 4.*

tant d'excellentes qualités : fils plein de tendresse, ami fidéle, citoien zélé pour sa patrie, grand politique, Général accompli, modeste au milieu des plus grands emplois & des honneurs les plus éclatans, bienfaisant & libéral jusqu'à la magnificence, & presque jusqu'à la prodigalité, simple & éloigné de tout faste dans le sein même de l'abondance & des richesses, enfin amateur des pauvres citoiens, jusqu'à partager avec eux tous ses biens, & à ne point rougir de leur pauvreté. L'histoire ne parle point de statues ou de monumens érigés en son honneur, ni d'obsèques magnifiques célébrés après sa mort. Les regrets du peuple en firent sans doute le plus bel ornement. a Et ce sont là des statues permanentes & stables, qui ne sont point sujettes à l'injure des tems, & qui rendent la mémoire des grands hommes respectable à jamais. Car les monumens les plus superbes, les ouvrages de marbre & de bronze qu'on éleve à la gloire des Grands, sont méprisés par

LONGUEMAIN.

a Hæ pulcherrimæ effigies & mansuræ. Nam, quæ saxo struuntur, si judicium posterorum in odium vertit, pro sepulcris spernuntur. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 38.*

ARTA-XERXE.

la postérité comme des sépulcres qui ne renferment que des ossemens de morts, quand elle condanne leur mémoire.

La suite fit encore mieux connoitre quelle perte la Gréce avoit faite. Après Cimon, il n'y eut presque plus aucun des Généraux Grecs qui fit rien de considérable ni d'éclatant contre les barbares. Animés par les orateurs, qui se rendoient maîtres du peuple, & qui répandoient dans les assemblées un esprit de trouble & de division, ils se tournérent les uns contre les autres, & en vinrent enfin à une guerre ouverte sans que personne songeât à en arréter les suites funestes: ce qui fut un répi bien utile pour les affaires du Roi, & la ruine de celles des Grecs.

§. X. *On oppose Thucydide à Périclés. Envie contre celui-ci. Il se justifie, & vient à bout de faire bannir Thucydide.*

Plut. in Peric. p. 158-161.

A Athenes, la Noblesse voiant Périclès au plus haut degré de la puissance, & fort au dessus de tous les autres citoiens, chercha à lui opposer un homme, qui pût en quelque façon lui tenir tête, & empécher que cette grande autorité ne dégénérât en monarchie. Elle lui opposa donc Thucydide, beau-

frere

frere de Cimon, homme d'une sagesse éprouvée, qui n'avoit pas à la vérité les grandes qualités de Périclès pour la guerre, mais qui n'étoit pas moins propre que lui à conduire & à manier à son gré les assemblées du peuple, & qui ne sortant jamais de la ville, & s'attachant toujours à combattre & à contredire Périclès, eut bientôt rétabli l'équilibre. Celui-ci, de son côté, cherchant à plaire en tout au peuple, lui lâcha encore plus la bride qu'il n'avoit fait jusques-là. Il étoit attentif à lui procurer le plus souvent qu'il lui étoit possible, des spectacles, des festins, des fêtes, ou d'autres divertissemens.

Il trouvoit moien de soudoier pendant huit mois de l'année un grand nombre de pauvres citoiens, en les faisant monter sur une flote de soixante vaisseaux qu'il équipoit tous les ans; & par là il rendoit en même tems un service important à l'Etat, en formant pour sa défense de bons hommes de mer. De plus, il établit plusieurs colonies dans la Chersonnése, à Naxe, à Andros, dans le pays des Bisaltes en Thrace. Il en envoia une fort nombreuse dans l'Italie dont nous parlerons

ARTA- XERXE. rons bientôt, & qui bâtit Thurium. Il avoit plusieurs vûes dans l'établissement de ces colonies, sans parler du dessein particulier qu'il pouvoit avoir de gagner par là le peuple. Il le faisoit pour décharger la ville d'une multitude oisive de fainéans toujours prêts à troubler dans un Etat; pour subvenir aux nécessités du menu peuple, qui n'avoit pas d'ailleurs de quoi subsister; enfin pour retenir les alliés dans la crainte & dans le respect, en établissant chez eux de véritables Athéniens comme autant de garnisons, qui les empécheroient de songer à rien entreprendre. Les Romains en uférent de même, & l'on peut dire que cette sage politique fut un des moiens les plus efficaces dont ils se servirent pour affirmer le repos & la sûreté de l'Etat.

Mais ce qui fit le plus d'honneur à Périclès dans l'esprit du peuple, fut la magnificence des bâtimens & des ouvrages dont il orna & embellit la ville, qui jettoit les étrangers dans l'admiration & le ravissement, & leur donnoit une grande idée de la puissance des Athéniens. C'est une chose étonnante de voir en combien peu de tems furent achevés tant de divers ouvrages d'ar-

d'architecture, de sculpture, de gravure, de peinture; & comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection. Car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité & de promtitude, n'ont point une grace solide & durable, ni l'exactitude réguliére d'une beauté parfaite. Il n'y a, pour l'ordinaire, que la longueur du tems, jointe à l'assiduité du travail, qui leur donne une force capable de les conserver, & de les faire triompher des siécles. Et c'est ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès, qui furent achevés si rapidement, & qui ont pourtant duré si lontems. Car chacun de ces ouvrages, dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui sentoit déja l'antique : & aujourd'hui encore, dit Plutarque plus de cinq cens ans après, ils ont une certaine fraîcheur de jeunesse, comme s'ils ne venoient que de sortir des mains de l'ouvrier; tant ils conservent encore une fleur de grace & de nouveauté qui empêche que le tems n'en amortisse l'éclat, comme si un esprit toujours rajeunissant & une ame exemte de vieillesse étoit répandu dans tous ces ouvrages.

LONGUEMAIN.

Ce

ARTAXERXE.

Ce qui faisoit l'admiration de toute la terre, excita la jalousie contre Périclès. Ses ennemis ne cessoient de crier dans les assemblées, que le peuple se deshonoroit en s'appropriant l'argent comptant de toute la Gréce, qu'il avoit fait venir de Délos où il étoit en dépôt : que les Alliés ne pouvoient regarder un telle entreprise que comme une tyrannie manifeste, en voiant que les deniers qu'ils avoient fournis par force pour la guerre, étoient emploiés par les Athéniens à dorer & à embellir leur ville, à faire des statues magnifiques, & à élever des temples qui coutoient des millions. On n'exagéroit point, quand on parloit ainsi : car en effet le temple de Minerve, appellé *le Parthénone*, avoit couté trois milllions de livres

Périclès, au contraire, remontroit aux Athéniens qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu : que c'étoit assez qu'ils les défendissent, & qu'ils éloignassent les barbares, pendant que les alliés ne fournissoient ni soldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques sommes d'argent, qui, dès qu'elles

sont

ſont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les ont données, mais ſont à ceux qui les ont reçues, pourvû qu'ils exécutent les conditions dont ils ſont convenus, & pour leſquelles ils les ont touchées. Il ajoutoit, qu'Athénes étant ſuffiſamment pourvûe de tout ce qui étoit néceſſaire pour la guerre, il étoit convenable d'emploier le reſte de ſes richeſſes à des ouvrages, qui étant achevés produiroient à cette ville une gloire immortelle : & qui, dans le tems qu'on y travailloit, répandoient par tout l'abondance, & faiſoient ſubſiſter un nombre infini de citoiens : Qu'ils avoient toutes ſortes de matériaux, le bois, la pierre, l'airain, l'ivoire, l'or, l'ébéne, & le cyprès; & toutes ſortes d'ouvriers capables de mettre tous ces matériaux en œuvre, des charpentiers, des maſſons, des forgerons, des tailleurs de pierre, des teinturiers, des orfévres, des ébéniſtes, des peintres, des brodeurs, des tourneurs; des gens propres à les amener & à les conduire par mer, comme des marchands, des matelots, des pilotes expérimentés; & d'autres gens pour faciliter le tranſport par terre, des charrons, voituriers, chartiers, cor-

LONGUEMAIN.

ARTA-XERXE. cordiers, tireurs de pierre, paveurs, fouilleurs de mines : qu'il étoit avantageux pour l'Etat de mettre en mouvement tous ces travailleurs & ces manœuvres, qui, comme autant de corps ſéparés, formoient tous enſemble une eſpèce d'armée domeſtique & pacifique, dont les différentes fonctions ſe-moient & répandoient le gain ſur toutes ſortes de gens de tout âge & de tout ſexe : Qu'enfin, pendant que les gens robuſtes, & en âge de porter les armes, les matelots, les ſoldats, & ceux qui étoient en garniſon, dans les places, étoient ſoudoiés des deniers publics, il étoit juſte que les autres citoiens qui demeuroient dans la ville, le fuſſent auſſi à leur maniére, & qu'appartenant tous à la même République, ils en tiraſſent tous les mêmes avantages, en lui rendant des ſervices différens à la vérité, mais qui contribuoient tous ou à ſa ſûreté, ou à ſa décoration.

Un jour, comme les plaintes s'échaufoient, Périclès s'offrit de prendre tous les frais ſur lui, pourvû que les inſcriptions publiques marquaſſent que lui ſeul avoit fait cette dépenſe. A ces paroles, le peuple, ſoit qu'il ad-

mi-

mirât sa magnanimité, ou que piqué d'émulation il ne voulût pas lui céder cette gloire, s'écria qu'il pouvoit prendre au trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires sans rien épargner. LONGUEMAIN.

Phidias, ce célébre Sculpteur, présidoit à tout le travail, & en avoit l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la statue de Pallas, si estimée dans l'antiquité par les connoisseurs. a Elle étoit d'ivoire & d'or, & haute de vingt-six coudées, (trente neuf piés.) Il y avoit parmi les ouvriers une ardeur & une émulation incroiable. Tous s'efforçoient à l'envie de se surpasser les uns les autres, & d'immortaliser leur nom par des chef-d'œuvres de l'art.

L'Odeon, ou Théatre de la musique, qui avoit en dedans plusieurs rangs de siégès & de colonnes, & dont le comble s'étrécissoit peu à peu en s'élevant, & finissoit en pointe, fut bâti, dit-on, sur le modéle du pavillon du Roi Xerxès, & ce fut Périclès même qui donna l'idée de se régler sur ce modéle. Ce fut alors qu'il proposa avec

a Non Minervæ Athenis factæ amplitudine utemur, cum ea sit cubitorum XXVI. Ebore hæc & auro constat. *Plin. lib. 36. cap. 5.*

ARTAXERXE. avec beaucoup d'empressement un Décret, par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des Jeux de musique à la fète des Panathénées ; & aiant été élu Juge & distributeur des prix, il régla la maniére dont les musiciens devoient jouer de la flute & de la lyre, & chanter. Les Jeux de musique furent toujours faits dans ce Théatre depuis ce tems-là.

J'ai déja fait remarquer que plus ces ouvrages frapoient par leur beauté & leur éclat, plus ils excitoient l'envie & les plaintes contre Périclès. Les orateurs, qui étoient de la faction opposée, ne cessoient de se déchaîner & de crier contre lui, l'accusant de dissiper les finances, & d'emploier mal-à-propos les revenus de l'Etat pour des bâtimens d'une vaine magnificence. Enfin il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il faloit que l'un ou l'autre subît le ban de l'Ostracisme. Il l'emporta sur Thucydide, vint à bout de le chasser, dissipa par ce moien la faction qui lui étoit opposée, & se rendit maître absolu de la ville & de toutes les affaires des Athéniens. Il disposoit à son gré des finances, des troupes, & des vaisseaux. Les îles &

la

la mer lui étoient soumises, & il régnoit seul dans cette vaste Seigneurie qui s'étendoit, non seulement sur les Grecs, mais sur les Barbares, & qui étoit cimentée & fortifiée par l'obéissance & par la fidélité des nations soumises, par l'amitié des Rois & par des traités faits avec plusieurs Princes. LONGUE-MAIN.

Les historiens vantent beaucoup les ouvrages magnifiques dont Périclès embellit Athénes, & j'ai raporté fidellement leur témoignage; mais je ne sai si les plaintes qu'on formoit contre lui étoient si mal fondées. Etoit-il raisonnable en effet d'emploier en bâtimens superflus, & en vaines décorations, des sommes * immenses, qui étoient destinées pour les fonds de la guerre; & n'auroit-il pas mieux valu soulager les alliés d'une partie des contributions, qui sous le gouvernement de Périclès furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étoient auparavant? Ciceron ne trouve d'ouvrages & de bâtimens véritablement dignes d'amiration, que ceux qui ont pour but l'utilité publique: des aqueducs, des murailles de villes, des citadelles, des arsenaux, des ports de mer; & il faut ranger parmi ce nombre

* *Elles montoient à plus de dix millions.*

Lib. 2. Offic. n. 60.

ARTA-XERXE. bre ce que fit Périclès pour joindre Athénes au port de Pirée. Mais Ciceron ne manque pas de remarquer que le même Périclès fut blâmé d'avoir épuifé le tréfor public, pour enrichir fa ville d'ornemens fuperflus. Platon, qui jugeoit des chofes felon la vérité & non felon l'éclat extérieur, fait obferver en plus d'un endroit après Socrate fon maître, que Périclès, avec tous ces beaux ouvrages, n'avoit point contribué à rendre un feul de fes citoiens meilleur, mais plutôt à corrompre la pureté & la fimplicité de leurs mœurs anciennes.

In Gorg. pag. 515. In Alcib. 1. p. 119.

§. XI. *Périclès change de conduite à l'égard du peuple. Son extrême autorité: fon defintéreffement.*

Plut. in Pericl. p. 161.

Lorfque Périclès fe vit ainfi revêtu de toute l'autorité, il commença à changer de maniéres, à ne plus fe montrer fi doux & fi traitable, à ne plus céder ni s'abandonner aux caprices & aux fantaifies du peuple, comme à toutes fortes de vents; mais, dit Plutarque, tirant les rênes de ce gouvernement populaire trop mou & trop complaifant, comme on bande les cordes d'un inftrument qui font trop lâ-

lâches, il le convertit en un gouvernement ariſtocratique, ou plutôt en une eſpéce de Roiauté, ſans néanmoins s'écarter jamais de l'utilité publique. Allant donc toujours droit à ce qui étoit le meilleur, & ſe rendant irrépréhenſible en toutes choſes, il vint ſi bien à bout du peuple, qu'il le tournoit à ſon gré. Tantôt, par ſes ſeuls avis & par la voie de la perſuaſion, il le conduiſoit doucement à ſes fins, tirant de lui un conſentement volontaire: tantôt, quand il trouvoit en lui de la réſiſtance & de l'oppoſition, il l'entraînoit comme par force & malgré lui à ce qui étoit le plus expédient; imitant en cela un ſage médecin, qui dans une maladie longue & opiniâtre, ſait prendre ſon tems pour accorder à ſon malade des choſes innocentes qui lui ſont plaiſir, & pour lui donner enſuite des remédes plus forts, qui le tourmentent à la vérité, mais qui ſont ſeuls capables de lui rendre la ſanté.

En effet, on comprend aiſément, combien il faloit d'art & d'habileté pour régir & manier une multitude fiére de ſa puiſſance, & pleine de caprices; & c'eſt quoi en Périclès excelloit merveilleuſement. Il emploioit, ſelon

ARTA-XERXE.

ſelon les différentes conjonctures, tantôt la crainte, tantôt l'eſpérance, comme un double gouvernail, ſoit pour arrêter les fougues & les emportemens du peuple, ſoit pour le relever de ſon abbattement & de ſa langueur. Il fit voir par cette conduite que l'éloquence, comme le dit Platon, n'eſt autre choſe que l'art de manier les eſprits; & que le chef-d'œuvre de cet art, eſt d'émouvoir à propos les diverſes paſſions ſoit douces, ſoit violentes, leſquelles étant à l'ame ce que ſont les cordes à un inſtrument, n'ont beſoin, pour produire leur effet, que d'être touchées par une main adroite & habile.

Il faut pourtant avouer, que ce qui donna à Périclès cette grande autorité, ne fut pas ſeulement la force de ſon éloquence, mais, comme dit Thucydide, la gloire & la réputation de ſa vie, & ſa grande probité.

Plut. in præc. de rep. ger. p. 812.

Plutarque fait remarquer en lui une qualité bien eſſentielle à un homme d'Etat, bien propre à attirer l'eſtime & la confiance du public, & qui ſuppoſe une grande ſupériorité d'eſprit: c'eſt de ne vouloir pas tout faire par ſoi-même, de ne ſe pas croire capable de tout,

tout, d'aſſocier à ſes travaux & à ſes ſoins des hommes de mérite, de les emploier chacun ſelon leurs talens, & de ſe décharger ſur eux d'un détail qui conſume le tems & la liberté d'eſprit néceſſaires pour les grandes choſes. Cette conduite, dit Plutarque, produit deux grands biens. Premiérement, elle éteint ou du moins elle amortit l'envie & la jalouſie, en partageant en quelque ſorte une puiſſance, qui bleſſe & choque l'amour propre quand on la voit réunie & concentrée dans un ſeul homme comme s'il avoit lui ſeul le mérite de tous les autres. En ſecond lieu, elle avance & facilite l'exécution des affaires, & les fait réuſſir avec plus de ſureté. Plutarque, pour mieux expliquer ſa penſée, emploie une comparaiſon fort naturelle & fort belle. La main, dit-il, pour être partagée en cinq doits, loin d'être plus foible, en eſt au contraire plus forte, plus agile, plus propre au mouvement. Il en eſt de même d'un homme d'Etat, qui ſait partager à propos ſes fonctions, & qui par là rend ſon autorité plus promte, plus agiſſante, plus étendue, plus déciſive : au lieu que l'empreſſement indiſcret d'un petit

LONGUEMAIN.

tit

ARTAXERXE. tit esprit à qui tout fait ombrage, & qui veut seul tout embrasser, ne sert qu'à mettre en évidence sa foiblesse & son incapacité, & à ruiner le succès des affaires. Périclès, dit Plutarque, n'en usoit pas ainsi. Semblable à un habile pilote, qui demeurant presque immobile met tout en mouvement, & qui veut bien quelquefois faire asseoir au gouvernail des Officiers subalternes; il étoit l'ame de l'Etat, & paroissant ne rien faire par lui-même, il remuoit & gouvernoit tout, mettant en œuvre l'éloquence de l'un, le crédit de l'autre, la prudence de celui-ci, la bravoure & le courage de celui-la.

Plut. in vit. Pericl. p. 161. 162. A ce que je viens de raporter, ajoutez une autre qualité non moins rare ni moins estimable, je veux dire l'élévation d'une ame noble & desintéressée. Périclès avoit tant d'éloignement pour les présens, il méprisoit si fort les richesses, & il étoit tellement au-dessus de toute cupidité & de toute avarice, que quoi qu'il eût rendu sa ville riche & opulente au point que nous l'avons vû, qu'il eût surpassé en puissance plusieurs tyrans & plusieurs Rois, qu'il eût manié lontems avec un souverain pouvoir les finances de la Gréce,

Gréce, il n'augmenta pourtant pas d'une seule dragme le bien que son pere lui avoit laissé. Telle fut la source & la cause véritable du crédit suprême de Périclès dans la République, digne fruit de sa droiture & de son parfait désintéressement.

LONGUEMAIN.

Ce ne fut pas pour quelques momens rapides seulement, ni pendant la premiére vivacité d'une faveur naissante, dont la fleur & la grace sont pour l'ordinaire d'une courte durée, qu'il conserva cette autorité. Il la maintint pendant quarante ans entiers, & cela malgré les Cimons, les Tolmides, les Thucydides, & beaucoup d'autres, tous déclarés contre lui ; & de ces quarante années: il passa les quinze derniéres sans rival depuis l'exil de Thucydide, & maître absolu des affaires. Cependant, au milieu de ce pouvoir suprême, qu'il avoit rendu perpétuel & sans bornes en sa personne, il se conserva toujours invincible & insurmontable aux richesses, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir son bien. Car il ne ressembloit pas à ces Seigneurs, qui malgré leurs revenus immenses, soit par négligence & défaut d'économie, soit

ARTA-XERXE par de fastueuses & de folles dépenses, sont toujours pauvres au milieu de leurs richesses, hors d'état & sans volonté de faire le moindre plaisir à de vertueux amis ou à de fidéles & zélés domestiques, & meurent enfin accablés de dettes, laissant leur nom & leur mémoire en exécration à de malheureux créanciers dont ils ont causé la ruine. Je ne parle point d'un autre excès où cette négligence & ce défaut d'économie conduisent assez ordinairement, je veux dire la rapine, l'amour des présens, les concussions. Car ici, aussi bien que pour les finances de l'Etat, la maxime de Tacite a lieu : a Quand on a dissipé son bien, on ne songe qu'à en réparer la perte & à en remplir le vuide par toutes sortes de voies, même les plus criminelles.

Périclès connoissoit bien mieux l'usage qu'un homme d'état & emploié dans le gouvernement doit faire des richesses. Il savoit qu'il devoit les destiner à servir utilement le public, pour s'attacher d'habiles coopérateurs dans son ministére, pour aider de bons Officiers dépourvûs souvent des biens

a Si ambitione ærarium exhauserimus, per scelera supplendum erit *Tacit. Annal. lib. 2. cap. 38.*

de la fortune, pour récompenser & animer le mérite de quelque genre qu'il soit, & pour mille autres emplois pareils, auxquels sans doute, soit pour l'intime joie, soit pour la solide gloire qui en reviennent, personne n'oseroit comparer les excessives dépenses de la table, du jeu, des équipages. C'est dans cette vûe que Périclès ménageoit son bien avec une extrême économie, aiant formé lui-même un ancien domestique pour gouverner ses affaires, se faisant rendre réguliérement dans des tems marqués un compte exact de la recepte & de la dépense, se renfermant lui & sa famille dans un honnête nécessaire proportionné à son revenu & à son état, mais dont il écartoit sévérement toute vaine & ambitieuse superfluité. Il est vrai que cette maniére de vivre ne plaisoit point du tout à ses enfans lorsqu'ils furent en âge, & encore moins à sa femme. Ils trouvoient que la dépense pour leur entretien n'étoit pas suffisante, & ils se plaignoient de cette économie, basse & sordide à leur jugement, qui ne laissoit voir aucune trace de l'abondance qui régne ordinairement dans les maisons où les richesses & l'autorité sont

LONGUEMAIN.

 réu-

ARTA-XERXE réunies. Périclès faisoit peu de cas de ces plaintes & se conduisoit par des vûes bien supérieures.

Je croi pouvoir appliquer ici une réflexion fort solide de Plutarque dans le paralléle qu'il fait d'Aristide & de Caton. Après avoir dit que la vertu politique, c'est-à-dire l'art de gouverner les villes & les roiaumes, est la plus grande & la plus parfaite que l'homme puisse acquerir, il ajoute que *l'économie* n'est pas une des moindres parties de cette vertu. En effet les richesses étant un des moiens qui peuvent le plus contribuer au salut ou à la perte des Etats, l'art qui enseigne à les régir & à en faire un bon usage, & qui est celui qu'on appelle *économique*, est sans contredit une partie de l'art de la politique; & il n'en est pas une des moindres parties, puisqu'il ne faut pas une médiocre prudence pour tenir sur cela le juste milieu, & pour bannir d'un Etat la pauvreté & la trop grande opulence. C'est cet art, qui écartant avec soin les dépenses inutiles & frivoles, empéche qu'on ne soit forcé de surcharger les peuples, & tient toujours en réserve dans les coffres publics des fonds considérables, pour four-

fournir aux néceſſités imprévûes, & aux guerres qui peuvent ſurvenir. Or ce qu'on dit d'un roiaume, d'une ville, il faut le dire des particuliers. Car la ville, qui eſt un aſſemblage de maiſons, & qui fait un tout de pluſieurs parties ramaſſées, n'eſt forte & puiſſante dans ſon total, qu'autant que ſont forts & puiſſans tous les membres qui la compoſent. Périclès a réuſſi certainement dans cette ſcience pour le gouvernement de ſa maiſon : je ne ſai ſi l'on en peut dire autant pour le maniement des deniers publics.

LONGUE-MAIN.

§. XII. *Jalouſie & différens entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Traité de paix pour trente ans.*

Telle étoit la conduite de Périclès dans l'intérieur de ſa maiſon : celle qu'il tenoit au dehors & pour les affaires publiques n'étoit pas moins admirable. Sur ce que les Lacédémoniens commençoient à être jaloux de l'accroiſſement des Athéniens, & à le ſupporter avec peine, Périclès, pour inſpirer encore plus de grandeur d'ame & de courage à ſes citoiens, fit un Décret, par lequel il ordonna qu'on avertiroit tous les Grecs en quelque par-

Plut. in Péricl. p. 162.

ARTAXERXE

tie de l'Europe & de l'Asie qu'ils habitassent, & toutes les villes grandes ou petites, d'envoier incessamment à Athénes leurs députés, pour délibérer sur les moiens de relever les temples qui avoient été brûlés par les barbares, & de s'acquitter des sacrifices qu'on s'étoit engagé de faire pour le salut de la Gréce lorsqu'on étoit en guerre contr'eux; comme aussi sur les expédiens qu'il faloit prendre pour mettre un si bon ordre aux affaires de la marine, qu'ils pussent tous naviger sûrement, & vivre en paix les uns avec les autres.

On choisit donc pour cette ambassade vingt personnages, qui avoient chacun plus de cinquante ans. On en envoia cinq vers les Ioniens & les Doriens d'Asie, & les Insulaires jusqu'à Lesbos & à Rhode; cinq vers les contrées de l'Hellespont & de Thrace jusques à Bysance. Cinq eurent ordre d'aller dans la Béotie, la Phocide, & le Péloponnése, & de remonter de là par le pays des Locriens dans le continent supérieur, & de le parcourir jusques à l'Acarnanie & à Ambracie. Les cinq derniers furent chargés de traverser l'Eubée, & d'aller

vers

vers les habitans du mont Oeta, & ceux LON-
du golfe de Malée, & chez les Phthio- GUE-
tes, les Achéens, & les Théssaliens; MAIN.
pour leur persuader à tous de se rendre à l'assemblée convoquée à Athénes, & d'assister aux délibérations qui s'y prendroient pour la paix, & pour les affaires générales de la Gréce. J'ai cru devoir entrer dans ce détail, qui m'a paru fort propre à faire connoitre l'étendue de la domination des Grecs, & l'autorité des Athéniens parmi eux.

Toutes ces sollicitations furent inutiles : les villes n'envoiérent point de députés, parce, dit-on, que les Lacédémoniens s'y opposérent. Et il ne faut pas s'en étonner. Ils sentirent bien que le dessein de Périclès étoit de faire reconnoitre Athénes comme la maitresse & la souveraine de toutes les autres villes Grecques; & Lacédémone n'avoit garde de lui céder cet honneur. Un secret levain de dissension & de discorde avoit commencé depuis quelques années à troubler le repos de la Gréce, & nous verrons que dans la suite les esprits ne feront que s'aigrir de plus en plus.

Périclès s'étoit acquis beaucoup de réputation par la sagesse avec laquelle

ARTAXERXE il formoit ses entreprises. Les troupes avoient une pleine confiance en lui, & le suivoient avec une entiére assurance. Sa grande maxime dans la guerre étoit de ne point hazarder un combat sans être presque assuré du succès, & de ménager le sang des citoiens. Il avoit coutume de dire, que s'il ne tenoit qu'à lui, ils seroient immortels; que les arbres coupés & abbattus revenoient en peu de tems, mais que les hommes morts étoient perdus pour toujours. Une victoire, qui n'auroit été l'effet que d'une heureuse témérité, lui paroissoit peu digne de louange, quoique souvent elle fût fort admirée.

Son expédition dans la Chersonnése de Thrace lui fit beaucoup d'honneur, & fut très salutaire à tous les Grecs de ce pays-là. Car non seulement il fortifia les villes Grecques de cette presqu'île par les colonies d'Athéniens qu'il y mena, mais il ferma encore l'Isthme par une bonne muraille avec des forts de distance en distance, depuis une mer jusqu'à l'autre, mettant par là tout le pays à couvert des incursions continuelles des Thraces, qui en étoient fort voisins.

Il

Il fit aussi une course autour du Péloponnése avec cent vaisseaux, & porta par tout la terreur des armes Athéniennes, sans qu'aucun accident fâcheux en interrompît l'heureux succès. LONGUEMAIN.

Il pénétra jusqu'au roiaume de Pont avec une flote très nombreuse, & très magnifiquement équipée, & accorda aux villes Grecques toutes les graces qu'elles lui demandérent. En même tems il étala aux yeux des nations barbares qui habitoient aux environs, à leurs Rois & à leurs Princes, la grandeur de la puissance des Athéniens, & leur fit voir par l'assurance avec laquelle il navigeoit par tout, qu'ils étoient en possession de l'empire de la mer sans concurrens.

Une fortune si brillante & si constante éblouit les Athéniens. Ennivrés de l'idée de leur puissance & de leur grandeur, ils ne se repaissoient plus que de hardis & magnifiques projêts. Ils parloient sans cesse de faire de nouvelles tentatives sur l'Egypte, d'attaquer les provinces maritimes du grand Roi, de porter leurs armes dans la Sicile, (fatal & malheureux desir, qui pour lors n'eut point de suite, mais qui se rallumat bientôt après ;) & de Ibid. p. 164.

T 5 pous-

ARTAXERXE pousser leurs conquêtes d'un côté jusqu'à l'Etrurie, & de l'autre jusqu'à Carthage. Périclès étoit bien éloigné de se prêter à de si folles pensées, ou de les appuier de son crédit & de son approbation. Il n'étoit occupé au contraire qu'à arrêter cette ardeur inquiette, & à réfréner une ambition qui ne connoissoit plus ni bornes ni mésures. Selon lui, les Athéniens devoient n'emploier leurs forces desormais qu'à garder & à assurer ce qu'ils avoient acquis, & il trouvoit que c'étoit beaucoup faire que de réprimer les Lacédémoniens, dont il songeoit toujours à abaisser la puissance; ce qui parut particuliérement dans la guerre sacrée.

Plut. in Péricl. p. 164.

On appella ainsi la guerre excitée au sujet de Delphes. Les Lacédémoniens étant entrés en armes dans le pays où est situé ce temple, avoient dépouillé les Peuples de la Phocide de l'intendance du temple, & l'avoient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils se furent retirés, Périclès y alla avec une armée, & rétablit les Phociens.

Dans le même tems l'Eubée s'étant revoltée, Périclès fut obligé d'y marcher avec une armée. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il reçut des nouvelles

les que ceux de Mégare avoient pris les armes, & que les Lacédémoniens sous la conduite de leur Roi Plistonax, étoient sur les frontiéres de l'Attique. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, & d'aller avec une extrême diligence au secours de sa patrie. Quand l'armée des Lacédémoniens se fut retirée, il retourna contre les rebelles, & remit toutes les villes de l'Eubée sous l'obéissance d'Athénes. LONGUEMAIN.

Au retour de cette expédition, il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une tréve de trente ans. Ce traité rétablit le calme pour le présent : mais comme il n'alloit point jusqu'à la source du mal, & ne guérissoit pas la jalousie & l'inimitié des deux peuples, ce calme ne fut pas de longue durée. AN. M. 3558. Av. J. C. 446. *Thucyd. lib. 1. p. 75. Diod. p. 87.*

§. XIII. *Nouveaux sujets de plainte & de brouillerie entre les deux peuples, par le siége de Samos que firent les Athéniens, par le secours qu'ils accordérent à ceux de Corcyre, par le siége qu'ils mirêt devant Potidée. Rupture ouverte.*

Six ans après, les Athéniens se déclarérent contre Samos en faveur de Milet. Ces deux villes étoient en dispute au sujet de celles de Priéne, AN. M. 3564. Av. J. C. 440. *Thucyd. lib. 1. p.*

que

ARTAXERXE que chacune soutenoit lui appartenir. On prétend que Périclès alluma cette guerre pour faire plaisir à une célébre courtisanne à laquelle il étoit fort attaché : elle se nommoit Aspasie, & elle étoit de Milet. Après plusieurs événemens, après plusieurs combats qui se donnérent de part & d'autre, Périclès assiégea la ville capitale de l'île de Samos. On dit qu'il se servit alors pour la premiére fois de machines de guerre, savoir de beliers & de tortues, inventées par l'Ingénieur Artémon, qui étoit boiteux, & qui se faisoit porter en chaise à ses batteries, d'où lui vint le surnom de *Périphoréte*. L'usage de pareilles machines étoit connu depuis lontems en Orient. Au bout de neuf mois les Samiens se rendirent. Périclès rasa leurs murailles, leur ôta leurs vaisseaux, & exigea d'eux pour les frais de la guerre des sommes immenses, dont ils paiérent une partie comptant, prirent un certain tems pour le reste, & donnérent des otages pour la sûreté du paiement.

75-76. *Diod. lib.* 12. *p.* 88. 89. *Plut. in Peric. p.* 165-167.

Après la réduction de Samos, Périclès de retour à Athénes fit des obseques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, & prononça lui-même

même leur oraison funébre sur leur tombeau. Cette coutume se pratiqua réguliérement dans la suite. C'étoit toujours le Sénat de l'Aréopage qui nommoit l'Orateur dans ces occasions. Il fut encore choisi dix ans après pour une pareille cérémonie au commencement de la guerre du Péloponnése.

LONGUEMAIN.

Périclès, qui prévoioit que la rupture entre les deux peuples d'Athénes & de Lacédémone ne tarderoit pas lontems à éclater, conseilla aux Athéniens d'envoier du secours à ceux de Corcyre attaqués par les Corinthiens, & d'attirer dans leur parti cette île très puissante sur mer, leur prédisant qu'ils alloient avoir sur les bras les peuples du Péloponnése. Voici ce qui donna lieu à la querelle de Corcyre & de Corinthe, laquelle entraîna après elle la guerre du Péloponnèse, qui est un des événemens les plus considérables de l'histoire des Grecs.

AN. M. 3572. Av. J. C. 432. *Thucyd. lib.* 1. *p.* 17-37. *Diod. l.* 12. *p.* 90. 93. *Plut. in Pericl. p.* 167.

Epidamne, * ville maritime de Macédoine chez les Taulantiens, étoit une colonie de Corcyréens, dont Phalie de Corinthe fut le fondateur. Cette ville étant devenue avec le tems fort peuplée & fort puissante,

* *C'est la même ville qui dans la suite fut nommée Dyrrachium.*

la

ARTAXERXE la discorde s'y mit, & le peuple en chassa les plus riches habitans, qui se joignirent aux nations voisines, & l'infestérent beaucoup par leurs courses. Dans cette extrémité elle eut recours d'abord aux Corcyréens, & à leur refus aux Corinthiens, qui la prirent sous leur protection, y envoiérent du secours, & y établirent de nouveaux habitans. Ils n'y furent pas lontems en repos. Les Corcyréens, avec une flote nombreuse, vinrent y mettre le siége. Ceux de Corinthe accoururent pour la secourrir, mais aiant été battus sur mer, & aiant reçu un échec considérable, la ville se rendit le jour même, à condition que les étrangers seroient esclaves, & les Corinthiens prisonniers jusqu'à nouvel ordre. Les Corcyréens dressérent un trophée, égorgérent leurs prisonniers à la réserve des Corinthiens, & firent un grand dégât dans tout le pays.

L'année d'après la bataille, les Corinthiens mirent sur pié une nouvelle armée plus nombreuse que la premiére, & équipérent une nouvelle flote. Ceux de Corcyre, qui se voioient hors d'état de résister seuls à des ennemis si puissans, envoiérent recher-

cher

cher l'alliance d'Athénes. Le traité de paix conclu entre les peuples de la Gréce, laissoit aux villes Grecques qui n'avoient point pris de parti, la liberté de prendre celui qui leur plairoit. C'est l'état où se trouvoit pour lors Corcyre, qui avoit cru ne devoir se ranger d'aucun côté, & étoit demeurée jusques-là sans alliés. Elle envoia donc pour ce sujet à Athénes. Les Corinthiens l'aiant appris, y députérent aussi de leur côté. L'affaire fut discutée avec chaleur en présence du peuple, qui écouta les raisons de part & d'autre, & elle fut mise en délibération par deux fois dans l'assemblée. Les Athéniens opinérent la premiére fois en faveur de ceux de Corinthe: mais changeant d'avis à la seconde, sans doute sur les remontrances de Périclês, ils reçurent les Corcyréens dans leur alliance. Elle n'alla pas pourtant jusqu'à faire ligue offensive & défensive; car ils ne pouvoient faire la guerre aux Corinthiens, sans rompre avec tout le Péloponnése: mais à se secourir réciproquement si on les attaquoit, soit en leurs personnes, ou en celles de leurs alliés. Leur véritable dessein étoit de mettre aux mains ces deux peu-

LONGUEMAIN.

ARTA- peuples très puissans sur mer, & de
XERXE les laisser affoiblir l'un par l'autre dans une longue guerre, pour triompher en suite du plus foible. Car il n'y avoit dans la Gréce alors que trois Etats qui eussent de puissantes flotes ; Athénes, Corinthe, & Corcyre. Ils avoient aussi en vûe les affaires d'Italie & de Sicile, à quoi l'ile de Corcyre étoit fort commode.

Sur ce plan, ils reçurent les Corcyréens dans leur alliance, & leur envoiérent dix galéres, avec ordre de ne point combattre contre les Corinthiens, s'ils n'attaquoient l'île de Corcyre, ou quelque autre place de leurs alliés : ce qu'ils ajoutoient, pour ne point rompre la tréve.

Il étoit difficile de s'en tenir à ces termes. La bataille se donna entre les Corcyréens & les Corinthiens vers l'île de Sibote, vis-à-vis de Corcyre: c'est une des plus considérables qui se soient données entre les Grecs pour le nombre des vaisseaux. L'avantage fut à peu près égal de part & d'autre. Vers la fin du combat, lorsqu'il faisoit déja nuit, arrivérent vingt galéres Athéniennes. Avec ce nouveau renfort les Corcyréens firent voile le len-

lendemain dès la pointe du jour vers le port de Sibote où les Corinthiens s'étoient retirés, pour voir s'ils voudroient tenter encore une fois la fortune. Mais ceux-ci se contentérent de sortir en bataille, sans en venir aux mains. Les deux partis dressérent un trophée dans l'île de Sibote : car chacun s'attribuoit la victoire.

LONGUEMAIN.

De cette guerre en nâquit une autre, qui donna lieu à la rupture ouverte entre les Athéniens & les Corinthiens, & ensuite à la guerre du Péloponnése. Potidée, ville de Macédoine, étoit une colonnie de Corinthe, qui y envoioit tous les ans des Magistrats : mais elle dépendoit pour lors d'Athénes, & lui paioit contribution. Les Athéniens, dans la crainte que cette ville ne vînt à se revolter, & n'entraînât dans sa revolte le reste de leurs alliés de la Thrace, ordonnérent aux habitans de démolir leurs murailles du côté de Palléne, de leur mettre en main des otages pour être garands de leur fidélité, & de renvoier les Magistrats que Corinthe leur avoir donnés. Des demandes si injustes avancérent la revolte. Potidée se déclara contre les Athéniens, &

Thucyd. lib. 1. *p.* 37-42. *Diod. l.* 12. *pag.* 93-94.

ARTAXERXE & plusieurs villes voisines suivirent son exemple. Athénes & Corinthe armérent chacune de leur côté, & y envoiérent des troupes. Il y eut une action entre les deux armées près de Potidée. Celle des Athéniens remporta l'avantage. Alcibiade encore tout jeune, & Socrate son maître, s'y distinguérent d'une maniére particuliére. C'est une chose assez curieuse de voir un philosophe endosser la cuirasse, & d'examiner comment il se tire d'un combat. Il n'y avoit personne dans toute l'armée qui portat les travaux, & soutint les fatigues de la guerre comme Socrate. La faim, la soif, le froid, étoient des ennemis qu'il s'étoit accoutumé de longue main à mépriser & à vaincre sans peine. La Thrace, où se passoit cette expédition, est un pays de glace & de frimâts. Pendant que les autres soldats, revêtus de bons habits & de peaux très chaudes, se tenoient dans leurs tentes bien clos & couverts n'osant paroitre à l'air, il sortoit sans être plus vétu qu'à l'ordinaire, & marchoit piés nuds. C'étoit lui qui faisoit la joie de la table par sa gaieté & par ses bons mots, & qui invitoit les

Plut. in Conviv. p. 219. 220.
Plut. in Alcib. p. 194.

les autres à boire par ſon exemple, mais ſans prendre jamais de vin avec excès. Quand on en vint à l'action, ce fut là qu'il fit merveilleuſement ſon devoir. Alcibiade aiant été bleſſé & porté par terre, Socrate ſe mit au devant de lui, le défendit courageuſement, & à la vûe de toute l'armée il empécha les ennemis de le prendre, & de ſe rendre maîtres de ſes armes. Le prix de la valeur étoit donc dû juſtement à Socrate: mais les Généraux paroiſſant diſpoſés à le donner à Alcibiade à cauſe de ſa naiſſance, Socrate, qui ne cherchoit qu'à allumer encore davantage en lui le deſir de la vraie gloire, contribua plus que tout autre, par le témoignage avantageux qu'il rendit à ſon courage, à lui faire adjuger la couronne & l'armure complette, qui étoit le prix d'honneur.

LONGUEMAIN.

L'échec qu'avoient reçu les Corinthiens dans le combat, ne fit point changer de ſentiment à ceux de Potidée. Ils perſiſtérent conſtamment à refuſer d'obéir aux ordres qu'on leur avoit donnés. La ville fut donc aſſiégée. Les Corinthiens, craignant de perdre une place de cette conſéquence

Thucyd. lib. 1. p. 43-59.

ARTAXERXE ce, sollicitérent fortement leurs alliés, & tous députérent conjointément à Lacédémone, pour se plaindre des Athéniens comme infracteurs de la paix. Les Lacédémoniens leur donnérent audience dans une de leurs assemblées ordinaires. Les Eginétes, quoique très mécontens d'Athénes, n'osérent y envoier publiquement, de peur d'irriter une République, sous la puissance de laquelle ils étoient : mais sous main ils agirent comme les autres. Ceux de Mégare se plaignirent amérement de ce que, contre le droit des gens, & au préjudice de l'accord fait entre les Grecs, les Athéniens, par un décret public, leur avoit interdit l'entrée de leurs foires & de leurs marchés, & fermé tous les ports qui étoient de leur dépendance. Par ce Décret, * selon Plu-

Plut. in Pericl. p. 168.

* *Plutarque dit que quelques-uns prétendoient que c'étoit Périclès qui avoit fait donner ce Décret, pour venger l'injure particuliére d'Aspasie, de chez qui les Mégariens avoient enlevé deux courtisannes; & il cite les vers d'Aristophane, qui dans une Comédie intitulée* les Acharnenses, *fait ce reproche à Périclès. Mais Thucydide, auteur contemporain, & qui étoit bien informé de ce qui se passoit à Athénes, ne dit pas un mot de cet enlevement; & il est plus digne de foi qu'un* Poëte *qui faisoit profession de médisance & de Satyre.*

tarque, les Athéniens déclaroient à Mégare une haine immortelle & irréconciliable, & ordonnoient que tous les Mégariens qui mettroient le pié dans Athénes seroient punis de mort; & que tous les Généraux Athéniens, en prétant le serment solennel, jureroient expressément qu'ils envoïeroient tous les ans ravager deux fois le territoire de cette ville ennemie. LONGUE-MAIN.

Les principales plaintes furent de la part du Député des Corinthiens. Il parla avec une grande force & une grande liberté. Il répréfenta aux Lacédémoniens que la bonne foi dont ils ne se départoient jamais dans les affaires soit publiques, soit particuliéres, les rendoit plus difficiles à croire la mauvaise foi des autres; & que leur modération les empéchoit de découvrir l'ambition de leurs ennemis. Qu'au lieu d'aller, par une promte activité, au devant des maux & des dangers: ils attendoient, pour y remédier, qu'ils en fussent accablés. Que par leur nonchalance & leur inaction, ils avoient laissé croître insensiblement les Athéniens, & parvenir à ce point de grandeur & de puissance où on les voioit. Qu'il n'en étoit pas ainsi des Athéniens.

ARTA-UERXE „ Actifs, vigilans, attentifs à tout, „ infatigables, ils ne demeurent jamais en repos, & n'y laissent point „ les autres. Uniquement occupés de „ leurs projèts, & ils n'en forment „ que de grands & de hardis, ils délibérent promtement, & exécutent „ de même. Une premiére entreprise „ leur sert de degré pour une seconde. „ Bons & mauvais succès, ils mettent „ tout à profit, ne s'arrêtant & ne se „ rebutant jamais. Mais vous, aiant „ en tête de tels ennemis, vous vous „ endormez dans une funeste tranquillité, & vous ne songez pas que pour „ vivre en repos, ce n'est pas assez de „ ne faire tort à personne, qu'il faut „ empécher qu'on ne nous en fasse, „ & que la justice ne consiste pas seulement à ne point faire de mal, mais, „ aussi à venger celui qu'on nous fait. „ Oserai-je le dire? Votre probité est „ trop à l'antique pour les conjonctures où nous nous trouvons. Il faut „ dans la politique, comme dans tout „ le reste, se conformer aux tems & „ aux besoins. Quand on est dans la „ tranquillité, on peut garder ses anciennes maximes : mais quand on a „ plusieurs affaires sur les bras, il faut

„ ten-

„ tenter de nouveaux moiens, & tout „ mettre en œuvre pour s'en tirer. C'est „ par là que les Athéniens ont si fort „ accru leur puissance. Si vous aviez „ imité leur activité, ils ne nous au„ roient pas enlevé Corcyre, & n'as„ siégeroient pas actuellement Poti„ dée. Suivez au moins à présent leur „ exemple, en secourant les Potidéens „ & vos autres alliés, comme votre de„ voir vous y oblige; & ne forcez pas „ vos amis & vos voisins, en les aban„ donnant, à recourir par desespoir à „ d'autres qu'à vous.

LONGUEMAIN.

L'ambassadeur d'Athénes, qui étoit venu à Sparte pour d'autres affaires, & qui étoit entré dans l'assemblée, ne crut pas devoir laisser ce discours sans réponse. Il fit souvenir les Lacédémoniens des services encore récens que sa République avoit rendus à la Gréce, qui méritoient bien qu'on eût pour elle quelque considération, & non qu'on lui portât envie, & qu'on cherchât à la rabaisser. Qu'on ne pouvoit pas accuser les Athéniens d'avoir usurpé l'empire sur la Gréce, puisque ce n'étoit qu'à la priére des alliés, & en quelque sorte du consentement de Sparte, qu'ils avoient été contraints de

de prendre le timon abandonné. Que ceux qui se plaignoient, le faisoient sans sujet, & seulement par la difficulté qu'ont tous les hommes de souffrir la dépendance & l'assujettissement, même le plus doux & le plus équitable. Qu'il les exhortoit à prendre du tems pour déliberer avant que de rompre, & de ne pas s'engager légérement eux & toute la Gréce dans une guerre qui pouvoit avoir de terribles suites. Qu'il y avoit des voies de douceur & d'accommodement pour vuider les différens qui surviennent entre des alliés, sans se porter tout d'un coup à une violence ouverte. Qu'au reste les Athéniens, si on les attaquoit, sauroient bien opposer la force à la force, & qu'ils se prépareroient à une vigoureuse défense après avoir invoqué contre Sparte les dieux vengeurs du parjure & du violement des traités.

Les députés s'étant retirés, & l'affaire aiant été mise en délibération, le plus grand nombre des voix alloit à déclarer la guerre. Avant que la conclusion fût formée, Archidamus roi de Sparte, se mettant au dessus des passions qui entraînoient les autres, & portant ses vûes dans l'avenir, prit

la parole, exposa les suites funestes de la guerre où l'on étoit prêt de s'engager, montra quelles étoient les forces & les ressources des Athéniens, exhorta à tenter d'abord les voies de douceur dont eux-mêmes sembloient faire l'ouverture, à travailler cependant aux préparatifs nécessaires pour une entreprise si importante, sans craindre qu'on taxât de timide lâcheté leur modération & leur délai, soupçon dont leurs actions passées les mettoient assez à couvert. LONGUE-MAIN.

Malgré de si sages remontrances, la guerre fut conclue. Le peuple fit rentrer les alliés, & leur déclara qu'il jugeoit que les Athéniens avoient tort; mais qu'il faloit auparavant assembler tous ceux du parti, pour faire la paix ou la guerre d'un commun consentement. Ce Décret de Lacédémone fut fait la quatorziéme année de la tréve, & ne fut pas tant un effet des plaintes des alliés, que de la jalousie de la grandeur des Athéniens, qui avoient déja assujetti une bonne partie de la Gréce.

On assembla donc une seconde fois les alliés. Ils donnérent tous leurs suffrages par ordre depuis la *Thucyd. lib. I. p. 77-84. & 93.*

ARTA- plus grande ville jusqu'à la plus petite,
XERXE & la guerre fut résolue d'un commun consentement. Mais comme on n'avoit rien de prèt, on fut d'avis de travailler promtement aux préparatifs, & cependant, pour gagner du tems, & paroitre garder toutes les formalités, d'envoier des ambassadeurs à Athénes avec ordre de se plaindre de l'infraction du Traité.

Les premiers qu'on y envoia, réveillant une ancienne plainte, demandérent qu'on chassat d'Athénes les descendans de ceux qui avoient profané le temple de Minerve dans l'affaire de * Cylon. Comme Périclès étoit de cette famille du côté de sa mere, la vûe des Lacédémoniens dans cette demande étoit, ou de le faire bannir, ou de diminuer son crédit. Ils n'y réussirent pas. Les seconds demandérent qu'on levât le siége de Potidée; qu'on mît en liber-

* *Ce Cylon s'étoit emparé de la Citadelle d'Athénes il y avoit plus de cent ans. Ceux qui l'accompagnoient y étant assiégés & réduits à une extrême famine, se réfugiérent dans le temple de Minerve comme dans un asyle; d'où on les tira & ils furent égorgés. Les auteurs de ce meurtre furent déclarés coupables d'impiété & de sacrilège, & comme tels bannis. Quelque tems après on les rappella.*

liberté ceux d'Egine, & sur-tout qu'on révoquât le Décret donné contre ceux de Mégare, sans quoi il ne pouvoit y avoir d'accommodement. Enfin il vint une troisiéme ambassade, qui ne disoit rien de tout cela, mais seulement que les Lacédémoniens vouloient la paix; & qu'il ne pouvoit y en avoir, si les Athéniens ne laissoient la Gréce en liberté.

LONGUE-MAIN.

§. XIV. *Affaires suscitées contre Periclès. Il détermine le peuple d'Athénes à soutenir la guerre contre les Lacédémoniens.*

Périclès s'opposa fortement à toutes ces demandes, & sur-tout à celle qui regardoit les Mégariens. Il avoit un grand crédit à Athénes, mais il y avoit aussi beaucoup d'ennemis. N'osant pas d'abord l'attaquer dans sa propre personne, il firent appeller en jugement devant le peuple les personnes qui lui étoient le plus attachées; Phidias, Aspasie, Anaxagore: & leur dessein étoit de pressentir par là les dispositions du peuple à l'égard de Périclès même.

Plut. in Pericl. pag. 168. 169.

On accusoit Phidias d'avoir volé des sommes considérables dans la construction de la statue de Minerve, qui

ARTAXERXE

étoit son bel ouvrage. La poursuite de cette affaire aiant été faite juridiquement dans l'assemblée, on n'y produisit aucune preuve des prétendus vols de Phidias. Car dès le commencement, par le conseil de Périclès, il avoit emploié l'or de la statue de maniére qu'on pouvoit l'ôter entiérement, & le peser ; ce que Périclès ordonna aux accusateurs de faire devant tout le monde. Mais Phidias avoit contre lui des témoins dont il ne pouvoit contester la vérité, ni étoufer la voix: c'étoient la beauté & la réputation de ses ouvrages, causes toujours subsistantes de l'envie qu'on lui portoit. Sur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée sur le bouclier de la déesse, il s'y étoit représenté lui-même au naturel, aussi bien que Périclès : &, par un art imperceptible, il avoit tellement lié & incorporé ces figures avec tout l'ouvrage, qu'il étoit impossible de les en ôter sans défigurer & mettre en piéces la statue entiére. Phidias fut donc traîné en prison, où il mourut soit de maladie, soit de poison. D'autres auteurs disent qu'il fut seulement exilé, & que depuis ce tems-là il fit la

Aristot. in tractat. de mund. p. 613.

la célébre ſtatue de Jupiter qui étoit à Olympie. Il n'eſt pas poſſible d'excuſer en aucune ſorte, ni l'ingratitude des Athéniens, de paier ainſi par la priſon ou par la mort le chef-d'œuvre de l'art : ni leur délicateſſe outrée, de prendre au criminel & de punir comme une faute capitale une action qui paroit innocente en elle-même, ou qui n'eſt tout au plus qu'une vanité, bien pardonnable dans un ouvrier.

Aſpaſie, née à Milet en Aſie, s'étoit établie à Athénes & s'y étoit fait un grand crédit, moins par les attraits de ſa beauté, que par la vivacité & la ſolidité de ſon eſprit, & par l'étendue de ſes connoiſſances. Tout ce qu'il y avoit de plus illuſtres citoiens dans la ville, tenoient à honneur de fréquenter ſa maiſon. Socrate lui-même s'y rendoit fort aſſiduement, & il ne rougit point de ſe donner pour ſon diſciple, & d'avouer que c'étoit d'elle qu'il avoit appris la rhétorique. Periclès prétendoit auſſi lui être redevable du talent de la parole qui le diſtinguoit ſi fort à Athénes, & s'être formé dans ſes converſations aux principes de la politique : car elle avoit une grande connoiſſance des ré-

Plut. in Menex. pag. 235.

ARTAXERXE

gles du gouvernement. D'autres raiſons encore plus fortes avoient formé leur liaiſon. Périclès n'aimoit point ſa femme. Il la céda de bon cœur à un autre, & prit á ſa place Aſpaſie, qu'il aima paſſionnément, quoiqu'elle fût d'une réputation plus que douteuſe. Elle fut accuſée d'impiété & de mauvaiſe conduite. Périclès ne la ſauva qu'à peine par ſes priéres, & par la compaſſion qu'il fit aux Juges en verſant, pendant qu'on plaidoit ſa cauſe, beaucoup de larmes, peu honorables à ſon caractére, & au rang de Chef du plus puiſſant état de la Gréce.

On avoit fait un Décret, par lequel il étoit ordonné qu'on dénonceroit a tous ceux qui n'admettoient point ce qu'on attribuoit au miniſtére des dieux, ou qui tenoient école & donnoient des leçons ſur ce qui ſe paſſe dans les airs & dans le mouvement des cieux,

a Τὰ θεῖα μὴ νομίζοντας, ἀλογυς περὶ τῶν μεταρσίων διδάσχοντας. *Anaxagore, enſeignant que l'intelligence divine donnoit ſeule un mouvement réglé à toutes les parties de la nature, & préſidoit au gouvernement de l'univers, détruiſoit par ce ſyſtème la pluralité des dieux, leurs pouvoirs, & toutes les fonctions particulières qui leur étoient aſſignées.*

cieux, matiéres qu'on regardoit comme injurieuſes à la religion établie. Le but de ce Décret étoit de faire tomber le ſoupçon ſur Périclès, à cauſe d'Anaxagore ſon maître. Ce Philoſophe enſeignoit qu'une ſeule Intelligence avoit débrouillé le chaos, & rangé le monde dans le bel ordre où nous le voions: ce qui n'étoit autre choſe que décréditer les dieux du paganiſme. Périclès deſeſpérant de le pouvoir ſauver, le fit ſortir de la ville, & le mit en ſureté.

Quand les ennemis de Périclès virent que le peuple approuvoit & recevoit avec plaiſir toutes ces dénonciations, ils l'accuſérent lui-même en perſonne, comme s'il avoit volé le public pendant ſon gouvernement. On fit un Décret, par lequel il étoit porté que Péricles rendroit au plutôt ſes comptes, que l'affaire ſeroit jugée par quinze cens Juges, & que l'action ſeroit appellée de rapine & de concuſſion. Il n'avoit rien à craindre dans le fonds, parce que dans le maniement des affaires publiques ſa conduite avoit toujours été irréprochable, ſur-tout du côté de l'intérêt: mais la mauvaiſe volonté du peuple dont il connoiſſoit la légéreté &

ARTAXERXE

l'inconſtance, ne laiſſoit pas de l'inquiéter. Un jour qu'Alcibiade, encore très jeune alors, alla à ſon logis pour le voir, on lui dit qu'il ne pouvoit pas lui parler, parce qu'il étoit actuellement occupé à de grandes affaires. S'étant informé quelles étoient donc ces affaires ſi importantes, on lui répondit que Périclès ſongeoit à rendre ſes comptes. *Il devroit bien plutôt*, repartit le jeune homme, *ſonger à ne les rendre pas*. En effet c'eſt à quoi Périclès ſe détermina. Pour conjurer l'orage, il prit le parti de ne plus s'oppoſer au panchant qu'avoit le peuple pour la guerre du Péloponnéſe qui depuis lontems ſe préparoit, perſuadé que par là les plaintes qu'on faiſoit ſe diſſiperoient bientôt, que l'envie céderoit à un motif plus fort, & que dans un danger ſi preſſant la ville ne manqueroit jamais de ſe jetter entre ſes bras, & de s'abandonner à ſa conduite, à cauſe de ſa puiſſance & de ſa grande réputation.

Plut. de Herod. malign. pag. 855. 856.

C'eſt ce qu'ont raporté quelques hiſtoriens; & les Poétes Comiques, du vivant & ſous les yeux de Périclès même, ne manquérent pas de répandre ce bruit dans le public, pour don-

ner

ner atteinte, s'ils pouvoient, à sa réputation & à son mérite, qui lui attiroit beaucoup d'envieux & d'ennemis. Plutarque, à ce sujet, fait une réflexion, qui pourroit être d'un grand usage, non seulement pour ceux qui sont chargés du gouvernement, mais pour toutes sortes de personnes, & pour le commerce ordinaire de la vie. Il trouve étrange, lorsque les actions sont bonnes en elles mêmes, & n'ont rien que de louable au dehors, que, pour décrier les grands hommes, on aille fouiller dans leur cœur, & que par une lâche & noire malignité on leur prête des vûes & des intentions qu'ils n'ont peutêtre jamais eues. Il souhaiteroit au contraire, quand le motif est obscur, & qu'une même action peut avoir deux faces, qu'on la regardât toujours du bon côté, & qu'on panchât à en juger favorablement. Il applique ce principe aux bruits qu'on avoit répandus sur Périclès, comme s'il n'eût allumé la guerre du Péloponnése que par des vûes particuliéres & intéressées, au lieu que toute sa conduite passée devoit faire juger que c'étoit par des raisons d'Etat & pour le bien public,

LONGUE-MAIN.

ARTAXERXE qu'il s'étoit enfin rendu à un sentiment, auquel jusques-là il avoit cru devoir s'opposer.

Thucyd. lib. 1. p. 93-99. Diod. lib. 12. p. 95-97.

Pendant que cette affaire étoit en mouvement à Athénes, les Lacédémoniens firent faire coup sur coup à Athénes par plusieurs ambassades les diverses demandes dont il a été parlé. L'affaire fut donc mise en délibération dans l'assemblée du peuple, & il y fut résolu qu'on opineroit conjointément sur tous les chefs, avant que de donner une réponse positive. Les avis furent partagés, comme c'est l'ordinaire ; & quelques-uns conclurent à abolir le Décret fait contre Mégare, qui paroissoit le principal obstacle à la paix.

Périclès parla en cette occasion avec une éloquence, que la vûe du bien public & de l'honneur de sa patrie, rendit plus véhémente encore & plus triomphante qu'elle ne l'avoit jamais paru. Il fit voir d'abord que le Décret de Mégare, sur lequel on insistoit le plus, n'étoit pas une chose aussi indifférente qu'on se l'imaginoit. Que la demande des Lacédémoniens à cet égard, n'étoit qu'une tentative pour sonder la disposition des Athéniens,

&

& connoitre si on pouvoit les entamer en les intimidant. Que de reculer dans cette occasion, c'étoit montrer de la crainte & avouer sa foiblesse. Qu'il ne s'agissoit de rien moins que de céder aux Lacédémoniens l'empire dont les Athéniens s'étoient mis en possession depuis plusieurs années par leur courage & leur fermeté. Que si on se relâchoit sur ce point, on leur imposeroit aussitôt de nouvelles loix, comme à des gens qui ont peur: au lieu qu'en résistant vigoureusement, on seroit contraint de les traiter au moins comme égaux. Que sur les contestations présentes on pouvoit prendre des arbitres, pour les terminer à l'amiable: mais qu'il ne convenoit point aux Lacédémoniens d'ordonner à Athénes d'un ton de maîtres qu'elle eût à quitter Potidée, à affranchir Egine, à révoquer le Décret de Mégare. Que cette conduite impérieuse étoit directement contraire au traité, qui portoit en termes formels, *Que s'il arrivoit quelque différent entre les alliés, on le vuideroit par des voies pacifiques,* SANS SE DESSAISIR DE CE Q'ON POSSEDOIT. Qu'au reste le moien le plus sûr de n'être pas toujours

LONGUE-MAIN.

ARTA-XERXE

jours en peine de contester ce qu'on posséde, c'est de prendre les armes en main, & de disputer ses droits à la pointe de l'épée. Que les Athéniens avoient de ce côté-là tout lieu d'espérer gain de cause; & pour leur en donner une plus vive idée, il fit une description magnifique de l'état présent des affaires d'Athénes, marquant en détail jusqu'où montoient ses fonds, ses revenus, ses flotes, ses troupes de terre & de mer, & celles de ses alliés, & comparant tout cela à la pauvreté de Lacédémone, destituée absolument de finances, qui sont pourtant le nerf de la guerre, & extrèmement foible du côté de la marine, qui en fait le principal succès.

Diod. lib. 12. p. 96. 97.

En effet il se trouvoit dans le trésor public, qu'on avoit transporté de Délos à Athénes, neuf mille six cens talens qui font près de vingt huit millions. Les contributions des alliés pour chaque année étoient de quatre cens soixante talens, (c'est-à-dire près de quatorze cens mille livres.) En cas de nécessité on pouvoit trouver des ressources infinies dans les ornemens des temples, puisque ceux de la statue seule de Minerve montoient

à

à cinquante talens d'or, (c'eſt-à-dire à quinze cens mille francs) que l'on pouvoit ôter de la ſtatue, ſans la détruire, & les remettre enſuite dans de meilleurs tems. Pour les troupes de terre, elles montoient à peu près à trente mille hommes, & la flote à trois cens galéres. Il les avertit ſur-tout de ne point hazarder de combat dans leur pays contre les Péloponnéſiens, qui avoient plus de troupes qu'eux : de ne compter pour rien le ravage de leurs terres qui pouvoit aiſément ſe réparer, mais de compter pour tout la perte des hommes qui étoit irréparable : de faire conſiſter toute leur politique à garder leur ville, & à ſe conſerver l'empire de la mer, qui tôt ou tard les rendroit maîtres de leurs ennemis. Il régla le plan de la guerre, non pour une ſeule campagne, mais pour tout le tems qu'elle dureroit, leur faiſant entrevoir les maux qu'ils avoient à craindre s'ils s'écartoient de ce ſyſtême, Périclès, après avoir ajouté d'autres conſidérations, tirées du caractère & du gouvernement intérieur des deux Républiques: l'une incertaine & flotante dans ſes délibérations, plus lente encore dans l'exécution parce

ARTA-XERXE

ce qu'elle est assujettie à attendre le consentement des alliés ; l'autre promte, décidée, indépendante, & maitresse des résolutions, ce qui n'est pas indifférent pour le succès des entreprises : Périclès, dis-je, termina son discours, & forma son avis. „ Il ne reste „ plus, dit-il, que de renvoier les am„ bassadeurs, & de leur répondre, que „ nous permettrons le commerce d'A„ thénes à ceux de Mégare, pourvû que „ les Lacédémoniens n'interdisent le „ leur, ni à nous, ni à nos alliés. Pour „ les villes de la Gréce nous laisserons „ libres celles qui l'étoient lors de no„ tre accord, à condition qu'ils en fe„ ront autant à l'égard de celles qui „ sont dans leur dépendance. Nous ne „ refusons point de nous en raporter à „ des arbitres pour tout ce qui fait le „ sujet de nos disputes, & nous ne „ commencerons point les premiers la „ guerre : mais nous nous défendrons „ fortement si l'on nous attaque.

On répondit aux ambassadeurs, suivant l'avis de Périclès. Ils s'en retournérent, & ne revinrent plus depuis. Bientôt après commença la guerre du Péloponnése.

CHA-

LONGUE-MAIN.

CHAPITRE SECOND.

Affaires des Grecs tant en Sicile qu'en Italie.

COMME la guerre du Péloponnése est un grand événement qui occupera un tems considérable, avant que d'y entrer je croi devoir exposer en peu de mots ce qui s'étoit passé de plus important jusqu'au tems où nous sommes dans la grande Gréce, soit en Sicile, soit en Italie.

§. I. *Défaite des Carthaginois dans la Sicile. Théron, tyran d'Agrigente. Régne de Gélon à Syracuse, & de ses deux freres. Rétablissement de la liberté.*

I. GELON.

Nous avons vû que Xerxès, qui ne se proposoit rien moins que d'exterminer entiérement les Grecs, avoit engagé les Carthaginois à porter la guerre contre ceux qui habitoient dans la Sicile. Ils y passérent avec une armée de terre de plus de trois cens mille hommes, & une flote composée de deux mille vaisseaux, & de plus de trois mille

AN. M. 3520. AV. J. C. 484. *Diod. lib.* 11. *p.* 1. & 16. 22.

ARTAXERXE. mille petits batimens de charge. Amilcar, le plus habile Capitaine qui fut alors à Carthage, fut chargé de cette expédition. Le succès ne répondit pas à un si formidable appareil. L'armée des Carthaginois fut entiérement défaite par Gélon qui avoit alors la principale autorité dans Syracuse.

Herod. lib. 7. *c.* 153-167. Ce Gélon étoit d'une ville de Sicile située sur la côte méridionale entre Agrigente & Camarine, appellée Gelas, d'où peutêtre il tira son nom. Il s'étoit fort distingué dans les guerres qu'Hippocrate, tyran de Géle, eut à soutenir contre ses voisins, qu'il subjugea presque tous & peu s'en falut qu'il ne se rendit maître de Syracuse. Après la mort d'Hippocrate, Gélon, sous prétexte de défendre les intérets & les droits des enfans du Tyran, prit les armes contre ses propres citoiens, & les aiant vaincus dans un combat, s'empara de l'autorité pour lui même. Quelque tems après il se rendit maître aussi de Syracuse par le moien de quelques bannis qu'il y avoit fait rentrer, & qui engagérent la populace à lui en ouvrir les portes. Pour lors il abandonna Géle à son frere Hiéron; & s'appliqua à étendre les limites de l'em-

l'empire de Syracuſe, & ſe rendit très puiſſant en fort peu de tems. On en peut juger par * les troupes conſidérables qu'il offrit aux ambaſſadeurs des Grecs qui venoient implorer ſon ſecours contre le Roi des Perſes, & par la demande qu'il fit d'être déclaré le Généraliſſime de leur armée, ce qu'on n'eut garde de lui accorder. La crainte où il étoit pour lors de ſe voir bientôt attaqué par les Carthaginois, l'empécha ſur-tout de donner du ſecours aux Grecs. Il agit au reſte en ruſé politique, & quand il ſut que Xerxès avoit paſſé l'Helleſpont, il envoia un homme affidé avec de grands préſens, & lui donna ordre d'obſerver quel ſeroit le ſuccès du premier combat, & en cas qu'il fût favorable à Xerxès de lui faire les ſoumiſſions de ſa part; ſinon, de raporter ſon argent. Il faut revenir aux Carthaginois.

LONGUEMAIN.

* *Il promettoit de fournir deux cens vaiſſeaux, & trente mille hommes de troupes.*

Ils étoient venus en Sicile ſur les vives ſollicitations de Térillus, autrefois tyran d'Himére, mais dépouillé par Théron, autre tyran qui régnoit à Agrigente. Ce dernier étoit d'une des plus illuſtres familles de toute la Gréce deſcendant en droite ligne de Cadmus. Il s'allia avec la maiſon qui ré-

ARTAXERXE gnoit alors à Syracuſe, & qui étoit compoſée de quatre freres, Gélon, Hiéron, Polyzéle, & Thraſybule. Il maria ſa fille au premier & il épouſa la fille du troiſiéme.

Amilcar aiant débarqué à Panorme, commença par mettre le ſiége devant Himére. Gélon accourut au ſecours de ſon beau-pere avec une armée nombreuſe; & tous deux enſemble défirent les Carthaginois. Cette victoire eſt peutêtre la plus complette qui ait jamais été remportée.

Le combat ſe donna le jour même de l'action des * Thermopyles. J'en ai raporté les circonſtances dans l'hiſtoire des Carthaginois. Il eſt remarquable qu'entre les conditions de paix que Gélon impoſa aux vaincus, une des principales fut qu'ils ceſſeroient d'immoler leurs enfans au dieu Saturne. Ce qui marque en même tems &

Tom. 1. p. 258. Plut. in Apopht. pag. 175.

* *Hérodote dit que cette bataille fut donnée le même jour que celle de Salamine: ce qui paroit moins vraiſemblable. Car les Grecs, inſtruits du ſuccès de Gélon, le priérent de venir à leur ſecours contre Xerxès ce qu'ils n'auroient pas fait après la bataille de Salamine, qui leur enfla tellement le courage, que depuis ce temslà ils ſe crurent aſſez forts pour réſiſter à leurs ennemis, & finirent cette guerre à leur avantage ſans le ſecours d'autrui.*

la cruauté des Carthaginois, & la piété de Gélon. LONGUE-MAIN.

Les dépouilles furent immenſes, & montoient à un prix infini. Gélon en deſtina la plus grande partie pour orner les temples de Syracuſe. Le nombre des priſonniers fut auſſi incroiable. Il en fit le partage avec une grande équité entre tous les alliés, qui les emploiérent à cultiver leurs terres, & à conſtruire de magnifiques édifices tant pour la décoration que pour l'utilité des villes, en prenant la précaution de leur mettre des fers aux piés. Pluſieurs citoiens d'Agrigente en avoient chacun juſqu'à cinq cens.

Gélon, après une victoire ſi glorieuſe loin d'en devenir plus fier & plus orgueilleux, ſe montra encore plus doux, plus affable, plus humain que jamais à l'égard des citoiens & des alliés. Au retour de cette campagne, il convoqua l'aſſemblée des Syracuſains, qui eurent ordre d'y venir armés. Pour lui, il s'y rendit ſans armes: expoſa à l'aſſemblée quelle avoit été ſa conduite, à quoi il avoit emploié les ſommes qu'on lui avoit confiées, & quel uſage il avoit fait de ſon autorité, ajoutant que ſi l'on avoit quelque

AN. M. 3525. Av. J. C. 479.

ARTAXERXE

que plainte à former contre lui, sa personne & sa vie étoient entre leurs mains. Tout le peuple, touché d'un discours si peu attendu, & encore plus de la confiance avec laquelle il s'abandonnoit à lui, répondit par une acclamation générale de joie, de louange, & de reconnoissance; & sur le champ, d'un commun accord, lui déféra l'autorité souveraine avec le titre de Roi. Et pour conserver à jamais la mémoire de l'action mémorable de Gélon qui étoit venu dans l'assemblée se mettre à la discrétion des Syracusains, ils lui érigérent une statue, où il étoit représenté avec un simple habit de citoien, sans ceinture & sans armes. Cette statue eut dans la suite un sort bien singulier, & digne des motifs qui la lui avoient fait ériger. Timoléon, plus de cent trente ans après, aiant rétabli la liberté à Syracuse, jugea à propros, pour n'y laisser aucune trace de gouvernement tyrannique & en même tems pour subvenir aux besoins du peuple, de faire vendre à l'encan toutes les statues des Princes & des Tyrans qui l'avoient gouvernée jusques-là. Mais auparavant il leur fit faire leur procès en forme, comme on le fait à des

Plut. in Timol. p. 247. Ælian. lib. 13. cap. 37.

des criminels, écoutant ſur chacune les témoins & les dépoſitions. Elles furent toutes condannées d'un commun ſuffrage, excepté celle de Gélon dont je parle ici, laquelle trouva un éloquent avocat dans la vive & ſincère reconnoiſſance des citoiens pour ce grand homme, dont ils reſpectoient encore la vertu comme s'il eût été vivant.

LONGUEMAIN.

Les Syracuſains n'eurent pas lieu de ſe repentir d'avoir confié une entiére autorité à Gélon. Elle n'ajouta rien au zèle qu'il avoit eu juſques-là pour leurs intérêts, mais le mit ſeulement en état de leur être plus utile. Car, par un changement juſques-là inoui, & dont a Tacite n'a vû depuis d'exemple que dans Veſpaſien, il fut le premier que la puiſſance ſouveraine ait rendu meilleur. Il donna le droit de bourgeoiſie à plus de dix mille étrangers qui avoient ſervi ſous lui. Ses vûes étoient de peupler la capitale, de rendre l'Etat plus puiſſant, de récompenſer les ſervices de ces braves & fidéles ſoldats, & de les attacher plus fortement à Syracuſe par le ſouvenir d'un établiſſement ſi avantageux qu'el-

Diod. l. 11. *pag.* 55.

a Solus omnium ante ſe principum in melius mutatus eſt. *Hiſt. lib.* 1. *cap.* 50.

ARTAXERXE qu'elle leur avoit procuré en les adoptant au nombre de ſes citoiens.

Plut. in Apophth. pag. 175. Il ſe piquoit ſur-tout d'une ſincérité, d'une vérité, d'une bonne foi à garder ſa parole, qui étoit à l'épreuve de tout : qualité eſſentielle dans un Prince, ſeule capable de lui attirer la confiance de ſes ſujets & des étrangers, & qui doit être regardée comme la baſe de toute bonne politique, & de tout bon gouvernement. Aiant beſoin d'argent pour une expédition qu'il méditoit, (il y a apparence que c'étoit avant la victoire remportée contre les Carthaginois) il s'adreſſa au peuple pour en tirer cette contribution. Mais voiant que les Syracuſains avoient peine à ſe réſoudre à prendre ſur eux cette dépenſe, il dit que ce qu'il leur demandoit n'étoit qu'un emprunt, & qu'il s'engageoit à le leur rendre auſſitôt après la guerre. Les ſommes lui furent fournies, & il les rendit exactement au tems marqué. Quelle reſſource pour l'Etat qu'une telle équité ! Quel malheur & quel aveuglememt d'y donner la plus légére atteinte !

Plut. ibid. Une de ſes principales attentions

&

(& en cela il fut imité par ſon ſucceſſeur) étoit de mettre en honneur le labourage & la culture des terres. On ſait combien la Sicile étoit un pays fertile en Blé, & quel immenſe revenu on pouvoit tirer d'un fonds ſi riche en le cultivant avec ſoin. Il animoit le travail par ſa préſence, & ſe faiſoit un plaiſir de paroitre quelquefois à la tête des laboureurs, comme dans d'autres occaſions on l'avoit vû marcher à la tête des troupes. Son deſſein n'étoit pas ſeulement, dit Plutarque, de fertiliſer & d'enrichir le pays, mais encore d'exercer ſes ſujets, de les accoutumer & de les endurcir au travail, & de les préſerver par ce moien de mille deſordres qui ſont la ſuite inévitable d'une vie molle & oiſive. Il eſt peu de maximes, en matiére de politique, ſur leſquelles les anciens aient plus inſiſté que ſur celle qui regarde la culture des terres, ce qui eſt une preuve de leur grande ſageſſe, & de la profonde connoiſſance qu'ils avoient des ſolides appuis & des véritables reſſources d'un Etat. Xénophon, dans un dialogue qui a pour titre Hiéron, & qui traite du Gouvernement, montre

LONGUEMAIN.

* *Pag.* 916. 917.

tre

ARTAXERXE tre quel avantage ce seroit pour un Etat, si le Prince étoit attentif à récompenser ceux qui excelleroient dans le labourage & dans la culture des terres. Il en dit autant de la guerre, du commerce, & de tous les arts, où l'honneur qu'on rendroit à ceux qui s'y distingueroient, mettroit tout en mouvement, exciteroit une noble & louable émulation parmi les citoiens, & feroit inventer mille moiens pour conduire ces arts à leur perfection.

Il ne paroit pas que Gélon eût été élevé comme l'étoient chez les Grecs les enfans des riches, à qui l'on apprenoit avec grand soin la musique & l'art de toucher les instrumens. Peut-étre fut-ce un effet de son peu de naissance, ou plutôt du peu de cas qu'il faisoit de ces sortes d'exercices. Un jour qu'on présenta après le repas, comme c'étoit la coutume, une lyre à tous les convives, quand le rang de Gélon fut venu, au lieu de toucher cet instrument comme avoient fait tous les autres il se fit amener son cheval, monta dessus avec une légéreté & une graçe admirable, & fit voir qu'il avoit appris quelque chose de meilleur que de jouer de la lyre.

Plut. in Apophth. pag. 175.

Depuis

Depuis la défaite des Carthaginois en Sicile, toutes les villes y jouiſſoient d'un profond repos, & Syracuſe ſur tout goutoit avec joie toutes les douceurs de la paix ſous le ſage gouvernement de Gélon. Il n'étoit pas de Syracuſe, & cependant tous les Syracuſains, ſi jaloux de leur liberté, s'étoient empreſſés de le faire leur Roi. Quoiqu'étranger, la ſouveraineté le vint chercher, ſans autre brigue de ſa part que celle du mérite. Il en connut tous les devoirs: il en ſentit le poids. Il ne l'accepta que pour l'avantage des peuples. Il ne ſe crut Roi que pour défendre l'Etat, que pour maintenir le bon ordre, que pour protéger l'innocence & la juſtice, que pour donner à tous ſes ſujets par ſa vie ſimple, modeſte, réglée, appliquée, le modéle de toutes les vertus civiles. Il ne prit pour lui de la Roiauté que les peines & les ſoins, que le zéle pour le bien public, que la ſatisfaction ſenſible de procurer par ſes veilles la tranquillité & le repos à des millions d'hommes: en un mot, il ne regarda la Roiauté que comme un engagement & comme un moien de rendre plus d'hommes heu-

LONGUEMAIN.

Diod. lib. 11. *pag.* 29. 30.

ARTAXERXE. reux. Il en bannit la pompe, le
la licence, & l'impunité de fa
mal. Il ne voulut point paroit
gner, mais il ſe contenta de fai
gner les loix. Il ne fit jamais ſe
ſes inférieurs qu'il étoit le maît
leur fit ſeulement comprendre q
& lui devoient céder à la raiſon
la juſtice. Pour ſe faire obéir,
moit à n'emploier que la perſuaſi
le bon exemple, qui ſont les a
de la vertu, & qui produiſent
une obéiſſance ſincére & conſtant

Une vielleſſe reſpectée, un
chéri & révéré par tous ſes ſujets
réputation également répandue a
dans & au dehors, ont été le fru
cette ſageſſe conſervée ſur le t
juſqu'au dernier ſoupir. Son régn
court, & ne fit que le montre
Sicile, pour donner dans ſa perf
le modéle d'un bon & d'un véri
Roi. Après avoir régné ſeulemen
ans, il mourut, infiniment reg
de tous ſes ſujets. Chaque fa
croioit avoir perdu ſon meilleur
ſon protecteur, ſon pere. Le p
lui érigea hors de la ville, dans
droit où ſa femme Démaréte avo
enſevelie, un ſuperbe monum

environné de neuf tours d'une hauteur & d'une magnificence extraordinaire, & lui décerna les honneurs qu'on rendoit alors aux demi-dieux, appellés autrement les Héros. Les Carthaginois dans la suite abbatirent ce monument, & Agathocle ces tours : mais, dit l'Historien, ni la violence, ni l'envie, ni le tems qui ruine tout, n'ont pu détruire la gloire de son nom, ni abolir la mémoire de ses grandes vertus & de ses belles actions, gravées par l'amour & par la reconnoissance dans le cœur des Siciliens.

LONGUE-MAIN.

II. HIE'RON.

Après la mort de Gélon, le sceptre demeura encore dans sa famille près de douze ans. Hiéron, l'aîné de ses freres, lui succéda.

AN. M. 3531. AV. J.C. 472.

Il faut, pour concilier les Auteurs au sujet de ce Prince, dont les uns le donnent pour un bon Roi, d'autres pour un tyran odieux; il faut, dis-je, distinguer les tems. Il y a beaucoup d'apparence qu'Hiéron, dans les commencemens de son régne, ébloui par l'éclat de la puissance souveraine, & corrompu par les flateries des courtisans, prit à tâche d'abord de s'écarter

ARTAXERXE

Diod. lib. 11. p. 51.

de la route que son prédecesseur venoit de lui marquer, & dont il s'étoit si bien trouvé. Ce jeune Prince étoit avare, violent, injuste, & ne songeoit qu'à satisfaire ses passions, sans se mettre en peine de s'attirer l'estime & l'affection des peuples, qui de leur côté avoient une extrême haine pour un Prince, qu'ils regardoient plutôt comme un tyran que comme un Roi. Il n'y eut que le respect pour la mémoire de Gélon qui les empécha d'éclater.

Diod. lib. 11. p. 36.

Quelque tems après qu'il fut monté sur le trône, il conçut de violens soupçons contre son frere Polyzéle, dont le grand crédit qu'il avoit dans la ville, lui fit craindre qu'il ne songeât à le détrôner. Pour se défaire sans bruit d'un ennemi, selon lui, fort dangereux, il voulut le mettre à la tête de quelques troupes qu'il envoioit au secours des Sibarites contre les Crotoniates, espérant qu'il périroit dans cette expédition. Le refus que fit son frere d'accepter ce commandement, l'aigrit encore davantage contre lui. Théron, qui avoit épousé la fille de Polyzéle, prit le parti de son beaupere. Il y eut à ce sujet de grands & de longs

longs différens entre le Roi de Syracuse & celui d'Agrigente : mais à la fin ils s'accommodérent par la sage entremise du poéte Simonide ; & pour rendre leur accommodement durable, ils le cimentérent par une nouvelle alliance. Hiéron épousa la sœur de Théron. Depuis ce tems-là les deux Rois vécurent en bonne intelligence. LONGUEMAIN. *Schol. in Pind.*

Une santé d'abord assez infirme, & éprouvée par de fréquentes maladies, laissa à Hiéron le tems de faire des réflexions, & lui fit naître la pensée d'appeller auprès de lui des personnes savantes, capables de l'entretenir agréablement, & de lui donner d'utiles instructions. Les plus célébres poétes de son tems se rendirent à sa Cour ; Simonide, Pindare, Bacchylide, Epicharme ; & l'on prétend que la douceur & les charmes de leur conversation ne contribuérent pas peu à adoucir l'humeur dure & sauvage d'Hiéron. *Ælian. lib. 4. cap. 15.*

Plutarque raporte de lui une parole qui marque une disposition excellente dans un Prince. Il disoit que sa maison & ses oreilles seroient toujours ouvertes à quiconque voudroit lui dire la vérité, & qui la lui diroit *In Apophth. p. 175.*

 avec

ARTAXERXE

avec franchise & sans ménagement.

Les poétes dont j'ai parlé n'excelloient pas seulement dans la poésie, mais avoient d'ailleurs un grand fonds d'érudition, & étoient regardés & consultés comme les Sages de leur tems. C'est ce que a Ciceron dit en particulier de Simonide. Il avoit beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi, & il s'en servoit pour le porter à la vertu.

Cic. lib. 1. de Nat. deor. n. 60.

Leurs entretiens rouloient assez souvent sur des matiéres de philosophie. J'ai déja remarqué ailleurs que dans une de ces conversations, Hiéron demanda à Simonide ce qu'il pensoit sur la nature & sur les attributs de la divinité. Celui-ci demanda un jour pour y réfléchir : le lendemain il en demanda deux, & alla toujours ainsi en augmentant. Pressé par le Prince de rendre raison de ces délais, il avoua que la matiére étoit au dessus de ses forces, & que plus il y pensoit, plus il y trouvoit d'obscurité.

Nous avons un excellent traité de Xénophon sur la maniére de bien gou-

a Simonides, non poeta solùm suavis, verùm etiam ceteroqui doctus sapiensque traditur. *Lib. 1. de Nat. deor. n. 60.*

gouverner, qui a pour titre *Hiéron*, & qui eſt un dialogue entre ce Prince & Simonide. Hiéron entreprend de prouver au Poéte que les Tyrans, les Rois, ne ſont pas ſi heureux qu'on ſe l'imagine. Entre un grand nombre de preuves qu'il en apporte, il inſiſte principalement ſur le malheur qu'ils ont d'être privés du plus grand bien & de la plus grande douceur de la vie, c'eſt-à-dire d'un véritable ami, dans le ſein duquel on puiſſe dépoſer ſûrement ſes chagrins, ſes inquiétudes, ſes ſecrets; qui partage avec nous nos joies & nos douleurs; en un mot qui ſoit un autre nous-même, & qui ne faſſe avec nous qu'un cœur & qu'une ame. Simonide de ſon côté lui donne d'admirables inſtructions ſur les devoirs de la Roiauté. Il lui repréſente qu'un Roi ne l'eſt pas pour lui, mais pour les autres: Que ſa grandeur conſiſte, non à ſe bâtir de ſuperbes palais, mais à conſtruire des temples, à fortifiér & à embellir ſes villes: Que ſa gloire eſt, non qu'on le craigne, mais qu'on craigne pour lui: Qu'un ſoin véritablement roial, n'eſt pas d'entrer en lice avec le premier-venu dans les Jeux Olympiques, c'é-

ARTAXERXE

(c'étoit la paſſion des Princes
tems-la, & en particulier * d'Hi
mais de diſputer avec les Rois
à qui réuſſira le mieux à ré
l'abondance dans ſes Etats, &
dre ſes peuples heureux.

Un autre poéte, c'eſt Pi
loue néanmoins ce même Hié
la victoire qu'il avoit remport
courſe Equeſtre. „ Ce Prince
„ dans ſon ode, qui gouvern
„ équité les peuples de l'op
„ Sicile, a cueilli la plus pur
„ de toutes les vertus. Il ſe f
„ noble plaiſir de ce que la p
„ la muſique ont de plus exq
„ aime les airs mélodieux, t
„ nous avons coutume d'en jo
„ table des perſonnes qui nou
„ chéres. Courage donc, pr
„ lyre, & monte-la ſur le to
„ rien. Si tu te ſens animé d'u
„ feu en faveur de ** Piſe &

* *On dit que Thémiſtocle le voian*
aux Jeux Olympiques avec un grand
ge, fut d'avis qu'on ne l'y admît pa
qu'il n'avoit point ſecouru les Grecs c
nemi commun, non plus que ſon
lon; & cet avis fit honneur au Génér
nien. Ælian lib. 9.c. 5. ** Piſe *étoit*
prés de laquelle ſe célébroient les Jeux
ques: Phérénice *le nom du Courſi*
ron, qui ſignifie, Remporteur de v

„ rénice : s'ils ont fait naître en toi les „ plus doux transports, lorsque ce „ généreux Coursier, sans être piqué „ de l'éperon, voloit sur les bords de „ l'Alphée, & portoit son maître au „ sein de la victoire ; chante le Roi „ de Syracuse, l'ornement de nos „ courses équestres. LONGUE-MAIN.

On peut voir l'ode entiére traduite par feu M. Massieu, dans le 6 e Tome des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, d'où j'ai extrait le peu que j'en ai raporté. J'ai été bien aise de faire connoitre Pindare au Lecteur par ce petit échantillon.

Cette ode est suivie immédiatement d'une autre, composée en l'honneur de Théron Roi d'Agrigente, vainqueur à la course des Chars. Plusieurs la regardent comme le chef-d'œuvre de Pindare, tant l'expression leur en paroit sublime, les sentimens nobles, la morale pure.

Je ne sai pas jusqu'à quel point il faut compter sur les autres louanges que Pindare donne à Hiéron ; car les poétes ne se piquent pas toujours d'une grande sincérité dans celles qu'ils accordent aux Princes : mais au

ARTAXERXE

moins il est certain qu'il avoit
sa Cour le rendez-vous des be
prits, & qu'il avoit sû les y
par ses maniéres honnêtes &
geantes, & encore plus par ses
lités, ce qui n'est pas un petit
pour un Roi.

On ne peut donner à la Cour
ron l'éloge que donne a Horace
de Mécéne, où régnoit un cara
rare parmi les savans, mais infi
plus estimable que toute leur
On ne connoissoit point dit H
dans cette aimable Cour, les b
timens de l'envie & de la jal
& l'on y voioit, dans ceux qui
geoient la faveur du maître, u
rite ou un crédit supérieur,
prendre ombrage. Il n'en éto
ainsi chez Hiéron, ni chez T
On dit que Simonide, & son
Bacchylide, tâchoient par toute
de critiques d'affoiblir l'estime
Princes témoignoient pour les
ges de Pindare. Celui ci, par d
représailles, les rabaisse étrang

Scholiast. Pind.

a Non isto vivimus illic,
Quo tu rere, modo. Domus hac ne
ulla est, Nec magis his aliena malis.
officit unquam, Ditior hic aut est q
ctior. Est locus uni Cuique suus *Hora*
Satyr. 10.

dans l'ode de Théron, en les comparant *à des corbeaux qui croassent inutilement contre le divin oiseau de Jupiter*. La vertu de Pindare n'étoit pas la modestie.

LONGUEMAIN.

Hiéron, aiant chassé de Catane & de Naxe les anciens habitans, y établit une nombreuse colonie, composée de dix mille hommes; dont cinq mille étoient Syracusains, & les cinq autres mille venus du Péloponnése. C'est ce qui engagea les habitans de ces deux villes à lui décerner après sa mort les honneurs qu'on rendoit aux Héros ou demi-dieux, parce qu'ils le regardoient comme leur fondateur.

Diod. lib. II. *p.* 37.

Il témoigna beaucoup de bonté aux enfans d'Anaxilaüs, qui avoit été tyran de Zancle, & grand ami de Gélon son frere. Comme ils étoient parvenus à l'âge viril, il les exhorta à prendre en main les rénes du gouvernement, après s'être fait rendre compte par leur tuteur, qui s'appelloit Micythe. Celui-ci aiant assemblé les plus proches parens & les meilleurs amis des jeunes Princes, rendit en leur présence un si bon compte de sa tutéle, que tous, ravis en admiration, donnérent des louanges extraordinaires à sa pru-

Ibid. pag. 50.

ARTAXERXE

dence, à sa bonne foi, & à sa justice. La chose alla si loin, que les jeunes Princes même le presserent très vivement de vouloir bien continuer à se charger du gouvernement comme il avoit fait jusques-la. Mais le sage Tuteur, préférant la douceur du repos à l'éclat du commandement, & d'ailleurs persuadé que l'intérêt de l'Etat demandoit que les jeunes Princes gouvernassent par eux-mêmes, prit le parti de la retraite. Hiéron mourut après avoir régné onze ans.

III. THRASYBULE.

Diod. lib. 11. *p.* 51. 52.

Son frere Thrasybule lui succéda, & contribua beaucoup par sa mauvaise conduite à le faire regretter. Plein d'orgueil, & d'une fierté brutale, il comptoit pour rien les hommes, croiant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il se livra entiérement au conseil flateur des jeunes insensés qui l'environnoient. Il traitoit tous ses sujets avec la derniére dureté, bannissant les uns, confisquant le bien des autres, & en faisant mourir un grand nombre. Les Syracusains ne purent souffrir lontems une si dure servitude. Ils ap-

appellérent à leur secours les villes voisines, intéressées comme eux à secouer le joug de la tyrannie. Thrasybule fut assiégé dans Syracuse même, dont il avoit retenu une partie sous sa domination, savoir l'Achradine, & l'Ile, qui étoit très fortifiée; le troisiéme quartier de la ville, nommé Tyque, étoit entre les mains de ses ennemis. Après une assez foible résistance, aiant demandé à capituler, il quitta la ville, & se retira en exil chez les Locriens. Il n'avoit été sur le trône qu'un an. Syracuse rentra ainsi en liberté. Elle délivra aussi les autres villes de Sicile de la tyrannie, établit par tout le gouvernement populaire, & s'y maintint elle-même pendant soixante ans jusqu'au tems de Denys le Tyran, qui l'asservit de nouveau.

LONGUE-MAIN.

Depuis que la Sicile eut été délivrée de la domination des Tyrans & que la liberté eut été rendue à toutes les villes, comme le pays par lui-même étoit extrêmement fertile, & que la paix dont on jouissoit par tout laissoit tout le loisir de s'appliquer à la culture des terres, & à la nourriture des troupeaux, les peuples de cette Ile devinrent fort puissans, & amassé-

AN. M. 3544. AV. J. C. 460.

Diod. lib. 11. pag. 55. &c.

ARTA-XERXE rent de grandes richesses. Pour conserver à jamais la mémoire de l'heureux jour où ils avoient secoué le joug de la servitude par l'exil de Thrasybule, ils ordonnérent dans l'assemblée générale de la nation, que l'on érigeroit une statue colossale à Jupiter Libérateur; que tous les ans, dans ce jour-là, on célébreroit une fète solennelle en action de graces du rétablissement de la liberté, & qu'on immoleroit aux dieux quatre cens cinquante taureaux, qui serviroient aussi à traiter le peuple dans un festin commun.

Il resta toujours néanmoins dans l'esprit de plusieurs particuliers je ne sai quel levain secret de tyrannie, qui troubla souvent la douceur de cette paix, & causa dans la Sicile divers mouvemens, dans le détail desquels je ne croi pas devoir descendre. Pour en prévenir l'effet, on établit à Syracuse le Pétalisme, qui étoit à peu près la même chose que l'Ostracisme à Athénes, & qu'on appelle ainsi du mot grec πέταλον qui signifie *une feuille*, parce qu'on donnoit son suffrage sur une feuille d'olivier. Ce jugement s'exerçoit contre les citoiens dont la puis-

Ibid. pag. 65.

puiſſance donnoit lieu de craindre qu'ils ne ſongeaſſent à ſe faire tyrans, & les banniſſoit pour dix ans : mais il ne ſubſiſta pas lontems, & fut bientôt aboli, parce que la crainte d'y ſuccomber aiant porté les plus gens de bien à ſe retirer, & à renoncer au gouvernement, les premiéres places n'étoient plus remplies que par ceux des citoïens qui avoient le moins de mérite. LONGUE-MAIN.

Deucetius, ſelon Diodore, étoit Chef des peuples appellés proprement Siciliens. Les aiant tous réunis en un ſeul corps, excepté ceux d'Hybla, il devint fort puiſſant, & forma pluſieurs grandes entrepriſes. Ce fut lui qui bâtit la ville *Palica*; près du temple des dieux nommés *Palici*. Ce temple étoit fort célébre par quelques merveilles qu'on en raconte, & encore plus par la ſainteté & la religion des ſermens qu'on y prétoit, dont on dit que le violement étoit toujours ſuivi d'une punition promte & exemplaire. C'étoit un aſyle aſſuré pour tous ceux qu'une puiſſance ſupérieure accabloit, & ſur tout pour les eſclaves véxés injuſtement par leurs maîtres, ou traités par eux

Diod. p. 67. 70.

ARTA-XERXE. eux trop cruellement. Ils y demeuroient en sûreté, jusqu'à ce que des arbitres & des médiateurs eussent fait leur paix; & il n'y avoit point d'exemple que jamais aucun maître eût manqué à la parole qu'il avoit donnée de pardonner à ses esclaves, tant les dieux qui présidoient à ce temple étoient en réputation de venger sévérement le parjure.

Ce Deucétius, après plusieurs succés fort heureux, & plusieurs actions où il avoit remporté de grands avantages sur les ennemis, & en particulier sur les Syracusains, vit tout d'un coup changer sa fortune par la perte d'une bataille, & fut abandonné de presque toutes ses troupes. Dans la consternation & l'abbattement où le jetta une désertion si subite & générale, il prit une résolution que le désespoir seul pouvoit lui inspirer. Il se retira sut le soir & de nuit à Syracuse, avança jusques dans la place publique; & là, humble suppliant prosterné aux piés des autels, il abandonna sa vie & ses Etats à la merci des Syracusains, c'est-à-dire de ses ennemis déclarés. La singularité du spectacle attira un grand concours du peuple. Les Ma-

gistrats aussitôt convoquérent l'assemblée, & mîrent l'affaire en délibération. On commença par entendre les Orateurs, chargés ordinairement de haranguer le peuple, qui l'animérent extrémement contre Deucétius, comme contre un ennemi public, que la Providence elle-même sembloit leur présenter, pour venger & punir par sa mort tous les torts qu'il avoit faits à la République. Un tel discours fit horreur à tout ce qu'il y avoit de gens de bien dans l'assemblée. Les plus sages & les plus anciens d'entre les Sénateurs représentérent. „ Qu'il ne faloit pas considérer ici ce que méritoit Deucétius, mais ce qui convenoit aux Syracusains : qu'ils ne devoient plus envisager en lui un ennemi, mais un suppliant, qualité qui rendoit sa personne sacrée & inviolable : Qu'il y avoit une déesse (elle s'appelloit Némésis) vengeresse des crimes, sur tout de la cruauté & de l'impiété, laquelle sans doute ne laisseroit pas celle-ci impunie : Qu'outre qu'il y a de la bassesse & de l'inhumanité d'insulter à l'infortune des malheureux, & de vouloir écraser ceux qu'on

LONGUEMAIN.

„ trou-

ARTAXERXE

„ trouve déja abbatus sous ses piés ; „ il étoit de la grandeur & du bon „ naturel des Syracusains de faire paroitre de la bonté & de la clémence „ à l'égard de ceux même qui en sont „ le moins dignes. „ Tout le peuple se rendit à cet avis, & d'un commun consentement conserva la vie à Deucétius. La ville de Corinthe, métropole & fondatrice de Syracuse, lui fut marquée pour lieu de sa retraite, & les Syracusains s'engagérent à lui fournir tout ce qui lui étoit nécessaire pour y vivre honorablement. Qui ne comprend pas, en comparant ces deux avis, de quel côté est le beau & le grand ?

§. II. *De quelques personnes & de quelques villes célébres dans la grande Gréce. Pythagore, Charondas, Zaleucus, Milon l'Athléte : Crotone : Sybaris, Thurium.*

1. *Pythagore.*

Diog. Laert. in vit. Pythag.
AN. M. 3480.
AV. J. C. 524.

En traitant de ce qui regarde la Grande Gréce en Italie, je ne dois pas omettre Pythagore, qui en a fait l'honneur. Il étoit de Samos. Après avoir parcouru beaucoup de pays, & s'être enrichi l'esprit d'un grand nombre

bre de rares connoiſſances, il revint dans ſa patrie, où il ne fit pas un long ſéjour à cauſe du gouvernement tyrannique qu'il y trouva établi par Polycrate, qui avoit néanmoins pour lui tous les égards poſſibles, & qui faiſoit de ſon mérite le cas qu'il devoit. Mais l'étude des ſciences, & ſur tout de la philoſophie, ne peut guéres s'accorder avec la ſervitude, même la plus douce & la plus honorable. Il paſſa donc en Italie, & fit ſa demeure ordinaire à Crotone, à Metapont, à Héraclée, à Tarente. Servius Tullius, ou Tarquin le ſuperbe, régnoit pour lors à Rome : ce qui détruit abſolument l'opinion de ceux qui croioient que Numa Pompilius, ſecond Roi des Romains, qui vivoit plus de cent ans auparavant, avoit été diſciple de Pythagore; opinion fondée apparemment ſur la reſſemblance de leurs mœurs, de leur caractère, & de leurs principes.

LONGUE-MAIN.

Liv. lib. 1. *n.* 18.

a Tout le pays ſe reſſentit bientôt de la préſence de ce grave Philoſophe. Le

a Pythagoras, cùm in Italiam veniſſet, exornavit eam Græciam, quæ magna dicta eſt, & privatim & publicè, præſtantiſſimis & inſtitutis, & artibus. *Cic. Tuſcul. Quæſt. lib.* 5. *n.* 10.

ARTA-XERXE. Le goût de l'étude, & l'amour de la sagesse, s'y répandirent presque généralement en fort peu de tems. On accouroit de toutes les villes voisines pour voir Pythagore, pour l'entendre, & pour profiter de ses salutaites avis. Tous les Princes du pays se faisoient un plaisir & un honneur de l'avoir chez eux, de s'entretenir avec lui, & de prendre de ses leçons sur la maniére de gouverner sagement les peuples. Son école devint la plus célébre qui eût encore été. Il n'avoit pas moins de quatre ou cinq cens disciples. Avant que de les admettre dans ce rang, il les éprouvoit dans une espéce de noviciat qui duroit cinq ans, & pendant tout ce tems-là il les condannoit à un rigoureux silence, parce qu'il vouloit qu'il fussent instruits avant que de parler. J'exposerai quels étoient ses dogmes & ses sentimens, lorsque je parlerai des différentes sectes des Philosophes : tout le monde sait que la métempsycose en étoit un des principaux. Ses disciples avoient un grand respect pour tout ce qui sortoit de sa bouche, & sans autre examen, il suffisoit qu'il eût parlé pour se faire croire ; & pour assurer que quelque chose

chose étoit vrai, ils avoient coutume de s'exprimer ainsi : *Le Maître l'a dit.* C'étoit porter trop loin la déférence & la docilité, que de renoncer ainsi à tout examen, & de faire le sacrifice absolu de sa raison & de ses lumiéres ; sacrifice qui n'est dû qu'à la seule autorité divine, infiniment supérieure à toute notre raison & à toutes nos lumiéres, & qui a droit par conséquent de leur imposer la loi, & de leur parler en souveraine.

LONGUEMAIN. Αὐτὸς ἔφα.

Il sortit de l'école de Pythagore un grand nombre d'illustres disciples, qui firent un honneur infini à leur maître : de sages Législateurs, de grands Politiques, des personnes habiles dans toutes les sciences, des hommes capables de gouverner les Etats, & d'être les Ministres des plus grands Princes. [a] Lontems après sa mort, cette partie de l'Italie qu'il avoit cultivée & instruite par ses leçons, étoit encore regardée comme la pépiniére & le séjour des savans en tout genre, & elle se maintint pen-

[a] Pythagoras tenuit magnam illam Græciam cum honore, & disciplina, tum etiam auctoritate, multaque secula postea sic viguit Pythagoreorum nomen, ut nulli alii docti viderentur. *Tuscul. Quæst. lib.* 1. *n.* 38.

ARTAXERXE pendant plusieurs siécles dans cette glorieuse possession. Il faloit qu'à Rome on eût une grande idée du mérite & de la vertu de Pythagore, puisque l'oracle de Delphes aiant ordonné aux Romains pendant la guerre des Samnites d'ériger deux statues dans l'endroit le plus célébre de la ville, l'une au plus sage, l'autre au plus courageux des Grecs, ils les érigérent dans le lieu des Comices à Pythagore & à Thémistocle. On ne sait rien de certain sur le lieu ni sur le tems de la mort de Pythagore.

Plin. lib. 34. c. 6.

2. *Crotone. Sybaris. Thurium.*

AN. M. 3295. Av. J. C. 709.

Strab. lib. 6. p. 262. & 269. Dionys. Halicarn. Antiq. Rom. lib. 2. p. 121.

Crotone fut fondée par Myscellus chef des Achéens la troisiéme année de la XVII. Olympiade. Ce Myscellus étant allé à Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon sur le lieu où il bâtiroit sa ville, y trouva Archias le Corinthien, qu'un semblable dessein y avoit amené. Le Dieu les écouta favorablement, & après les avoir déterminés sur le lieu le plus convenable à leurs nouveaux établissemens; il leur proposa différens avantages, & leur laissa entre autres le choix des richesses ou de la santé. Les richesses tou-

touchérent Archias, Myſcellus demanda la ſanté; &, ſi l'on en croit l'hiſtoire, Apollon fut fidéle à tous les deux. Archias fonda Syracuſe, qui devint en peu de tems la plus opulente ville de la Gréce. Myſcellus fonda Crotone, ſi fameuſe par la longue vie & par la force naturelle de ſes habitans, qu'elle étoit paſſée en proverbe pour ſignifier un lieu fort ſain, & où l'air étoit d'une extrême pureté. Elle ſe ſignala par un grand nombre de victoires dans les Jeux de la Gréce, & Strabon dit que dans une même Olympiade ſept Crotoniates furent couronnés aux Jeux Olympiques, & remportérent tous les prix du Stade.

LONGUEMAIN.

Κρότωνος ὑγιέστερος.

Sybaris étoit ſituée à dix lieues de Crotone, (200 ſtades) & avoit été fondée auſſi par les Achéens, mais avant l'autre. Cette ville dans la ſuite devint fort puiſſante. Elle avoit ſous ſa dépendance quatre peuples voiſins & vingt-cinq villes, de ſorte qu'elle ſeule pouvoit mettre ſur pié trois cens mille hommes. Cette richeſſe & cette opulence furent bientôt ſuivies d'un luxe & d'un déréglement de mœurs qu'on a peine à croire. Les citoiens n'étoient occupés que de feſtins, de jeux,

Strab. lib. 6. p. 263. Athen. lib. 12. p. 518. 520.

ARTAXERXE. jeux, de ſpectacles, de parties de plaiſir & de débauches. Il y avoit des récompenſes publiques & des marques de diſtinction pour ceux qui donnoient de plus magnifiques repas, & même pour les cuiſiniers qui réuſſiſſoient le mieux dans l'art important de faire de nouvelles découvertes pour la bonne chere, & d'inventer de nouveaux rafinemens pour ſatisfaire le goût. La délicateſſe & la moleſſe étoient portées ſi loin, qu'on écartoit ſévérement de la ville tous les ouvriers qui faiſoient trop de bruit en travaillant, & qu'on n'y ſouffroit point de cocqs, de peur que leur chant aigu & perçant ne troublât la douceur du ſommeil.

AN. M. 3474. AV. J. C. 520. *Diod. lib. 12. pag. 76. 85.*

A tous ces maux ſe joignirent la diſſenſion & la diſcorde, ce qui cauſa leur ruine. Cinq cens des plus riches de la ville en aiant été chaſſés par la faction d'un particulier nommé Télys, ſe réfugiérent à Crotone. Télys les fit redemander, & ſur le refus que firent les Crotoniates de les livrer, déterminés à cette généreuſe réſolution par l'avis de Pythagore qui étoit alors chez eux, la guerre fut déclarée. Les Sybarites ſe mirent en campagne avec trois cens

cens mille hommes, les Crotoniates avec cent mille seulement, mais ils avoient à leur tête Milon, ce fameux Athléte, dont il sera bientôt parlé, qui étoit couvert d'une peau de lion, & armé d'une massue, comme un autre Hercule. Ceux-ci remportérent une victoire complette, & firent main basse sur tous les fuiards, de sorte qu'il ne s'en sauva qu'un petit nombre, & leur ville demeura déserte. Environ soixante ans après, des Théssaliens vinrent s'y établir : mais ils n'y demeurérent pas lontems en repos, & en furent chassés par les Crotoniates. Réduits à cette facheuse extrémité, ils implorérent le secours de Sparte & d'Athénes. Les Athéniens, touchés de compassion pour le pitoiable état où ils étoient réduits, après avoir fait proclamer dans le Péloponnése que ceux qui voudroient se joindre à cette colonie pouvoient le faire librement, envoiérent aux Sybarites une flote de dix vaisseaux, sous la conduite de Lampon & de Xénocrate.

LONGUEMAIN.

Ils bâtirent une ville près de l'ancienne Sybaris, qu'ils appellérent *Thurium*. Deux Savans illustres, l'un orateur, l'autre historien, se joigni-

AN. M. 3560. AV. J. C. 444.

ARTAXERXE rent à cette colonie. Le premier étoit Lysias, âgé pour lors seulement de quinze ans. Il demeura à Thurium jusqu'au malheur arrivé aux Athéniens dans la Sicile, & passa pour lors à Athénes. Le second étoit Hérodote. Quoiqu'il fût natif d'Halicarnasse ville de Carie, il fut pourtant censé être de Thurium, parce qu'il s'y établit avec cette colonie. J'en parlerai ailleurs plus au long.

Dionis. Halicarn. in vit Lys. p. 82. Strab. l. 14. p. 656.

La division se mit bientôt dans la ville, à l'occasion des nouveaux habitans, que les autres vouloient priver de toutes les charges & de tous les priviléges. Mais comme ils étoient en bien plus grand nombre, ils chassérent tous les anciens Sybarites, & demeurérent seuls maîtres de la ville. Soutenus par l'alliance qu'ils firent avec les Crotoniates, ils devinrent en peu de tems fort puissans; & aiant établi dans leur ville le gouvernement populaire, ils en distribuérent les citoiens en dix Tribus, auxquelles ils donnérent le nom des différens peuples d'où ils étoient sortis.

3. *Charondas Législateur.*

Alors ils ne songérent plus qu'à affer-

affermir leur gouvernement par de sages loix; & pour cet effet choisirent entr'eux Charondas élevé dans l'école de Pythagore, qu'ils chargérent du soin de les dresser. J'en raporterai ici quelques-unes. LONGUE-MAIN.

1 ment. Il donna exclusion du Sénat & de toute dignité publique à quiconque passeroit à de secondes noces après avoir eu des enfans d'un premier lit: persuadé qu'un homme si peu attentif aux intérets de ses enfans, ne le seroit pas davantage à ceux de la patrie; & que s'étant montré mauvais pere, il seroit mauvais magistrat.

2. Il condanna les calomniateurs à être conduits par toute la ville couronnés de bruiére, comme les plus méchans de tous les hommes: ignominie à laquelle le plus souvent ils ne pouvoient survivre. La ville, délivrée de cette peste, recouvra le repos & la tranquillité. Les [a] calomniateurs sont en effet la source la plus ordinaire des troubles publics & particuliers, &, selon la remarque de Tacite, trop épargnés, dans la plupart des Etats.

 3. Il

[a] Delatores, genus hominum publico exitio repertum, & pœnis quidem nunquam satis coercitum. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 30.*

ARTAXERXE

3. Il établit une loi toute nouvelle contre une autre sorte de peste & de contagion, qui est, dans une république, la cause ordinaire de la corruption des mœurs; en donnant action contre ceux qui se lieroient d'amitié & de commerce avec les méchans, & les condannant à une amende considérable.

4. Il voulut que tous les enfans des citoiens fussent instruits dans les belles lettres, dont l'effet propre est de polir & de civiliser les esprits, d'inspirer des mœurs douces, & de porter à la vertu; ce qui fait le bonheur d'un Etat, & est également nécessaire à tous les citoiens. Dans cette vûe, il stipendia des maîtres publics, afin que l'instruction étant gratuite, pût devenir générale. Il regardoit l'ignorance comme le plus grand des maux, & la source de tous les vices.

5. Il fit une loi à l'égard des orphelins qui paroit assez sensée: en confiant le soin de leur éducation aux parens du côté maternel, de qui il n'y avoit rien à craindre contre leur vie; & l'administration de leurs biens aux parens du côté paternel, qui avoient intérêt de les conserver, pouvant en de-

devenir les héritiers par la mort des pupilles. LONGUEMAIN.

6. Au lieu de punir de mort les déferteurs, & ceux qui quittoient leur rang & fuioient dans le combat, il se contenta de les condanner à paroitre pendant trois jours dans la ville revêtus d'un habit de femme : espérant que la crainte d'une telle honte ne produiroit pas moins d'effet que celle de la mort, & d'ailleurs voulant donner lieu à ces lâches citoiens de réparer & de couvrir leur faute dans la premiere occasion.

7. Pour empécher que ses loix ne fussent abrogées avec trop de facilité & de témérité, il imposa une condition bien dure & bien hazardeuse à ceux qui proposeroient d'y faire quelque changement. Ils devoient paroitre dans l'assemblée publique avec une corde au cou : & si le changement proposé ne passoit point, être étranglés sur le champ. Dans toute la suite du tems il n'arriva que trois fois de proposer de tels changemens ; & ils furent acceptés.

Charondas ne survécut pas lontems à ses loix.. Revenant un jour de poursuivre des voleurs, & trouvant la ville en

ARTA-XERXE. en tumulte, il entra tout armé dans l'assemblée, ce qu'il avoit défendu par une loi expresse. Un particulier lui reprocha qu'il violoit lui-même ses loix. *Non*, dit-il, *je ne les viole point, mais je les scellerai de mon sang*; & sur le champ il se tua de son épée.

Zaleucus, autre Législateur.

Diod. lib. 12. pag. 79-85.

Dans le même tems, il y eut chez les Locriens un autre Législateur célébre, nommé ZALEUCUS, disciple de Pythagore aussi bien que Charondas. Il ne nous reste presque qu'une espéce de préambule qu'il avoit mis à la tête de ses loix, qui en donne une grande idée. Il demande de ses citoiens avant tout, qu'ils croient & soient fortement persuadés qu'il y a des dieux; & il ajoute qu'il ne faut que lever les yeux vers le ciel, & en considérer l'ordre & la beauté, pour se convaincre qu'un ouvrage si merveilleux ne peut point être l'effet du hazard ni de l'industrie humaine. Par une conséquence & une suite naturelle de cette persuasion, il les exhorte à honnorer & à respecter les dieux, comme auteurs de tout ce qu'il y a de bon, de juste, & d'honnête parmi les mortels; & de les hono-

ver,

ter, non simplement par des sacrifices & par des magnifiques présens, mais par une sage conduite,& par des mœurs pures & chastes,qui plaisent aux dieux infiniment plus que tous les sacrifices.

LONGUE MAIN.

Après cet exorde si plein de religion & de pieté, où il montre la Divinité comme la source primitive des loix, comme la principale autorité qui en commande l'observation, comme le plus puissant motif pour y être fidéle, & comme le parfait modéle auquel on doit se conformer, il passe au détail des devoirs que les hommes ont les uns à l'égard des autres, & leur donne un précepte fort propre à conserver dans le commerce de la vie la paix & l'union, en commandant de ne pas rendre éternelle les haines & les dissensions, ce qui marqueroit un esprit féroce & indomtable; mais d'en user à l'égard de leurs ennemis, comme devant bientôt les avoir pour amis. Il ne faut pas attendre du paganisme une plus haute perfection.

Quant à ce qui regarde les Juges & les Magistrats, après leur avoir représenté qu'en prononçant les jugemens ils ne doivent se laisser prévenir ni par l'amitié, ni par la haine, ni par aucu-

ARTA-XERXE ne autre passion; il se contente de les exhorter à éviter avec soin toute hauteur & toute dureté à l'égard des parties, qui sont assez à plaindre d'avoir à essuier les peines & les fatigues qu'entraîne après elle la poursuite d'un procès. Leur place en effet, quelque laborieuse qu'elle soit, ne leur donne aucun droit de faire sentir leur mauvaise humeur aux parties. Ils leur doivent la justice par état & par la qualité même de Juges; & lorsqu'ils la leur rendent, même avec douceur & avec humanité, ce n'est qu'une dette dont ils s'acquittent, & non une grace qu'ils leur accordent.

Pour écarter de sa République le luxe, qu'il regardoit comme la ruine certaine d'un Etat, il ne suivit pas la pratique établie parmi quelques nations, où l'on croit qu'il suffit, pour le réprimer, de punir les contraventions à la loi par des amendes pécuniaires. Il s'y prit, dit l'historien, d'une maniére plus adroite & plus ingénieuse, & en même tems plus efficace. Il défendit aux femmes de porter des étofes riches & précieuses, des habits brodés, des pierreries, des pendans d'oreilles, des colliers, des brasselets, des anneaux

d'or,

d'or, & d'autres ornemens de cette sorte, n'exceptant de cette loi que les femmes prostituées. Il fit, à l'égard des hommes, un réglement semblable à proportion, n'en exceptant pareillement que ceux qui consentiroient à passer pour débauchés & pour infames. Par cette voie il détourna facilement & sans violence les citoiens de tout ce qui sentoit le luxe & la mollesse.[a] Car il ne se trouva personne qui eût assez renoncé à tout sentiment d'honneur, pour vouloir porter aux yeux de toute une ville les marques de sa honte, s'attirer par là le mépris & la risée publique, & deshonorer pour toujours sa famille.

LONGUE-MAIN.

5. *Milon l'Athléte.*

Nous l'avons vû à la tête d'une armée remporter une fort grande victoire. Mais il étoit encore plus célébre par sa force athlétique, que par son courage guerrier. On le surnommoit *le Crotoniate*, du nom de Crotone sa patrie. C'est celui dont nous avons dit que Démocéde, ce fameux médecin, qui

 étoit

a More inter veteres recepto, qui satis pœnarum adversùs impudicas in ipsa professione flagitii credebant *Tacit. Annal. lib. 2. cap. 85.*

étoit son compatriote, avoit épousé la fille, après s'être sauvé de la Cour de Darius pour revenir dans la Gréce.

Lib. 6. p. 369. 370.

Pausanias dit que Milon fut sept fois victorieux aux Jeux Pythiens, une fois étant enfant; qu'il remporta six victoires aux Jeux Olympiques, toutes à la lutte, l'une desquelles lui fut ajugée aussi pendant son enfance; & que s'étant présenté une septiéme fois à Olympie pour la lutte, il ne put y combattre faute d'antagoniste. Il empoignoit une grenade de maniére, que, sans l'écraser, il la serroit suffisamment pour la retenir malgré les efforts de ceux qui tachoient de la lui arracher. Il se tenoit si ferme sur un * disque qu'on avoit huilé pour le rendre plus glissant, qu'il étoit impossible de l'y ébranler. Il ceignoit sa tête d'une corde, comme d'un diadème, après quoi, retenant fortement son haleine, les veines de sa tête s'enfloient jusqu'au point de rompre la corde. Lorsqu'appuiant son coude sur son côté il présentoit la main droite ouverte, les doigts serrés l'un contre l'autre à l'exception du pouce qu'il élevoit, il n'y avoit force d'homme qui pût lui écarter le petit doigt des trois autres.

* *Le disque étoit une espéce de palet, de forme plate & ronde.*

Tout cela n'étoit dans Milon qu'une vaine & puérile ostentation de ses forces : le hazard lui fournit une occasion d'en faire un usage bien plus louable. Un jour qu'il écoutoit les leçons de Pythagore, (car il étoit l'un de ses disciples les plus assidus) la colonne qui soutenoit le plafond de la sale où l'auditoire étoit assemblé, aiant été tout d'un coup ébranlée par je ne sai quel accident, il la soutint lui seul, donna le tems aux auditeurs de se retirer, & après avoir mis les autres en sureté, il se sauva lui-même.

LONGUEMAIN.

Strab. lib. 6. p. 263.

Ce qu'on raconte de la voracité des Athlétes, est presque incroiable. Celle de Milon étoit à peine rassasiée de vingt mines (ou livres) de viandes, d'autant de pain, & de trois * conges de vin en un jour. Athénée raporte qu'une fois aiant parcouru toute la longueur du stade portant sur ses épaules un taureau de quatre ans, il l'assomma d'un coup de poing, & le mangea tout entier dans la journée. Je passe volontiers le reste à Milon : mais y a-t-il la moindre vraisemblance qu'un homme puisse manger seul un beuf entier en un jour.

Athen. lib. 10. p. 412.

* *Trente livres, ou quinze pintes.*

On dit que Milon, dans son extré-

Cic. de Senect. num. 27.

ARTAXERXE me vielleſſe, voiant les autres Athlétes s'exercer à la lutte, & conſidérant ſes bras autre fois ſi robuſtes, mais que l'âge avoit extrèmement affoiblis, s'écria en pleurant : *Ah : maintenant ces bras ſont morts.*

Pauſan. lib.6. pag. 370. Cependant il oublia, ou ſe diſſimula à lui même ſon affoibliſſement ; & la confiance en ſes forces, qu'il conſerva juſqu'à la fin, lui devint fatale. Aiant trouvé en ſon chemin un vieux chêne entr'ouvert par quelques coins qu'on y avoit enfoncés à force, il entreprit d'achever de le fendre avec ſes mains. Mais comme l'effort qu'il fit pour cela eut dégagé les coins, ſes mains ſe trouvérent priſes & ſerrées par le reſſort des deux parties de l'arbre qui ſe rejoignirent : de maniére que ne pouvant ſe débaraſſer, il fut dévoré par les loups.

Ælian. lib.2. cap. 24. Un Auteur remarque ſenſément que cet Athléte ſi robuſte, & ſi fier des forces de ſon corps, étoit le plus foible des hommes par raport à une paſſion qui ſouvent terraſſe & aſſervit les plus forts, & qu'il fut ſouverainement maitriſé par une courtiſane, qui lui faiſoit faire tout ce qu'elle vouloit.

CHA-

LONGUE-MAIN.

CHAPITRE TROISIE'ME.

Guerre du Péloponnéſe.

AN. M. 3573.
AV. J. C. 431.

LA guerre du Péloponnéſe, dont j'entreprends de parler, commença vers la fin de la premiére année de l'Olympiade LXXXVII. & dura 27. ans; Thucydide en a écrit l'hiſtoire juſqu'à la 21e. année incluſivement. Il marque avec beaucoup d'exactitude tout ce qui s'eſt paſſé chaque année, qu'il diviſe en campagnes & en quartiers d'hiver. Je n'entrerai pas dans un ſi grand détail, & je me contenterai d'en extraire ce qui me paroitra de plus curieux & de plus intéreſſant. Plutarque & Diodore de Sicile me feront auſſi d'un grand ſecours, & me fourniront beaucoup de lumiéres.

§. I. *Siége de Platée par les Thébains. Ravages mutuels de l'Attique & du Péloponnéſe. Honneurs rendus aux Athéniens morts dans la premiére campagne.*

Premiére année de la guerre.

Le premier acte d'hoſtilité qui commença la guerre, vint de la part des Thébains, qui attaquérent Platée, ville

ARTAXERXE

Thucyd. lib. 2. p. 99-122. Diod. l. 12. p. 97-100. Plut. in Pericl. pag. 170.

ville de Béotie, & alliée d'Athénes. Ils y furent introduits par trahiſon : mais les citoiens les aiant attaqué de nuit, les tuérent tous, excepté près de deux cens qu'on fit priſonniers, & qui, peu de tems après, furent mis à mort. Les Athéniens, avertis de ce qui s'étoit paſſé à Platée, y envoiérent auſſitôt du ſecours, y firent porter des vivres, & en firent ſortir toutes les bouches inutiles.

La tréve étant manifeſtement rompue, on ſe prépara de part & d'autre ouvertement à la guerre, & l'on dépécha par tout des ambaſſadeurs, pour ſe fortifier de l'alliance des Grecs & des Barbares. Tout étoit en mouvement dans la Gréce, hormis quelques peuples, & quelques villes, qui demeurérent dans la neutralité en attendant l'évenement. Le grand nombre inclinoit vers les Lacédémoiens comme vers les libérateurs de la Gréce, & l'on ſe portoit avec chaleur pour leur parti, parce que les Athéniens, oubliant que la modération & la douceur du commandement leur avoit d'abord attaché beaucoup d'alliés, les avoient enſuite preſque tous aliénés par leur fierté, & par la dureté de leur Gouverne-

nement, & s'étoient fait haïr, non seulement de ceux qui étoient déja sous leur puissance, mais de ceux qui appréhendoient d'y tomber. Telle étoit la disposition des esprits. Voici quels étoient les alliés de chacun des deux peuples. LONGUE-MAIN.

Les Lacédémoniens avoient tout le Péloponnése pour eux, à la réserve d'Argos qui étoit neutre. Les Achéens le furent aussi d'abord, excepté les Pélléniens : mais ils s'embarquérent peu à peu dans cette guerre. Hors du Péloponnése, ils avoient les Mégariens, les Locriens, les Béotiens, les Phociens, les Ambraciotes, les Leucadiens, & les Anactoriens.

Les alliés d'Athénes étoient Chio, Lesbos, Platée, les Messéniens de Naupacte, la plupart des Acarnaniens, les Corcyréens, les Céphaléniens, & les Zacyrthiens; sans parler de tous les pays tributaires, comme la Carie maritime, la Dorie qui en est proche, l'Ionie, l'Hellespont, & les villes de la Thrace, excepté Chalcide & Potidée; toutes les îles qui sont entre la Créte & le Péloponnése en tirant vers l'orient, & les Cyclades, hormis Mélos & Thére.

Auſ-

ARTAXERXE

Aussitôt après l'entreprise formée sur Platée, les Lacédémoniens avoient ordonné des levées dedans & dehors le Péloponnése, & avoient fait préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour entrer dans le pays ennemi. Quand tout fut prêt, les deux tiers des troupes ſe rendirent à l'iſthme de Corinthe, & l'autre demeura pour la garde du pays. Alors Archidamus roi de Lacédémone, qui commandoit l'armée, aſſembla les Généraux & les principaux Officiers, & leur remettant devant les yeux les grandes actions de leurs ancêtres, & celles qu'ils avoient faites eux-mêmes, ou dont ils avoient été les témoins, il les exhorta à ſoutenir courageuſement l'ancienne gloire de leurs villes, auſſi bien que leur propre gloire. Il leur repréſenta que toute la Gréce avoit les yeux attentifs ſur eux, & que dans l'attente du ſuccès d'une guerre qui alloit décider de ſon ſort, elle ne ceſſoit de faire des vœux au ciel pour un peuple qui lui étoit auſſi cher, que les Athéniens lui étoient devenus odieux. Qu'au reſte il ne pouvoit leur diſſimuler qu'ils marchoient contre un ennemi, beaucoup inférieur à la vérité en nombre & en forces, mais

mais d'ailleurs puiſſant, aguerri, entreprenant, & dont le courage ſans doute s'augmenteroit encore par la vûe du danger, & par le ravage de ſes terres. a Qu'ainſi il faloit faire des efforts extraordinaires pour jetter d'abord la terreur dans le pays où ils alloient entrer, & pour inſpirer aux alliés une grande confiance. Tous répondirent par des cris de joie, & par des aſſurances réïtérées de bien faire leur devoir. LONGUE-MAIN.

L'aſſemblée s'étant ſéparée, Archidamus, toujours plein de zéle pour le ſalut de la Gréce, & attentif à ne rien négliger pour prévenir une rupture dont il prévoioit les funeſtes ſuites, envoia un Spartiate à Athénes, afin d'eſſaier, avant qu'on paſſât outre, de porter les Athéniens à ſe relâcher par la vûe d'une armée prête à entrer dans l'Attique. Mais bien loin de lui donner audiance, & d'écouter ſes raiſons, ils ne lui voulurent pas ſeulement permettre l'entrée dans leur ville. Car Périclès avoit obtenu qu'on ne recevroit ni héraut ni ambaſſadeur de la part des Lacédémoniens, qu'ils n'euſſent mis bas les armes. On lui fit donc comman-

de-

a Gnarus primis eventibus metum aut fiduciam gigni. *Tacit. Annal. lib.* 13. *cap.* 31.

ARTAXERXE dement de se retirer du pays dans le jour même, & on lui donna des gens pour l'accompagner jusques sur la frontiére, & pour l'empécher de parler à personne dans le chemin. En prenant congé d'eux, il leur dit que ce jour-là seroit le commencement de grands maux pour toute la Gréce. Archidamus, ne voiant plus aucune espérance d'accommodement, se mit en marche vers l'Attique avec une armée de soixante mille hommes, composée de troupes choisies.

Avant qu'il y entrât, Périclès déclara aux Athéniens que si Archidamus, en ravageant leurs terres, épargnoit celles qui lui appartenoient en propre, soit à cause du droit d'hospitalité qui étoit entre eux, ou pour donner occasion à ses ennemis & à ses envieux de le calomnier comme s'il étoit d'intelligence avec lui, il donnoit dès ce jour-là à la ville d'Athénes ses terres & ses maisons. Il leur fit entendre que le salut de l'Etat consistoit à consumer les forces des ennemis en traînant la guerre en longueur; & que pour cela il faloit retirer en diligence des champs tous leurs effets, & se renfermer dans la ville, sans jamais en venir à une bataille.

taille. En effet, leurs troupes n'étoient pas assez nombreuses pour entrer en campagne, & pour tenir tête à l'ennemi. Ils avoient, sans les garnisons, treize mille soldats pesamment armés; & seize mille habitans, jeunes & vieux, bourgeois & autres, destinés pour la garde de la place : outre cela, douze cens chevaux en comptant les archers à cheval, & seize cens archers à pié. Voila à quoi montoit l'armée des Athéniens. Mais leur principale force consistoit dans une flote de trois cens galéres; dont une partie étoit destinée à ravager le pays ennemi; & l'autre à contenir dans le devoir les alliés dont on tiroit des contributions, sans lesquelles on ne pouvoit pas fournir aux frais de la guerre. LONGUEMAIN.

Les Athéniens, encouragés par les vives exhortations de Périclès, emmenérent de la campagne leurs femmes, leurs enfans, leurs meubles, & tous leurs effets, jusqu'à démolir leurs maisons, & en emporter le bois. Pour le bétail & les bêtes de somme, ils les passérent dans l'île d'Eubée, & dans les îles voisines. Cette triste & précipitée transmigration ne laissa pas de les affliger sensiblement, & leur causa

ARTAXERXE bien des larmes. Depuis la retraite des Perses, c'est-à-dire depuis près de cinquante ans, ils avoient joui d'un paisible repos, uniquement occupés de la culture de leurs terres & de la nourriture de leurs troupeaux. Il faloit maintenant tout abandonner, & renoncer genéralement à tout. Ils le firent, & se logérent dans la ville du mieux qu'ils purent, se retirant chez leurs parens ou chez leurs amis, quelques-uns mèmes dans les temples & dans les autres lieux publics.

Cependant les Lacédémoniens s'étant mis en marche, entrérent dans le pays, & vinrent camper à Oenoé, qui est la premiére place forte du coté de la Béotie. Ils furent lontems à se préparer à l'attaque, & à dresser des batteries; ce qui faisoit murmurer contre Archidamus, comme s'il eût fait la guerre négligemment, à cause qu'il n'avoit pas été d'avis de l'entreprendre. On lui reprochoit sa marche trop lente, & son séjour trop long près de Corinthe. On se plaignoit encore de ce qu'il avoit un peu tardé à assembler l'armée, comme s'il eût voulu donner le loisir aux Athéniens d'enlever ce qu'ils avoient à la campagne; au lieu

qu'en

qu'en y entrant brusquement; tout eut été saccagé. Mais son dessein avoit été d'attirer les Athéniens par ces délais à un accommodement, & de prevenir une rupture, dont il prévoioit que les suites seroient pernicieuses à toute la Gréce. Voiant qu'àprès plusieurs assauts il n'avoit pû prendre la place, il leva le siége, & entra dans l'Attique au milieu de la moisson. Aprés avoir ravagé toute la contrée, il s'avança jusqu'à Acharnes, l'un des plus grands bourgs d'Athénes, & qui n'étoit qu'à quinze cens pas de la ville. Il y campa, dans l'espérance que les Athéniens, indignés de le voir si près d'eux, sortiroient pour défendre leur pays, & lui donneroient occasion de les attirer à une bataille.

LONGUE-MAIN.

Ils eurent effectivement beaucoup de peine, fiers & impétueux comme ils étoient, à soutenir cette sorte de bravade & d'insulte de la part d'un ennemi, à qui ils ne se croioient pas inférieurs en courage. Ils voioient de leurs yeux le ravage de leurs terres, & l'incendie de leurs maisons & de leurs fermes. Ils ne pouvoient supporter plus lontems ce triste spectacle, & demandoient, qu'à quelque prix que ce fût, on les fit combattre. Périclès vit bien que c'étoit

ARTAXERXE tout hazarder, & exposer la ville à une perte certaine, que d'aller livrer bataille devant ses murailles à une armée de soixante mille combattans, & composée des meilleures troupes qu'il y eût dans la Béotie & dans le Péloponnése. D'ailleurs sa grande maxime étoit d'épargner le sang des citoiens, dont la perte étoit irréparable. Ainsi toujours ferme dans son plan, & uniquement attentif à calmer cette impatience & cette fougue des Athéniens, il se donna bien de garde d'assembler ni le Sénat, ni le peuple, de peur qu'on n'y prît malgré lui quelque facheuse résolution. Ses amis faisoient tous leurs efforts pour le fléchir par leurs priéres. D'un autre côté ses ennemis n'oublioient rien pour l'ébranler par leurs menaces & par leurs mauvais discours. Ils tâchoient de le piquer par des chansons & par des satyres, en décriant sa conduite comme celle d'un homme lâche & insensible, qui laissoit tout en proie à leurs ennemis. * Cléon fut celui qui montra le plus d'acharnement contre lui. Il étoit fils de Corroieur, & Corroieur lui-même. Il s'étoit élevé par la brigue, & apparemment par une sorte de mérite tel qu'il le falloit pour réussir

* *C'est le même Cléon qu'Aristophane a si fort décrié dans plusieurs de ses Comédies.*

réussir dans une République. Il avoit LONGUEMAIN. une voix terrible & imposante, avec un art merveilleux de gagner le peuple, & de le mettre dans ses intérêts. Ce fut lui qui établit qu'on donneroit trois oboles à chacun des six mille Juges, au lieu de deux qu'on donnoit auparavant. Son caractére propre étoit une estime demesurée de lui-même, une folle confiance dans son mérite, & une hardiesse dans ses discours poussée jusqu'à l'impudence & l'effronterie, & qui n'epargnoit personne. Tous ces mouvemens n'émurent point Péricles. [a] Une force d'ame invincible le mettoit au dessus des bruits & des clameurs. Comme un bon pilote dans une violente tempête, après avoir donné ses ordres, & pris tous les soins nécessaires, ne songe plus qu'à faire usage de son art, sans se laisser attendrir par les priéres ni par les larmes de ceux à qui la crainte du danger ôte ou trouble la raison: lui de même, après avoir pourvû à la sûreté de la ville, & posé par tout des gardes pour n'être pas surpris, suivoit les conseils que lui Suggéroit sa prudence, se mettant peu en peine des plaintes, des rail-

a Spernendis rumoribus validus. *Tacit.*

ARTAXERXE.

railleries, & des emportemens de ses citoiens, & persuadé qu'il savoit mieux qu'eux comment il faloit les gouverner. Il parut bien pour lors, dit Plutarque, que Périclès étoit véritablement maitre des esprits, étant venu à bout, dans une telle circonstance, a d'empécher les Athéniens de sortir de la ville, comme s'il eût tenu dans ses main les clés des portes, & qu'il eût apposé sur leurs armes le sceau de son autorité, pour leur en interdire l'usage. Ce qu'il avoit prévû, arriva. Les ennemis, voiant que les Athéniens ne sortoient point de la ville, & apprenant que la flote ennemie ravageoit leurs terres, décampérent, &, après avoir fait le dégât dans tout le pays qui se trouva sur leur route, ils rentrérent dans le Péloponnése, & se retirérent chacun chez eux.

Plut. An Seni ger. sit resp. pag. 784.

On peut demander pourquoi Périclés garde ici une conduite entiérement opposée à celle qu'avoit gardé Thémistocle environ cinquante ans auparavant, lorsqu'à l'approche de Xerxés il détermina les Athéniens à quitter

a Διεκώλυσε, μόνους τὰ ὅπλα τοῦ δήμου καὶ τὰς κλεῖς τῶν πυλῶν ἀποσφραγισάμενος.

quitter leur ville, & à l'abandonner aux ennemis. Il eſt aiſé de voir que les circonſtances ſont fort différentes. Thémiſtocle, attaqué par toutes les forces de l'Orient, crut avec raiſon ne pouvoir ſoutenir dans une ſeule ville ce déluge de barbares qui l'auroit inondée, & qui lui auroit fait perdre toute eſpérance d'être ſecourue de ſes alliés. C'eſt la raiſon qu'en apporte Ciceron : *Fluctum enim totius barbariæ ferre urbs una non poterat.* Il étoit donc de la ſageſſe de céder pour un tems, & de laiſſer à cette multitude confuſe de barbares le loiſir de ſe détruire elle-même, & de ſe diſſiper. Périclès n'avoit pas à ſoutenir une guerre ſi accablante. Elle ſe faiſoit à forces preſque égales, & il prévoioit qu'elle lui donneroit des intervalles pour reſpirer. Ainſi, en homme de tète & en habile politique, il ſe renferma conſtamment dans la ville, ſans ſe laiſſer ébranler ni par les remontrances ni par les plaintes des citoiens. Ciceron, en écrivant à ſon ami Atticus, condanne abſolument le parti qu'avoit pris Pompée d'abandonner Rome à Céſar, au lieu, qu'à l'exemple de Périclès, il auroit dû s'y ren-

LONGUEMAIN.

Lib. 7. *Epiſt.* 11.

ARTA-XERXE.

fermer avec le Sénat, les Magiſtrats, & la fleur des citoiens qui étoient pour lui.

Après que les Lacédémoniens ſe furent retirés, les Athéniens diſtribuérent des troupes pour garder tous les poſtes importans ſur terre & ſur mer, ſelon le plan qu'ils prétendoient ſuivre tant que dureroit la guerre. On réſolut auſſi de tenir toujours en réſerve mille talens, & cent galéres, pour n'en faire uſage qu'au cas que les ennemis attaquaſſent l'Attique par mer, avec peine de mort contre ceux qui propoſeroient de les emploier ailleurs.

Trois millions.

Les galéres qu'on avoit envoiées contre le Péloponnéſe, y firent de grands ravages, & conſolérent un peu les Athéniens des pertes qu'ils avoient ſouffertes. Un jour qu'on fit l'embarquement, & que Périclès montoit ſur ſon vaiſſeau, tout d'un coup le ſoleil vint à s'éclipſer entiérement, & la terre fut couverte de ténébres. Ce phénoméne jetta l'épouvante & la conſternation dans l'eſprit des Athéniens, qui étoient accoutumés par ſuperſtition, & par l'ignorance des cauſes naturelles, à regarder ces ſortes

tes d'événemens comme des préſages funeſtes. Periclès voiant donc ſon pilote étonné & incertain de ce qu'il devoit faire, lui jetta ſon manteau ſur le viſage, & lui demanda s'il voioit. Le pilote lui aiant répondu que le manteau l'en empéchoit, Periclès lui fit comprendre qu'une pareille cauſe, c'eſt-à-dire le vaſte corps de la lune interpoſé entre ſes yeux & le ſoleil, l'empéchoit d'en voir la clarté. LONGUE-MAIN.

La premiére année de la guerre du Péloponnéſe étant ainſi révolue, les Athéniens, pendant l'hiver, firent des funérailles publiques, ſelon l'ancienne coutume, ſi conforme à l'humanité & à la reconnoiſſance, à ceux qui avoient été tués dans cette campagne; & ils pratiquérent toujours depuis cette cérémonie, tant que la guerre dura. Pour cela on dreſſoit, trois jours auparavant, une tente, où l'on expoſoit les oſſemens des morts, & chacun jettoit deſſus des fleurs, de l'encens, des parfums, & autres choſes ſemblables. Puis on les chargeoit ſur des chariots dans des cercueils de cyprès, chaque Tribu aiant ſon cercueil & ſon chariot ſéparé: mais il y en avoit un qui portoit un grand cercueil *Thucyd. lib. 2. p. 122. 130.*

ARTAXERXE

* C'est ce qu'on appelle Cénotaphe.

* vuide pour ceux dont on n'avoit pu trouver les corps. La marche se faisoit avec une pompe grave, majestueuse, & pleine de religion. Un grand nombre d'habitans, soit citoiens, soit étrangers, assistoit à cette lugubre cérémonie. Les parentes des défunts se trouvoient au sépulcre pour pleurer. On portoit ces ossemens dans un monument public au plus beau fauxbourg de la ville, appellé *le Céramique*, où l'on a renfermé de tout tems ceux qui sont morts à la guerre, excepté ceux de Marathon, qui pour leur rare valeur furent enterrés au champ de bataille. Ensuite on les couvroit de terre, & l'un des citoiens les plus considérables de la ville faisoit leur oraison funébre. Ici Périclès fut choisi pour remplir cette honorable fonction. Quand la cérémonie fut achevée, il passa du sépulcre sur la Tribune pour être mieux entendu de tout le monde, & prononça son discours. Thucydide nous l'a conservé tout entier. Soit qu'il soit effectivement de Périclès, ou qu'il faille l'attribuer à son historien, on peut dire qu'il est véritablement digne de la réputation de ces deux grands hommes par

par la noble simplicité du stile, la solide beauté des pensées, & la grandeur des sentimens qui y régnent par tout. Après qu'on avoit ainsi paié solennellement ce double tribut de pleurs & de louanges à la mémoire des braves soldats qui avoient sacrifié leur vie pour la défense de la liberté commune, le public, qui ne bornoit pas sa reconnoissance à des cérémonies ni à des larmes steriles, prenoit soin de la subsistance de leurs veuves, & des orphelins qui étoient restés en bas âge. Puissant [a] éguillon pour exciter le courage parmi les citoiens. Car les grands hommes se forment, où le mérite est le mieux récompensé.

LONGUEMAIN. *Thucyd. pag.* 130.

Vers la fin de la même campagne, les Athéniens firent alliance avec Sitalcès Roi des Odrysiens dans la Thrace, & en conséquence de ce traité reçurent son fils au nombre des citoiens d'Athénes. Ils se réconciliérent aussi avec Perdiccas Roi de Macédoine, en lui rendant la ville de Thermes; après quoi il se joignit à eux pour faire la guerre ensemble dans la Chalcide

a Ἆθλα γὰρ οἷς κεῖται ἀρετῆς μέγιστα, τοῖς δὲ καὶ ἄνδρες ἄριστοι πολιτεύουσι.

ARTA-XERXE.

§. II. *L'Attique ravagée par la peste. Le commandement ôté à Périclès: Lacédémone a recours aux Perses. Prise de Potidée par les Athéniens. Rétablissement de Périclès : sa mort : celle d'Anaxagore.*

II. & III. année de la guerre.

An. M. 3574. Av. J. C. 430. Thucyd. lib. 2. p. 130. 147. Diod. p. 101. 102. Plut. in Pericl. p. 171.

Au commmencement de la seconde campagne, l'ennemi entra dans le pays comme auparavant, & y fit le dégât. Mais la contagion en fit un bien plus grand dans Athénes : on n'en avoit jamais vû de semblable. On dit qu'elle avoit commencé en Ethiopie, d'où elle descendit en Egypte, & de là gagna la Libye, & une grande partie de la Perse, puis vint fondre tout-à-coup dans Athénes. Thucydide, qui fut lui-même attaqué de cette maladie, en décrit toutes les circonstances & tous les symptomes, dans un grand détail, afin, dit-il, qu'une relation exacte pût servir d'instruction à la postérité, si un pareil malheur arrivoit une seconde fois. Hippocrate, qui fut emploié à la cure des malades, en a fait aussi la description en Médecin ; & Lucréce en Poéte. Le mal

Epidem. lib. 3. §. 3. Lib. 2. c. 47.

mal étoit au-dessus de tous les remèdes. Les corps les plus robustes n'avoient pas la force d'y résister. Les soins & l'habileté des médecins étoient pour eux une foible ressource. Dès qu'on étoit attaqué, le desespoir faisissoit les malades, & les empêchoit de rien faire pour leur guérison. Le secours qu'on tâchoit de leur donner leur étoit inutile, & devenoit mortel pour ceux de leurs proches ou de leurs amis qui avoient le courage d'en approcher. La quantité de bagage qu'on avoit transporté des champs dans la ville, y causoit une grande incommodité. La plupart, faute de logis, demeuroient sous de petites cabanes, où l'on ne pouvoit respirer pendant l'ardeur de l'été ; de sorte qu'on les voioit entassés confusément les uns sur les autres tant les morts que les mourans, ou se traînant dans les rues, ou couchés autour des fontaines dont ils s'étoient approchés pour soulager la soif brulante qui les consumoit. Les temples mêmes étoient remplis de cadavres, & la ville n'offroit par tout qu'une affreuse image de la mort, sans reméde pour le présent, & sans espérance pour l'avenir.

LONGUEMAIN.

ARTAXERXE

Hippocrat. in Epist.

La peste, avant que de passer en Attique, avoit déja fait de grands ravages dans la Perse. Dès qu'elle s'y fit sentir, Artaxerxe, qui avoit entendu parler de la grande réputation d'Hippocrate de Cos, le plus célébre médecin qui fût alors, & qui ait été depuis, lui fit écrire par ses Gouverneurs, pour l'engager à venir dans ses Etats traiter ceux qui étoient attaqués de cette maladie. Il lui faisoit les offres les plus avantageuses, ne mettant du côté de l'intérêt aucunes bornes aux récompenses dont il prétendoit le combler, & du côté de l'honneur promettant de l'égaler à ce qu'il y avoit de personnes plus considérables dans sa Cour. Nous avons déja vû combien en Perse on faisoit de cas des médecins de Gréce. Et peut-on payer trop cher des services si importans? Mais tout l'éclat de l'or & des dignités qu'on fit briller aux yeux d'Hippocrate, ne fut point capable de le tenter, & ne put étouffer dans son esprit le sentiment d'aversion & de haine, qui étoit devenu naturel aux Grecs à l'égard des Perses depuis que ceux-ci étoient venus les attaquer. Sa réponse fut donc qu'il étoit sans be-

besoins & sans desirs : qu'il devoit ses soins à ses concitoiens & à ses compatriotes, & qu'il ne devoit rien aux barbares, ennemis déclarés des Grecs. Les Rois ne sont pas accoutumés aux refus. Artaxerxe, outré de dépit, envoia sommer la ville de Cos, patrie d'Hippocrate, & où il étoit actuellement, de lui livrer cet insolent pour le punir comme il l'avoit mérité, menaçant, en cas de desobéissance, de détruire tellement la ville & l'île, qu'il n'en resteroit pas de traces. Ceux de Cos ne furent point intimidés. Ils répondirent que les menaces de Darius & de Xerxès n'avoient pû autrefois les porter à leur donner l'eau & la terre, ni à suivre leurs ordres : que celles d'Artaxerxe n'auroient pas plus d'effet : que quoiqu'il pût leur arriver, ils ne livreroient point leur concitoien, & qu'ils comptoient sur la protection des dieux.

LONGUEMAIN.

Hippocrate avoit écrit qu'il se devoit à ses compatriotes. En effet, dès qu'il fut mandé à Athénes, il s'y rendit, & ne sortit point de la ville, que la peste ne fût cessée. Il se consacra tout entier au service des malades ; & pour se multiplier en quelque

ARTAXERXE sorte, il envoia plusieurs de ses Eléves dans tout le pays, aprés les avoir instruits de la maniére dont ils devoient traiter les pestiférés. Un zéle si généreux pénétra les Athéniens de la reconnoissance la plus vive. Ils ordonnérent par un Décret public, qu'Hippocrate seroit initié aux grands Mystéres de la même maniére que l'avoit été Hercule le fils de Jupiter; qu'on lui donneroit une couronne d'or de la valeur de mille * Staters, ce qui montoit à cinq cens pistoles de notre monnoie; & que le Décret qui la lui accordoit seroit lû à haute voix par un Héraut dans les Jeux publics à la grande fête des Panathénées; qu'il auroit le droit de bourgeoisie, & seroit nourri dans le Prytanée pendant toute sa vie, s'il le vouloit, aux dépens de l'Etat: enfin, que les enfans de ceux de Cos, dont la ville avoit porté un si grand homme, pourroient être nourris & élevés à Athénes, comme s'ils y étoient nés.

Cependant l'armée ennemie étant entrée dans l'Attique, descendit vers la côte, & s'avançant toujours, ra-

* *Le stater Attique étoit une monnoie d'or du poids de deux dragmes. L'original porte* χρυσῶν χιλιῶν.

vagea tout le pays. Periclès, demeurant ferme dans le plan qu'il s'étoit fait de ne point exposer le salut de l'Etat au hazard d'un combat, ne permit point à ses troupes de sortir de la ville : mais avant que les ennemis quittassent le plat pays, il fit voile contre le Péloponnése avec cent galéres, pour hâter leur retraite par une puissante diversion ; & après avoir fait le dégât comme la premiére année, il revint dans la ville. La contagion y continuoit toujours, aussi bien que dans la flote, & elle se communiqua aux troupes qui assiégeoient Potidée. LONGUIMAIN.

La campagne s'étant terminée de la sorte, les Athéniens, qui voioient leur pays ravagé en même tems par deux grands fleaux, la guerre & la peste, commencérent à perdre courage, & à murmurer contre Périclès, qu'ils regardoient comme l'auteur de tous leurs maux, parce qu'il les avoit engagés dans cette funeste guerre. Ils envoiérent donc à Lacédémone, pour tenter quelque voie d'accommodement, déterminés à céder ce qu'on leur demanderoit : mais les ambassadeurs revinrent sans avoir pu rien obtenir.

tenir. Alors les plaintes & les murmures recommencérent de nouveau, & toute la ville étoit dans un trouble & dans une confusion qui faisoit tout craindre. Périclès, dans une consternation si générale, ne put s'empécher d'assembler le peuple, & il essaia de l'adoucir & de le rassurer en se justifiant lui-même. „ Les raisons, dit-il „ qui vous ont déterminés à entre„ prendre la guerre, & que vous avez „ tous approuvées dans le tems, sont „ toujours les mêmes, & n'ont point „ changé par le changement des con„ jonctures, qu'il ne m'étoit pas pos„ sible, non plus qu'à vous, de pré„ voir. S'il vous eût été libre de choi„ sir entre la paix & la guerre, le pre„ mier parti certainement eût été pré„ férable: mais ne pouvant conserver „ votre liberté que par la voie des „ armes, pouviez-vous délibérer ? Si „ nous sommes de véritables citoiens, „ nos disgraces particuliéres doivent„ elles nous faire négliger l'intérêt „ commun de l'Etat ? Chacun sent „ son mal, parce qu'il est présent; „ & nul ne sent le bien qui en re„ viendra, parce qu'il ne paroit pas „ encore. Avez-vous oublié quelle est

„ la

„ la force & la grandeur de votre „ empire ? Des deux parties du mon- „ de, la terre & la mer, vous possé- „ dez celle-ci absolument, & il n'y „ a ni Roi, ni puissance, qui puisse „ résister à vos armées navales. Il „ s'agit maintenant de conserver cette „ gloire & cet empire, ou d'y re- „ noncer pour toujours. Ne vous affli- „ gez donc point pour être privés de „ la jouissance de quelques jardins & „ de quelques lieux de plaisance, qui „ ne doivent être estimés que comme „ la bordure du tableau, quoique „ vous en vouliez faire le principal. „ Considérez qu'en conservant la li- „ berté, vous les recouvrerez aisé- „ ment; & qu'en la perdant, vous „ perdrez tout avec elle. Ne vous „ montrez pas moins généreux que „ vos peres, qui pour la conserver „ abandonnérent même leur ville; & „ qui n'aiant pas reçu cette grandeur „ de leurs ancêtres, ont tout souffert „ & tout entrepris pour vous l'acqué- „ rir. J'avoue que les maux qui vous „ sont survenus sont extrêmes, & j'en „ suis touché & attendri comme je le „ dois. Mais est-il raisonnable de vous „ emporter de colére contre votre chef

LONGUE-MAIN.

ARTAXERXE „ Chef pour un accident qui surpasse
„ toute prudence humaine, & de le
„ rendre responsable d'un événement
„ où il n'a nulle part ? Il faut souffrir
„ patiemment les maux que le ciel
„ nous envoie, & résister vigoureu-
„ sement à ceux que nous font les
„ hommes. Quant à ce qui regarde
„ la haine & la jalousie qui accom-
„ pagnent votre fortune, c'est le par-
„ tage ordinaire de tous ceux qui se
„ sont estimé dignes de commander.
„ Mais la haine & l'envie ne dureront
„ pas toujours, au lieu que la gloire
„ qui suit les belles actions est im-
„ mortelle. Représentez-vous donc
„ sans cesse combien il est honteux de
„ céder à ses ennemis, & quel hon-
„ neur il y a de l'emporter sur eux ;
„ & animés par cette double vûe,
„ portez-vous aux dangers avec joie
„ & courage, sans rechercher lâche-
„ ment & inutilement les Lacédé-
„ moniens comme vous faites ; &
„ songez que ceux qui témoignent le
„ plus de cœur & de résolution dans
„ les dangers, remportent le plus d'es-
„ time & de louange.

Les motifs de gloire & d'honneur, le souvenir des belles actions de leurs an-

ancêtres, le titre flateur de maîtres de la Gréce, & sur tout la jalousie contre Sparte ancienne & perpétuelle rivale d'Athénes, étoient les moiens ordinaires qu'emploioit Périclès pour remuer & animer les Athéniens, & ils lui avoient toujours réussi. Mais ici le sentiment des maux présens l'emportoit sur tout le reste, & étoufoit toute autre pensée. Ils ne songérent plus à la vérité à envoier vers les Lacédémoniens pour parler de paix, mais la présence seule & la vûe de Périclès les revoltoit. Ils lui ôtérent sa charge de Général, & le condannérent à une amende qui montoit, selon les uns, à quinze talens, selon d'autres à cinquante.

LONGUEMAIN.

Quinze ou cinquante mille écus.

Cette disgrace publique de Périclès ne devoit pas durer lontems. La colére du peuple fut satisfaite par ce premier coup, & épuisée par ce mauvais traitement, comme l'abeille laisse son éguillon dans la plaie. Il n'en fut pas de même de ses maux domestiques. Car, outre qu'il avoit perdu par la peste un grand nombre de ses parens & de ses amis, la division régnoit depuis lontems dans sa famille. Xanthippe, son fils aîné, qui aimoit naturelle-

ARTA-XERXE lement la dépenſe, & qui avoit épouſé une jeune femme, qui ne l'aimoit pas moins, ne pouvoit ſupporter l'exacte économie de ſon pere, qui ne fourniſſoit que bien petitement à ſes plaiſirs. Il envoia donc emprunter quelque argent ſous le nom de ſon pere. Quand celui qui l'avoit prété voulut le redemander, non ſeulement Périclès refuſa de le paier, mais il l'appella en Juſtice. Xanthippe, outré de dépit, s'emporta extrêmement contre ſon pere, & il le décrioit par tout, ſe moquant ouvertement des aſſemblées qu'il tenoit dans ſa maiſon, & des converſations qu'il avoit avec les Sophiſtes. Il ne ſavoit pas qu'un fils, quand même il ſeroit maltraité injuſtement, ce qui n'étoit point ici, doit ſouffrir avec patience les injuſtices de ſon pere, comme un citoien eſt obligé de ſouffrir cellés de ſa patrie.

Xanthippe mourut de la peſte. Périclès perdit en même tems ſa ſœur, avec pluſieurs de ſes parens, & de ſes amis les plus conſidérables, & qui lui étoient les plus néceſſaires pour le gouvernement. Cependant il ne ſuccomba point ſous ces malheurs: la fermeté de ſon ame n'en fut point ébran-

ébranlée, & on ne le vit ni pleurer ni donner les marques ordinaires de douleur ſur le tombeau d'aucun de ſes proches, juſqu'à la mort de Paralus, qui étoit le dernier de ſes enfans légitimes. Alors, étonné & ébranlé par un ſi rude coup, il fit tous ſes efforts pour ſe maintenir dans ſon aſſiette naturelle, & pour ne laiſſer entrevoir aucune marque de trouble. Mais quand il voulut mettre la couronne de fleurs ſur la tête du mort, il ne put ſoutenir cette cruelle vûe, ni être le maître de ſa douleur, qui éclata par des cris, par des ſanglots, & par un torrent de larmes.

LONGUE-MAIN.

Periclès, ſéduit par les principes d'une mauvaiſe philoſophie, s'imaginoit que pleurer la mort de ſes proches & de ſes enfans, ſeroit une foibleſſe qui répondroit mal à la grandeur d'ame qu'il avoit toujours fait paroitre, & qu'ici la ſenſibilité de pere terniroit la gloire du conquérant. Erreur groſſiére, illuſion puérile! qui fait conſiſter l'héroïſme dans une dureté féroce & barbare; ou qui, laiſſant dans le fond du cœur la même douleur & le même trouble, fait parade d'un vain dehors de force &

de

ARTAXERXE. de courage pour se donner en spectacle. Est-ce donc que la vertu guerriére éteint la nature ? N'a-t-on plus de sentiment, parce qu'on est un homme important dans la République? L'empereur Antonin pensoit bien plus sensément, lorsqu'à l'occasion de Marc Auréle, qui pleuroit la mort de celui qui l'avoit élevé, il disot : a *Permettez-lui d'être homme, car ni la philosophie, ni la souveraineté ne rend point insensible.*

L'inconstance étoit le caractère dominant du peuple d'Athénes ; & comme elle le portoit subitement aux plus grands excès, elle le ramenoit aussi bientôt à la modération & à la douceur. Il ne fut pas lontems sans se repentir du mauvais traitement qu'il avoit fait à Périclès, & il desira ardemment de le revoir dans ses assemblées. Les Athéniens, à force de souffrir, commençoient à s'endurcir peu à peu aux malheurs particuliers, & à devenir de jour en jour plus sensibles à la gloire de l'Etat ; & dans le desir qu'ils avoient d'en rétablir les affaires, ils

a Permitte illi ut homo sit : neque enim vel philosophia vel imperium tollit affectus. *Jul. Capitol. in vit. Antonini Pii.*

ils ne voioient personne qui en fût plus capable que lui. Il se tenoit alors renfermé dans sa maison, accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire. Alcibiade & ses autres amis lui persuadérent de sortir, & de se montrer. Le peuple lui demanda pardon de son ingratitude, & Périclès, touché de ses priéres, & persuadé qu'un bon citoien ne doit jamais conserver de ressentiment contre sa patrie, reprit le gouvernement.

Vers la fin de la seconde campagne, il étoit parti de Lacédémone des ambassadeurs chargés d'aller rechercher l'alliance du Roi des Perses, & de l'engager à fournir de l'argent pour l'entretien de la flote : démarche honteuse pour des Lacédémoniens, qui se donnoient pour les libérateurs de la Gréce, & qui par là rétractoient ou ternissoient tout ce qu'ils avoient fait de glorieux pour elle contre les Perses ! Ils prirent leur chemin par la Thrace, dans le dessein de retirer Sitalcès de l'alliance des Athéniens, & de le porter à secourir Potidée. Ils rencontrérent là des ambassadeurs d'Athénes, qui les firent arréter comme perturbateurs du repos public, &

ARTA-XERXE. les firent conduire à Athénes, où l'on les fit mourir le même jour sans vouloir leur donner audience, & l'on jetta leurs corps à la voirie, pour user de représailles à l'égard des Lacédémoniens, qui faisoient le même traitement à ceux qui n'étoient pas de leur parti. On a peine à comprendre comment deux villes, unies peu de tems auparavant par une liaison si étroite, & qui devoient toutes deux se piquer de politesse & de douceur à l'égard l'une de l'autre, sont capables d'en venir à une haine si envenimée & à une violence si cruelle, qui viole toutes les loix de la guerre, de l'humanité, & du droit des gens, & qui les porte à de plus grands excès entre Grecs, que si elles étoient en guerre contre les barbares.

Potidée étoit assiégée depuis près de trois ans. Les habitans, réduits à l'extrémité, & manquant de vivres, jusques-là que quelques-uns vécurent de chair humaine, & n'espérant aucun secours du Péloponnése, dont les efforts dans l'Attique avoient été vains, se rendirent & furent reçus à composition. Ce qui porta les Athéniens à user de douceur à leur égard, fut d'un côté les maux extrêmes que la rigueur

de l'hiver faisoit souffrir aux assiégeans, & de l'autre la dépense excessive de ce siége qui avoit déja couté deux * mille talens. Ils sortirent donc avec leurs femmes & leurs enfans, tant citoiens qu'étrangers, sans avoir chacun plus d'un habit, & les femmes deux, & sans emporter autre chose que quelque peu d'argent pour leur retraite. Les Athéniens blâmérent leurs Généraux d'avoir fait cet accommodement sans leur ordre, parce que la ville, étant réduite à l'extrémité, se seroit rendue à discrétion. On y envoia une colonie.

LONGUE-MAIN.

Six millions.

La premiére chose que fit Périclès après avoir été élu de nouveau Général, ce fut de proposer qu'on cassât la loi que lui-même avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorsqu'il se voioit des fils légitimes. Elle portoit qu'on ne tiendroit pour Athéniens naturels & véritables que ceux qui seroient nés de pere & de mere Athéniens;

A N. M. 3575. Av. J. C. 429.

* *L'armée qui assiégeoit Potidée étoit de trois mille hommes, sans compter les seize cens qui avoient été envoiés sous la conduite de Phormion. Les soldats recevoient chacun par jour deux dragmes (vingt sols) pour maître & valet; & ceux des galéres étoient paiés de même.* Thucyd. lib. 3. pag. 182.

ARTAXERXE. niens ; & elle avoit été exécutée dans le moment avec beaucoup de rigueur. Car le * Roi d'Egypte aiant envoié à Athénes un présent de quarante mille mesures de blé pour être distribuées au peuple, on fit à tous les bâtards, sur les termes de la nouvelle Ordonnance, mille procès & mille difficultés, qui jusques-là n'avoient point eu lieu, & aùsquelles on n'avoit point pensé. On en compta près de cinq mille qui furent condannés, & vendus comme esclaves ; il y eut quatorze mille quarante citoiens qui furent confirmés dans leurs priviléges, & reconnus pour véritables Athéniens. Il paroissoit fort étrange que l'auteur même & le promoteur de cette loi en demandât la cassation. Mais les calamités domestiques de Périclès toucherent de compassion les Athéniens, & ils lui permirent de faite inscrire son bâtard dans les régîtres des citoiens de sa Tribu, & de lui faire porter son nom. Peu

* *Plutarque ne nomme point ce Roi. Peut-être que c'est Inarus, fils de Psammitique, Roi de Libye, qui avoit fait revolter une partie de l'Egypte contre Artaxerxe, & à qui les Athéniens, environ trente ans auparavant, avoient envoié du secours contre les Perses.* Thucyd. lib. 1. pag. 68.

Peu de tèms après il tomba malade de la peste. Comme il étoit à l'extrémité, & sur le point de rendre l'ame, les principaux citoiens, & les amis qui lui restoient, s'entretenant ensemble dans sa chambre de son rare mérite, parcouroient ses exploits, & comptoient le nombre de ses victoires: car, étant Général des Athéniens, il avoit érigé à la gloire de sa ville neuf trophées, pour autant de batailles qu'il avoit gagnées. Ils ne croioient pas être entendus du malade, qui paroissoit n'avoir plus de connoissance: mais il ne lui étoit pas échapé une seule parole de tout ce qu'ils avoient dit, & rompant tout d'un coup le silence. „ Je m'étonne, „ dit-il, que vous conserviez si bien „ dans votre mémoire, & que vous „ releviez si fort des choses ausquelles „ la fortune a tant de part, & qui „ me sont communes avec tant d'autres Capitaines, pendant que vous „ oubliez ce qui est de plus grand „ dans ma vie, & de plus glorieux „ pour moi. C'est, ajouta-t-il, *qu'il* „ *n'y a pas un seul citoien à qui j'aie fait* „ *prendre le deuil.* Belle parole, & que bien peu de ceux qui sont dans les pre-

LONGUE-MAIN.

premiéres places peuvent dire avec vérité! Il est aisé de juger combien Athénes regretta un tel citoien.

On a remarqué sans doute dans ce qui a été dit de Périclès, qu'il réunissoit en lui seul presque toutes les sortes de mérites qui peuvent former les grands hommes : d'Amiral, par son habileté dans la marine : d'excellent Capitaine, par ses conquètes & ses victoires ; de Surintendant des finances, par le bon ordre qu'il y mit; de grand Politique, par l'étendue & la justesse de ses vûes, par son éloquence dans les délibérations publiques, & par sa dextérité dans le maniement des affaires ; de Ministre d'Etat, par les moiens qu'il sut emploier pour faire fleurir le commerce & tous les arts ; enfin de Pere de la patrie, par le bonheur dont il fit jouir tous les membres de la République, & qu'il se proposa toujours comme le véritable but de son gouvernement.

Mais je ne dois pas omettre ici un autre caractère, qui lui est propre uniquement. Il se conduisit avec tant de sagesse, de modération, de désintéressement, de zèle pour le bien public; il montra en tout une si grande su-

supériorité de talens, & il donna une si haute idée de son expérience, de sa capacité, & de sa droiture, qu'il gagna généralement la confiance de tous les Athéniens, & fixa en sa faveur leur inconstance naturelle pendant un gouvernement de quarante ans. Il désarma la jalousie qu'une délicatesse excessive pour la liberté leur faisoit concevoir contre tous les citoiens qui se distinguoient par leur mérite & par l'autorité du commandement. Et, ce qui est plus merveilleux, il fit tout cela par persuasion, sans contrainte, sans bas artifices, & sans aucun de ces moiens qu'une politique ordinaire se pardonne sous le spécieux prétexte de la nécessité des affaires, & des intérêts de l'Etat. LONGUEMAIN.

Anaxagore mourut la même année que Péricles. Plutarque raporte de lui un fait, arrivé quelque tems auparavant, qui ne doit pas être omis. On dit que ce Philosophe, qui s'étoit réduit volontairement à une extrême pauvreté pour mieux s'appliquer à l'étude, se voiant dans sa vieillesse négligé par Péricles, lequel accablé d'affaires, n'avoit pas toujours le tems de penser à lui, se coucha la tête *Plut. in Pericl. pag. 162.*

ARTAXERXE * couverte de son manteau, dans la résolution de se laisser mourir de faim. Periclès, en aiant été averti par hazard, courut à sa maison avec une extrême diligence tout éperdu & désolé. Il emploia les priéres les plus tendres & les plus touchantes pour le porter à vivre, ajoutant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit, mais qu'il se pleuroit lui-même, s'il étoit assez malheureux pour perdre un ami si sage, si fidéle, & si capable de lui donner de bons conseils dans les pressans besoins de la République. Alors Anaxagore, se découvrant un peu la tête, lui dit: *Periclès, ceux qui ont affaire de la lumière d'une lampe, ont soin d'y verser de l'huile.* Le reproche étoit doux, mais vif & pénétrant. Periclès auroit dû le prévenir. Bien des lampes s'éteignent ainsi dans un Etat par la faute & la négligence de ceux qui devroient les entretenir.

§. III.

* *C'étoit la coutume de se couvrir la tête lorsqu'on étoit dans le dernier désespoir, & qu'on renonçoit à la vie.*

§. III. *Siége de Platée par les Lacédémoniens. Siége & prise de Mitylene par les Athéniens. Platée se rend. La peste recommence à Athénes.*

IV. & V. années de la guerre.

Ce qu'il y eut de plus mémorable dans les années suivantes fut le siége que les Lacédémoniens avoient mis devant Platée, l'un des plus célébres de l'antiquité par la grandeur des travaux de part & d'autre, mais sur tout par la généreuse résistance des assiégés, & par l'industrieux & hardi stratagéme à la faveur duquel plusieurs d'entre eux sortirent de la ville, & se dérobérent à la fureur des ennemis. Les Lacédémoniens formérent ce siége au commencement de la troisiéme campagne. Dès qu'ils se furent campés devant la ville pour faire le dégât aux environs, les Platéens envoiérent représenter à Archidamus qui commandoit; Qu'il ne pouvoit justement les attaquer, parce qu'après la célébre bataille de Platée, Pausanias, Général des Grecs, sacrifiant dans leur ville à Jupiter le Libérateur en présence de tous les al-

AN. M. 3576. Av. J. C. 428.

Thucyd. lib. 2. pag. 147-151. *Diod. l.* 22. *p.* 102-109.

ARTAXERXE. liés, les avoit affranchis pour récompense de leur valeur & de leur zèle, & qu'ainsi l'on devoit les laisser jouir de la liberté qu'un Lacédémonien leur avoit accordée. Archidamus répondit que leur demande seroit raisonnable, s'ils ne s'étoient pas joints aux Athéniens, les ennemis déclarés de la liberté des Grecs: que s'ils vouloient quitter leur parti, ou du moins demeurer neutres, on leur laisseroit la parfaite jouissance de leurs priviléges. Les députés repartirent qu'il leur étoit impossible de rien conclure sans la participation d'Athénes où étoient leurs femmes & leurs enfans. On leur permit d'y envoier. Sur l'assurance que leur donnérent les Athéniens de les secourir de tout leur pouvoir, les Platéens résolurent de souffrir les derniéres extrémités plutôt que de se rendre. & ils firent savoir aux Lacédémoniens de dessus leurs murailles, qu'ils ne pouvoient faire ce qu'on desiroit.

Alors Archidamus, après avoir pris les dieux à témoin qu'il ne violoit pas le premier l'alliance, & qu'il n'étoit pas coupable de tous les maux qui arriveroient aux Platéens pour avoir refusé les conditions justes & raisonnables

bles qu'on leur offroit, ſe prépara au ſiége. Il renferma la ville d'une contrevallation d'arbres étendus tout de leur long, & près à près, avec toutes leurs branches entrelaſſées les unes dans les autres, & tournées du côté de la ville, pour empécher que perſonne n'en ſortît. Enſuite il fit élever une plate-forme ou cavalier pour dreſſer les batteries, dans l'eſpérance d'emporter bientôt la place à cauſe du grand nombre des travailleurs. Il fit donc couper des arbres ſur la montagne de Cithéron, & les entrelaſſa de faſcines, pour ſoutenir la terraſſe de part & d'autre: puis il fit jetter dedans du bois, de la terre, & des pierres, en un mot tout ce qui pouvoit ſervir à la remplir. Toute l'armée y travailla jour & nuit ſans interruption l'eſpace de ſoixante & dix jours, la moitié ſe repoſant tandis que l'autre travailloit. LONGUEMAIN.

Comme les aſſiégés virent que l'ouvrage commençoit à s'élever, ils dreſſérent un mur de bois ſur les murailles de la ville vis-à-vis de la plate-forme, afin de ſe conſerver toujours la ſupériorité au deſſus des aſſiégeans, & remplirent le creux de cette muraille de bois, de briques priſes des démolitions

ARTA-XERXE des maisons voisines, en sorte que les piéces de bois servoient comme de liaison & de défense pour empécher que le mur ne s'éboulât en venant à s'élever. Il étoit garni par dehors de peaux & de cuirs pour mettre à couvert le travail & les travailleurs contre les feux qu'on lançoit. A mesure qu'il s'élevoit on haussoit la plate-forme, qui devint ainsi fort haute. Mais les assiégés percérent la muraille vis-à-vis, pour enlever la terre qui soutenoit la plate-forme: ce que les assiégeans aiant aperçu, ils mirent des paniers de jonc remplis de mortier en la place de la terre que l'on avoit enlevée, parce qu'on ne pouvoit pas les emporter si aisément. Les assiégés donc, voiant leur premiére ruse éventée, minérent sous terre jusqu'à la plate-forme, pour travailler à couvert, & pour en tirer les terres & les autres matériaux dont elle étoit composée, qu'ils se donnoient de main en main jusques dans la ville. Les assiégeans furent lontems sans s'en apercevoir jusqu'à ce qu'ils virent que leur ouvrage n'avançoit point, & que la terre s'affoissoit à mesure qu'on en mettoit de nouvelle. Mais les assiégés,
qui

qui jugeoient que le plus grand nombre l'emporteroit à la fin ; sans plus s'amuser à ce travail, ni à élever davantage le mur du côté de la batterie, se contentérent d'en construire un autre en dedans en forme de croissant, qui tenoit des deux côtés à la muraille, pour servir de retraite quand le premier mur seroit forcé, & pour obliger l'ennemi à un second travail. LONGUEMAIN.

Cependant les assiégeans aiant dressé leurs machines, sans doute après avoir comblé le fossé, quoique Thucydide n'en parle point, donnérent de violentes secousses au mur de la ville, ce qui allarma fort les assiégés, mais ne les découragea point. Il n'y eut point d'inventions qu'ils ne missent en œuvre contre les batteries des ennemis. Ils rompoient l'effort du bélier avec des * cordes qui en détournoient le coup. Ils usoient encore d'un autre artifice, attachant par les deux bouts une grosse poutre avec de longues chaines de fer, qui tenoient de part & d'autre à deux grandes piéces de bois, les-

 quel-

* *Le bout d'en bas de ces cordes formoit plusieurs branches en lacs courans, avec lesquels on saisissoit la tête du bélier, qu'on élevoit en haut par le moien de la machine.*

ARTA-XERXE quelles s'étendoient de côté & étoient appuiées sur la muraille : & lorsque la machine des ennemis venoit à jouer, ils levoient cette poutre, & la laissoient tomber de travers sur la pointe du bélier, ce qui en émoussoit toute la force, & le rendoit sans effet.

Les assiégeans, voiant que l'attaque ne leur réussissoit pas, & qu'on opposoit un nouveau mur à leur plateforme, desespérérent de forcer la place,& se résolurent à la bloquer. Mais ils essaiérent auparavant d'y mettre le feu, croiant la pouvoir brûler aisément à cause de sa petitesse, en prenant l'occasion de quelque grand vent : car ils tentoient tous les moiens imaginables pour s'en rendre maîtres promtement & sans dépense. Ils jettérent donc des fascines dans l'espace qui se trouvoit entre les murs de la ville & les retranchemens dont ils les avoient environnés,& remplirent en très peu de tems cet intervalle à cause de la multitude de leurs gens, afin de mettre le feu en même tems dans différens quartiers. Puis ils l'allumérent avec de la poix & du souffre; ce qui causa tout-à-coup un si grand embrasement, qu'il ne s'en est jamais vû de semblable. Cette invention faillit à perdre

perdre la ville, qui avoit résisté à toutes les autres. Car on ne pouvoit aborder en plusieurs quartiers, & si le tems eût été favorable, comme l'espéroient les ennemis, c'étoit fait de la place: mais il survint en un instant, à ce que l'on dit, une grosse pluie qui éteignit le feu. LONGUEMAIN.

Ce dernier effort des assiégeans aiant été rendu inutile, comme tous les précédens, il convertirent le siége en blocus, & environnérent la ville d'un mur de brique, révétu en dedans & en dehors d'un fossé profond. Ce travail fut partagé entre toutes les troupes: & lorsqu'il fut fait, ils laissérent des gens pour en garder la moitié: car les Béotiens s'offrirent à garder l'autre; & ils se retirérent chacun chez soi, vers le mois d'Octobre. Au reste, il n'y avoit dans la ville que quatre cens habitans, & quatre-vingts Athéniens, avec cent dix femmes, pour leur apréter à manger, sans aucune autre personne soit libre ou esclave, le reste aiant été envoié à Athénes avant le siége.

Il y eut pendant la campagne quelques actions entre les deux partis tant par terre que par mer, que je passe sous silence, parce qu'elles ne sont pas importantes.

ARTAXERXE

Thucyd. lib. 3. pag. 174-207. Diod. l. 12. p. 108. 109.

L'été suivant, qui étoit la quatriéme année de la guerre, les habitans de Lesbos, à la réserve de ceux de Méthymne, résolurent de quitter l'alliance des Athéniens. Ils avoient eu dessein de se soulever avant que la guerre fût déclarée, mais les Lacédémoniens ne voulurent pas alors les recevoir: ceux de Méthymne en donnérent avis aux Athéniens, & leur firent dire que si l'on ne se hâtoit, l'île étoit perdue. Dans l'abbattement où les maux causés par la peste & la guerre avoient jetté les Athéniens, ce fut pour eux un surcroît d'affliction d'apprendre la revolte d'une île si considérable, dont les forces qui n'avoient point été affoiblies jusques-là alloient passer aux ennemis, & les fortifieroient tout d'un coup d'une puissante armée navàle. Ils firent donc partir sur le champ quarante galéres destinées pour le Péloponnése, qui firent voile vers Mityléne. Les habitans, extrêmement surpris parce qu'ils n'avoient encore rien de prêt, ne laissérent pas, pour imposer à l'ennemi par une bonne contenance, de sortir du port avec leurs vaisseaux: mais aiant été repoussés, ils parlérent d'accommodement, & les Athé-

Athéniens y prêtérent l'oreille, dans l'appréhension de n'être pas assez forts pour faire rentrer l'île dans son devoir. On fit donc une suspension d'armes, pendant laquelle les Mityléneens envoiérent des députés à Athénes. La crainte de ne pouvoir obtenir leur demande, leur en fit dépécher en même tems d'autres à Lacédémone pour demander du secours. Leur prévoiance n'avoit pas été vaine. La réponse qu'on raporta d'Athénes fut peu favorable. LONGUEMAIN.

Les ambassadeurs de Mytyléne étant arrivés à Lacédémone après une dangereuse navigation, on remit à leur donner audience aux Jeux Olympiques, afin que les alliés pussent entendre leurs plaintes. Je raporterai en entier le discours qu'ils y tinrent, qui peut donner en même tems une juste idée & du stile de Thucydide, & de la disposition des peuples à l'égard des Athéniens & des Lacédémoniens.

„ Messieurs, dirent-ils, nous savons „ que c'est la coutume de traiter favo- „ rablement d'abord les transfuges à „ cause du service qu'on en tire, mais „ de les mépriser après comme des „ traitres qui ont abandonné leur par-

„ ti.

ARTAXERXE

„ ti. Ce ſentiment n'eſt pas injuſte lorſ-
„ que rien ne les oblige à changer, &
„ que de part & d'autre c'eſt toujours
„ même union & mêmes ſecours réci-
„ proques. Les choſes n'en ſont pas là
„ entre les Athéniens & nous, & nous
„ vous prions de ne point vous préve-
„ nir contre notre démarche, ſur ce
„ qu'après en avoir été traités favo-
„ rablement pendant la paix, nous
„ nous retirons de leur alliance dans
„ le tems de leur diſgrace. Car paroiſ-
„ ſant ici pour vous demander de nous
„ recevoir au nombre de vos alliés &
„ de vos amis, c'eſt ſur l'équité & la
„ néceſſité de cette démarche que nous
„ devons commencer à nous juſtifier,
„ ne pouvant y avoir ni de véritable
„ amitié entre les particuliers, ni de
„ ſolide alliance entre les villes, ſi
„ l'une & l'autre n'eſt fondée ſur la
„ vertu, & ſur l'uniformité de princi-
„ pes & de ſentimens.

„ Pour entrer donc en matiére, le
„ traité que nous fimes avec les Athé-
„ niens ne fut pas pour aſſujettir la
„ Gréce, mais pour l'affranchir du
„ joug des barbares: & il fut conclu
„ après la retraite des Perſes, lorſque
„ vous abandonnâtes le commande-

„ ment,

„ ment. Nous l'avons entretenu de „ bon cœur, tandis qu'ils n'ont eu „ que de justes desseins : mais quand „ nous avons vû qu'ils quittoient les „ ennemis pour faire la guerre aux „ alliés, nous sommes entrés en dé- „ fiance de leur conduite. Et comme „ il étoit difficile, dans un si grande „ diversité d'intérêts & de sentimens, „ de demeurer tous bien unis ensem- „ ble; & encore plus difficile de se „ soutenir contre eux étant seuls & „ séparés ils ont assujetti peu a peu „ tous les alliés, excepté ceux de „ Chio & nous; & ils se sont servi „ pour cela de nos forces. Car nous „ laissant la liberté en apparence, ils „ nous ont contraints de les suivre, „ quoique nous ne pussions plus nous „ assurer sur leur parole, & que nous „ eussions grand sujet d'appréhen- „ der pour nous, le même traitement. „ En effet quelle apparence y a-t-il „ qu'aiant mis tous les autres sous le „ joug, nous soyons les seuls qu'ils „ respectent, & qu'ils souffrent de „ nous voir leurs égaux, pouvant de- „ venir nos maîtres; sur tout leur „ puissance croissant tous les jours, „ & la nôtre s'affoiblissant à propor-

LONGUEMAIN.

„ tion?

ARTAXERXE „ tion? La crainte mutuelle que des „ alliés ont les uns des autres, est un „ puissant lien pour rendre une allian„ ce ferme, & empécher des entre„ prises injustes & violentes, en te„ nant tout dans l'équilibre. S'ils nous „ ont donc laissé la liberté, ce n'a été „ que parce qu'ils ne pouvoient pas „ encore se rendre maîtres des affai„ res par la force ouverte, mais seu„ lement par cette équité & cette dou„ ceur apparente qu'ils ont montrée „ à notre égard. Premiérement, ils „ prétendoient prouver par la condui„ te modérée qu'ils tenoient envers „ nous, que libres comme nous l'é„ tions, nous n'eussions pas marché „ avec eux contre les autres alliés, s'ils „ ne leur eussent donné un juste sujet „ de plainte. En second lieu, n'atta„ quant d'abord que les plus foibles, „ & les domtant l'un après l'autre, ils „ se mettoient en état par la ruine des „ premiers de subjuger sans peine les „ plus puissans, qui se trouveroient à „ la fin seuls & sans appui: au lieu que „ s'ils eussent commencé par nous dans „ le tems que les alliés avoient encore „ toutes leurs forces, & pouvoient „ former un parti, ils n'eussent pas

„ trou-

LONGUE-MAIN.

„ trouvé tant de facilité dans l'exécution de leurs desseins. D'ailleurs, notre flote qui étoit très nombreuse, & capable de fortifier considérablement le parti de ceux à qui nous nous joindrions, les tenoit en bride. Ajoutez à cela, que le soin que nous avons toujours eu de ménager leur République, & de nous concilier ceux qui commandoient, a reculé notre ruine. Mais c'en étoit fait de nous, si cette guerre ne fût survenue; & le sort des autres ne nous laisse pas lieu d'en douter.

„ Quelle amitié donc & quelle alliance durable peut il y avoir entre des gens qui ne demeurent amis & alliés que par force? Car s'ils étoient obligés de nous caresser durant la guerre, pour nous empécher de nous joindre à leurs ennemis; nous étions contraints d'en faire autant durant la paix, pour les empécher de nous attaquer. Ce que l'affection fait ailleurs, la crainte le faisoit ici. C'est ce qui a fait durer quelque tems une alliance, qui de part & d'autre, pour être rompue, n'attendoit qu'une occasion favorable. Que personne donc ne nous impute de les avoir prévenus,

ARTAXERXE ,, us. Nous n'avions pas toujours le
,, moien de nous sauver comme ils
,, avoient celui de nous perdre. Il a
,, falu ménager l'occasion, avant que
,, d'éclater ouvertement.

,, Voila, Messieurs, les raisons qui
,, nous obligent maintenant à rechercher
,, cher votre alliance: raisons, dont
,, l'équité & la justice, à ce qu'il nous
,, semble, est frapante, & qui ont dû
,, nous porter à chercher notre sûreté.
,, Nous nous serions mis plutôt sous
,, votre protection, si vous aviez vou-
,, lu plutôt nous recevoir: car, avant
,, même que la guerre éclatât, nous
,, nous offrîmes à vous. Maintenant,
,, nous sommes venus à la persuasion
,, des Béotiens vos alliés pour nous
,, détacher des oppresseurs de la Gré-
,, ce, & préter nos armes à ses défen-
,, seurs; & afin de pourvoir en même
,, tems à notre sûreté, qui est dans un
,, péril éminent. S'il y a quelque chose
,, à dire à notre conduite, c'est d'avoir
,, éclaté trop tôt, avec plus de généro-
,, sité que de prudence, & sans avoir
,, aucuns préparatifs. Mais cela vous
,, doit porter aussi à nous secourir plus
,, promtement, pour ne pas perdre
,, l'occasion de protéger les opprimés,
,, &

„ & de vous venger de vos ennemis. LONGUEMAIN.
„ Jamais elle ne fut plus favorable
„ que dans la conjonɛture présente,
„ où la peste & la guerre on consumé leurs forces, & épuisé leurs revenus : outre que leur armée navale
„ est partagée, & ils ne seront point
„ en état de vous résister, si vous les
„ attaquez en même tems par mer &
„ par terre. Car, ou ils nous quitteront
„ pour aller à vous, & nous laisseront
„ la liberté de vous secourir ; ou ils
„ nous entreprendront tous ensemble,
„ & par ce moien vous n'aurez affaire
„ qu'à la moitié de leurs forces.

„ Du reste, que personne ne s'imagine que vous vous mettiez en danger pour des gens qui ne vous peuvent rendre de services. Il est vrai
„ que notre Etat est reculé, mais notre secours est proche. Car la guerre
„ sera, non dans l'Attique, comme
„ on se l'imagine, mais dans le pays
„ qui fait subsister l'Attique par ses revenus; & nous n'en sommes pas
„ loin. Faites aussi réflexion qu'en
„ nous abandonnant, vous augmenterez leur puissance de la nôtre, &
„ que personne n'osera plus se déclarer contre eux. Mais en nous assistant,

ARTAXERXE „ tant, vous vous fortifierez d'une armée navale qui vous manque ; vous „ donnerez lieu à plusieurs de se ranger de votre côté à notre exemple ; „ & vous éviterés le reproche qu'on „ vous fait d'abandonner ceux qui ont „ recours à vôtre protection, ce qui „ ne sera pas pour vous d'un médiocre „ avantage pour le succès de la guerre.

„ Nous vous prions donc, Messieurs, „ au nom de Jupiter Olympien, dans „ le temple duquel nous sommes, de ne „ pas frustrer l'espérance des Grecs, & „ de ne pas rejetter des supplians, dont „ la conservation peut vous être fort „ utile, & la ruine infiniment pernicieuse. Montrez-vous ici tels que le „ demande, & l'idée qu'on a conçue „ de votre générosité, & l'extrémité „ du danger où nous nous trouvons, „ c'est-à-dire les protecteurs des affligés, & les libérateurs de la Gréce.

Les alliés, touchés de ces raisons, les reçurent dans l'alliance du Péloponnése. Aussitôt il fut résolu qu'on entreroit promtement dans le pays ennemi, & que les alliés se trouveroient à Corinthe avec les deux tiers de leurs forces. Les Lacédémoniens s'y rendirent les premiers, & préparérent

rérent là des machines pour transporter les vaiſſeaux du golphe de Corinthe en la mer d'Athénes, afin d'attaquer l'Attique par terre & par mer. L'ardeur fut grande de leur côté; mais les alliés, occupés à leur moiſſon, & commençant déja à ſe laſſer de la guerre, furent lontems à s'aſſembler.

LONGUEMAIN.

Cependant les Athéniens, qui voioient que tous ces préparatifs ſe faiſoient contr'eux par l'opinion qu'on avoit de leur foibleſſe; pour détromper les eſprits, & faire voir qu'ils étoient en état d'entretenir une armée navale ſans toucher à celle de Lesbos, mirent en mer une flote de cent voiles, qu'ils remplirent tant de citoiens que d'étrangers, ſans exemter aucun des citoiens, ſinon ceux qui étoient obligés de ſervir à cheval, ou qui avoient de revenu cinq cens meſures de blé. Aiant paru à la hauteur de l'iſthme de Corinthe pour faire parade de leur puiſſance, ils deſcendirent où ils voulurent dans le Péloponnéſe.

Jamais ils n'avoient eu une plus belle armée navale. Ils gardoient leur pays, & les côtes d'Eubée & de Salamine avec une flote de cent voiles: ils voguoient autour du Péloponnéſe avec une

ARTAXERXE

une autre de pareil nombre, sans compter les navires qui étoient devant Lesbos, & ailleurs. Le tout montoit à plus de deux cens cinquante galéres. La dépense de ce puissant armement acheva de consumer leurs trésors, qui avoient déja été fort diminués par celle du siége de Potidée.

Les Lacédémoniens, fort surpris d'un si terrible appareil auquel ils ne s'étoient pas attendus, revinrent promtement dans leur pays, & se contentérent d'ordonner quarante galéres pour le secours de Mityléne. Les Athéniens y avoient envoié un renfort de troupes de mille soldats pesamment armés, par le secours desquels on fit une contre-vallation, avec des forts aux endroits les plus commodes; de sorte qu'elle se trouva bloquée par mer & par terre au commencement de l'hiver. Dans le besoin pressant où se trouvérent les Athéniens d'avoir de l'argent pour pousser ce siége, ils se virent contraints de se cotiser eux-mêmes, ce qu'ils n'avoient point encore fait, & y firent tenir deux cens talens.

Deux cens mille écus.

AN. M. 3577. Av. J. C. 427.

Les Mityléneens manquant de tout, & aiant inutilement attendu le secours

cours que les Lacédémoniens leur avoient fait espérer, se rendirent à condition qu'on ne feroit mourir ni emprisonner personne jusqu'au retour des Députés qu'on envoieroit à Athénes, & que cependant on laisseroit entrer les troupes dans la ville. Quand les Athéniens en furent maîtres, les factieux, qui d'abord avoient eu recours à la franchise des autels, furent conduits à Ténédos, & quelques tems après menés à Athénes. On y mit en délibération l'affaire des citoiens de Mityléne. Comme leur revolte avoit extrêmement aigri le peuple, parce qu'elle n'avoit été précédée d'aucun mauvais traitement, & qu'elle paroissoit n'avoir été l'effet que de leur haine contre les Athéniens, dans le premier mouvement de colére on conclut à faire mourir sans distinction tous les habitans, & à reduire les femmes & les enfans en servitude; & l'on fit partir sur le champ une galére pour mettre le Décret à exécution.

LONGUEMAIN.

La nuit donna lieu aux réflexions. La sévérité parut excessive, & poussée au dela des justes bornes. On se représenta le sort de cette malheureuse ville, abandonnée toute entiére au carnage,

ARTAXERXE

nage, & l'on fe repentit d'avoir confondu les innocens & les coupables. Ce changement fubit des efprits donna quelque lueur d'efpérance aux Députés de Mityléne, & ils obtinrent des Magiftrats qu'on remît de nouveau l'affaire en délibération. Cléon, auteur du premier Décret, homme violent, & d'une grande autorité parmi le peuple, foutint fon fentiment avec beaucoup de force & de chaleur. Il montra combien il étoit indigne d'un fage gouvernement de changer ainfi à tout vent, & de caffer le matin ce qu'on avoit ordonné la veille, & de quelle importance il étoit pour les fuites d'arréter par une punition exemplaire les revoltes prêtes à éclater par tout.

Diodore, qui avoit déja contredit Cléon dans la premiére affemblée, le fit encore ici plus vivement. Après avoir décrit d'une maniére touchante & pathétique le déplorable état de Mityléne, livrée aux troubles & aux tourmens d'une cruelle inquiétude dans l'attente d'une fentence qui devoit décider de leur vie ou de leur mort, il fit reffouvenir les Athéniens de la réputation de bonté, de douceur, & de clémence, qui leur avoit fait

fait jusques là tant d'honneur, & qui les avoit distingués si glorieusement entre tous les autres peuples. Il leur fit remarquer que le peuple de Mityléne n'avoit été entraîné dans la revolte que malgré lui, & la preuve en étoit qu'il leur avoit livré la ville sitôt qu'il en avoit été le maître: c'étoit donc leurs bienfaiteurs qu'ils égorgeoient par leurs suffrages, se montrant ingrats & injustes en même tems, puisqu'ils punissoient également les innocens & les coupables. Il ajoutoit, que quand même ils seroient tous criminels, leur propre intérêt demandoit qu'on dissimulât, pour ne point irriter le reste des alliés par la rigueur du châtiment; & que le moien d'appaiser le mal, étoit de laisser une porte au repentir, & non de jetter les hommes dans le desespoir par un refus absolu & irrévocable du pardon. Son avis fut donc d'examiner avec maturité la cause des factieux qu'on avoit amenés à Athénes, & d'accorder le pardon au reste des habitans.

LONGUEMAIN.

Les opinions furent partagées, & l'avis de Diodore ne l'emporta que de quelques voix. On fit partir sur

ARTAXERXE l'heure même une seconde galére. Elle fut pourvûe de tout ce qui pouvoit hâter sa course, & les Députés de Mityléne promirent une grande récompense à ceux qui la conduisoient, si elle arrivoit à tems. Les rameurs firent des efforts extraordinaires. Ils ne quittérent point leurs rames pour prendre leur nourriture, mais ils mangeoient & bûvoient en ramant, & dormoient tour à tour; & heureusement le vent leur étoit favorable. La premiére galére avoit eu un jour & une nuit d'avance: mais comme elle portoit une triste nouvelle, elle ne s'étoit pas fort hâtée. Son arrivée dans la ville y avoit répandu la consternation. Elle augmenta infiniment, quand on eut lu en pleine assemblée l'arrêt de mort prononcé contre tous les citoiens. Ce ne furent que cris & hurlemens dans toute la ville. Dans le moment qu'on se préparoit à exécuter l'arrêt, on apprit qu'il étoit arrivé une seconde galére. Tout fut suspendu. On convoqua de nouveau l'assemblée, & la lecture de l'arrêt qui accordoit la grace fut écoutée avec un silence & une joie, qu'il est plus aisé de concevoir que d'exprimer.

Pour

Pour les factieux que l'on avoit pris, ils furent tous exécutés, quoiqu'ils fussent au nombre de plus de mille. La ville ensuite fut démantelée, les vaisseaux livrés, & toute l'île, excepté la ville de Méthymne, partagée en trois mille parts, dont on consacra trois cens au service des dieux; le reste fut distribué au sort à des habitans d'Athénes qu'on y envoia, à qui ceux du pays donnérent deux * mines de revenu pour chaque part, moiennant quoi ils demeurérent possesseurs de l'île, quoiqu'ils n'en fussent plus les propriétaires. Les villes qui appartenoient aux Mityléneens sur la côte d'Asie, furent réduites à l'obéissance d'Athenes.

LONGUEMAIN.

* *La mine Attique valoit cent dragmes, c'est-à-dire, cinquante livres.*

Pendant l'hiver de la campagne précédente, ceux de Platée se voiant sans espérance de secours, & manquant de vivres, firent dessein de se sauver à travers les troupes des ennemis: mais la moitié, étonnés de la grandeur du péril & de la hardiesse de l'entreprise, perdirent courage lorsqu'il la falut exécuter; le reste, qui montoit environ à deux cens vingt soldats, persista dans sa résolution,

Thucyd. lib. 3. p. 185. 188.

ARTA-XERXE.

& se sauva de la maniére que je vais dire.

Avant que d'en commencer la description, je dois avertir en quel sens je prends certaines expressions que j'y emploierai. A proprement parler, la ligne ou fortification qu'on dresse autour d'une ville assiégée pour en empécher les sorties, s'appelle *contre-vallation*; & celle qu'on dresse pour empécher le secours de dehors, se nomme *circonvallation*. L'une & l'autre se trouvent ici: mais pour abréger, je me servirai du premier terme.

La contre-vallation étoit composée de deux murs, à seize piés de distance. L'espace d'entre les deux murs étant en manière de plate-forme ou de terrasse, ne paroissoit qu'un seul bâtiment, & formoit un corps de cazernes, où logeoient les soldats dans les chambres qui y étoient pratiquées. On y avoit bâti de hautes tours d'espace en espace qui s'étendoient d'un mur à l'autre, pour se pouvoir défendre en même tems contre ceux du dedans, & contre ceux du dehors. On ne pouvoit passer d'une chambre

à une autre qu'en traverſant ces tours, & le haut de la muraille étoit bordé des deux côtés d'un parapet, où l'on faiſoit garde ordinairement : mais durant la pluie, les ſoldats ſe mettoient à couvert dans les tours, qui ſervoient comme de corps de garde. Voila l'état de la contre-vallation, qui avoit un foſſé de part & d'autre, dont la terre avoit ſervi à faire la brique du mur. LONGUE-MAIN.

Les aſſiégés commencérent par prendre la hauteur du mur, en comptant les rangs de brique dont il étoit compoſé, ce qui ſe fit à pluſieurs fois, & par diverſes perſonnes, pour ne ſe pas abuſer au compte. Il fut d'autant plus facile de s'en aſſurer, que le mur n'étant pas fort éloigné, on le découvroit tout à plein. On fit donc les échelles à proportion.

Lorſque tout fut prêt pour l'exécution du deſſein, les aſſiégés ſortirent pendant une nuit qui étoit ſans lune, & où il faiſoit une grande pluie & un grand vent. Après avoir paſſé le premier foſſé, ils s'approchérent de la muraille ſans être découverts, à cauſe de l'obſcurité de la nuit; outre que le vent & la pluie empêchoient

ARTA-XERXE. qu'on ne pût rien entendre. Ils marchoient un peu éloignés, afin de ne point s'entre-choquer avec leurs armes, qui étoient légéres pour les rendre plus agiles; & ils n'avoient des chauſſures qu'à un pié, pour ne pas gliſſer ſi facilement dans la boue. Ceux qui portoient les échelles les poſoient dans l'eſpace qui étoit entre les tours, où ils ſavoient qu'il n'y avoit perſonne en garde à cauſe de la pluie. A l'inſtant montérent douze hommes, ſans autres armes que la cuiraſſe & le poignard; & marchérent auſſitôt vers les tours, ſix d'un côté, & ſix de l'autre. Ils furent ſuivis par des ſoldats armés ſeulement de javelots, pour monter plus aiſément; & l'on portoit après eux leurs boucliers, afin qu'ils puſſent s'en ſervir dans la mêlée.

Comme la plupart de ceux-ci étoient au haut du mur, ils furent découverts par le moien d'une tuile, que l'un d'eux fit tomber en montant, pour avoir empoigné le parapet afin de ſe tenir plus ferme. Incontinent on jette un cri du haut des tours, & tout le camp s'approche du mur ſans ſavoir ce que c'étoit, à cauſe de l'orage & de

LONGUEMAIN.

de la nuit. D'ailleurs, ceux qui étoient restés dans la ville donnérent l'allarme en même tems d'un autre côté pour faire diversion ; de sorte que l'ennemi en suspens n'osoit quitter son poste. Mais un corps de réserve de trois cens hommes, destiné pour les accidens inopinés, sortit de la contre-vallation pour courrir au bruit, & l'on leva des flambeaux du côté de Thébes, pour montrer que c'étoit de ce côté-là qu'il faloit courir. Ceux de la ville, pour rendre ce signal inutile en levérent d'autres en même tems de divers endroits ; car ils les tenoient tout prêts sur la muraille pour cet effet.

Cependant, les premiers qui étoient montés s'étant saisis des deux tours qui flanquoient l'intervalle où étoient plantées les échelles, & aiant tué ceux qui les gardoient, s'y postérent pour en défendre le passage ; & pour empécher qu'on ne vînt à eux. Alors posant des échelles du haut de la muraille contre les deux murs, ils y firent monter un bon nombre de leurs gens, pour en défendre l'approche à coups de trait tant contre ceux qui accouroient au pié du mur, que contre ceux qui venoient des tours prochaines.

ARTA-XERXE. Pendant ce tems-là on eut le loisir de planter plusieurs échelles, & d'abbattre le parapet, pour faire monter le reste plus aisément. A mesure qu'ils montoient, ils descendoient de l'autre côté, & se rangeoient sur le bord du fossé qui étoit en dehors, pour tirer contre ceux qui se présentoient. Après qu'ils furent passés, ceux qui étoient dans les tours descendirent les derniers, & coururent au fossé, pour passer comme les autres.

Dans ce moment arriva la garde des trois cens avec des flambeaux. Toutefois, comme on les voioit mieux à la clarté des flambeaux, qu'on n'en étoit vû, on tiroit contr'eux plus juste, de sorte que les derniers passérent le fossé, sans être attaqués au passage: mais ce ne fut pas sans peine, parce que le fossé étoit gélé & que la glace ne portoit pas à cause du dégel & de la pluie. La violence de l'orage fut pour eux d'un grand secours.

Lorsqu'ils furent tous passés, ils prirent le chemin de Thébes, pour couvrir mieux leur retraite, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils se dussent sauver vers une ville ennemie.

mie. Auſſi virent-ils les aſſiégeans avec des flambeaux qui les cherchoient ſur le chemin d'Athénes. Après avoir ſuivi celui de Thébes pendant ſix ou ſept ſtades, ils tournérent tout court vers la montagne, & reprirent la route d'Athénes, où deux cens douze ſe ſauvérent de deux cens vingt qui étoient ſortis, le reſte aiant rebrouſſé chemin faute de cœur, à la réſerve d'un archer qui fut pris ſur le bord du foſſé de la contre-vallation. Les aſſiégeans, après les avoir pourſuivis en vain, retournérent à leur camp.

LONGUE-MAIN.

Plus d'un quart de lieu.

Cependant, ceux qui étoient dans la ville croiant que leurs compagnons avoient tous été tués, parce que ceux qui étoient de retour le diſoient pour ſe juſtifier, envoiérent un héraut pour redemander les corps: mais aiant appris la vérité, il ſe retira.

Vers la fin de la campagne ſuivante, qui eſt celle où Mityléne fut priſe, ceux de Platée manquant de vivres & de tout moien de ſe défendre, ſe rendirent à condition qu'on ne les puniroit qu'avec connoiſſance de cauſe, & par les formes de la juſtice. Il vint pour cet effet cinq Commiſſaires de Lacédémone, qui, ſans les

Thucyd. lib. 3. p. 208. 220. Diod. l. 12. pag. 109.

ARTAXERXE. charger d'aucun crime, leur demandérent simplement s'ils avoient rendu quelque service dans cette guerre à Lacédémone & aux alliés. Cette demande les surprit & les embarassa. Ils sentirent bien qu'elle venoit des Thébains, leurs ennemis déclarés, qui avoient juré leur perte. Ils firent ressouvenir les Lacédémoniens des services qu'ils avoient rendus à la Gréce en général, tant à la bataille d'Artémise, qu'à celle de Platée; & en particulier à Lacédémone lors du tremblement de terre, qui fut suivi de la revolte de leurs esclaves. Que si depuis ils avoient embrassé le parti des Athéniens, ce n'avoit été que pour se défendre de la violence des Thébains, contre lesquels ils avoient imploré inutilement le secours de Lacédémone. Que si on leur faisoit un crime de ce qui avoit été leur malheur, ce crime au moins ne devoit pas effacer entiérement le souvenir de leurs anciens services. „ Jettez les „ yeux, leur dirent-ils, sur les tom- „ beaux de vos ancêtres que vous „ voiez ici, à qui nous rendons cha- „ que année tous les honneurs qu'on „ peut rendre à la mémoire des morts,

„ Vous

„ Vous avez voulu que nous fussions „ les dépositaires de leurs corps, aussi „ bien que les témoins de leur valeur? „ & vous voudriez maintenant livrer „ leurs dépouilles à leurs meurtriers, „ en nous abandonnant aux Thébains, „ qui combattoient contre eux à la „ bataille de Platée? Asservirez-vous „ une province, où la Gréce a recou„ vré sa liberté? Détruirez-vous les „ temples des dieux, à qui vous devez „ la victoire? Abolirez-vous la mé„ moire de leurs fondateurs, qui ont „ tant contribué à votre salut? Ici, „ nous osons le dire, nos intérêts sont „ joints à votre gloire, & vous ne „ pouvez livrer vos anciens amis & „ vos bienfaiteurs à l'injuste haine des „ Thébains, sans vous couvrir vous„ même d'une éternelle infamie.

LONGUEMAIN.

De si justes remontrances paroissoient devoir faire quelque impression sur l'esprit des Lacédémoniens: mais ils furent plus sensibles à la réplique que firent les Thébains, qui étoit pleine d'amertume & de fiel contre ceux de Platée; & d'ailleurs ils avoient apporté leurs ordres de Lacédémone. Ils persistérent donc dans leur premiére demande, *Si les*

ARTAXERXE *Platéens leur avoient rendu quelque service depuis la guerre*; & les faisant passer l'un après l'autre, à mesure qu'ils répondoient, *Non*, on les égorgeoit sans pardonner à pas un. Il en mourut environ deux cens de la sorte, avec vingt-cinq Athéniens, qui se trouvant parmi eux subirent le même sort. Leurs femmes qui avoient été prises, furent réduites en captivité. Ensuite les Thébains peuplérent la ville de quelques bannis de Mégare & de Platée: mais l'année d'après ils la rasérent entiérement. C'est ainsi que les Lacédémoniens, dans l'éspérance de tirer de grands avantages des Thébains, sacrifiérent Platée à leur animosité, quatre-vingts-treize ans après qu'elle étoit entrée dans l'alliance des Athéniens.

AN. M. 3578. Av. J. C. 426. *Thucyd. lib. 8. p. 232.*

La sixiéme année de la guerre du Péloponnése, la peste recommença à Athénes, & y emporta encore bien du monde.

§. IV.

LONGUEMAIN.

§. IV. *Les Athéniens prennent Pyle, puis y sont assiégés. Lacédémoniens enfermés dans la petite île de Sphactérie. Cléon s'en rend maître. Mort d'Artaxerxe.*

Sixiéme & septiéme année de la guerre.

J'omets plusieurs événemens particuliers des campagnes suivantes, qui se passoient toujours de la même sorte, les Lacédémeniens faisant réguliérement chaque année des courses dans l'Attique, & les Athéniens dans le Péloponnése, outre quelques attaques de place de part & d'autre en différens endroits. Celle de Pyle, petite ville de Messénie, éloignée seulement de * quatre cens stades de Lacédémone, fut une des plus considérables. Les Athéniens, sous la conduite de Démosthéne, s'en étoient rendu maîtres, & s'y étoient extrêmement fortifiés: c'étoit la septiéme année de la guerre. Les Lacédémoniens abandonnérent aussitôt l'Attique, pour reprendre cette place, & ils l'attaquérent par terre & par mer. Brasidas, l'un de leurs Chefs, s'y distingua par des actions de bravoure ex-

AN. M. 3579. Av. J. C. 425. *Thucyd. lib. 4. p. 253-280. Diod. l. 12. p. 112-114.*

* *Vingt lieues.*

ARTAXERXE extraordinaires. Il y avoit vis-à-vis de la ville une petite île, nommée Sphactérie, qui pouvoit incommoder extrêmement les assiégés, & fermer l'entrée du port. Ils y jettérent un corps de troupes, qui étoit l'élite des Lacédémoniens: ils étoient au nombre de quatre cens vingt sans compter les Ilotes. Il se donna un combat sur mer, où les Athéniens eurent l'avantage, & ils dressérent un trophée. Ensuite ils environnérent l'île, & firent garde tout au tour, pour empécher & que ceux qui y étoient n'en sortissent, & qu'on n'y fit entrer des vivres.

La nouvelle de la défaite étant venue à Sparte, le Magistrat crut l'affaire de telle conséquence, qu'il se transporta sur le lieu pour voir de plus près ce qu'il faloit faire; & jugeant qu'il étoit impossible de sauver ceux qui étoient dans l'île, & qu'on les prendroit à la fin soit par famine ou autrement, il fit proposer un accord. On consentit à une suspension d'armes, pour donner le tems aux Lacédémoniens d'envoier à Athénes, à la charge qu'ils livreroient cependant toutes leurs galéres, & qu'ils ne pour-

pourroient attaquer la place ni par mer ni par terre jusqu'au retour des députés : qu'en satisfaisant à ces conditions, les Athéniens souffriroient qu'on portât des vivres à ceux qui étoient dans l'île à * raison de tant pour le maître, & de moitié pour le valet, le tout publiquement à la vûe des deux armées. Que les Athéniens de leur côté pourroient faire garde autour de l'île, pour empécher que rien n'y entrât ou n'en sortît, sans faire pourtant aucune attaque. Qu'au cas qu'il y eût la moindre contravention à cet accord, la tréve seroit rompue : sinon, qu'elle dureroit jusqu'au retour des députés, que les Athéniens s'obligeoient de mener & de ramener ; & qu'alors on rendroit aux Lacédémoniens leurs navires en l'état qu'ils les auroient donnés. Tels furent les articles du traité. Les Lacédémoniens commencérent à l'exécuter, en livrant environ soixante vaisseaux, & envoiérent à Athénes leurs députés.

LONGUEMAIN.

Quand

* *Pour les maîtres deux Chœnix Attiques de farine, qui montent à peu près à quatre livres & demie, deux Cotyles de vin, c'est-à-dire une grande chopine ; & un morceau de viande : & la moitié pour les valets.*

ARTAXERXE.

Quand ils furent admis à l'audience du peuple, ils avouérent d'abord qu'ils venoient demander aux Athéniens la paix, qu'ils avoient été peu de tems auparavant en état de leur accorder. Qu'il ne tenoit qu'à eux de se procurer la gloire d'avoir pacifié toute la Gréce, puisqu'ils vouloient bien les prendre pour arbitres du traité. Que le danger de leurs citoiens, enfermés dans l'île, les avoit déterminés à une démarche qui devoit sans doute couter beaucoup à des Lacédémoniens. Qu'il n'y avoit pourtant encore rien de desespéré pour eux, & qu'ainsi c'étoit le tems d'établir entre les deux peuples une amitié ferme & solide, parce que de part & d'autre les choses étoient encore en balance, & que la fortune ne s'étoit point encore absolument déclarée. Que souvent les dieux abandonnent ceux à qui leurs heureux succès font un sujet de fierté, en faisant succéder à leurs plus grandes faveurs les disgraces les plus complettes. Qu'ils se souvinssent que les armes sont journaliéres, & que le moien d'établir une ferme paix, n'est pas de triompher de son ennemi en l'accablant, mais de se réconcilier

avec

avec lui à des conditions juftes & rai- LONGUE-MAIN.
fonnables. Car alors, vaincu par la générofité & non par la force, & occupé deformais non du defir de la vengeance, mais des fentimens de gratitude, il fe fait un devoir & un plaifir de garder les conventions avec une fidélité inviolable.

Les Athéniens avoient une belle occafion de terminer la guerre par une paix qui n'auroit pas été moins glorieufe pour eux, qu'utile & falutaire à toute la Gréce. Mais Cléon, qui avoit une grande autorité parmi le peuple, empécha un fi grand bien. Ils répondirent donc, par fon avis, qu'il faloit auparavant que ceux qui étoient dans l'île fe rendiffent à difcrétion, & qu'ils fuffent conduits à Athénes, à la charge de les renvoier lorfque les Lacédémoniens auroient rendu les places qu'on avoit été contraint d'abandonner par le dernier traité, & qu'après cela on feroit une paix ferme & ftable. Les Lacédémoniens demandérent qu'on nommât des députés, & que l'on convint de s'en tenir à ce qu'ils accorderoient enfemble. Mais Cléon s'emporta contre cette propofition, & dit qu'on voioit bien qu'ils

ARTA-XERXE qu'ils n'agiſſoient pas de bonne foi, puiſqu'ils ne vouloient pas traiter avec le peuple, mais avec des particuliers qu'ils pourroient corrompre; & que s'ils avoient quelque choſe à dire, ils le fiſſent ſur le champ. Les Lacédémoniens, voiant qu'il ne leur étoit pas poſſible de traiter avec le peuple ſans la participation de leurs alliés, & que s'ils avoient accordé quelque choſe à leur préjudice ils en ſeroient reſponſables, ſe retirérent ſans rien faire, perſuadés qu'on ne pouvoit rien attendre d'équitable de la part des Athéniens dans l'état & la diſpoſition où les avoit mis leur proſpérité.

Sitôt qu'ils furent de retour à Pyle, la ſuſpenſion ceſſa. Mais comme ils redemandérent leurs vaiſſeaux, on refuſa de les rendre ſous prétexte de quelques infractions du traité en des choſes de peu d'importance. Les Lacédémoniens ſe récriérent fort ſur ce refus, comme ſur une perfidie manifeſte, & l'on ſe prépara à la guerre avec plus de vigueur & d'animoſité qu'auparavant. La fierté dans les ſuccès, & la mauvaiſe foi dans l'obſervation des traités, attirent tôt ou tard ſur un peuple de grands malheurs. La ſuite

suite nous fera connoitre ce qui en sera. LONGUE-MAIN.

Les Athéniens faisoient une garde exacte autour de l'île pour n'y laisser rien entrer, & espéroient réduire bientôt les ennemis par la famine. Mais ceux de Lacédémone engagérent tout le pays à les secourir par l'appas du gain, en taxant fort haut le prix des vivres, & donnant la liberté aux esclaves qui venoient à bout d'y en porter. On en amenoit donc, au péril de la vie, de tous les endroits du Péloponnése. Il y avoit même des plongeurs qui passoient de la côte dans l'île vis-à-vis du port, & traînoient après eux des peaux de bouc où il y avoit de la graine de lin pilée, & de celle de pavot détrempée avec du miel.

Ceux qui étoient assiégés dans Pyle ne souffroient guéres moins de leur côté, manquant & d'eau & de vivres. Quand on eut appris à Athénes, que bien loin d'affamer les ennemis, ils étoient affamés eux-mêmes, on craignit que la flote ne pouvant subsister pendant l'hiver le long d'une côte deserte & ennemie, ni demeurer à l'anchre dans une rade mal assurée, la garde de l'île ne vînt à se relâcher,

&

ARTA-XERXE & que les prisonniers ne se sauvassent. Mais ce que l'on appréhendoit le plus, c'étoit que les Lacédémoniens, voiant leurs gens hors de danger, ne voulussent plus entendre à la paix; & l'on commença à se repentir de ne l'avoir pas acceptée.

Cléon sentoit bien que toutes ces plaintes retomboient sur lui. Il commença par traiter de faux raports tous les bruits qui couroient sur la disette où étoient les Athéniens tant au dedans de Pyle, qu'au dehors. Ensuite il décria devant le peuple la lenteur & la nonchalance des Chefs qui assiégeoient l'île, prétendant qu'avec un peu de vigueur & de courage on pouvoit aisément s'en rendre maître, & que s'il étoit en leur place il en viendroit bientôt à bout. On le nomma pour Chef de cette expédition, Nicias, qui devoit y commander, lui aiant cédé volontiers cet honneur, soit par foiblesse, car il étoit naturellement timide; soit par politique, pour le décréditer auprès du peuple par le mauvais succès qu'on comptoit qu'il auroit dans cette entreprise. Cléon fut surpris & embarrassé, car il ne s'attendoit pas qu'on dût le pren-

prendre au mot, éant plus habile discoureur que brave guerrier, & se servant mieux de la langue que de l'épée. Il se défendit quelque tems, & s'excusa le mieux qu'il put sous divers prétextes. Mais voiant que plus il reculoit, plus il étoit pressé, il changea de ton, & substituant la rodomontade au courage, il déclara en pleine assemblée, avec un air ferme & assuré, qu'il rameneroit dans vingt jours ceux de l'ile prisonniers, ou qu'il y périroit. Toute l'assemblée se mit à rire, car on le connoissoit.

LONGUE-MAIN.

Cependant, contre toute apparence, la chose arriva comme il l'avoit promis. Lui & Démosthéne, qui étoit l'autre Chef, entrérent dans l'ile, attaquérent vivement l'ennemi, le poussérent de poste en poste, & gagnant toujours du terrain l'acculérent enfin dans le fond de l'ile. Les Lacédémoniens avoient gagné un fort qui paroissoit inaccessible. Là ils se rangérent en bataille, firent face du côté seul où l'on pouvoit les attaquer, & s'y défendirent avec un courage de lions. Comme le combat avoit duré une grande partie du jour, & qu'ils étoient tous abbattus de chaud, de soif, &

de

ARTAXERXE de lassitude, le Général des Messéniens, s'adressant à Cléon & à Démosthene, leur dit, que tout ce qu'ils faisoient étoit inutile, si l'on ne prenoit l'ennemi en queue, & promit, que si on vouloit lui donner quelques gens de trait, il tourneroit tant qu'il trouveroit un passage. En effet il grimpa avec sa troupe par des lieux escarpés qu'on ne gardoit point, & se coulant dans le fort sans être aperçu, parut tout-à-coup au dos des Lacédémoniens, ce qui abbattit leur courage, & acheva leur défaite. Ils ne se défendoient donc presque plus, & vaincus par le nombre, attaqués de toutes parts, & abbattus de langueur & de desespoir, ils commencérent à reculer : mais les Atheniens se saisirent de tous les passages, pour leur empécher la retraite. Alors Cléon & Démosthéne, voiant que si on les pressoit davantage, il n'en échaperoit pas un, & étant bien aises de les emmener vifs à Athénes, arrétérent leurs gens, & firent crier par un Héraut qu'ils missent bas les armes, & qu'ils se rendissent à discrétion. A ces mots, la plupart baissérent leurs boucliers, & frappérent des mains en signe d'appro-

probation. Il se fit une espéce de suspension d'armes, & leur Commandant demanda qu'il lui fut permis d'envoier au camp, pour savoir la résolution des Chefs. On ne le voulut pas souffrir, mais on appella des Hérauts de dessus la côte, & après quelques allées & venues un Lacédémonien vint dire tout haut, Qu'on leur permettoit de traiter, pourvû qu'ils ne fissent rien contre leur honneur. Sur cette parole, aiant délibéré entre eux, ils se rendirent à discrétion; & on les garda jusqu'au lendemain. Alors les Athéniens, aiant dressé un trophée, & rendu aux Lacédémoniens leurs morts, s'embarquérent pour le départ, après avoir distribué les prisonniers dans les vaisseaux, & en avoir confié la garde aux Capitaines des galéres.

LONGUEMAIN.

Il mourut dans le combat cent vingt huit Lacédémoniens, de quatre cens vingt qu'ils étoient: ainsi il en resta un peu moins de trois cens; dont il y avoit six vingts Spartiates, c'est-à-dire habitans de Sparte même. Le siége de l'Isle, à compter dès le commencement, y compris le tems de la tréve, avoit duré soixante & dou-

ARTA-XERXE

douze jours. Chacun se retira de devant Pyle, & la promesse de Cléon, toute vaine & téméraire qu'elle étoit, se trouva accomplie à la lettre. Mais ce qui surprit le plus, fut l'accord même qui venoit de se faire: car on croioit que les Lacédémoniens, au lieu de rendre les armes, mourroient tous l'épée à la main.

Lorsqu'ils furent arrivés à Athénes, on ordonna qu'ils demeureroient prisonniers jusqu'à la paix, pourvû que les Lacédémoniens n'entrassent point dans le pays: mais que s'ils y entroient, on les feroit tous mourir. On laissa garnison dans Pyle. Les Messéniens de Naupacte, qui l'avoient possédée autrefois, y envoiérent de leur plus brave jeunesse, laquelle incommoda fort par ses courses les Lacédémoniens; & comme ces Messéniens parloient le langage du pays, ils attirérent dans leur parti un grand nombre d'esclaves. Les Lacédémoniens, dans la crainte d'un plus grand mal, députérent plusieurs fois à Athénes, sans pouvoir jamais rien obtenir de la prospérité orgueilleuse des Atheniens, à qui un si grand succès donnoit de plus hautes espérances.

La

La septiéme année de la guerre du Péloponnése, Artaxerxe envoia aux Lacédémoniens un Ambassadeur nommé Artapherne, chargé d'une lettre de sa part écrite en Assyrien, où il leur marquoit qu'il lui étoit venu plusieurs Ambassadeurs de leur part, qui lui avoient exposé des choses si différentes, qu'il ne comprenoit point du tout ce qu'ils souhaitoient de lui: que dans cette incertitude il avoit pris le parti de leur envoier ce Persan, pour leur faire savoir que s'ils avoient quelque chose à lui proposer, ils n'avoient qu'à faire partir avec lui un homme de confiance, qui pût l'informer précisément de ce qu'ils desiroient. Cet Ambassadeur, en arrivant à Eione sur la riviére de Strymon dans la Thrace, y fut pris vers la fin de cette année par un des Amiraux de la flote Athénienne, qui l'envoia à Athénes. Il y fut traité avec toutes les honnêtetés & tout le respect possible, parce que les Athéniens cherchoient à se remettre dans les bonnes graces du Roi son maître.

LONGUEMAIN.

Thucyd. lib. 4. p. 285. 286.

L'année suivante, dès que la saison permit de se mettre en mer, ils le renvoiérent dans un vaisseau de l'Etat aux

ARTAXERXE. LONGUE-MAIN.

aux dépens du public, & nommérent quelques-uns de leurs citoiens pour aller avec lui à la Cour de Perſe en qualité d'Ambaſſadeurs. En débarquant à Ephéſe, ils apprirent la mort d'Artaxerxe. Les Ambaſſadeurs ne jugeant pas à propos d'aller plus loin après cette nouvelle, prirent congé d'Artapherne, & s'en retournérent à Athénes.





LIVRE HUITIE'ME.

Suite de l'Histoire des Perses & des Grecs, & de la guerre du Péloponnése, sous les régnes de Xerxès II. de Sogdien, & de Darius Nothus.

CHAPITRE PREMIER.

CE Chapitre renferme l'histoire de treize années de la guerre du Péloponnése, jusqu'à la dix-neuviéme inclusivement. **XERXES II.**

§. I. *Régnes fort courts de Xerxès & de Sogdien. Darius Nothus leur succéde. Il appaise la revolte de l'Egypte, & celle de Médie. Il donne à Cyrus le plus jeune de ses fils, le commandement en chef de toute l'Asie Mineure.*

AN. M.
Artaxerxe mourut vers le com- 3579.
mencement de la quarante - neu- Av. J. C.
viéme année de son régne. Xerxès, 425.
qui lui succéda, étoit le seul fils qu'il *Ctes. c.*
eût de la Reine sa femme. Mais il en 47. 51.
avoit dix-sept autres de ses concubines; *Diod. l.*
& entr'autres Sogdien, que Ctésias *12. pag.*
appelle Sécondien; Ochus, & Arsite. 115.
Sogdien, de concert avec Pharnacias AN. M. 3580. Av. J. C. 424.

 un

XERXES II. un des Eunuques de Xerxès, vint un jour surprendre le nouveau Roi, qui, après s'être enivré un jour de fête, s'étoit retiré dans sa chambre pour y cuver son vin. Il le tua aisément dans cet état, au bout d'un régne de quarante-cinq jours, & fut déclaré Roi à sa place.

SOGDIEN A peine étoit-il sur le trône, qu'il fit mourir Bagoraze le plus fidéle des Eunuques de son pere. C'étoit cet Eunuque qui avoit été chargé des funérailles d'Artaxerxe, & de la Reine mere de Xerxès, morte le même jour que son mari. Après avoir conduit ces deux corps en Perse dans le tombeau ordinaire des Rois, il trouva à son retour Sogdien sur le trône, qui le reçut assez mal, à cause de quelque différent qu'ils avoient eu du vivant de son pere. Le nouveau Roi ne s'en tint pas à ces premiéres marques de mécontentement : il ne fut pas lontems sans lui chercher querelle sur je ne sai quoi qui regardoit les funérailles de son pere, & il le fit lapider.

Par ces deux meurtres, celui de son frere Xerxès, & celui de Bagoraze, il devint l'horreur de l'armée, & de la Noblesse ; & il ne se crut pas beaucoup

coup

coup en sûreté sur un trône, dont l'ac- SOGDIEN.
quisition lui avoit couté de si grands crimes. Il soupçonna ses freres d'un dessein pareil au sien ; & ses soupçons tombérent principalement sur Ochus, à qui son pere avoit laissé le gouvernement d'Hyrcanie. Il le manda, pour se défaire de lui quand il seroit arrivé. Mais Ochus, qui pénétra son dessein, trouva divers prétextes pour se dispenser de ce voiage ; & différa tant, qu'enfin, quand il vint, ce fut à la tète d'une bonne armée, dont il déclara ouvertement qu'il se serviroit pour venger la mort de son frere Xerxès. Cette déclaration lui attira quantité de gens de qualité, & plusieurs Gouverneurs de provinces, que la cruauté & la mauvaise conduite de Sogdien firent passer dans le parti d'Ochus. On lui mit sur la tête la Tiare, marque de la roiauté, & on le proclama Roi. Sogdien, se voiant ainsi abandonné, fit voir autant de lâcheté à défendre sa couronne, qu'il avoit montré d'injustice & de cruauté à l'usurper. Contre l'avis de ses meilleurs amis, & des plus sages de ceux qui demeuroient encore attachés à lui, il entra en traité avec son frere, qui

 s'é-

SOGDIEN s'étant rendu maître de sa personne, le fit jetter dans la cendre, où il mourut d'une mort cruelle. C'étoit un supplice particulier à la Perse, & dont on ne se servoit que pour de grands criminels. On remplissoit de cendre, jusqu'à une certaine hauteur, une tour des plus hautes. Du haut de cette tour on jettoit le criminel dedans, la tête la premiére: & ensuite encore, avec une roue, on remuoit sans cesse cette cendre autour de lui, jusqu'à ce qu'enfin elle l'étoufât. Ce fut ainsi que ce Prince scélérat perdit la vie avec l'empire, dont il ne jouit que six mois & quinze jours.

Val. Max. lib. 9. cap. 2. II. Machab. cap. 13.

DARIUS. NOTHUS AN. M. 3581. AV. J.C. 423.

Par la mort de Sogdien, Ochus se trouva maître de l'empire. Il ne s'y vit pas plutôt bien établi, qu'il changea son nom d'Ochus en celui de Darius. Pour le distinguer, les historiens y ajoutent l'épithéte de *Nothus*, qui en grec veut dire le bâtard. Son régne dura dix-neuf ans.

Arsite, voiant comment Sogdien avoit supplanté Xerxès, & avoit été détrôné lui-même par Ochus, voulut en faire autant à ce dernier. Quoiqu'il fût son frere de mere aussi bien que de pere, il se revolta ouvertement contre lui,

lui, & fut soutenu dans sa revolte par Artyphius fils de Mégabyse. Ochus, que nous ne nommerons plus desormais que Darius, envoia Artasyras un de ses Généraux, contre Artyphius, & marcha en personne, à la téte d'une autre armée, contre Arsite. Artyphius, avec des troupes grecques qu'il avoit à sa solde, battit deux fois le Général qu'on lui avoit opposé. Mais dans une troisiéme bataille, on les lui débaucha, & il fut battu lui-même, & se vit réduit à la nécessité de se rendre sur quelques espérances de pardon qu'on lui donna. Le Roi vouloit le faire mourir, mais la Reine Parysatis, sœur & femme de Darius, l'en détourna. Elle étoit aussi fille d'Artaxerxe, mais d'une autre mere que Darius. C'étoit une femme habile, intrigante, & rusée, dont le Roi son mari suivoit presque en tout les avis. Celui qu'elle lui donna en cette occasion, étoit d'une profonde perfidie. Elle lui conseilla d'user de clémence envers Artyphius, & de le bien traiter, afin de faire espérer à son frere, lorsqu'il verroit sa générosité pour un serviteur rebelle, de trouver lui-même un traitement pour

DARIUS NOTHUS

DARIUS. le moins auſſi favorable, & l'engager par là à ſe ſoumettre. Elle ajouta, que quand il ſeroit une fois maître de la perſonne de ce Prince, il feroit à l'un & à l'autre ce qu'il jugeroit à propos. Darius ſuivit ſon conſeil, & il lui réuſſit. Arſite, informé de la douceur dont on uſoit à l'égard d'Artyphius, conclut que lui, qui étoit frere du Roi, ſeroit traité encore plus favorablement; & ſur cette eſpérance il traita avec ſon frere, & ſe rendit. Darius panchoit beaucoup à lui ſauver la vie: mais Paryſatis, à force de lui repréſenter que la punition de ce rebelle étoit néceſſaire pour ſa ſûreté, le détermina à s'en défaire, en le faiſant périr miſérablement dans la cendre avec Artyphius. Ce ne fut pourtant pas ſans ſe faire une grande violence qu'il conſentit à ce ſacrifice; car il aimoit tendrement ce frere. Il fit encore quelques autres exécutions, qui ne lui procurérent pas la tranquillité qu'il en attendoit: car ſon régne dans la ſuite fut troublé par de violentes agitations, qui ne lui laiſſérent pas beaucoup de repos.

AN. M. 3590. AV. J. C. 414. Ctes. c. 51.

Une des plus dangereuſes, fut celle que lui ſuſcita la rebellion de Pi-

Pisuthne, qui étant Gouverneur de Lydie voulut secouer le joug de l'empire des Perses, & se rendre souverain dans sa province. Ce qui lui fit espérer d'y réussir, fut le corps de troupes Grecques qu'il avoit ramassées & prises à son service, sous le commandement de Lycon Athénien. Darius envoia Tissapherne contre ce rebelle, & lui donna, avec une bonne armée, la commission de Gouverneur de Lydie, dont il faloit déposséder l'autre. Tissapherne, qui étoit un homme plein de ruse & capable de jouer toutes sortes de personnages, trouva le moien de parler aux Grecs de Pisuthne, & à force de présens & de promesses il gagna & les troupes & le Général, qui se donnérent à lui. Le rebelle, trop affoibli par cette désertion pour soutenir la démarche qu'il avoit faite, se rendit dans l'espérance d'obtenir sa grace, comme on l'en avoit flaté; & dès qu'on l'eut amené devant le Roi, il fut condanné à être étoufé dans la cendre, & eut le même sort que les rebelles qui l'avoient précédé. Sa mort n'appaisa pas entiérement tous les troubles. Amorgas son fils, avec le reste de son armée, se maintint encore

NOTHUS.

Thucyd. lib. 8. p. 554. 567. 568.

DARIUS core contre Tiſſapherne ; & pendant deux ans il ravagea les provinces maritimes de l'Aſie Mineure, juſqu'à ce qu'enfin il fut pris par les Grecs du Péloponnéſe à Jaſe ville d'Ionie, & livré par eux à Tiſſapherne, qui le fit mourir.

Ctes. cap. 52. Un autre grand embarras où ſe trouva Darius, fut celui où le jetta l'un de ſes Eunuques. Ces ſortes d'Officiers s'étoient depuis lontems rendu tout puiſſans dans la Cour des Rois de Perſe, & la ſuite de l'hiſtoire nous fera voir qu'ils y dominérent toujours abſolument. On peut connoitre & leur caractere, & le danger dont ils ſont pour les Princes, par le portrait que Dioclétien, après s'être réduit à une condition privée, faiſoit des Affranchis, qui s'étoient de même rendu maîtres des Empereurs Romains. „ Il ne faut, diſoit-il, que „ quatre ou cinq perſonnes bien unies „ entre elles, & bien déterminées à „ tromper le Prince, pour y réuſſir. „ Ils ne lui montrent jamais les cho- „ ſes que par le ſeul côté qui peut „ les lui faire approuver. Ils lui ca- „ chent tout ce qui contribueroit à „ l'éclairer : & comme ils l'obſédent „ ſeuls,

Vopiſ. in vit. Aurelian. Imper.

 NOTHUS.

„ ſeuls, il ne peut être inſtruit que „ par leur canal, & il ne fait que ce „ qu'il leur plaît de lui dire. Ainſi il „ accorde les magiſtratures à qui il „ les faudroit refuſer: il deſtitue au „ contraire de leurs emplois ceux qui „ en ſont les plus dignes. En un mot, „ le meilleur Prince ſouvent eſt ven- „ du par eux malgré ſa vigilance, & „ malgré même ſes défiances & ſes „ ſoupçons. „ *Quid multa? Ut Diocletianus ipſe dicebat, bonus, cautus, optimus venditur Imperator.*

Voila comment étoit gouvernée la Cour de Darius. Trois Eunuques s'y étoient emparé de toute la puiſſance: a marque certaine d'un mauvais gouvernement, & d'un Prince ſans mérite. Mais parmi ces trois Eunuques, il y en avoit un qui dominoit ſur les autres, & qui en étoit le Chef: il ſe nommoit Artoxare. Il avoit ſu obſerver le foible de Darius, pour gagner ſa confiance. Il avoit étudié toutes ſes paſſions pour les favoriſer, & le gouverner par elles. Il ne l'occupoit que de plaiſirs & d'amuſemens, pour s'attirer toute l'auto-

Cc 5 rité.

a Scis præcipuum eſſe indicium non magni Principis, magnos libertos. *Plin. ad Trajan.*

DARIUS. rité. Enfin, ſous le nom & ſous la protection de la Reine Paryſatis, des volontés de laquelle il ſe montroit fidéle eſclave, il diſpoſoit de toutes les affaires de l'empire, & tout ſe régloit par ſes ordres. Enivré par l'autorité ſouveraine que lui donnoit la faveur de ſon Maître, il ſe mit en tête de ſe rendre Souverain au lieu de premier Miniſtre qu'il étoit, & forma le deſſein de ſe défaire de Darius, & de monter ſur ſon trône. Mais ſa trame aiant été découverte, il fut arrêté, & mis entre les mains de Paryſatis, qui lui fit ſouffrir les plus cruels & les plus honteux ſupplices.

Euſeb. in Chron.

Le plus grand des malheurs qui arrivérent à Darius pendant tout la cours de ſon régne, fut la revolte de l'Egypte. Ce coup terrible éclata dans la même année que la revolte de Piſuthne. Darius ne put réduire l'Egypte, comme il réduiſit ce rebelle. Les Egyptiens, las de la domination des Perſes, accoururent de toutes parts auprès d'Amyrtée Saïte, qui étoit enfin ſorti des marais où il s'étoit toujours maintenu, depuis que la revolte d'Inarus avoit été étoufée. Les Perſes furent chaſſés, & Amyrtée dé-

Thucyd. lib. 1. p. 72. 73.

déclaré Roi d'Egypte, & il y régna ſix ans.

Après s'être bien affermi ſur le trône, & avoir entiérement chaſſé d'Egypte les Perſes, il ſe préparoit à les pourſuivre juſques dans la Phénicie, & avoit déja pris des meſures avec les Arabes pour les y attaquer. L'avis qu'en eut le Roi de Perſe lui fit rappeller la flote qu'il avoit promiſe aux Lacédémoniens, pour l'emploier à garder ſes propres Etats

Pendant que Darius faiſoit la guerre en Egypte & en Arabie, les Médes ſe ſoulevérent: Mais ils furent battus, & ramenés à leur devoir par la force. Pour châtier cette rebellion, on appeſantit leur joug, qui avoit été aſſez doux juſques-là. C'eſt ce qui ne manque jamais d'arriver à des Sujets rebelles, quand la puiſſance à laquelle ils avoient voulu ſe ſouſtraire reprend le deſſus.

Les armes de Darius ſemblent avoir eu le méme ſuccès contre les Egyptiens. Amyrtée étant mort après avoir régné ſix ans, (peut-être même fut-il tué dans quelque action) Hérodote remarque que ce fut par la faveur des Perſes que ſon fils Pauſiris lui ſuccéda. *Herod. l. 3. cap. 15*

Il

DARIUS Il faloit donc pour cela qu'ils fussent maîtres de l'Egypte, ou du moins que leur parti y fût le plus fort.

AN. M. 3597. Av. J. C. 407. Après être venu à bout des rebelles en Médie, & avoir rétabli les affaires d'Egypte, Darius donna à Cyrus, le plus jeune de ses fils, le gouvernement en Chef de toutes les provinces de l'Asie Mineure : commission importante, qui soumettoit à ses ordres tous les Gouverneurs particuliers de cette partie de l'empire.

J'ai cru devoir anticiper les tems, & mettre tout de suite ces faits qui regardent les Rois de Perse, pour n'être point obligé d'interrompre si souvent l'histoire des Grecs, à laquelle il est tems de revenir.

§. II. *Les Athéniens se rendent maîtres de l'île de Cythére. Expéditions de Brasidas dans la Thrace. Il prend Amphipolis. Exil de Thucydide l'historien. Combat près de Délie, où les Athéniens sont vaincus.*

Huitiéme année de la guerre.

Dans les trois ou quatre campagnes qui suivirent la réduction de la petite île Sphactérie, il ne se passa guéres d'événemens considérables.

Les

Les Athéniens sous la conduite de Nicias, se rendirent maîtres de l'île de Cythére, qui est sur la côte de Lacédémone près du cap de Malée, & de là ils infestoient tout le pays.

NOTHUS. AN. M. 3580. Av. J.C. 424. *Thucyd. lib. 4. pag.* 286.

D'un autre côté, Brasidas marcha vers la Thrace. Les Lacédémoniens étoient portés à cette expédition par plus d'un motif. Ils comptoient faire une diversion des forces d'Athénes qui leur étoient tombées sur les bras dans leur pays. Les peuples de cette contrée les y appelloient, & s'offroient à payer l'armée. Enfin, ils étoient bien aises de profiter de cette occasion pour se défaire de Ilotes, dont ils appréhendoient un soulèvement depuis la prise de Pyle. Ils s'étoient déja défait de deux mille d'entre eux, par une voie qui fait horreur. Sous le spécieux prétexte de récompenser le mérite jusques dans les esclaves même, mais en effet pour se délivrer de ceux dont ils redoutoient plus le courage, ils firent proclamer par un Edit public, que ceux des Ilotes qui auroient le mieux servi l'Etat dans les derniéres campagnes, vinssent inscrire leurs noms dans le régître public, pour être délivrés de la servi-

Thucyd. lib. 4. p. 304. 311. *Diod. lib.* 12. *p.* 117 118.

DARIUS vitude. Deux mille se présentérent. On les promena par les temples avec des chapeaux de fleurs, comme si l'on eût eu envie en effet de leur accorder la liberté. Après cette cérémonie ils disparurent tous, sans qu'on ait jamais su depuis ce qu'ils étoient devenus. On voit ici comment une politique ombrageuse, & une domination jalouse & pleine de défiance, porte aux plus noires perfidies, & ne craint point de faire servir à l'exécution de ses desseins criminels la sainteté même de la religion, & l'autorité des dieux.

Ils envoiérent donc encore sept cens Ilotes avec Brasidas qu'ils avoient choisi pour cette entreprise. Ce Général engagea plusieurs villes dans son parti, soit par force, soit par intelligence, & encore plus par sa sagesse & sa modération. Les principales furent Acanthe & Stagyre, qui étoient deux colonies d'Andros. Il marcha aussi dans la suite vers Amphipolis, colonie d'Athénes, sur le fleuve Strymon. Les habitans dépéchérent en hâte vers * Thucydide Général des Athéniens, qui étoit alors à Thase, petite île de la mer Egée, à

Pag. 320. 324.

* *C'est celui qui a écrit l'histoire de la guerre du Péloponnése.*

à demi-journée d'Amphipolis. Il partit auſſitôt avec ſept navires qui ſe trouvérent près de lui, pour raſſurer la place avant que Braſidas s'en pût ſaiſir, ou en tout cas pour ſe jetter dans Eione, qui étoit fort prés d'Amphipolis. Braſidas qui l'appréhendoit à cauſe du crédit qu'il avoit dans tout ce pays-là, où il poſſédoit des mines d'or, ſe hâta de prévenir ſon arrivée, & il offrit des conditions ſi avantageuſes aux aſſiégés qui n'eſpéroient pas ſitôt du ſecours, qu'ils ſe rendirent. Thucydide arriva le ſoir même à Eione; & s'il eût manqué à s'y rendre ce jour-là, Braſidas s'en ſeroit rendu maître le lendemain dès le point du jour. Quoique Thucydide eût fait toute la diligence poſſible, cependant les Athéniens lui imputérent la priſe d'Amphipolis, & le condannérent à l'exil. No THUS.

La perte de cette place leur fut fort ſenſible, tant parce qu'ils en tiroient de grand revenus & du bois à faire des navires, que parce que c'étoit une porte pour entrer dans la Thrace. Ils craignoient une revolte générale des alliés qu'ils avoient dans ce quartier là, d'autant plus que Braſidas témoignoit

DARIUS gnoit beaucoup de modération & d'équité, & ne cessoit de publier qu'il venoit pour affranchir le pays. Il déclaroit aux peuples qu'à son départ de Sparte il avoit prété serment devant les Magistrats de laisser libres tous ceux qui entreroient dans leur alliance, & qu'il mériteroit d'être regardé comme le dernier des hommes, s'il se servoit de la religion du serment pour tendre un piége à leur crédulité. „ Car, selon lui, une tromperie pal- „ liée d'un prétexte spécieux desho- „ nore infiniment plus les personnes „ constituées en dignité, qu'une vio- „ lence ouverte: parce que l'une est „ l'effet de la puissance que la fortune „ nous a mise en main, & l'autre „ n'est fondée que sur la trahison & „ la perfidie, qui sont les pestes de la „ societé humaine. Or je rendrois, „ disoit-il, un bien mauvais service à „ ma patrie, outre que je la desho- „ norerois pour toujours, si en lui „ procurant d'abord quelques légers „ avantages, je lui faisois perdre la „ réputation de justice & de fidélité à „ garder sa parole, qui la rend beau- „ coup plus puissante que toutes ses „ forces réunies ensemble, parce

„ qu'elle

„ qu'elle lui attire l'estime & la con- „ fiance des peuples. „ C'est sur ces principes d'honneur & d'équité que Brasidas régla toujours sa conduite, persuadé que le rempart le plus sûr d'un Etat, est la justice, la modération, la bonne foi, & l'assurance où sont les voisins & les alliés qu'on est incapable d'usurper leurs terres, ou de les vouloir dépouiller de leur liberté. Par cette conduite il enleva aux ennemis un grand nombre de leurs alliés.

Les Athéniens, commandés par Démosthéne & Hippocrate, étoient entrés en Béotie, dans l'espérance que plusieurs villes embrasseroient leur parti dès qu'ils se montreroient. Les Thébains marchérent à leur rencontre près de Délie. Il s'y donna un combat assez considérable. Les Athéniens furent défaits, & mis en fuite. Socrate se trouva à cette action; & Lachès qui l'y accompagna, lui rend ce témoignage dans Platon, que si tous les autres avoient fait leur devoir comme lui, Athénes n'auroit pas reçu cet échec à Délie. Il fut entraîné dans la fuite avec les autres : il étoit à pié. Alcibiade l'aiant aperçu de dessus son che-

Thucyd. lib. 4. p. 311-319.

Plat. in Lachet. p. 181. In conviv. p. 221.

Plut. in Alcib. p. 195.

 cheval, s'approcha de lui, & ne le quitta plus, le défendant avec courage contre les ennemis qui le pourſuivoient.

Après la bataille les vainqueurs aſſiégérent la ville. Entre les autres machines qu'ils dreſſérent pour la battre, ils en emploiérent une fort extraordinaire. C'étoit une longue piéce de bois coupée en deux, puis creuſée & rejointe, de ſorte qu'elle reſſembloit aſſez à une flute. A l'un des bouts étoit attaché un long tuyau de fer où pendoit une chaudiére, ſi bien qu'en ſoufflant avec de grands ſoufflets à l'autre bout de la piéce de bois, le vent porté de là dans le tuyau allumoit un grand braſier qui étoit dans la chaudiére avec de la poix & du ſouffre. Cette machine, apportée ſur des chariots juſqu'au rempart, à l'endroit où il étoit revétu de pieux & de faſcines, cauſa un ſi grand embraſement, que le rempart étant auſſitôt abandonné, & la paliſſade conſumée, il fut aiſé de prendre la ville.

§. III.

NOTHUS.

§. III. *Trève d'un an entre les deux peuples. Mort de Cléon & de Brasidas. Traité de paix conclu entre les Athéniens & les Lacédémoniens pour cinquante ans.*

IX. X. & XI. années de la guerre.

Il y avoit à peu près égalité de pertes & d'avantages de côté & d'autre, & les deux peuples commençoient à se lasser d'une guerre qui leur coutoit de grands frais, & ne leur procuroit aucun bien réel. Il se fit donc une tréve d'un an entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Les premiers s'y résolurent pour arréter les progrès de Brasidas, pour donner ordre à la sûreté de leurs places, & pour passer de là à une paix générale si la chose leur étoit avantageuse. Les autres s'y portérent pour leur en faire naître l'envie par la douceur du repos, & pour retirer d'entre leurs mains ceux de leurs citoiens que les Athéniens avoient fait prisonniers dans l'île de Sphactérie; ce qu'ils ne pouvoient espérer absolument, si Brasidas poussoit plus loin ses conquêtes. Ce Général n'apprit qu'avec une extrê-

Thucyd. lib. 4 pag. 328-333. Diod. l. 12. p. 120

AN. M. 3581. AV. J. C. 423.

DARIUS trême douleur la nouvelle d'un accommodement qui l'arrétoit au milieu de ſa courſe, & qui déconcertoit tous ſes projets. Il ne put même ſe réſoudre à abandonner la ville de Scione, qu'il avoit priſe deux jours après le traité, mais ſans en avoir connoiſſance. Il alla encore plus loin, & ne fit point difficulté de recevoir Mende, petite ville voiſine de Scione, qui ſe rendit à lui à l'exemple de la premiére, ce qui étoit contrevenir manifeſtement au traité : mais il prétendoit avoir d'autres contraventions à reprocher aux Athéniens.

Plut. in vit. Nicia p. 528.

On juge bien que ceux-ci ne ſouffrirent pas tranquillement une telle conduite. Cléon, dans toutes les aſſemblées animoit les eſprits, & ſouffloit le feu de la guerre. L'heureux ſuccès de l'expédition contre Sphactérie avoit infiniment augmenté ſon crédit parmi le peuple, & lui avoit inſpiré une fierté inſupportable, & une audace que l'on ne pouvoit plus réprimer. Il avoit un ſorte d'éloquence véhemente, impétueuſe, emportée, qui entraînoit les eſprits, moins par la force des raiſons, que par la hardieſſe & la violence de ſon ſtile & de

ſa

ſa déclamation. Ce fut lui qui le premier donna l'exemple de crier à pleine tête dans les aſſemblées, où juſques-là on avoit gardé beaucoup de décence & de modération, de rejetter ſon vêtement en arriére pour donner plus de liberté à ſon geſte, de ſe fraper les cuiſſes, d'aller & de venir ſur la tribune en haranguant. En un mot, il introduiſit parmi les Orateurs, & parmi tous ceux qui ſe méloient du gouvernement, une licence effrénée, & un mépris de toutes les bienſéances: licence & mépris qui produiſirent bientôt un bouleverſement général & une horrible confuſion dans les affaires. NOTHUS.

Ainſi deux hommes de part & d'autre, s'oppoſoient à la paix de la Gréce, & y mettoient un obſtacle inſurmontable, mais par des voies bien différentes: c'étoient Cléon & Braſidas. Le premier, parce que la guerre couvroit ſes vices & ſa méchanceté; le ſecond, parce qu'elle donnoit un nouveau luſtre à ſa vertu. En effet, elle fourniſſoit à l'un des occaſions de commettre de grandes injuſtices, à l'autre celles de faire de grandes & de belles actions. Leur mort, qui ſuivit *Ibid.*

DARIUS de près, donna lieu à un nouvel accommodement.

AN. M. 3582. Av. J. C. 422. *Thucyd. lib. 3. pag 342 351. Diod. l. 12. p. 121. 122.*

Les Athéniens avoient mis Cléon à la tête des troupes pour aller contre Brasidas, & pour réduire les villes qui s'étoient revoltées. Amphipolis étoit celle qui leur tenoit le plus au cœur : Brasidas s'y jetta pour la défendre. Cléon avoit mandé à Perdiccas Roi de Macédoine, & au Roi des Odomantes de lui amener des troupes le plutôt, & dans le plus grand nombre qu'ils pourroient. Il les attendoit, & avoit résolu de ne pas marcher d'abord à l'ennemi. Mais comme il vit ses soldats, qui l'avoient suivi à regret & malgré eux, se lasser de demeurer si lontems oisifs, & comparer sa lâcheté & son peu d'expérience avec la valeur & l'habileté de Brasidas, il ne put souffrir ni leur mépris, ni leurs plaintes, & s'estimant grand Capitaine par la prise de Sphactérie, où il avoit si bien réussi : il crut qu'il en arriveroit de même d'Amphipolis. Il s'en approcha donc, simplement, disoit-il pour reconnoitre la place, en attendant que toutes ses forces fussent arrivées ; non qu'il crut en avoir besoin pour la prendre, ou qu'il se défiât de l'événe-

nement, car il se tenoit assuré que personne n'oseroit lui tenir tête, mais pour être en état de l'investir de tous côtés, & d'y faire donner l'assaut. Il se vint donc camper devant la place, considérant à loisir sa situation, & persuadé qu'il pourroit se retirer quand il voudroit sans combat. Car personne ne sortoit, ni ne paroissoit sur les murailles, & toutes les portes de la ville étoient fermées, de sorte qu'il commençoit à se repentir de n'avoit pas amené les machines, croiant qu'il ne lui manquoit que cela pour s'en rendre maître. Brasidas, qui connoissoit parfaitement son caractére, affectoit exprès une sorte de réserve & de crainte, pour amorcer sa témérité; & augmenter la bonne opinion qu'il avoit de lui-même : d'ailleurs il savoit que Cléon avoit amené avec lui l'élite des troupes d'Athénes, & la fleur de celles de Lemnos & d'Imbros. En effet, Cléon, plein de mépris pour un ennemi qui n'osoit paroître devant lui, & se tenoit lâchement renfermé dans sa place, alloit de côté & d'autre la tête levée, sans prendre aucune précaution, & sans garder aucune discipline parmi ses troupes. Brasidas, dont

la

DARIUS. la vûe étoit de l'attaquer à l'improviste avant que toutes ses forces fussent arrivées, crut que le moment en étoit venu. Il avoit pris toutes les mesures & donné tous les ordres nécessaires. Il fit donc brusquement une sortie, qui étonna & déconcerta les Athéniens. L'aile gauche se détacha aussitôt du gros pour se sauver à la course. Brasidas tourna toutes ses forces contre l'aile droite, où il trouva beaucoup de résistance. Aiant été blessé, & mis hors de combat, ses gens l'emportérent, sans que les Athéniens s'en aperçussent. Pour Cléon, comme il n'avoit pas résolu de combattre, il prit la fuite, & fut tué par un soldat qui le rencontra. Les troupes qu'il commandoit se défendirent pendant quelque tems & soutinrent deux ou trois attaques sans lâcher le pié, mais enfin elles furent mises en déroute, & tout plia. Brasidas fut porté dans la ville, où il ne survécut que de quelques momens à sa victoire.

Toute l'armée de retour de la poursuite, après avoir dépouillé les morts, dressa un trophée. Ensuite tous les alliés en armes firent des funérailles publiques à Brasidas, & les habitans

tans d'Amphipolis lui rendirent depuis chaque année des honneurs funébres comme à un Héros, avec des jeux, des combats, & des sacrifices. Ils le considéroient comme leur fondateur, & pour lui en mieux assurer le titre, ils démolirent tous les monumens de celui qui l'avoit été en effet, pour ne pas paroitre devoir leur établissement à un Athénien, & pour faire mieux leur cour à Lacédémone, d'où ils attendoient tout leur salut. Les Athéniens, après avoir emporté leurs morts du consentement du vainqueur, retournérent à Athénes, tandis que les autres donnérent ordre aux affaires d'Amphipolis.

NOTHUS.

Agnon, *Athénien.*

On raporte une parole de la mere de Brasidas, qui marque bien le caractère Spartain. Comme on louoit en sa présence les grandes qualités & les grandes actions de son fils, & qu'on l'élevoit sans exception & sans comparaison au dessus de tous les autres : *Vous vous trompez*, dit-elle, *mon fils étoit brave, mais Sparte a plusieurs citoiens qui le sont encore plus que lui.* Cette générosité d'une mere qui préféroit la gloire de l'Etat à celle de son fils, fut admirée, & ne demeura point sans

Diod. p. 122.

DARIUS. récompense. Les Ephores lui rendirent des honneurs publics.

Thucyd. lib. 5. p. 351-354. Après cette derniére action, où les deux hommes qui étoient le plus grand obstacle à la paix moururent, les esprits se trouvérent disposés à un accommodement, & la guerre fut comme suspendue de part & d'autre. Les Athéniens, depuis la perte des deux batailles de Délie & d'Amphipolis, avoient beaucoup rabatu de leur fierté, & étoient détrompés de la haute opinion qu'ils avoient conçue de leurs forces, qui leur avoit fait refuser les offres avantageuses de leurs ennemis. D'ailleurs, ils appréhendoient la revolte de leurs alliés, qui, découragés par leurs pertes pourroient les abandonner, comme plusieurs avoient déja fait. Ces réflexions leur inspirérent un vif repentir de n'avoir pas traité après les avantages de Pyle. Les Lacédémoniens de leur côté ne se flatoient plus de l'espérance de les pouvoir ruiner en ravageant leur pays, & ils étoient abbatus & effraiés de la perte qu'ils avoient soufferte dans l'Ile, la plus grande qu'ils eussent faite jusqu'alors. Ils considéroient encore, que leur pays étoit ravagé par les

 NOTHUS.

les garnisons de Pyle & de Cythére ; que leurs esclaves désertoient, & qu'ils avoient à appréhender une plus grande revolte ; & que la tréve qu'ils avoient faite avec ceux d'Argos étant près d'expirer, ils avoient lieu de craindre d'être abandonnés de quelques alliés du Péloponnése, comme ils le furent en effet. Tous ces motifs, joints au desir de recouvrer leurs prisonniers, dont la plupart étoient des plus considérables citoiens de Lacédémone, leur faisoient souhaiter la paix.

Ceux qui s'y portérent avec le plus d'empressement, & qui y avoient le plus d'intérêt, étoient les deux principaux des deux Etats, Plistonax Roi de Lacédémone, & Nicias Général des Athéniens. Le premier étoit revenu depuis peu de son exil, où il avoit été condanné parce qu'on le soupçonnoit d'avoir reçu de l'argent pour retirer ses troupes du pays d'Athénes, & l'on imputoit à cette retraite précipitée plusieurs malheurs dont elle avoit été suivie. On l'accusoit aussi d'avoir corrompu à force de présens la Prétresse de Delphes, qui avoit ordonné de la part du dieu

DARIUS de le rappeller d'exil. Il desiroit donc la paix pour éviter tous ces reproches, que les maux continuels de la guerre renouvelloient chaque jour. Pour Nicias, le plus heureux Capitaine de son tems, il craignoit de ternir sa gloire par quelque infortune, & il étoit bien aise de jouir en repos des fruits de la paix, & d'en faire jouir son pays.

Thucyd. lib. 5. p. 354. Plut. in Nic. pag. 528. 529.

Les deux peuples commencérent d'abord par faire une suspension d'armes d'un an, pendant laquelle se trouvant tous les jours les uns avec les autres, & goûtant les douceurs de la sûreté & du repos, & les charmes de pouvoir être en commerce avec leurs amis & avec les étrangers, ils desiroient avec passion de mener une vie douce & tranquille, loin des allarmes de la guerre, & des horreurs du carnage & du sang. Ils entendoient avec de grandes démonstrations de joie les Chœurs de leurs Tragédies chanter, *Que les araignées fassent desormais leurs toiles sur nos lances & sur nos boucliers!* Et ils se ressouvenoient avec plaisir de celui qui a dit : *Que ceux qui s'endorment dans le sein de la paix, ne sont point réveillés en sursaut par le son des*

des trompettes, & que le sommeil n'est dissipé que par le paisible chant du coq.

Tout l'hiver se passa en pour-parlers & en entrevûes, dans lesquelles chacun proposoit ses droits, & faisoit valoir ses prétentions. Enfin la paix fut conclue & signée pour cinquante ans, & l'un des principaux articles fut qu'on se rendroit réciproquement les villes & les prisonniers. Ce traité fut fait dix ans entiers & quelques jours depuis la premiére déclaration de la guerre. Les Béotiens & les Corinthiens en furent fort mécontens, & firent tout ce qu'ils purent pour exciter de nouveaux troubles. Mais Nicias persuada aux Athéniens & aux Lacédémoniens d'ajouter comme un dernier sceau & un dernier lien à cette paix, en faisant ensemble une ligue offensive & défensive, qui les rendroit plus redoutables à ceux qui voudroient se séparer d'eux, & plus sûrs les uns des autres. En conséquence de ce traité, les Athéniens rendirent enfin les prisonniers qu'ils avoient fait dans l'île de Sphactérie.

Diod. lib. 13. *pag.* 122.

AN. M. 3583. AV. J. C. 421.

Thucyd. lib. 5. *pag.* 358. 359.

DARIUS.

§. IV. *Alcibiade commence à paroitre. Son caractère. Opposé en tout à Nicias, il fait rompre le traité que Nicias avoit conclu. L'exil d'Hyperbolus met fin à l'Ostracisme.*

XII. année de la guerre.

Plut. in Alcib. p. 192. 194.

Alcibiade commençoit alors à se pousser dans le gouvernement, & à paroitre dans les assemblées. Socrate s'étoit attaché à lui depuis plusieurs années, & avoit enrichi son esprit d'une infinité de belles connoissances.

La liaison intime d'Alcibiade avec Socrate, est une des particularités de sa vie les plus remarquables. Ce Philosophe découvrant en lui d'excellentes qualités, que l'éclat de sa beauté rendoit encore plus aimables, s'appliqua avec un soin incroiable à cultiver une plante si précieuse, dans la crainte qu'étant négligée, elle ne se flétrît, & ne dégénérât absolument. En effet, tout étoit danger pour lui : la noblesse de sa naissance, la grandeur de ses richesses, la considération où étoit sa famille, le crédit de ses tuteurs, ses qualités personnelles, sa rare beauté, & plus que tout cela encore

core les flateries & les complaiſances de tous ceux qui l'approchoient. Il ſemble, dit Plutarque, que la fortune l'avoit environné & investi de tous ces prétendus avantages, comme d'autant de barriéres & de remparts, pour le rendre inacceſſible & invulnérable aux traits de la philoſophie, à ces traits ſalutaires qui pénétrent juſqu'au vif, & qui laiſſent dans le cœur l'éguillon de la vertu & de la ſolide gloire. Mais ce furent ces obſtacles même qui redoublérent le zêle de Socrate. NOTHUS.

Quelques efforts qu'on fît pour détourner le jeune Athénien d'un commerce qui ſeul pouvoit l'arracher à tant de piéges, il s'y livra pleinement. Comme il avoit beaucoup d'eſprit, il ſentit tout le mérite de Socrate, & ne put réſiſter aux attraits & aux charmes de ſon éloquence douce & inſinuante, qui l'emportérent pour lors ſur ceux de la volupté. Diſciple zélé d'un ſi habile maître, il le ſuivoit par tout, prenoit un ſingulier plaiſir à ſa converſation, goutoit extrêmement ſes principes, recevoit ſes leçons & même ſes réprimandes avec une docilité merveilleuſe, & étoit touché & at-

tendri de ses discours jusqu'à verser des larmes, & à ne pouvoir plus se souffrir lui-même, tant la force de la vérité étoit grande dans la bouche de Socrate, & tant elle lui faisoit apercevoir de difformité & de laideur dans les vices ausquels il s'abandonnoit.

Alcibiade, dans ces momens où il écoutoit Socrate, étoit tout autre, & l'on ne l'eût pas reconnu. Mais son caractère vif & fougueux, & son panchant naturel pour le plaisir, irrités encore & enflammés par les discours des jeunes gens, le replongeoint bientôt dans ses premiers desordres, & l'arrachoient à son maître, qui ensuite étoit obligé de courir après lui comme après un esclave fugitif qui lui étoit échapé. Cette alternative de fuites & de retours, de bonnes résolutions & de rechutes dans ses vices, dura fort lontems, Socrate ne se rebutant point de sa légéreté, & se flatant toujours de l'espérance de le ramener à son devoir. Et ce fut là sans doute la source de ce mélange de bien & de mal qui parut toujours dans sa conduite, les instructions qu'il avoit reçues de son maître prenant quel-

quelquefois le dessus, & d'autres fois la fougue de ses passions l'entraînant comme malgré lui dans des partis tout opposés. NOTHUS.

Cette liaison dura autant que leur vie, & ne fut pas exemte de soupçons. D'habiles * gens prétendent que ces soupçons, lorsqu'on les approfondit, disparoissent, & doivent être regardés comme l'effet de la malignité des ennemis de l'un & de l'autre. Nous avons dans un des dialogues de Platon un entretien de Socrate avec Alcibiade, fort propre à faire connoitre le génie & le caractère de ce dernier, qui aura desormais une grande part dans les affaires de la république d'Athénes, & y jouera un grand rôle. J'en d'onnerai ici un extrait fort abrégé, & j'espére qu'on ne m'en saura pas mauvais gré.

Socrate, dans ce dialogue, s'entretient avec Alcibiade, qui étoit actuellement sous la tutéle de Périclès. Il étoit encore tout jeune, & avoit été élevé de la maniére dont l'étoient tous les Athéniens, c'est-à-dire qu'on l'a- *Plut. in Alcib.* 1.

* *M. l'Abbé Fraguier justifie Socrate dans une de ses dissertations. Mém. de l'Académie des Belles-Lettres.* Tom. 4. pag. 372.

DARIUS. voit instruit dans les lettres, qu'on lui avoit appris à jouer des instrumens, & qu'on l'avoit formé à la lute, & aux autres exercices du corps. Il ne paroit pas que Périclès eût pris jusques-là beaucoup de soin de son éducation, (faute assez ordinaire aux plus grands hommes,) puisqu'il lui donna pour Gouverneur Zopyre, Thrace de nation, déja fort vieux, celui de tous les esclaves de Périclès qui étoit le moins en état, & par son âge, & par son caractère, de former ce jeune Athénien. Aussi Socrate dit-il à Alcibiade, que s'il se comparoit avec les jeunes gens de Lacédémone, en qui l'on voioit un courage, une grandeur d'ame, un vif desir de la gloire, un amour du travail, accompagnés de douceur, de modestie, de tempérance & d'un parfait assujettissement à la discipline de Sparte, il paroitroit comme un enfant à leur égard. Cependant sa naissance, ses grands biens, ses alliances, le crédit de son tuteur, tout cela lui avoit extrèmement enflé l'esprit. Il étoit plein d'estime pour lui-même, & de mépris pour tous les autres. Il se préparoit à entrer dans le maniement des affaires publiques, &

NOTHUS.

à l'entendre parler, il ne se promettoit rien moins que d'effacer la gloire & la réputation de Périclès même, & d'aller attaquer le Roi des Perses jusques sur son trône. Socrate le voiant donc tout près de monter dans la tribune aux harangues, pour donner conseil au peuple sur les affaires de l'Etat, lui démontre par plusieurs interrogations qu'il lui fait, & par ses propres réponses, qu'il ignore absolument les affaires dont il entreprend de parler, puisqu'il n'a pu les connoitre par lui-même, & qu'il ne s'en est point fait instruire par d'autres. Après cet aveu tiré de sa propre bouche, il lui peint avec de vives couleurs le ridicule de sa conduite, & lui en fait toucher au doit l'absurdité. Que penseroit Amestris, dit Socrate, (c'étoit la mere d'Artaxerxe qui régnoit actuellement en Perse) si on lui disoit qu'il y a à Athénes un homme qui songe à déclarer la guerre à son fils, & même à le détrôner. Elle s'imagineroit sans doute qu'on lui parle de quelque vieux Général, homme d'un courage intrépide, d'une rare sagesse, d'une expérience consommée, qui est maître d'assembler une armée

DARIUS. nombreuse pour la faire marcher à ses ordres, & qui de loin a pris toutes les mesures nécessaires pour un si grand dessein. Mais si elle apprenoit qu'il n'y a rien de tout cela, & qu'il s'agit d'un jeune homme qui à peine a atteint l'âge de vingt ans, qui est sans aucune connoissance des affaires publiques, sans aucun usage de la guerre, sans aucune autorité dans sa ville, & sans aucun crédit chez les alliés, pourroit-elle s'empêcher de rire de la folie & de l'extravagance d'une telle entreprise? Voilà pourtant votre état & votre portrait, dit Socrate en s'adressant à Alcibiade; & malheureusement c'est celui de la plupart de ceux qui s'ingérent dans le gouvernement. Il excepte néanmoins de ce nombre Périclès, dont le solide mérite & la grande réputation étoient le fruit de l'étude sérieuse qu'il avoit faite pendant un fort long tems, de tout ce qui étoit capable de lui former l'esprit, & de le disposer au maniement des affaires publiques. Alcibiade ne put disconvenir que ce ne fût là son état: il en eut honte, & rougissant de se voir si pauvre & si dépourvû de mérite, il demanda ce qu'il faloit faire pour

pour en acquerir. Socrate, qui ne vouloit pas le décourager, lui dit, qu'à l'âge ou il étoit, le mal n'étoit point sans reméde, & ne cessa dans la suite de lui donner de sages conseils. Il eut tout le loisir d'en profiter, puisqu'entre le tems de cet entretien, & celui où il commença à être emploié dans le gouvernement, il se passa plus de vingt années.

Alcibiade avoit un caractère souple & flexible, propre à prendre toutes les impressions que demandoit la différente conjoncture des tems, se portant avec la même facilité & la même ardeur au bien & au mal, & passant d'un excès à un autre tout contraire presque sans intervalle, de sorte qu'on lui appliquoit ce que dit Homére du terroir d'Egypte, *Qu'il portoit beaucoup de drogues médecinales très excellentes, & aussi beaucoup de poisons.* On pourroit dire de lui que ce n'étoit point un homme seul, mais, si l'on osoit s'exprimer ainsi, un composé de plusieurs hommes: serieux, enjoué: austére, affable; maître impérieux & plein de hauteur, esclave rampant & plein de bassesse; ami de la vertu & des vertueux, livré au vice & aux méchans;

Quemvis hominem secum attulit ad nos. Juvenal.

ca-

DARIUS. capable des plus pénibles fatigues & de la vie la plus dure, insatiable de délices & de volupté.

Plut. in Alcib. p. 195.

On parloit beaucoup de ses desordres & de ses déréglemens dans la ville, & il auroit fort souhaité faire cesser ces bruits, mais sans changer de vie, comme un mot de lui le fait entendre. Il avoit un chien d'une taille extraordinaire & d'une grande beauté, qu'il avoit acheté soixante & dix mines, * c'est-à-dire trois mille cinq cens livres. On voit que le goût pour les chiens est de vielle date. Il lui fit couper la queue, qui étoit justement ce qu'il avoit de plus beau. Ses amis lui en firent de grands reproches, & lui dirent que toute la ville murmuroit contre lui, & le blâmoit extrêmement d'avoir gâté un si beau chien. *Voila ce que je demande*, reprit Alcibiade en riant. *Je veux que les Athéniens s'entretiennent du traitement que j'ai fait à mon chien, afin qu'ils ne parlent pas d'autre chose, & qu'ils ne disent pas pis de moi.*

τὸ φιλόνεικον, καὶ τὸ φιλόπρωτον.

De toutes les passions qui paroissoient en lui, la plus marquée & la plus

* *La mine Attique valoit cent dragmes, & la dragme dix sols de notre monnoie.*

plus vive étoit un esprit de domination qui vouloit tout emporter de hauteur, & qui ne pouvoit souffrir ni supérieur ni égal. Quoique sa naissance, & ses rares talens, lui ouvrissent une grande porte au gouvernement de la République, cependant il n'y avoit rien à quoi il aimât mieux devoir le crédit & l'autorité qu'il desiroit d'acquérir sur le peuple, qu'à la force de son éloquence, & à la grace persuasive de ses discours. C'est en quoi son intime liaison avec Socrate put lui être d'un grand secours.

NOTHUS.

Plut. in Alcib. p. 195. 196.

Alcibiade, qui, du caractère dont nous venons de le marquer, n'étoit pas né pour le repos, avoit fait tous ses efforts pour traverser le traité qui venoit de se conclure entre les deux peuples : mais n'aiant pu y réussir, il travailla à en empécher l'effet. Il étoit piqué contre les Lacédémoniens de ce qu'ils ne s'adressoient qu'à Nicias dont ils avoient une très grande opinion, & qu'au contraire ils paroissoient ne faire aucun cas de lui, quoique ses ancêtres eussent eu droit d'hospitalité avec eux.

AN. M. 3584. Av. J. C. 420.

Thucyd. lib. 5. *p.* 368. 378.

Plut. in Alcib. p. 197. 198.

La premiére chose qu'il fit pour rompre la paix, c'est qu'aiant su que

DARIUS. ceux d'Argos ne cherchoient qu'une occaſion de ſe ſéparer des Spartiates, qu'ils craignoient autant qu'ils les haïſſoient, il les flata ſecrettement de l'eſpérance que les Athéniens leur donneroient du ſecours, en leur faiſant entendre qu'ils étoient prêts de rompre une paix qui leur étoit deſavantageuſe.

En effet les Lacédémoniens n'étoient pas fort attentifs à en obſerver religieuſement les conditions, aiant fait alliance avec les peuples de la Béotie contre l'eſprit & la teneur du traité, & n'aiant rendu aux Athéniens le fort de Panacte que démoli, & non pas fortifié & dans l'état où il étoit lors de la concluſion du traité, comme ils s'y étoient engagés. Alcibiade, qui vit les Athéniens extrêmement indignés de cette mauvaiſe foi, n'oublie rien pour les irriter davantage, & profitant de cette conjoncture pour pouſſer à bout Nicias, il ſouleva contre lui le peuple, en le rendant ſuſpect de trop d'attachement aux Lacédémoniens, & formant contre lui des accuſations qui ne manquoient pas tout-à-fait de vraiſemblance, quoique dans le fond elles fuſſent deſtituées de vérité. Cette

NOTHUS.

Cette nouvelle attaque déconcerta Nicias. Heureusement il arriva dans le moment même des ambassadeurs de Lacédémone avec plein pouvoir de terminer tous les différens. Aiant été introduits dans le Conseil, c'est-à-dire dans le Sénat, ils déduisirent leurs plaintes, & firent leurs demandes; & il n'y eut personne qui ne les trouvât très justes & très raisonnables. Le peuple devoit leur donner audience le lendemain. Alcibiade, qui craignoit le succès de cette assemblée, mit tout en œuvre pour obliger les ambassadeurs à entrer avec lui en conférence. Il leur représenta que le Conseil traitoit toujours avec beaucoup de modération & d'humanité ceux qui s'adressoient à lui, mais que le peuple étoit hautain & excessif dans ses prétentions. Que s'ils parloient de pleins pouvoirs, il ne manqueroit pas de s'en prévaloir, & les forceroit de lui accorder tout ce qui lui viendroit en tête. Au reste il leur promit de les aider de tout son crédit, pour leur faire rendre Pyle, pour empécher l'alliance d'Argos, & pour faire renouveller la leur; & il confirma ces promesses par serment. Les ambassadeurs sortirent de cette conféren-

ce

 ce très contens, & pleins d'admiration pour la profonde politique & l'extrême habileté d'Alcibiade, qu'ils regardoient comme un homme extraordinaire. Et en cela ils ne se trompoient point.

Le lendemain, le peuple étant assemblé, les ambassadeurs furent introduits. Alcibiade leur demanda avec beaucoup de douceur le sujet de leur ambassade, & la nature de leurs pouvoirs. Ils répondirent d'abord qu'ils venoient proposer quelque voie d'accommodement, mais qu'ils n'avoient pas le pouvoir de rien conclure. Sur cela Alcibiade s'élève & crie contr'eux, les traite de fourbes & de perfides, appelle le Conseil à témoin du discours qu'ils avoient tenu la veille, & exhorte le peuple à ne croire ni écouter des hommes qui mentoient si impudemment, & qui sur le même sujet disoient aujourd'hui une chose, & demain une autre.

On ne sauroit exprimer la surprise & le trouble des ambassadeurs, qui se regardant l'un l'autre ne pouvoient en croire ni leurs yeux ni leurs oreilles sur ce qu'ils voioient & entendoient. Nicias, qui ignoroit la ruse & la trom-

perie

perie d'Alcibiade, ne pouvoit concevoir un changement si étrange, & se donnoit la torture pour en chercher la raison. Le peuple sur l'heure se mettoit en devoir de faire venir les ambassadeurs d'Argos, pour conclure avec eux la ligue : mais, dans ce moment, un grand tremblement de terre vint au secours de Nicias, & rompit l'assemblée. Il obtint avec beaucoup de peine dans celle du lendemain une surséance, jusqu'à ce qu'on eût envoié des députés à Lacédémone. Il fut mis à leur tête: mais il revint sans avoir rien fait. Les Athéniens se repentirent fort alors d'avoir renvoié à sa persuasion les prisonniers de l'Ile qui tenoient aux plus puissantes maisons de Sparte. Cependant, quelque grande que fût leur colére, ils ne se portérent à aucun excès contre lui : ils élurent seulement Alcibiade pour Général, firent une ligue avec les Mantinéens & les Eléens qui avoient quitté le parti de Lacédémone, y joignirent les Argiens, & envoiérent des troupes à Pyle faire le dégât dans la Laconie. Ainsi ils se replongérent dans la guerre qu'ils avoient voulu éviter.

Plutarque, après le récit de l'intrigue *In Alcib. p. 198.*

DARIUS. gue d'Alcibiade, ajoute: „ Perſonne „ ne ſauroit approuver le moien dont „ il ſe ſervit pour arriver à ſon but; „ mais ce fut pourtant un coup de par- „ tie d'avoir déſuni & ébranlé preſ- „ que tout le Péloponnéſe, & ſuſcité „ en un ſeul jour tant d'ennemis aux „ Lacédémoniens. „ Il me ſemble que c'eſt condanner bien foiblement une fourberie & une perfidie auſſi noires que celles-ci, dont le ſuccès le plus heureux ne peut couvrir l'horreur, & qui ne peuvent être aſſez deteſtées.

Plut. in Alcib. p. 196. 197. *In Nic. pag.* 530. 531.

Il y avoit à Athénes un citoien, nommé Hyperbolus, fort méchant homme, & que les poétes comiques prenoient ordinairement pour l'objet de leurs railleries & de leurs invectives. Il s'étoit endurci à la mauvaiſe réputation, & étoit devenu inſenſible à l'infamie par une extinction entiére de tout ſentiment d'honneur, qui ne peut être que l'effet d'une ame deſeſpérément livrée au vice. Cet homme ne plaiſoit à perſonne, mais le peuple ne laiſſoit pas de s'en ſervir pour humilier ceux qui étoient élevés en dignité, & pour leur ſuſciter des affaires. Deux citoiens partageoient alors à Athénes toute l'autorité, Nicias & Al-

Alcibiade. La vie peu réglée de celui-ci bleſſoit les Athéniens, outre qu'ils redoutoient ſon audace & ſa fierté. D'un autre côté Nicias, en s'oppoſant toujours ſans ménagement à leurs injuſtes deſirs, & en les obligeant toujours de prendre les partis les plus utiles, leur étoit devenu très odieux. Il paroiſſoit, dans cette aliénation des eſprits, que l'Oſtraciſme auroit lieu à l'égard de l'un ou de l'autre. Des deux partis qui dominoient alors dans la ville, l'un des jeunes gens qui vouloient la guerre, l'autre des veillards qui ſouhaitoient la paix, le premier s'efforçoit de faire tomber le ban ſur Nicias, & l'autre de le détourner ſur Alcibiade. Hyperbolus, dont l'audace faiſoit tout le mérite, dans l'eſpérance de ſuccéder au crédit de celui qui ſeroit chaſſé, ſe déclara contre eux, & il ne ceſſoit d'irriter le peuple contre l'un & contre l'autre. Mais les deux factions s'étant réunies, il fut lui-même banni, & mit fin par ſon exil à l'Oſtraciſme, qui parut avoir été flétri & deshonoré en tombant ſur un ſujet ſi indigne: car juſques-là il y avoit eu une ſorte d'honneur & de dignité dans cette punition. Hyperbolus fut donc le

DARIUS. le dernier qui fut condanné à ce ban, comme Hipparque, proche parent du Tyran Pisistrate, l'avoit souffert le premier.

§. V. *Alcibiade engage les Athéniens dans la guerre de Sicile.*

XVI. & XVII. années de la guerre.

Thucyd. lib. 8. *p.* 350. 409. AN. M. 3588. Av. J. C. 416. Je passe sous silence plusieurs évènemens peu considérables, pour venir au plus important de tous, qui est l'expédition des Athéniens en Sicile, à laquelle Alcibiade sur tout les détermina. C'est ici la XVIe année de la guerre du Péloponnése.

Plut. in Alcib. p. 198. 200. *In Nic. p.* 531. Alcibiade avoit pris un ascendant merveilleux sur les esprits, quoique pourtant il fût bien connu pour ce qu'il étoit. Car ses grandes qualités étoient jointes à des vices encore plus grands, qu'il ne se mettoit point en peine de dissimuler. Il vivoit plongé dans un luxe prodigieux & dans une mollesse qui deshonoroit la ville. Ce n'étoient tous les jours que festins, que réjouissances, que parties de plaisirs & de débauches. Il montroit peu de respect pour les coutumes du pays, & encore moins pour la religion &

pour

pour les dieux. Les gens ſages & ſenſés, outre l'averſion que leur inſpiroient tous ces dérèglemens, craignoient extrêmement les ſuites de cette audace, de cette profuſion, & de ce profond mépris des loix, qu'ils regardoient comme autant de moiens & de degrés pour arriver à la tyrannie. NOTHUS.

Ariſtophane, dans une de ſes comédies, marque admirablement par un ſeul vers la diſpoſition du peuple à ſon égard, *il le hait*, dit-il, & *ne ſe peut paſſer de lui*. En effet, les largeſſes dont Alcibiade combloit le peuple, la ſomptuoſité des Jeux & des Spectacles qu'il lui donnoit, la magnificence des préſens qu'il faiſoit à la ville qui paſſe tout ce qu'on peut dire, la grace & la beauté de toute ſa perſonne, ſon éloquence, ſa force de corps, jointe au courage & à l'expérience, en un mot toutes ſes grandes qualités faiſoient que les Athéniens lui pardonnoient ſes défauts, & les ſupportoient patiemment, tâchant toujours de les diminuer & de les couvrir ſous des noms doux & favorables : car il les appelloient des jeux, des gentilleſſes, & des marques d'humanité & de bon naturel.

Les Grenouilles. Act. 5. Scen. 4.

Ti-

DARIUS. Timon le Misantrope, tout sauvage qu'il étoit, en jugea plus sainement. L'aiant rencontré un jour comme il sortoit de l'assemblée, très content d'avoir obtenu tout ce qu'il avoit demandé, & de se voir généralement honoré par le peuple qui le reconduisoit en foule; loin de l'éviter comme il évitoit tout le monde, il alla au devant de lui, & lui tendant amiablement la main, *Courage, mon fils,* lui dit-il, *tu fais fort bien de t'aggrandir & de t'élever: car c'est pour la ruine de tout ce peuple.* La guerre de Sicile prouvera que Timon ne se trompoit pas.

Dès le tems de Périclès, les Athéniens s'étoient mis en tête de conquérir la Sicile. Ce sage conducteur fut toujours attentif a réfréner par sa prudence cette folle ambition. Il leur répétoit souvent qu'en se tenant en repos, en s'appliquant avec soin à la marine, en se contentant de conserver leurs conquêtes, & en ne précipitant point leur ville dans des entreprises hazardeuses, ils rendroient leur République florissante, & seroient toujours au dessus de leurs ennemis. L'autorité qu'il avoit prise sur les esprits fut bien capable de les em-

pé-

pécher pour lors de passer en Sicile, mais elle ne leur en fit pas perdre le desir, & ils tournérent toujours les yeux de ce côté-là. Quelque tems après la mort de Périclès, les Léontins, attaqués par ceux de Syracuse, avoient député à Athénes pour demander du secours. Ils étoient originaires de Calcide, colonie d'Athénes. Les Députés avoient à leur tête Gorgias, célébre Rhéteur, qui passoit pour le plus éloquent homme de son tems. Son discours élégant, fleuri, & plein de figures brillantes qu'il mit le premier en usage, enleva les Athéniens, extrêmement sensibles aux beautés & aux charmes de l'éloquence. L'alliance fut conclue, & ils envoiérent des vaisseaux à Rhége pour secourir les Léontins. L'année suivante ils en envoiérent d'autres en plus grand nombre. Deux ans après ils envoiérent une nouvelle flote un peu plus forte : mais les Siciliens aiant renoncé à leurs divisions par les conseils d'Hermocrate, la flote fut renvoiée, & les Athéniens ne pouvant pardonner à leurs Généraux de n'avoir pas conquis la Sicile, en exilérent deux, Pythodore & Sophocle, & condannérent le troisiéme,

NOTHUS.

Diod. l. 12. pag. 99.

DARIUS. qui étoit Eurymédon à une grosse amende, tant leur prospérité les avoit aveuglés, en leur persuadant que rien n'étoit capable de leur résister. Ils firent encore depuis plusieurs tentatives, & sous prétexte d'envoier de tems en tems des secours d'armes & de troupes aux villes opprimées ou maltraitées par les Syracusains, ils s'ouvroient un chemin pour les attaquer avec de plus grandes forces.

Mais celui qui alluma le plus cette ardeur, fut Alcibiade, en repaissant le peuple de magnifiques espérances, dont lui-même étoit sans cesse occupé, ou, pour mieux dire, enivré. Toutes les nuits dans ses songes il prenoit Carthage, soumettoit l'Afrique, passoit de là en Italie, & se rendoit maître du Péloponnése entier, regardant la Sicile, non comme le but & la fin de cette guerre, mais comme le commencement & le premier degré des exploits qu'il méditoit. Il avoit pour lui tous les citoiens, qui, sans rien approfondir, étoient enchantés des grandes espérances qu'il leur donnoit. On ne parloit plus par tout que de cette expédition. Les jeunes gens dans les lieux d'exercice, & les vieillards

dans leurs boutiques & dans les endroits où ils s'assembloient pour causer, ne s'occupoient qu'à tracer la figure de la Sicile, & qu'à s'entretenir de la nature & de la qualité de la mer dont cette île est environnée, de la bonté de ses ports, & des plages qu'elle a du côté d'Afrique. Car, infatués par les discours d'Alcibiade, ils comptoient, comme lui, ne faire de la Sicile que leur place d'armes & leur arsenal, d'où ils partiroient pour aller conquérir Carthage, & se rendre maîtres de toute l'Afrique & de la mer jusqu'aux colonnes d'Hercule.

On dit que Socrate, & Méthon l'astronome, ne se promettoient rien de bon de cette entreprise : l'un, inspiré, comme il vouloit le faire croire, par son esprit familier, qui ne manquoit jamais de l'avertir des malheurs dont il étoit menacé ; & l'autre, conduit par sa raison & son bon sens, qui lui montrant dans l'avenir ce qu'il avoit à craindre, le porta à contrefaire le fou, & à demander que, vû l'état malheureux où il se trouvoit, on lui laissât son fils, & qu'on le dispensât de porter les armes.

Plut. in Alcib. p. 199.
In Nic. pag. 532.

§. VI. *Dénombrement des peuples qui ont habité la Sicile.*

Avant que d'entrer dans la description de la guerre de Sicile, il ne sera pas hors de propos de tracer un plan du pays, & des peuples qui l'habitent : c'est par où Thucydide commence.

Thucyd. lib. 6. p. 410-413.

Les Lestrygons & les Cyclopes l'ont habitée les premiers, mais on n'en connoit que ce qu'en disent les poétes. Les plus anciens après eux sont les Sicaniens, qui se disoient naturels du pays, mais qu'on croit y être venus d'Espagne, des environs d'un fleuve nommé Sicanus, dont ils donnérent le nom à l'Ile, appellée auparavant Trinacrie : ils furent depuis réduits à l'occident de l'Ile. Quelque Troiens, après l'embrasement de Troie, s'y vinrent établir près d'eux, & bâtirent Eryx, & * Egeste, prenant tous ensemble le nom d'Elymes ; & quelques habitans de la Phocide, au retour du siége de Troie, se joignirent à eux. Ceux qu'on nomme proprement Siciliens, vinrent d'Italie en grand nombre, & aiant remporté une grande victoire sur les Sicaniens,

** Elle est appellée Ségeste par les Latins.*

les renfermérent en un coin de l'Ile NOTHIE. environ trois cens ans avant la venue des Grecs, & du tems de Thucydide ils habitoient encore le milieu des terres & le côté septentrional. C'est d'eux que l'île fut appellée la Sicile. Les Phéniciens se répandirent aussi le long de la côte pour la commodité du commerce, & dans les petites îles qui la bordent : mais depuis que les Grecs commencérent à s'y établir, ils se retirérent dans la contrée des Elymes pour être plus voisins de Carthage, & abandonnérent le reste. C'est ainsi que les barbares ses sont établis en Sicile.

Pour les Grecs, les premiers qui y AN. M. 3294. Av. J. C. 710. passérent, furent les Calcidiens de l'Eubée, sous la conduite de Théoclés qui fonda Naxe. L'année d'après, qui selon Denys d'Halicarnasse étoit la *Pag.* 144. 3e de la XVIIe Olympiade, Archias Corinthien fonda Syracuse. Au bout de sept ans les Calcidiens établirent Léonte & Catane, après avoir chassé les habitans du pays, qui étoitent les Siciliens. D'autres Grecs, partis de Mégare ville d'Achaïe à peu près dans le même tems, fondérent Mégare appellée Hybléenne, ou simplement Hybla, du nom d'Hyblon un Roi de

DARIUS. Sicile, qui leur avoit donné retraite dans ses terres. On sait combien le miel d'Hybla étoit renommé chez les anciens. Les habitans de cette ville cent ans après bâtirent Sélinonte. Géle, bâtie sur un fleuve du même nom quarante cinq ans après la fondation de Syracuse, fonda elle-même Agrigente environ cent huit ans depuis. Zancle, nommée depuis *Messana*, ou *Messéne* par Anaxilas tyran de Rhége, qui étoit de Messéne ville du Péloponnése, eut divers fondateurs, & en différens tems. Les Zancliens bâtirent la ville d'Himére; les Syracusains, Acre, Casméne, & Camarine. Voila à peu près toutes les nations, tant grecques que barbares, qui ont pris des établissemens en Sicile.

§. VII. *Les Egestains implorent le secours d'Athénes. Nicias s'oppose en vain à la guerre de Sicile: Alcibiade l'emporte sur lui. Ils sont nommés tous deux Généraux avec Lamachus.*

AN. M. 3588. Av. J. C. 416.

Thucyd. lib. 6. pag. 413-415. Diod. l. 12. p. 129. 130.

Athénes étoit dans la dispositi-on que nous avons marquée cidevant, lorsqu'il y arriva des ambassadeurs des Egestains, lesquels en qualité de leurs alliés, venoient implo-

plorer leur secours contre ceux de Sélinonte que Syracuse soutenoit. C'étoit la seiziéme année de la guerre du Péloponnése. Ils représentoient entre autres choses, que, si on les abandonnoit, les Syracusains, après s'être emparé de leur ville, comme ils avoient fait de celle de Léonte, se rendroient maîtres de toute la Sicile, & ne manqueroient pas de secourir les Péloponnésiens qui étoient leurs fondateurs ; & afin de leur être moins à charge, ils offroient de paier les troupes qu'on y envoieroit. Les Athéniens, qui depuis lontems n'attendoient qu'une occasion favorable pour se déclarer, dépéchérent à Egeste pour s'informer de l'état des choses, & pour voir s'il y avoit assez d'argent dans l'épargne pour soutenir une si grande guerre. Les habitans de cette ville avoient eu l'adresse d'emprunter aux peuples voisins un grand nombre de vases d'or & d'argent, qui montoient à des sommes immenses, & ils en firent parade quand les Athéniens furent arrivés. Ces députés revinrent avec ceux d'Egeste, qui apportoient soixante talens en lingots, pour le paiement d'un mois de soixante ga-

NOTES. *Plut. in Alcib. pag. 200. In Nic. pag. 531.*

AN. M. 3589. AV. J. C. 415.

DARIUS. léres qu'ils demandoient, avec assurance de plus grandes sommes, qui étoient toutes prêtes, à ce qu'ils disoient, tant dans le trésor public, que dans les temples. Le peuple, touché de ces belles apparences, dont il ne se laissa point le tems d'approfondir la vérité, & séduit par le raport avantageux que lui firent ses députés dans la vûe de lui plaire, accorda sur le champ aux Egestains leur demande, & nomma Alcibiade, Nicias, & Lamachus pour commander la flote, avec plein pouvoir, non seulement de secourir Egeste, & de rétablir Léonte, mais d'ordonner des affaires de la Sicile conformément aux intérêts de la République.

Nicias fut nommé un des Généraux malgré lui : car sans compter les autres raisons qui lui faisoient craindre cet emploi, il le fuioit à cause d'Alcibiade qu'on lui donnoit pour collégue. Mais les Athéniens se promettoient un plus heureux succès de cette guerre, s'il n'en abandonnoient pas la conduite á Alcibiade seul, & s'ils tempéroient son ardeur & son audace par la sagesse & le phlegme de Nicias.

Cinq

Cinq jours après, pour hâter l'exécution du Décret, & pourvoir à tout ce qui étoit néceſſaire, il ſe tint une ſeconde aſſemblée. Nicias, qui avoit eu tout le loiſir de faire de mûres réflexions ſur l'affaire propoſée, & qui en ſentoit de plus en plus les dangers & les inconvéniens, ſe crut obligé en cette occaſion de parler avec quelque force contre un projet, dont il prévoioit que les ſuites pouvoient être très funeſtes pour la République. „ Il dit qu'il étoit étonnant qu'une „ affaire de l'importance dont étoit „ celle-ci, eût été preſque auſſitôt „ décidée, que miſe en délibération. „ Que ſans rien examiner, ni rien „ approfondir, on en croioit ſur leur „ parole des étrangers, à qui les „ promeſſes les plus magnifiques ne „ coutoient rien, & qui avoient in„ térêt de tout promettre pour ſe ti„ rer du péril où ils étoient. Quelle „ utilité après tout peut-il en revenir „ à la République? Eſt-ce que nous „ n'avons pas aſſez d'ennemis près de „ nous, ſans en aller chercher au „ loin? Eſt-il de votre ſageſſe de ha„ zarder ce que vous poſſédez, ſur „ l'eſpérance d'un avantage incertain?

NOTHUS. *Thucyd. lib. 6. p. 415-428.*

DARIUS. „ de songer à faire de nouvelles con-
„ quêtes, avant que d'avoir assuré les
„ anciennes? de ne vous occuper que
„ de votre agrandissement, & de
„ négliger absolument le soin de vo-
„ tre propre sûreté? Pouvez-vous
„ compter sur une tréve, que vous
„ savez ne tenir à rien; à laquelle
„ vous ne pouvez vous dissimuler
„ qu'on a déja donné plusieurs attein-
„ tes, & que le moindre échec reçu
„ de notre part peut changer tout
„ d'un coup en une guerre déclarée?
„ Vous n'ignorez pas quelle a tou-
„ jours été & quelle est encore la dis-
„ position des Lacédémoniens à no-
„ tre égard. Ils abhorrent notre gou-
„ vernement comme contraire au
„ leur, ils voient avec douleur & dé-
„ pit l'empire de la Gréce entre nos
„ mains, ils regardent notre gloire
„ comme un sujet de honte & de con-
„ fusion pour eux, & il n'y a rien
„ qu'ils ne soient prêts de faire pour
„ humilier & abaisser une puissance
„ qui leur fait ombrage, & les tient
„ toujours dans la crainte. Voila quels
„ sont nos véritables ennemis, voila
„ contre qui nous devons être en
„ garde. Sera-t-il tems de faire ces
„ réfle-

„ refléxions., lorſqu'après avoir par- Nothus.
„ tagé nos troupes; & pendant que
„ nous ſerons occupé ailleurs, & hors
„ d'état de leur réſiſter; toutes les
„ forces du Péloponnéſe viendront
„ fondre ſur nous? A peine com-
„ mençons-nous à reſpirer des maux
„ infinis que la guerre & la peſte nous
„ ont cauſés, & voila que ſans né-
„ ceſſité nous nous jettons nous mê-
„ mes dans un péril encore plus grand.
„ Si nous voulons porter nos armes
„ au loin, ne ſeroit-il pas plus expé-
„ dient d'aller réduire les rebelles de
„ Thrace, & d'autres encore qui ſont
„ chancelans & mal aſſurés dans leur
„ devoir, que de courir au ſecours
„ des Egeſtains qui nous doivent être
„ aſſez indifférens? & nous convient-
„ il d'entreprendre la vengeance de
„ leurs injures, tandis que nous ne
„ témoignons aucun reſſentiment des
„ nôtres? Laiſſons les Siciliens dans
„ leur île vuider entr'eux leurs que-
„ relles, ſans nous y embarraſſer.
„ Que les Egeſtains ſe tirent ſans nous
„ d'une guerre, qu'ils ont entrepriſe
„ ſans nous. Que ſi quelqu'un de vos
„ Généraux vous conſeille cette en-
„ trepriſe par ambition ou par inté-
rêt,

DARIUS. „ rèt, pour faire parade de ses magnifiques équipages, ou pour trouver dequoi fournir à ses dépenses, „ ne soiez pas assez imprudens pour „ sacrifier les intérêts de la République aux siens, ou pour souffrir qu'il „ la ruine en se ruinant lui-même. „ Cette entreprise est trop grande, „ pour la remettre à la conduite d'un „ jeune homme. Souvenez-vous que „ c'est la prudence qui fait réussir les „ affaires, & non la passion. Enfin il „ conclut en déclarant que son avis „ étoit de remettre de nouveau l'affaire en délibération, pour prévenir les „ suites funestes d'un conseil précipité.

Il étoit bien clair qu'il en vouloit à Alcibiade, & que c'étoit son luxe énorme qu'il avoit attaqué. En effet il le poussoit à un excès incroiable, faisoit des dépenses infinies, tant en chevaux qu'en meubles & en équipages, sans parler de la délicatesse & de la somptuosité de sa table. Il disputa le prix aux Jeux Olympiques avec sept attelages de chariots, ce qu'aucun particulier n'avoit jamais fait avant lui; & il y fut couronné plus d'une fois. Il avoit besoin de ressources extraordinaires pour soutenir

nir un tel luxe ; & comme l'avarice en est souvent une pour l'ambition, ce n'étoit point sans fondement qu'on le soupçonnoit de chercher autant, dans la conquête de la Sicile, & dans celle de Carthage qu'il prétendoit lui faire succéder, à enrichir sa famille, qu'à la couvrir de gloire. On juge bien qu'il ne laissa pas le discours de Nicias sans réplique. NOTHUS.

„ Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit-il, „ que le mérite a excité la jalousie, „ & que la gloire a fait des envieux. „ On me fait un crime, j'ose le dire, „ de ce qui fait honneur à ma patrie, „ & de ce qui devroit m'attirer des „ louanges. L'éclat dans lequel je „ vis, les dépenses que je fais, sur tout „ dans les assemblées publiques, ou- „ tre qu'elles sont justes & légitimes, „ relèvent la gloire d'Athénes dans „ l'esprit des étrangers, & font voir „ qu'elle n'est point épuisée d'ar- „ gent, comme nos ennemis se l'i- „ maginent. Mais ce n'est point de- „ quoi il s'agit maintenant. Qu'on ju- „ ge de moi par mes actions, & non par „ d'injurieux préjugés. Est-ce un petit „ service que celui que j'ai rendu à la „ République en faisant entrer dans „ son

DARIUS. „ fon alliance en un feul jour les „ Eléens, les Mantinénes, les Argiens, „ c'eft-à-dire les principales forces du „ Péloponnéfe ? Servez-vous donc de „ la jeuneffe & de la folie d'Alcibiade, „ puifque fes ennemis la nomment „ ainfi, auffibien que de la fageffe & „ de l'expérience de Nicias, pour „ l'aggrandiffement de votre empire, „ fans vous repentir, fur de vaines „ craintes, d'une entreprife publiquement réfolue, qui peut vous être „ d'une gloire & d'une utilité infinies. „ Les villes de Sicile, laffes du gouvernement injufte & cruel de leurs „ Princes, & encore plus de l'autorité „ tyrannique que Syracufe exerce fur „ elles, n'attendent qu'un moment „ favorable pour éclater, & font prêtes d'ouvrir leurs portes à quiconque s'offrira pour rompre le joug „ fous lequel elles gémiffent depuis „ lontems. Quand les Egeftains, comme vos alliés, n'auroient pas droit „ à votre protection, la gloire d'Athénes devroit vous engager à les foutenir. C'eft en fecourant les opprimés que les Etats s'aggrandiffent, „ & non en demeurant oififs. Dans „ la conjoncture où vous vous trouvez,

„ vez, harceler les uns, arrêter les autres, donner de l'occupation à tous, & porter au loin vos armes, c'eſt l'unique moien d'abbatre le courage de vos ennemis, & de montrer que vous ne les craignez point. Athénes n'eſt point née pour le repos, & ce n'eſt point par cette voie que nos ancêtres l'ont portée au point de grandeur où nous la voions. Au reſte qu'hazardez-vous dans l'entrepriſe dont il s'agit? Si elle réuſſit, elle vous rendra maîtres de toute la Gréce: & ſi le ſuccès ne répond pas à vos deſirs, votre flote vous laiſſera la liberté de vous retirer quand il vous plaira. Il eſt vrai que les Lacédémoniens peuvent entrer dans notre pays: mais, outre que nous ne ſaurions l'empêcher quand nous n'irions pas en Sicile, nous demeurons toujours, malgré eux, maîtres de la mer; & c'eſt ce qui ôte à nos ennemis toute eſpérance de pouvoir jamais nous vaincre. Que les raiſons de Nicias ne vous touchent donc point. Elles ne tendent qu'à ſemer de la diviſion entre les jeunes gens & les vieillards, qui ne peuvent rien les uns

NOTHUS.

„ ſans

DARIUS. ,, ſans les autres : puiſque c'eſt de la ,, prudence & du courage, du conſeil ,, & de l'execution, que dépend le ,, ſuccès de toutes les entrepriſes. ,, Celle-ci ne peut tourner qu'à votre ,, gloire & à votre avantage.

Les Athéniens, qui ſe trouvoient agréablement flatés par le diſcours d'Alcibiade, perſiſtérent dans leur premier avis. Nicias, de ſon côté, n'en changea pas non plus, mais il n'oſa point inſiſter davantage. Son caractère étoit naturellement doux & timide. Il n'avoit point, comme Périclès cette éloquence vive & véhémente, qui abbat, qui renverſe, qui entraîne tout. Auſſi celui-ci, en pluſieurs occaſions & à différentes repriſes étoit toujours venu à bout d'arrêter la fougue du peuple qui avoit dès lors en tête l'expédition de Sicile, parce qu'il tint toujours ferme, & ne relâcha jamais les rénes de cette autorité & de cette eſpéce d'empire qu'il avoit ſû prendre ſur les eſprits: au lieu que a Nicias, parce qu'il agiſſoit mollement, & parloit de méme, loin

Plut. in prac. de ger. rep. p. 802.

a Καθάπερ ἀμβλεῖ χαλινῷ τῷ λόγῳ πειρώμενος ἀποστρέφειν τὸν δῆμον, οὐ κατεῖχεν.

loin d'attirer à lui le peuple, se laissa entraîner lui-même, par force à la vérité & malgré lui, mais enfin il se rendit, & accepta le commandement dans une guerre dont il prévoioit toutes les suites funestes. NOTHUS.

C'est Plutarque qui fait cette réflexion dans le beau traité, où, parlant des qualités que doit avoir un homme d'Etat, & qui est appellé au gouvernement, il montre combien le talent de la parole & de la fermeté d'ame lui sont nécessaires.

Nicias n'osant donc plus combattre de front Alcibiade, essaia de le faire par une voie indirecte, en y opposant beaucoup de difficultés, tirées sur tout de la grandeur des dépenses nécessaires pour cette expédition. Il représenta, que puisqu'on étoit déterminé à la guerre. il faloit la faire d'une maniére qui répondît à la haute réputation d'Athénes. Qu'une armée de mer ne suffisoit pas contre une puissance aussi formidable que celle des Syracusains & de leurs alliés: qu'il en faloit une de terre, composée d'une bonne infanterie & d'une bonne cavalerie, si l'on vouloit agir d'une maniére digne d'un si grand dessein. Qu'outre la flote, qui de-

DARIUS. voit les rendre maîtres de la mer, il faloit avoir un grand nombre de vaisseaux, pour porter continuellement des vivres à l'armée, qui ne pouvoit subsister autrement dans un pays ennemi. Qu'il étoit nécessaire de porter avec soi beaucoup d'argent, sans s'attendre à celui des Egestains, qui peutêtre n'étoit prêt qu'en paroles, & pourroit bien leur manquer. Qu'il faloit faire réflexion sur la différence qui se trouveroit entre eux & leurs ennemis pour les commodités & les besoins de l'armée, les Syracusains étant dans leur pays, au milieu d'alliés puissans, disposés par leur inclination & engagés par leur intérêt à les aider d'hommes, d'armes, de chevaux, de vivres, au lieu que les Athéniens feroient la guerre dans un pays éloigné & ennemi, d'où en hiver ils ne pourroient recevoir des nouvelles qu'au bout de quatre mois, où tout leur seroit contraire, & où ils ne pourroient rien avoir qu'à la pointe de l'épée. Qu'il seroit honteux aux Athéniens d'être obligés de quitter leur entreprise, & de s'exposer au mépris & à la risée des ennemis, faute d'avoir pris d'abord les précautions que demandoit un pro-

projet si important. Que pour lui, il étoit déterminé à ne point partir, s'il n'étoit muni de tout ce qui étoit nécessaire, parce que de là dépendoit le salut de toute l'armée, & qu'il ne vouloit point le faire dépendre du caprice ou de la mauvaise foi des alliés. NOTHUS.

Il avoit prétendu par ce discours rallentir l'ardeur du peuple : il ne fit que l'augmenter. On décerna sur le champ plein pouvoir aux Généraux de lever autant de troupes & d'équiper autant de galéres qu'ils le jugeroient à propos ; & l'on travailla aussitôt à l'exécution tant à Athénes qu'ailleurs, avec une activité & un empressement qui ne se peut exprimer. *Diod. l. 13. pag. 134.*

§. VIII. *On se prépare au départ. Sinistres présages. Mutilation des statues de Mercure. Alcibiade accusé ne peut obtenir qu'on juge l'affaire. Départ triomphant de la flote.*

AN. M. 3589. Av. J.C. 415. *Thucyd. lib. 6. p. 428. Plut. in Alcib. p. 200. 201.*

Quand tout fut prêt pour le départ, & qu'on appareilloit déja pour faire voile, il arriva plusieurs signes tristes & de mauvais augure, qui jettérent du trouble & de l'inquiétude dans

DARIUS dans les esprits. a Les femmes célébroient alors les fêtes d'Adonis, pendant lesquelles toute la ville étoit en deuil, pleine d'images de morts & de convois funébres, & retentissoit des cris & des gémissemens des femmes qui les suivoient en se lamentant: ce qui fit craindre que cet armement si brillant & si magnifique ne perdît bientôt tout cet éclat, & ne * se flétrît comme une fleur.

L'inquiétude fut encore augmentée par un autre accident. Toutes les statues de Mercure, qu'on voioit de forme quarrée à l'entrée des maisons & des temples, se trouvérent mutilées en une nuit, & particuliérement au visage, sans qu'on pût découvrir l'auteur de ce coup hardi, quoiqu'on promît de grandes récompenses à quiconque le dénonceroit. On ne pût s'empécher de prendre un événement si extraordinaire, non seulement pour un sinistre présage, mais encore pour un complot de factieux qui avoient de mauvais desseins. Des jeunes gens furent

a *Cette superstition avoit pénétré jusqu'au peuple de Dieu.* Et ecce ibi mulieres sedebant, plangentes Adonidem, *Ezech.* 8. 14.

* *L'historien fait allusion aux plantes & aux fleurs qu'on portoit dans cette cérémonie, & que l'on appelloit* les jardins d'Adonis.

furent accusés d'avoir déja fait quelque chose de semblable dans une partie de débauche, & d'avoir contrefait en particulier les mystéres de Cérès & de Proserpine, aiant à leur téte Alcibiade, qui représentoit le Grand-Prêtre. Il est d'une grande importance pour tous ceux qui sont en place & en autorité, de s'observer en tout, & de ne donner aucune prise sur eux à la critique la plus maligne. Ils doivent se souvenir, dit Plutarque, que tous les yeux sont ouverts sur leur conduite, & toujours très clairvoians en ce point: qu'on n'examine pas seulement leurs actions extérieures, mais qu'on pénétre jusques dans l'intérieur & dans les réduits les plus reculés de leur maison, pour y observer leurs conversations, leurs repas, leurs divertissemens, & ce qui s'y passe de plus secret & de plus caché. C'est cette crainte des yeux perçans du peuple qui tenoit Thémistocle & Périclès dans une circonspection continuelle, & qui les obligeoit à s'interdire la plupart des plaisirs que les autres s'accordoieut.

NOTHUS.

Plut. in prac. de rep. pag. 800.

Pour Alcibiade, il ne savoit ce que c'étoit que de se contraindre. Aussi, com-

DARIUS. comme on le connoissoit, on n'eut pas de peine à croire qu'il pouvoit bien avoir eu quelque part à ce qui venoit d'arriver. Son luxe, son libertinage, son irréligion donnoient beaucoup de vraisemblance à cette accusation, & son dénonciateur ne craignoit point de se nommer. La constance d'Alcibiade ne laissa pas d'ètre ébranlée par ce coup : mais voiant que les soldats & les matelots déclaroient qu'ils n'alloient à cette guerre si éloignée & à cette expédition d'outremer que pour l'amour d'Alcibiade, & que si on lui faisoit le moindre tort ils se retireroient sur l'heure même, il reprit courage, & se présenta à jour nommé pour se défendre. Ses ennemis, sous prétexte que le départ de la flote pressoit, firent surseoir le jugement. Il eut beau demander qu'on lui fît son procès s'il étoit coupable, sans attendre qu'il fut absent pour le perdre ; & représenter qu'il y avoit une dureté & une injustice criante à l'obliger de partir pour une guerre si importante sans éclaircir des accusations & des calomnies si atroces, qui le tiendroient dans des inquiétudes & dans des craintes continuelles : il ne

put

put rien obtenir du peuple, & le départ fut ordonné. NOTHUS.

L'armée se prépara donc à mettre à la voile, après avoir donné le rendez-vous à Corcyre à la plupart des alliés & des vaisseaux qui portoient les vivres & les équipages. Tout ce qu'il y avoit de citoiens ou d'étrangers à Athénes se rendit dès le point du jour au port de Pyrée. Les premiers conduisoient leurs enfans, leurs parens, leurs amis, leurs camarades, avec une joie mêlée de quelque tristesse; voiant partir pour une expédition éloignée & pleine de périls ce qu'ils avoient de plus cher au monde, sans savoir si jamais ils les reverroient; mais cependant pleins d'espérance que cette expédition auroit un succès heureux. Les étrangers étoient accourus pour jouir d'un spectacle bien digne de leur curiosité. Car jamais appareil de guerre d'une seule ville n'avoit approché de celui-ci. Les armées navales qu'on envoia contre Epidaure & contre Potidée, étoient bien aussi grandes pour le nombre des soldats & des navires: mais elles n'étoient pas si magnifiques, ni le voiage si grand, ni l'entreprise si importante. On voioit ici deux

Thucyd. pag. 430. 432. *Diod. l.* 13. *p.* 135.

DARIUS. deux armées l'une de terre & l'autre de mer, équipées avec grand ſoin, aux dépens des particuliers & du public, de tout ce qui leur étoit néceſſaire, à cauſe de la longueur du chemin, & de la durée de la guerre. Il y avoit cent galéres que la ville fourniſſoit vuides, ſavoir ſoixante légéres, & quarante pour porter les ſoldats peſamment armés. Chaque homme de mer recevoit par jour une dragme de paie, c'eſt-à-dire dix ſols, ſans ce que les Capitaines de navires donnoient en particulier aux * rameurs du premier rang. Ajoutez à cela la pompe & la magnificence de l'appareil, où ils avoient eſſaié à l'envi de ſe ſurpaſſer les uns les autres & le ſoin que chacun avoit pris de rendre ſon vaiſſeau le plus léger auſſibien que le plus leſte. Je ne parle point du choix des ſoldats qui étoient l'élite d'Athénes, ni de leur émulation pour ce qui concernoit la beauté des armes & de l'équipage, non plus que de celle des Officiers qui avoient fait une dépenſe conſidérable pour ſe diſtinguer des autres,

* *On les appelloit θρανῖται. Ils avoient des rames plus longues, & par conſéquent plus de peine à ramer que les autres.*

autres, & se faire valoir dans l'esprit des étrangers : de sorte que ce spectacle ressembloit plutôt à un tournoi où l'on étale tout ce qu'il y a de plus magnifique, qu'à une expédition de guerre & à un appareil militaire. Mais la hardiesse & la grandeur du dessein en surpassoient encore les frais & la pompe. NOTHUS.

Quand les vaisseaux furent chargés, & les troupes embarquées, la trompette aiant sonné, on fit des vœux solennels pour le départ ; on emplit par tout des coupes d'or & d'argent, on fit les effusions accoutumées, avec les acclamations du peuple qui bordoit le rivage, & qui levoit les mains vers le Ciel pour souhaiter à leurs concitoiens un voiage heureux & un succès favorable. Après l'himne chantée, & les cérémonies achevées, les vaisseaux défilérent l'un après l'autre du port, puis éssaiérent à l'envi de se devancer, jusqu'à ce que toute la flote se réunit à Egine. De là on tira vers Corcyre, où l'armée des alliés s'assembloit avec le reste des navires.

DARIUS.

§. IX. *Allarme de Syracuse. La flote Athénienne arrive en Sicile.*

Thucyd. lib. 6. pag. 432-445. Diod. lib. 13. pag. 135-136.

Cette nouvelle aiant été portée de tous côtés à Syracuse, on n'en voulut rien croire d'abord, tant la chose paroissoit hors de toute vraisemblance. Mais comme elle se confirmoit de jour à autre, on songea sérieusement aux préparatifs de la guerre, & l'on dépécha par toute l'île pour demander du secours aux uns, & en porter aux autres. On mit aussi garnison dans les châteaux & dans les forts qui étoient à la campagne, on fit la revûe tant des chevaux que des soldats, on examina ce qu'il y avoit d'armes dans les magazins, & l'on donna ordre à tout, comme si l'ennemi eût été présent.

Cependant la flote, partagée en trois escadres chacune sous son Général, mit à la voile. Elle étoit composée de cent trente six vaisseaux, dont cent étoient d'Athénes, & le reste des alliés. Il y avoit sur ces vaisseaux cinq mille soldats pesamment armés, dont deux mille deux cens étoient citoiens d'Athénes, savoir quinze cens du nombre de ceux qui avoient des biens

en

en fonds, & fepts cens * qui n'en avoient point, mais qui étoient également citoiens : les alliés compofoient le refte. Pour l'infanterie légére, il y avoit quatre-vingts archers de Créte avec quatre cens autres, fept cens frondeurs de Rhode, & fix-vingts bannis de Mégare. Il n'y avoit qu'une compagnie de cavalerie de trente maîtres, qui s'étoit embarquée fur un vaiffeau propre à porter des chevaux. La flote & les troupes furent beaucoup augmentées dans la fuite. Trente vaiffeaux menoient les vivres & ceux qui avoient le foin de les appréter, avec des maçons & des charpentiers, & leurs outils; le tout fuivi de cent barques pour le fervice, fans compter les vaiffeaux marchands qui étoient en grand nombre. Tout cela partit enfemble de Corcyre. Aiant été affez mal reçus par ceux de Tarente & de Locres, ils cinglérent vers Rhége, où ils s'arrétérent quelque tems. Les Athéniens preffoient ceux de Rhége de fecourir les Léontins, originaires comme eux de Calcide. Mais ils répondirent qu'ils demeureroient neutres, & n'agiroient que de concert avec le refte de l'Italie. Là on déli-

NOTHOI.

* On les appelloit θῆτες.

DARIUS. béra sur la maniére dont il faloit conduire cette guerre, & l'on y attendit les vaisseaux qu'on avoit envoiés à la découverte pour savoir où l'on pourroit aborder, & si l'argent des Egestains étoit prêt. Etant de retour, ils raportérent qu'il n'y avoit que trente talens dans l'épargne. Nicias l'avoit bien prévû, mais il avoit trouvé les oreilles fermées à tous les salutaires conseils.

Plut. in Nic. pag. 532.

Il ne manqua pas, sur cette nouvelle, de faire valoir ses anciens raisonnemens, de montrer le tort qu'on avoit eu de s'embarquer dans cette guerre, & d'exagérer les suites funestes qu'on en devoit attendre : en quoi il se conduisoit en homme peu sage & peu sensé. Il avoit eu grande raison de s'y opposer d'abord, & de faire tous ses efforts pour rompre ce malheureux projet. Mais la chose aiant été résolue, & lui-même aiant été contraint d'accepter le commandement, il ne convenoit point de tourner toujours la tête en arriére, en répétant sans cesse que cette guerre avoit été entreprise contre toutes les régle de prudence, & de refroidir par là les deux autres Généraux, d'ab-

d'abbatre le courage des troupes, & d'émousser cette pointe de confiance & d'ardeur qui assure le succès des grandes actions. Il faloit marcher avec courage contre l'ennemi, le presser vivement, & jetter par tout l'épouvante par une attaque subite & inopinée.

NOTHUS.

Mais il fit tout le contraire. Son avis, dans le conseil de guerre, fut qu'on devoit tirer vers Sélinonte, qui étoit le premier sujet du voiage; &, si les Egestains s'acquittoient de leur promesse, & paioient une montre à l'armée, passer outre; sinon les obliger à fournir la subsistance de soixante galéres qu'ils avoient demandée, & demeurer là jusqu'à ce qu'on eût fait leur accord avec les Sélinontins, soit par force ou autrement. Il disoit qu'ensuite on retourneroit à Athénes, après avoir fait montre de leurs forces, & de l'assistance qu'on donnoit à ses alliés, si ce n'étoit qu'il se présentât une occasion de faire quelque chose pour les Léontins, ou d'attirer quelque ville à leur parti.

Alcibiade répliqua, qu'il seroit honteux, après un si grand armement, de s'en retourner sans rien

DARIUS faire, & qu'il faloit essaier auparavant de gagner l'alliance des Grecs & des Barbares pour les détacher de Syracuse, & en tirer des troupes & des vivres; & sur tout députer à Messine, qui étoit comme la clé de la Sicile, & dont le port étoit capable de contenir toute la flote. Il disoit, qu'après avoir reconnu les amis & les ennemis, & s'être fortifié d'un nouveau secours, on attaqueroit Sélinonte ou Syracuse, si l'une ne vouloit s'accommoder avec Egeste, & l'autre souffrir le rétablissement de Léonte.

Lamachus ouvrit un troisiéme avis, qui n'étoit peut être pas le moins sage, c'étoit d'aller droit à Syracuse, sans lui donner le loisir de revenir de l'étonnement où elle étoit, ni de se préparer à la défense. Il disoit, que le premier abord d'une armée étoit toujours le plus terrible, & qu'en laissant à l'ennemi le tems de se reconnoitre, on lui donnoit aussi celui de se rassurer; au lieu qu'en l'attaquant brusquement, & pendant qu'il étoit encore déconcerté, on étoit presque sûr de la victoire: Que s'étant rendu maîtres du plat pays, ils ne manqueroient de rien, & contraindroient

droient les Siciliens à prendre parti : Qu'enfin ils s'établiroient à Mégare, qui étoit déserte & voisine de Syracuse, & y mettroient leur flote en sûreté. Mais, son avis n'étant pas suivi, il revint à celui d'Alcibiade. Ainsi l'on fit voile pour la Sicile, où Alcibiade se rendit maître de Catane par surprise. NOTHUS.

§. X. *Alcibiade est rappellé. Il se sauve, & est condanné à mort par contumace. Il se retire à Sparte. Souplesse de son genie.*

Ce fut là le premier & le dernier exploit qu'il fit dans cette expédition, aiant été d'abord rappellé par les Athéniens pour être jugé sur l'accusation qu'on avoit intentée contre lui. Car, depuis le départ de l'armée, ses ennemis, qui se soucioient peu du bien & du salut de la patrie, & qui, sous prétexte de zèle de religion, qui couvre souvent les plus noirs attentats, ne songeoient qu'à satisfaire leur haine & leur vengeance ; ses ennemis, dis-je, profitant de son absence, avoient poussé l'affaire plus vivement que jamais. Tous ceux qu'on dénonça, furent mis en prison, sans qu'on dai-

Thucyd. lib. 6. pag. 446-450. Plut. in Alcib. p. 202.

DARIUS gnât ſeulement les entendre, & ſur la dépoſition des citoiens les plus décriés pour leur mœurs, comme ſi, dit Thucydide, il y eût eu moins de mal à punir les innocens, qu'à laiſſer échaper les coupables. Un des délateurs fut convaincu de faux par ſes propres paroles, aiant aſſuré qu'il avoit reconnu un des accuſés au clair de la lune, l'orſqu'il n'y en avoit point. Cette fauſſeté ne rallentit point la fureur du peuple. Le ſouvenir de la tyrannie des Pyſiſtratides lui en faiſoit appréhender une pareille, & prévenu de cette crainte il n'écoutoit rien.

Il envoia donc enfin le * vaiſſeau de Salamine, avec ordre au Commandant de ne point emmener par force Alcibiade, de peur de quelque tumulte dans l'armée, mais de lui ordonner ſeulement qu'il ſe vînt préſenter à Athénes pour adoucir le peuple. Alcibiade obéit ſur le champ, & partit ſur la galére : mais dès qu'il fut arrivé à Thurium, & qu'il eut mis pié à terre, il diſparut, & éluda toutes les pourſuites de ceux qui le cherchérent. Comme on lui demandoit s'il ne ſe fioit

* *C'étoit un vaiſſeau ſacré, deſtiné pour emmener les coupables.*

fioit pas à sa patrie sur le jugement qu'elle devoit rendre à son sujet : „ Je ne me fierois pas à ma mere „ même, dit-il, dans la crainte que „ par mégarde elle ne prît * une „ féve noire pour une blanche. „ La galére de Salamine revint seule, le Commandant étant tout honteux d'avoir laissé ainsi échaper sa proie. Alcibiade fut condanné à mort par contumace. Tous ses biens furent confisqués, & il fut enjoint à tous les Prêtres & à toutes les Prétresses de le maudire. Parmi ces derniéres il s'en trouva une, nommée Théano, qui eut seule le courage de s'opposer à ce Décret, a disant qu'*elle étoit Prêtresse pour benir, & non pas pour maudire.* Quelque tems après, comme on lui porta la nouvelle que les Athéniens l'avoient condanné à mort ; *Je leur ferai bien voir,* dit-il, *que je suis en vie.* NOTHUS.

Ce fut à peu près dans ce tems-là qu'arriva à Athénes l'affaire de Diagore le Mélien. Il étoit venu s'établir *Joseph. contr. App.*

* *Les Juges se servoient de féves pour donner leur suffrage, & la noire marquoit qu'ils condannoient.*

a φάσκυσα εὐχῶν οὐ καταρῶν ἱέρειαν γεγονέναι.

DARIUS dans cette ville, & il se mit à y enseigner l'Athéisme. On lui intenta procès sur sa mauvaise doctrine. Il se sauva par la fuite, & évita le supplice : mais il ne put éviter la flétrissure de la Sentence qui le condannoit à mort. Les Athéniens eurent tant d'horreur pour les principes impies qu'il débitoit, qu'ils allérent jusqu'à mettre sa tête à prix, & à promettre un talent de récompense pour celui qui le leur livreroit mort ou vif.

Diod. l. 13. pag. 137.

Environ vingt ans auparavant, on avoit déja fait une affaire toute pareille à Protagore, pour avoir simplement traité la matiére de problématique. Il avoit dit au commencement d'un de ses livres : „ Si les dieux existent ou „ n'existent pas, c'est une question où „ je ne sai si je dois prendre l'affirmati- „ ve ou la négative. Pour éclaircir une „ question si épineuse, notre entende- „ ment est trop aveugle, & la vie hu- „ maine trop courte. Les Athéniens ne purent souffrir qu'on mît en doute une chose de cette nature. Ils firent proclamer par le Crieur public, que tous ceux qui avoient des exemplaires de cet ouvrage les apportassent au Magistrat. On les fit brûler comme infames, & l'Auteur fut banni de l'Etat à perpétuité.

Diog. Laert. in Protag. Joseph. contr. App. Cic. lib. 1. de nat. deor. c. 62.

Diagore & Protagore avoient été disciples de Démocrite, l'inventeur de la philosophie des Atomes. J'en parlerai ailleurs. NOTHUS.

Depuis le départ d'Alcibiade, toute l'autorité se trouva entre les mains de Nicias : car Lamachus son collégue, quoiqu'homme de courage & d'expérience, étoit sans crédit à cause de son extrême pauvreté, qui le rendit méprisable aux troupes. Les Athéniens n'avoient pas toujours pensé de la sorte, & nous avons vû qu'Aristide, tout pauvre qu'il étoit, n'en fut ni moins estimé, ni moins respecté : mais dans cette derniére expédition, un goût de luxe & de magnificence avoit saisi tous les esprits, & l'estime des richesses en est une suite naturelle. Comme donc Nicias se trouva seul maître, tout se ressentit de son caractère de timidité & de lenteur, & il laissa tout languir, tantôt en se tenant en repos sans rien entreprendre, tantôt en ne faisant que tourner çà & là le long des côtes, tantôt en perdant le tems à consulter & à délibérer ; ce qui dissipa bientôt, d'un côté l'ardeur & la confiance que ses troupes avoient d'abord témoignées, & de l'autre la crainte & la fraieur dont

Thucyd. pag. 452-453. Plut. in Nic. pag. 533.

DARIUS dont les ennemis avoient été saisis à la premiére vûe d'un armement si formidable. Il mit le siége devant Hybla qui n'étoit qu'une petite ville, & l'aiant levé peu de jours après, il tomba lui-même dans un très grand mépris. Enfin il se retira à Catane, sans avoir fait d'autre exploit que de ruiner Hyccara, petit bourg des barbares, d'où l'on dit qu'étoit la courtisane Laïs, qui fort jeune encore alors fut vendue parmi les autres prisonniers, & menée dans le Péloponnése.

Plut. in Alcib. p. 230.

Cependant Alcibiade, étant parti de Thurium, arriva à Argos; & comme il renonçoit entiérement à l'espérance d'être rappellé dans sa patrie, il envoia demander aux Spartiates la permission de demeurer chez eux en toute sûreté sous leur protection & sauve garde. Il leur donnoit sa foi & sa parole, que s'ils vouloient le regarder comme leur ami, il leur rendroit plus de services, qu'il ne leur avoit causé de dommage pendant qu'il avoit été leur ennemi. Les Spartiates le reçurent à bras ouverts. Quand il fut arrivé à Sparte, il y eut bientôt gagné l'estime & l'affection de tous les habitans. Il les charma tous & les enchan-

enchanta, en se conformant en tout à leur maniére de vivre. Ceux qui voioient qu'il se rasoit jusqu'à la peau, qu'il se baignoit dans l'eau froide, qu'il mangeoit d'un gateau fort pesant & fort grossier dont l'usage étoit très-commun parmi eux, & qu'il s'accommodoit à merveilles de leur sauce noire, ne pouvoient s'imaginer que ce même homme eût jamais eu chez lui de cuisinier, qu'il eût connu de parfumeur, qu'il eût porté des fines étofes de Milet, en un mot qu'il eût vécu jusques-là dans les délices & dans la bonne chére. Cette souplesse étoit le caractère dominant d'Alcibiade. Véritable caméléon, il ne lui coutoit rien de prendre toutes sortes de couleurs & de formes, pour se concilier ceux avec qui il avoit à vivre. Il saisissoit d'abord toutes leurs maniéres; il entroit dans tous leurs goûts, comme s'ils lui eussent été naturels; & quoique dans le fonds il y sentît en lui-même une très grande répugnance, il savoit la couvrir par un air aisé, simple, & qui paroissoit sans contrainte. Avec les uns il avoit toutes les graces & tout l'enjouement de la jeunesse la plus gaie, avec d'autres tout le sérieux de
NOTHUS.

l'âge

DARIUS l'âge le plus grave. A Sparte, il étoit laborieux, frugal, & austére : en Ionie, il n'aimoit que la joie, la paresse, & la volupté : en Thrace, il étoit toujours à cheval, ou passoit les journées à boire : & lorsqu'il étoit avec le Satrape Tissapherne, il surpassoit en luxe & en dépense toute la magnificence des Perses.

Il ne se contenta pas de l'estime des Lacédémoniens. Il sut si bien gagner les bonnes graces de Timée, femme du roi Agis, qu'il en eut un fils, qu'on appelloit en public Léotychide, mais que sa mere en particulier, parmi ses femmes & ses amies, ne rougissoit point d'appeller Alcibiade; tant sa passion pour cet Athénien étoit violente. Agis n'ignora pas ce commerce, & il refusa de reconnoitre Léotychide pour son fils : ce qui fut cause que dans la suite ce fils fut exclus du trône.

§. XI. *Description de Syracuse.*

Comme le siége de Syracuse est un des plus considérables dont il soit parlé dans l'histoire des Grecs, & dont j'ai cru, par cette raison, devoir marquer toutes les circonstances particuliéres, pour donner une idée de la maniére

niére dont les anciens faisoient les siéges; il m'a paru néceſſaire, avant que d'entrer dans ce détail, de présenter ici aux yeux du Lecteur une descrition & un plan de la ville de Syracuse; où il trouvera auſſi les différens travaux dont il eſt parlé dans ce siége, tant de la part des Athéniens, que de celle des aſſiégés. NOTHUS.

Syracuse étoit située sur la côte orientale de Sicile. Sa vaste étendue, sa situation avantageuse, la commodité de son double port, ses fortifications construites avec grand soin, la multitude & la richeſſe de ses citoiens, la rendirent une de plus grandes, des plus belles, & des plus puiſſantes villes Grecques. a On dit que l'air y etoit si pur & si net, qu'il n'y avoit point de jour dans l'année, quelque nébuleux qu'il fût, où le soleil n'y parût. *Cic. Verr. 6. n. 117-119.*

Elle fut fondée par Archias le Corinthien, un an après que le furent Naxe & Mégare sur la même côte. AN. M. 3295. Av. J. C. 709.

Lorsque les Athéniens en formérent *Strab. l. 6. pag. 269.*

a Urbem Syracusas elegerat, cujus hic situs atque hæc natura eſſe loci cœlique dicitur, ut nullus unquam dies tam magna turbulentaque tempeſtate fuerit, quin aliquo tempore solem ejus diei homines viderent. *Cic. Verr. 7. n. 26.*

DARIUS rent le ſiége, elle étoit compoſée de trois parties, qui ſont l'Ile, l'Achradine, Tyque. Thucydide ne parle que de ces trois parties. On y en ajouta deux autres dans la ſuite : ſavoir, Néapolis & Epipole.

L'ile, ſituée au midi, étoit appellée *Naſos*, qui eſt le mot grec qui ſignifie *Ile*, mais prononcé ſelon le dialecte Dorique ; & *Ortygie*. Elle étoit jointe au continent par un pont. C'eſt dans cette Ile qu'on bâtit dans la ſuite le palais des Rois & la citadelle. Cette partie de la ville étoit très importante, parce qu'elle pouvoit rendre ceux qui la poſſédoient maîtres des deux ports qui l'environnent. C'eſt pour cela que les Romains, quand ils eurent pris Syracuſe, ne permirent plus à aucun Syracuſain de demeurer dans l'Ile.

Cic. Verr. 7. n. 97.

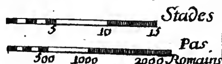
Il y avoit dans cette Ile une fontaine fort célébre, qu'on nommoit *Aréthuſe*. Les anciens, ou plutôt les Poetes, fondés ſur des raiſons qui ſont ſans aucune vraiſemblance, ont ſuppoſé que l'Alphée, fleuve d'Elide dans le Péloponnéſe, conduiſoit ſes eaux à travers ou ſous les flots de la mer, ſans jamais s'y méler, juſqu'à la fontaine d'Aréthuſe. C'eſt ce qui a don-

Strab. l. 6. pag. 270. Senec. Nat. Quæſt. lib. 3. cap. 26.

Tom. 3. pag. 689.

E DE SYRACUSE
s Atheniens.





Port de Troqile

donné lieu à ces vers de Virgile : NOTHUS.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem... *Virg. Eclog.* 10.

Sic tibi, cùm fluctus subterlabére Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam.

Achradine, située entiérement sur le bord de la mer, & tournée vers l'orient, étoit de tous les quartiers de la ville le plus spacieux, le plus beau, & le plus fortifié.

Tyque, ainsi appellée du temple de la Fortune (τύχη) qui ornoit cette partie, s'étendoit le long de l'Achradine au couchant depuis le septentrion vers le midi. Elle étoit fort habitée. Elle avoit une porte célébre nommée *Hexapyle*, qui conduisoit dans la campagne, & elle étoit située au septentrion de la ville.

Epipole, étoit une hauteur, hors de la ville, & qui la commandoit. Elle étoit située entre Hexapyle & la pointe d'Euryele, vers le septentrion & le couchant. Elle étoit en plusieurs endroits fort escarpée, & par cette raison d'un accès fort difficile. Lors du siége dont nous parlons, elle n'étoit point fermée de murailles : les Syracusains la gardoient avec un corps de

DARIUS de troupes contre les attaques des ennemis. *Euryele* étoit l'entrée & le passage qui conduisoit à Epipole. Sur la même hauteur d'Epipole étoit un fort, nommé *Labdale*.

Ce ne fut que lontems après, sous Denys le Tyran, qu'EPIPOLE fut environnée de murs, & enfermée dans la ville, dont elle fit une cinquiéme partie, mais qui étoit peu habitée. On y en avoit déja ajouté une quatriéme, appellée NEAPOLIS, c'est-à-dire *Ville-neuve*, qui couvroit Tyque.

Plut. in Dionis. vit. pag. 970. La riviére *Anape* couloit à une petite demie lieue de la ville. L'espace qui les séparoit, étoit une belle & grande prairie, terminée par deux marais, l'un appellé *Syraco*, qui avoit donné son nom à la ville; & l'autre, *Lysimélie*. Cette riviére alloit se rendre dans le grand port. Près de l'embouchure vers le midi, étoit une espéce de château, appellé *Olimpie*, à cause du temple de Jupiter Olimpien, qui y étoit, & où il y avoit de grandes richesses. Il étoit à cinq cens pas de la ville.

Syracuse avoit deux Ports, tout près l'un de l'autre, & qui n'étoient séparés que par l'Ile: le Grand, & le

Petit

Petit appellé autrement *Laccus*. Selon a la description qu'en fait l'Orateur Romain, ils étoient l'un & l'autre environnés des édifices de la ville. NOTHUS.

Le Grand avoit de circuit un peu plus de * cinq mille pas, ou de deux lieues. Il avoit un golfe appellé *Dascon*. L'entrée de ce port n'avoit que cinq cens pas de large. Elle étoit formée d'un côté par la pointe de l'île Ortygie, & de l'autre par la petite île & par le cap de *Plemmyre*, qui étoit commandé par un château de même nom.

Au dessus de l'Achradine étoit un troisiéme port, nommé *le Port de Trogile.*

a Portus habet prope in ædificatione aspectuque urbis inclusos. *Cic. Verr. 6. n.* 117.

* *Strabon lui donne de circuit* 80. *stades, qui feroient le double de ce qu'il a actuellement d'étendue : preuve certaine qu'il y a faute dans le texte de Strabon.* Cluvier. pag. 167.

DARIUS

§. XII. *Nicias, après quelques actions, forme le siége de Syracuse. Lamachus est tué dans un combat. La ville est réduite à l'extrémité.*

XVIII. Année de la guerre.

Thucyd. lib.6. pag. 453-461. Plut. in Nic. pag. 533. 534. Diod. l. 13. p. 137. 138.

Sur la fin de l'été Nicias eut nouvelle que les Syracusains, aiant repris courage, se disposoient à venir l'attaquer les premiers. Déja leur cavalerie s'avançoit avec insolence pour l'insulter jusques dans son son camp, & lui demandoit avec de grandes risées s'il étoit donc venu en Sicile pour s'établir à Catane. De si piquans reproches le reveillérent un peu : il résolut de faire voile vers Syracuse. L'entreprise étoit hardie & périlleuse. Il ne pouvoit, sans un extrême danger, tenter le débarquement en présence d'un ennemi qui les attendroit de pié ferme, & qui ne manqueroit pas de les attaquer à la descente avec toutes ses forces. Il n'y avoit pas plus de sûreté à faire avancer ses troupes par terre, parce que n'aiant point de cavalerie, celle des Syracusains qui étoit nombreuse, au premier bruit de leur marche leur tomberoit sur les bras, & les accableroit.

Pour

NOTHUS.

Pour se tirer d'embarras, & se mettre en état de s'emparer sans obstâcle d'un poste avantageux qui lui avoit été désigné par un banni de Syracuse, Nicias usa de stratagéme. Il fit donner un faux avis aux ennemis, que moiennant un complot qui devoit eclater un certain jour, ils pourroient s'emparer de son camp, & se rendre maîtres de toutes les armes & de tout le bagage. Les Syracusains, sur cette assurance, marchérent vers Catane, & se vinrent camper sur les terres de Léonte. Dès que les Athéniens en eurent avis ils s'embarquérent avec toutes leurs munitions & toutes leurs troupes, & tirérent sur le soir vers Syracuse. Ils arrivérent au point du jour dans le grand port, & prirent terre près d'Olympie, à l'endroit qu'on leur avoit enseigné, & s'y retranchérent. Les ennemis, se voiant honteusement trompés, s'en retournérent tout court à Syracuse; & pleins de dépit, ils se mirent en bataille quelques jours après devant les murailles de la ville. Nicias sortit de ses retranchemens, & l'on en vint aux mains. La victoire fut lontems en balance: mais une grande pluie, accompagnée d'éclairs & de tonnères,

DARIUS res, étant ſurvenue, les Syracuſains qui étoient ſans expérience & dont la plupart faiſoient alors le premier eſſai de leurs armes, furent étonnés & intimidés de cet orage, tandis que les autres s'en moquoient comme d'un effet de la ſaiſon, & ne conſidéroient autre choſe que l'ennemi, qui étoit bien plus à craindre que l'orage. Après une longue & vigoureuſe réſiſtance, les Syracuſains furent obligés de plier. On ne put pas les pourſuivre fort loin, à cauſe que leur cavalerie qui étoit entiere, & n'avoit point été battue, couvrit leur retraite. Ils rentrérent en bon ordre dans la ville, après avoir jetté des troupes dans le temple d'Olympie, pour en empécher le pillage.

Ce temple étoit aſſez près du camp des Athéniens, qui auroient bien voulu s'en rendre maîtres, parce qu'il étoit plein d'offrandes d'or & d'argent, que la religion des rois & des peuples y avoit conſacrées. Nicias, aiant differé d'y envoier des troupes pour s'en ſaiſir, en perdit l'occaſion, & donna le tems aux Syracuſains d'y faire paſſer, comme on vient de le dire, un détachement pour le défendre. On croit qu'il le fit à deſſein, & par reſpect pour

pour les dieux, parce que les soldats venant à piller ce temple, le public n'en auroit tiré aucun profit, & le sacrilége seroit retombé sur lui seul. NOTHUS.

Après le combat, les Athéniens, qui ne se trouvoient pas encore en état d'attaquer Syracuse, se retirérent sur leur flote à Naxe & à Catane pour y prendre leurs quartiers d'hiver, dans le dessein de revenir au commencement du printems pour former le siége. Ils avoient besoin pour cela d'argent, de vivres, & sur tout de cavalerie qui leur manquoit absolument. Ils comptoient tirer une partie de ces secours des peuples de Sycile, qu'ils espéroient que la nouvelle de leur victoire feroit bientôt passer dans leur parti; & ils envoiérent en même tems à Athénes pour y solliciter les mêmes secours. Ils recherchérent aussi l'alliance de Carthage, & députérent vers quelques villes d'Italie situées sur les côtes de la mer de Toscane, qui leur avoient promis de les secourir.

A Syracuse, on ne perdit point espérance. Hermocrate celui de leurs Chefs, qui se distinguoit le plus par sa valeur, son bon sens & son expérience, leur représenta, pour rassurer les esprits,

DARIUS. esprits, qu'on n'avoit pas manqué de courage, mais de conduite; que l'ennemi, quoique brave; devoit plutôt sa victoire à son bonheur, qu'à son mérite; que la multitude des Chefs, qui est toujours suivie de peu d'ordre & d'obéissance, leur avoit nuit, (ils étoient au nombre de quinze;) qu'il faloit choisir des Généraux expérimentés pour contenir le reste dans la discipline, & bien exercer les troupes pendant tout l'hiver. Cet avis aiant été suivi, il fut élu Général avec deux autres: après quoi l'on dépécha à Corinthe & à Lacédémone, tant pour renouveller l'alliance, que pour les engager à faire diversion, afin d'obliger les Athéniens, s'il se pouvoit, de rappeller leurs troupes de Sicile, ou de les empécher au moins d'y envoier du renfort. Leur principale application fut de fortifier Syracuse. Ils enfermérent dans la ville par un mur tout le terrain qui regarde Epipole, depuis l'extrémité Septentrionale de Tyque en descendant du côté de l'Occident vers la partie appellée depuis Néapolis, afin d'éloigner d'avantage l'ennemi, & de lui rendre la contre-vallation plus difficile, en l'obligeant de lui

lui donner plus d'étendue. Cet endroit avoit apparemment été négligé, parce qu'il paroiſſoit ſe défendre ſoi-même par ſa ſituation inégale & eſcarpée. Ils mirent auſſi garniſon dans Mégare & dans Olympie, & plantérent des pieux ſur le bord de la mer par tout où la deſcente paroiſſoit facile. Enſuite aiant ſû que les Athéniens étoient à Naxe, ils allérent bruler le camp de Catane, & ſe retirérent après avoir fait le dégât aux environs.

NOTHUS.

Les ambaſſadeurs de Syracuſe étant arrivés chez les Corinthiens, leur demandérent du ſecours comme à leurs fondateurs, qui leur fut auſſitôt accordé, avec une ambaſſade vers les Lacédémoniens, pour les faire déclarer en leur faveur. Alcibiade appuia leur demande de tout ſon crédit & de toute ſon éloquence, à laquelle ſon reſſentiment contre Athénes ajoutoit une nouvelle force. Il conſeilla & perſuada uux Lacédémoniens d'envoier Gylippe pour Général en Sicile, & d'attaquer de leur côté les Athéniens, pour faire une puiſſante diverſion. En troiſiéme lieu il les porta à fortifier Décélie dans l'Attique, ce qui acheva de perdre & de ruiner la

Thucyd. lib. 6. p. 471. 482. Plut. in Alcib. p. 203. In Nic. pag 534. 535. Diod. l. 13. pag. 138.

DARIUS. ville d'Athénes, qui ne put jamais s'en relever. Car ce fort rendit les Lacédémoniens maîtres de la campagne, de forte que les Athéniens ne pouvoient plus jouir de leurs mines d'argent de Laurium, ni des revenus de leurs terres, ni être secourus par leurs voisins, Décélie étant devenue l'asyle de tous les mécontens, & de tous les partisans de Sparte.

AN.M. 3590. AV. J.C. 414. Nicias avoit reçu quelque secours d'Athénes. Il consistoit en deux cens cinquante cavaliers, à qui l'on avoit supposé que la Sicile fourniroit des chevaux: ils en avoient simplement apporté l'équipage; & en trente archers à cheval, avec trois cens talens, c'est-à-dire trois cens mille écus. Il commença donc à se mettre en mouvement. On l'accusoit de manquer souvent l'occasion d'agir en perdant le tems à force de raisonner, de différer, & de se précautionner: mais quand il entroit en action, il étoit aussi vif & aussi ardent à exécuter qu'il avoit été timide & lent à entreprendre, comme il le fit voir ici.

Ceux de Syracuse aiant appris qu'il étoit arrivé de la cavalerie aux Athéniens, & qu'ils viendroient bientôt assié-

assiéger leur ville ; & sachant qu'ils n'en pouvoient approcher, ni faire de contre-vallation, s'ils ne se rendoient maitres de la hauteur d'Epipole qui commandoit Syracuse, ils résolurent d'en garder l'avenue, qui étoit le seul passage par où l'on pût y arriver, tout le reste étant escarpé, & inaccessible. Etant donc descendus dans la prairie qui borde la riviére d'Anape, & y aiant fait la revûe de leurs troupes, ils choisirent sept cens hommes d'infanterie sous le commandement de Diomile, pour garder ce poste important, avec ordre de s'y rendre au premier signal qu'on leur en donneroit. Nicias ne leur en laissa pas le loisir, tant il conduisit son dessein avec prudence, promtitude, & secret. Il partit de Catane avec toute sa flote, sans que les ennemis en eussent le moindre soupçon. Etant arrivé au port de Trogile près de Léonte, qui n'est éloigné d'Epipole que d'un bon quart de lieue (six ou sept stades,) il fit mettre à terre ses troupes de débarquement, puis se retira avec sa flote à Thapse, petite peninsule de Syracuse, dont il ferma l'entrée avec une estacade.

NOTHUS.

DARIUS Les troupes de terre coururent se saisir d'Epipole en montant par Euryele, avant que les ennemis qui étoient dans la prairie d'Anape, éloignée de plus d'une lieue, eussent rien appris de leur arrivée. Au premier bruit, les sept cens hommes de Diomile accoururent en désordre, & furent aisément battus : il en demeura trois cens sur la place avec leur Chef. Les Athéniens, après avoir érigé un trophée, bâtirent un fort à Labdale sur le sommet d'Epipole, pour y renfermer & y mettre en sûreté leur bagage & ce qu'ils avoient de plus précieux, lorsqu'il faudroit en venir aux mains, ou travailler à la contre-vallation.

Peu de tems après les habitans d'Egeste envoiérent aux Athéniens trois cens cavaliers, & quelques alliés de Sicile y en ajoutérent cent autres : ce qui, avec les deux cens cinquante qu'Athénes avoit envoiés auparavant, & qui s'étoient fournis de chevaux dans le pays, faisoit six cens cinquante hommes de cavalerie.

Le plan de Nicias, pour prendre Syracuse, étoit d'environner toute la ville du côté de la terre d'une bonne contre-vallation, qui couperoit aux

assiégés toute communication avec les troupes de dehors, espérant sans doute être ensuite en état d'empécher par le moien de sa flote qu'on ne pût y faire entrer par mer ni secours, ni vivres.

NOTHUS.

Aiant laissé une garnison à Labdale, il descendit de la hauteur, s'avança vers l'extrémité Septentrionale de Tyque, & s'y étant arrété, il emploia toute l'armée à construire un mur de contre-vallation pour enfermer la ville du côté du Nord depuis Tyque jusqu'à Trogile, situé sur le bord de la mer. L'ouvrage avança avec une rapidité qui effraia les Syracusains. Ils crurent devoir s'y opposer, & firent quelques sorties & quelques attaques, qui leur réussirent toujours mal : leur cavalerie même fut mise en déroute. Le lendemain de l'action, la contrevalation du côté du Nord fut continuée par une partie de l'armée, pendant que l'autre portoit des pierres & des matériaux vers Trogile pour l'achever.

Les assiégés, sur l'avis d'Hermocrate, jugérent à propos de ne plus hazarder de combat contre les Athéniens, & ne songérent qu'à empécher, ou

DARIUS ou du moins à rendre inutiles leurs ouvrages, en construisant eux-mêmes de leur côté un mur qui coupât le terrain par où les Athéniens devoient conduire le leur. Ils jugeoient que si on ne troubloit point leur travail, & qu'on leur laissât achever le mur, les Athéniens ne pourroient pas passer outre : ou que s'ils venoient pour les empêcher, il suffiroit aux Syracusains de leur opposer une partie de leurs troupes, après avoir pris la précaution de fermer les avenues les plus accessibles par de bonnes palissades ; & que les Athéniens au contraire seroient obligés de faire venir toutes leurs forces, & d'abandonner absolument le travail.

Ils sortirent donc, & travaillant avec toute l'ardeur possible, ils commencérent à construire un mur ; & pour en faciliter le travail, ils le couvrirent par une bonne palissade, & le flanquérent de tours de bois d'espace en espace afin de le pouvoir défendre. Les Athéniens les laissérent travailler tranquillement sans les troubler, parce que s'ils n'avoient mené contre eux qu'une partie de leurs troupes, ils auroient été trop foibles ; & que pour

les

les y mener toutes, il auroit falu interrompre leurs travaux, ce qu'ils ne vouloient pas faire. L'ouvrage étant achevé, les Syracusains y laissérent un corps de troupes pour défendre la palissade, & garder le mur, après quoi ils rentrérent dans la ville. NOTHUS.

Cependant les Athéniens coupérent les canaux qui conduisoient de l'eau dans la ville, & voiant que les soldats Syracusains qui avoient été laissés pour garder le mur s'acquittoient assez mal de leur devoir, les uns rentrant sur le midi dans la place ou dans leurs tentes, & les autres faisant très mauvaise garde; ils détachérent pour l'attaque de ce poste trois cens soldats choisis, & quelque infanterie légére, pendant que le reste de l'armée marcha vers la ville pour empêcher le secours. Les trois cens soldats aiant forcé la palissade, poursuivirent ceux qui la gardoient jusques à la porte du mur de la ville, qui couvroit le Téménite; où étant entrés pêle-mêle avec eux, ils furent repoussés par les habitans avec perte. Toute l'armée ensuite démolit le mur, arracha les palissades du retranchement, & les emporta.

DARIUS Après cet heureux ſuccès qui laiſſoit les Athéniens maîtres du côté du Nord, ils entreprirent dès le lendemain un nouveau travail encore plus important, & qui devoit achever la cloture de la ville : c'étoit de conduire du côté du couchant un mur depuis les hauteurs d'Epipole à travers la plaine & le marais juſqu'au grand port. Pour l'empécher, les aſſiégés recommençant la même manœuvre qu'ils venoient de faire de l'autre côté, tirérent de la ville au travers du marais un foſſé rẹvétu de paliſſades, pour empécher les Athéniens de pouſſer leur contre-vallation juſqu'à la mer. Mais ceux-ci, après avoir achevé la premiére partie du mur ſur la hauteur d'Epipole, prirent la réſolution de faire l'attaque du foſſé revétu. Pour cet effet ils donnent ordre à leur flote de ſe rendre de Thapſe au grand port de Syracuſe : car juſques-là elle étoit toujours reſtée dans cette petite rade, & les aſſiégés avoient toujours la mer libre, ce qui obligeoit les aſſiégeans à faire venir leurs convois de Thapſe par terre. Les Athéniens deſcendirent donc d'Epipole dans la plaine avant la pointe du

jour

jour, & jettant des ais & des portes à l'endroit où le marais étoit ſimplement boueux & plus ferme qu'ailleurs, ils emportérent incontinent après la plus grande partie du foſſé revétu de paliſſades, & le reſte enſuite, après avoir eu l'avantage du combats Car les ennemis lâchérent le pié, & ſe retirérent, ceux de la droite vers la ville, & les autres du côté de la riviére. Trois cens Athéniens d'élite voulant couper à ceux-ci le paſſage, coururent vers le pont: mais la cavalerie ennemie qui y étoit en bataille pour la plus grande partie les repouſſa, & vint fondre enſuite ſur l'aile droite des Athéniens, & mit les premiers bataillons en deſordre. Ce que Lamachus aiant aperçu de l'aile gauche où il commandoit, il y accourut avec les Argiens & quelques archers: mais aiant franchi un foſſé, & ſe trouvant abandonné de ſes troupes, il fut tué avec cinq ou ſix qui l'avoient ſuivi. Les ennemis tranſportérent auſſitôt leurs corps au-delà de la riviére, & voiant venir le reſte de l'armée ſe retirérent. NOTHUS.

Dans le même tems leur aile droite qui étoit retournée vers la ville, reprit

DARIUS

courage par ce ſuccès, & ſe vint mettre en bataille devant les Athéniens, après avoir détaché quelques troupes pour attaquer le fort bâti ſur la hauteur d'Epipole, qui ſervoit de dépôt aux ennemis, & qu'on croioit ſans défenſe. Elles forcérent un retranchement qui couvroit le fort: mais Nicias le ſauva. Il étoit reſté malade dans ce fort, & étoit actuellement dans ſon lit, ſans avoir auprès de lui que ſes domeſtiques. Animé par le danger même & par la préſence de l'ennemi, il fait un effort, il ſe leve, & ordonne à ſes gens de mettre promtement le feu à tout le bois qui étoit entre le retranchement & le fort pour les machines, & aux machines mêmes. Cet incendie inopiné arréta les Syracuſains, ſauva Nicias, le fort, & toutes les richeſſes des Athéniens. Car ceux-ci accoururent d'en bas au ſecours. Dans le même tems on vit entrer la flote dans le grand port, comme l'ordre en avoit été donné. Ce que les Syracuſains aiant aperçu d'en haut, & craignant d'être pris par derriére, & accablés par les troupes de débarquement, ils ſe retirérent, & rentrérent dans la place avec toutes

leurs

leurs forces, désespérant, après la perte qu'ils venoient de faire de leur fossé revétu de palissades, de pouvoir empécher que la contre-vallation ne fût poussée jusqu'à la mer. NOTHUS.

Cependant les Athéniens, qui s'étoient contentés de construire un simple mur dans les hauteurs d'Epipole, & au travers des endroits escarpés & de difficile accès, étant descendus dans la plaine, commencérent à élever au pié des hauteurs un double mur, qui devoit être prolongé jusqu'à la mer: savoir un mur de contre-vallation contre les assiéges, & un autre mur de circonvallation contre les troupes Syracusaines du dehors, & contre celles des alliés qui pouvoient venir au secours de la ville.

Depuis ce jour Nicias, qui étoit resté seul Général, conçut de grandes espérances. Car plusieurs peuples de Sicile, qui jusques-là n'avoient point encore pris de parti, vinrent se joindre à lui, & de tous côtés il lui arrivoit des vaisseaux chargés de provisions pour son armée, chacun s'empressant de se déclarer en sa faveur, parce que ses affaires avoient pris le dessus, & qu'il avoit eu en tout un bonheur extraordi-

DARIUS dinaire. Deja même les Syracuſains, ſe trouvant bloqués par terre & par mer, & n'eſpérant plus de pouvoir défendre leur ville, lui faiſoient des propoſitions d'accommodement. Gylyppe, qui venoit de Lacédémone à leur ſecours, aiant appris en chemin l'extrémité ou ils étoient réduits, & croiant toute l'île perdue, continua ſa route, non plus dans le deſſein de défendre la Sicile, mais pour conſerver aux peuples d'Italie les villes qu'ils y avoient s'il en étoit encore tems, & ſi cela étoit poſſible. Car la renommée avoit répandu de tous côtés que les Athéniens étoient déja maîtres de tout, & qu'ils avoient à leur tête un Capitaine, que ſa prudence & ſon bonheur rendoient invincible. Nicias lui-même, devenu, contre ſon naturel, plein de confiance en ſes forces, & enflé par ſes heureux ſuccès; perſuadé d'ailleurs par les nouvelles ſecrettes qu'il avoit tous les jours de Syracuſe, & par les gens qu'on lui envoioit, qu'inceſſamment il alloit avoir la ville par compoſition, ne fit aucun compte de l'approche de Gylyppe, & ne prit aucunes précautions pour l'empécher d'aborder, ſur tout de-

depuis qu'il eut appris qu'il avoit fort peu de vaisseaux avec lui ; & il le traitoit de corsaire & de pirate, qui ne méritoit pas qu'on s'en mît en peine. Un bon Général doit bien se donner de garde de relâcher ses soins & sa vigilance dans les bons succès, la moindre négligence étant capable de tout ruiner. Que Nicias eût envoïé le plus petit détachement pour s'opposer à l'approche de Gylippe, il étoit maître de Syracuse, & tout étoit fini.

NOTHUS.

§. III. *Syracuse songe à capituler. L'arrivée de Gylippe change la face des choses. Nicias, forcé par ses Collégues, donne un combat sur mer, & est vaincu. Ses troupes de terre sont aussi battues.*

XIX. année de la guerre.

Les ouvrages des Athéniens étoient presque entiérement achevés, & ils avoient tiré un double mur de la longueur de près d'une demie lieue le long de la plaine & du marais vers le grand port, & il s'en faloit peu qu'ils n'y fussent arrivés. Il ne restoit plus aussi du côté de Trogile qu'une petite partie du mur à achever. Syracuse étoit

AN. M. 3591. Av. J. C. 413. *Thucyd. lib. 7. p. 485-489. Plut. in Nic. pag. 535. 536. Diod. l. 13. pag. 138. 139.*

DARIUS. étoit donc près de sa ruine, & se voioit sans ressource, n'étant point en état de résister par elle-même aux ennemis, & n'espérant plus de secours. Ainsi l'on résolut de se rendre. On convoqua l'assemblée pour régler les articles de la capitulation qu'on devoit présenter à Nicias; & plusieurs étoient d'avis qu'on hâtât la conclusion de cette affaire, avant que la ville fût entiérement enfermée.

C'est dans ce moment-là même, & dans l'extrémité la plus pressante, qu'un Officier, nommé Gongyle, arrive de Corinthe sur une galére à trois rangs de rames. A son arrivée toute la ville s'assemble en foule autour de lui. Il déclare à haute voix que Gylippe arrive incessamment, & qu'il est suivi de plusieurs autres galeres qui viennent à leur secours. Les Syracusains étonnés ou plutôt étourdis de cette nouvelle, n'osent y ajouter foi. Pendant qu'ils étoient ainsi flotans & incertains, survient un courier de Gylippe, qui leur annonce sa venue, & leur ordonne de sortir avec toutes leurs troupes au devant de lui. Lui-même après avoir pris en passant un * fort, marcha en bataille droit à Epipole, & étant

* *Jiges.*

étant monté par Euryéle, comme avoient fait les Athéniens, il se mit en état de les attaquer par dehors, pendant que les Syracusains les attaqueroient de leur côté avec les forces de Syracuse & les siennes. Les Athéniens, surpris de sa venue plus qu'on ne le peut dire, se rangérent en bataille sous leurs murs à la hâte & avec peu d'ordre. Pour lui, mettant bas les armes quand il fut proche, il leur envoia dire par un héraut, Qu'il leur donnoit cinq jours pour sortir de la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponse à une telle proposition. Quelques-uns des soldats se mettant à rire, demandérent au héraut, *si la présence d'une cappe Lacédémonienne & d'un méchant bâton pouvoit apporter quelque changement à l'état présent de la ville*. On se prépara donc au combat de part & d'autre.

NOTHUS,

Gylippe emporta d'assaut le fort de Labdale, où il fit main basse sur tout ce qui y étoit. Le même jour une galere Athénienne fut prise en entrant dans le port. Ensuite les assiégés tirérent un mur en montant de la ville vers Epipole, pour couper le mur simple des Athéniens vers l'extrémité, &

DARIUS leur ôter toute communication avec les troupes poſtées dans les retranchemens qui environnoient la ville du côté du Nord vers Tyque & vers Trogyle. Les Athéniens, après avoir achevé le mur qui alloit juſqu'à la mer vers le grand port, étoient remontés ſur les hauteurs. Gylippe, aiant remarqué que dans le mur ſimple bâti par les Athéniens ſur les hauteurs d'Epipole, il y avoit un endroit plus foible & plus bas que les autres, y marcha de nuit avec ſes troupes: mais aiant été découvert par les Athéniens qui campoient dehors, il fut contraint de ſe retirer, les voiant venir droit à lui. Ils rehauſſérent le mur, & ſe chargérent de le garder eux-mêmes, après avoir diſtribué leurs alliés dans les poſtes du reſte du retranchement.

Nicias, de ſon côté, trouva à propos de fortifier le cap de Plemmyre, qui s'avançant dans la mer, étréciſſoit l'embouchure du grand port; & ſon deſſein étoit de faciliter les convois de vivres & des autres choſes néceſſaires; parce que les Athéniens, en occupant ce poſte, s'approchoient du petit port où étoient les principales forces navales des Syracuſains, & ſe met-

mettoient en état d'en mieux obſerver tous les mouvemens ; & que d'ailleurs aiant toute la liberté de la mer, ils ne ſeroient pas réduits à tirer toute leur ſubſiſtance du fond du grand port, comme cela arriveroit néceſſairement, ſi les ennemis ſe rendant maîtres de l'entrée, les forçoient à ſe tenir renfermés dans le port, de la même maniére qu'ils l'étoient actuellement. Car, depuis l'arrivée de Gylippe, Nicias n'avoit plus d'eſpérance que du côté de la mer. Faiſant donc paſſer là ſa flote & une partie de ſes troupes, il y bâtit trois forts, à la faveur deſquels les bâtimens demeuroient à l'ancre : de ſorte qu'il y renferma une grande partie du bagage & des munitions. Ce fut alors que les gens de mer ſouffrirent beaucoup. Car, comme il faloit aller loin au bois & à l'eau, ils étoient inveſtis par la cavalerie des ennemis, dont le tiers étoit poſté à Olympie pour empécher la garniſon de Plemmyre de ſortir, & étoit maître de la campagne. Nicias, aiant appris que la flote de Corinthe arrivoit, envoia contre elle vingt galéres, avec ordre d'obſerver les ennemis du côté de Locres & de Rhége, & des autres avenues de la Sicile. Ce-

DARIUS Cependant Gylippe, se servant des pierres mêmes que les Athéniens avoient amassées pour leur usage, continuoit de bâtir le mur que les Syracusains avoient commencé de conduire au travers d'Epipole, & se mettoit tous les jours devant en bataille, comme les Athéniens le faisoient aussi de leur côté. Lorsqu'il vit le tems propre pour donner, il commença le combat dans l'espace qui étoit entre les deux murailles. La situation étroite du lieu, aiant rendu sa cavalerie & ses gens de trait inutiles, il eut du desavantage. Les Athéniens dressérent un trophée. Gylippe, pour ranimer ses troupes en leur rendant justice, eut le courage de prendre sur lui le reproche du mauvais succès, & de leur déclarer hautement que sa défaite n'étoit pas arrivée par leur faute, mais par la sienne; parce qu'il les avoit fait combattre dans un lieu trop serré. Il leur promit de leur donner bientôt occasion de rétablir leur honneur & le sien; & en effet le lendemain, après les avoir exhortés à bien soutenir leur ancienne réputation, il les mena contre l'ennemi. Nicias, voyant que quand il n'auroit pas envie de donner bataille, il fau-

faudroit néceſſairement empécher les ennemis de continuer leur mur au dela de la contrevallation, dont ils étoient déja fort proches, parce qu'autrement c'étoit leur accorder une victoire certaine, il marcha contre les Syracuſains. Gylippe fit avancer ſes troupes au dela de l'endroit où de part & d'autre finiſſoient les murs, afin d'avoir plus d'eſpace pour s'étendre ; & chargeant l'aile gauche des ennemis avec ſa cavalerie, il la mit en fuite, & bientôt après renverſa l'aile droite. On voit ici ce que peut l'expérience & l'habileté d'un grand Capitaine. Car Gylippe, avec les mêmes hommes, les mêmes armes, les mêmes chevaux, les mêmes lieux, en changeant ſeulement ſon ordonnance de bataille, défit les Athéniens, & les mena battant juſques dans leur camp. La nuit ſuivante, les vainqueurs pouſſérent leur mur au dela de la contrevallation des Athéniens, & par là leur ôtérent toute eſpérance de pouvoir les enfermer.

NOTHUS.

Thucyd. lib. 7. pag. 490. 494. Plut. in Nic. pag. 536. Diod. l. 13. pag. 139.

Après cet heureux ſuccès, les Syracuſains, à qui la flote de Corinthe étoit arrivée ſans avoir été aperçue de celle d'Athénes, reprirent courage

DARIUS ge, arméרent plusieurs galéres, & sortant en campagne avec leur cavalerie & d'autres troupes, firent beaucoup de prisonniers. Ils députérent à Lacédémone & à Corinthe, pour faire venir du renfort. Gylippe alla lui-même par toutes les villes de Sicile pour les solliciter de se joindre à lui, & il engagea la plus grande partie, qui lui donnérent de puissans secours. Nicias, voiant que ses forces diminuoient tous les jours, & que celles des ennemis augmentoient, recommença à perdre courage; & non content d'envoier aux Athéniens des gens pour leur représenter l'état des choses, il leur écrivit lui-même très fortement. Je raporterai ici sa lettre en entier, parce qu'elle expose très nettement l'état où étoient les affaires à Syracuse, & que d'ailleurs elle peut servir de modéle pour ces sortes de relations.

„Athéniens, je vous ai déja informés par plusieurs dépèches de ce qui „se passoit ici: mais il est nécessaire „que vous sachiez l'état présent des „affaires, pour y donner ordre. Après „que nous avons remportés l'avan-„tage dans plusieurs combats, & „que nous avons presque achevé nô-„tre

„ tre contrevallation, Gylippe est entré dans Syracuse avec des troupes „ de Lacédémone & de Sicile, & aiant „ été battu la premiére fois, a été victorieux la seconde par le moien de sa „ cavalerie & de ses gens de trait. „ Nous demeurons donc renfermés „ dans nos retranchemens, sans oser „ rien entreprendre, ni pouvoir achever notre contrevalation, à cause „ des forces supérieures des ennemis: „ car une partie de nos soldats sont „ occupés à garder nos forts; de sorte „ que nous ne pouvons pas nous servir de toutes nos troupes dans un „ combat. D'ailleurs, comme les Syracusains ont coupé nos lignes par „ un mur à l'endroit où elles n'étoient „ pas achevées, nous ne pouvons plus „ enveloper la place, à moins que „ nous ne forcions leurs retranchemens, & d'assiégeans nous sommes „ devenus assiégés, sans oser nous „ écarter dans la crainte de leur cavalerie.

„ Non contens de ces avàntages, „ ils font venir de nouveaux secours „ du Péloponnése, & ont envoié Gylippe pour obliger les villes neutres „ de la Sicile à se déclarer, & les au-

„ tres

DARIUS „ tres à leur envoier des hommes &
„ des vaiſſeaux, pour nous attaquer
„ par mer & par terre. Je dis par mer,
„ ce qui peut paroitre étonnant, mais
„ qui n'eſt que trop vrai. Car notre
„ flote, conſidérable auparavant par
„ le bon état des galéres, & par celui
„ des équipages, manque maintenant
„ par ces deux endroits-là même, &
„ eſt infiniment affoiblie.

„ Les galéres font eau de tous cô-
„ tés, parce qu'on ne peut les retirer
„ à ſec pour les radouber, à cauſe de
„ la crainte où nous ſommes que cel-
„ les des ennemis, qui ſont en plus
„ grand nombre & en meilleur état
„ que les nôtres, ne viennent tout d'un
„ coup nous attaquer, comme elles
„ paroiſſent à chaque moment diſpo-
„ ſées à le faire. D'ailleurs nous nous
„ trouvons dans une indiſpenſable né-
„ ceſſité d'en envoier pluſieurs de côté
„ & d'autre pour eſcorter les convois,
„ qu'il faut faire venir de bien loin, &
„ faire paſſer à la vue des ennemis, de
„ ſorte que pour peu qu'on ſe relâchât
„ de ces ſoins, nous affamerions no-
„ tre armée.

„ Pour l'équipage, il dépérit tous
„ les jours à vûe d'œil, parce que plu-
„ ſieurs

„ ſieurs s'écartant pour la maraude, NOTHUS.
„ ou pour aller chercher du bois & de
„ l'eau, ſont ſurpris & tués par la ca-
„ valerie. Les eſclaves, tentés par le
„ voiſinage du camp des ennemis, dé-
„ ſertent, & s'y rendent en grand nom-
„ bre. Les étrangers qu'on a levés par
„ force ſe diſſipent, & ceux qu'on a
„ enrôlés pour de l'argent, qui pen-
„ ſoient venir au pillage plutôt qu'au
„ combat, trouvant tout le contraire,
„ vont ſe rendre aux ennemis qui ſont
„ proche, ou ſe cachent dans la Sici-
„ le, ce qu'ils peuvent faire aiſément
„ parce que l'ile eſt fort grande. Beau-
„ coup de citoiens, exercés depuis lon-
„ tems & habiles dans la manœuvre,
„ aiant gagné les Capitaines des galé-
„ res, ont ſubſtitué à leur place des
„ hommes qui ſont ſans expérience,
„ & incapables de ſervir ; & par là
„ ont ruiné toute la diſcipline. J'écris
„ à des perſonnes qui connoiſſent la
„ marine, & qui ſavent que quand le
„ bon ordre eſt ainſi négligé, tout va
„ en dépériſſant, & que la flote ſe
„ ruine.

„ Mais ce qu'il y a de plus fâcheux,
„ c'eſt qu'avec toute mon autorité de
„ Général je ne puis empêcher ce dé-
„ ſor-

DARIUS „ fordre. Car vous favez, Meffieurs, „ que vous êtes d'un caractère à ne „ vous pas laiffer aifément gouver- „ ner ; & d'ailleurs je ne fai où pren- „ dre des matelots, au lieu qu'il en „ vient de tous côtés à nos ennemis. „ Nos alliés de Sicile font hors d'état „ de nous aider ; & fi les villes d'Ita- „ lie, d'où nous tirons notre fubfif- „ tance, apprenant l'extrémité où „ nous fommes réduits, & que vous „ ne fongez point à nous envoier de „ fecours, fe joignent aux Syracu- „ fains, nous fommes abfolument per- „ dus, fans que l'ennemi ait befoin de „ nous livrer aucun combat.

„ Je pourrois vous mander des cho- „ fes plus agréables, mais non plus „ utiles, ni plus propres à vous met- „ tre au fait des affaires préfentes fur „ lefquelles vous avez à délibérer. Je „ fai que vous aimez à n'entendre que „ des nouvelles qui vous faffent plai- „ fir : mais je fai auffi que lorfque les „ affaires tournent autrement que vous „ ne l'avez efpéré, vous vous en pre- „ nez à ceux qui vous ont trompés ; & „ c'eft ce qui m'a déterminé à vous „ écrire avec la derniére fincérité, & „ fans vous rien diffimuler. Du refte,

vous

 NOTKUS?

„ vous n'avez jusqu'ici aucun sujet de „ vous plaindre ni des Officiers ni des „ troupes, qui se sont fort bien ac- „ quittés de leur devoir.

„ Mais maintenant que la Sicile „ réunit toutes ses forces contre nous, „ & qu'elle attend du Péloponnése une „ nouvelle armée, posez pour fonde- „ ment de vos délibérations que les „ troupes que nous avons ne sont „ point suffisantes; & qu'ainsi il faut, „ ou nous rappeller, ou envoier ici „ une armée de terre & de mer aussi „ nombreuse que la premiére, & de „ l'argent à proportion. Il faut se dis- „ poser aussi à m'envoier un successeur, „ ne pouvant plus porter le poids du „ commandement à cause de ma né- „ phrétique. Je croi avoir mérité cette „ grace par les bons services que je „ vous ai souvent rendus, tant que la „ santé me l'a permis, dans tous les „ commandemens que j'ai eus.

„ Au reste, quelque résolution que „ vous preniez, ce que je vous deman- „ de, Messieurs, c'est que vous l'exé- „ cutiez promtement, sans délai, & „ dès le commencement du printems. „ Les ressources que nos ennemis „ trouvent dans la Sicile, sont toutes

DARIUS. „ prêtes : celles qu'ils attendent du Péloponnése, peuvent tarder davantage. Mais songez que, si vous ne vous „ évertuez, les Lacédémoniens ne „ manqueront pas, comme cela est „ déja arrivé, de vous surprendre, & „ de vous prévenir. „

La lecture de cette lettre toucha extrémement les Athéniens, & fit sur eux toute l'impression que Nicias en pouvoit attendre. On ne jugea pas à propos de lui nommer un successeur: on lui donna seulement deux des Officiers qui étoient avec lui, savoir Ménandre & Euthydéme, pour le soulager en attendant qu'on envoiât d'autres Généraux. Eurymédon. & Démosthène furent choisis pour remplacer Lamachus & Alcibiade. Le premier partit sur le champ avec dix galéres & quelque argent environ le solstice d'hiver, pour assurer Nicias d'un promt secours, tandis que l'autre levoit des troupes & des contributions pour faire voile au commencement du printems.

120 *talens*

Thucyd. lib. 7. *pag.* 494-496. & 502. 504. *Diod. l.* 13. *pag.* 140.

D'un autre côté, les Lacédémoniens, soutenus par ceux de Corinthe, faisoient de grands préparatifs pour envoier des renforts en Sicile, &

& pour entrer dans l'Attique, afin d'empécher la flote d'Athénes de faire voile vers cette île. Ils entrérent donc de bonne heure dans l'Attique sous le commandement du Roi Agis, & après avoir ravagé la campagne, ils fortifiérent Décélie, aiant partagé l'ouvrage entre toutes les troupes pour l'achever plus promtement. Ce poste est environ à six-vingts stades d'Athénes, c'est-à-dire près de six lieues, & à même distance de la Béotie. Alcibiade ne s'étoit point donné de repos, jusqu'à ce qu'enfin il eût obtenu qu'on y travaillât. C'est ce qui nuisit le plus aux Athéniens. Car, au lieu qu'auparavant l'ennemi se retirant après avoir fait le dégât, on étoit libre le reste de l'année; depuis que Décélie eut été fortifiée, la garnison qu'on y laissoit ne cessoit de faire des courses, & de tenir toujours les Athéniens en inquiétude, Athénes étant devenue comme une place de guerre. Car de jour on faisoit garde tour au tour aux portes, & de nuit toute la ville étoit sur les murailles ou sous les armes. Les vaisseaux qui apportoient de l'île d'Eubée des vivres, & dont auparavant la route par Décélie étoit beaucoup plus cour-

NOTHUS.

AN. M. 3591. Av. J. C. 413.

DARIUS te, étoient contraints de prendre un grand tour pour doubler le cap de Sunium, ce qui rendoit les vivres plus chers. Il en étoit de même de toutes les marchandises qui venoient de dehors. Pour surcroît de malheur, plus de vingt mille esclaves, dont la plupart étoient artisans, passérent chez les ennemis, pour se dérober à l'extrême misére qui désoloit la ville. Tout le bétail périt avec les bêtes de voiture. La plupart des chevaux demeurérent estropiés, parce qu'ils étoient toujours en garde ou en course. Tout étant ainsi ravagé, & les Athéniens se trouvant privés des revenus de la campagne, la disette d'argent devint fort grande, & ils furent obligés de prendre le vingtiéme de tout ce qui venoit par mer, pour remplacer la perte des revenus ordinaires.

Thucyd. lib. 7. p. 497. 500. Plut. in Nic. pag. 536. Diod. p. 140.

Cependant Gylippe, qui avoit fait le tour de la Sicile, amena le plus de gens qu'il avoit pu rassembler dans toute l'ile, & porta ceux de Syracuse à équiper une flote la plus nombreuse qu'ils pourroient, & à hazarder un combat naval, sur l'espérance d'un succès digne d'une si grande entreprise. Cet avis fut fortement appuié par

Her-

Hermocrate, qui exhorta les Syracusains à ne pas céder à leurs ennemis la gloire de la marine. Il leur représenta que les Athéniens eux-mêmes ne l'avoient pas reçûe de leurs ancêtres, & ne l'avoient pas toujours possédée. Que c'étoit la guerre des Perses qui les avoit comme forcés à se rendre habiles sur mer, malgré l'opposition qu'ils y avoient & par leur inclination naturelle, & par la situation même de leur ville, assez éloignée de la mer. Qu'ils s'étoient rendu terribles aux autres peuples, moins par leurs forces, que par leur courage & leur hardiesse. Qu'il faloit profiter de leur exemple, & contre des ennemis toujours prêts à tout entreprendre, devenir aussi entreprenans qu'eux.

Cet avis fut goûté & suivi. On équipa une flote nombreuse. Gylippe fit sortir de nuit toutes ses troupes de terre pour attaquer les forts de Plemmyre. Trente-cinq galères des Syracusains qui étoient dans le grand port, & quarante-cinq dans le petit où il y avoit un arsenal pour les navires, eurent ordre de s'avancer vers Plemmyre, pour étonner les Athéniens qui se verroient attaqués en même tems &

DARIUS. par terre & par mer. Sur ces nouvelles les Athéniens s'embarquérent auſſi, & avec vingt-cinq voiles voguérent contre les trente-cinq de Syracuſe qui venoient contre eux du grand port, & en oppoſérent trente-cinq autres aux quarante-cinq des ennemis qui étoient parties du petit port. Le combat fut vif à l'embouchure du grand port, les uns s'efforçant d'entrer, & les autres de leur défendre l'entrée.

Ceux qui gardoient les forts de Plemmyre étant accourus au rivage pour voir le combat, Gylippe attaqua les forts à l'improviſte dès le point du jour, & aiant emporté d'aſſaut le plus grand, donna une telle épouvante aux deux autres, qu'ils furent en un inſtant abandonnés. Cet avantage fut ſuivi auſſitôt après d'une perte conſidérable du côté des Syracuſains. Car les vaiſſeaux de Syracuſe qui combattoient à l'entrée du port après avoir forcé les Athéniens, s'entrechoquérent rudement en y entrant en deſordre, & livrérent par ce moien la victoire à leurs ennemis; qui ne ſe contentérent pas de les pourſuivre, mais donnérent encore la chaſſe à ceux qui étoient victorieux dans le grand port. Onze galères de

de Syracuſe furent coulées à fond, & NOTHUS.
pluſieurs de ceux qui étoient deſſus tués. On en prit trois : mais les Athéniens en perdirent auſſi trois de leur côté ; & après avoir remorqué celles des ennemis, ils dreſſérent un trophée dans une petite île qui étoit devant Plemmyre, & ſe retirérent dans l'enceinte de leur camp.

Les Syracuſains dreſſérent auſſi trois trophées pour la priſe des trois forts, & aiant raſé l'un des petits, rétablirent les fortifications des deux autres, & y mirent garniſon. Pluſieurs Athéniens y avoient été tués, ou faits priſonniers, & l'on prit quantité d'argent qui y étoit, tant du public, que des marchands, & des Capitaines de galéres, outre une grande quantité de munitions, parce que c'étoit comme le magazin de toute l'armée. On y perdit auſſi l'équipement & les agrèts de quarante galéres, avec trois vaiſſeaux qui étoient retirés à ſec. Mais, ce qui eſt plus conſidérable encore, Gylippe ôta par là à Nicias la facilité des convois. Car, pendant que celui-ci tenoit Plemmyre, le tranſport des vivres étoit ſûr & promt ; au lieu qu'après l'avoir perdu, il étoit difficile

DARIUS & hazardeux, parce qu'il ne pouvoit ſe faire ſans combat, les ennemis étant à l'ancre devant ce Fort. Ainſi les Athéniens ne pouvoient plus avoir de vivres qu'à la pointe de l'épée; ce qui abbatit le courage des ſoldats, & mit l'armée dans une grande conſternation.

Thucyd. lib. 7. p. 500. 501. Il y eut enſuite quelque eſcarmouche pour la défenſe d'une eſtacade que les habitans avoient faite dans la mer à l'entrée du vieux havre pour mettre en ſureté leurs navires. Les Athéniens aiant dreſſé des tours & des parapêts ſur un gros bâtiment, l'avancérent le plus près qu'ils purent de l'eſtacade, pour ſervir comme de rempart à des barques qui portoient des machines, avec leſquelles on arrachoit les pieux à l'aide des poulies & des cordages, outre ceux que l'on ſcioit par le moien des plongeurs; les aſſiégés ſe défendant de leur havre, & les autres de leur tour. Les pieux qu'on avoit enfoncés à fleur d'eau, pour faire échouer les vaiſſeaux qui en approchoient, donnérent le plus de peine. Les plongeurs en vinrent encore à bout pour de l'argent, & la plupart furent arrachés: mais on en remit

d'au-

d'autres auſſitôt en leur place. Il n'y eut point de tentatives ni d'effort qu'on ne fit de part & d'autre pour l'attaque & pour la défenſe.

NOTHUS.

Ce qui paroiſſoit de capital aux aſſiégés, fut de tenter un ſecond combat tant ſur terre que ſur mer avant l'arrivée du ſecours & de la flote des Athéniens. Ils avoient pris de nouvelles meſures pour le combat naval, en profitant de ce qu'ils avoient reconnu avoir manqué au dernier. Le changement qu'ils firent dans leurs galères, conſiſtoit en ce qu'ils rendirent les proues plus courtes qu'auparavant, & en même tems plus fermes & plus ſolides. Pour cela, ils y mirent de groſſes piéces de bois en ſaillie de chaque côté des proues; & à ces piéces de bois ils joignirent encore des ſolives en forme d'étais. Ces ſolives s'étendoient juſqu'à ſix coudées ſur les deux côtés du vaiſſeau en dedans & en dehors. Ils eſpéroient par là remporter l'avantage ſur les galéres Athéniennes, qui n'oſoient pas, à cauſe de la foibleſſe de leurs proues, prendre l'ennemi de front, mais ſeulement en flanc: outre que le combat ſe faiſant dans le port, elles n'auroient pas la

Thucyd. lib. 7. p. 509. 513. Plut. in Nic. pag. 536. Diod. p. 140. 141.

DARIUS. liberté de s'étendre, ni de couler entre deux galéres, en quoi consistoit leur adresse, ni de revirer de bord, après qu'elles auroient été repoussées, pour revenir à la charge, au lieu que les Syracusains étant maîtres de toute l'étendue du port, auroient tous ces avantages, & pourroient s'entresecourir les uns les autres. Voila sur quoi ces derniers fondoient l'espérance de la victoire.

Gylippe fit donc sortir du camp premiérement toute l'infanterie, & s'avança vers la contrevallation des Athéniens du côté qui regardoit la ville, pendant que les troupes de l'Olympie s'approchoient de l'autre, & que leurs galéres mettoient à la voile.

Nicias ne vouloit point tenter la fortune d'un second combat, disant que dans le tems qu'il attendoient à toute heure une nouvelle flote & un grand renfort que Démosthéne leur amenoit en diligence, c'étoit une folie, avec des troupes inférieures en nombre, & déja fatiguées, de hazarder un combat sans nécessité. Au contraire, Ménandre & Euthydéme, qui venoient d'être nommés pour par-

partager le commandement de l'armée avec Nicias jusqu'à l'arrivée de Démosthène, piqués d'ambition & de jalousie contre ces deux Généraux, se hâtoient de faire quelque exploit éclatant, pour en dérober la gloire à l'un, & surpasser s'il se pouvoit celle de l'autre. Le prétexte qu'ils prenoient étoit la réputation d'Athénes; & ils soutinrent avec tant d'ardeur qu'elle seroit entiérement perdue & ruinée si l'on évitoit le combat que présentoient les Syracusains, qu'enfin ils forcérent Nicias à donner la bataille. Les Athéniens avoient soixante & quinze galéres, & les Syracusains quatre-vingts. NOTHUS.

Le premier jour les flotes demeurérent en présence l'une de l'autre, dans le grand port sans en venir à un combat, & se contentant de quelques légéres escarmouches, après quoi elles se retirérent de part & d'autre. Et il en fut de même des troupes de terre. Le second jour les Syracusains ne firent aucun mouvement. Nicias, profitant de ce repos, fit mettre les bâtimens de charge sur une même ligne à quelque distance les uns des autres, pour former une enceinte qui pût ser-

DARIUS vir de retraite à ſes galères en cas de diſgrace. Le lendemain les Syracuſains ſe préſentérent plutôt même qu'à l'ordinaire : une bonne partie du jour ſe paſſa encore en eſcarmouches, & ils ſe retirérent. On ne comptoit pas qu'ils duſſent revenir, & on attribuoit leur retraite à crainte & à lâcheté. Mais aiant pris promtement de la nourriture, & étant remontés dans leurs galéres, ils allérent fondre ſur les Athéniens qui ne s'attendoient à rien moins. Contraints de ſe rembarquer à la hâte, ils remontérent en deſordre ſur leurs vaiſſeaux, ſans avoir le tems de ſe ranger en bataille, & étant la plupart à jeun. La victoire ne balança pas. Les Athéniens, après une courte & légére réſiſtance, ſe ſauvérent derriére l'enceinte des bâtimens de charge. Les ennemis les pourſuivirent juſques-là, & furent arrétés par les antennes de ces bâtimens, auſquelles on avoit attaché des * dauphins de plomb d'un très grand poids, qui venant à tomber rudement ſur les galères des ennemis les auroient coulées à fond. Les Athéniens perdirent

* *Cette machine perçoit une galère depuis le pont juſqu'au fond de cale, tant elle tomboit avec roideur.*

dans ce combat ſept galéres, & grand nombre de ſoldats, qui furent tués ou pris.

NORTHUS.

Thucyd. lib. 7. p. 513. 518. Plut. in Nic. pag. 537. Diod. p. 141. 142.

Cette perte jetta Nicias dans la derniére conſternation. Tous les malheurs qui lui ſont arrivés pendant qu'il a été ſeul Capitaine en chef, lui reviennent dans l'eſprit; & en voici un plus grand qu'il s'eſt attiré par la faute que lui ont fait commettre ſes Collègues. Pendant qu'il s'occupoit de ces triſtes penſées, on voit arriver la flote de Démoſthène dans un appareil magnifique, & qui devoit jetter la terreur parmi les ennemis: c'étoit le lendemain du combat. Elle étoit compoſée de ſoixante & treize galéres, qui portoient cinq mille combattans, & environ trois mille tant archers que frondeurs & gens de trait. Toutes ces galères étoient richement parées, ornées aux proues d'éclatantes banderoles, équipées de bons rameurs, commandées par de bons Officiers, & retentiſſoient du bruit des clairons & des trompettes, Démoſthène aiant affecté de s'avancer ainſi fiérement comme en pompe & en triomphe pour effraier les ennemis.

Cet appareil en effet les allarma au

au dela de ce qu'on peut dire. Ils ne voioient ni fin ni trève à leurs maux. Tout ce qu'ils avoient fait & souffert jusques-là devenoit inutile, & il faloit recommencer sur nouveaux frais. Quelle espérance de lasser la patience des Athéniens, après qu'un camp ennemi, retranché au milieu de l'Attique, n'avoit pu les empêcher d'envoier en Sicile une armée aussi grande que la premiére, & que leur puissance, aussi bien que leur courage, sembloit, malgré toutes leurs pertes, s'accroitre de jour en jour, loin de diminuer ?

Démosthène s'étant bien informé de l'état des choses, crut qu'il ne faloit pas perdre le tems comme avoit fait Nicias, qui aiant d'abord répandu par tout la terreur à son arrivée, étoit ensuite tombé dans le mépris pour avoir passé l'hiver à Catane au lieu d'aller droit à Syracuse, & dans la suite avoit donné lieu à Gylippe d'y jetter des troupes. Il se flatoit d'emporter la place d'emblée en profitant de l'allarme que sa venue y avoit jettée & de terminer ainsi promtement la guerre : sinon, son dessein étoit de lever le siége, sans fatiguer davantage les troupes par tant

de

NOTHUS

de combats qui ne décidoient de rien, & pour ne point épuiser la ville d'Athènes par des dépenses inutiles.

Nicias, effraié d'une résolution si brusque & si hardie, le conjuroit de ne rien précipiter, & de prendre du tems pour peser toutes choses mûrement, & pour ne laisser aucun lieu au repentir. Il lui représentoit que les délais étoient tous contre les ennemis: qu'ils n'avoient plus ni vivres, ni argent: que leurs alliés étoient prêts à les abandonner: que bientôt, pressés par la disette, ils prendroient le parti de se rendre, comme ils l'avoient voulu faire auparavant. Car il y avoit dans la place des gens qui entretenoient avec lui une secrete intelligence, & qui l'exhortoient à demeurer & à ne pas s'impatienter, parce que les Syracusains étoient fatigués de la guerre, & las de Gylippe; & que pour peu que la nécessité où ils étoient réduits vînt à augmenter; ils se remettroient à sa discrétion.

Comme Nicias ne s'expliquoit pas clairement, & ne vouloit pas déclarer en termes formels qu'il étoit instruit par des voies sûres de tout ce qui se passoit dans la ville, on regarda ses re-

DARIUS remontrances comme un effet de la timidité & de la lenteur qu'on lui avoit toujours reprochées. „ Voila, „ disoient-ils, ses longueurs ordinai- „ res, ses remises, ses défiances, ses „ craintives précautions, par les- „ quelles il a émoussé toute la viva- „ cité & éteint toute l'ardeur de ses „ troupes, en ne les menant pas d'a- „ bord contre l'ennemi, & en atten- „ dant pour les attaquer que ses for- „ ces fussent affoiblies & méprisées. Cela fit que les autres Généraux & tous les Officiers se rangérent à l'avis de Démosthène, & Nicias lui-même fut enfin forcé de s'y rendre.

Démosthène, après avoir fait une tentative inutile contre le mur qui coupoit la contre-vallation des assiégeans, se restraignit à l'attaque d'Epipole, dans la créance qu'en étant le maître, personne n'oseroit plus demeurer à la défense du mur. Il prend donc pour cinq jours de vivres, avec les ouvriers, les outils, & tout l'équipage nécessaire pour fortifier & défendre ce poste quand il s'en seroit emparé. Comme on n'y pouvoit monter de jour sans être découvert, il s'y rend de nuit avec toutes les troupes, sui-

ſuivi d'Eurymédon & de Ménandre: car Nicias étoit demeuré à la garde du camp. Ils montent par Euryéle, comme on avoit fait la premiere fois, ſans être aperçus des ſentinelles, attaquent le premier retranchement & le forcent, après avoir tué une partie de ceux qui le défendoient. Non content de cet avantage, Démoſthène paſſe outre, pour ne point laiſſer refroidir l'ardeur des ſoldats, ni retarder l'accompliſſement de ſon deſſein. Sur ces entrefaites, les troupes de la ville, ſoutenues par Gylippe, ſortent en armes hors des retranchemens. Dans l'étonnement & la ſurpriſe où elles étoient, que l'obſcurité de la nuit augmentoit encore beaucoup, elles ſont d'abord repouſſées, & miſes en fuite. Mais comme les Athéniens s'avançoient en deſordre pour forcer tout ce qui réſiſtoit, de peur que l'ennemi ne ſe ralliât ſi on lui donnoit le loiſir de ſe reconnoitre & de reſpirer, ils ſont arrètés tout court par les Béotiens, qui font ferme, & marchant contre les Athéniens les piques baiſſées, les chaſſent avec de grands cris, & en font un carnage horrible. Le trouble & l'effroi ſe ré-

pan-

pandent dans le reste de l'armée. Les fuiards entraînent avec eux ceux qui venoient à leur secours, ou même tournent leurs armes contre eux, les prenant pour des ennemis. Tout est pêle-mêle, dans le desordre & la confusion, n'étant pas possible de discerner les objets dans l'horreur d'une nuit, qui n'étoit ni si obscure qu'on ne pût rien voir, ni assez claire pour distinguer ce que l'on voioit. Les Athéniens s'entrecherchoient, sans se pouvoir rencontrer; & à force de demander le mot, qui étoit la seule voie de se pouvoir reconnoitre, il se faisoit une confusion de voix qui ne causoit pas peu de trouble, outre qu'on le divulguoit par ce moien aux ennemis, sans qu'on pût savoir le leur, parce qu'étant ensemble & vainqueurs, ils n'avoient pas besoin de le dire. Cependant ceux qu'on poursuivoit se précipitoient du haut des rochers, & plusieurs furent écrasés de la chute: & de ceux qui se sauvérent, la plupart égarés dans la campagne, & écartés les uns des autres, furent massacrés le lendemain par la cavalerie ennemie qui sortit après eux. Il y eut deux mille morts du côté des Athé-

Athéniens, & l'on prit un grand nombre d'armes, parce que les fuiards les jettoient pour se sauver plus facilement par les précipices. NOTHUS.

§. XIV. *Consternation des Athéniens. Ils hazardent un nouveau combat naval, & le perdent. Ils prennent le parti de se retirer, par terre. Poursuivis vivement par les Syracusains, ils se rendent. Nicias & Démosthène sont condamnés à mort, & exécutés. Effet que produit à Athènes la nouvelle de la défaite de l'armée.*

Après un échec si considérable, les Généraux Athéniens étoient bien embarrassés à résoudre ce qu'il devoient faire dans le découragement & le desespoir de l'armée, qui dépérissoit tous les jours par les maladies de l'autonne, & par le mauvais air du marais où l'on campoit. Démosthène étoit d'avis de partir sans plus tarder, après avoir manqué une entreprise de la plus grande importance; d'autant plus que le tems étoit encore propre à la navigation, & qu'on avoit assez de vaisseaux pour forcer le passage en cas que les ennemis voulussent le disputer. Il disoit qu'il étoit bien plus

Thucyd. lib. 7. pag. 518-520. Plut. in Nic. pag. 538-542. Diod. p. 142.

DARIUS plus avantageux de faire lever le blocus d'Athènes, que de continuer celui de Syracuſe, en ſe conſumant en frais inutiles: qu'il ne leur viendroit pas certainement une nouvelle armée, & qu'avec celle qui leur reſtoit ils ne pouvoient pas eſpérer de venir à bout des ennemis.

Nicias ſentoit bien que ſon Collègue dans ce qu'il venoit de dire, raiſonnoit fort ſenſément, & il étoit de ſon avis: mais il craignoit qu'un aveu ſi public de leur foibleſſe, & la réſolution qu'ils prendroient de ſe retirer, dont le bruit ne manqueroit pas d'arriver juſqu'aux ennemis, n'achevaſſent de ruiner leurs affaires, & ne les miſſent peut-être hors d'état d'exécuter cette réſolution quand ils le voudroient. D'ailleurs, il n'étoit point ſans eſpérance que les aſſiégés, réduits eux-mêmes à une grande extrémité par le manque de vivres, & d'argent, ne ſongeaſſent enfin à faire une compoſition honorable. Ainſi, quoique dans le fond il fût encore incertain & flotant, il faiſoit entendre dans ſes diſcours qu'il ne partiroit point ſans l'ordre des Athéniens, parce qu'il ſavoit bien qu'ils ne le trouveroient

roient pas bon. Que leurs Juges, n'aiant pas vû l'état des choses, n'opineroient pas comme eux, & ne manqueroient pas de les condanner à la persuasion de quelque Orateur. Que la plupart de ceux qui crioient maintenant le plus haut à cause des incommodités qu'ils souffroient, parleroient alors d'une maniére toute différente, & les accuseroient d'avoir pris de l'argent pour lever le siége. Que connoissant, comme il faisoit, le caractère & le naturel des Athéniens, il aimoit mieux périr glorieusement par la main des ennemis s'il le faloit, que de subir une honteuse condannation de la part de ses citoiens. NOTHUS.

Ces raisons, quelque fortes qu'elles parussent, ne convainquirent point Démosthène, & il demeura toujours persuadé que l'unique bon parti qui restoit à prendre, étoit celui de la retraite. Mais, comme il ne s'étoit pas bien trouvé de son premier avis, il n'osa pas insister davantage sur celui-ci, & il eut d'autant moins de peine à donner les mains à celui de Nicias, qu'il crut, comme beaucoup d'autres, que ce Général pouvoit avoir quelque ressource secrette, puisqu'il s'opiniatroit si fort à demeurer.

DARIUS.

Thucyd. lib. 7. p. 521. 548. Plut. in Nic. pag. 538. Diod. l. 13. p. 142. 161.

Gylippe, après avoir fait le tour de la Sicile, avoit ramené avec lui un grand nombre de troupes. Ce nouveau renfort arrivé aux ennemis effraia extrémement les Ahéniens, dont l'armée dépérissoit tous les jours par les maladies ; & ils commencérent à se repentir de n'avoir pas levé le siége, d'autant plus que les assiégeans se préparoient à les attaquer par terre & par mer. D'ailleurs, Nicias ne s'opposoit plus à cette résolution : il vouloit seulement qu'elle ne fût pas rendue publique. On donna donc ordre au départ le plus secrettement qu'il fut possible, afin que la flote pût faire voile au premier jour.

Quand tout fut en état, au moment qu'on alloit mettre à la voile sans que les ennemis se doutassent de rien, parce qu'ils ne s'attendoient pas à un départ si précipité, la lune tout-à-coup vint à s'éclipser au milieu de la nuit, & à perdre entiérement sa lumiére, ce qui remplit de fraieur Nicias & tous les autres; qui par ignorance & par superstition étoient étonnés d'un changement si subit, dont ils ne connoissoient point la cause, & dont ils redoutoient les suites. On consulte les de-

devins, qui n'étant pas plus habiles que les autres, ne ſervirent qu'à augmenter la crainte. La coutume étoit, après ces ſortes d'accidens, de ne ſuſpendre ſes entrepriſes que pendant trois jours. Les devins prononcérent qu'on ne devoit partir qu'àprès trois fois-neuf jours, ce ſont les termes de Thucydide; nombre myſtérieux ſans doute dans l'eſprit des peuples. Nicias, ſcrupuleux juſqu'à l'excès, & plein d'un reſpect mal entendu pour ces interprétes aveugles de la volonté des dieux, déclara qu'il vouloit attendre la révolution entiére de la lune, & ſon retour à pareil jour du mois ſuivant, comme s'il ne l'avoit pas vûe bien claire & bien nette dès le moment qu'elle fut ſortie de l'eſpace ombragé & obſcurci par l'interpoſition du corps de la terre. NOTHUS.

On ne lui en laiſſa pas le tems. La nouvelle du départ projetté s'étant bientôt répandue dans la ville, on réſolut d'attaquer les aſſiégeans par terre & par mer. Les Syracuſains commencérent le premier jour par l'attaque des retranchemens, & remportérent contre les ennemis un léger avantage. Le lendemain ils y firent une ſeconde

DARIUS conde attaque, pendant qu'avec ſoixante & ſeize galéres ils voguoient contre quatre-vingts-ſix des Athéniens. Eurymédon, qui commandoit la droite de la flote d'Athènes, s'étant étendu le long du rivage pour les envelopper, ce mouvement fut la cauſe de ſa perte. Car, comme il s'étoit détaché du corps de la flote, les Syracuſains, après avoir enfoncé le corps de bataille qui étoit au milieu, tournérent contre lui, le pouſſérent vivement dans le fond du golfe appellé Daſcon, & l'y défirent entiérement. Il fut tué dans le combat. Ils pourſuivirent enſuite le reſte des galères, & les pouſſérent contre le rivage. Gylippe, qui commandoit l'armée de terre, voiant que les vaiſſeaux des Athéniens étoient pouſſés contre terre ſans pouvoir rentrer dans leur eſtacade, deſcendit avec une partie de ſes troupes ſur le rivage, pour combattre les ſoldats à la deſcente s'ils étoient contraints d'échouer, & pour donner plus de moien à ceux de ſon parti de remorquer les galéres qu'ils auroient priſes. Mais il fut repouſſé par les Tyrrhéniens qui étoient en garde de ce côté-là; & obligé par les Athéniens qui accoururent pour les

ſoutenir

soutenir de se retirer avec quelque perte jusqu'au marais Lysimélie qui étoit tout proche. Ceux-ci sauvérent la plupart de leurs vaisseaux, excepté dix-huit que les Syracusains prirent, dont ils tuérent tout l'équipage. Ensuite, voulant bruler les autres, ils remplirent un vieux vaisseau de matiéres combustibles, & y aiant mis le feu, ils le poussérent à l'aide du vent contre les Athéniens, qui trouvérent le moien d'éteindre le feu, & d'éloigner ce vaisseau.

NOTHUS.

Chacun dressa de son côté des trophées: ceux de Syracuse pour la défaite d'Eurymédon, & pour l'avantage remporté le jour précédent; & les Athéniens, pour avoir poussé une partie des ennemis dans le marais, & fait prendre la fuite à l'autre. Mais les dispositions des deux peuples étoient bien différentes. Les Syracusains, que l'arrivée de Démosthène avec sa flote avoit jettés dans la consternation, se voiant vainqueurs dans un combat naval, conçurent de nouvelles espérances, & se promirent une pleine victoire de leurs ennemis. Les Athéniens au contraire, frustrés de l'unique ressource qui leur restât, & vain-

DARIUS. cus ſur mer contre leur attente, perdirent abſolument courage, & ne ſongérent plus qu'à la retraite.

Les ennemis, pour leur en ôter tout moien, & pour empécher qu'ils ne leur échapaſſent, fermérent l'embouchure du grand port, qui avoit environ cinq cens pas de largeur, avec des galéres en travers, & d'autres vaiſſeaux arrétés avec des ancres & des chaînes de fer; & en même tems préparérent tout pour le combat, en cas qu'ils euſſent encore le courage de le tenter. Quand les Athéniens ſe virent ainſi enfermés, les Généraux & les Colonels s'aſſemblérent pour délibérer ſur l'état préſent des affaires. Ils manquoient abſolument de vivres, parce qu'ils avoient défendu à ceux de Catane d'en apporter, ſur l'eſpérance de la retraite, & ils ne pouvoient en faire venir d'ailleurs, s'ils ne ſe rendoient maîtres de la mer. Ils prirent donc le parti de hazarder un combat naval. Dans cette vûe, ils réſolurent d'abandonner leur ancien camp, & leurs murailles, qui alloient juſqu'au temple d'Hercule, & de ſe retrancher ſur le bord près de leurs navires dans le moindre eſpace qu'ils pourroient.

Leur

Leur dessein étoit de laisser là quelques troupes pour garder leur bagage & les malades, & de combattre avec le reste sur tout ce qui leur restoit de vaisseaux. Ils faisoient état de se retirer à Catane, s'ils étoient victorieux; sinon, de mettre le feu à leurs navires, & de gagner par terre la plus prochaine ville de leurs alliés. NOTHUS.

Cette résolution prise, Nicias fit embarquer promtement sa meilleure infanterie, & en remplit cent dix galéres, les autres n'aiant plus de rames, & mit le reste des troupes en bataille sur le rivage, & sur tout les gens de trait. Parce qu'on craignoit extrémement les éperons des galéres de Syracuse, Nicias s'étoit muni de harpons de fer pour les accrocher, afin d'en rompre le coup, & d'en venir d'abord aux mains comme sur terre. Mais les ennemis, qui s'en étoient aperçus, couvrirent de cuir la proue & le haut des galéres, pour ne pas donner tant de prise. De part & d'autre les Chefs avoient exhorté leurs troupes, & jamais les motifs n'avoient été plus pressans, le combat qui alloit se donner devant décider, non seulement de leur liberté & de leur vie, mais du sort de leur patrie.

DARIUS. Le combat fut des plus rudes & des plus sanglans. Les Athéniens étant arrivés à l'embouchure du port, se rendirent aisément maîtres des vaisseaux qui en défendoient l'ouverture : mais quand ils voulurent rompre la chaîne des autres pour rendre le passage plus libre, les ennemis accoururent de toutes parts. Comme près de deux cens galéres venoient de part & d'autre fondre toutes en un même endroit qui étoit assez étroit, la confusion ne pouvoit être que très grande, & l'on ne pouvoit pas facilement ni avancer, ni reculer, ni tourner pour revenir à la charge. Les éperons des galéres, par cette raison, ne firent pas beaucoup d'effet : mais les décharges étoient rudes & fréquentes. Les Athéniens furent accablés d'une grèle de pierres qui portent toujours leur coup de quelque endroit qu'on les jette, au lieu qu'ils ne se défendoient qu'en jettant des dards & des traits, dont l'agitation de la mer par le mouvement du vaisseau rendoit le coup incertain, & faisoit que la plupart se perdoient inutilement, ne portant point où l'on visoit. C'étoit un conseil que le pilote Ariston avoit donné aux Syracusains.

Après

Après ces décharges, les soldats pesamment armés essaioient d'entrer dans le vaisseau ennemi pour en venir aux mains: & il arrivoit assez souvent, que tandis qu'ils montoient d'un côté, on entroit de l'autre dans le leur, & que deux ou trois navires se trouvoient accrochés à un seul, ce qui causoit une grande confusion & un grand embarras. D'ailleurs, le bruit des vaisseaux qui s'entrechoquoient, joint aux différens cris des vainqueurs & des vaincus, ne permettoit point d'entendre ni l'ordre des Officiers, ni celui du Comite. Les Athéniens vouloient qu'on forçât le passage à quelque prix que ce fût, pour s'assurer le retour en leur patrie; & les ennemis faisoient tous leurs efforts pour l'empêcher, afin de remporter une victoire plus entiére & plus glorieuse. Les deux armées de terre rangées sur le haut du rivage, & les habitans de la ville qui étoient accourus sur les murs pendant que les autres prosternés dans les temples prioient pour leurs citoiens, distinguoient clairement, à cause du peu de distance, tout ce qui se passoit dans cette action, & comtemploient la bataille comme de

deſſus un amphithéatre, non ſans inquiétude & ſans fraieur. Attentifs & tremblans à tous les mouvemens & à toutes les viciſſitudes qui arrivoient, ils marquoient la part qu'ils prenoient au combat, leur crainte ou leur eſpérance, leur douleur ou leur joie, par différens cris & différens geſtes, étendant leurs mains, tantôt vers les combattans pour les animer, tantôt vers le ciel pour implorer le ſecours & la protection des dieux. Enfin, après un long combat & une vigoureuſe réſiſtance, la flote des Athéniens prit la fuite, & fut pouſſée par les ennemis contre le rivage. Un cri univerſel de joie de la part des Syracuſains ſpectateurs, annonça à toute la ville l'heureuſe nouvelle de la victoire. Le vainqueur demeura maître de la mer, & cinglant vers Syracuſe dreſſa un trophée, tandis que les Athéniens abbatus & accablés ne ſongeoient pas ſeulement à redemander leurs morts pour leur rendre les derniers devoirs.

Il ne leur reſtoit pour reſſource que deux partis : ou de tenter une ſeconde fois le paſſage, & ils avoient encore aſſez de vaiſſeaux & de troupes pour le faire; ou de ſe retirer par terre, en aban-

abandonnant leur flote aux ennemis. Démosthêne proposa le premier : mais les matelots tout éperdus refusérent d'obéir, ne se croiant point en état de soutenir un nouveau choc. On s'en tint donc au second parti, & l'on se prépara à partir de nuit pour dérober aux ennemis la marche de l'armée. NOTHUS.

Hermocrate, qui s'en douta, sentit de quelle importance il étoit de ne pas laisser échaper de si nombreuses troupes, qui pourroient se cantonner dans quelque coin de la Sicile, & de là recommencer de nouveau la guerre. Les Syracusains étoient actuellement dans la joie & dans les festins, & ne songeoient qu'à se délasser des fatigues du combat; outre que ce jour là même ils célébroient la fête d'Hercule. Leur proposer en cet état de reprendre les armes pour courir sus aux ennemis, & vouloir les arracher par persuasion ou par force à leur divertissement, c'eût été chose fort inutile. On s'y prit autrement. Hermocrate envoia des gens à cheval crier, comme s'ils eussent été amis, qu'on dit à Nicias qu'il attendît le jour pour se retirer, parce que les Syracusains lui avoient dressé des embuches, & s'étoient saisis des passages.

DARIUS Ce faux avis l'arréta tout court, & l'on ne partit pas même le lendemain, afin que le soldat eut plus de loisir de se préparer au départ, & d'emporter ce qui étoit nécessaire pour sa subsistance, en abandonnant le reste.

Les ennemis eurent tout le tems de s'emparer des avenues. Le lendemain dès le matin ils occupérent les passages les plus difficiles, fortifiérent les gués des riviéres, rompirent les ponts, & répandirent des détachemens de cavalerie çà & là dans la plaine, de sorte qu'il ne resta pas un seul lieu par où les Athéniens pussent passer sans combat. Ils se mirent en marche le troisiéme jour d'après le combat dans le dessein de se retirer à Catane. Toute l'armée étoit dans une consternation qui ne se peut exprimer, à la vûe des morts & des mourans, dont on laissoit les uns exposés aux bêtes, & les autres à la cruauté des ennemis. Les malades & les blessés les conjuroient avec larmes de les emmener avec eux, & les retenoient quand ils vouloient partir; où, se traînant après eux, ils les suivoient le plus loin qu'il leur étoit possible: & quand les forces venoient à leur manquer, ils avoient recours aux pleurs,

pleurs, aux plaintes, aux imprécations, & poussant vers le ciel d'une voix plaintive & mourante des cris douloureux, ils invoquoient contre eux & les dieux & les hommes; & tout retentissoit de gémissemens. NOTHUS.

L'état de l'armée n'étoit pas moins déplorable. Une morne tristesse avoit saisi tous les esprits. Ils se sentoient intérieurement déchirés de dépit & de rage, quand ils venoient à se représenter la grandeur d'où ils étoient déchus, l'extrémité de la misére où ils se trouvoient, & les maux encore plus grands auxquels ils prévoioient ne pouvoir échaper. Ils ne pouvoient soutenir la comparaison qui s'offroit sans cesse à leur esprit, de l'état triomphant dans lequel ils étoient partis d'Athénes au milieu des vœux & des acclamations de tout le peuple, avec la honte de leur retraite ignominieuse, accompagnée des cris & des imprécations de leurs parens & de leurs concitoiens.

Mais le spectacle le plus triste & le plus digne de compassion, c'étoit Nicias. Abbattu & exténué par une longue maladie, manquant des choses les plus nécessaires dans un tems où son âge & ses infirmités en avoient le plus

DARIUS. de besoin, pénétré non seulement de sa douleur particuliére, mais encore plus de celle des autres qu'il portoit tous dans son cœur; ce grand homme, supérieur à tous ses maux, ne songeoit qu'à consoler les troupes, & à ranimer leur courage & leur espérance. Il alloit criant par tout, qu'il n'y avoit encore rien de desespéré, & que d'autres armées avoient échapé à de plus grands dangers; qu'il ne faloit point s'accuser, ni s'affliger sans mesure, des maux dont l'on n'étoit point coupable; que s'ils avoient offensé quelque dieu, sa vengeance devoit être maintenant satisfaite; que la fortune se lasseroit de les poursuivre & de les maltraiter, après s'être montrée si lontems favorable à leurs ennemis. Qu'au reste, ils étoient encore formidables par leur nombre & par leur valeur: (les restes de l'armée montoient à près de quarante mille hommes.) Qu'aucune ville de Sicile ne pourroit soutenir leur effort, ni les empécher de s'établir où ils voudroient. Que chacun seulement prît soin de sa sûreté, & marchât en bon ordre. Que par une retraite prudente & courageuse, qui étoit devenue leur uni-

unique ressource, non seulement ils se sauvoient eux-mêmes, mais conservoient leur patrie, & la mettoient en état de recouvrer son ancienne grandeur.

L'armée marchoit en deux corps de bataille, rangés l'un & l'autre en quarré en forme de phalange; le premier commandé par Nicias, & l'autre par Démosthène; avec le bagage au milieu. Lorsqu'ils furent arrivés à la riviére d'Anape, ils forcérent le passage, & eurent ensuite sur les bras toute la cavalerie ennemie, & les gens de trait qui tiroient sans cesse contre eux. Ils furent ainsi harcelés pendant plusieurs jours de marche, ne trouvant point de débouché libre, & ne pouvant gagner pays qu'à la pointe de l'épée. Les ennemis ne vouloient point hazarder de combat contre des troupes que le desespoir seul pouvoit rendre invincibles; & dès que les Athéniens se présentoient pour combattre, ils lâchoient le pié: puis, lorsqu'ils se mettoient en marche, ils venoient fondre sur eux dans leur retraite.

Démosthène & Nicias, voiant le mauvais état des troupes qui étoient sans vivres avec quantité de blessés, fu-

DARIUS. furent d'avis de se retirer vers la mer par un chemin tout contraire à celui qu'ils tenoient, & de tirer droit vers Camarine & Géle, au lieu d'aller à Catane, ce qui avoit été leur premier dessein. Ils partirent de nuit, après avoir allumé quantité de feux. Il y eut beaucoup de confusion & de desordre dans la retraite, comme il arrive pour l'ordinaire aux grandes armées dans l'horreur des ténébres, sur tout lorsque l'ennemi est près. L'avant-garde, qui étoit commandée par Nicias, ne laissa pas de s'avancer en bon ordre: mais plus de la moitié de l'arriére-garde se détacha du gros, & s'égara avec Démosthène. Le lendemain les Syracusains, qui sur le bruit de leur retraite avoient fait une diligence extraordinaire, lui tombérent sur les bras vers le midi, l'aiant investi avec leur cavalerie, le poussérent dans un lieu étroit & fermé d'un petit mur, où ses soldats se défendirent comme des lions. Comme ils les virent sur la fin du jour accablés de fatigues & percés de coups, ils permirent aux Insulaires de se retirer, ce qui fut accepté de quelques-uns; & ensuite ils accordérent la vie aux autres, qui se rendi-

rent

rent a discrétion avec Démosthène, après avoir stipulé qu'en leur laissant la vie sauve, on ne pourroit les retenir dans une prison perpetuelle. Environ six mille soldats se rendirent à ces conditions. NOTHUS.

Le soir même Nicias arriva à la riviére d'Erinée, & l'aiant passée se campa sur une montagne, où les ennemis l'atteignirent le lendemain, & le sommérent de se rendre comme avoit fait Démosthène. Il ne voulut point croire d'abord que ce qu'on lui disoit de Démosthène fût vrai, & demanda la permission d'envoier quelques cavaliers s'en informer. Sur leur raport il offrit de rembourser les frais de la guerre, pourvû qu'on le laissât aller avec ses troupes, & de donner autant d'Athéniens pour otages, quil y auroit de talens à paier. Les ennemis rejettérent cette proposition avec mépris & insulte, & recommencérent à le charger. Quoique Nicias manquât absolument de tout, il ne laissa pas de soutenir leurs attaques toute la nuit,& marcha vers le fleuve Asinare. Quand ils furent sur le bord, les Syracusains les aiant joints,en précipitérent la plus grande partie dans le courant, les autres

DARIUS. tres s'y étant déja jettés dans l'impatience de se desaltérer. Là se fit le plus grand & le plus cruel carnage, ces pauvres malheureux étant massacrés sans miséricorde pendant qu'ils bûvoient. Nicias, ne voiant plus de ressource, & ne pouvant soutenir un tel spectacle, se rendit à discrétion, à condition que Gylippe feroit cesser le combat, & épargneroit le reste de son armée. Le nombre des morts fut grand, & celui des prisonniers encore plus, de sorte que toute la Sicile en fut remplie. Il paroit que les Athéniens furent mécontens que leur Chef se fut ainsi rendu à discrétion ; & c'est pour cela que dans un monument public où l'on avoit inscrit les noms des Chefs qui étoient morts pour la République, le sien fut omis.

Pausan. lib. 1. pag. 56.

Les vainqueurs décorérent des armes captives les plus beaux & les plus grands arbres qui fussent sur les bords de la riviére, dont ils firent comme des trophées, & se couronnant de chapeaux de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, & aiant coupé les crains de ceux des ennemis, ils entrérent en triomphe dans Syracuse, après avoir terminé heureusement la plus gran-

grande guerre que les Grecs eussent jamais eue entre eux, & remporté par leurs forces & leur valeur une victoire très signalée & très complette. Le lendemain on convoqua l'assemblée, pour délibérer sur ce qu'il faloit faire des prisonniers. Dioclès; l'un des Chefs les plus accrédités parmi le peuple, proposa cet avis: Que tous les Athéniens de condition libre, & les Siciliens qui avoient embrassé leur parti, seroient mis en prison dans les carriéres, où on leur donneroit seulement par jour deux mesures de farine & une d'eau; que les esclaves, & tous les alliés, seroient vendus publiquement; que les deux Généraux des Athéniens, après avoir été battus de verges, seroient mis à mort.

NOTHUS.

Ce dernier article revolta extrémement tout ce qu'il y avoit de gens sages & modérés à Syracuse. Hermocrate, qui avoit une grande réputation de probité & de justice, voulut faire des remontrances au peuple: il ne fut point écouté, & les cris qu'on jetta de tous côtés ne lui permirent pas de continuer son discours. Alors un * vieillard, respectable par son âge & par sa gravité, qui avoit perdu dans cette guerre

Diod. l. 13. pag. 149-161.

* *Nicolaus.*

DARIUS. guerre deux enfans, seuls héritiers de son nom & de ses biens, se fit conduire par ses domestiques sur la Tribune aux harangues. Dès qu'il y parut, on fit un profond silence. „ Vous voiez, „ dit-il, un pere infortuné, qui a senti, plus qu'aucun autre Syracusain, „ les funestes effets de cette guerre „ par la mort de deux fils, qui faisoient toute la consolation & toute „ la ressource de ma vieillesse. Je ne „ puis point, à la vérité, ne pas admirer leur courage & leur bonheur, „ d'avoir sacrifié au salut de la République une vie que la loi commune „ de la nature leur auroit tôt où tard „ enlevée : mais je ne puis aussi ne pas „ sentir la plaie cruelle que leur mort „ a faite à mon cœur, & ne point haïr „ & détester les Athéniens, auteurs de „ cette malheureuse guerre, comme „ les homicides & les meurtriers de „ mes enfans. Cependant, je ne puis „ le dissimuler, je suis, moins sensible „ à ma douleur, qu'à l'honneur de ma „ patrie : & je la voi prète à se deshonorer pour toujours par le cruel avis „ qu'on vous propose. Les Athéniens, „ il est vrai, méritent toutes sortes de „ supplices, & de mauvais traitemens

„ pour

NOTHUS.

„ pour l'injuſte guerre qu'ils nous ont
„ déclarée : mais les dieux, juſtes ven-
„ geurs du crime, ne les ont-ils pas aſ-
„ ſez punis, & ne nous ont-ils pas aſſez
„ vengés ? Quand leurs Chefs ont mis
„ bas les armes, & ſe ſont rendus à
„ nous, n'a-ce pas été dans l'eſpérance
„ de conſerver leur vie ? & pouvons-
„ nous la leur ôter, ſans encourir le
„ juſte reproche d'avoir violé le droit
„ des gens, & d'avoir deshonoré notre
„ victoire par une barbare cruauté ?
„ Quoi ! vous ſouffrirez que votre gloi-
„ re ſoit ainſi flétrie dans tout l'uni-
„ vers, & qu'on diſe qu'un peuple, qui
„ le premier a érigé un temple dans ſa
„ ville à la Miſéricorde, n'en a point
„ trouvé dans la vôtre ? Sont-ce les
„ victoires & les triomphes qui rendent
„ à jamais illuſtre une ville, & non pas
„ la clémence pour des ennemis vain-
„ cus, la modération dans la plus gran-
„ de proſpérité, & la crainte d'irriter
„ les dieux par un orgueil fier & inſo-
„ lent ? Vous n'avez point ſans doute
„ oublié que ce même Nicias, ſur le ſort
„ duquel vous ètes prêt de prononcer,
„ eſt celui qui plaida votre cauſe dans
„ l'aſſemblée des Athéniens, & qui
„ emploia tout ſon crédit & toute ſon
„ élo-

DARIUS „ éloquence pour les détourner de „ vous faire la guerre. Une sentence „ de mort prononcée contre ce digne „ Chef, est-elle donc une juste récom- „ pense du zèle qu'il a témoigné pour „ vos intérêts. Pour moi, la mort me „ sera moins triste, que la vûe d'une „ telle injustice commise par ma pa- „ trie, & par mes concitoiens. “

Le peuple parut touché par ce discours, d'autant plus que voiant paroitre ce Vieillard sur la Tribune, il s'étoit attendu qu'il alloit demander vengeance contre les auteurs de tous ses maux, & non pas implorer sa clémence en leur faveur. Mais les ennemis d'Athénes aiant exagéré avec force & véhémence les cruautés inouies que cette République avoit exercées contre plusieurs villes de leurs ennemis & même de leurs anciens alliés; l'acharnement de ses Chefs contre Syracuse, & les maux qu'ils lui auroient fait souffrir s'ils avoient été vainqueurs; la douleur & les gémissemens d'une infinité de Syracusains, qui pleuroient la mort de leurs enfans & de leurs proches, dont les mânes ne pouvoient être appaisés que par le sang de leurs meurtriers: le peuple rentra dans ses

ſes premiers ſentimens, & ſuivit en tout l'avis de Dioclès. Gylippe fit de vains efforts pour obtenir que Nicias & Démoſthène fuſſent conduits à Lacédémone, d'autant plus qu'ils étoient ſes priſonniers. Sa demande fut rejettée avec hauteur & inſulte, & les deux Généraux furent mis à mort.

NOTHUS.

Les perſonnes ſages & modérées ne purent refuſer des larmes à la fin tragique de ces deux grands hommes, & ſur tout à celle de Nicias, qui de tous ceux de ſon tems paroiſſoit le moins digne de cette infortune. Qand on ſe rappelloit dans l'eſprit les diſcours qu'il avoit tenus & les remontrances qu'il avoit faites pour empécher cette guerre, & que d'un autre côté l'on conſidéroit l'attachement inviolable qu'il avoit toujours eu pour tout ce qui regarde la religion, la plupart étoient tentés d'accuſer hautement la Providence, en voiant qu'un homme qui avoit toujours témoigné un reſpect infini pour les dieux, & qui n'avoit jamais rien épargné quand il s'agiſſoit de leur honneur & de leur culte, en étoit ſi mal récompenſé, & n'éprouvoit point une fortune plus heureuſe que les plus méchans & les plus ſcélé-

DARIUS scélérats des hommes. Il n'est pas étonnant que les malheurs des gens de bien inspirassent de telles pensées aux payens, & les jettassent dans le murmure & le découragement, vû qu'ils ne connoissoient ni la sainteté de Dieu, ni la corruption de la nature humaine.

Les prisonniers furent enfermés dans des carriéres, où ils souffrirent des maux incroiables pendant l'espace de huit mois, entassés les uns sur les autres dans ces lieux étroits; exposés aux injures de l'air & du tems; brûlés pendant le jour par l'ardeur du soleil, puis glacés pendant la nuit par les froids de l'autonne; empoisonnés par la puanteur & de leur propre ordure, & des cadavres de ceux qui mouroient de leurs blessures ou de la maladie; enfin consumés par la faim & par la soif, car on ne leur donnoit à chacun par jour qu'une petite mesure d'eau, & deux de farine. Ceux qu'on tira de là, deux mois après, pour les vendre comme esclaves, parmi lesquels se trouvérent plusieurs citoiens qui avoient déguisé leur état, éprouvérent un sort moins facheux. Leur sagesse, leur patience, & un certain air de probité & de retenue,

tenue, leur furent d'un grand secours. Car ou ils furent bientôt mis en liberté, ou ils demeurérent auprès de leurs maîtres qui les traitérent avec toute sorte d'estime & de considération. Il y en eut même plusieurs qui dûrent leur salut à Euripide, des piéces duquel ils avoient récité les plus beaux endroits aux Siliciens qui en étoient fort curieux; & à leur retour dans leur patrie, ils allérent le saluer comme leur libérateur, en lui racontant ce qui leur étoit arrivé à l'occasion de ses vers. NOTHUS.

La nouvelle de la défaite aiant été portée à Athénes, on n'en voulut rien croire dabord; & l'on étoit si éloigné d'y ajouter foi, qu'on condanna au supplice celui qui le premier l'avoit répandue. Mais quand on l'eut avérée, la consternation fut générale parmi les Athéniens; & comme si ce n'avoit pas été eux qui eussent décerné la guerre, leur dépit & leur colére éclata & contre les orateurs qui avoient favorisé l'entreprise, & contre les devins qui par des oracles ou des prodiges supposés leur en avoient fait espérer un heureux succès. Jamais ils ne s'étoient vûs dans un pareil état. *Thucyd. lib. 8. pag. 551-553. Plut. de Garrulit. p. 509.*

On

DARIUS On se trouvoit sans cavalerie, sans infanterie, sans argent, sans galéres, sans matelots, en un mot dans le dernier desespoir; de sorte qu'on s'attendoit à toute heure que les ennemis, enflés d'une si grande victoire, & fortifiés par la revolte des alliés, viendroient fondre sur Athénes par mer & par terre avec toutes les forces du Péloponnése. Ciceron [a] a raison de dire, en parlant du combat naval donné dans le port de Syracuse, que c'est là que les forces d'Athénes, aussi bien que ses galéres, furent ruinées & coulées à fond; & que c'est dans ce port que la gloire & la puissance des Athéniens firent un funeste naufrage.

Ils ne se laissérent pourtant point abbattre, & ne perdirent point courage. On résolut d'amasser de l'argent de tous côtés, & de faire venir du bois pour construire des vaisseaux, afin de retenir les alliés dans leur devoir, & particuliérement l'île d'Eubée. On retrancha toutes les dépenses superflues, & l'on établit un nouveau Con-

a Hic primùm opes illius civitatis victæ, comminutæ, depressæque sunt: in hoc portu Atheniensium nobilitatis, imperii, gloriæ naufragium factum existimatur. *Cic. Verrin.* 7. *n.* 97.

Conseil de vieillards, pour agiter les affaires avant que de les proposer au peuple. Enfin l'on n'omit rien de tout ce qui pouvoit être utile dans la conjoncture présente, l'alarme où l'on étoit & le danger commun rendant les esprits attentifs à tous les besoins de l'État, & dociles à tous les bons avis. NOTHUS.

Je ne puis pas achever dans ce volume le récit de la guerre du Péloponnése, & je me trouve obligé, contre mon intention, d'en renvoier la fin au volume suivant. La déroute de l'armée de Nicias fut suivie de la prise d'Athénes, où Lysandre changea toute la forme de l'ancien gouvernement.



F I N.

De l'Imprimerie de MARC MICHEL BOUSQUET & *Comp.* Libraires de *Lausanne* & de *Genève*.



TABLE
DU TROISIE'ME VOLUME.
HISTOIRE
DES PERSE
ET DES GRECS.

LIVRE

LIVRE SIXIE'ME.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

§. VI.

LIVRE SEPTIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE HUITIE'ME.

Suite de l'Histoire des Perses & des Grecs, & de la guerre du Péloponnése, sous les régnes de Xerxès II. de Sogdien, & de Darius Nothus.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre très-cher & bien amé le sieur CHARLES ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, & Professeur d'Eloquence en notre Collége Roial, Nous ayant représenté qu'il désireroit donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Médes & des Perses, des Macédoniens & des Grecs*, de sa composition, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires: offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères suivant la feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant, & lui donner des marques de la satisfaction que Nous avons des services qu'il Nous a ci-devant rendus, & de ceux qu'il nous rend encore actuellement, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointément ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modèle sous notredit contrescel, & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six añées consécutives, à compter du

du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages, & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbations y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans

celle

celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le trentiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent vingt-neuf, & de notre Regne le quinziéme. Par le Roy en son Conseil.

Signé, Sainson.

J'ai cédé mon droit au présent Privilège au Sieur Jacques Estienne, Libraire à Paris, pour en jouir suivant nos conventions. A Paris ce 5 Octobre 1729.

C. Rollin.

Registré, ensemble la Cession, ci-dessus, sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 448. fol. 390. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 3 *Octobre* 1729.

P. A. Le Mercier. *Syndic.*

